MODERN KAZAKH CULTURE IN GLOBAL WORLD
ZHAHANDYQ ÁLEMDEGI ZAMANAÝI QAZAQSTANDYQ MÁDENIET

GEROLD BELGER

LA MAISON DU VAGABOND





Gerold Belger

Amitié des peuples

LA MAISON DU VAGABOND

Karaganda 2019

821.512.122-3

La culture moderne du Kazakhstan
dans le monde global dans le cadre du programme
«Regard à l'avenir: la modernisation de la conscience publique»

Le roman reflète le destin tragique et dramatique des allemands russes déportés au Kazakhstan en 1941 et décrit le processus difficile d'installation des migrants dans le nouvel environnement, de hates et bonnes relations humaines entre la population autochtone et les migrants, la voie épineuse vers le triomphe de la justice, la noblesse, la véritable unité et l'amitié des nations.

La période du récit est 1941-1956, avec des recours sur la vie des allemands de la Volga dans les années 20-30. Dans la vie de trois générations d'une famille allemande, l'histoire vivante d'un peuple qui a été persécuté sans discrimination au cours des années difficiles et qui a trouvé le refuge et l'espoir au Kazakhstan s'est reflétée.

562856

ISBN 978-601-7878-68-9



Северо-Казахстанская
областная библиотека
им. С. МУКАНОВА
г. Петропавловск

Traduit par Viktoriia Riedina
© Belger G., 2019
© "ASAP EDC" LLP, 2019

Gerold Belger

Amitié des peuples

LA MAISON DU VAGABOND



Roman



EST-IL FACILE DE RETROUVER LA PATRIE?
(Au lieu de la préface)

En sa forme pure et sans impuretés, la prose biographique confessionnelle dépasse inévitablement presque tous les grands écrivains, confirmant ainsi l'exactitude de ce qui a été dit par le classique: «Écrire correctement et honnêtement c'est comme creuser avec une aiguille». Il existe autant d'exemples dans la littérature nationale que de créateurs eux-mêmes: Rousseau, Rolland, Gorky, Shakarim, Neruda, Seifullin, Serebryakova, Snegin, Choukhov, Nurpeisov, Muratbekov, Nurshaikhov, Cosmeridi, Matveev.

Mais, certains se plongent dans cette prose dès le début de leur parcours créatif. D'autres y viennent beaucoup plus tard, mais sans identification particulière avec le genre mémorial. En tant que Lauréat du Prix présidentiel pour la paix et le consentement spirituel, le titulaire d'autres différences prestigieuses, Honoré travailleur de la culture, Titulaire de l'Ordre du Parasat Gerold Karlolovich Belger, en fait partie.

Il est connu pour ses talents de traducteur, de prosateur, de publiciste, de critique, de critique littéraire et, en outre, de figure publique active. Une quarantaine de ses livres de différents genres ont été publiés au Kazakhstan, en Russie et en Allemagne. Il a traduit du russe et de l'allemand vers le russe plus de 200 œuvres d'art, publié au moins 1 300 articles et essais en ces langues.

Son roman intitulé «La maison de vagabond» est un triptyque, marqué par les noms de ses personnages principaux - «David», «Christian», «Harry». Il faut faire immédiatement une réserve sur l'extrême conventionnalité de la définition – biographique et confessionnelle. Avec le même succès, ce livre peut être attribué à la catégorie du roman-destin, du roman-événement,, du roman socio-psychologique oumême le roman historique national. La période décrite par Belger (plus précisément les actions tragiques et l'inaction non moins tragique) comprend 13 années staliniennes et trois années de déstalinisation.

Il semblerait que quelque chose de nouveau puisse être dit sur cette période affreuse et terriblement contradictoire de l'histoire nationale et mondiale? Mais «La maison du vagabond» est un livre épique, très contrasté,

bibliquement ambitieux et purement personnel. Il ajoute beaucoup à ce que l'on sait depuis longtemps. Jusqu'à des extraits du Coran et des résolutions signées par Molotov, à propos desquelles la plupart des lecteurs n'ont jusqu'à présent aucune idée concrète.

Une grande précision de la chronique (c'est là que ses entrées de journal détaillées conviennent à l'écrivain!) et à la rigueur documentaire d'un roman avec une poésie affectueuse, un humour doux et, si nécessaire, un sarcasme sans merci.

Avec la main sûre de maître le roman a été créé en russe. Mais je veux juste dire: en général, en russe. Pour le nouveau travail très bien (et peut-être pour la première fois dans notre littérature multinationale) combine des applications colorées des couches de langue kazakh et allemande, en particulier, dans les dialogues, comme toujours avec Belger, qui sont vitaux. La personnalisation du discours du chef du département Yakovtchuk, du président du conseil Gaziz, du forgeron Esilbay(russe, devenu kazakh), du directeur de l'école Janahmet, du brigadier Abu, du fermier collectif Seikhoji, d'autres personnages sont colorés et, on peut le dire, très visuellement.

Littéralement, derrière chaque énoncé concret, un personnage vivant semble être convexe – une capacité si rare de dépeindre un verbe exact, et non une description longue, était possédée (et possédée) par quelques romanciers.

Dans les vicissitudes de la vie de Harry Iosifovich Walter les faits de l'auteur (et ses photographies) rappellent clairement les voies et chemins difficiles (et pourtant heureux à sa manière) de l'écrivain lui-même. Et d'autres personnages sont tirés directement de la vie et ne sont même pas renommés. Tels que, par exemple, le héros de l'Union soviétique, Malik Gabdullin Panfilov, ou ayant terminé l'école kazakhe qui avait obtenu son diplôme avant la guerre, aussi combattant, un grand travailleur du Komsomol (et par la suite du parti), profondément humain, Anatoly Fedorovich Shalov...

Des images féminines sont écrites magnifiquement, en particulier le premier amour de Harry Walter, empathique, comprenant tout, Bagira. Bonne jeune Allemande Olkie-Olenka laborieuse, et douce, edevenue la fidèle compagne de vie de David Erlich. Zaira, bibliothècire, et infirmière Lidia Istratova sont aussi vivement colorées.

Ce n'est pas pour rien que l'auteur a dédié le livre à son père, Karl Friedrikhovich Belger, le plus vieil ouvrier médical, qui, hélas, est décédé. Mais le bon souvenir de lui vit toujours dans les cœurs de nombreuses personnes reconnaissantes de différentes nationalités. C'est précisément le destin difficile de Karl Fridrikhovich, ainsi que celui de tous ses proches, que la tragédie des Ilemands de la Volga soviétique s'est retrouvée peu après le début de la Grande Guerre patriotique dans le Central Kazakhstan lointain Volga.

Et l'aboutissement moral du livre de Belger n'est que la construction d'une maison pour le colon spécial de l'ambulancier paramédical, membre du PCUS (b) David Pavlovich Erlich. Une co-nouvelle maison de bonne qualité, chère à tous les honnêtes habitants du village kazakh de Kyzyl Tu (Drapeau rouge) et d'autres villages kazakhs, est en cours de construction selon un projet selon lequel son frère Christian, décédé d'insupportables dangers de la guerre.

Et ce n'est pas une simple maison. Cette maison est un rêve. Mais ce rêve n'est pas du tout fait par des sorciers, mais par tous ceux qui ont apprécié l'honnêteté et la diligence d'Ehrlich, son désintéressement, son ouverture et, bien sûr, son excellent professionnalisme.

«Chaque personne devrait avoir sa place sur la Terre. Et il n'y a pas de terre étrangère. Vous devez être reconnaissant envers la Terre où vous vivez, puis elle vous remerciera au centuple », réfléchit Erlich après avoir rencontré l'opposant Wagner. Celui-ci n'aime manifestement pas la construction commencée, la soudaine «sédentarité» de Erlich, le promeneur d'hier (lire: Belger Ainé). Mais, à la réflexion, Wagner capitule à contrecoeur et est également prêt à apporter son aide à la cause commune.

Et ici, je me rappelle immédiatement, plus de 30 ans, un modeste livre de nouvelles de Gerold Karlovich «La maison de pin au bord de l'Aul». Ici, c'est en fait le grain généreux et fructueux qui a donné naissance à l'oreille mature et corsée du roman épique.

Le point principal de Belger est simple et clair: si une telle maison est construite par tous, comme le disait Tolstoï, par le monde (c'est-à-dire par la société tout entière), cette personne n'est plus un vagabond.

Mais qu'est-ce qui se passe? Que se passe-t-il fondamentalement sur le territoire du Kazakhstan avec la participation de presque tous les personnages de ce livre?

Mais quelque chose se passe, probablement, qui ne se serait pas produit dans d'autres terres difficiles à terrer, ni dans des terres proches ni lointaines. Ni aux États-Unis ni au Canada. La chose la plus importante à vivre pour le nouveau-né est accomplie, à savoir: une personne qui est encore sous bien des aspects sous surveillance, mais qui a senti la véritable appréciation de ses concitoyens, acquiert le sens aigu de la vraie patrie et de son identité.

Non, il n'oubliera jamais sa Volga, elle sera toujours avec lui dans son grand coeur. Mais avec elle, maintenant aussi, pour toujours, dans ce coeur jusqu'au dernier coup vivra une sincère gratitude envers l'ancien pays des kazakhs et de son peuple honnête. Pas pour la mère qui l'a accouché, mais pour celle qui vous a aidé à devenir la personne, pas de manière formelle, mais pour avoir vraiment besoin d'autres concitoyens.

Le livre dominant de l'immortel Abay: «Adam bol! «Soyez un homme».

Que ce soit partout, toujours, dans tout.

Ce sont les meilleurs héros et héroïnes du roman. Ils sont toujours nécessaires à tous.

Tel est l'auteur lui-même.

Il est également nécessaire pour tout le monde. Avec tous ses

livres et articles. Avec tous ses actes et actions. Même s'ils ne sont pas tous comme quelqu'un avec sa franchise inlassablement audacieuse. Mais Belger ne diminue pas le principe sans compromis. Il sait et se souvient toujours: l'écrivain cesse d'être la conscience de peuple lorsqu'il oublie la sienne ou commence à jouer à cache-cache avec elle.

Vladislav VLADIMIROV, travailleur distingué de la culture du Kazakhstan
Dédié à mon père Karl Friedrichovich Belger

Premier chapitre. DAVID

Mais où est ma maison et où est ma santé mentale?
A.Akhmatova

I

Selon le décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS du 28 août 1941, le Comité d'Etat de l'équipement présente le plan suivant pour l'introduction des allemands dans la RSS du Kazakhstan:

6 septembre 1941 - 163 600 personnes
21 septembre 1941 - 142 000 personnes
21 septembre 1941 - 110 000 personnes
Total - 415600 personnes.

(Information sur les besoins en construction de logements et en équipement économique d'immigrants. Pas avant le 2 octobre 1941)

- Hm... cela signifie, l'ambulanciermilitaire de l'armée rouge? – Le chef du Département de la santé du district, accoté, chauve, aux soies épaisses de moustache rouge, a froncé les sourcils.
- Oui.
Il a froncé les sourcils devant un grand jeune homme, mince et borné, s'est figé respectueusement à deux pas de la table et a réfléchi. Puis il a commencé à feuilleter son livret de travail.
- Asseyez-vous, s'il vous plaît. Dans les jambes il n'y a pas de vérité..Il a lu la dernière inscription. «Libéré du mandat du Département de la santé de zavkanton du canton de Gnadenflür du NP ASSR en vertu du Décret du Soviet suprême de l'URSS du 28 août 1941.» Il a ris à nouveau, a tâtonné et a gratté sa tache chauve.

À un moment donné, il connaissait bien cette région – la République socialiste soviétique autonome des allemands de la région de la Volga. Dans le confortable Markstadt, il a pratiqué avec le chirurgien magicien. Cependant, depuis lors, beaucoup d'eau a coulé sous le pont dans la Volga et Ichim. Mais quelque chose d'autre a vécu dans la mémoire. Il serait possible de poser des questions à propos de ce lieutenant aux cheveux clairs à long nez du service médical. Oui, ce n'est pas le moment et ce n'est pas un lieu propice à la mémoire de loisirs.

Et le décret, auquel il est fait référence dans le registre de l'emploi, lui est connu. Connu, mais incompréhensible. Ce qui est dit dans ce décret ne lui va pas à l'esprit. Cela ne va pas non plus. Mais qui sait...

Le temps est vague. Il est rappelé que ce décret dit: «Selon les lois du temps militaire...», «afin d'éviter des effusions de sang...». L Diable sait ce que sont ces lois... Non, vous ne parlerez pas de tout cela. Surtout avec un homme que vous voyez pour la première fois. Peut-être un peu plus tard, lors de l'événement, en dehors de ces murs. En attendant, il est préférable de garder la bouche fermée.

- Je vous ai été envoyé par le comité de district, - a rappelé le visiteur Le Chef Adjont du Département de la santé a rit sous cape, en remarquant dans son discours l'accent allemand.

- Je sais, je sais... Nous avons réussi à prévenir.

«Envoyé par le Comité de district»... Il est clair à quoi cela fait allusion. Il s'avère que la carte de parti n'a pas été privée, comme cela se fait en général avec de nombreux colons spéciaux. Donc, jusqu'à présent, tous avec le même peigne ne sont pas cisaillés. Eh bien... c'était, apparemment, un test. Fiable. Après tout, il a étudié à Léningrad, il a servi pendant sept ans dans l'Armée rouge des travailleurs et des paysans – et c'est pas une blague. Oui, et le Département de la santé était responsable du canton... comme là-bas... Gnadenflur. Autrefois, il ont vite tout renommé de manière pressée. Il ne doit pas y avoir de Mannheim, Marienburg, Zichelberg, et il n'ya aucune trace. Est-ce que sur les anciennes cartes...

Yakovchuk s'est penché lourdement dans son fauteuil, arrêtant toutes les pensées inattendues, regardant le visiteur.

-Alors, alors, collègue. Il n'y a pas assez de travailleurs de la santé ici à la fois. - Il s'est passé brusquement le bord de la gorge.
- Il y a tant de travail. Et puis il y a le Comité militaire qui envoie de jour en jour les ordres. Je vais vous envoyer, mon cher, dans unendroit où...
-Ou est Magar et moutons– je ne comprends pas? – a souri le visiteur.
Le gestionnaire a eu également une brosse à moustache.
-Je ne sais pas que dire de Makar et des moutons, mais où il ya deux mois que nous avons neuf colonies – et elles toutes, voyez-vous, entrent dans la même région – il n'ya ici d'aide médicale. C'est ça.
Vous allez gérer le point d'obstétrique. On a a tout négocié avec le Chef de Comité du district. Vous n'avez pas peur?
- Mais non.
- Gentil, gentil... Maintenant, nous allons écrire un ordre, et vous allez à Kyzyl-tu.
- Comment, désolé? Kzy... Kiz... que...
- Oui, oui. Kyzyl-tu. Aul Kazakh. Ferme collective.
- C'est loin?
- Vingt ou trente kilomètres d'ici, peut-être.
Le Chef a signé de balustre, soufflé d'un phoque
et a déposé une instruction.
- Prenez le poste de secours et venez chercher les médicaments. Je vous préviens immédiatement: ne comptez pas beaucoup. Vous comprenez. Eh bien, comme on dit, beaucoup de succès!
Il a froncé les sourcils, a crié sa moustache, a tenu la main.
Lourd, charnu, avec des cheveux roux épais au poignet.
Le début a inspiré l'espoir. Les doux rayons du soleil d'automne coulaient doucement sur le centre du district désertique et poussiéreux.
Pendant environ deux heures, il s'est penché à la recherche de chariots qui passaient. À la cantine du district, on lui a conseillé de s'asseoir à côté de l'automobiliste: peut-être un camion-citerne à essence ou une ferme qui passera. Il a avalé une côtelette à la hâte,

a bu un verre de thé fané et refroidi et est allé au pont. Il marchait lentement, mais les pas, facilement, s'arrêtaient souvent, regardaient autour de lui. Dans une main, il portait une valise, derrière son dos, un sac à dos serré.

Les lignes de la chanson pour enfants ont fait surface dans la mémoire: Hanschen klein ging allein in die Weite Welt hinein Le voyageur a souri. Oui, oui... le petit Gans a parcouru le monde entier tout seul... Alors, même s'il n'était pas le petit Hans, il avait la même part.

Autour étiré tout intrus, inhabituel.

Il ne s'est pas encore éloigné du tumulte des dernières semaines, de l'horreur et du chagrin d'éviction, de la confusion universelle, de la cohue aux stations, du renversement de la voiture dans l'inconnu. Il a essayé de ne pas y penser, mais le grondement d'une tornade tourbillonnante était toujours dans ses oreilles et l'inquiétude, conjuguée au vague et à l'incertitude, rendait l'âme plus triste.

Une chanson pour enfants n'échappait pas de petit Gans.

Sieben Jahr, trub und klar, Hanschen in der Fremde war Pauvre petit Gans... pendant sept longues années, il a chevauché des inconnus. Est-il possible que lui, David Erlich, se soit vu accorder un aussi long terme? C'est impensable...

Une journée fondait en grâce automnale. L'immensité et le calme étaient fantomatiques et imperturbables. Le soleil était propre, sans un seul nuage, le ciel arrosait généreusement tous les alentours. Dans un bleu sec et transparent étiré, nageaient des toiles d'araignées argentées en apesanteur. Sur le bord de la route, des corbeaux se sont rassemblés.

La tristesse enveloppait les chevilles de bouleau au-delà de la rivière.

Il s'est arrêté devant le pont fragile, jonché du foin de l'année dernière et de la bouse du pont, a jeté son sac à dos, y a attaché un étui et s'est affaissé sur le sable qui s'était réchauffé pendant la journée.

Au pied de la rivière coulait langoureusement. Étroit et peu profond sous le pont-moteur, il se trouve un peu plus loin, derrière un rebord de pierre, largement répandu. C'était le désert ici. Seulement sur la rive opposée, non loin du pont, un garçon avec une canne à pêche était assis sous un buisson. Un troupeau d'oies paissaient le long du rivage.

Personne n'a passé, ni marché. Il se sentait fatigué. Il s'est cassé, s'est couché sur le sable, a jeté les mains sur la tête et a longtemps regardé le ciel.
Des nuages blanchâtres et moelleux dérivaient en apesanteur vers l'ouest. Le voyageur a soupiré.
Encore récemment, sur cette mémorable résurrection, il était allongé sur le sable fin et gris de la Volga, écoutant la vague pacifiante du ressac. Les vagues ont roulé avec une pointe faible, y jetant de la mousse verdâtre du limon côtier. À proximité, de la dune, sautant, culbutant, il y avait une horde de garçons et de filles. Le sable, comme un être vivant, agitait sous lui, bruissait sèchement et tout se balançait agréablement, endormi. Arnaud s'est éloigné soudainement, a couru le long du bord, puis s'est éclaté de rire triomphant, est entré dans l'eau, a fermé les yeux, a projeté sa main sur la paume de son élancé. Lida, effrayée, s'est précipitée vers lui. Le gamin, voyant sa mère, a agitv ses petites mains, a éclaté de rire, sautant encore plus loin. Et David a regardé sa femme et son fils et a souri...
Puis, comme dans un tourbillon, tout a tourné. Ce qui s'est passé était attendu depuis longtemps.
Absolument inattendu, stupéfiant, incompréhensible en était un autre. Et on ne pouvait pas le croire, jusqu'à ce qu'on puisse le lire de propres yeux - en russe dans le journal BOLCHENIK et en allemande - dans le journal NAKHRIHTEN un jeudi noir du 30 août 1941.
A-t-il alors pensé, en ce dimanche serein et heureux, le dernier calme pour lui et ses nombreuses résurrections, que tout changerait de manière si radicale que tous les parents et amis de tous les compatriotes de la région de la Volga seraient des steppes et des montagnes des grains de sable dans une tempête, et lui-même se retrouvera bientôt dans un pays inconnu et se trouvera ainsi sur la rive de la rivière Ichim, dont il n'avait jamais entendu parler. On pensait avec tristesse: «Dans ma vie, il y avait la Volga, large, détachée, chantée dans de nombreuses chansons, précurseurs bien-aimés, et maintenant Ishim. Combien de temps? Quel destin cette rivière inconnue des steppes m'a-t-elle préparée?

C'était calme au pont. Le garçon de l'autre côté s'est figé dans une pose de pêche patiente.
Quoi attendre? Les chariots associés peuvent ne pas l'être. Il faut peut-être partir, alors que le soleil se couche encore au zénith. Vingt-cinq milles – c'est pas de problème. À l'école de pilotage pendant l'exercice, il est arrivé qu'ils fassent une marche forcée et deux fois plus longtemps.
Il a mis ses chaussures, a serré la ceinture, a régulièrement jeté un sac à dos sur ses épaules, a pris la boite. En passant sur le pont, je il s'est arrêté sur le terrain de la route.
- Hé, pêcheur!
Le garçon s'est ourné à contrecœur.
- Vous ne savez pas quelle route mène à Kyzyl-tu?
- Où?!
- Eh bien, c'est... dans Kiz... Kzy... - Il est sorti de la poche sur poitrine l'ordre. - Eh bien, oui... à Kyzyl-tu.
-Aaaa... celle du bas mène au village cosaque.
- Et loin?
- À Karatal, semble-t-il, environ treize kilomètres, et je ne sais pas plus loin. Le voyageur est resté un moment immobile, pensant qu'après avoir corrigé un sac à dos sur son dos, il a suivi résolument la route côtière inférieure.

Hänschen klein ging allein
In die weite Welt hinein

Ce petit Gans s'est attaché. Et où s'est-il arrêté depuis son plus jeune âge? Quel genre d'attaque l'a conduit à travers le monde entier? Et où a-t-il disparu pendant sept ans? Certes, David Ehrlich était destiné à sept ans dans un pays étranger?
La route était sans cesse errante, sinueuse, bordée d'herbes épaisses, puis avait longtemps disparu dans les bosquets de tugai, puis avait plongé dans les taillis, puis s'était soudainement écartée. Le silence enchanté de l'automne transparent prédominait le voyageur. Cela sentait les feuilles mortes, l'herbe fraîchement coupée. Dans les

clairières, du blé trop mûr se tenait près de la route. Les soies se balançaient régulièrement. À certains endroits, le blé a été coupé, mais pas encore récolté. Le chaume était planté par les corbeaux. Ils criaient avec satisfaction, de temps en temps, ils s'envolaient et repartaient comme un nuage. L'un d'eux devait être une vieille dame, perchée à elle seule sur la pierre grise au bord de la route et fixait son regard froid et méchant sur le voyageur. Lorsqu'il est passé à deux ou trois pas d'elle, elle a tourné son cou minable, claquée à contrecoeur une ou deux fois avec une aile, mais a apparemment décidé qu'il ne valait pas la peine de décoller du sol à cause du premier contre-centre. Le voyageur a souri: «Oh, un vieux mauvais...».

«Parfois, des écureuils inquiets volaient sur la route. Eux aussi ont eu des souffrances: ils se préparaient et allaient passer l'hiver. Une jerboa émergeait de derrière un buisson, se tenait sur ses pattes arrières, dans une colonne, tournoyait, tournait la tête et là, jouait avec amusement ses pattes avant et sautait à toute vitesse.

- La route est tout tordue, serpentée. Le voyageur s'est effondré davantage, a redressé son sac à dos et s'arrêtait de plus en plus souvent.

- Derrière le chariot a grondé. Un vieil homme à la barbe étroite et aux jambes croisées, vêtu d'un large manteau brillant et coiffé d'un énorme treukh sur la tête, était assis dans une large boîte moulée en tissu de tal. La limande à queue, après avoir rattrapé le voyageur, s'est soudainement arrêtée et le vieil homme a jeté le trioh sur ses genoux, a déplacé la calotte vers l'arrière de sa tête et l'a gratté.

- Hé, aman!

- «Bonjour», a répondu le voyageur, juste au cas.

- Fortement louchant, le vieil homme mesura le chemin de la tête aux pieds.

- Où... euh... vous êtes allé?

- A Kyzyl-tu.

- Le vieil homme a étendu ses jambes raides, a froissé ses genoux.

- Hein? Nous avons Kyzyl-tu?

- Je vais vivre là-bas, grand-père... Travailler...

- Le voyageur a souri d'un air confiant, enfantin, un peu triste. Le petit voyageur et son sourire ouvert et gentil, et ce qu'il l'appelait

respectueusement grand-père, le vieil homme a aimé. Jetant un coup d'œil à lui, il a essuyé son visage et son cou en sueur avec une calotte grasse, et a tiré de nouveau, comme s'il l'avait collé sur la couronne chauve pâle.

- Quel genre de travail?

- Je suis ambulancier, - a répondu le voyageur et, apparemment, ayant décidé que le vieil homme ne l'a pas compris, a ajouté précipitamment, Je vais soigner les malades...

- Le vieil homme s'est redressé.

- Ah, perchyl! perchyl est très nécessaire. Et il n'y a pas de perchyl à Kyzyl-tu, il n'y a pas de perchyl à Kokterek et à Karachok - il n'y avait pas de perchyl. Et comme il n'y a pas de perchyl, c'est exactement mauvais. Asseyez-vous.

- Vous voulez dire à Kyzyl-tu?

- Eh, à Kyzyl-tu, Kyzyl-tu. Je suis Pochtabay.

- Pochtoboy?!

- Oya, Oya... Pochtabay. Je prends du courrier...

- Ah... maintenant c'est clair. Le voyageur a jeté un sac à dos sur le chariot et s'est approché à côté de lui, mettant le sac sur ses genoux. Le vieil homme, pendant ce temps, grognant, arrachant la charrette, s'est levé, s'est balancé sur ses jambes tordues, puis s'est approché de la jument, lui a tapoté la croupe deux fois, a tiré le berceau et a trébuché sur le côté. Tournant le dos au soleil, lentement, il a desserré son pantalon avec un mot qui pendait et a tombé à un genou. Après avoir pris soin de ses besoins, il s'est aussi lentement levé, a attaché une ficelle, est monté sur le chariot et a tiré les rênes.

La jument est allée faire du jogging paresseux. Le vieil homme ne tirait que rarement les rênes, regardait pensivement au loin, élevait ses pensées, traînait «Iay-iay-uya» et marmonnait quelque chose d'incompréhensible. Son compagnon, suspendu à ses longues jambes, a également regardé autour de lui et était silencieux.

La route a fini par sortir du bois et s'est ouverte dans la steppe. A gauche, d'innombrables touffues de cramoisis d'automne se

séparaient, les piquets - bouleau, pin et tremble, à droite - à l'horizon même - des champs de fermes collectives.
Ils etaient silencieux. Seule la pouliche, reniflant de temps en temps et plus fortement, est tombée sur la jambe avant. Le vieil homme tira sur les rênes et elle est allée de nouveau mémoriser son jogging.
Sur la gauche, sur la colline, il semblait y avoir un cimetière. À proximité se trouvaient des tas de trembles ramifiés – les feuilles tremblaient, scintillant sous les rayons du soleil. Il y avait de l'herbe intacte, haute jusqu'à la taille.
Le vieil homme a quitté la route, a envoyé le cheval au cimetière, mais l'a arrêté à une distance décente. Déchirant les rênes de la boîte, il a pleuré, il a pris la treuh sous les bras et, sans regarder son voyageur, a dit doucement:
- Assieds-toi.
Trébuchant, il trébucha vers le cimetière et plus il est allé loin, plus il s'est enfoncé profondément dans l'herbe, et bientôt seulle la calotte a scintillé au-dessus du sous-bois. Puis, tenant le bas du dos, le vieil homme a grimpé sur la colline, s'est arrêté devant la tombe extrême sous le tabernacle vert, s'est agenouillé. Depuis la charrette, on distinguait à peine sa petite silhouette courbée. Il est resté assis longtemps, s'étendant devant sa paume, puis a commencé à s'incliner. Le voyageur s'est détourné ayant pensé, ce qui n'est pas bon, doit regarder une personne prier.
- Et encore une fois, le cheval s'est allongé sur la route étroite et étroitement sinueuse. Le vieil homme s'est tourné vers le partnaire. Il était assis penché sur le boîtier, les jambes repliées. Tout en lui était allongé: ses bras, ses jambes, son nez et son visage. Rougeâtre, mince. Les yeux gris semblaient fatigués.
- Euh, perchyl, es-tu seul?
- Quoi, quoi? - pour une raison quelconque ayant rougi, a demandé encore le voyageur.
- Baba I baranchouk malenkaya netou?
- "Ah", le voyageur deviné et en quelque sorte fané à la fois.
- Il y a. Et sa femme et son fils.

Северо-Казахстанская
областная библиотека
им. С. МУКАНОВА

- Et où sont-ils?
- Là... restés à la maison...
- Le vieil homme a reflechi, a pincé sa barbe.
- D'où venez-vous?
- Moi?... de loin...
- «Cet idiot est indiscret», s'est dit le vieil homme. - Probablement, par la force nous a forcés à y aller. Pas pour longtemps dans les villages que les perchyls gardent. Viennent - partent. Et ceci, apparemment, va passer l'hiver, et il s'échappera le printemps. Ou il serait pris pour combat. Ouais... alors... tellement aboyant...»
- Et le voyageur a pensé: «Nous devrions probablement parler au vieil homme. Mais qu'en est-il et comment? Personnes incompréhensibles... Autre langue, autres coutumes. Je ne pourrais apparemment pas travailler».
- Et de ces pensées, elles sont devenues très tristes.
- Grand-père, y a-t-il des russes dans votre aoul?
- Orysov, vous demandez?
- Oui, les russes... Ou vous n'avez que des kazakhs?
- Euh... Orysov sont partout. Tant d'arbres il y a dans la forêt, tant de Orysov il y a dans le monde.
- Le vieil homme a rigolé de bonne humeur. Le voyageur a souri également à une comparaison inattendue.
- La route errait entre une herbe de plumes à la tête de duvet, puis descendait dans les basses terres, puis remontait encore la colline. Et la jument, reniflant, a secoué un trot régulier et fastidieux. Le soleil s'est déjà déplacé au-delà d'Ishim jusqu'au coucher du soleil. Le vieux homme a bâillé et a commençé à hocher la tête.
- Allons-nous bientôt, grand-père?
- «Euh, bientôt, bientôt», a répondu le vieil homme et tiré sur les rênes.
- De nouveau, ils étaient entourés de piquets de bouleau. Quelque part une batteuse était vue. À cause de la petite forêt le bêlement des moutons, le glissement des chiens s'entendait. La fumée, la bouse se

sentait. «Nous y sommes probablement, a pensé le voyageur. Le cheval est soudainement allé plus vite. Ayant sorti des basses terres, heureusement a cligné des yeux. Le vieil homme a donné un début. Lorsque la cloche extrême est passée, cela ressemblait à un village. Le voyageur a étendu son long cou.

- Ici, perchyl, notre village. Regarde!

- Des petites maisons grises petites sont alignées en deux rangées.

Tous les toits étaient recouverts de gazon. Le chardon s'est développé au-dessus des couches. Au crépuscule du soir, la rue semblait avoir une largeur prohibitive. Un hangar était attaché à chaque maison, se terminant invariablement par un bâtiment rond en forme de dôme de saule. Au milieu du village s'étendait une chaîne d'arbres. Là, immédiatement derrière les arbres, un grand bâtiment en bois recouvert de fer a été élevé. «École», a deviné le voyageur. Aul s'est étendu dans une vallée. Dans deux ou trois kilomètres tugay assombrait. De la colline derrière l'aul, un troupeau descendait: vaches, moutons, chèvres.

- «Un bel aul», a dit le vieil homme. - Il n'y a pas mieux.

- Le voyageur a souri ironiquement. Il se souvenait de son propre village – Mannheim, bonnes maisons, hautes clôtures, belles portes, cuisine d'été permanente – bachouse.

Et puis derrière la maison et la cour, presque tous les villageois avaient des extensions différentes: une grange à pain, un poulailler, une écurie, un élevage de vaches, des gobies, des veaux, des moutons et des chèvres, un hangar à chameaux et seulement pour ces fondateurs. Et bien entretenu extensions étendues jardin. C'était dans le village steppique de Mannheim, loin du plus exigeant. Et ici...

- Un garçon d'environ douze ans marchait derrière le troupeau. Il portait un long imperméable, apparemment de l'épaule de quelqu'un d'autre, ceinturé d'un lasso. Voyant les voyageurs, le garçon a claqué le fouet, et, agitant l'ourlet de son manteau, s'est précipité. Après avoir couru, il a rapidement regardé l'étranger maigre et a dit quelque chose rapidement-rapidement. Le vieil homme a répondu doucement, a caressé le garçon. Il a immédiatement déprimé, est parti en silence. Le vieil homme a soupiré, en trônant son cheval.

- Ceci est une boule de berger, - a expliqué le vieil homme.
- L'oncle est pris pour combattre. Et il n'y a pas de lettres de lui. Juste un orphelin...
- Comment, un orphelin?
- Euh, - a étiré le vieil homme, - Il n'a pas ni de père, ni de mère, alors il est orphelin.
Près de la maison courte sur pattes et courbe le cheval s'est arrêté.
Un samovar fumait, une vieille femme était assise à côté de lui dans une coiffe étrange, semblable à un turban.
- Où est le centre médical, grand-père?
- Le centre médical sera demain – dit le vieil homme en descendant de la charrette. - Il n'y a rien là-bas. La maison est vide.
Le voyageur a piétiné timidement près de la charrette, une valise à la main. Le vieil homme a pris un sac à dos.
- Allons, perchyl, à la maison. Nous allons boire du thé, nous allons dormir. Tu es fatigué, et moi aussi, je suis fatigué. Et demain, Allah donnera, un nouveau jour passera.
Et se balançant sur des jambes croisées, le vieil homme s'est dirigé vers la porte. Le voyageur hésite un peu et, se baissant, le suit.

II

Même dans la soirée, Gaziz était submergé par l'anxiété: le dire à sa femme ou attendre un peu? Il faudra dire, bien sûr, on ne peut pas le cacher, mais comment et quand... Le soir, à l'heure du thé, il a décidé fermement de l'informer de la prochaine séparation dans la nuit. La nuit est longue, il y a assez de temps pour tout, pour l'affection et pour les conversations, c'est ici qu'il va tout expliquer et que cela lui arrive. Et dans l'après-midi, dans la confusion, cela ne marchera pas. C'est pas le cas... Ensuite, ils se rendront sûrement à Alka-Agash, chez frère Maroir, et conviendront de tout en détail.
La nuit est descendue dans l'aul la nuit, enveloppée dans l'obscurité, et Gaziz, après y avoir bien réfléchi, s'était déjà préparé à une conversation longue et difficile, mais sa femme, comme d'habitude, posait sa tête sur sa main, appuyait son visage contre sa

poitrine avec confiance, s'est immédiatement endormie et il n'a pas osé la déranger. D'accord... en quelque sorte l'occasion se présente...
Il a senti: Maroir est devenu plus lourde, la taille était visiblement arrondie et elle était fatiguée plus qu'avant. C'est mieux pour elle de rester à la maison, de prendre soin d'elle-même, et personne ne le condamnerait: après tout, la femme de chef d'aul[1], et en attente toujours le bébé. Mais la femme se lévait avant que le soleil se levait, préparait son thé à la hâte et se précipitait vers la ferme où elle ne revenait le plus souvent qu'après la traite du soir. À la ferme un cas bien connu – il y a beaucoup d'inquiétudes, plus que des bardeaux sur la queue d'un chien idiot. Et en général, comment pouvez-vous faire face à un travail dans une ferme collective? .. Il a caressé doucement sa broche détachée, avec l'excitation de l'odeur familière d'un jeune corps de femme. Ni la triple eau de Cologne, ni la vaseline, ni la crème sure épaisse, que Maroir frottait et tartouillait ses mains endormies, ses mains enflées, ne pourraient pas battre le mélange persistant de soleil, de fumée et de lait frais qui l'avait imprégnée. Il imaginait vivement à quel point il serait douloureux et solitaire pour elle de rester seul dans leur cabane, à quel point elle le désirerait, surtout le soir et la nuit, et il ressentit soudain une pitié et une tendresse si aiguë pour elle qu'un frisson de tremblement familier suivait le corps et les yeux qui sont devenus chauds. «Dans la matinée je lui dirai», a décidé il. «Quand je me réveillerai, je le dirai». Il a essayé de dormir lui-même, mais le rêve ne partait pas.
La vie devenait juste meilleure. Le fils du pauvre Abilseit, après une longue épreuve, se relevait enfin. Ayant fait des courses depuis son enfance, n'ayant ni soutien ni aide, au moment où sa moustache était clairement identifiée, il avait réussi à terminer cinq cours d'école d'aul.
Les alphabètes honorés et félicités étaient nécessaires partout, mais la part de l'orphelin et sa pauvreté inévitable ont réussi à le marquer: Gaziz était anguleux, timide, maigre et discrèt, et les adultes ne l'appelaient même pas par son nom, mais faisaient simplement appel -

---

[1] *Tortu *, aul, était généralement convoqué devant le Chef du conseil de village.*

«Hey, Bala!»- «Hé, mec!». Cependant, avec le temps, en fonction du travail, il s'appelait déjà «comptable-bala», puis «secrétaire- bala» ou «comptable- bala». C'est devenu une finition. Il est allé à Kyzyl-zhar, est entré à l'école pédagogique et trois ans plus tard, il est retourné dans son village d'aul - bien proportionné, fort, confiant, en costume de ville, avec une coupe de cheveux demi-coupée, - «bala» dérogatoire, indulgent, à la fin, ce mot n'était plus collé sur lui. Maintenant, il a été appelé par tous les moyens, souvent avec le préfixe respectueux et honorable «Eke», et les écoliers, comme il se doit, par mugalim-professeur.

Il aimait enseigner: la soif de savoir était énorme en auls; des parents qui venaient à peine de maîtriser récemment un programme inintelligent dəalphabétisation et que certains n'étaient pas capables de le faire, voulaient avant tout que leurs enfants deviennent des personnes instruites ou, comme ils disaient, «les yeux ouverts», le même que Gaziz-Mugalim, le fils d'Abilseit, longtemps oublié de tous. Il lui semblait qu'il avait choisi le bon chemin, s'était retrouvé dans la vie et s'était réjoui de tout ce qui se passait autour de lui. Il y a deux ans, le kolkhoz l'a aidé à construire une petite maison, sans prétention, modeste, et pourtant, le toit au-dessus de sa tête, et les vieillards, entrant dans son poste de célibataire, ont jeté sa sœur de brigadier du village d'Alka-Agach. C'est connu - secrètement aul mugalim rêvé. Le frère de Maroir, le meurtrier Kabiden, a écouté avec une voix sombre le long, comme d'habitude, ornée, avec des allusions et des dictons, les discours de vieillards et, comme d'habitude, a coupé de l'épaule:

- Euh, d'accord! Ne gaspillez pas votre éloquence, respectables aqsaqals. Tary-bary, anaou-mynaou ici servent à n'importe quoi. C'est pas moi qui a remarqué: pour un étranger, la jeune fille est née. On dit: la fille est un jeu extraterrestre. Et à propos de rançon – et ne bégayez pas. Qu'est-ce que vous obtenez de Gaziz? Une chèvre dénigrante?! Pas ces fois! Je vais remplir le devoir de mon frère aîné, mais sinon, comme ils veulent.

En comment cela se passe dans les auls: des hommes âgés ont décidé que le travail était terminé. Bientôt, Maroir a franché le seuil

d'une nouvelle maison et elle est arrivée dans leur village en tant que belle-fille. Une semaine après le mariage, Kabiden est arrivé. Il a conduit une vache enceinte et deux moutons au service des jeunes mariés. En auls, ils ont plaisanté: «Ah, oui Kabiden! Et il a donné la soeur avec la vache et le mouton à la bonne affaire. Tout autour! Généreux, large, ne dis rien!».

Gaziz avait dix ans de plus que sa femme, et Maroir, douce et calme pendant longtemps, ne pouvait pas lui dire «tu». Parfois, elle demandait: «Quand allez-vous venir? Vous n'avez pas de réunion aujourd'hui? «Il jetait un regard important et répondait: «Nous viendrons quand vous préparerez le dîner». Les deux riaient. Ils étaient contents.

Une fois, Maroir, embarrassée, a entamé une conversation sur le fait qu'elle voulait travailler, car ce n'est pas bon de rester à la maison, il n'ya pas encore d'enfants et il n'ya pas beaucoup d'affaires à la maison. Gaziz a reflechi. Il était tellement accepté dans le village que les femmes des professeurs, du brigadier, du Chef de la ferme collective et du Conseil de village ne travaillaient pas sur la ferme collective, mais s'occupaient du ménage. C'était considéré honteux, simplement indécent, si les épouses des cadres supérieurs travaillent. Il a compris que dès que Maroir se présenterait à la ferme comme une laitière, ils commenceraient à murmurer dans tous les coins des auls. Certains diront: «Quel dommage! Tu vois, Mugalim n'a absolument aucune vanité, car la jeune épouse a commencé à faire un boulot sale». D'autres vont jubiler: «Alors, le fils d'Abilseit n'est pas capable de nourrir sa femme». Les troisièmes seront perplexes: «Qu'est-ce qu'il a fait à l'école, même un bibliothécaire ne pourrait pas l'arranger?!» Bien sûr, elle abandonnerait son intention s'il le voulait. Mais à la réflexion, il dit:

- Comme tu le veux. Baskarma va seulement être ravi.

C'était étrange, mais le travail acharné de la laitière lui donnait du plaisir. Le soir, à l'heure du thé, après avoir appris les nouvelles de l'école, elle lui a raconté en détail tout ce qui se passait à la ferme.

Au printemps, timide, elle lui murmurait à l'oreille: si Allah est pour, ils vont avoir un enfant.

- Euh, c'est l'heure! - Il était ravi. – J'essayais en vain peut-être?
- Oh, quelle honte! - Elle a rougi.
- Qu'y a-t-il à avoir honte, aynalayn? Et tu n'es pas un peu promue. Laisse-lui crier pour tout notre aul jigite!
- Jigite! - Elle a douté, flattée.

Et ce même printemps, lors de la session du Conseil local d'aul, sur proposition du Comité exécutif du district, Gaziz a été soudainement choisi pour présider le Conseil d'aoul. Il a rompu à contrecoeur avec l'école, mais bientôt, les tâches sans fin de l'aul l'ont emmené et il s'est senti dans le nouveau poste encore plus nécessaire et utile.

La vie dans les aul coulait de manière mesurée, paisible et silencieuse, comme les eaux d'Esil pendant la saison estivale chaude. Parfois, un ombudsman de la région venait et rassemblait des activistes d'aul et tenait des réunions au Conseil d'aul jusqu'à tard dans la nuit. Parfois, des rumeurs circulaient, dit-on, un Kitlyar fou menacé de guerre, effrayait le peuple, mais cela ne dérangeait personne: l'Armée rouge avec ses glorieux commandants le démantelait facilement, le laissait partir. Et où est ce Kitlyar, et où est l'aul sur la rive d'Esil! Ici, lui et les avions à queue blanche ne volent pas...

Et pourtant, de manière inattendue, cette nouvelle noire est tombée. Au début, ils ne pouvaient même pas vraiment imaginer ce que cela voulait dire: la guerre. Perplexe:

- Comment ça va? Ils ont dit que c'est le plus Kitchlyar marche en tamyr chez Staline!
- Oui, oui... comme si sur le Coran, il avait juré de ne pas se battre.
- Dis-moi aussi - le Coran! Le fasciste a le Coran pour quoi faire?! Il est même kafyr – l'infidèle.
- Eh bien, pas dans le Coran, donc dans la Bible.
- Mais le fasciste a besoin d'une bible?! Il est athée.
- Oia, Oia... Les athées sont des communistes. Ils ne reconnaissent le Dieu.
- Il se trouve que le fasciste et le communiste sont comme des cousins.
- Tayt! Mord ta langue. Tu façonne quelque chose d'horrible. Tu veux en Sibérie, où on va par chiens?!

- Ainsi, le serment de Klyatlyar a été rompu.
- Apyrmay, sans Iman sur le visage, il faut dire.
- Quel iman? Quel visage? Il a une tasse partout courbe, comme un génie-shaitan... Vu dans les images? Certain bâtard!
- Oui-oui! Une sorcière conçue à partir d'un voleur-meurtrier.
- Astafiralla!...

Ils ont parlé différemment, ils ont rappelé les anciens batyrs, les vieillards ont fait toutes sortes de conjectures, le mollah Elememes feuilletait un Coran déchiré. Les auls saisissaient chaque nouvelle avec impatience, chaque rumeur. Tout le monde savait à qui l'appel était venu, qui avait déjà été emmené au front, dans quel village le rassemblement avait lieu, qui s'était porté volontaire. Gaziz s'est également rendu dans le district et a pris la déclaration au Bureau d'enregistrement et de recrutement de l'armée: «Je demande à m'envoyer volontairement au front. On lui a conseillé de ne pas s'inquiéter, tout, dit-il, est à son heure, et maintenant, il y a beaucoup de choses à faire; Mais à l'automne, quand tout sera fini et que tout ira bien, alors on le verra. «A ce moment-là, peut-être que mon besoin va disparaître», a déclaré Gaziz. Le Chef de Comité de guerre du district a trébuché: «Euh, mon cher, il ne semble pas...» Les journaux ont apporté de mauvaises nouvelles. L'Armée rouge a fait preuve de courage et d'audace au front, s'est battue avec courage contre les fascistes perfides, mais s'est retirée avec des combats et, dans des objectifs stratégiques mystérieux, a donné la ville située derrière la ville à des chacals lâches et méchants. L'anxiété s'est également manifestée à travers les rapports de Bureau d'informations des soviets, qui ont été transmis du district au Conseil d'aul par téléphone. De nombreux homologues de Gaziz avaient déjà combattu quelque part, versé du sang, et lui, se réveillant le matin dans une maison tranquille, au lit à côté de sa femme, ressentait une douloureuse agonie de conscience. Il lui semblait que les jeunes femmes d'aul, dont les maris avaient été enrôlés dans l'armée, étaient secrètement méprisés pour avoir été cachés à l'arrière, amusés par leur jeune épouse. Cela est devenu embarrassant lorsque ses récents étudiants lors d'une réunion étaint curieux, comme avec un filet: «Agay, quelles sont les nouvelles du

front? Hitler Kaput va se passer bientôt?» Il répétait les mots du chef avec ses dents: «L'ennemi sera vaincu. La victoire sera à nous!»
Chaque fois qu'il arrivait dans le district, il s'adressait au commandant militaire de district, rappelait sa déclaration. Hier, le secrétaire du Conseil d'aul a présenté un ordre du jour, dans une semaine, pour remettre le dossier et se rendre à Mariynka pour des camps d'entraînement. La lune regardait par la fenêtre. Dans le silence de la nuit éveillée, le coq a chanté d'une voix rauque. Gaziz jetait un coup d'œil à sa femme, passait ses doigts sur ses sourcils et il lui semblait qu'elle souriait un peu, sortant de ses lèvres, à travers un rêve. Il soupirait. Comment lui parler de l'ordre? Après tout, Maroir est convaincue qu'ils ne l'emmèneront pas au premier plan: les femmes de la ferme l'ont expliqué. Peut-être demander à un directeur d'école ou à baskarma de le lui dire? .. Aussi inconfortable, toujours effrayé. Peut- être est-il préférable de le dire le dernier jour. Après tout, il lui reste une semaine entière, pourquoi il doit la contrarier à l'avance... Il y a beaucoup à faire. L'hiver est à venir et il n'y a pas de bois de chauffage ni de foin à la maison et il doit tout s'occuper de tout. «Rien, je vais tout faire», il s'est rassuré - Pas un après tout. Comme tous – et elle. La lune a disparu, une brume grise est réapparue à l'extérieur de la fenêtre, tout s'est calmé avant l'aube. Il n'a pas aperçu pas comment il s'était endormi, mais il s'est réveillé lorsqu'il a entendu Maroir rire doucement. Il a ouvert les yeux. Dans la cour, la lumière brillait dans les coins de la pièce. Maroir riait à nouveau, à peine audible.
- Qu'est-ce que tu fais?
- Elle ne répondait pas, ayant pris sa main, et en la posant sur son ventre. Il a senté une faible poussée sous sa peau chaude, lisse et soyeuse.
- Qu'est-ce que c'est?
- Votre jigite... Pousse...
- Oh toi! Canaille, on va voir, espiègle, et?!
Ils sont couchés tranquillement, comme s'ils écoutaient leurs pensées. À l'extérieur de la fenêtre, les moineaux se sont mis en colère, profitant d'un nouveau jour et de leur petit bonheur.

- Je vais y aller, je vais mettre du thé...
- Couche-toi. - Il a mis son bras autour de ses épaules. – Il y a d'ayran est là – il ne faut pas thé faire. En général, il faut se méfier.
- Montre-toi chez le médecin.
- Médecin? Où est il
- «Euh, tu n'as pas entendu?» Hier Nurkan-ata a ramené un paramédic. Zharas m'a dit le soir...
- Il s'est souvenu de l'ordre du jour, a gratté anxieusement la vivace. Peut-être dire... maintenant... Elle était alerte.
- Es-tu un peu pâle? Ne pas dormir? Fatigué?
- Non, non... Juste... je gardais toi et notre gigite.
- Il a sauté hors du lit, a commencé à la hâte, par long habitude, s'habiller.
- Tois, s'occupe toi de... Nettoie la maison, fais du thé. Et je va courir vite à baskarma. Il y a des affaires.
- Tôt le matin?!
- Et puis quand je l'attrape. Il passe toute la journée à courir par des équipes et des camps.

III

«... c) mener, dans les fermes collectives, dans lesquelles l'introduction est programmée, le travail d'explication politique de masse approprié entre les producteurs collectifs.

9. Obliger les comités régionaux, les Comités exécutifs des Conseils de districts des régions déterminées au plus tard le 6 septembre de cette année, informer CPC de RSS du Kazakhsta et Comité central du Parti communiste (B) K, dans quelles zones et combien d'allemands doivent infuser, en indiquant combien d'entre eux entrent dans les fermes collectives existantes et combien sont dispersés dans de nouveaux lieux.

(Résolution du Conseil des commissaires du peuple de la RSS du Kazakhstan Comité central du Parti communiste (B) K le 1 septembre 1941. Dossier particulier).

Le crépuscule coulait dans une pièce basse et étouffante. Les fenêtres sont scellées avec des journaux jaunis, dans le coin inférieur a été déchiré et de là est tombé un faisceau de rayons lumineux. L'invité a regardé autour de lui le logement qui lui était inhabituel. Son regard a été attiré par un grand tissu recouvert de plaques de fer, une espèce, un pelage par endroits, un coffre sur lequel se dressait une montagne soigneusement pliée de couvertures multicolores. Plus près de l'entrée, sur la dalle non blanchie, un chaudron sale a été empilé. Sur le mur pendait un sac de fil teint en fil. De là se trouvaient des louches en bois, des verticilles, des rouleaux à pâtisserie, des plateaux. Un manteau de fourrure d'agneau, un énorme chapeau de fourrure aux oreilles a été accroché à un clou, avec un fouet cru et une bride jetée dessus.

La partie supérieure de l'étage, en face de la porte, était recouverte d'un palais fait maison. Sous une énorme couverture dans toutes les directions, des pieds d'enfant craquelés et lavés depuis longtemps

dépassaient. Il était impossible de déterminer combien de tomboyes dormaient sous une couverture commune, comme une torsade dans un nid. Depuis son enfance, David Pavlovich s'est souvenu de divers récits de colonisation sur les kirghizes nomades, qui vivaient près des campements de feutre dans des yourtes allemandes, mangeaient de la viande de cheval et buvaient du lait de jument. Je me suis souvenu de la façon dont ils effrayaient les enfants: regardez, un kirghiz avec un sac viendra, vous harcèlera, vous vendra en esclavage ou forcera des moutons à brouter, à voler des chevaux. Aux yeux des colons allemands, les kalmyks, les bachkirs, les kazakhs et le Dieu sait qui d'autre s'appelait kirghiz. Peut-être qu'il a eu de tels nomades? ..

Extrêmement sombre, comme de la fonte, la physionomie a soudainement souri en un sourire et a fait briller des yeux vilains en agate dans une fissure. L'invité a fait une mine féroce et sa tête s'est baissé aussitôt sous les couvertures. Mais ensuite, le bord de la robe s'est levé et elle s'est légèrement penchée. L'invité a fait un clin d'œil au malicieux. Il a soudainement montré sa langue et a cligné de l'œil. L'invité a ri.

- Hé, petit Diable, comment t'appelles-tu?
- Et
- Comment vous appelez-vous je vous demande?
- Héhé... Mon - Asker.
- Eh bien, viens, Asker.

Le coup de feu nu a écarquillé de la couverture, s'est assis au bord du palais, est sorti son pantalon en calicot coloré et, en tintant sa langue, a secoué la tête.

- Eh bien, viens, n'aie pas peur.

Le garçon s'est gratté le ventre serré des deux mains et s'est affaissé de nouveau.

- Quel âge avez-vous?

Le petit tireur a tapoté, a cligné des yeux, a rétrécé ses yeux.

- Quoi?
- Hé, «quoi»? Quel âge avez-vous, comprenez? Ans, années... Un, deux, trois, quatre...

Ayant deviné ce que l'étranger a demandé, le jeune homme a fait briller ses yeux, écarté vivement les doigts, placé le pouce de la seconde main d'en haut et étendu sa bouche jusqu'à ses oreilles. Quand il a souri, ses yeux sont devenus sournois jusqu'à ce qu'une légère fente apparaisse à leur place. Le nez large semblait également disparaître sur un visage plat: deux trous noirs s'ouvraient sur de grosses lèvres.

-Vvoilà!

«Bien, quel visage amusant», a pensé l'invité, sans forces de regarder le garçon sans sourire.

- Six, alors, oui?

- Oui, oui, - a hoché la tête Asker. – Six...

«Et bien... une autre connaissance a eu lieu – pour moi-même a dit l'invité. - Il est temps de se lever.»

Il s'est habillé, a fait le lit, sentant tout le temps le regard inquisiteur d'Asker.

Dans la cour près de samovar, la vieille femme était occupée. L'invité l'a salué délibérément, mais la vieille femme ne le regardait que brièvement et a bougé légèrement les lèvres.

Le soleil se levait sur la forêt. Le brouillard pendait en dessous d'Ishim. Les moutons se promenaient dans la rue. Derrière eux, traînant une longue brindille derrière lui, marchait le berger d'hier. «Il n'y a pas ni père, ni mère, donc tu es orphelin», a rappelé l'invité aux paroles du vieil homme.

- Où est le propriétaire?

La vieille femme a levé un instant les yeux du samovar et a agité la main en direction de la grange.

Le vieil homme était assis au soleil, sur une vieille peau usée et en crachant sur un bar, a affûté une hache. Il a remarqué comment l'invité s'approchait de lui mais ne levais pas la tête, attendant qu'il le salue d'abord.

- Bon matin, grand-père!

- Oh, perchyl! Aman, aman! - le vieil homme a repoussé la barre, a caressé une barbe rare. – Tu as bien dormi?

- Bien.

- Merci mon Dieu. Maintenant, nous allons boire du thé.
- J'irais au conseil de village, chez le chef.
- Le Conseil de village – plus tard. Tu va boire du thé, et puis visitera le chef.
Une vieille femme a passé près de la grange avec deux seaux et un joug. L'invité courut vers elle et a attrapé le seau.
- Laissez moi aller chercher.
La vieille femme a semblé perplexe à l'invité maigre, ne lâchant pas le seau.
- Donnez-moi, je vais venir dans un instant.
Le vieil homme a ri.
- Qu'est-ce que tu fais, perchyl? C'est mémé qui prendde l'eau. Aul va rire, L'invité a néanmoins saisi les deux seaux et un joug chez la vieille femme.
- Y a-t-il encore un seau?
La vieille femme a souri d'un air perplexe, montrant quelques dents piquées, en regardant le vieil homme. Il lui a dit quelque chose, et elle s'est surprise en pinçant sa joue, est allée prendre un autre seau.
Eh, perchyl, eh, a secoué la tête le vieil homme. - Les gens diront: un invité a été attelé au travail. C'est pas bien...
Le puits était situé sur le bord du village, non loin du cimetière. Une grue de forage avec un vieil os fissuré et des glandes à une extrémité était visible de loin. Dans le cimetière, plusieurs pierres dressées aux lignes complexes piquaient tristement. Un peu de distance, reniflant, écrasant les corps avec une herbe rosée, étalon cinglant. Remarquant un étranger, l'étalon a commençé à tourner ses oreilles, le fixa avec un grand œil violet.
L'invité a rassemblé un seau d'eau, a noué jusqu'à la taille et a fait une douche d'eau froide, tremblant de plaisir. Puis il buvait lentement et longtemps tout droit du seau. L'eau était claire et savoureuse, comme de l'eau de source. Une main soutenant le joug avec deux seaux, l'autre - prenant un seau plus grand, l'invité a couru légèrement en arrière avec une secousse élastique. Le cheval l'a regardé partir et a enfoui à nouveau son visage dans l'herbe.

Une jeune femme kazakhe a sorti de la dernière maison, a sorti de la grange et s'est dirigé vers Ishim, où à la pente, à côté du vieil homme, était une ferme. L'homme inconnu aux cheveux longs et aux trois seaux d'eau a dû surprendre le jeune homme. Elle s'est arrêté soudainement, feignant de regarder au loin, tirant la pointe d'un mouchoir blanc. «Qu'est-ce qu'elle fait?» - a pensé l'invité, essayant de ne pas s'éloigner de la marche, pour ne pas éclabousser. Elle s'est arrêté sans raison. Peut-être que dans le cas même, il est indécent pour un homme de porter de l'eau? Il l'a regardé. Veste sans manches en peluche noire, robe bleue aux orteils aux manches larges, bottes souples aux jambes. Il a immédiatement remarqué son campement arrondi. «Le mari est probablement en guerre et elle attend le premier-né», a effleuré un pressentiment. Mais pourquoi ça vaut le coup? Quelques marches seulement les séparaient et il a vu clairement son visage sombre, ses yeux baissés, ses lèvres souriantes, sa courbe douce entre son menton et son cou. Il s'est souvenu de sa femme et a asenti une suffocation chaude dans sa gorge. Un instant, les seaux ont semblé plus lourds. Il a passé plus rapidement et seulement alors a entendu le léger frôlement de ses bottes sur l'herbe. «Étrange. Peut-être une telle coutume... ». Et l'ambulancier pensait avec inquiétude combien il serait difficile pour lui de travailler ici, dans ces villages, parmi des gens inconnus et incompréhensibles, sans connaître leur langue, leurs coutumes et leurs traditions. La moindre erreur, le mot mal prononcé – ils ne le comprendront pas, ils s'en détourneront. Et c'est quel genre de traitement, s'ils vous craignent, s'ils ne croient pas? Est-ce que cette femme va lui parler à temps? Ou préférera une sage- femme du pays? Et en général, comment va-t-il parler avec les patients? Cherchera un traducteur d'étudiants? Qui va parler de ses douleurs avec un étranger? Peut-être qu'aujourd'hui pour aller dans la région, demander à être envoyé dans les villages russes? Il a souri. Faut-il choisir? .. Non, non, assez à ce sujet. Assez!

Le vieil homme n'était pas près de la grange. Asker, tombant à un genou, a bien coupé le tal. Trois bébés, petits à petits, alignés dans des rangées de calicot tout aussi colorées, se sont alignés et, écartant les

lacets, ont concouru pour faire avancer et mieux diriger le filet. Asker a dit quelque chose aux petits et ils se sont immédiatement retournés, tenant leurs pantalons et mettant des graisses nues à la surface. Le plus jeune, petit gosse maladroit, effrayé mais a reculé, relevé ses petites mains et son pantalon, encore plus embarrassant, s'est relevé. L'invité a souri et a posé les seaux à côté du samovar chaud et gonflé. Un vieil homme est sorti de la remise avec une bouilloire en cuivre à la main.

- Eh bien, on va manger.

La vieille femme a apporté un samovar à chochala - la soi-disant salle estivale, tissée de brindilles, que les enfants lui ont jeté à la poursuite. Le paysan maladroit a à peine roulé sur le seuil, laissant le pantalon tombé à l'entrée. Il est évident que sans eux, c'était plus pratique.

Il y avait de la place ici. Au milieu du lit se trouvait la table ronde et basse. Le vieil homme s'est assis en croisant les jambes et l'invité maigre ne pouvait s'installer. Il est assis sur le côté – inconfortable. Il a accroupi comme chameau – aussi mauvais. J'ai mis mes pieds sous la table – j'ai presque renversé un samovar. Puis il s'est couché sur le côté après avoir pincé un oreiller, ses jambes occupant la moitié de chochala. L'invité a rougi. La vieille femme, cassant le gâteau, a regardé les enfants qui riaient, mais s'est détourné aussi légèrement, se couvrit la bouche avec le bout d'un jaulyk. Asker a traîné quelque part sur un banc. L'invité la sellait et ses genoux étaient à la hauteur des oreilles. Les enfants rigolaient.

- Hé, perchyl... rigolait le vieil homme. – Il faut faire tellement...

L'invité, aidant des mains, a croisé les jambes, les a rangé, mais après une minute, il s'est senti engourdi.

Puis il s'est agenouillé de nouveau, imposant tout comme une dinde parmi les poulets.

La vieille femme a versé du thé. Elle l'a fait très lentement mais avec douceur. Au début, elle a versé le bol, puis un thé épais, avec de l'odeur, dans une petite bouilloire, puis une cuillerée de crème, remplie d'eau bouillante du samovar, puis à nouveau un peu de

feuilles de thé, puis elle a traîné le bol ou le thé dans le bol. Le vieil homme a trempé une tortilla dans du beurre fondu et a siroté tranquillement une petite piala. D'un œil, il continuait de regarder les petits et murmurait un peu:

- Ay, aynalaynyn-ay...

Les enfants dans une rangée, par ordre d'ancienneté, se sont assis sur deux peaux près des fonds des tiroirs volumineux. Asker les a versé d'ayran de cuveau du lait caillé, a détaché des morceaux de lashi. L'attention des petits s'est complètement tournée vers la nourriture et l'invité a finalement compté qu'il y en avait six avec deux filles. Ils lui ressemblaient tous. Le plus jeune s'est instantanément barbouillé aux oreilles. Il mangeait avidement, hâtivement, comme s'il craignait de tomber derrière ses frères. Il était un favori clair de son grand-père. Le vieil homme l'a fixé tendrement: «Ay, aynalaynyn- ay...»

- Mange, mange...

Le propriétaire a poussé l'invité avec une poignée de petites boules jaunâtres.

- Qu'est-ce que c'est?

- Ca? - Le vieil homme a souri sournoisement. - Ceci est mampasi kazakh.

- Mampasi? Bonbons ou quoi?

- Oui, oui, bonbons. La vieille femme les fait.

L'invité lui a jeté une boule dans la bouche, a mâché et a croqué. En effet, elle fond doucement dans la bouche, surtout si vous buvez du thé chaud.

«On les appelle Irimshik», a expliqué le vieil homme. – Le fromage à caille séché.

La vieille femme, heureuse que l'invité s'intéresse à son repas, a sorti de la poche sur la table encore tas d'irimshik.

- Ce sont tous vos petits-enfants, non?

- Oui... - le vieil homme a rougi. - Ces trois, - il a acquiescé sa barbe – les enfants de mon fils Saken. Saken est conducteur de tracteur, maintenant metes travaille. Il finira le nettoyage et rentrera à la maison. Mais ils n'ont pas de mère. Elle les a donné au monde et est

morte. Et ceux-ci – sont les enfants de Naken. Naken est parti pour combattre, et sa femme, ma belle fille, travaille à la ferme. Elle n'est pas presque chez elle. La vieille femme les garde. Et voici Asker, mon plus jeune fils, le dernier.

- Quel âge avez-vous?

- Allah sait, quel est mon âge. Je ne compte pas.

La vieille femme a dû deviner ce qui se disait. Elle a aimé l'invité: modeste, poli, demandant des enfants. Elle a rompu quelques autres morceaux de gâteaux, éparpillés sur la table, a apporté l'assiette de crème à l'invité.

- Mange, mange, a dit le vieil homme.

Après avoir pris du thé, le vieil homme a murmuré une courte prière, a caressé son visage avec ses paumes. La même chose a été répétée par la vieille femme et les enfants. Puis ils sont passés à l'air. Le vieil homme a indiqué une maison en bois non loin de l'école. – Le bureau est là, perchyl...

IV

Deux sous-genres – Kabai et Tuyak – se sont installés près de Yosil des deux côtés d'un creux peu profond. Le long de la forêt, les bouleaux ont poussé dans une rangée uniforme, servant de croisement entre les descendants de deux genres. La moitié de la verte, divisant trois douzaines de familles, n'a pas empêché, cependant, l'aul s'appelant le nom jumeau Kabai-Tuyak. Dès le début, ils se sont installés paisiblement, car il n'y avait rien à diviser: il y avait assez d'espace pour tout Dieu. Et plus tard, lorsque la ferme collective Kyzyl-tu a été organisée, les mots Kabai et Tuyak ont été prononcés de moins en moins souvent, beaucoup sont devenus liés, de nouvelles maisons sont apparues, la distance entre les deux parties du village a été réduite inexorablement, et seuls les gars ont parfois fait du mal pour méfait sur deux camps, des batailles inoffensives. Vers la fin des années vingt, après divers bouleversements et troubles, dont l'extension a atteigné, quoique à demi étouffée, un marigot escarpé, une grande école a été coupée d'un pin dans une vaste friche au milieu

de l'aul, et un peu plus loin de Conseil, puis le bureau de la ferme collective. Bientôt, l'école est devenu de sept ans et, à la veille de la guerre, elle était la seule école secondaire kazakhe de tout le district Oktyabrsky. Inaperçu, «Kyzyl-tu» est devenu le plus grand aul de tout le district.

D'un pas large et énergique, l'ambulancier a marché dans une rue non publique en regardant attentivement autour de lui. Parmi les maisons peu chères, très semblables les unes aux autres, l'une d'entre elles se dressait: haute, en bois, ostérchique, avec une corniche complexe, des volets peints et un jardin à l'avant. Derrière la maison, un potager s'étendait et des chapeaux de tournesol dorés pendaient à cause du fouet. Une vieille femme grasse et friable, coiffée d'un turban blanc, était assise sur un banc et a posé la main sur son front pour regarder le passant inconnu pendant longtemps.

La musique est venue du bureau. Une haute voix féminine, accompagnée d'un orchestre, chantait quelque chose de lointain, de joyeux. «Gak-ku... Gak-ku!» - la chanteuse inondée de façon désintéressée. Et ici, il était désert.

L'ambulancier est entré par la porte latérale entrouverte, à gauche de la porte. Une fille de dix-sept ans environ était assise sur un banc près de la fenêtre et aiguisait des aiguilles pour phonographes sur un bar. À l'autre bout du banc, le gramophone noir vibrant résonnait en un gramophone noir rugueux et enroué. «Gak-ku... Gak-ku...» - la jeune fille a aigrement chanté avec sa chanson et l'a secouée au rythme de la chanson. Sur de grosses étagères, éparpillées de jolis livres minables. La chanson s'est terminée, la jeune fille, en jetant habituellement une épaisse tresse dans le dos, a retourné la plaque et a commençé à chanter à l'unisson: «Eligay, eligay... a-ay.»

- Bonjour!

La fille a frissonné lorsqu'elle a vu un étranger qui s'était développé silencieusement à la porte et a enleva la membrane.

- Où est le chef du Conseil de village? La fille était embarrassée, a baissé les yeux.

- Il viendra bientôt.

L'ambulancier est allé à la fenêtre. La fille a reculé un peu et a recommençé à aiguiser ses aiguilles. Sur le sol gisaient une pile d'assiettes lumineuses et poussiéreuses et un grand classeur gris avec lettres en relief: «Discours du chef du Conseil des commissaires du peuple de l'URSS...»

- Qui êtes-vous?

- Moi? - La fille a été surprise. - Je... suis... bibliothécaire, Zaira.

- Saira? – a répété le maigre avec la pression sur la première syllabe. – Bien.

Elle portait une veste en peluche rose sans manches, le tout orné à l'avant d'icônes: TRP des premier et deuxième marches, tireur Voroshilovsky, Osoaviakhim, KIM, la barboteuse d'un parachutiste. «Oh, beaucoup de marques», a souri l'étranger. Il possédait également ces marques, était fier d'eux, car il les méritait dans l'armée avec un zèle considérable. Mais comment cette jolie fille les a-t-elle atteints dans l'aul kazakh? Est-ce qu'elle est une athlète, une tireur et une parachutiste?

- Il n'y a plus de pics dans les auls.

Une porte a claqué tout près.

- Le chef est venu, - a dit Zaira ayant pour la première fois regardé directement le maigre – allez par cette porte.

Un kazakh serrée, en cravate serrée, agenouillée et coupée court, parcourait les dossiers dans le placard. Remarquant celui qui entrait, il s'est levé facilement, a enlevé les jambes de son pantalon. Une moustache épaisse et bien soignée se dirigeait vers son visage sombre et sévère. Les yeux étaient fatigués et jaunis.

- On m'a envoyé pour travailler ici. Je suis ambulancier.

- Ah! Je sais, je sais... - L'homme a souri chaleureusement. - Ouzoun-koulak a longtemps annoncé tous les auls.

- Oussoun-goulag... qui est-ce?

- Ouzoun-koulak est la longue oreille, - a répondu l'homme mystérieusement. L'ambulancier n'a pas compris.

- Voici la direction et l'ordre de l'administration sanitaire du district.

Le chef en alternant caressant avec les doigts du bout des moustaches, a regardé à travers les papiers, a fronçé les sourcils, et a regardé de côté.
- Je vois... euh...
- David Pavlovich, - a aidé l'ambulancier.
- Oui, oui, David Pavlovich...
- Le chef a souri à nouveau, et il y avait quelque chose de bien dans son sourire qui le favorisait. – David... à la manière kazakhe c'est Daut, hein? Eh bien, je suis Gaziz tout simplement. - Il a sorti du tiroir du bureau deux clés. - Voilà. Occupez-vous du centre médical et...
- Comment! - l'ambulancier était surpris. - Il faut rédiger selon la forme, décorer un acte...
- Pourquoi ces actes? - Le chef a froncé les sourcils. - Quoi prendre? .. Bon, d'accord. Venons.
À l'entrée, ils ont rencontré un énorme homme âgé avec une barbe brune en éventail. Des yeux gris foncés regardaient sous leurs sourcils froncés. Le chef a donné poliment les deux mains. L'homme barbu a grondé:
- Alaikum Salem...
Le vieil homme était vêtu de pantalons de velours spacieux et joliment souillés et chauves, ainsi que d'une veste et de bottes, mais dans sa posture, une barbe dense, même dans le discours, un sentiment imperceptible le distinguait du vieux facteur. Ce dont ils ont parlé, l'ambulancier n'a pas compris, maisil sentait sur lui le regard vif et curieux du géant avec un lourd bâton à la main.
Oui, oui, - le vieil disait de basse se tournant brusquement vers l'ambulancier et a éteint ses larges cors noirs. - Très heureux, il a dit en russe pur. - C'est mauvais sans médecine en auls. C'est mauvais.
Et, en bâtonnant, il est allé au bureau. Ils ont marché en silence. L'ambulancier a estimé que le chef était inquiet, pensif. Mais le silence était douloureux.
- Qui est ce vieil homme?
- Ah! - est réveillé Gaziz. - Yagurin Esilbay. Le forgeron
- Une figure curieuse. Kazakh, oui?
- Kazakh. Mais une fois j'étais russe.

- Comment?!
Gaziz n'a pas répondu, a regardé vers Ishim, où la yourte s'assombrait et où un troupeau de vaches broutait et soupirait. C'était calme et vide dans le village. Seulement sur le terrain vague, une bande de garçons a joué aux babki. Parmi eux, l'ambulancier a vu Asker avec ses frères. Asker a souri, clairement fier de sa familiarité.
- D'où viennent-ils?
- De la région de Saratov.
- Ah... Saratov - Sary-tau» - a dit Gaziz.
Le centre médical était un peu déplacé. C'était ne maison en bois décente recouverte de gazon. «Avant l'hiver, nous devrons peindre et plâtrer», - s'est dit l'ambulancier. La serrure était rouillée et quelque temps a passé pour le déverrouillér. Dans le petit couloir, le poêle hollandais attendait, un long banc le long du mur, un cintre accroché au mur et une affiche remplie de mouches: «Détruisez les mouches!». La poussière, les morts-vivants se sentaient.
La salle de réception a été ouverte et l'odeur de l'ancien hôpital immédiatement mêlée d'humidité a immédiatement touché le nez. Gaziz a froncé les sourcils de dégoût et s'est assis sur le canapé en bois.
L'ambulancier a regardé la pièce du seuil de la pièce. Une grande armoire, fermée sur une petite serrure nickelée. Une longue table étroite. Une table de chevet avec une pile de livres. Un bureau avec dispositif d'encre et journal de bord. Un lavabo avec un bassin en cuivre sur un tabouret. Deux chaises. «Bien, plutôt bien», - a décidé l'ambulacier et s'est dirigé vers l'armoire. Les étagères sont Presque vides: plusieurs bulles, une bouteille d'iode, de glycérine, une bouteille avec du permanganate de potassium, une boîte avec des poudres et des briquettes, quelques pansements, deux ou trois paquets de coton, une seringue, des aiguilles, une bouillotte, des balances pharmaceutiques avec de minuscules poids blancs dans un bloc en bois, une tasse Esmarch, en bas, comme pour parade, les pots étaient ranges en ligne. Il les a compté rapidement – douze pièces.
- Quoi? Est-ce qu'il reste de l'alcool? - Gaziz a sourit.
- Je ne vois pas.

- Y a-t-il une gaze?
- Un flocon.
- Les trayeuses en ont besoin, pour filtrer du lait.
L'ambulancier a pris un morceau de coton, l'a humidifié avec de la glycérine, a saupoudré plusieurs cristaux de permanganate de potassium, l'a enveloppé et a placé le paquet d'huile sur le lavabo. Une minute plus tard, la laine commençait à fumer et à un feu orange.
- Oh, un tour!
La dernière insription dans le registre des inscriptions était marquée le 28 juillet 1941. Ce jour-là, il n'y avait que trois personnes à la visite. «Aknazarov Berniyaz», a lu l'ambulancier, «village de Mektep. 38 ans. Trichophytose». Il a enlevé la blouse du goujon de la table et l'a essayé. La blouse était visiblement petite et Gaziz s'est mit à rire involontairement.
- Eh bien, tout est clair? .. Et voici l'appartement.
Gaziz a poussé la porte de la pièce à côté. Ici, à part le poêle et le lit en fer recouvert d'un mince matelas, il n'y avait rien. C'est tout votre propriété, Daut. Redigez l'Acte d'acceptation vous-même. Je vais signer demain. Alours, le matin, chef de la ferme collective sera présent. On va tout discuter, parler l'un l'autre. Ce sera dur au début, puis vous allez vous habituer. Ou vous allez partir, comme plusieurs avant vous. Vous avez une famille?
- J'ai.
-Où?
L'ambulancier a répondu pas immédiatement.
- Elle est resté... sur la Volga.
- Hmm... La famille existe, mais pas ici, ça veut dire. Vous allez vivre seul?
- Pour le moment - oui.
- Ensuite, allez vivre chez quelqu'un à l'appartement. Au moins à vieil homme Esilbay. Les vieillards sont restés seuls. C'était possible d'aller chez moi si...
- Et «si»?
- Si ce n'est pas pour une circonstance.
- Merci. Je vais vivre ici, près au centre médical.

Gaziz a tiré brusquement sur son épaule.
- Comme vous le savez... Arrangez-vous. Demain on parlera.
Nous fournissons du bois de chauffage. Fairons une réparation, peut-être encore du dans un certain temps. Il y aura une opportunité - la ferme collective donnera un cheval. Ne serez pas timide!
Le chef du conseil du village a sorti et l'ambulancier s'est installé sur le lit et a crispé la tête, il y avait quelque chose à penser...

V

La fièvre des derniers jours semblait avoir diminué et une solide incertitude a commencé. Il était clair qu'une chose était évidente: lui, l'immigrant spécial David Ehrlich, est maintenant à la tête de centre médical et obstétrique et, dans son région de soins médicaux, il y a sept ou huit colonies kazakhes qu'il n'a pas encore vues à ses yeux mais il ne se souvenait même pas de leurs noms. Il est arrivé à destination, a accepté le poste de secours, plus ou moins décidé à se loger.
Et ensuite - un casse-tête avec des inconnus solides. Par où commencer? Quel espoir? En qui chercher le pied? Comment organiser un peu la vie? L'hiver s'approhe, et dans ces régions, selon les rumeurs, il est dur et prolongé. Et son uniforme est un pardessus imposant, un casque-de Budenov, des bottes, une paire de sous-vêtements.
Un autre flou est combien il va rester ici. Sur quoi on peut compter? A tout moment, il peut se mobiliser sur n'importe quoi et n'importe où. De toute évidence, il n'était pas membre du PCUS (b), étrangement privé du statut de membre du parti, il n'oserait pas s'y opposer, étant une réinstallation spéciale en temps de guerre. Cela signifie qu'il est complètement privé de liberté personnelle et de choix. Une seule chose reste à faire: respecter les ordres des autorités sans faute. S'il laisse une carte de membre du parti, cela signifie qu'ils lui font confiance, même s'il est un invité spécial. Et s'ils lui font confiance à gérer un grand site médical situé dans une province éloignée, il est donc possible de le recruter à tout moment par

l'intermédiaire du bureau d'enrôlement militaire pour le service militaire dans une unité médicale. Ils peuvent l'envoyer à un hôpital villageois. Facilement. Jusqu'à la fin de la guerre, on n'appartient pas àsoi, c'est aussi clair que deux et deux.

Il est particulièrement dommage qu'il soit ici seul, comme un doigt. Et il sera constamment tourmenté, s'il a agi correctement, en acceptant avec Lida de la laisser pour le moment avec son petit fils Arno, dans la patrie, sur la Volga, à Engels.

Cependant, que signifie «en acceptant avec Lida»? Comme si elle avait besoin de son accord. L'ambulancier a soupiré. Les relations avec l'épouse ces dernières années n'ont clairement pas pris forme. Une séparation étrange et incompréhensible était prévue. Elle a commencé - il le comprenait il y a bien longtemps - à partir du milieu de 1938, lorsqu'il a été renvoyé inopinément de l'école de pilotage, excommunié du service militaire et envoyé dans la réserve. C'était peut-être le moment le plus difficile de sa vie. Pendant sept ans de service dans l'Armée rouge, il était tellement habitué à la routine et aux devoirs de vie, aux attributs d'une vie à demi vivante, à la position de corps et d'esprit prospère et sain, de lieutenant du service médical, qu'il ne rêvait de rien changer. Il portait volontiers l'uniforme - une tunique, une culotte, des bottes à bouts brillants, une bandoulière, il adorait les diamants aux boutonnières et, étant grand, mince, maigre, habile, il se laissait admirer par les regards des citoyens ordinaires. Quand il est apparu dans son village natal dans toute la splendeur de l'uniforme militaire avec de nombreux signes de différences sur un large coffre, de nombreux parents ont été ravis de joie. «Regardez, - disaient les anciens dans le village, à quelle hauteur notre David aux cheveux longs, le garçon du village d'hier, le brigand cuisinier, hein? Et sait la langue russe, comme dans «moderchproukh»! Et les filles râlèraient:" Et quel frau il a trouvé à lui-même! Russe, de ville. Ciselée, dans un béret, dans des chaussures à talons hauts.

Et Lida - il l'a vu et savait - était fière de son mari. Et, l'accompagnant dans son village purement allemand natal, elle tentait de plaire aux parents de son mari et, plus particulièrement, à sa mère, une fille luthérienne ascète stricte, sèche et méchante. Pour une raison

quelconque, elle a appelé de manière persistante la belle-fille, non pas par son nom, mais simplement - «Die russe-matchka», et en cela il sentait une moquerie évidente, bien que, comme son mari l'a réprimandé, cela ne signifiait que «mère russe» - ainsi, dans les villages allemands de la région de la Volga, elles appelaient toutes les femmes russes. La vieille mère n'a pas favorisé la belle-fille russe. Et elle ne pouvait pas lui parler et l'esprit russe l'irritait aussi. Elle a ajouté que les allemands sentaient également différemment - la pâte, le lait, la choucroute, quelque chose d'indigène et de familier, et que la belle-fille de la ville, dit-on, ne sent pas cette odeur. Au sujet des jugements des luthériens féroces dans le village, les gens riaient, tombaient par hasard sur Lida, attrapant seulement un étrange mélange de parfum, de poudre et de rouge à lèvres. Et après la belle-mère, tout le monde dans le village - des jeunes aux personnes âgées - a parlé d'elle - «unzere russe- matchka», et bien que Lida ait été flattée par ce «unzere» - «notre», mais elle ne voulait pas être «russe-matchka». Elle a appris beaucoup de phrases en allemand pour le plaisir des villageois et a même appelé son fils aîné le caprice de son mari et de sa belle-mère avec le nom allemand Arno, mais pour les parents de son mari, elle est restée «russe-matchka», et elle a presque toujours eu une supériorité presque non dissimulée mon Dieu, quoi?) innombrables villages Amalia, Lisbeth, Catherine, Margarit. Le fait que son mari ait été renvoyé des rangs de l'Armée rouge en 1938 a choqué Lida. Elle a aggravé les instincts féminins et a réalisé immédiatement que la manière habituelle de diriger la vie s'effondrait.

Cela signifiait qu'ils devaient quitter l'école de pilotage, avec une indemnité de commandement décente et prestigieuse, un club d'épouses dominantes, avec une vie culturelle soignée et bien aménagée, culturelle et relativement aisée, avec un terrain de jeu avec balançoires, des manèges, des maisons en bois, avec des enfants mixtes parmi lesquels le grandissant Arno s'est senti si libre. Lidia Istratova, bonne infirmière, fille d'un professeur d'histoire de la ville, a compris aussitôt que son mari, également confuse après un congédiement imprévu, deviendrait très probablement un «ferchal»

ordinaire dans un coin perdu allemand, peut-être même dans son village natal, parmi ses extraterrestres. parents, où tout son «privilège» doit être «russe-matchka» d'un mari perdant. Elle se sentait particulièrement aiguë et douloureuse. Et puis son père a aggravé ses doutes. As-tu remarqué, ma fille, qui est renvoyé des lignes de l'Armée rouge?"

- David a dit, beaucoup de gens.
- C'est vrai, Lida... Beaucoup. Et, en général, les allemands. Je te dis: c'est un mauvais signe. C'est une grande politique qui se cache derrière.
- Quel genre de politique, papa?
- Mauvais. Et pour ton David, et pour toi, et pour notre petit Arno.
- Tu penses?
- Oui! Je sens ces choses comme un chien. Une telle chose se passait déjà. Rappelle-toi mes mots...

Plus tard, lorsque Lida a confié confidentiellement la conversation avec son père à son mari, celui-ci a pensé seulement:

- Ton père, comme toujours, a raison. Mais il serait mieux que tu ne dises cela.
- Pourquoi
- Il y a des choses si délicates, qui sont meilleures pour se taire. C'est à partir de ce moment que le froid entre les époux a éclaté. Depuis ce temps, une longue série d'échecs a été perdue. Deux mois après le licenciement, ils vivaient dans le village avec leur mère dans une grande maison en bois, déjà délabrée. David marchait déprimé, instable. Il remarquait lui-même que les allemands avaient été méthodiquement retirés de l'armée. Cela était particulièrement vrai des commandants. Les rangs élevés de nationalité allemande ont complètement disparu sans laisser de traces. En Ukraine, en Crimée, dans le Caucase, les écoles allemandes, les écoles techniques et les départements universitaires ont été réduits ou complètement fermés. Les directeurs et les enseignants d'instituts et d'écoles dans les villes de l'autonomie des allemands de la Volga ont changé sans cesse. La suspicion incompréhensible de tout ce que l'allemand était dans l'air. Tant beaucoup de pensées

David a cru lui-même pendant ces deux mois! Extérieurement, il est resté calme. Les parents ont dit qu'il était en vacances. Avec mon frère Wilhelm, vétérinaire, il parcourait les équipes, avec un ami d'enfance, le dernier ouvrier politique de l'Armée rouge chassant, avec son frère cadet Christian, a préparé une boîte à feu en paille et au sol dans le club de la ferme collective, a joué dans un orchestre à cordes, a mis de vieilles banques du village, arrangait des compétitions de vélo avec les membres du Komsomol du village, mais les pensées étaient confuses et c'était une corvée pour son âme.

Lida était agacée par toutes les bagatelles. Elle languissait dans le village de paresse. Ni village ne s'inquiète, ni vacances du Dimanche avec chants, kuhs et bretzels, nouilles au poulet - nudelsuppe, ni jugements de femme, ni rituels allemands, mœurs simples et incompréhensibles villages, ni fanfares, ni parties de l'école avec des pyramides de formation indispensables, pionniers processions – rien ne la séduisait. Elle était agacée même par le fait qu'Arno ait commencé à bavarder en allemand en jouant avec les enfants sales du village, avec tous ces cheveux blonds, couverts de taches de rousseur, rouges, Hans, Fritz, Carlos, Emmanuel. Dans la nuits elle harcelait David:

- Sortons d'ici. Qu'est-ce que tu as trouvé ici? Jusqu'à quand tu peux le faire? Et Arno, tu le vois, a un rhume sans fin. Il faut s'installer en quelque sorte! Pas le siècle dans ce trou à traîner.

Il se taisait, sentait en lui comment une hostilité sourde à l'égard de ses paroles catégoriques et de plaintes dénuées de sens commençait à bouillonner, et il a pensait à lui-même: «Qu'est-ce que tu comprendrais, russe-matchka?!». Pour la première fois depuis ces mois, il a senté clairement qu'il y a des questions si intimes, délicates et subtiles qu'il ne pourrait jamais et sans aucune raison pouvoir discuter avec la plus grande sincérité et la plus grande confidentialité avec son épouse russe. Cette découverte l'a assommé. Pas tout le monde, il pourrait partager directement avec elle. Il ne pouvait pas toujours lui faire confiance. La plus grande partie de son être est restée étrangère à sa femme. Il s'est rendu compte que Lida était l'une de ces femmes qui ne peuvent être qu'une femme à un moment sûr et pour un mari chanceux.

Dans l'intérêt de Lida, il a obtenu un emploi de médecin hygiéniste dans le village de Solyanka, où vivaient en général les russes, les ukrainiens et les Tatars. Mais même là, elle n'a pas aimé: c'était inconfortable, stupide, pauvre, avare pour elle. Ici, personne ne l'appelait «russe-matchka», mais au contraire «Frau Erlich», qui la mettait encore plus en colère. Et elle répétait sans cesse qu'il n'y avait pas d'environnement propice à l'éducation d'Arno - son gentil garçon urbain aux manières raffinées, avec un nœud papillon et une chemise blanche comme neige. Elle n'aimait pas le médecin hygiéniste d'un village ratatiné, mais seulement l'instructeur médical de l'école de pilotage d'Engels dans le cercle des commandants majestueux, honnêtes et confiants de l'Armée rouge des ouvriers et paysans.

Mais David Erlich n'était plus un tel homme. Et servir dans l'Armée rouge pour lui et ses compagnons de tribu pendant un certain temps n'était pas très prescrit. Et Lida Istratova, la fille d'un professeur d'histoire, a dû accepter ce choix volontairement.

Ensuite, David a été transféré à la tête de l'unité médicale de la station de Mius, mais Lida n'a pu être attirée par aucun type de rôle. Alors que David se faufilait dans des appartements au hasard, elle préférait vivre dans une maison de père confortable, dans un hall satiété.

Après avoir appris - encore une fois de son père - au sujet du décret malheureux d'expulsion des allemands, elle s'est précipitée de la ville vers le centre du canton, gonflée, alarmée, mais elle s'est avérée suffisante pour de longues conversations et pour clarifier des relations. David, hagard, abandonné par certains, suivant les instructions du kantkom, s'est immédiatement rendu au village et Lida, comme il s'est avéré, disposait déjà d'une décision toute prête.

- Papa a lu la déclaration d'expulsion et a trouvé le moment où la femme russe a le droit de ne pas suivre un mari allemand. Mais, non, non... tu dois me comprendre correctement. Et, David, tu comprends, c'est bête tout abandonner et ne savoir pas où laisser la baleine. Tu comprends? Après tout, aucune maison n'est préparée pour nous. La Sibérie et le Kazakhstan, où nous sommes expulsés, n'est pas un paradis. Pourquoi moi et petit Arno, nous devrions

risquer, non? Et quel bonheur que je reste avec mon nom de famille. On ne doit pas manquer cette opportunité. C'est ça?
- Bien?!...
- Petit Arno et moi, nous allons vivre comme avant avec mes parents, et toi... toi... on ne sait pas encore comment tout se passera... quand tu s'installera pour travailler, faits-nous savoir... alors... alors... En un mot, alors cela sera mieux. Il ne faut pas se dépecher.
Tu comprends? .. Eh bien, pourquoi tu es si silencieux?
- Oui, parle, parle... Juste plus court!J'ai déjà tout dit... Pourquoi devrions-nous tous rompre? Eh bien, pas de raison. Une fois, il y a une telle opportunité.
Va avec les tiens... Peut-être là, dans un nouvel endroit, tu sera immédiatement appelé dans l'armée. Il se pourrait bien.
Où allons-nous alors? Passer à travers tout le pays? En temps de guerre?! Eh bien, réfléchis-y toi-même. Alors le père dit: il faut attendre. Attendre!...
- Alors toi et ton père, vous avez tout décidé pour moi?
- Ne te fâche pas, je t'en prie. C'est nécessaire de manière raisonnable. Quoi de mieux.
- Alors, moi, comme un chien, expulser - de manière raisonnable? Il ne faut pas compter sur moi?!
- Tu es un homme, David! J'ai l'habitude de... C'est plus facile pour toi. Avec les tiens... sans fardeau.
Il se taisaitut, réprimant sa colère. Puis il a prononçé sourdement: - Une fois que tu a pensé de te cacher, tu aurais pu enfin saisir Arno.
- Mon Dieu, tu l'as vu récemment. Pourquoi ces sentiments? Pourquoi compliquer les choses? Traumatiser le garçon? L'innocence et l'impudeur éclaboussaient dans ses yeux bleus. Quel dommage qu'il n'ait pas le temps, qu'il se trouve maintenant dans le piège, sinon il aurait diffusé son cerveau. Regarde, comme tous les jugés sont habiles!. En fin de compte, elle se soucie de lui.
- Adieu, russe-matchka! – il a dit avec ressentiment.
Lida a pâli. Elle a entendu cela de sa bouche pour la première fois.

Si ridicule - dans la contrariété et pressé - et se sont séparés.... Maintenant, assis sur la culasse sablée dans une pièce vide dans un centre médical d'un village kazakh, isolé au bord de rivière de steppe, il a rappelé tous les détails de cette dernière rencontre avec sa femme et ces journées chaotiques et déroutantes avant d'être expulsé du bord de la région et a amèrement réfléchi, si Lida a fait raisonablement, qu'ils sont restés avec son fils à la maison? Que ferait-il avec eux maintenant? Sans feu ni lieu... Seul, comme sur une île... Au moins, il peut être calme pour eux... Ils sont au chaud, pleins de nourriture, récompensés par le prix des parents. Et que dire de lui?... Qu'est-ce qu'il est?... Il a toujours beaucoup de chagrin à manger.

Mais comment vivre? Par où commencer? Comment réparer un peu la vie? Où et comment trouver la force de travailler, de s'acquitter de la dette envoyée par le destin?

Il s'est mit à rire: oh, pauvre garçon, vagabond, pèlerin, colon spécial allemand, déboule-champ, ferchal-perchyl, où êtes-vous allé? Où?

Hänschen klein ging allein
in die weite Welt hinein...

VI

- Oui, oui... entrez s'il vous plait! «Ceci est le premier visiteur», lui traversa l'esprit.

Esilbayest entré et l'ambulancier a été de nouveau surpris par la silhouette colorée du vieil homme. Il a appuyé le bâton à la porte et s'est effondré sur une chaise.

- Vous vous ennuiez?

- Petit à petit.

- Vous avez déjà eu le temps et ranger les affaires, hein?

En effet, la réception était ventilée, le sol – lavé. L'odeur de l'eau de javel se sentait. Sur une longue table, des flacons et des bouteilles soigneusement frottés étaient rangés à plat. L'ambulancier dessinait

quelque chose au bureau. Esilbaya grogné avec approbation, peignant sa barbe dense avec ses cinq ans.
- Vous vous plaignez de quelque chose?
- En fait, les reins font mal. Je souffre de lumbago, je suis tellement malheureux! Peut-être les ventouses aideront?
- Eh bien... déshabillez-vous. Allongez-vous sur le canapé.
- Maintenant?
- Et bien? Si vous passez vingt minutes sous les ventouses, vous vous sentirez mieux.
- Alors... Il y en a un – Seit-Khodja. Bistouille. Il s'est poignardé à la jambe et ne peut plus marcher.
- Quand est-ce arrivé?
- Il semble qu'avant-hier. De peu, dit-il, le sang s'est arrêté. - L'ambulancier a saisi la trousse de secours et a retroussé sa blouse.

Venons! Le vieil homme marchait largement, passait son bâton, murmurait dans sa barbe.
- Ici le directeur de l'école habite. Janahmet. Souvenez-vous. Ici Abu, le brigadier. Et là – Taychik. C'est une auberge: les écoliers de Kokterek vivent ici. Ici baskarma, Alibay.
- Avez-vous vécu ici pendant longtemps?
Esilbaya jeté son bourdon, a déclaré avec fierté:
- J'ai choisi cet endroit pour le village. Et je mis la première maison ici - moi! Ici – avez-vous vu?
- Même le matin. La plus belle maison, je suppose.
- Oui! .. Et voici la cabane de Seit-khodja.
La seule pièce était divisée en deux parties: en haut, en face de la porte, le sol était en bois, pas peint, dans le bas - en terre. Seit-khodja, homme portant un moustache, chauve, trapu, comme accroc, gisait sur des couvertures épaisses, recouvertes d'oreillers et sirotait des Koumys de la tasse. Voyant les invités, il a fait un geste vers le palais près de la jetée. Le garçon qui était assis à la tête se dépêcha de sortir.
- Tu es perchyl? – a demandé Seit-khodja. Sa voix était pointue, étaine. - Tu guéris bien?
- Montrez le pied.

L'ambulancier a jeté la couverture et a été assommé. La jambe épaisse et poilue de Seit-khodja était enveloppée dans des chiffons sales. Il les détendait et a il y a été encore plus surpris: une tranche de thibaude a été scéllée à la blessure. Elle était une mauvaise odeur.
- La laideur! – a dit l'ambulancier en lançant les chiffons.
- Comment cela a pu exister?
- Tellement! .. Thibaude est meilleur que tota bande.
- Et si l'infection apparaît?
- Comment?
Esilbay lui a expliqué en kazakh. Seit-khodja a craché dédaigneusement.
- Mais non! Le kazakh fait toujours cela. Et ce que le kazakh fait est correct. Le garçon a mis deux bols de koumys sur la nappe. La plaie a été tachée de sang, la peau autour de la plaie est devenue bleue. Des perles de sueur brillaient sur la tête rasée de Seit-khodja.
- Ça fait mal?
- Un tout petit peu.
- Il faut faire un coup de feu.
- Comment, l'injection? - Seit-khodja s'est levé. – Pourquoi faire une injection? Il ne faut pas. J'ai peur.
- Hein, petit!
- Je n'ai pas peur de Shaitan, je n'ai pas peur de Baskarma n'a pas peur, je n'ai pas peur de femme, mais j'ai peur d'injection! Fais-moi un pancement et tout ira bien.
- Juste au cas où nous ferions un coup de feu. Hier c'était nécessaire.
- Allons, tamyr! –a dit Seit-khodja de manière décisive. -
Fais l'injection aux femmes, mais moi, je n'ai pas besoin. Je ne suis pas une femme!
Et, content de sa blague, il a ri follement.
L'ambulancier a soigneusement manipulé la plaie, a fait un pansement, a conseillé de s'allonger et en aucun cas ne traiter soi-même.
Et alors, donne-moi un certificat. Car baskarma dira: déserteur. Pour lui tous sont déserteurs.

Seit-khodja a plié le certificat et l'a passé sous l'oreiller.
- Koumys boit, tamyr.
L'invité a coupé le bol en deux et l'a placé sur la nappe. Seithoja fronça les sourcils.
- Pas de chance. Mardja ne te donnera pas le fils. Bois tout!
- Et j'ai un fils.
- Un fils est un non-sens. Cinq sont nécessaires. Dix sont nécessaires!
L'ambulancier a haussé les épaules et a suivi l'exemple de Esilbay: a vidé par la puissance un bol d'un litre.
-Viens boire du koumys tous les jours, a dit Seit-khodja.
Koumys était insidieux, intoxiqué. Le visage sec de l'ambulancier est devenu rose, ses yeux brillaient, sa tête tournait agréablement.
Jusqu'au soir, Esilbay conduisait l'ambulancier dans l'aul. Le vieil homme a été rencontré partout respectueusement, il était assis à la place d'honneur, les gens acclamaient chacun de ses mots. Ils ont regardé l'ambulancier avec curiosité, mais ils ont parlé à contrecœur et vaguement de leurs maladies. Et si ce n'était pas Esilbay, l'ambulancierparlerait rarement à qui que ce soit. Le vieil homme ne s'est pas porté volontaire pour interpréter, il savait tout de chaque habitant d'aul. L'ambulancier notait dans le cahier tous les enfants du village jusqu'à l'âge de quatorze ans et lorsqu'il arrivait que les parents eux-mêmes ne se souvinrent pas exactement de quelle année leurs enfants étaient nés, Esilbay, caressant sa barbe et son basilic disait: «Il est né quand le moulin a brûlé. Cela signifie douze ans», «Elle est née dans le dernier jute. Écris-le pendant huit ans.» «Et celui-ci est venu au monde lorsque les loups ont mordu la jument à Taishik. Cinq ans. Et les parents ont accepté en hochant la tête: «Oui, oui. Dourys. C'est vrai.
Mais Esilbay non seulement déterminait l'âge, mais a également posé des diagnostics. L'ambulancier n'a pas le temps d'examiner les patients ou d'interroger quelque chose, comme le disait déjà le vieil homme: «lichen», «consomption», «trachome», «rhumatisme», «gale» et même signes de ces maladies étaient si évident, qu'il n'y avait pas de raison de contredire les mots de vieil homme.

- D'où, grand-père, savez-vous tout cela? Vous étiez malade vous aussi?
- Non, j'avais la fièvre dans la jeunesse, et ainsi le Dieu a épargné.
- Et les enfants?
- Les enfants se reposent au cimetière. Tous les six...
L'ambulancier a jeté un coup d'œil sur le vieil homme et a été embarrassé.
Le soir, ils ont fait le tour de presque toutes les maisons. Le soleil n'avait pas encore disparu derrière le tugai, et depuis les sources, depuis les forêts, le crépuscule approchait déjà. La poussière montait de la colline: un troupeau revenait du pâturage.
- Grand-père, et tu es vraiment Esilbay?
- C'est pendant quarante-cinq ans.
- Et avant ça?
- Avant j'étais Egor.
- Comment est-ce arrivé?
- Euh, c'était une longue histoire... Si tu aura du temps, viens chez moi. Je vais te raconter.
Asker l'attendait au centre médical. Il s'est approché hardiment et a reniflé.
- Perchyl, ata – viens, je t'ai dit.
Le facteur, apparemment, venait d'arriver: la pouliche, trempée et pas encore disjointe, se tenait à konoviaz. Le vieil homme s'est installé dans la chochala, plaçant un oreiller sous son côté. Un chaudron gargouillait sur un trépied, la vapeur s'enroulait sous une couverture en bois. Sur la peau, débarrassée du noyau, la vieille femme déroulait la pâte.
L'ambulancier s'est laissé tomber sur le feutre, pliant les genoux.
- Et bien, perchyl, dis ce que tu as fait...
Le vieil homme écoutant, tirant de manière détachée sur sa barbe, jetant occasionnellement un coup d'œil vers le chaudron.
- Tu a décidé de vivre auprès de centre médical?
- Bien sur, c'est plus pratique.
- C'est mauvais de vivre seul. Ennuyeux
- La vieille femme, déroulant la pâte, a sorti des morceaux de viande fumants du chaudron et a jeté dans le feu des tals secs finement hachés.

Le vieil homme a jeté l'oreiller contre le mur, s'est assis et a croisé habilement ses jambes.
- Avez-vous des nouvelles?
- Euh...- le vieil homme n'a pas répondu immédiatement. – Des mauvaises nouvelles. Je suis allé à MTS, à Saken. Il y a peu de tracteurs, il y a peu de conducteurs de tracteurs, shaitan sait quand cela serait fini.
Trois mois se sont écoulés, et il ne restait qu'une lettre à Naken. Longtemps... Pourquoi donc, tu sais? Ce Kerman Kitliar est fort, oui?
- Je ne sais pas, grand-père.
- Comment tu ne sais pas? Nemys devrait savoir un autre nemys!
- Hitler n'est pas allemand. C'est un fasciste!
Le vieux postier est devenu sombre. Il a coupé silencieusement la viande en petits morceaux avec un couteau pliant, en fourré une poignée dans la bouche et a invité l'invité à manger d'un geste. L'ambulancier s'est agité, a pris avec un doigt un morceau de viande fumée au bord du bol en bois plat, puis la vieille femme lui a apporté une cuillère. La viande était dure, avec un arrière-goût salé. Mais l'invité a bien aimé.
- Un autre mauvais butin, - a remarqué le vieil homme. – Le chef d'aul est pris pour combattre.
- Comment Gaziz?
- Oui... Il écrivait les déclarations lui-mêmes, et maintenant l'ordre du jour est arrivé à son nom.
- Oh, les temps! - l'ambulancier était en colère. – Ils se sont juste rencontrés, et c'est immédiatement la séparation se passe.
- Oui, c'est mauvais... Qui travaillera dans l'aul? Hitler est Diable!
Un gra-a-a-and Diable!
L'ambulancier n'a pas attendu le thé, mais l'ayant remercié, s'est préparé pour aller à la maison. Le facteur a dit quelque chose à la vielle femme, et elle a apporté une couverture, un oreiller, a sorti deux gâteaux du coffre, a pressé du ghee dans un épais boyau de vache, a mis un morceau de viande bouillie dans un bol.
- Prends, - a dit le facteur.
- Qu'est-ce que vous faites, grand-père... oui je... non...
- Eh, laisse. Prends, on te dit!

- D'accord, merci. Alors je paierai. Le vieil homme a grogné.
- Idiot.
- Qu'est-ce qui est idiot?
- Tes paroles sont mauvaises.

Le vieil homme est sorti ensemble pour laisser la pouliche aller dans la steppe pour la nuit. La nuit tombait rapidement. Le froit tirait d'Ishim. Les lumières ont clignoté ici et là. À la périphérie, plongé dans l'obscurité, le centre médical a été assombri.

VII

Le matin, Baskarma a examiné le bureau. Lourd, dense, il portait un manteau et une culotte française en tissu noir et semblait carré. Sur des épaules épaisses fermement lourde était assise la tête ronde parée sous forme d'hérisson. Le cou était si court que Baskarma se retournait comme un loup avec tout son corps. Les yeux avec des rayures rouges enflammées étaient suspects, à blanc. Les sourcils ont grandi ensemble dans un pont de nez. Dans sa main, il a press paré avec force un fouet court.

- Votre nom? – il a demandé sombrement.
- Erlich, - a répondu l'ambulancier en rougissant.
- Erlik?! - Basskarma a levé ses sourcils touffus. -Hmmm... quels sont les seuls noms qui n'existent pas? Voyons voir, comment tu vasfaire erlik...

Il prit une fiole dans la poche de la culotte immense, a versé soigneusement dans sa paume une pincée de tabac à priser vert foncé et bouclé, l'a jeté sous la langue par la lèvre et a recraché du goût. L'ambulancier a grimacé.

- Et vous avez un bon nom, - a souri Gaziz. - Ehrlich ressemble à erlik en kazakh, ce qui signifie l'héroïsme.
- As-tu donné le certificat à Seit-khodja? – a demandé strictement baskarma.
- Je l'ai donné.

- Ne donne pas! A compris? – le visage de baskarma est devenu rouge. - Des déserteurs! C'est le temps militaire. Tout pour le front! Tu comprends? Il va bientôt pleuvoir. Puis – la neige tombera. Bourane. On a un peu de foin tondu. La récolte est pas à moitié enlevée. Il faut faire courrir tous tous dans les champs. Et toi – tu donnes des cetificats. Ne pas donner – c'est tout!

Baskarma parlait russe avec un fort accent kazakh. Il disait: «Psio dlia pront», «sinek», «sypranka».

- Mais il est malade. Il a un traumatisme.

- Malade! Traumatisme! - Baskarma a piochié avec un doigt sur les lèvres «nasvay» et a jeté à la porte. - En hiver, ils seront malades. Et maintenant nous devons travailler.

«Aleke», a dit doucement Gaziz. - C'est vrai. Vous dites la vérité. Mais dites-moi: pouvez-vous donner un cheval à l'ambulancier?

- Quel cheval? On n'a de boeuf moche! Je vais m'occuper du nettoyage - j'y penserai.

- D'accord, a dit Erlich. - Je peux marcher sur mes deux pieds.

- Bien sûr, les jambes sont longues, - a souri Gaziz. - Mais marcher n'est pas le cas. En quelle année vous êtes né?

- Le neuf.

- Oh bien?! Nous sommes donc des Kurdes. Les pairs. Il s'avère que nous sommes nés l'année de la poule.

- Comment... dans de la poule?

- Tel est le calendrier kazakh. Ici nous sommes nés un an de la poule. Puis c'est l'année du chien qui vient, puis l'année du cochon, alors – celle du souris, de la vache. Il y a une autre année de lièvre, de serpent, de cheval. Juste douze ans. Et puis ça recommence.

- C'est intéressant.

- Et les pairs des kazakhs ne se soucient pas de ce que sont les frères. Mon - le vôtre, le votre est à moi.

Baskarma s'est levé dur.

- Puisque vous êtes kurdes, décidez vous-même. Allez, Erlik viendra chez le magasinier, ira chercher un demi-sac de blé. Prends du lait de la ferme. Dira qu'Aleke a commandé. Je suis parti...

Baskarma, avec le craquement du plancher, est allé à gauche. Une minute plus tard, il est passé devant la fenêtre sur un cheval étalon.

- Alors j'ai réfléchi, Daut-Kurdas?

- Ici... – L'ambulancier s'est déplacé à la table, a sorti de la poche de sa tunique feuille de papier soigneusement pliée. – Il a fait un horaire approximatif. En rayon il y a neuf auls et il existe seulement sept jours par semaine. Il est conseillé d'être au moins une fois par semaine dans chaque aul. Je ne sais pas comment mieux allouer des jours. Mais il est également nécessaire de visiter les brigades... Maintenant... ici, dans l'aul, je pense à consacrer à l'accueil des patients en clinique deux heures tous les jours. Dis, de huit heures à dix heures du matin. Ensuite – à travers d'autres auls. Alors?

- Je suppose, - a accepté Gaziz.

- On a besoin d'une réparation suivante: oindre le mur, blanchir. On a besoin de bois de chauffage. Je ne sais pas combien de cubes. Et je dois aussi aller dans la région pour acheter les médicaments. Voici ce qui est prévu dans un proche avenir.

- Pas mal d'y penser. - Gaziz a caressé les moustaches par son doigt.

- Donne-moi l'horaire. Regarde: Karachok est situé à côté de Kokterek. On peut en attraper en un jour. Et Kozlovka est une très petite ferme à côté de Karatal. On peut aussi y travailler pendant un jour. Jean-jol et Jean-talap sont visibles d'ici. Aller quatre kilomètres à travers Ishim. Il est plus facile de s'y rendre comme en été, comme en hiver. Et au printemps, c'est absolument impossible. À Karatal et Alkagach on peut aller avec le facteur Nurkan quand il va dans la région pour aller chercher le courrier. C'est sur le chemin. Ici dans sept jours il y a un tour.

- Pas mal, - a dit l'ambulancier.

- Avec la réparation, pense à quelque chose. Le conseil d'aoul donnera de l'argent, mais il y a personne qui peut faire la réparation. Parle à Esilbay. Ce vieil homme va aider. Peut-être on pourra attire quelqu'un de l'école. Et après-demain nous irons ensemble dans la région. Au fait, tu vas me faire passer. et dépenser. Je ne suis plus chef d'aul. Moi, c'est comme volontaire de l'Armée rouge. J'ai mon ordre dans ma poche.

- Je sais.

- D'où?!
- Ceci est à vous, comment il s'appelle, Ouzoun-koulak m'a dit.
- Quoi? .. Pourquoi, ma femme ne sait toujours pas! - Gaziz l'a giflé violemment à l'épaule. - Oui, oui Kurdas! Bien, si tu le sais, viens nous rendre visite ce soir. Obligatoirement!

VIII

Il n'était pas possible de quitter l'aul. Tandis que Zharas conduisait le troupeau au pâturage et menait le hongre soviétique d'aul, Esilbay l'a attaqué sans hâte et l'a attaché à ses tarentas - l'envie des chefs des fermes collectives de tout le district - les gens se sont réunis pour faire leurs adieux à Gaziz, et Maroir a dû rechauffer vite le deuxième samovar. Dans la petite maison de Gaziz, il n'y avait pas de place pour tourner. Ils ont bu du thé en silence, avec concentration. Le pain et le beurre étaient à peine touchés. Les femmes soupiraient, jetaient un coup d'œil sur Maroir. Les hommes ont essayé de commencer une conversation.
- Il est intéressant, beaucoup d'hommer cette fois ont reçu un ordre?
- On réunit de toute la région, disent-ils.
- Apyray, apparemment, il n'est pas facile de vaincre Kerman...
- Et que ce conférencier-Shaymurat a bavardé, disent-ils, il n'y aura pas de guerre, et si c'est le cas, nous allons diviser les fascistes en deux coups?
- Euh, que sait votre Shaimurath?! Il ballotte autour des auls et remplit les oreilles selon un morceau de papier, ne sachant pas quoi...
Seit-khoja était assis dans un coin, allongeant une jambe bandée et fronçant les sourcils. Il n'aimait pas leurs mots et soupirs compatissants.
- Toi, Gaziz, tu avais l'air plus jeune ou quoi?
Hier, Gaziz a rasé sa moustache, lui a coupé les cheveux et maintenant, cela ressemblait à un adolescent corpulent. Il n'a pas répondu à la blague du Seit-Khoja, il a juste souri.

- La moustache a été rasée en vain, - a poursuivi Seit-khoja. - Avec ta moustache tu pourrais facilement effrayer les allemands. Et Kerman ne te prendra pas au sérieux.
- Qui va être chef d'aul maintenant? – a demandé Taishik.
- "Euh", a souri quelqu'un. - Peut-être tu voudrais occuper ce poste?
Taishik a agité confusément.
- Mais, non... je suis... juste...
- Juste... je suppose, cela ne nous dérangerait pas de commander, hein?!
- Laissez-le, a intervenu Nurkan. - Gaziz, cher, peut-être, si Dieu le veut, vous rencontrerez Naken. Passe lui un salem. Laisse-le écrire... Et écris toi-même...
- Oui, oui... Que valez-vous? Alphabétisé après tout...
Le noisetier des baskarmas a passé devant la fenêtre.
Tout le monde s'est tu, a ramassé les bras et les jambes. Baskarma se tenait à la porte et, tapotant par kamtcha sur son tige sur, a froncé les sourcils. La salle était toujours pleine, lui a donné une place d'honneur. Il s'est assis, a fait un signe de tête à Gaziz, a cassé un morceau de gâteau.
- Et on va rester assis longtemps? Qui va faire le travail de la ferme collective?
- Personne n'a répondu.
- Que bonne chance t'accompagne, Gaziz! – a explosé Esilbay. - Reviens vivant et en bonne santé! Et avec une victoire! Et que nous te rencontrons tous avec le même aul.
- Amen!
Tous ont tenu des paumes sur leurs visages.
Et puis, quand tout le monde était déjà sorti de la maison, tout le monde a serré la main de Gaziz pendant un long moment, le serrait dans ses bras, disait de mots gentils. Les femmes ont essuyé les larmes avec leurs pointes. Maroir, déjà assise dans une tarentasse, se mordait les lèvres.
- Oybay, mon cher... Pourquoi tu nous qui-i-ittes?! - une femme a rugit d'angoisse. Ils lui ont crié dessus de tous les côtés.

- Tais-toi, imbécile!
- Tais, voyou!
- Ne me dérange l'âme...
Gaziz a poussé l'ambulancier à l'épaule.
- Allons-y, David Pavlovich, il a déclaré en russe.
Le hongre stagnant a fait un grand trot. Tarantas roulait facilement, silencieusement. À la petite forêt, Gaziz s'est élevé et a regardé en arrière. Il n'a vu que Zharas près de chez lui. Le berger lui faisait encore le signe. Sur le chemin du camp, baskarma courait sur un cheval étalon...
Hier nous avons accepté d'aller rive gauche. Bientôt, on a passé un ravin, entourant une grande vieille femme envahie par des carex et des nénuphars, puis l'étroit chemin a pénétré dans le tugai, où il était déjà étouffant et sentait le houblon, les mûres, le boyarka. Les bourdons étaint somnolents. La route a brusquement viré et Ishim s'est ouvert aux voyageurs. Sous les roues, le sable et le gravier crissaient. Le hongre a fait un pas, a tiré. Gaziz et l'ambulancier ont sauté du tarantass. Des pierres puissantes étaient étrangement entassées à droite. Douces et déchiquetées, d'une lumière terne et noire, plates et contondantes, avec des protubérances pointues, elles dominaient la roche inaccessible au-dessus de la rivière, rétrécissant son lit à cet endroit. On peut le voir, fatiguée de l'eau pour se battre avec des rochers escarpés, elle s'y penche doucement, caressant leurs flancs rugueux, étalée docilement le long du pied.
- Comme c'est beau! - a éclaté de l'ambulancier.
Au bord le hongre s'est arrêté. Gaziz a lâché la dossière, a touché la collier.
- Le gué gothique s'appelle Kamenny, il a expliqué. – Tas-utkel.
Il a ôté ses chaussures et a fait rouler son pantalon au-dessus de ses genoux. L'ambulancier a fait la même chose. Maroir est reste assise dans une tarentasse. Ils ont pris le hongre des deux côtés par la bride et sont entrés lentement dans l'eau. Il semblait que c'était à deux pas de la rive opposée, mais Gaziz a pris le hongre au centre, puis, décrivant un demi-arc, a tourné très soigneusement à droite. L'eau a

à peine atteint leurs genoux, cependant, un courant fort et élastique s'est fait sentir: sans le vouloir tiré, mis de côté.

- Souviens-toi du gué. Plus d'une fois il faudra le traverser et bouger, - a dit Gaziz. - Cela semble seulement mesquin. Mais après un petit tour, tu pourras entrer dans le tourbillon. Ou la coulée te ramassera. Alors tiens-toi bien. Avec le gué Kamenny, ne plaisante pas.

- On ne peut pas aller directement?

- Dieu nous en préserve! Tu vois quel cercle nous avons fait? Le cheval ne se tiendra pas dans certains endroits, dans un tel courant.

- À quelques pas du rivage, la profondeur était beaucoup plus grande et le hongre, coincé dans un terreau malléable, ne sortait guère de tarantass. Tandis que Gaziz tirait le berceau, il raclait de la terre avec de l'argile collée sur les roues, l'ambulancier regardait autour de lui avec admiration. Les pierres de l'autre côté semblaient encore plus impressionnantes. L'oisier se tenait épais, penché au dessus de l'eau. L'aubépine noueuse se développait à ses côtés. Des taches multicolores ont flotté sur ses branches. Au milieu, la rivière scintillait aveuglément sous le soleil, voûtant un fond sableux, et aux bords l'eau semblait noire et plombée. Le rivage de gauche, en pente douce, était usé par les sabots des vaches, comme le visage amer et poinçonné de baskarma, comme des marques de poison.

Maintenant, ils longeaient la côte en s'éloignant progressivement de la rivière et, déjà à perte de vue, une steppe. Pensivement, le stipe balancait l'herbe de plumes avec des panicules d'argent et, du haut de sa hauteur, puis se calmant, puis se rehaussant, l'alouette s'est mise à rire.

- C'est Bbeau, Daut, hein?

- Hein?... Oui...

- A quoi penses-tu?

- Oh, longtemps à dire...

«Un bon un homme, il apparaît», - pensé Gaziz à propos de l'ambulancier. – Il ne sait pas la paix. Seulement quelques jours ici, et déjà dans les villages voisins que j'ai visités. Tout a fait le tour de la maison. S'il a nettoyé le centre médical - je ne sais pas. Il a coupé les mauvaises herbes dans la cour, sous les fenêtres de cassis et de cerisier

planté. Il n'était pas trop paresseux pour traîner les buissons d'Ishim dans un sac. Il a mis un nouveau clayon. Et quand est-ce qu'il dort juste?

David Pavlovich était assis de côté sur l'irradiation, tapotant le hongre avec les rênes. Maroir, silencieuse, triste, regardait l'ambulancier avec embarras, s'est pressée contre son mari et a posé sa tête sur sa poitrine.

- As-tu servi dans l'armée, Daut?
- Sept ans.
- Waouh! Où?
- A l'école de pilotage d'Engels.
- Regarde comment! Et tu as le titre?
- Lieutenant du service médical.

Gaziz a tapoté sa femme sur la tête, a secoué sa grosse natte et s'est mis soudain à chanter, doucement, à voix basse, puis, peu à peu, s'est laissé emporter, plus fort et plus passionné. L'ambulancier a écouté. Il aimait la mélodie, ça sonnait sincère, de joie. Dans un choeur complexe et enjoué, le mot «Galia» était souvent répété. Maroir, en écoutant, a souri, ses joues sont devenues roses, ses yeux brillaient de reconnaissance.

- C'est quelle chanson? – a demandé l'ambulancier quand Gaziz s'est tait.
- Belle chanson. Elle s'appelle «Galia». Un homme fort et courageux Baluan-Cholak l'a composé.
- De quoi parle-t-elle?
- A propos de l'amour de Cholak pour la belle Galia. On dit qu'un homme fort célèbre l'a rencontrée au bazar d'Akmola. Et il a été captivé par elle. Galia était marié et ils ont rencontré secrètement. C'est alors que Cholak a composé cette chanson. il a écrit lui-même les mots et la musique. Il était non seulement fort, mais aussi akyn et compositeur. Ce sont les mots dans la chanson: «Tu es ma lune, Galia, tu es mon soleil. Par un sourire dans l'âme elle se déverse. Tu remueras les sourcils, tu fronceras les sourcils, et mon coeur sera cent morceaux déchirés.» Et puis le refrain: «Pypyrmay, mon amour!

Oh, ma Galia! Un nuage oblachème, chaud, en bouffées, c'est ta tendresse!»

- Bien Eh bien, et comment leur amour s'est-il terminé? – a soupiré Gaziz.

- Tristement terminé... Cholak a été emprisonné et Galia a épousé un autre. Cholak ne pouvait pas l'oublier longtemps. Il lui a dédié de nombreuses chansons. Leur amour était court. Et la chanson est restée en mémoire. Tout le monde la connaît...

- Ça fait beaucoup de temps?

- Pas vraiment. Cholak était dans notre région. Et était à Marinka. Beaucoup de personnes âgées s'en souviennent encore. Ils disent, l'homme était beau.

- Oui, c'est le cas, - a déclaré l'ambulancier. - L'amour en général se termine souvent tristement. La tristesse doit être le prix de la joie de l'amour.

La croupe et les côtés du hongre sont devenus sombres, mais il a couru de façon mesurée et uniforme. Loin devant nous semblaient les îles des bois de bouleau. Derrière eux se trouvait le centre du district. Pour tout le chemin ils n'ont pas rencontré une seule âme vivante. C'était calme, triste.

- Je ne peux même pas croire qu'il y a une guerre quelque part, - a déclaré Gaziz.

- Oui... Avez-vous entendu les dernières nouvelles?

- Hier. Mauvaises choses. On se calente, on se calente. Certains objectifs stratégiques...

Avant Marinka, aucun des voyageurs n'avait dit un mot.

Près du bureau militaire il était encombré et bruyant. La large place devant un bâtiment en bois d'un étage semblait gémir sous les sabots de chevaux et de taureaux assortis, sous les roues de chariots et de sanglots, sous le bruit et le bourdonnement d'une foule immense. Dans l'herbe, sous des acacias poussiéreux, il y avait des hommes et des hommes âgés vêtus de pantalons de velours côtelés, de chapans, de malakhays, près des chariots, les jaulyks des femmes étaient blanches, plus près du porche, emportant tout le passage étroit, les jeunes

hommes et les hommes languissant. Ils avaient des visages sévères et détachés.
- Ils les reccompagnenet par des auls entiers, peut-être,... – a remarqué Gaziz. À la clôture verte, où se tenait une longue rangée, combattant avec diligence des mouches et une faucille, des chevaux sellés, a en quelque sorte trouvé une place pour le hongre. -Détale pour l'instant, - a déclaré Gaziz, - et je vais aller vérifier la situation.
Maroir a également enlevé le tarantass, a épousseté, a redressé son mouchoir. Son visage était dessiné, la peur et la confusion brillaient dans ses yeux.
-Je pense, nous resterons immobiles, - a dit Gaziz en revenant. -
Il n'y a pas eu d'appel nominal. Et pas de voitures.
- Alors, je vais faire mes affaires.
- Bien sur. Juste au cas, Daut, on doit dire au revoir.
Ils se sont embrassés, se sont tapotés l'épaule. Gaziza pris l'ambulancier à part.
- Regarde Maroir... Elle est si calme et timide. Et elle aura besoin de ton aide bientôt.
- Je comprends... Ne t'inquiète pas.
Après un village paisible et confortable au centre du district, cela semblait très difficile. Dans le comité de district, le département de la santé du district, dans la pharmacie - partout il y avait beaucoup de gens, alignés la file d'attente. Finalement, après une agitation fastidieuse, l'ambulancier a tout réglé et s'est précipité vers le bureau d'enregistrement et d'enrôlement militaire. La place bourdonnait, se balançait. Tous rassemblés autour de quatre camions avec des recrues. L'ambulancier, tenant un sac à dos avec des médicaments, a commencé à se diriger désespérément vers les véhicules. Il n'a vu ni Maroir ni Gaziz. Tout a été mélangé, fusionné dans un bourdonnement commun. Quelques mots seulement ont parfois traversé.
- Ayta-an ! Ayta-a-an!
- A! A! Ay! Khalel! Khalel!
- Va-a-asya-ya! Cher! ..

Une fanfare bravait sous le porche. Le tonnerre du tambour s'élevait au-dessus de la foule. Les moteurs rugiraient et les camions démarraient l'un après l'autre. La foule se balançait, se déplaçait aussitôt après.

- Gaziz! Gaziz! - criait l'ambulancier, éclatant de la foule.

Les machines ont arrondi le club et ont allumé la niveleuse. Quelques cavaliers les ont suivi. L'orchestre s'est arrêté. Au-dessus de la place devant le tableau, une poussière grise flottait, tourbillonnait.

La foule s'est peu à peu calmée, fondait.

Maroir, appuyé contre une tarentasse, se tenait parmi des charrettes et des chevaux, seule, pitoyable. Ses yeux étaient rouges de larmes, ses lèvres étaient bouclées et laides. L'ambulancier a attelé le hongre.

- On va s'arrêter dans la cantine?

Elle a secoué la tête. Et puis il s'est tourne vers le marché. Il était vide. L'herbe était piétinée. Sous le hangar derrière le comptoir, quelques vieilles femmes s'ennuyaient: elles vendaient du chou, des tomates non mûres, des jeunes pommes de terre, des pommes d'api et des œufs. Sur le côté, une fille se tenait seule avec un grand seau recouvert d'un chiffon blanc. Dans toute son apparence, quelque chose de familier et de proche se faisait sentir.

- Qu'est-ce que tu as? Il a demandé.
- Des cerises.
- D'où?
- De la forêt.

Il l'a regardé attentivement. Petite, mince, sombre, avec des yeux noirs et tristes. Les mains étaient rayées et noires de jus de cerise. Dans son discours, il a attrapé
l'accent familier.

- Allemande?
- Oui... - La fille a sursauté et a rougi. – Et quoi ?
- Rien, - lui dit-il. - Je le pensais bien.

De quels bords tu proviens?

- De la Volga.
- J'ai compris cela par paroles. Ou plutôt?
- De Marienbourg.

- Quesque tu dis! Chérie, nous sommes compatriotes. Je suis de Mannheim. Les voisins, cela veut dire.
Elle a aussi souri et les minuscules fossettes sont apparues sur ses joues.
- Une belle réunion! Quel est votre nom?
- Olkie... Olga Walter.
- Attends, attends... Je me souviens que Walter était là, Joseph, forgeron ..
- Je suis sa fille.
Maroir a regardé le médecin et la fille surprise. Elle comprenait un peu en russe, mais ces conversations, apparemment, étaient dans leur propre langue. Il semblait que les allemands soient apparus dans d'autres pays. Et lors de la réunion, ils étaient aussi heureux l'un de l'autre que les kazakhs.
Il a assis la fille sur le comptoir et a commencé à lui demander ardemment.
Ils ont été amenés par des immigrants - cinq familles - dans le village russe de Soukharabovka. À peine installés, tout le monde a commencé à travailler sur la ferme collective. Ici, un mois sera. Le père et la mère d'Olga sont morts là-bas, chez eux. Le frère, Johannes, travaille à la forge, un autre frère, Anton, transporte de l'essence. Elle est venue au marché aujourd'hui avec ce dernier. Il y a beaucoup de cerises dans la forêt aujourd'hui, alors elle et son frère les recueillent tous les jours. Il est nécessaire pour l'hiver de réparer des vêtements. Après tout, on dit, le froid est féros...
Il l'a écouté et est devenu sombre. Mon coeur s'est effondré.
«Nous sommes les grains de sable balayés à travers la tempête de la guerre...»
- Maintenant, Anton va arriver et je n'ai rien vendu, - Olkie soupira.
- Où est Anton?
Il est allé à Ishim donner boire aux boeufs.
- Ah... d'accord, Olkie. Dis bonjour aux frères de compatriote.
J'habite à Kyzyl-tu. Erlich – est nom nom de famille.
- Erlich? Nous avons eu un enseignant - Waldemar Erlich.
- Oui, oui... mon neveu.

Il lui a serré la main, a souri tendrement, a repoussé la mèche de ses cheveux détachée sous le châle et s'est dirigé vers la charrette. Puis il a regardé de nouveau, s'est précipité vers elle, a pris un seau, a versé les cerises, a étendu un imperméable dans le tarantass et lui a donné une trentaine rouge. Elle voulait dire quelque chose, mais il était devant elle.

- Sois en bonne santé, ma soeur! Mine Schwesterlein... Ne pas egayer!

Pendant tout le trajet, l'ambulancier et Maroir se sont tus. Tout s'est estompé. Et la steppe et les bois rares, et le ciel - tout semblait terne, terne. Et les alouettes se sont tus et les sauterelles ne se mettaient pas enrouement dans l'herbe. Il a traité sa compagne avec des cerises, mais elle n'en pris qu'une poignée et l'a mis dans sa poche dans un mouchoir.

Ils sont arrivés au coucher du soleil au gué Kamenny. Les rochers semblaient brûler sous les rayons rouge cramoisi. La rivière et l'ensemble du rivage semblaient être engloutis par le feu. Mais la brume déjà inévitablement et les voleurs sont sortis de toutes les crevasses et les buissons. L'ambulancier a enlevé ses jambes, a relevé les jambes de son pantalon, a lâché le berceau, a conduit le hongre sous la bride, mais le cheval a reniflé, s'est touché avec les pieds et a reculé. Il s'est caressé le visage, le cou, a tapota sa crinière, a fait claquer sa langue et le hongre, un peu plus calme, a continué à marcher à la laisse. Maroir s'est couché et a mis la veste sur sa tête. L'ambulancier s'avancait prudemment, tâtonnant le sol, encourageant le cheval, faisant, comme maintenant, un grand cercle et se tournait vers les cailloux selon un angle ovale. En descendant sur le rivage, il a laissé le cheval se reposer, lui a tapoté les côtés, mais le hongre tondait mal à l'œil, tournait des oreilles.

Le soleil s'était couché, les derniers rayons de soleil s'éteignaient lentement dans la partie supérieure des saules du raide, et les ombres noires s'enroulaient étroitement autour du gué Kamenny. C'était sinistrement silencieux. Seule l'eau marmonnait quelque chose et se balançait contre les rochers. Et soudainement dans les buissons bruissaient, craquaient, ahanaient.

- Woo-doo! Woo-doo! Ou-ou-ou! ..
Le hongre s'est précipité de chez lui, renversant presque un tarantass, et se précipitait le long d'une route noire et étroite qui serpentait sur un sentier escarpé entre les buissons. L'ambulancier a eu du mal à tirer les rênes.
- Oh! Oups! - Maroir a gémi plaintivement. – Il sera mauvais... Le problème existera...
Ronflant et reniflant, le hongre se précipitait jusqu'à l'aul et poursuivait sans relâche derrière eux leur sinistre gémissement dans la nuit noire. Et l'écho était creux, comme de dessous la terre, faisant écho à toute la steppe:
- Woo-doo! Ou-ou-ou...

IX

Depuis l'aul de Jean-jol, un sentier à peine visible, envahi par d'étranges buissons, s'étendait entre des buttes sablonneuses jusqu'à Ishim, jusqu'à un gué et après avoir accueilli des patients dans une petite école primaire - un enseignant et seize élèves pour quatre classes – l'ambulancier agitait facilement pendant une demi-heure puis, enlevant ses bottes et son pantalon, a traversé le gué et s'est dépêché précipitamment de se rendre dans un coin caché et tranquille sur la rive droite, où, sous les saules, dans les oisiers, avant le coucher du soleil, le brochet grassouillet et coloré, les beaux perchoirs chassaient après le coucher du soleil.
Le fait que Ishim soit riche en poisson et que le carassin, la tanche et le goujon se retrouvent dans les arbustes côtiers, le savant Esilbay lui a dit, lui a présenté plusieurs bêtes et crapauds, lui expliquant comment les gérer. Pour l'ambulancier, c'était nouveau. Là, dans la région de la Volga, dans des étangs et des ruisseaux, il n'a pêché que des écrevisses. Allant à l'examen médical à Jean-Talap, Jean-ool, Kokterek, l'ambulancier, met désormais deux ou trois orteils avec de l'urticaire sur le chemin, et dans les baies abritées, sous le saule, où les yamins noirs s'assombrissent, renforcant de façon plus fiable l'osier De la vigne du museau,

barbouillé de l'intérieur - pour l'appât - du son. En revenant de la tournée du patient dans ces auls, sur le chemin du retour, il vérifiait les sommets, remettait à jour le poisson-appât, jetait les battements, sortait les lourdes vignes des morts et revenait chaque fois avec une prise remarquable. De nouveau, sur les conseils d'Esilbay, il a salé une partie de la proie et l'a séchée pour l'hiver.

Il passait un peu de temps sur cet amusement agréable et utile.

Il s'étonnaut que dans l'auls, personne ne chassait dans la pêche. Que ce soit trop occupé, ou qu'il n'y ait ni compétences ni besoins, ni poisson comme aliment, ils n'acceptent.

- Les Kazakhs n'aiment-ils pas le poisson? - a pris un intérêt l'ambulancier en quelque sorte à Esilbay.

Ce dernier a souri, grattant sa barbe endormie comme d'habitude.

- Si tu attrapes, nettoies, cuisines ou frites et mets sur la table – oui, ils aiment. Pour une douce âme crumblont, bien que, bien sûr, préfèrent le mahan. Bien et attraper si vous s'il vous plaît: c'est trop de problèmes.

- Et cueillir des baies? Combien y a-t-il de cerises dans la forêt, de groseilles, os-arbres, de dogrose, de boyarka!

Passion! Si les sécher, en hiver, on peut préparer le thé, et la compote, et le kissel et un sac de frappe...

- Euh, mon cher... ils ne sont pas habitués à ça. Dans les villages russes, les fermes, je sais, les femmes acceuillent. Elles cuisinent les gâteaux, préparent l'isvar. Mais les kazakhs ne sont pas désireux pour cela. Est-ce que les enfants vont parfois lutiner.

- En vain... Tant de vitamines!

- Oh, qu'est-ce que tu dis! Vitamines! Dans ces villages, remarque, il n'y a même de potagers, outre que j'ai. Pas de pommes de terre, pas de bouchons, aucune pile ou oignon n'est planté.

- Pourquoi

- Ils ne sont pas habitués et c'est tout! Peut-être, ils sont paresseux. Après tout, tellement de problèmes. En hiver sur la graisse de mouton ils fritent le blé et boivent du thé – c'est toute la nourriture.

- C'est pas une affaire! ..

- Je le dis. Tant de terres sont vides autour...

- Il faut expliquer aux gens, expliquer. Comment les étudiants du pensionnat peuvent vivre sans jardin? Un tel espace, de telles opportunités!
- Alors explique. Montre un exemple. Seit-khoja pour chaque cas-là dit le même: nous ne sommes pas des uruses, pour creuser la terre.
Nos ancêtres s'en sont privés. Manger du bétail - ne pas vivre des vies.
... Et aujourd'hui, déroulant la corde, incapable de se tirer d'affaire, somnolant consciencieusement sous un buisson, épuisé, un brochet de trois kilogrammes recouvert de limon verdâtre dormait. Quand il l'a tiré doucement vers le rivage, un brochet a commencé à presser sa bouche et se tortiller convulsivement avec une queue élastique, mais l'ambulancier l'a enlevée du rivage escarpé, poussant sa main gauche sous les ouïes et, avec elle de droite, dissimulant la pierre rangée sur un thème plat et mince. Le prochet s'est calmé instantanément, s'est radoucié.
Trois mues ventrues au ventre gras se reposaient dans le museau.
L'ambulancier a rembobiné les barils, les canulars, a renforcé les instruments sous le saule, recouvert le bocal de vers de terre avec des bardeaux et, heureux de la proie, est rentré à la hâte.
Les ténèbres s'épaissiraienyt dans le tugai. Pas d'âme autour. Des animaux invisibles bruissaient dans le sous-bois. C'était effrayant.
Tenant dans une main un lourd kukan avec une attache, dans l'autre une trousse de premiers soins, l'ambulancier a grimpé sur une pente, est sorti d'un sentier étroit sur la route menant à l'aul.
Un autre jour s'épuisait. L'automne était étonnamment clair, en particulier pour le nord du Kazakhstan. Il semblait que la nature elle-même permettait aux gens de mieux se préparer à l'hiver. Mais, selon le Seit-Khodja, dont la jambe blessée a fait mal à cause du mauvais temps, des pluies fastidieuses et prolongées sont sur le point de commencer, après quoi la neige tombera doucement avant l'aube et ne fondrait plus. Et là et les violentes tempêtes d'une semaine vont souffler quand le chien ne peut pas être expulsé de la cour.
Le battement des moutons venait du village. Les chiens criaient au hasard. La lueur vacillante du coucher de soleil eteignait lentement. La tour de guet bruissait les plumes.

L'ambulancier réfléchissait aux préoccupations à venir. Il faut scier plus de bois de chauffage. Couvrir avec des couches ici et là un toit qui fuit. Renforcer les montants de la porte avant. Encore une fois, aller au centre du district. Remettre le rapport et apporter les médicaments.
Quand il est allé au centre médical, il faisait déjà très noir. Près des maisons, les vaches étaient couchées hystériquement, mâchant paisiblement leur lait et soufflant bruyamment.
Quelqu'un était assis sur les marches du porche, recroquevillé. Est-ce que quelqu'un est mauvais? On peut le voir attendre longtemps. L'ambulancier s'est approché, a regardé.
- Jaras... toi ou quoi?
- Iya ... men, - a dit doucement le berger. Sa voix tremblait.
- Que s'est-il passé? Que pleures-tu?
- Jok... juste...
- Ça fait mal quelque chose?
- Jok... ne fait pas mal.
- Pourquoi es-tu assis ici? Il est tard. Il est temps de dormir.
Zharas ne répondit pas, frissonnant, se mordillant le nez.
- Cehz qui devrais-tu passer la nuit ce soir?
- Chez Zaira.
- Alors quoi?
- Elle m'a viré...
L'ambulancier a mis à penser. Tout est clair. Pourquoi cette chanteuse-bibliothécaire doit nourrir ce berger qui a faim? Ele fait fi même de la faire entrer dans la maison. Je ne voulais plus demander à pauvre Jaras. «Le même orphelin, comme moi... Et les orpelins se sentent partout mauvais.»
- Tiens bon! – a étendu le kukan à Jaras. – Allons chez moi. Tu vivras avec moi. Ês-tu d'accord?
- Oui, oui...- Jaras a flashé ses pupilles. – Je suis d'accord bien sûr.
- Bien, bien! D'accord? Jaksy-ma?
- Jaksy perchyl... Nous vivrons comme eki jarty – bir boutin...
- Comment ?
- Euh... comme deux demis – eaden selay.
- Deux demis – c'est un?

- Iya, iya... dourys perchyl.
- Oh oui, tu es malin, Jaras! Argumente correctement.
- Iya, iya.. moy brabilno...
À partir de cette nuit, l'ambulancier-obstétricien David Erlich et l'orphelin d'aul berger Jaras ont commencé à vivre ensemble dans une petite pièce du centre médical. Et les deux étaient contents. Jaras a trouvé refuge et tuteur, et l'ambulancier - un assistant loyal et efficace. «Deux moitiés – Un».

X

Il se levait toujours tôt. Je me souviens de la mère, faisant les démarches éternelles, fidèle à la règle paysanne, commandée par ses ancêtres, a élevé des enfants à l'aube. «Pourquoi vous dormez, les oisifs! Regardez, les yeux du soleil de loir seront partis. Cette habitude s'enracinait plus tard dans l'armée et au service de l'école de pilotage. Il avait l'habitude de régler le réveil sur un bassin incliné, et à partir de l'incroyable grondement, le rêve s'était éteint. Ici, à la nouvelle place, il a sauté et l'a fait avant même l'aube. Le bétail n'avait pas encore eu le temps de sortir à paître et il a déjà dérangé près du centre médical. Ayant retiré tous les déchets de la maison, il a coupé les mauvaises herbes, a nettoyé le site et, après avoir déterré des bouleaux et des pins dans la forêt, les a planté sous les fenêtres. Puis, avec Ishim, il a apporté dans un sac vingt arbustes de cerisier et de cerisier aux oiseaux et les planta en rangées droites près du porche. Quelques jours plus tard, une barrière en tala est apparue autour du centre médical. Esilbay l'a toujours aidé avec des conseils pratiques. Le soir, Taishik est également venu aider. Parfois, des lycéens de l'orphelinat l'aidaient.
En passant tôt le matin devant le centre médical, les trayeuses lui crièrent gaiement.
- Hé, perchyl! Haman? Vivant et en bonne santé?
- Bonjour les beautés! - il leur souriait.
Chakou, la plus vive, le plus folle, à chaque fois l'a appelé à la ferme.

- Viens boire du koumys.
Et en même temps, elle avait mal interprété les judas en agate et riait d'un ton flou.
- Je viendrai... je viendrai certainement, - il a ri aussi.
Il connaissait déjà toutes les laitières de la ferme collective par son nom. La connaissance a commencé avec embarras. Dès les premiers jours de son arrivée, il les a invités à un examen médical au centre médical, mais aucun d'entre eux ne s'est présenté.
Quelques jours plus tard, il leur a de nouveau rappelé que chacun d'entre eux devait passer une inspection de routine. Embarrassés, les trayeuses, comme si elles ne comprenaient pas de quoi ells parlaient, baissèrent les yeux, se détournèrent et le visage sombre, louchant, Chakou l'a poussé soudainement dans la peinture.
- Quelle inspection, perchyl ? Tu n'a pas vu de femmes non?
Pourquoi faire une inspection? On n'a ni gratelle-kytyram ni anoploures-bituki. Et le reste des femmes kazakhs est le même que celui des femmes russes.
Quelque part, revenant dans la soirée de Jean-talap, il s'est tourné vers la ferme. Un chochal en osier délabré, couvert de feutre et parfois de bâche, se tenait non loin de la vieille femme, sur un lieu haut et ouvert. Des bovins - des juments et des vaches - broutaient à proximité. Plusieurs femmes avec de jeunes enfants et le berger Oukech, un garçon dégueulasse, idiot, boutonneux, entassés dans un chochala et bavardant au sujet de quelque chose avant la traite du soir. Quand l'ambulancier est apparu dans une porte étroite et basse, les femmes se sont tais aussitôt, se sont déplacées plus étroitement, libérant la place, et Chakou maigre, tournoyant a désigné la couverture à côté d'un grand coffre avec une colline de couvertures colorées.
- Assieds-toi, perchyl. L'invité est toujours une joie.
Il s'est assis docilement, a croisé difficilement ses longues jambes sous lui-même, a regardé la chochala autour de lui encombrée, remplie de toutes sortes de choses, a commencé à se renseigner sur la vie, interférant avec les mots russes et quelques mots kazakhs.

- Comment? Tous aman-saou? Bala chaga est en bonne santé? Les époux écrivent? Il y a aourou?
Chakou repodait au lieu de tous.
- Choukir, choukir... Merci mon Dieu...
Elle lui a versé également une tasse remplie de koumys, expulsant habilement la surface au sol.
Il a pris une gorgée, s'est mordu les lèvres et, attrapant le regard curieux des tout-petits, s'est plongé aussitôt dans la trousse de secours et a sortit une dalle en hématogène. Il l'a cassé en morceaux, étendu aux petits. Ils ont regardé leurs mères, puis un étranger, et ont joyeusement crié:
- Kiampit! Kiampit!
- Oui, oui! Bonbons, bonbons, - ayant deviné, a confirmé il.
Puis il a commencé à parler de l'hygiène de la laitière. Il parlait lentement, choisissant des mots plus simples, plus clairs. Tout le monde a écouté, et Chakou a incliné la tête, répétant: «Eh, nous savons, nous savons...» et a immédiatement traduit aux femmes.
En même temps, elle leur faisait de temps en temps un sourire malicieux et, pour une raison quelconque, elles étaient embarrassées, pouffaient de rire, se couvrant la bouche avec un coin du châle. Outech riait, se frappait les cuisses et se recroquevillait, ses soies courbées s'ouvrant de soies.
- Dourys, dourys, perchyl, - demandait Chakou. - Tu dis correctement.
Il devinait que la jeune femme agile le traduisait, apparemment, trop volontairement ou même pas du tout, pour quoi il s'était fait mal.
Cependant, Chakou faisait une mine grave, acquiescait et hurlait assidûment:
- C'est vrai, perchyl. Oui, oui... microbe, microbe... Oh, beaucoup, beaucoup... Sapsem maladie!..
Pour une raison quelconque, Outech a excité. Il a croisé les mains, a ouvert bêtement la bouche et a claqué des dents, comme s'il avait avalé quelque chose à la fois.
- Ottoyumat! .. Oh, mon Dieu! .. Microbe, hein?! – Les laitières sont mortes de rire.

- C'est quoi? – a levé ses sourcils l'ambulancier blanchâtre.
- Euh, disait Outech, - a expliqué Chakou, - quel microbe? Le gran père n'a pas vu le microbe. Le père n'a pas vu le microbe.
Je n'ai jamais vu aucun microbe. Où perchyl a vu le microbe? Microbe est genie-shaytan, chot-mazarat ou quoi? Donnez-moi u tasse de microbe, je les avalerai à la fois et je boirai du koumys. Il e bête cet Outech. Et les femmes sont toutes bête. Allez-y, perchyl l! dis tout bien.
- Si c'est correct, alors écoutez plus loin. Après la traite, surtout la nu les mains doivent être lavées à chaud et lubrifiés avec de la vaseline...
- Euh, nous savons... nous savons...
- Et les poitrines des vaches doivent également être lavées à l'e tiède et lubrifiées.
- Oui... Oui... c'est vrai!
- Le lait doit certainement être filtré à travers une étamine.
- Euh, on le sait aussi...
- Lavez les boîtes de conserve à l'eau chaude à chaque fois et ne vo contentez pas de rincer ni fait ni à faire aux faux-bras.
- Bien, d'accord...
- Il faut traiter le lait de vaches toujours en blouse blanche.
- Oui, oui, perchyl... Car il y a tant beaucoup de puis le microbes.
Chakou comprenait immédiatement toutes ses paroles et, jetant coup d'œil vers les trayeuses, se mettait à vibrer quelque chose. Ils o fait de grands yeux, se sont pincés de surprise devant les joues et, couvrant le visage, se sont détournés.
- Oybay!
- Ne deydi?!
- Comme il le dit, cy mec!
- Astafiralla!
Il a regardé tout le monde avec étonnement et a rougit d'ennui.
- Qu'est-ce que tu leur dis?!
- Euh, bois, bois... - comme si rien ne s'était passé, elle bougeait la tas avec du koumys plus près. - Je dis ce que tu dis.
- Pourquoi rigolent-elles? Je n'ai rien dit de drôle.

- Ahh, - Chakou a agité sa main calmement. – Ce sont les mauvaises femmes, et elles rigolent.
Il a bu encore quelques gorgées et a voulu de rendre la tasse, mais Chakou ne l'a pris.
- Bois ça. Bois tout. Si tu ne bois, marja te laissera.
- Mais quelle marja?
- Eh bien, baba-khatoun.
Il a essayé silencieusement, avec effort, de vider le contenu de la tasse. Même les oreilles ont clignoté de la souche.
Puis, en sortant du chochala, il a touché Outech par la manche.
- Écoute, qu'est-ce que cette femme Diable vous a dit?
- Ahhh, -a souri Outech. – Oh, Chakou est une femme drôle.
Diable! Elle parle... parle..... ha ha ha... Nique ta mère!...
- Outech a consolé à nouveau, en jetant sa tête en arrière. Donc, l'ambulancier n'a rien compris.
Chakou, secouant le sac de couchage, a passé devant, a souri malicieusement.
- Eh bien, regarde, - l'a menacé en plaisantant. - Je te monrerai, à une telle traductrice!
- Oui, hein?! - Défiant, elle a flashé des pupilles noires. - Que vas- tu montrer? Quand vas-tu montrer? Où vas-tu montrer?
Vas, montre, perchyl!
Et audacieusement elle a éclaté de rire. Et il a été pris de court.
- Oooh, femme shaytan!
- D'accord, perchyl. Ne sois pas offensé. C'est juste une blague, a dit elle soudainement, calmement, en direction des vaches. – On fera tout. Mais donne selement la gaze. À propos des blouses, on doit le dire au chef. Laisse-le l'obtenir. Et puis dans le magasin il n'y a pas de matériau.
C'est ce qu'on appelle une impulsion prophylactique, -elle souri alors.
- Non, ça ne marchera pas. Nous devons apprendre la langue...
Et aujourd'hui, passant par centre médical avec des compagnons, Chakou l'invitait à nouveau à boire du koumys et à donner une conférence.
- A propos de quoi?

- Euh, tu sais... à propos du microbe. Et puis pauvre Outech ne peut attraper un seul microbe.
- Qu'est-ce que tu vas traduire?
- Oui, oui, moi – je vais interpreter.
Et les trayeuses ont rigolé ensemble.
- D'accord Je viendrai, a promis il en prenant soin d'eux.
Le brouillard du matin a dégelé sur tougay. Sur le chemin étroit trayeuses vêtues de longues robes colorées se sont dépêch d'aller à la ferme collective dans une foule étroite. Elles allaient bavardant.
- En général, ce perchyl est un bon gars, ah!
- Comment tu le sais?
- Tout est en train de creuser. Il ne sait pas de calme.
- Oypyrmay, et il peut faire tout. Il a sept nerfs, probablement.
- Et il est bon. On a entendu, qu'il a hébergé le berger Jaras.
- Et quand il dort?
- Pourquoi devrait-il dormir, puisqu'il n'y a pas de femme?
- Célibataire, ou quoi?
Chakou a souri:
- Tu vas l'épouser ou quoi?
- Ne dit de bétises, sans vergogne! Je demande juste.
- Et tu demandes au vieux Nourkan. Il sait tout.
- Ils disent perchyl - nemys.
- Alors quoi? Tu n'aime que les russes? Et celui-là et celui-ci sont incirconcis.
- Et ces allemands qui se battent avec nous, ils sont maudits, mêmes?
- Noon... Ce sont les autres nemys. On dit, ils ont les cornes.
- Apyray, hein?! Où?
Vous ne savez pas où poussent les cornes? Ou tu as d'aut cornes en tête?
- Ouf, timide! Tu n'as que de trucs sales dans ton esprit.
- Quels sont les tours sales? Je parle des cornes, mais tu imagines...
- Quelle est la situation? Quoi!
- Des cornes non circoncises, c'est ça!

- Oh, celle, qui dit Oh! je ne suis pas contente d'elle... elle vit un mois sans mari et devient folle.

XI

Le matin, après la traite, quand ils ont chargé les ballons de lait sur le chariot, Maroir a soudainement ressenti une vive douleur au bas de l'abdomen. La douleur était si vive et inattendue que Maroir, surprise, s'est immobilisée, bouche bée, sans forces pour respirer. Puis la douleur brûlante a disparu et la douleur a touché le bas du dos. «La voici, la voici», elle a pensé, glacée de peur. Légèrement penchée et serrant étroitement ses bras, elle est allé faire du bois jusqu'à la tente et a été ravie de constater qu'il n'y avait personne. Elle s'est allongée sur le tapis derrière un grand pot de lait caillé et a senti immédiatement une agréable et fatiguée faiblesse se répandre sur tout son corps. Puis elle a fermé les yeux, a appuyé sa tête contre la baignoire et a souri gentiment à quelque chose.
Bientôt, elle s'est senti mieux. Elle s'est levée, s'est assise sur le torse, dans lequel les laitières gardaient des vêtements différents, et a senti soudainement un choc, comme si quelque chose avait bougé dans son estomac.
La gravité habituelle quelque part a immédiatement disparu, s'est effondrée, comme si elle partait, la quittait. Elle s'est figée en attendant qu'elle soit sur le point d'inonder à nouveau, de descendre, de la transpercer de douleur coupante et de se mordre la lèvre à l'avance. Mais la douleur ne la laissait pas, elle se cachait quelque part, comme si elle était prête à frapper sournoisement et inopinément, tordu là, sous le coeur.
«Mais pas maintenant! Mais pas maintenant, oh, Allah! Et pas ici!
Si seulement pas ici!». Elle se répétait frénétiquement et regardait avec peur la porte basse et fissurée. À travers un rêve, elle a entendu avec le sommeil, alors que ses compagnons, sifflant des seaux, se dirigeaient vers le vieil homme, tandis qu'un chariot craquait devant la tente - Taichik a amené le lait dans la région. Maroir se dirigait vers la porte, a creusé dans la fente supérieure et, sans remarquer personne à

proximité, est partie. Elle a atteigné rapidement le peuplier faux-tremble, poussant dans le marais, regarda autour d'elle et s'est transformée en faisceau. Maintenant, pour une raison quelconque, elle avait plus peur des gens. Elle voulait être seule, seule, et maintenant, d'autres mots lui tombaient dans la tête: «Si seulement pour rentrer à la maison. Juste pour y arriver. Allah, laisse-moi atteindre...». Elle se faufilait le long d'une poutre, regardant constamment en arrière, et sentait très clairement que quelque part dans le coin de sa conscience, une peur terrible l'envahissait qu'elle était sur le point de frapper, qu'elle avait déjà vécu une fois, la douleur et la torsion, cravate, tomber ses pieds ici au bas de la mauvaise herbe des faisceaux envahis. «Juste pour rentrer à la maison. Oh, Tengri...».

Les nuages ont traversé le ciel. Du nord, il y avait un vent soufflant. À travers le vaste champ derrière l'entraîneur, des buissons sèches et noircis balayaient le passé. Des frissons tremblants, des feuilles sifflantes des bouleaux.

Maroir est entrée dans la chambre proprement décorée, s'est assise sur le lit dans un coin, a retiré - jambe après jambe - des bottes en cuir souple. Le coeur battait. Il y avait une transpiration collante sur son front. Mais elle n'avait pas le temps de reprendre son souffle, sa douleur d'un couteau tranchant la coupant entre le ventre et l'épaule, tombant sur le lit et s'abandonnant stupidement dans le dos. Le dos et les jambes se sont raidis instantanément et sont devenus étrangers. Serrant sa bouche à deux mains, elle a crié sauvagement de douleur et de peur inconnue. Ces attaques ont été répétées à maintes reprises, tandis que la douleur diminuait à peu près à intervalles égaux. Elles se sont cachées quelque part afin de pouvoir attaquer plus tard avec une force encore plus grande. Maroir ne pensait plus à rien, ne comprenait plus rien, elle ne vivait plus que dans la douleur, dans l'attente de la douleur, dans son corps et dans son esprit, et partout il y avait une douleur continue, sans pitié et monstrueuse.

Au déjeuner, Bigaicha est arrivée, la vieille femme de Nourkan, avait dit son oh, a couru en grommelant.

- Mais pourquoi, ainalaiyn, tu n'as appelé personne?! Est-ce que tu peux être seule maintenant, hein? Tu es tous épuisée.
Eh bien, crie, crie, ne sois pas timide. Ah, tois, si pauvre, ay bichara...
En disant cela sans cesse, elle a déshabillé Maroir, l'allongé, a caressé son ventre.
- Aide, Allah! Ne la quitte pas, Allah! Oh, tu es tout humide, aynalaynyn-au. Comment ça va...
Bigaicha a couru dans la grange, a apporté une brassée de bois de chauffage, a fait fondre le poêle et tout disait et disait quelque chose.
- Ooooh! .. Je vais mourir, apa. Je ne peux plus, apa... - se tordant de douleur, gémissait Maroiare.
- Tayt! Tayt, la petite vilaine! Ne fâche pas Allah! Ne manque pas ta bouche! Viens à ton sens, folle...
- Je ne peux pas, euh, apa-ah...
Après avoir fait fondre le poêle, Bigaicha a couru après la vieille femme nazie, la sage-femme. Toute la soirée et toute la nuit deux vieilles femmes ont tâtonné avec une femme tourmentée en vain et en vain. L'enfant persistait à ne pas vouloir apparaître sur une lumière blanche.
Le lendemain matin, tout un conseil de vieilles femmes s'est réuni. Ils ont essayé toutes leurs connaissances - et ils ont prié, ils ont craché et, effrayés, ils ont eu peur d'une femme en travail afin de chasser le chaitan d'elle, rien n'y a aidé. Les vieilles femmes buvaient du thé, gémissaient, regardaient les tourments d'une jeune femme, rappelaient comment elles étaient déterminées, déterminaient la durée de la grossesse, Maroir, décidaient que les contractions avaient commencé à l'avance, conseillaient ce qu'il fallait faire ensuite. Ils se sont souvenus que dans de tels cas, autrefois, la femme en travail conduisait un bétail, principalement un chameau. Cela a apparemment toujours aidé: le bétail a pris sur lui tous les péchés, tous les ennuis et les tourments des souffrants. Les chameaux n'étant qu'à Kokterek, ils ont décidé de déplacer sa vache autour de Maroir. Pour ce faire, Maroir s'est dirigé vers chochala, où la porte était plus large, l'ont placé au milieu du foyer près du foyer, apportaient difficilement le roi reposé, le conduisant lentement autour du

lit et criant de toutes ses forces: «Koch! Koch! Koch !». Mais le soulagement n'est venu et Maroir a été de nouveau amenée dans la pièce.
- Peut-être on doit appeler perchyl? – a remarqué avec hésitation Bigaicha.
- Eh, laisse-moi.
- Pense-tu qu'il sait quelque chose sur cette affaire féminine?" Il il semble même pas marié.
- Perchyl l'ammenera immédiatement à la région, la prendra à l'hôpital.
- Mais, Allah! Seulement pas ça. Laisse-nous sans l'hôpital!
Ils ont jugé, l'ont habillé, et ont décidé d'aller chercher Baksy. C'est vrai, et il devra donner le meilleur mouton, mais il aidera sûrement Maroir à donner naissance.
Le fils cadet de la jeune sage-femme, Nazipa, un garçon osseux d'environ 13 ans, a été envoyée à cheval sur Jean-Talap.
Baksy était une personne connue dans ce domaine. Il vivait au bord d'un petit village avec une femme silencieuse et insociable et trois enfants, un peu moins. Personne ne connaissait son nom: les adultes et les petits ne l'appelaient que Baksy. Comme il sied à tous les sorciers-chamanes faisant face à des forces pervers, il a inspiré la peur et le respect involontaire avec son mystérieux métier. Il ne travaillait nulle part, même s'il était toujours occupé et rarement chez lui. Il a été emmené de village en village dans toute la région et même au-delà. Il a soigné toutes les maladies: lors qu'il commençait à saupoudrer légèrement la salive sur le patient, faire pivoter les yeux ou toucher le pouls, la guérison était immédiate. Il a vécu une vie secrète et incompréhensible. À la maison, il était assis en tailleur, sous un dais, regardait dans le vide et secouait de temps en temps sa tête chauve recouverte d'une casquette grasse, murmurant quelque chose d'incohérent et de mystérieux. Les femmes et les enfants avaient peur de lui. Il semblait ne pas les remarquer. Ils ont parlé de tout. Ils ont raconté que la nuit, il parcourait le village, regardait par les fenêtres et écoutait. Ils ont assuré qu'il avait un mauvais œil. Une fois, il conduirait dans un taxi avec un chauffeur de Kokterek. Peu importait les efforts de conducteur, il ne pouvait pas sortir du ravin. Puis Baksy est sorti de

la cabine, se sont couchés sur l'herbe, ont couvert leurs yeux avec leurs mains, et seulement après cela, la voiture est montée sur la colline. Les gens évitaient de le regarder dans les yeux.
Baksy n'a pas tardé à mendier. Les vieilles femmes le saluaient obligeamment, l'emmenèrent dans la maison, lui ont donné un verre de crêpe et de crème. Puis Baksy a fait signe que tout le monde, sauf Bigaycha, partiraient, et ont commencé son travail. Maroir s'est tait, a observait les mouvements des Baksy avec un regard total, elle semblait être mal consciente de ce qui se passait autour d'elle.
À l'extérieur de la fenêtre, le vent d'automne sifflait et sifflait, le vieux tremble du cimetière grinçait. La pièce était sombre, des flammes brûlaient dans le four, des flammes crépitantes et, dans la lueur éteinte des flammes, Baksy chauve et minable semblait Azrail à la femme, qui était venue à l'heure de la mort pour son âme...
David Pavlovich est revenu dans l'après-midi. Il était très fatigué: il était parti avant-hier pour Karatal avec Nourkan et, de là, ils sont montés depuis Alka-agach. Il s'est avéré que trois enfants mangent trop de poulet. Puis il s'est dirigé aussitôt vers Kozlovka, un petit village ukrainien perdu dans la forêt.
À la maison, il a inspecté les engins de pêche que Esilbay lui avait volontairement fournis. Le soir, il voulait s'asseoir pendant une heure ou deux avec une canne à pêche sur le rivage de la vieille femme ou passer plusieurs nuits au gué Kamenny. Pendant qu'il partait, Jaras est arrivé et a informé sombrement que Maroir hurlait pour le deuxième jour, elle ne pouvait pas donner naissance et qu'il avait maintenant un mouton de moins dans le troupeau, parce que les vieilles femmes ont invité Baksy, que, bien sûr, ce bélier emportera avec elles. David Pavlovich, sans rien dire, a attrapé sa trousse de secours et est parti.
Même de la rue, il a entendu un cri monotone et déchirant. «Ahhhh!» Une femme a crié d'une voix enrouée de douleur. Il n'y avait pas une âme près de la maison. Il a ouvert la porte avec précaution et a été pris de court. La chambre sentait le brûlé. Les fenêtres étaient suspendues avec une sorte de chiffon. Au milieu de la colonie d'épaisses couvertures, sous un tas d'ordures différentes,

Maroir s'est battue et s'est tordue. Sur le visage pâle et tordu, sa bouche est resté bée. Ses cheveux étaient hérissés, ses yeux – roulés quelque part sous son front. Du plafond, à partir du crochet en fer, un lasso à poils épais est descendu jusqu'à la tête de la tête de lit, à laquelle les mains de la femme étaient attachées avec une corde plus petite. Il courait vertigineusement autour du lit, agitant ses bras et faisant pivoter ses yeux. Il était en loques et en lambeaux, pieds nus. La petite tête chauve tressaillait convulsivement, comme un épileptique. Baksy était extatique. Il courait et courait autour de la malheureuse femme, marmonnait quelque chose, criait, puis s'agenouillait, écartant les doigts noueux et sales, plié au-dessus des rides, couvert de soies, face à face, prononcait avec sifflement: «souffff...» et éclaboussurait de salive brune. Dans le coin, près du poêle, une vieille femme terrifiée murmurait quelque chose pour elle-même. L'ambulancier s'est senti mal à l'aise. Ce fou en lambeaux, se précipitant frénétiquement autour de la femme en travail, a vraiment inspiré l'horreur. Ni Baksy, ni la vieille femme, enveloppés dans le blanc, n'ont pas remarqué l'ambulancier. Baksy, tournant la tête avec frénésie, commençait à battre ses cuisses, à sauter et, écartant ses doigts noirs et tordus, repoussant quelqu'un avec ses mains. Puis il a soudainement frémi, s'est tordu de partout, a hurlé, a gémi, s'est précipité vers le poêle, a jeté le rabat, a saisi la hache ardente et est allé danser en balançant la hache sur la tête de la femme. La femme en travail s'est précipitée, s'est cambrée sous un chiffon, a jeté sa tête, a trébuché dans un cri perçant.

- Arrête ça, bâtard! Sauvage!

D'un bond, l'ambulancier s'est trouvé près de Baksy, énervé, et l'a poussé de toutes ses forces jusqu'à l'épaule. La hache a volé avec un écrasement, Baksy se sont écroulés au seuil, la calotte s'est décollée. «Alors, il a une croûte», - a fait remarquer l'ambulancier.

- Oybay-aou! - la vieille femme a crié et a attrapé le collier avec les deux mains.

Baksy était allongé sur le côté, les jambes repliées, il frissonnait tout petit, et en même temps, avec peur et haine, il regardait l'intrus avec des yeux brûlants. Tout le monde avait peur de lui, il avait peur dans

tout le district, tout le monde savait qu'il possédait un pouvoir surnaturel de sorcellerie, et tout à coup ce nouveau venu, un homme maigre et mince, a osé lui lever la main alors qu'il chassait un shaitan l'âme de la femme en travail! Toujours tremblants, Baksy ont habilement tendu la main vers la hache.

- Al-lay! –a crié la vieille femme.

L'ambulancier a reculé d'un pas, a tourné brusquement sur le côté et, grognant, a frappé Baksy à la poitrine avec tout son corps. Il a traversé la porte, les bras écartés.

- Sors, sors d'ici, gamin!

La femme en travail a relevé la tête, un moment arrêtait de pleurer et a regardé l'ambulancier avec étonnement. Il a fermé la porte avec un crochet, a poussé une hache dans le coin, a arraché les chiffons des fenêtres et a délié les mains de Maroir.

- Pourquoi tu est assise? - Il s'est tourné vers la vieille femme. – Viens chauffer. Ici dans ce chaudron. Sou, sou! – il a crié, sentant que la vieille femme ne le comprenait pas. Puis il a regardé autour de lui, fronçant les sourcils.

- Fais le lit ici. Ici dans ce coin - Il a montré avec un geste. - Le lit propre. Taza! Et emporte tout. Rapidement! Tez!

Bigaicha a hoché facilement la tête, a redressé son mouchoir, a souri même à l'infirmière et s'est mise au travail. Elle ne vient pas de verser de l'eau dans le chaudron, mais a commencé à allumer un samovar en cuivre à ventre bombé. «Bien... Peut-être que c'est plus rapide,» - il a pensé.

Quelquen a frappé la porte avec une force terrible. On peut voir que Baksy battait par un pieu. La vieille femme effrayée s'est étendue, a regardé l'ambulancier. Il a jeté le crochet, s'est pressé de montant, une main a légèrement ouvert la porte. Étendant ses mains avec les doigts écartés et les yeux exorbités vives de la rage, Baksy s'est précipité dans la maison, mais l'ambulancier l'est saisi avec ténacité par le col et l'est secoué de toutes ses forces.

- Maintenant, sors d'ici! Et puis je vais attacher le lasso et dans la région, je vais livrer à la police. As-tu compris? Ket, ket it-chochka!

Au mot «police», Baksy s'est immédiatement fané, il a reculé, marmonnant quelque chose sous son souffle. Puis il a frappé à nouveau l'ambulancier avec un regard haineux et est parti, tenant une rage bestiale. Il entendait en murmurant des mots jurant: «Ottouyomat! biliat! Nemys si-gein...»

Et Maroir, et l'ambulancier et la vieille Bigaicha n'avaient pas de bons yeux. L'enfant a marché avec ses pieds en avant, et il était totalement impensable de transporter la femme dans l'obscurité de la nuit d'automne sur un télégraphe tremblant jusqu'à l'hôpital de district sur une distance de 25 miles. L'ambulancier a compris qu'il était obligé d'agir à ses risques et périls. À la lumière d'une ligne linéaire à sept yeux, trempée dans une sueur gluante, il s'est traité les mains avec les restes d'alcool, a donné à l'enfant une position correcte et, à l'aube - à peine oublié par la fenêtre - un petit homme ratatiné comme un petit ver a vu le monde. Les mains tremblantes de fatigue et de tension, l'ambulancier a coupé le cordon ombilical, l'a saisi comme un chiot par les jambes, a tapoté plusieurs fois une tête rose et ridée et est parti d'un cri aigu et impérieux. Bigaicha, chuchotant quelque chose, se précipitait dans le coin, où elle se tenait devant le tribunal, a sorti un morceau de beurre et l'a jeté dans le feu. «Coutime ou quelque chose d'autre...», - a pensé l'ambulancier. Ayant remis l'enfant à la vieille femme, il s'est approché de la tête de lit et a voulu dire quelque chose à la femme épuisée, mais sa voix était perdue d'excitation. Avec un morceau de pansement, il a essuyé le visage, a senti son pouls et, à ce moment-là, il a senti soudain une faiblesse telle qu'il est tombé immédiatement à genoux et s'est appuyé contre le mur. Puis il s'est penché vers le visage de la femme, l'a écoutée respirer et, demandant à la vieille femme de regarder la femme en travail, a rampé dans un coin puis, blotti dans son lit, il s'est endormi.

Il s'est réveillé très vite après quelques histoires et un murmure suspendu. Il a ouvert ses yeux et a vu trois vieilles femmes blanchir dans la pièce sombre avec zhaoulyks, animant autour du poêle. Un beurre fondu en un grand cercle, les autres ont versé l'eau d'un samovar dans un bassin. «Ah, ils vont laver le bébé», - a devinv

l'ambulancier, avant de s'endormir à nouveau. Après un moment, il a reouvert les yeux avec effort et a vu une des vieilles femmes donner à Maroir un verre de beurre fondu dans une tasse. «Comment on peut le faire?... Elle aura les nausées... Ou, et c'est la coutume», - il a pensé lentement, dans un rêve. Il a essayé de se lever, mais il ne pouvait pas: la fatigue et le sommeil le retenaient. Puis il a vu le Bigaicha verser du sel dans l'eau et s'est demandé à nouveau pourquoi le bébé était baigné d'eau salée. Il voulait demander si l'eau était bouillie, mais il lui a semblé qu'il ne voyait tout cela que dans un rêve. En fait, il n'y avait pas de vieille femme, pas d'eau, pas de sel, pas même lui-même.

Deux heures plus tard, il a finalement vaincu la fatigue. Les rayons du matin passaient à travers la fenêtre. C'était bien rangé. Maroir regardait le plafond, épuisée, souriante, pressant un petit paquet posé à côté d'elle. Un groupe de vieilles femmes et de jeunes gens s'était assis autour de la nappe et ont bu du thé. Ayant remarqué que l'ambulancier s'est réveillé, ils ont commencé à s'inviter au dastarkhan. Il est allé vers Maroir. Elle était embarrassée, a tiré une couverture jusqu'au menton.

- Eh bien, comment tu te sens, jeune maman?

Elle a rougi, a pressé le paquet plus fort, a dit doucement:

- Bien.

- Gaziz sera content. Comment tu vas appeller ta fille ?

- Je ne sais pas encore", - a souri elle. – Je l'appallerai tellement, que les gens me diront..

- Et toi, tu voudrais comment?

- Jenis, elle murmurait doucement.

- Jenis? Qu'est ce que cela signifie?

- Victoire.

- Tu veux que ton mari revienne avec une victoire, non?

- Oui, oui!

- Et bien, bien... La poitrine ne fait pas mal?

Elle a rougi mais ne répondait pas.

- D'accord. Si tu as besoin, appele-moi. C'est compris ? Et juste aucun Baksy.

- Rakhmet, perchyl. Merci beaucoup!
- Il était sur le point de partir, mais les vieilles femmes l'ont forcé à s'asseoir à la table. Il s'est agenouillé, a bu une tasse de thé noir épais, a mangé une tranche de scone avec du beurre et s'est précipité vers le conseil du village. Tous les matins, à neuf heures, on pouvait écouter les dernières nouvelles au téléphone: le message de Bureau d'information des soviets.

XII

Trois mois se sont écoulés sous forme de soucis sans fin et d'affaires comme une seule journée. Le vent de steppe a depuis longtemps arraché les dernières feuilles des arbres et les a conduites dans un ravin derrière l'aul, où elles ont été clouées au sol par la pluie d'automne. La steppe noircie, les forêts ont été mises à nu, les maisons sont tombées. Le soleil se déplaçait de plus en plus bas et restait quelquefois longtemps caché derrière des couches sales, comme de la laine feutrée, des nuages, comme s'il avait honte de son impuissance. Le baril de l'ouest devenait de plus en plus féroce. La tempête avait ramassé les fils téléphoniques. Le matin, il était impossible d'écouter les dernières nouvelles. Le vieil homme Nourkan voyageait rarement pour le courrier à cause de la route boueuse, et les journaux arrivés une semaine en retard avaient déclenché une alarme. On pensait que la guerre ne se terminerait pas bientôt et qu'elle serait, au bout du compte, longue et épuisante. Au cours de ces mois, les rangs des hommes dans les villages ont été considérablement réduits.
Soudain la neige est tombée. Elle tombe toujours de manière inattendue. Le soir, à contrecœur, il pleuvait paresseusement et le matin, tout était tout blanc. Et un tel silence planait soudain sur le monde, tangible, dense, même s'il était coupé au couteau. Mais dans l'après-midi, la neige avait fondu et il y avait ensuite des journées ensoleillées et sans vent pendant toute une semaine. David Pavlovich s'est rendu dans la région et a apporté des médicaments («économisez chaque lambeau de coton et de bandage», l'a averti le pharmacien

Bronstein chauve nez charnu, issu d'exilés administratifs), s'est rendu une fois de plus dans tous les villages qui se trouvaient dans son rayon, sciés et séparés avec l'aide de Jras un panier de bois de chauffage. Et tout s'est avéré très opportun, parce que des nuages hétéroclites balayaient le ciel avec inquiétude, puis des nuages sombres se sont déplacés menaçants, et soudain, la neige a commencé à tomber, comme le blizzard, comme la tempête de neige tout a plongé dans un tourbillon blanc et pendant cinq jours complets, il y a eu une inondation. Seulement le sixième jour, elle a fini creusant des congères sur les toits. Les huttes squatteuses à face plate étaient complètement recouvertes de neige. D'autres du village ont dû entrer dans la lumière de Dieu à travers les toits des hangars, puis creuser les fenêtres, percer les passages menant aux portes et aux portes. Seuls les lycéens sont allés à l'école. Comme à son habitude, David Pavlovich s'est levé tôt et, écoutant les hurlements furieux du blizzard, est resté immobile pendant un moment dans un sommeil agréable. «Tu ne mets pas le nez par mauvais temps, - il se disait. «Il faut dormir.» Et en réalité, au cours des trois derniers mois, il n'aurait pas dormi plus de cinq heures par jour. Cependant, le matin, il ne pouvait pas dormir. Il s'est levé, a allumé les cinq conduites, a fait fondre la fournaise et, attendant que les bûches de bouleau s'enflamment, se rendait au centre médical avec une lampe. Là-bas, lui aussi, sans attendre Sapych, une femme de ménage grincheuse, inondait la fournaise, puis, mettant sur ses épaules son manteau donné par Esilbay, et rapprochant la lampe, commençait à rédiger le rapport. Il ne ne tolérait pas auparavant «le gribouillage». «Nous gribouillons plus que nous traitons», - grommelait-il souvent. Mais dans le département de la santé du district, des rapports et différentes informations étaient demandés tous les mois.

David Pavlovich a jeté sur la table une pile de papiers écrits, cahiers, carnets, a commencé à remplir les gros cahiers du bureau, obtenus du conseil du village, avec des informations sur le nombre d'enfants de zéro à deux ans, de deux à quatre ans, de quatre à six ans, et ainsi de suite selon l'âge. Il a ensuite établi une liste des

enfants vaccinés contre la variole le mois précédent et de ceux qui devaient encore être vaccinés. Les informations requises sur les enfants nouveau nés pendant un mois, morts, arrivés, mis à mort, jusqu'à deux ans, de deux à quatre ans et à nouveau jusqu'à quatorze ans avec un intervalle de deux ans. Après cela, il a commencé à répertorier les enfants vaccinés puis revaccinés. Avec les enfants, cependant, tout était plus ou moins clair: les données étaient presque exactes. La confusion était totale avec les femmes. À leur sujet, il avait des informations très approximatives. Au-dessus de la colonne: «Combien de femmes enceintes y a-t-il dans le rayon du centre médical? Aucune d'elles ces mois a jugé nécessaire de signaler volontairement à l'ambulancier sa situation. Après la décision favorable de Maroir, les femmes se rendaient parfois au centre médical, mais amenaient des enfants et se montraient elles-mêmes à contrecœur. On ne pouvait que supposer qu'avec des robes longues et larges et des camisoles, ce n'était pas si facile. «Combien de mères ont été identifiées au cours de la période considérée?», - a demandé la colonne suivante. Et le vieux facteur ou Esilbay pourrait peut-être répondre à cette question avec plus de précision qu'un jeune ambulancier visiteur. Au centre médical du district, chaque fois que cela leur est rappelé: assurez-vous qu'aucune femme ne donne naissance sans soins médicaux, vous devez vous retrouver avec les restes du féodalisme. Mais les femmes elles-mêmes avec une persévérance obstinée ont échappé à ces soins médicaux. Personne ne pouvait être persuadé d'aller à Marinka à la maternité. C'était considéré comme une sorte d'indécent. En général, les femmes enceintes ont dissimulé leur grossesse et, en général, personne n'avait la moindre idée de la durée de la grossesse. Chaque aul avait ses propres sages-femmes et l'ambulancier a appris le plus souvent sur les mères par le facteur qui, d'ailleurs, a déclaré que dans tel village, sa belle-fille était «baranchouk taskal». Le vieil homme a appelé toutes ses jeunes femmes ses belles-filles. Puis l'ambulancier lui reprochait de faire honte à ses belles-filles qui, se cachant à son insu, «baranchouk taskal», mais les femmes étaient soit embarrassées au

silence, soit disaient des bêtises dans le sens où «Dieu donnera - tout ira bien, mais aucun perchyl n'aide toujours pas» Et il était impuissant à objecter à une telle logique.
«Parmi ceux-ci, à terme et prématuré?» Le compte était curieux. Et cette question n'avait pas de réponse claire. En général, «la question des femmes» l'a découragé. Cela a pris un travail long et patient. Il a en quelque sorte partagé ses doutes avec Yakovchuk, le chef de l'administration de la santé du district. «Bien...», - il a dit. – Le centre s'appelle ambulancier et obstétrique. Et vous – la tête. Cela signifie un touche-à-tout. Comprenez? Bien sûr, qu'y a-t-il à comprendre...
Il y avait beaucoup de confusion avec les noms des enfants.
L'ambulancier au début n'a rien compris. Le garçon manqué, âgé de sept ans, Ibragim Omarov, du village de Kokterek à l'autre inspection s'est soudainement transformé en Kospanov et, deux mois plus tard, il devenait déjà Jumanov. Après de nombreuses recherches, il esr apparu qu'Ibrahim, qui, d'ailleurs, s'appelait Ibzhan, était le fils de Juman, mais puisqu'il était son premier enfant, il était considéré comme grand-père par les douanes kazakhes et recevait ainsi le nom de famille de son grand-père Kospanov. Et le Tout-Puissant Omar n'a pas donné ses fils au frère de Kospan, car le garçon lui a été transféré pour ainsi dire et, par conséquent, il a été appelé Omar. Et puis, lorsque les funérailles ont eu lieu à Juman, le garçon a été immédiatement renommé à la mémoire du père décédé: Ibrahim est devenu Zhumanov. Et de tels cas étaient assez souvent en auls. Afin de ne pas être complètement dérouté, l'ambulancier a immédiatement attribué plusieurs noms à chaque nom. Et tous les enfants sur les listes passaient sous le double ou même sous le triple noms de famille.
L'ambulancier a rédigé un rapport et le petit Arno s'est tenu devant ses yeux. Au cours de ces mois, il a écrit cinq fois à Engels, remis lui-même des lettres au poste de district, sans réponse intelligible. En outre, une courte lettre du père de Lida, épuisée par la censure militaire, a été utilisée. Dis, le temps presse, la ville est inondée d'évacués, Lida est allée travailler à l'infirmerie. Le petit

Arno est en bonne santé et déteste les allemands avec acharnement. Alors le professeur d'histoire a écrit: «déteste les allemands.»
Pauvre garçon... Qu'est-ce qu'il comprend? Serait-ce que Lida, comme les kazakhs locaux, a changé de nom de famille? Peut-être que son bébé n'est plus Erlich, mais Istratov? Hmm... Arnold Istratov... Cela ne semble pas très convaincant... Si seulement il était en bonne santé... si seulement il ne connaissait pas le chagrin, alors, après la guerre, on le saurait d'une manière ou d'une autre. Et avec Lida aussi. Malheur c'est pour à tous enseigner, tous éduquer... Dans les journées et les pensées orageuses, le désarroi était total. Parfois, l'ambulancier a eu l'impression de s'être égaré dans ce monde, comme si une sorte de pouvoir l'avait conduit sur une île inhabitée. On pensait: peut-être que le destin de Esilbay est préparé pour lui? Une fois un vieil homme a raconté en détail ses aventures. Selon lui, il était originaire du Chaldon, du village sibérien situé au- delà de l'Irtych. Une histoire d'amour lui est arrivée, un petit ami costaud, une oreille passionnée et téméraire: emmêlée de jeune femme chaude d'un riche local. Ils l'ont menacé de punition pour l'adultère. J'ai dû fuir une fois. Déjà après l'Irtych, près de kirghiz, comme on disait dans les steppes, il a remarqué une poursuite. Enragés par le prétendant des riches, ils l'ont poursuivi, seuls, armés seulement d'un drone lourd pendant plusieurs jours. Le cheval en dessous est devenu fatigué et l'a rejoigné, finalement, non loin des bosquets de tugai de la côte d'Esil. Il n'a jamais réussi à se cacher dans le fourré. Ils ont doublé un cheval, renversé un pied, se sont fouettés avec du kamsha, puis ils ont donné des coups de pied comme un sac de farine, ils l'ont mis dans le sang, frénétiquement, avant de perdre conscience, et finalement l'un des vengeurs monstres a transpercé sa poitrine d'une barre de fer...
Egor, un amant malheureux, ne savait pas combien de jours et de nuits il mourait dans la steppe près d'Ichim... Il s'animait dans une yourte misérable, recouverte de feutres et d'huile de cheval. Du foyer au milieu de la yourte, il y avait une fumée voilée, un discours guttural inconnu a atteint l'oreille...
Au début, il s'appelait «Urus», puis Esilbay, en souvenir du fait

qu'ils l'avaient trouvé, vidé de son sang, sans le savoir, près de la rivière d'Esil. Plusieurs semaines, mois ont passé jusqu'à ce qu'il est redevenu fort et s'est lèvé. La plaie dans sa poitrine a guéri - le vieil homme a montré une cicatrice rugueuse sur sa poitrine, recouverte de chaume gris. Quelque part, il a accidentellement vu son reflet dans l'eau et s'est enveloppé: dans une barbe, hagarde, hirsute, avec un motif gris, il ne reconnaissait pas l'ancien beau impudent, Egor.

Il est devenu Esilbay. Au bout d'un an ou deux de ses omusulmans, ils omt repris la vie et il s'est mit à vivre dans une yourte séparée avec Balcheker, un orphelin obéissant et trapu.

Il connaissait de nombreux métiers et, dans le village, était irremplaçable. Il était respecté, obéi, honoré. Il s'est résigné à son destin et, désormais, il s'est perçu comme Esilbay.

Un homme vit et ne sait pas ce qui lui est préparé. Ainsi, David Erlich, est de plus en plus appelé «Daut», «perchyl» et rien d'étonnant alors à une telle tempête de neige, dans des moments difficiles, il est devenu fou et a oublié complètement qui vous êtes et d'où vous venez...

La tempête de neige faisait rage par la fenêtre. Dans la cheminée, il hurlait. Un petit village au bord d'Ichim a été rempli, bloqué par la neige. Des congères de neige énormes montaient près des maisons et gonflaient comme des dunes de sable dans le désert. Le brouillard stocké a enveloppé le monde.

XIII

> «Les travaux de réinstallation des allemands dans la région de la Volga ont déjà commencé et les premiers parties des personnes réinstallées nous parviennent déjà au Kazakhstan. Naturellement, parmi eux, il y aura des éléments mécontents de cet événement du gouvernement et hostiles au gouvernement soviétique. Il est nécessaire de prendre des mesures pour empêcher la propagation de l'influence de ces éléments sur la population locale.»
> *(De la lettre directive du Comité central du Parti communiste (bolcheviks) aux organes du parti de la république. le 4 octobre 1941, Sbsolument secret»).*

Dans les soirées d'hiver sourds, l'ennui a rampé mon cœur. Et puis David Pavlovich a essayé en vain de trouver une occupation pour lui-même, de se distraire par quelque chose, tout lui est tombé dans les mains et son cœur était serré, douloureux, ne lâchait pas, mais une suffocation lui collait à la gorge. Il se sentait comme une bête, piégée accidentellement dans un piège. Il a rappelé l'histoire du vieux chasseur-berkoutchi Abilmajin: un loup, tombant dans un piège, arrive, désespéré, mord sa patte et, en se léchant une blessure, il se libère. Mais lui, David Erlich, n'était pas un loup, il n'a même pas imaginé vaguement de quel piège il devrait sortir, et on ne sait pas non plus quel genre de liberté et où se trouve cette liberté. Des restes de vision fébriles, des lambeaux de souvenirs complexes et inquiétants envahissaient le cerveau enflammé, et il tournait et allumait le fonctionnaire odieux, avec le matelas du lit, s'oubliant dans un sommeil éperdu et fatigant seulement le matin. Les mêmes pensées d'oisiveté uniques et ennuyeuses tournaient, traversaient leur tête, puis il se sentait non pas comme un loup piégé, mais comme un lièvre blessé dans le sac d'un chasseur.

La vie dans l'ignorance complète l'a lentement tué. Que se passe-t-il dans ce monde en dehors des villages près d'Ichim? Où sont ses

frères, soeurs, neveux? Comment est Lida, ses fidèles, vivent-ils sur la Volga? On peut le voir pendant des jours qui disparaissent à l'infirmerie et c'est trop long pour lui écrire. Le petit Arno, se souvient-il du père? Et les ont-ils évacués quelque part? Et combien cette incertitude va-t-elle continuer? Quelque chose ne semble pas que le massacre avec Hitler finirait rapidement avec un peu de sang, avec un coup puissant, comme chante la chanson. Et qui est capable de répondre, combien va-t-il frapper dans ce pays, comme s'il était jeté du jour au lendemain par une vague quotidienne sur une île inconnue? Dans la volonté de qui est son destin maladroit? Et peut-il, par ses efforts, par sa volonté, changer quoi que ce soit dans ces circonstances inconfortables?

Il n'y avait pas de réponse. Et les questions ne faisaient que se multiplier, hérissées, grouillant comme des microbes dans une goutte d'eau sous un microscope.

Le décret sur l'expulsion et le cas urgent, tragique, inexplicable, comme un cauchemar, comme une obsession, comme un élément aveugle, une déportation totale depuis des lieux familiers indigènes au mois de septembre noir, étaient constamment rappelés. Le souvenir du décret relatif à des milliers et des dizaines de milliers de saboteurs et d'espions parmi la population allemande de la région de la Volga, à propos des mesures punitives prises en cas de meurtre de sang en vertu des lois de la guerre, et encore une fois on se dit: "Est-ce vraiment le cas? Le communiste ordinaire, le chef du département cantonal de la santé, n'a peut-être pas remarqué grand-chose, n'a pas vu, ne sait pas?"... Il a traversé toutes ses années mémorables - le comité des pauvres, le programme d'éducation, le syndicat des athées, l'organisation rurale Komsomol, étudient dans «les ouvriers école à Rosenfeld et à l'école médico-militaire de Leningrad, sept années de service dans les rangs de l'Armée rouge, à l'école de pilotage près d'Engels, il se souvenait de toutes ses connaissances - militaires, commandants, pilotes, médecins, puis les chefs du canton - et n'a pas trouvé un seul espion parmi eux ou saboteur, pas un seul loup-garou, pas un seul - au pire – un abject.

Alors que signifient les termes de l'acte d'accusation dans le décret? Et pourquoi lui, membre du parti croyant fermement à toutes les paroles du parti et de ses dirigeants, se permet soudainement de douter de la vérité de cet acte incompréhensible concernant tout un peuple? Il se souvenait de tous les détails de ce samedi - 30 août 1941 - lorsque Nakhrihten en allemand et que Communiste en russe ont publié cet étonnant décret, signé par l'ancien des syndicats, Kalinin, et le secrétaire du Présidium Conseil Suprême de l'URSS Gorkin.
Mein Gott, quels mots sont des mots pavés, des épées punitives, des phrases de condamnation à mort!
«... La population allemande des régions de la Volga au milieu des ennemis du peuple et du pouvoir soviétiques.»
« .. Au cas où des actes de sabotage auraient lieu, initiés par ordre de l'Allemagne...»
«... Conformément aux lois de la guerre, le gouvernement soviétique sera contraint de prendre des mesures punitives à l'encontre de l'ensemble de la population allemande de la région de la Volga...»
«Afin d'éviter de tels effets indésirables et d'éviter de graves effusions de sang... il faudrait déplacer l'ensemble de la population allemande...»
Dans quel insidieux, sophistiqué sadique, bourreau tête, ces mots pourraient seulement venir? Le verdict ne concerne pas une personne, ni un groupe de renégats, ni une bande de traîtres méprisables, même s'il en existait une, mais toute une nation, tout un peuple, complètement, sans exception, sans exception, y compris les enfants déraisonnables et les personnes âgées frêles! Non, c'est impossible à imaginer! Après tout, il y avait un rapport mémorable du TASS publié à la mi-juillet 1941 dans Pravda et qui ne laissait pas le moindre doute sur le patriotisme des allemands russes. Le message disait: «À l'époque de la guerre patriotique, les travailleurs allemands de la République de la Volga vivaient dans des sentiments communs avec l'ensemble du peuple soviétique. Les ouvriers, les fermiers collectifs, l'intéligence mobilisent toutes leurs forces pour vaincre la meute nazie qui travaillait le peuple allemand et asservissait de nombreux peuples

d'Europe. Des milliers d'ouvriers de la république armés sont allés combattre le fascisme allemand fou.»
David Erlich a réécrit le texte de ce message dans son cahier et a répété à plusieurs reprises lors de rassemblements au cours desquels de jeunes allemands ont immédiatement soumis leur candidature, enleur demandant de les inscrire comme volontaires à l'Armée rouge. Et tout le monde dans la république savait que des milliers et des milliers d'allemands de l'Union soviétique avaient servi honnêtement et fidèlement dès le premier jour de la guerre dans les secteurs les plus avancés du front occidental.
Et tout à coup - comme de la neige sur la tête, comme un coup sournois du coin - ce décret sinistre! Comment pourrait-il arriver que des milliers d'allemands de la Volga qui travaillaient, qui combattaient les nazis avec des armes, d'après le rapport TASS, après un mois et demi - selon le décret du 28 août 1941 – sont devenus des complices du fascisme?!
Si on ne pouvait trouver qu'une seule personne sensée pouvant expliquer de manière simple et compréhensible ce que tout cela signifierait, qui et dans quel but insulter, humilier, piétiner, condamner à l'exil, tourmenter, tuer un peuple entier, plus pacifique, plus respectueux de la loi docile et travailleur, impossible à imaginer?!
«Wo ist der verfluchte Hund bergraben?»[2] - s'est demandé l'ambulancier-immigrant spécial. Où est ce chien repoussant enterré? Qu'y a-t-il derrière cette cruauté impensable? Est-il possible que les calomnies et l'insidiosité du vil Adolf soient apparues ici? Ou est-ce un acte de vengeance? Contre qui? Pour quoi? Et cette vengeance, cette punition est-elle justifiée par une inaccessibilité, un paria, les objectifs politiques les plus élevés? N'est-ce pas simplement cracher dans l'âme des gens? La mise en œuvre des mesures très punitives, qui franchement menacées décret? Et n'est-il pas derrière cette méfiance politique appartenant à l'État envers les peuples qui, depuis le temps de Catherine la Grande, ont tant fait pour le grand empire, que jusqu'à un certain moment, ils n'étaient pas particulièrement

[2] *Où est ce fichu chien enterré? (allemand).*

cachés? Est-il possible que, sous prétexte de guerre contre le méprisable fasciste Führer, quelqu'un, tout-puissant, ait conçu de cette manière une vengeance secrète de l'ensemble de la tribu teutonique? À partir de ces questions, la tête a enflé, le cœur a commencé à battre la chamade, il s'est senti mal à l'aise, et il a sauté au milieu de la nuit, il commençait à se précipiter dans la pièce et détestait, il se prétendait incapable de partir, pour se débarrasser de ces doutes éreintants avec lesquels il était ici, dans les villages, et il n'y avait absolument personne à partager avec lui. Pas une seule âme dans ce désert ne pourra y répondre intelligiblement. De plus, il n'est pas capable de comprendre ses tourments nocturnes. Et aucun de ses kazakhs ne se soucie de ce qui se passe dans son âme. Il s'avère qu'il est condamné à la solitude. Il semble avoir fermé, à contrecœur, dans la solitude de son propre cœur.

«Non... il y a quelque chose qui cloche... ça ne peut pas être! Cela ne devrait pas être le cas! », - il s'est forcé à désespérer et à persévérer. Il ya soit une terrible erreur fatale, soit des intrigues de l'ennemi, soit une volonté incrédule, méfiante, trop prudente et vengeante... Au fil du temps, il a fini par être convaincu qu'il s'était arrêté dans ses pensées nocturnes odieuses. Sourd et sans espoir, que lui seul ne peut faire face à ce flot de doutes, à un tourbillon de tourments et qu'il n'y a pas une seule personne, pas une seule âme dans tout le district, qui pourrait expliquer l'essence cachée de ce qui est arrivé au chagrin national et soulager son angoisse vague. Il croyait que tous ses doutes seraient résolus en eux-mêmes par une guerre victorieuse contre Hitler. Seule une victoire rapide dans laquelle le grand dirigeant n'aurait plus aucun doute, le dissiperait, l'un des colons spéciaux, l'inquiétude, répondre à toutes les questions et organiser, restaurer tous par la justice suprême. Cela signifiait, en vain qu'il tourmente, se tourmente de questions insolubles. La réponse ne leur apportera qu'une victoire sur la racaille fasciste.

Il s'est endormi épuisé, torturé, est tombé dans l'oubli et a souvent vu les mêmes rêves terribles et sans fin, qui étaient essentiellement le reflet de la réalité récemment vécue.

... Liber Highland, que les troubles ont commencé dans les villages et les centres de canton, a été promulgué à peine par le décret du Présidium du Conseil Suprême de l'URSS «Sur la réinstallation des allemands vivant dans la région de la Volga»! Il semblait que toute la république était engloutie par un incendie, comme si la steppe irrépressible tombait bourdonnante des deux côtés de la Volga - sur Bergseite et sur Wiesenseite - dans les parties montagneuses et vallonnées, ainsi que sur les rives droite et gauche.

Dans l'esprit des dirigeants autonomes allemands, on était persuadé que l'expulsion universelle était une mesure préventive forcée, expliquée uniquement par les dures lois du temps de guerre, des circonstances extrêmes qui ne sont pas sujettes à discussion, c'est le blâme, c'est exclusivement les allemands eux-mêmes, tous ces Volgaduic ou Volksdeuic, appelez ça comme vous voulez, peut-être un voyou, un gangster Hitler, mais pas le gouvernement soviétique, pas le Soviet - est démocratique et humaniste quelque chose - le gouvernement, et non pas le peuple soviétique et surtout son grand chef. Oui, oui, les coupables ne devraient être recherchés que parmi les allemands. Dans leur malheur, s'ils considèrent l'expulsion totale comme telle, ils sont les seuls à blâmer. Par conséquent, laissez-les se blâmer! Ou, sur leur impératrice, un seul sang qui les a séduits avec la simplicité russe il y a presque deux cents ans...

La plupart des dirigeants du PN de la République socialiste soviétique autonome, parmi les allemands, ont accepté ce décret dans cet esprit et agi dans le strict cadre du stipulé, c'est-à-dire facilité à tous égards, organisée - sans résistance, sans provocations et sans excès - laissant leurs tribus . Une fois, il y a une telle installation native Partei und Regierung, il est nécessaire de l'exécuter avec beaucoup de soin, vraiment allemand. Soit dit en passant, par la conduite impeccable de la déportation universelle, ce mot n'a pas été honoré, il a été peu utilisé, car il n'était pas entièrement en harmonie avec l'humanisme et la démocratie déclarés, mais a préféré dire: «évacuation» ou «expulsion». non seulement les autorités locales, l'armée et le NKVD ont été jetés, mais également les militants du

parti parmi ceux qui ont été déportés. C'était donc fait de temps en temps: le bourreau s'acquittait de sa tâche avec l'aide de la victime. En outre, les victimes non seulement aident volontairement le bourreau sophistiqué, non seulement facilitent son travail sanglant, contribuent non seulement à l'accomplissement de son complot noir, mais humilient de manière humiliante les blessures et la mort causées. C'est le délice de l'art du véritable bourreau.

C'est arrivé tellement avec l'expulsion des allemands russes. Une république tranquille, confortable et prospère, avec son ordre exemplaire en quelques jours, s'est transformée en une zone sinistrée. Il n'y avait plus de temps pour réfléchir.

Avec de nombreux militants du canton, David Erlich, du matin au soir, suivant les instructions du parti, a sillonné les villages allemands et a donné toute l'aide possible pour organiser l'expulsion. Des images de douleur nationale terrible lui ont été révélées. Partout l'expulsion a eu lieu dans une hâte terrible. Les gens ne comprenaient pas ce qui se passait. Ils se sont demandés quoi emporter avec eux, en quelle quantité, à quelle station le chargement aurait lieu et à quelle composition, comment s'y rendre, quel parti ils enverraient, à qui faire quoi avec le bétail, à qui ils devraient être transférés chez eux, dans les fermes soit tout refléter dans certains documents, soit tout abandonner, à laisser à la merci du destin et de courir à rien, pour fuir leurs lieux familiers, comme s'ils avaient pris feu, où qu'ils se trouvent.

Le lendemain, dès que le décret sur l'expulsion a été promulgué, tous les villages et auls de la République de la Volga, les allemands de la région de la Volga ont été encerclés par des hommes armés de l'Armée rouge et d'NKVD. Renfrognés, silencieux, imprenables, ils observaient de près les tâtonnements allemands, surveillaient les entreprises publiques, montaient des gardes au conseil de village, à l'école, au club, aux fermes, aux bases, aux greniers et aux étangs, marchaient de maison en maison, regardaient et vaguaient les coins, effrayant les femmes et les enfants, ne laissaient pas sortir une seule âme vivante des villages, car chaque allemand était strictement enregistré. La forme formidable de la garde armée effrayait même les poustolayka du village, ils trottinaient entre les maisons, la queue entre leurs jambes et baissaient leur

museau. Il est devenu évident pour tous que les mots du décret sur les mesures punitives à l'encontre de la population allemande n'étaient en aucun cas un son vide. Aucun contact humain avec les personnes expulsées de l'Armée rouge ou des pseudos navavés n'a été autorisé. Dès le premier jour de l'expulsion, il était clairement souligné: les camdenas allemandes de bonne humeur et simplement insolites devendraient, sinon complètement ennemies du régime soviétique, du moins «pas des nôtres». Pas de salutations amicales: «Rot front!», plus récemment distribués partout après que lors du congrès des kolkhoziens du Kremlin, le grand dirigeant lui-même a un jour accueilli avec ces mots une délégation de la Volga allemande «autonomie, pas de Telmanite». Même les dirigeants de la république et des cantons, le parti et les dirigeants du Komsomol, parmi les allemands autochtones, se sont laissés aller à l'idée d'un hocher de la tête et aux auteurs des instances vigilantes devant les représentants des instances de surveillance.

Le soleil d'automne contemplait de loin le chagrin humain versé. Les nuages ont secoué le ciel blanchâtre. Avec un clocher tirant l'esprit a pourri de dépérissement. Au début du crépuscule gris, le quartier a été assommé par un hurlement de chien inconsolable. À l'aube, séparément et écrasés, comme par force, d'un œil, les coqs chantaient d'une voix rauque.

David Pavlovich, comme s'il avait été bouleversé, s'est précipité autour du village du canton de Gnadenflur. Ce qu'il a vu ces jours-ci l'a plongé dans le désir et le découragement. À Marienburg, deux douzaines de villageois marchent lentement et tristement, sans dire un mot, silencieusement, comme si tout le monde était engourdi à la fois et se dirigeait vers la gare de Ples. Au cours de ces journées, le commissaire cantonal a autorisé à s'habituer aux pleurs féminins frénétiques, aux enfants qui pleuraient, aux malédictions réservées aux hommes, et c'est ici que le triste, engourdi par le chagrin et le ressentiment s'est déplacé à bon kilomètre. Dans les wagons, entre les coffres et les balles, les anciens, des femmes âgées aux cheveux gris et bien rangés, des enfants qui avaient fui étaient assis, et des hommes forts, brûlants et sombres, se promenaient déprimés; un peu plus loin,

les chiens des villages mixtes étaient lâches - et tout le monde se taisait, comme s'il avait juré le silence. Les vieillards restèrent silencieux, regardant avec des larmes aux yeux l'endroit où était resté le village autochtone abandonné, où les esprits des ancêtres se ruaient dans des ombres invisibles; les enfants se taisaient, ne comprenant pas ce qui se passait, opprimés par le chagrin de leurs parents; les hommes, excommuniés de la manière habituelle et stricte du travail consacré, de chez eux, de toutes les personnes habituelles et silencieuses, seraient restés silencieux, ce qui serait le sens de leur vie. Même les chiens étaient déprimés, ils ont senti un malheur indicible, abattu fidèlement et fidèlement, accompagnant leurs propriétaires au cœur brisé comme s'ils se rendaient au cimetière dans la steppe. Et les chevaux ne ricanaient pas, marchaient mal. Et les camions et les chaussettes de colonisateur bien huilés et bien conçus ne grincaient pas.

Sur le côté, il semblait qu'un train de wagons mort se déplaçait dans un terrible rêve sans fin.

David Pavlovich se tenait sur le bord de la route, observait cette procession lugubre, reconnaissait ses connaissances parmi les hommes, levait la main, mais personne ne répondait comme si personne ne l'avait vu.

Il était responsable de la santé, autorisé par le parti à expulser les allemands de la Volga en bordure d'une route de village, seul, comme un poteau, fatigué, épuisé, poussiéreux, sous le choc, et s'occupant confus de ses compatriotes, qui étaient entrés dans l'inconnu, nulle part. Les gens se taisaient, obéissaient au destin et avaient inconsciemment le sentiment de dire au revoir à leur passé, à leur patrie pour toujours, pour toujours et à jamais. Ils allaient et venaient en direction de la gare de Ples, comme pour aller au Calvaire.

Une telle procession silencieuse, semblable au mouvement des ombres éthérées sur une immense toile, a été vue pour la première fois par David Erlich, et ce qu'il a vu dans un village catholique perdu dans la steppe de la Volga l'a choqué.

En ces tristes jours de septembre, il a immédiatement vu descendre des villages allemands bien équipés, habités avec amour et soin méticuleux, le long desquels marchaient sans répit les vaches non

militaires, des chèvres aux yeux rouges, pétillantes, affolées, laissées par les propriétaires du so-bak. Du pis gonflé de vaches et de chèvres coulait de l'eau blanche, blanche, laissant une marque sombre sur le sol poussiéreux. Les vaches du compagnon rugissaient de douleur, de désespoir et d'indifférence aux portes, aux portes des maisons, attendant les tendres mains des ménagères avec des serviettes propres sur les épaules et une bourse à la main. Des fenêtres purement lavées regardaient silencieusement leurs maisons silencieuses. Sur les toits, sur la clôture et les haies, la laine marchait, scintillant avec des étincelles vertes, de grands chats soignés. Dans les étangs, les fosses, sur les rivières il était blanc-blanc des oies et des canards ont été laissés sans surveillance. À l'heure convenue, les troupeaux d'oie, menés avec calme par le chef, rentraient chez eux après avoir abreuvé, chantant pendant une longue période devant la célèbre barrière et, sans attendre la nourriture désirée, piétinés quelque temps perplexes, ils retournèrent à l'étang.

Les fruits dans les jardins non nettoyés surchauffaient.

D'étranges animaux en peluche gardaient des jardins bien entretenus. Des récolteurs de bunkers complets étaient restés imobiles, congelés dans les champs. Le vent de la Volga infusé par les herbes différentes marchait librement - espiègle par les chaumes déserts, les oreilles dorées parsemées d'or.

Tout, oui, tout, acquis par de nombreuses années de patience, un travail infernal de Tartare, la diligence des ancêtres, a été abandonné non, non, pas par la volonté de Dieu - jeté à la poubelle: maisons de bonne qualité, meubles, jardin, caves, entrepôts, hangars avec stocks annuels, granges, porcheries, poulaillers, bains publics, cuisines d'été, jardins, parterres de fleurs, moulins, fromagers, puits, toutes sortes d'objets récoltés, récoltés pour le bonheur de leurs propriétaires avides et de leurs descendants - tout, tout, tout du jour au lendemain, par intention malveillante, imprudente, barbare, a été laissée, jetée dans ces heures. jours polaires. Tout est tombé dans l'abîme, s'est effondré dans l'abîme, dans le tartare. Tout a été enlevé aux personnes qui ennoblissaient ces terres sauvages, jadis négligées. La punition pire n'existait!

Dans un village, les hommes de l'Armée rouge ont arrêté un vieil oncle allemand qui se dirigeait vers le cimetière à l'aube. Il les a confus pour expliquer que ses parents, ses frères, sa famille et ses proches ont été enterrés dans le cimetière. Il voudrait, par exemple, leur dire au revoir enfin avant leur expulsion. Et rien de plus, weiter nicht's, ja, ja... Qui sait quand la chance de leur rendre visite va tomber? peut-être il n'était plus destiné à revenir ici d'un pays étranger inconnu. Des larmes coulaient sur les joues rasées de l'agriculteur grisonnant bauer-collectif. L'Armée rouge ne le laissait pas faire.

- Pas autorisé, Fritz!
- Oui, je ne suis pas Fritz... je suis Heinrich...
- Quoi qu'il en soit! .. il a décidé de s'échapper, poivre allemande et saucisses?!
- Zyurik, espionne! Saboteur! Il voulait au cimetière! ..

À Zichelberg, fermant soigneusement les maisons, les allemands se sont agenouillés et ont embrassé avec respect le seuil de la porte d'entrée. Certaines vieilles femmes descendant du porche se sont évanouies. Les vieux hommes, dont les grands-pères avaient autrefois établi une colonie allemande dans une steppe isolée, ont été conduits aux armes à la main. Certains portaient une Bible obscurcie par le temps sur des mains tremblantes et allongées - un joyau de famille enlevé de pays des pères ancêtres des colons et ont miraculeusement survécu au cours de la récente et difficile période sans Dieu.

Aux yeux de la tête de l'actuel stakhanovite Vogel, l'inquiétude et la peur ont été vues. Il a dû aider sa famille à rassembler ses affaires au cours d'un long voyage. Il traquait jour et nuit une ferme collective, n'osant partir pour un seul pas. On lui a dit: «Jetez tout en enfer! Pensez-vous à cela maintenant?», mais il n'a écouté personne comme un fou, encerclé près d'une colline de grain, parfaitement recouvert d'un auvent en toile.

- Genosse Erlich, liber memen... eh bien, parlez-en à quelqu'un à envoyer de toute urgence.

Il doit passer actuellement sur l'acte! Je vais quitter le train... Genosse Erlich, eh bien, envoiez quelqu'un me donner l'honneur. Avec la même demande, le directeur de la ferme de Polevodino l'a également saisie.

- Comment puis-je quitter la ferme?! Eh bien, il y a un pouvoir soviet! Eh bien, envoyez quelqu'un russe ou un berger ratar, alors je me suis présenté sous la loi. Demain matin, je quitterai la station, et je suis ici, comme en laisse!

Eh bien, ayez pitié, Genosse Erlich... Vous êtes le Partyman.

Mais comprenez-moi! ..

Et le partayman Erlich était impuissant à tout entreprendre. Il a fait appel au commandant du groupe de l'Armée rouge ou au chef du détachement du NKVD, a supplié d'aider ces pauvres et confus, les paysans collectifs et Stakhanov, des ouvriers nobles, des ouvriers nobles, des phares, la renommée du canton, mais ils ont seulement fait signe de la main.

- Oui, laissez-les rouler! Ils vont gérer et comprendre sans eux!
- Mais il doit y avoir de l'ordre!
- Laissez faire! Vous pourriez penser que sans votre ordre nous sommes tous perdus ici...

Le mennonite Frese, enseignant de l'école de sept ans, avait sa propre préoccupation. Toute sa vie, il collectionnait le folklore des allemands russes, des livres, des manuscrits sur l'histoire des colons, des publications littéraires, des magazines, des almanachs, des journaux, des expositions anciennes qui occupaient presque toute sa maison; avec tout son désir, il ne pouvait même pas prendre une petite partie de cette richesse avec lui, et il se précipita vers les autorités locales, alla au cantonobrique, demandant, priant les autorités de porter ses trésors à la gestion des archives ou au musée, être, choisir une classe à l'école pour conserver et le remettait entre de bonnes mains, mais personne ne voulait en entendre parler maintenant.

- De quoi parlez-vous, professeur Frese!
- Le destin du pays est décidé, et vous parlez de déchets être cuit au four!

- Ce ne sont pas déchets. C'est la culture, la richesse nationale. Cela n'a pas de prix!
- Professeur Frese, calmez-vous, revenez à vos sens! Et ne soyez pas confus, s'il vous plaît, sous vos pieds. C'est pas à vous!
Et dans les magasins ruraux, jour et nuit, on entendait de la musique pour gramophone: des policiers, des enfants courageux du NKVD, réputés pour leur répression contre les réserves allemandes gratuites, persuadés que les allemands respectueux de la loi qui organiseraient les expulsions se passeraient de leur surveillance vigilante.
Des rumeurs calomnieuses se sont glissées à travers le pays humilié et profané des allemands de la Volga. Ces rumeurs ont été propagées intensément par quelqu'un, gonflées et inspirées. Pas étonnant, apparemment, le gouvernement soviétique les expulse. Il n'y a pas de feu sans fumée. Surtout visible. Ce sont tous des espions et des saboteurs. Seulement prétendre être innocent, bauers travaillants. Tribu diabolique teutonique! Combien de chagrin cela a apporté au peuple russe! Entendu, entendu?... Ils disent que le peuple est empoisonné... le blé est brûlé... le bétail est détruit... les maisons sont endommagées... les armes dans les caves sont cachées... avec du pain et du sel, les troupes nazies sont rencontrées ... quelque chose y explose... panique et sentiments défaitistes sement...
À partir de ces rumeurs et de ces fabrications, l'esprit était stupide.
Personne n'a pas vu d'espions, pas de saboteurs, pas d'armes, pas d'atterrissage, pas de champs de blé engloutis par le feu, pas de puits empoisonnés, pas de maisons éclatées. . . et de ridicules rumeurs perverses traînant sur le sol, généreusement ensanglantées, puis le peuple qui a été expulsé à la hâte dans des terres inconnues...
La direction du canton parmi les allemands, après avoir activement aidé les autorités à exécuter le plus haut décret relatif à l'expulsion de la population allemande de la région de la Volga, a également été organisée mais livrée aux gares de chemin de fer, où elle a plongé dans le dernier échelon qui les a envoyés, en Sibérie et au Kazakhstan après les tribus humiliées, diffamées, honteuses et malheureuses.
Quand on couper du bois - les murmures volent.

Le bourreau et la victime sont uniques. En tant que parti et les gens.
La guerre sans victimes ne vit pas. La victoire sera la nôtre.
Pendant les nuits d'hiver sourdes, David Erlich, un ambulancier spécial du village situé au bord de la rivière kazakh Esil, était persécuté par des visions et des souvenirs terribles comme un cauchemar.

XIV

Conformément à la Résolution du Comité de la défense de l'État du 7 octobre de cette année n° 2388 (SS) pour obliger l'administration régionale du NKVD et les commandants militaires régionaux à mobiliser tous les allemands âgés de 15 à 16 ans et de 51 à 55 ans inclusivement pour qu'ils remplacent les colonnes réinstallées des régions centrales de l'URSS et de la République allemands de la Volga dans la région.
2. Dans le même temps, à mobiliser les femmes allemandes âgées de 16 à 45 ans incluses dans des colonnes de travail. A liberer de la mobilisation des femmes allemandes, enceintes et ayant des enfants de moins de 3 ans; enfants existants âgés de plus de trois ans, à transférer aux autres membres de la famille et, en l'absence d'autres membres de la famille, outre ceux mobilisés, à transférer les enfants à leurs proches».

(Sur la mobilisation des allemands dans la colonne de travail. 9 octobre 1942 Dossier spécial).

Un coup sec à la fenêtre a réveillé l'ambulancier. Tant dans la chambre que par la fenêtre, il faisait encore complètement noir. Jaras dormait paisiblement. David Pavlovich s'est habillé rapidement, a jetaésur ses épaules des talons. Quelqu'un en manteau en peau de

mouton se tenait près du porche. Dans ce document, il n'a immédiatement reconnu le magasinier Almich.
- Oh, perchyl, partons vite. Mon fils se sent vraiment mauvais.
- Quel est le problème est survenu avec lui?
- Je ne sais pas. Des gémissements, des cris, il attrape les curseurs.
- Ça fait combien de temps pour lui?
- Il a passé deux heures à crier. Il tremble tout. J'ai pensé d'attendre jusqu'au matin. Et il empire.
- Attends une minute.
L'ambulancier a disparu derrière la porte noire et est rapidem sorti avec une trousse de premiers soins sous le bras. Ils ont marc en silence. Aul dormait. La neige criait sous ses pieds et a résor du haut. Les étoiles scintillaient faiblement. Elles semblaient fig dans le ciel noir. Il frissonnait froidement. Déjà pendant plusie années consécutives, il n'était pas possible de dormir suffisamment que ce soit un devoir du conseil de village ou des défis sans fin. puis il y a eu le froid épuisant.
La maison du magasinier était étouffante et dépravée. Près poêle la lampe fumait. Sous la couverture gémissant le adolescent du magasinier. A proximité, penchée vers le bas, vieille femme nasillonnée: «Oh, Allai», - tout le monde redressai couverture et caressait la tête grise et froissée du petit-fils.
David Pavlovich a jeté un manteau court, un chapeau et mitaines au seuil, se frottant les mains.
- Quel est votre nom, jigite?
- Kham-za.
- Oh oui... je m'en suis souvenu. Je te connais. Où ça fait mal, Khamza?
- Tout... tout fait mal.
- Eh bien, tout à la fois ne peut pas faire mal.
- Le ventre me fait mal. La tête fait mal. Le dos... oh!
- Oh, Allah-ah... - la vieille femme gémissait et tout rétrécitait, devenue encore plus petite.
L'ambulancier a senti son pouls, a touché son front avec sa main e jeté la couverture. Le ventre et la poitrine de Khamza étai

étroitement recouverts d'un châle en duvet. Sous c'était un chiffon. Sous le drap - quelque chose de jaune, huileux.
- Qu'est-ce que c'est?
- C'est... c'est..., a barboté le magasinier. – C'est la graisse viscérale. La graisse du cheval. Notre kazakh dit, que cela aide.
- Emporte-le!
Le ventre du mec était couvert de graissede cheval. Khamza resserrait ses jambes, se mordait les lèvres. Le visage était bleu pâle. Cela lui faisit sentir la froid, puis l'a fait tomber dans la fièvre..
- Grand-mère, donnez-lui une gorgée de thé chaud, a déclaré l'ambulancier - Et toi, Almich, lance-toi aller chercher la charrette à cheval.
- Pourquoi
- Il faut emmener votre fils à Marinka. De toute urgence.
- Pourquoi Marinka? Donne-moi le médicament.
- Le médicament ne va pas aider. Il est nécessaire de s'adresser au chirurgien.
- Pourquoi au chirurgien?! – le magasinier était indigné. – Pourquoi Marinka? Tu es médecin. Tu dois le trauter! Chirurgien, il va couper.
- Pourquoi couper?!
- Ecoute! Venez aller chercher la charrette à cheval! – a dit l'ambulancier. La vieille femme marmonnait quelque chose. Le magasinier a mis un malakhai, mais était toujours à la porte.
- Dépêche-toi!
- Grand-mère a dit: tu n'as pas besoin de Marinka. C'est mauvais là, elle a dit. Que ce soit à la maison, elle dit. Elle dit: Dieu donnera – il ne mourira - va vivre.
- J'ai entendu ces mots... – L'ambulancier a vêtu en silence, a attrapé Almich et a frappé la porte du pied. -
- Viens et ne discute pas.
- Ils ont réveillé le directeur de la ferme, lui ont pris le cheval et le traîneau, puis l'ambulancier a fait piquer pour Khamza et, enveloppés dans une atmosphère plus chaleureuse, ils sont allés dans les environs au crépuscule le matin. Khamza se sentait mieux. Couvert d'une peau de mouton, il s'est endormi bientôt. Il y avait de la neige

profonde dans la forêt. C'était calme et chaleureux. Le cheval et le traîneau tombaient souvent dans des congères. De temps en temps, l'ambulancier sautait du traîneau, marchant maladroitement à côté.

- Dans la région où nous sommes arrivés, le soleil nous a guettés. Il faisait froid à l'hôpital, inconfortable. Dans le couloir derrière la longue station, le médecin de garde somnolait. Il fronçait les sourcils en regardant le greffier adjoint, a jeté un coup d'œil rapide sur Khamza, lui a ordonné d'enlever ses vêtements de rechange et l'a envoyé dans la salle d'attente. Puis il a disparu. L'ambulancier attendait dans le couloir. Le médecin est revenu concerné.

- Vous avez raison: tout signe d'appendicite. Maintenant Kovalenko ira. Nous allons opérer. Emportez les affaires.

- L'ambulancier a pris un manteau de fourrure, un manteau en peau de mouton, des bottes en feutre, il a été envoyé à la sortie, mais le médecin de service l'a arrêté.

- Oui, au fait, on vous a demandé à plusieurs reprises au bureau de recrutement. Il n'y a pas de lien avec l'aul: vous n'allez pas pour prendre le courriel, les fils sont piqués. Assurez-vous d'y aller.

- C'est quoi? – en froidissant, a demandé David Pavlovich.

- Le médecin de service a seulement tiré son épaule et a disparu par la porte.

Au bureau de recrutement militaire, il a obtenu l'ordre de l'armée du travail. Il l'a lu longtemps, l'a tourné dans ses mains et l'a relu comme si ses yeux étaient incrédules. Des accusations étaient prévues pour demain à onze heures du matin. Vous devriez avoir deux sous-vêtements, des chaussettes chaudes, des produits pour trois jours...

Il est allé aux services de santé de district. Yakovchuk n'était pas.

Au lieu de cela, il y avait une femme grande et mince. Elle tapotait ses yeux de consternation, écartait les bras, tendait la tête vers son nez: «Guerre!» Et lui dit de fermer le centre médical et de laisser les clés au conseil du village.

Puis elle est revenue soudain à l'esprit:

- Et vous gérez par lequel des centres médicaux ?

Il a souri avec ironie et est parti. Puis il est resté longtemps près du cheval, caressait tout, caressait son côté givré. Les pensées étaient

confuses, la faiblesse était enroulée dans son cœur. Il n'a pas été frappé par l'ordre. Qui ne le reçoit pas maintenant: à qui - au front, à qui – à l'armée du travail. Il était frappé par l'indifférence, l'indifférence avec laquelle tout d'un coup tout s'était passé. Comme si la personne ne parlait pas. Le médecin de service ne faisait que taper sur son épaule et le bureau de l'enrôlement militaire a demandé à peine: «Erlich?» Et a poussé une assignation à comparaître. Et maintenant, le nouveau patron: «Et vous gérez par lequel des centres médicaux?» Apparemment, le pauvre homme n'a pas eu le temps de comprendre la situation.

Eh bien c'est tout. Nulle part et personne n'en avait besoin. Juste au cas où, il s'est de nouveau tourné vers l'hôpital de district, il a appris qu'il y avait le temps d'opérer Khamza. Kovalenko, chirurgien, a félicité l'ambulancier pour la résolution et l'efficacité, un peu plus et l'appendice éclaterait avec un gars, et tout va bien, collègue, dans cinq jours, vous pouvez emmener le patient...

Il était inutile de s'arrêter chez le pharmacien Bronstein. Quelqu'un d'autre viendra pour prendre les médicaments...

Il s'est précipité dans le traîneau, a touché le cheval. Il a stagné dans le froid, a apparemment traversé, et maintenant il a couru vivement, sans piquer, comme s'il sentait que la personne dans le traîneau n'était pas le moment pour elle. Là-bas, au-delà de la forêt, s'élevait au soleil de façon désespérée mais inutile. Un vent perçant se levait. Une plaine blanche et silencieuse s'étendait autour. Aussi insensé, indifférent à tout dans le monde. Une bande sombre, à peine perceptible, longeait une route d'hiver déserte. Le voyageur en traîneau se sentait inutile, aux larmes seul. Il s'en fichait non plus à ce soleil incolore et impuissant, ni à la triste steppe raide sans personne, ni à la blancheur mortelle de la neige. C'était solitaire autour; vide noir et sans aucun âme. Il était étendu sur le visage, enseveli dans la peau de mouton sale d'un manteau de peau de mouton et ne pensait à rien. Il ne s'est réveillé que dans la forêt, lorsque le cheval, se noyant sur le ventre dans les congères, a commencé à marcher. Puis il a pleuré et a erré à côté de lui, tenant un limon d'une main.

Il n'a pas appelé Karatal, il a emprunté la route inférieure. Il s'est enveloppé chaudement et a commencé à regarder dans la steppe,

mystérieusement repliée sur lui-même. Le cheval trottait, des morceaux gelés volaient sous les sabots et, le long du ciel gris et gris, sans se laisser distancer, glissaient à travers le soleil glacé, très solitaire.

Il est rentré au village dans l'après-midi. Il est allé à la chasse au trésor, il a remis le cheval et des objets, s'est rassuré, s'est réconforté, il a rappelé de prendre mon fils une semaine et de le visiter au moins pour demain.

«Bien, bien, il a pensé. - Maintenant, tous les soucis sont finis. J'ai travaillé le mien, perchyl. Maintenant, je vais inonder le poêle, boire du thé chaud et m'endormir. Bien!»

Il a tâtonné la clé sous le porche, est entré dans la pièce. Et là c'était triste. Seul le réveil sonne indifféremment. «Pourquoi attiser le poêle? Et pourquoi ai-je besoin de thé? Je ne veux pas manger de toute façon... je ne peux pas. Dors... dors... Cela se révèle être une nouvelle déportation précipitée.

Il, bien habillé, s'est laissé tomber sur le lit, s'est couvert d'un manteau de fourrure et s'est détourné du mur. D'habitude, il s'endormait facilement, immédiatement, se touchant à peine la tête. Et maintenant, le rêve n'est pas parti. Soudain, une pensée l'a traversé: mais à la maison, il semble qu'il n'y ait rien. Pas de farine, pas de blé. Il se levait d'un bond, regardait dans le recoin derrière le poêle où étaient gardées les maigres larves. Oui c'est ça. Il y avait un pot de pois sur l'étagère et un demi-seau de pommes de terre au fond. Il a ouvert le coffre. En bas se trouve un maigre sac. Il n'y avait pas plus de deux bols dedans. «Voici les temps! Que vais-je laisser pour Jaras? Oui, et on m'a dit de prendre les produits pendant trois jours avec moi... », - il a pensé avec perplexité. Il y avait aussi peu d'argent. Le salaire est en retard. Aller au baskarma? Il a écrit deux livres de blé à l'automne. Et lors de la réunion du conseil d'administration, il a récemment déclaré que, mis à part le fonds d'amorçage, il ne restait plus un gramme dans la ferme collective. Il a rappelé que le chef, Jansky, avait promis de donner du pode de seigle pendant encore un mois. Ici, comment d'ailleurs. Il s'est habillé vite.

Non, et ne demandera pas de charrette à cheval. Quelque huit ou neuf kilomètres. Dans deux heures, ça va complètement tourner. Oaras ne reviendra pas de l'école, il sera à la maison au coucher du soleil. Il se resserra plus fort, prit presque tout le contenu de la

trousse de secours dans ses poches - juste au cas où, il a prés un sac à dos et s'est mis en route.
Le vent a soufflé, l'a poussé dans le dos, et la route a tout le temps descendu, et il a rapidement atteint l'étroit, puis a atteint le gué de pierre, le sentier s'est blessé dans le calme. Sous les buissons de talnik, les Blancs ont été mouchetés. Le silence inhabituel de gué Kamenny était alarmant. Ichim était incroyablement petit et étroit, et la banquise le tenait fermement. Le ruisseau fier et obstiné, avec un rugissement de mousse, bouillant en été, était maintenant freiné par un gel glacial. Et c'était douloureux et pathétique de regarder cette humilité. Pas une rivière, pas une formidable et dangereuse de gué Kamenny, mais simplement un ruisseau asséché et gelé, à travers lequel il était maintenant facile de passer, de sauter par-dessus tous ceux qui en ont envie. Il ne grondait pas, il ne grognait pas, comme en été, ne lançait pas des poignées d'eau sur le visage du voyageur à travers le soleil, il ne courba pas, ne faisait pas bouillir une force débridée, mais a resté tranquillement à ses pieds, humblement humiliant, atténué et mou. Et, en quelque sorte, je désirais mon destin: voici, tu vois, beau, fort et jeune, ma colère était terrible, mais j'ai trouvé un pouvoir noir et sauvage, qui m'a ligoté, tordu avec des cerceaux de glace. Et maintenant je suis sans forces, impuissant. La neige était dure, comme un linceul, couvert, tout au fond gelé. Humble et insignifiant...
Avec angoisse, il regardait les congères enneigées, qui étaient donc des berges basses et douces, la pierre glacée qui s'écrasait dans la rivière silencieuse, le tugai gelé, le lièvre et les traces d'oiseaux sur la neige, le gué Kameddy torpide. Et encore plus obscurci son âme. Il a soupiré et, se baissant lourdement la tête baissée, a marché sur la glace...
Il n'a pas trouvé chef dans Jean-Jol, mais le magasinier, après avoir cru le mot, a donné le pode de seigle. Sur l'ordre du jour, qu'il partait demain, l'ambulancier n'a pas dit un mot. Cependant, il n'était pas possible de partir immédiatement. Au début, il était persuadé de regarder une grand-mère, qui était tourmentée par le

bas de son dos, puis on la poussait de tous les côtés: quelqu'un avait mal à la dent, un autre avait la tête, un troisième avait une fistule, quelqu'un d'autre attendait une direction à l'hôpital de district. Dans la cour il commençait déjà à faire nuit. Il s'est souvenu de l'ordre du jour, du fait qu'il avait besoin d'aller à la maison, de sécher du seigle sur le poêle, de le broyer dans un moulin fait maison, de faire des gâteaux sur la route, de ramasser des objets et qu'il ne ferait pas de mal de dormir pendant tous ces jours. Demander un cheval? Qui veut rouler la nuit en regardant à travers Ichim? Oui, et porter quelque chose à quelqu'un? Les hommes âgés, les femmes, les jeunes. Et il est gênant de demander: dans ce village, il en sait encore trop peu. Il a jeté un sac à dos sur son épaule, a dit au revoir à la vieille femme malade et à sa belle-fille qui essayait de persuader tout le monde de rester pour le dîner et est sorti. Le bord du soleil pendait encore légèrement à l'horizon. Des ombres glissaient dans la steppe. Il commençait à faire noir. «Mais je n'ai pas le temps», il a pensé. - Il commence déjà à faire nuit et on marchait contre le vent avec un sac à dos en bois de daim. Tugay en hiver, en impassabilité, et il n'est pas étonnant de s'égarer».

À la maison extrême, il s'est arrêté. Un cheval sellé se tenait à la porte. De la vapeur s'en échappait et les flancs juste devant les yeux étaient rouillés, couverts de givre. Un vieil homme dans un énorme malachai en renard a enlevé la selle et a commencé à couvrir le cheval avec une couverture. A proximité, avec une longue tête sèche et haute, était assis un chien de chasse. Qui est ce vieil homme? Il semblait que je ne lui ai jamais demandé de l'aide et qu'ils ne se soient pas vus du tout. Mais que se passe-t-il si vous lui demandez toujours un cheval? À cheval, il serait rentré dans une demi-heure et le matin, Jaras l'aurait repoussée. Pendant ce temps, le vieil homme redressait soigneusement la couverture, tapotait la crinière de son cheval, prenait la selle et se dirigeait vers l'entrée de la maison.

- Hé grand-père! Aksakal!

Le vieil homme a tourné lentement. David Pavlovich s'est approché de lui et lui a dit bonjour. Il a confondu les mots russe et kazakh et lui confiait confusément qu'il était un ambulancier de Kyzyl. , ici il peut même montrer l'ordre du jour, la voilà, regardez, et qu'il a vraiment, vous

savez, aksakal, vraiment besoin d'un cheval, il peut donner un reçu («il a besoin de mon reçu») et demain matin, le cheval sera livré intact et tout fait. Le vieil homme a écouté, a pris des glaçons dans sa barbe, a jeté un coup d'œil sous les sourcils glacés sur le voyageur maigre. Il a entendu parler de l'ambulancier, bien qu'il l'ait vu pour la première fois, car il se produisait rarement l'après-midi au village, se précipitait à travers les steppes, les chasses, et aussi parce qu'il ne s'est jamais auparavant tourné vers les coudes et Baksy et, si c'est la volonté d'Allah, et qu'il n'a désormais pas l'intention de les connaître. Le vieil homme se taisait, l'ambulancier disait tout et disait, craignant que le vieil homme ne le comprennait pas du tout, et le pressait de le persuader de lui donner un cheval, comme si tout son destin dépendait de son consentement.

- Eh, boldy! J'en ai marre! – a dit le vieil homme tout à coup. Il a arraché la couverture, a sellé un cheval, a resserré sa sangle. - Al! Prends le! Tu viendras dans l'aul, jougen... euh-euh... attache bien la bride à selle et frappe le cheval deux fois. Il-même va rentrer à la maison.

- J'ai compris, grand-père. Merci, grand-père Rakhmet, rakhmet! – il a murmuré.

- D'accord. Jaksy.

Il s'est adroitement posé sur la selle, répétant tous les mots «rakhmet, rakhmet» et sentant la motte se prendre soudainement à la gorge. Le cheval est parti rapidement et David Pavlovich s'est senti tranquille, comme s'il volait au-dessus d'une plaine enneigée. Maintenant, le vent n'était pas terrible. Il s'assit même sur les étriers, légèrement, au rythme du stimulant, rebondissant sur la selle et abaissait le manteau du manteau en peau de mouton. Il s'est retourné brusquement dans la gué Kamenny. Il ne voulait plus voir son regard triste et abattu maintenant. Il descendait la douce côte, tenait le cheval un peu sur la glace et, ayant choisi un sentier légèrement perceptible, il l'a touché avec des velkels, l'a laissé s'égarer - des boules de neige jaillissaient sous les sabots. Pendant longtemps, il n'a pas ressenti un tel soulagement, la joie et la vigueur de conduire. À la maison, il s'est rappelé soudainement qu'il avait oublié de demander même quel était le nom du vieil homme qu'il était. Tout ce dont je me souvenais, c'était d'une mince barbe en glaçons et d'un énorme renard. «Oh, c'est grave! La première et peut-être la

dernière fois que j'ai vu une personne et je n'ai même pas demandé le nom. Il a tapoté, a caressé le cheval enflammé sur les côtés, la croupe le cou, a tâtonné dans ses poches dans l'espoir de trouver un morceau de sucre ou d'hématogène, mais il n'a pas trouvé rien. Il a attaché le bout de la bride à la proue, a frappé le grain avec la paume de sa main, a sifflé, a gloussé et le cheval, tête haute, jetant gracieusement ses jambes, s'est précipité vers Ichim. Il l'a regardé avec émotion, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans le crépuscule. Zharas a fait fondre le poêle.

- Où vas-tu, Dyau-aha? - il a demandé en kazakh.

«Au, mon cher», - a pensé David Pavlovich, nous avons terminé nos études. Tout le monde a fini les études. Il a répondu cependant également en kazakh:

- J'étais à Marinka. J'étais à Jean-Jol était. Euh... seigle, kara biday, j'ai apporté. - Et il a abaissé devant lui un sac à dos. - ici!

Vas-y, sèche. Et aujourd'hui nous allons moudre. Les derniers mots dit déjà en russe.

- Pourquoi aujourd'hui?

- Nous devons!

Il a décidé de tout dire à Jaras le matin.

Jaras a fait fondre le feu, a fait du thé, a grillé du blé sur de la graisse de mouton et ils ont dîné. Jaras a commencé à parler kazakh conformément à la procédure dans laquelle il était entré, mais l'ambulancier était distrait, a répondu à sa place et Jaras l'a laissé seul.

- Mélange plus souvent du seigle sur le poêle. Pour ne pas le brûler. Et je cours à un endroit. Je serai de retour bientôt.

«Qu'est-ce qu'il a aujourd'hui? - Jaras était perplexe. - Peut-être que quelqu'un est malade.

Le directeur de l'école, Janakhmet, était assis à la table et, frissonnant devant la lampe, se frottait les lunettes. Apparemment, il vient de sortir de l'école. Tout à côté, à ses pieds, se tenait l'un des côtés lourds et gonflés d'une mallette, sur la table, une pile de cahiers. Les couvertures des cahiers étaient grises, grossières, comme du papier sous le shag. Des avions, des chars, un guerrier dans un casque ont été dessinés dans la partie supérieure, et les mots «Notre cause est juste, la victoire sera la nôtre» dans une police plus basse.

- Oh, allez, David Pavlovich! Bonsoir! – Le directeur a regardé à travers des verres épais, a tiré une chaise.
- Comment ça va. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?
- Et c'est ce qui se passe. – L'a,bulancier a remis l'ordre au directeur.
Janahmet a jeté un coup d'œil sur le papier et l'a posé sur la table.
- Ooh... Vous étiez dans le comité de district?
- Non.
- En vain. Que pensent-ils là? Un agent de santé est pour tous les auls, et ce dernier est aussi pris. Où ils vont maintenant trouver un ambulancier, même en hiver? Eh? Et qu'est-ce qu'en pense le Comité de la santé du district?
- Le Comité de la santé du district m'a dit de laisser les clés dans le conseil du village. Et ils ont demandé je gère quel centre médical.
David Pavlovich a souri.
- Comment? Yakovchuk, ou quoi?
- Non. Yakovchuk est allé au front. C'est Lebedeva qui est assise au lieu de lui.
- Regarde comment! Ce vieil homme a finalement capté. Du premier jour il demandait d'aller au front.
Le directeur était silencieux, regardant pensivement quelque part par-dessus ses lunettes.
- Nous allons nous occuper de vous... Essayons de défendre parle comité de district. Laissez-les faire. Où nous devons maintenant chercher un ambulancier?
- L'affaire est vide. Il n'en sortira rien. L'affaire est résolue.
Le réalisateur a réfléchi encore.
- Essayons. La tentative n'est pas une torture.
- Je suis avec vous dans un cas, Janakhmet Kalievich.
- Oui - le directeur a sursauté.
- Nous devons faire quelque chose avec Jaras. Le garçon est un orphelin.
- Je partirai, quelqu'un sera envoyé à la place de moi. Où va-t-il?
Rentrer à la maison n'est pas le cas. Preparez-le pour aller au pensionnat.

Le directeur a encore pris à essuyer les lunettes.
- Il n'y a des lettres de son oncle là-bas?
- Il était une lettre. De retour en décembre.
- Oui-ah... Question. Après tout, David Pavlovich, il n'y a de places au pensionnat. Moi, donc, j'ai pris deux au-delà de la norme.
Une commission va arriver – ils me tueront. Et aussi, j'ai le droit de prendre les enfants uniquement à partir du cinquième classe. Et Jaras est dans la troisième?
- Dans la troisième. Mais quelque chose doit arriver. Il est orphelin. Orphelin de père et de mère Il faut inventer quelque chose... – a approuvé le directeur et est levé, a commencé un feutrage doux et structuré. – Allons faire ainsi. Laissez-le vivre au centre médical. Il y a du bois de chauffage, il y a des vêtements aussi. Croyez-moi, l'ambulancier se trouvera pas bientôt. Qu'il ne s'ennuie pas, laissez-le prendre l'un des orphelins du pensionnat et il va manger dans salle à manger du pensionnat.
Où est-ce que trente personnes mangent, le repas se trouvera pour le trente-unième. Et bien! Et à l'automne je vais le faire emmener au pensionnat. Alors?
- Peut-être c'est le remède à cette situation.
- Bien, bien. Vos Jaras ne sera pas perdu.
- Merci, Janakhmet Kalievich! Vous m'avez rassuré.
David Pavlovich était sur le point de partir immédiatement, mais le directeur a décidé de le prendre par le coude.
- Attendez. Dînez avec nous.
- Non, non. Qu'est-ce que vous dites? Merci. J'ai tellement d'affaires! - Et comme craignant qu'on ne donnerait la possibilité d'entrer, il s'est saisi du cintre, sa fourrure et son chapeau, s'est précipité vers la porte.
- Et bien, bien... Bon chemin pour vous, David Pavlovich!
C'est très triste de se séparer avec vous, honnêtement. On va faire quelque chose à ce sujet. Peut-être on pourra encore être à l'écoute Je vais certainement contacter le comité de district.
- Merci pour les bons mots. Pour tout!
À la maison, il mélangeait le seigle quelques fois de plus sur le

poêle, puis s'est assis au moulin à main. Jaras, tirant la ligne à côté de lui, préparait des devoirs. La pièce était chaude, en elle le seigle séché sentait. Dans le tuyau hurlé, craignait le vent de février. David Pavlovich tournait les mains, sentant la farine, si le broyage était grossier, goûté, pas goût amer. Il l'a tordu pendant longtemps, a versé soigneusement la farine dans un sac, jetant occasionnellement un coup d'œil à Jaras.

- Assez! - il a dit. - Allons dormir. Demain je vais broyer moi-même.

- Dors, dors, - David Pavlovich lui a souri.

Jaras s'est couché. Et David Pavlovich a écouté, grinçant et pensant, pensant à sa courte vie dans cet aul, au facteur Nourkan, à Jaras, à Maroir, au vieil homme Jan-Jolsky qui lui avait donné le cheval aujourd'hui, au directeur de l'école, et son âme devenait plus légère, plus chaude, comme si soudainement ramolli, dégelant le cœur dans la poitrine.

Ayant fini de moudre, il a rempli le sac de farine de seigle et l'a attaché à la poitrine. Il a versé le reste de la farine dans le bol et a commencé à pétrir la pâte.

C'était calme à la maison. Jaras dormait. Le feu crépitait dans le poêle. David Pavlovich, retroussant ses manches, a roulé le gâteau sur la table sur la route. Puis il les a cuit dans une poêle et comme cela, enterré dans de la cendre chaude. Il a donc vu des kazakhs cuire au four sous un foyer rafraîchissant. Puis il a plié ses affaires dans un sac à dos, l'a posé sur le dessus, enveloppé dans une serviette, des gâteaux parfumés encore chauds, du sel dans une boîte à épices, une cuillère, une tasse en fer-blanc, attaché, l'a mis à la porte, déclenchant un réveil et entrant le lit. Et bien... tout semble plus ou moins installé. Oui... le matin, il faut avoir le temps de visiter pour l'instant Esil-bay, de rendre le manteau court, de dire au revoir et, en même temps, de laisser le violon sauvegarder. Qui sait comment sera la vie? La lettre sera écrite à l'occasion pour Lida, peut-être à Marinka ou à Kyzyljar. Oui, oui... c'est alors, alors...

Il a fermé les yeux et a vu immédiatement les neige, entre lesquelles une route d'hiver dérivait à l'infini, a vu un vieil homme, la barbe en

glaçons, le gué Kamenny, encombré de froid, a vu des boules de neige dures voler sous les sabots d'un ambler, et de nouveau dériver, des congères et la steppe silencieuse sans fin. Bien, bien, il disait en s'endormant pour lui-même, alors un autre jour a passé dans ma vie, un si long jour d'hiver...

Deuxième chapitre

CHRISTIAN

Le vent court au sud et se tourne vers le nord, se tourne en courant

Ecclésiaste

I

Au début du printemps 1943, après avoir traversé le ravin orageux, Ichim s'est laissé tomber dans le lit éternel, remplissant les arbustes côtiers avec de l'eau creuse, tandis que les ravins et les bouleaux étaient en train de fondre la neige, et dans le village de Kyzyl-tu la famille Walter nombreuse a été trouvée. Pour un petit village au bord de la steppe, il s'agissait d'un événement marquant. Le bœuf épuisé, minable, attelé au vieux rydvan qui pleure, a traîné vers la forge au bord du village.

Sur le rydvan empilé un vase plein, recouvert de fer, effiloché, avec de la peinture qui s'écaille sur les bords de la poitrine; à côté, à l'avant, un couvercle en bois noir, empilé de seaux, de pots, de fonte et de chiffons en terre cuite; sur la queue du rydvan, il y avait une balle bosselée, dans laquelle il portait des lambeaux multicolores collés dans des lambeaux et des touffes de coton, et sur la poitrine, comme un moineau congelé - sur le tas de terre, regardait sur le point de voler ou de tomber, un garçon roux et tacheté de huit ans, avec les deux mains appuyées le guitare sur sa poitrine. Il avait l'air pâle et douloureux. Sous le pantalon court et minces on pouvait voir des chaussettes en laine trouées. D'un côté, avec un fouet à la main, marchait un jeune homme aux cheveux noirs. Derrière le rydvan, il y avait encore cinq filles. Chacune portait quelque chose dans la main: qui - la pelle, qui - la poignée, qui - la balalaïka sur son épaule, qui - le panier.

Le soleil ne faisait que réchauffer la terre qui venait de fondre étan médiocre. Au-dessus des clairières les nuages grises roulaient. Les nuages ont dérivé dans le ciel. Sur un aul déserté et déprimé, un nomade solitaire déménagait.

Une chèvre épuisée, aux cheveux longs et déshabillée était attachée à un rydvan. Elle tripotait les jambes avec vaillance, baissant la tête, et derrière elle, une petite fille minuscule n'était pas à la hauteur de grandes bottes piétinées et recouvrait parfois de temps en temps la chèvre d'un mince rameau auquel elle tirait nerveusement une courte queue.

Il n'était pas difficile de deviner que le garçon couvert de taches de rousseur sur la poitrine et sa sœur blonde conduisaient la chèvre à tour de rôle et se relayaient pour s'asseoir sur le rydvan, puisqu'il y avait une chaussure en lambeaux pour deux.

Près de la forge oblique menaçante les nomades se sont arrêtés. Le type plus âgé, aux cheveux roux et baissé, à la tête démesurée, se dirigait activement vers la forge, a touché la boîte aux lettres rouillée, tandis que les autres, autour du rydvan, regardaient autour de lui avec confusion.

Une foule de garçons manques d'aul, poursuivant une balle en feutre sur une prairie asséchée derrière une forge, se sont immédiatement rassemblés et se sont égarés devant d'étranges extraterrestres.

- Hé, qui sont-ils?
- Nemys, a déclaré Salim. - Mon koke les a invité à travailler à la ferme. Voici ce roux parlait à koke bouche habile.
- Nemys?! ..
- Oybay, pachys, ou qui? Captif?! ..
- Non, - comme d'habitude, en balançant la salive a dit Salim. - Nos allemands. Soviétiques.
- Qu'est-ce que tu dis?! Nemys est soviétique?
- ça arrive.
- Oh, oui!... Et avec qui se battent-ils?
- Avec personne. Voyez vous-même: de quel genre de guerriers s'agit-il?

- Oia, Oia... très goner. On dirait qu'ils ne mangeaient completement. S'ils obtiennent une boule de feutre – ils tombent.
Les gamins, encore plus petits yeux hachurés, cassaient la langue, secouaient la tête, regardant les étrangers.
Près de la forge, il y avait un grand grenier en bois. Une énorme serrure pendait aussi à ses portes.
L'aîné a contourné la grange, a regardé dans la fente, s'est gratté l'arrière de la tête, puis a seulement fait attention à la distance curieuse qui l'attendait.
- Venez ici, balachki!
Balashki sont alertés, n'ont pas bougé.
- Eh bien, venons, je ne vous mangerai pas, je suppose... Kel! Kel!
Un petit enfant avec une grande tête a avancé, a demandé sombrement:
- Qu'est-ce que vous voulez?
- Oui, vas-y! Donne un kel... – Le roux a souri et son visage est devenu assez enfantin. - D'où vient le chef...
baskarma, vous savez?
- Nous savons... nous savons... – a répondu solidement d'une voix sinistre. - Ici! Il a désigné une grande maison en bois derrière l'école.
- Ouais... Et où est baskarma maintenant?
- À la maison, à la maison, - a répondu facilement grand Salim. - Baskarma - mon père.
- Ton père? – a clarifié le roux. - Alors conduis-moi chez lui.
En route, il a dit quelque chose dans une langue incompréhensible incompréhensible incompréhensible du village et a marché le long du sentier battu qui mène au village supérieur. L'enfant, oubliant le jeu, l'a suivi. Sale, enhardi, il a demandé:
- Comment t'appelles-tu?
- Ivan. Et vous ?
- Moi - Asker.
- Zhaksy, zhaksy... On s'est rencontrés, ça veut dire.
- Aorgeron, oui? – a mis en conversation Salim.
- Deviné: forgeron. Je vais travailler sur votre ferme.
- Bien! –tous ont approuvé à la fois.

Sur cela, il doit être, le stock de mots russes dans aul s'est tari, et le forgeron, apparemment, n'était pas non plus à la hauteur du discours de vacances. Il était anxieusement silencieux, tirant les poils occasionnels sur son menton. Le silence l'a suivi avec les enfants.
Le chef, un homme en surpoids de moins de soixante ans avec un crâne rasé au sourcil bleu et froncé, de lourds plis sur le visage, s'est installé, les jambes croisées, sur une couverture quadruple plié épaise et pliée.
De petits yeux sous leurs paupières fixaient intensément et de manière perçante. La chemise sur sa poitrine était déboutonnée et une laine épaisse et dense dépassait derrière elle. Immense, comme une cruche, le ventre reposait sur ses genoux. Devant lui, sur une nappe colorée, se trouvait une grande tasse de koumys peinte. Sans répondre aux salutations du forgeron, il l'a senti avec un regard égaré, puis dit bêtement:
- Eh! Il est venu, alors... bien...
Il respirait fort, en sifflant comme si son souffle avait à peine échappé des profondeurs sans fond de l'immense ventre. Et, apparemment, il parlait très lentement, par de longues pauses, à bout de souffle après chaque mot. Sa femme, maigre et malade, lui a donné un bol de koumys au forgeron. Le forgeron a souri et l'a remercié.
Le chef, continuant d'ennuyer son invité avec un regard lourd et tenace, a pris une gorgée, a frappé ses grosses lèvres.
- Tu vivras dans la grange pour le moment... Il est tout de même... vide. Au cours de l'été, petit à petit... tu construira une pirogue...
On t'aidera un peu. De la ferme... tu peux prendre un seau.
Il n'y de blé, ni de farine... Je te donnerai d'orge... As-tu une famille?
- Grande famille - frères, soeurs.
- Est-tu marié?
Le forgeron hésitait, est devenu même un peu rouge.
- Je vais me marier...
- Alors, vous aurez beaucoup de travailleurs... vous ne serez pas perdus. Tout le travail sera dans la ferme collective.
- Pour les bâtons? – a dit le forgeron aigrement.

Baskarma n'a pas jugé nécessaire de répondre. Il poussait tellement douloureux hors de lui-même les mots que le forgeron s'était jeté à la sueur. Pensant, le chef a envoyé son fils au visage brillant chez le magsinier pour lui demander la clé. Lorsque le garçon s'est précipité avec lui, le forgeron a piqué une suée.

- Eh... ouvre la grange et installe-toi. Obtiens la clé de la forge demain. Le matin, je vais envoyer le contremaître. Il mettra vous tous au travai ll. Compris?

- J'ai compris.

Baskarma a laissé tomber une lourde tête en boule sur sa poitrine, indiquant que la conversation était terminée. Le forgeron, affalé, s'est tourné vers la sortie.

- Attends! .. Ici, dans le village, ton frère habite... perchyl.

- Frère?! Quel frère?

- Et bien aussi Nemys. Un frère, alors. Perchyl... Il s'appelle Daut. Va le voir... Connais lui.

- Comment? .. Comment l'avez-vous appelé?

- Daut... Erlich...

- Erlich? .. David?

- Oui... Daut Erlich... Bon homme. Perchyl. Kazakh est frère pour kazakh. Nemys est frère de Nemys.

- C'est vrai. Il est nécessaire que kazakh et allemand deviennent frères, - a pensé baskarma, en bougeant ses lèvres.

- Si c'est un bon homme, Nemys sera frère pour kazakh.

Le forgeron, ayant remonté le moral, acquiesçait enfin et et est parti. Quelques jours dans le village, ils ne parlaient que d'une chose: de l'arrivée d'une grande famille allemande installée dans un grenier vide près de la forge de la ferme collective.

II

La nouvelle qu'un ambulancier de Kyzyl-tu, après trois semaines d'absence, est rentrée sans encombre, a immédiatement survolé les îles de la côte d'Esil. David Pavlovich s'est encore une fois assuré que le mythique vernis Uzun-kulak – «Longue Oreille» - était plus

agile et adoit que «facteur» Nourkan-ata avec sa pouliche qui se noyait. Et on pouvait s'étonner: l'hiver a gelé, la neige s'est remplie, le blizzard dans la steppe déserte, des vents sifflant dans tous les sens, tout semblait s'être éteint, plongé dans une brume oppressante. et la rumeur était bonne ou mince - des sauts, portés autour du quartier, tournant dans le désert lui-même.

David Erlich a voyagé du centre régional à Kyzyl pendant plusieurs jours, soit en calèche, soit à pied, avec des nuits dans des villages inconnus et dans les villages se trouvant dans son rayon de service, il avait déjà entendu parler de son retour.

Son cœur était faible et inquiet. À Kyzyl-jara, une troupe de travailleurs mobilisés appartenant à un contingent déporté s'est formée dans l'agitation nerveuse - principalement des allemands, des criméens, des ukrainiens, des caucasiens, des habitants de la Volga, des moscovites, bien qu'il y ait aussi des polonais, des sstoniens, des lettons, des lituaniens, des finlandais.

En attente du personnel spécial mobilisé dans les soi-disant colonnes de travail du NKVD, ils ont travaillé temporairement à l'usine militaire locale. Tout était comme vague. Personne ne savait vraiment rien. Selon la rumeur, les soldats du travail (qui se sont mobilisés dans les colonnes du travail qui s'appelaient eux-mêmes) seraient envoyés d'ici soit à Tcheliabinsk, soit à Sverdlovsk, soit dans les mines, soit dans une société forestière pour un travail indépendant. David a rencontré ici de nombreuses personnes familiarisées avec la Volga et même des villages de l'ancien canton de Gnadenflur. Les déportés ont été répartis dans les villages, les hameaux et les villages de la région. Ils ont échangé leurs adresses, ils ont posé des questions sur leurs amis et cherché des parents. Tout le monde était déprimé, confus, abbatus. Les commandants et les instructeurs politiques des détachements distribués sous condition ont examiné les mobilisés avec suspicion et même avec hostilité. Les allemands ont essayé de parler plus entre eux en russe. Certains préfèraient rester silencieux, se livrant à des pensées douloureuses. Ils ne savaient presque rien concernant ce qui se passait au front. Les familles se sont retrouvées sans pieu ni jardin, sans indice, sans nourriture, dans un environnement étranger, sans soutien de leur

famille. Certaines familles ont mobilisé leur père et ses fils aînés à la fois. L'incertitude poursuivait. Tout le monde avait son chagrin, ses ennuis. Et lorsque ces chagrins et problèmes étaient concentrés au même endroit, cela devenait écoeurant.

David a été immédiatement identifié dans l'unité médicale. Il n'y avait pas de lots spéciaux: il était de son devoir de surveiller l'assainissement général. Il a écrit plusieurs lettres à son épouse et à son fils, amis du territoire de l'Altaï, où, selon des rumeurs, se seraient retrouvés, et dans la région de Pavlodar, où la sœur aînée serait allée avec sa famille. La carte postale contenait les salutations adressées au directeur par l'école de Kyzyl-tu, Janakhmet Kalievich. Le temps écoulait dans l'anticipation de l'envoi en Sibérie.

Trois semaines plus tard, il a été convoqué devant le Comité du parti et a été informé que, à la demande des autorités du district Oktyabrsky, David Pavlovich Erlich, un immigrant spécial, membre du VKP (b), avait été temporairement libéré de sa mission et renvoyé à son lieu de travail. Il était pressé, ne sachant ni se réjouir ni être contrarié.

Il ne comptait pas sur un tel destin. Cependant, il n'y avait pas le temps de réfléchir. En outre, pendant sept ans de service militaire, il s'est habitué à l'idée: il faisait ce qui était ordonné. Quelqu'un qui, en tant qu'immigrant spécial et même en temps de guerre, n'est pas du tout censé se disputer, encore moins, se contredire. Le même jour, après avoir traité tous les documents et dit au revoir à la hâte à de nouvelles connaissances qui ne cachaient pas leur envie, il est parti pour le retour.

La rencontre avec les habitants de l'aul l'a touché aux larmes. Dès le premier jour, tout le monde est tombé centre médical, l'a félicité à son retour, s'est sincèrement réjoui de lui, s'est étreint, lui a serré la main, s'est informé, s'est invité à prendre le thé et Jaras s'est mis à pleurer, s'est accroché au cou, a murmuré: Diaou-aga! Mon aga!».

Les vieillards marmonnaient des paroles de prière, le bénissaient, caressaient doucement sa barbe. Ils ont dit: «Eh, perchyl, kaiyrly-bolsyn! Bonne chance à vous!». Ils ont dit: «Bon signe. Un bon présage. Que nos jigit te suivent en guerre, qui battent avec le chien

Kerman!». Ils ont également déclaré: «Toi, Daut, est le premier de notre village, qui est rentré vivant et en bonne santé». Ils ont dit: «Notre prière est parvenue à Allah et aux autorités. Le Très Haut lui-même vous a envoyé dans notre joie. Puis ils ont dit: «Ne niez pas celui qui a un iman sur le visage. Vous êtes un homme avec iman. Un bon invité est l'ambassadeur de Dieu.»

Combien de mots nobles et agréables ont été entendus ces derniers temps par David des habitants de l'aul innocents! Tout le monde a jugé nécessaire de le caresser avec une attention aimable. David était gêné par une telle chaleur et se sentait obligé envers ces personnes.

Puis il a appris comment tout cela s'était passé. Après son départ dans les villages il s'est vraiment alarmé. Des chefs de fermes collectives au comité de district et au bureau de recrutement militaire ont envoyé des lettres demandant que l'ambulancier Erlich leur soit rendu. Janakhmet Kalievich s'est rendu dans le district, chez le secrétaire du comité de district, chez le commissaire, chez le médecin en chef, dans le département de district du NKVD et les a exhortés, au nom de la population de huit villages, à leur laisser un communiste, Erlich, qui s'était montré dévoué, responsable et informé depuis six mois. «Dans notre région, cela n'est jamais arrivé», il a déclaré.

Il est évident que tous ces efforts ont porté leurs fruits. Le fait que David avait décidé de quitter temporairement la mobilisation de la main-d'œuvre a été le premier à savoir dans le village. Il a donné cette nouvelle à Jaras pour consoler un garçon triste. Et il a averti l'ensemble du village, demandant des souyunchy pour des bonnes nouvelles. Eh bien, comme on dit, la terre est pleine.

Et la tête de l'unité d'ambulance et obstétrique avec la tête était dans des soucis sans fin. Il travaillait comme un obsédé, essayant de suivre partout et dans tout. Et le temps approchait. Les bulletins du Bureau d'informations soviétique étaient peu réconfortants. Il était clair qu'une seule chose: l'Armée rouge avait brisé la crête des blitz cinglants arrogants des fascistes, mais personne n'avait espéré la fin imminente de la guerre. «Le livre noir» - les funérailles - tombaient de plus en plus

souvent sur les maisons pauvres et les fermes, frappant un foyer maigre, comme un éclair noir le jour d'un orage. Il était également déprimant qu'il n'y avait toujours aucune nouvelle de sa femme, de ses frères ou de sa famille. David est un monstre que ses lettres n'atteignent nulle part. Cela est devenu particulièrement gênant après ce qu'il a vu sur les points collectifs mobilisés dans l'armée du travail. Les frères ont sûrement été emmenés quelque part en Sibérie; ils étaient tous âgés, conformément au décret de mobilisation dans les colonnes de travail du NKVD. Peut-être que ce sort n'a pas échappé à la soeur: après tout, petits, jusqu'à trois ans, ils n'ont pas eu d'enfants. Il ne fait aucun doute que tous les neveux: tous les jeunes étaient des gars forts. Mais pourquoi Lida est silencieuse? Il est clair qu'elle travaille dans un hôpital militaire, prend soin des blessés, pas trop occupée. Mais n'a-t- il pas été possible d'envoyer au moins une carte postale? Quoi de neuf avec petit Arno? Le fils choyé est malade? Peut-être que Lida, en tant que russe, et donc absolument digne de confiance, commandant spécial non inscrit, sait quelque chose sur ses proches et ses relatives? Le courrier est défaillant? Ou y a des raisons pour les circonstances dans lesquelles il se trouve ici, dans le désert, dans les profondeurs de l'arrière et ne sait pas?... Ou?... Devenir fou! .. Pour vous débarrasser de ces pensées et de ces doutes agaçants, l'ambulancier avec enthousiasme s'épuisait avec le travail.

Au printemps, juste avant la salope, le facteur Nourkan s'est rendu la dernière fois en traîneau à Marinka et a réuni plusieurs funérailles du gouvernement dans le village. Parmi elles se trouvait le message de Dieu rétréci, froissé, adressé à David.

Un crayon d'encre maladroitement et noueusement, avec des erreurs et des corrections, son adresse a été affichée au hasard, et du triangle lui-même, plié maladroitement d'une feuille d'école, dans une cage, des cahiers, avec une charge supplémentaire marquée du chagrin et de l'anxiété. La première ligne était écrite en allemand: «Lieber Onkel David», puis ies lettres russes alignées dans une rangée inégale: «Votre nièce Vika vous écrit». David a eu soudain le cœur battant, comme s'il anticipait des ennuis. Dans l'excitation, il ne croyait pas immédiatement quel genre de nièce, quelle Vika. Il semble qu'il n'y

avait pas aucune Vika parmi ses proches. Les noms de ses nièces - Vera, Wilhelmina, Ella, Emma, Erna, Milia, Valentina, Victoria - brillaient fébrilement dans sa tête... qui d'autre? Friedrich. Je me souviens d'un telle blonde, dodue, intelligente, qui grattait toujours à la guitare, le chant du bang, une activiste, avec une cravate rouge et jamais partie. Maintenant, elle doit avoir environ treize, quatorze ans. On le voit, il a perdu l'habitude du crayon et du papier: les lettres se sont entassées, ont grimpé les unes sur les autres, se sont mélangées - latin, gothique, russe, on ne pouvait pas le lire tout de suite. Un regard empressé saissait un mot et un autre. «Nous vivons mal, nous avons faim... En hiver, nous avions très froid... Je travaille dans une ferme collective... Ils m'ont emmené à l'armée du travail... sont morts... sont également morts...» David s'est figé, titubant, s'est laissé tomber sur le canapé, s'est rapproché de la lumière et a lu diligemment les mots tristes maladroits. Tout a nagé devant mes yeux. Qui est mort? «Un- Tade ist tot»[3]... Comment?! Frederick ou quoi? «Et même avant lui, notre Voldemar est mort...» Voldemar? Agité, omniprésent, aimable Volodia, musicien, artiste, enseignant, la fierté familiale? Comment cela peut-il être?! Après tout, il n'avait pas encore vingt ans...» C'est aussi un chrétien de l'armée du travail, mais nous ne le savons pas...» Tous mes parents, c'est-à-dire, étaient éparpillés comme des frites dans une tempête. «Ja, und Onkel Heinrich ist auch gestorben»[4]. Qu'est-ce que ce Vika écrit? Foiré quelque chose? Comment elle sait tout? Elle a reçu un avis officiel? Ou a écrit avec les mots de quelqu'un? Engourdi d'horreur, David relisait encore et encore à cause d'un lambeau, incapable de percevoir la terrible nouvelle qui s'est abattu subitement sur lui.

Il s'est avéré que la déportation n'était toujours pas l'événement le plus terrible de leur vie. Ce n'est que le début de leur périple lugubre, et le contrôle du couvre-feu et l'armée de travail se transformaient en une nouvelle épreuve pour les allemands russes, qui pourrait ressembler à leur extermination générale? Peut-être cette armée de travail a été

---

[3] *Notre père est mort.*

[4] *Oui, et oncle Heinrich est mort aussi.*

conçue en général dans le but de la destruction finale des déportés? C'est peut-être le plan monstrueux de quelqu'un: pré-tailler des hommes actifs et compétents, détruire leurs familles, réinstaller les gens, les priver de compacité, se disperser sur les étendues de la Sibérie et du Kazakhstan, comme des excréments d'oiseaux dans la steppe? David était étouffé par cette supposition inattendue, était effrayé par son sens caché écrasant. Est-ce vrai? Est-ce une continuation de la violence, un acte de vengeance, une extermination consciente? Un sanglot, comme un gémissement de désespoir, s'échappait de la poitrine de David. Que peut-il savoir, assis ici dans le désert, coupé, excommunié de tout et de tous? Qu'est-ce que la fille Vika, jetée dans le tourbillon de douleurs et de problèmes insupportables? Elle a simplement parlé des parents qui s'étaient retrouvés dans le district de Pankrushikha du territoire de l'Altaï. Elle ne sait pas où oncle Wilhelm et sa famille ont été envoyés. Elle ne sait rien des cousins qui ont servi dans l'Armée rouge avant même la guerre. Où sont-ils? Sont-ils vivants? Quand sera- t-il possible de savoir au moins qui et où est situé? Et si de telles pertes se produisent à l'arrière, il est effrayant d'imaginer même ce qui se passe à l'avant, dans le feu de l'action. Il se souvint du frère de Friedrich, grand, maigre, comme tous les Erlich... un joyeux artiste, un esprit vif, un instigateur d'événements ruraux qui aimait danser, fumer lors des mariages, qui ne refusait pas une bonne tasse de schnaps. Et Heinrich... calme, efficace, toujours dans des clubs de fumée grise, tournoyant des chevaux concentrés de moustaches rouges dures et fumées... chef d'une grande famille. Et ils sont absents? Plus maintenant?! Et Vera, Wilhelmina, sœurs inséparables du rire, des auvents... qu'eux, qui avaient à peine réussi à entrer dans la fragile saison de jeune fille, étaient préparées dans l'armée du travail? Et que sentent les jeunes nièces qui se démènent pour le travail insupportable d'une ferme collective dans le désert sibérien?

Et lui, leur oncle, qui s'est avéré être seul ici dans l'aul kazakh, et ne pouvait les aider de quelque manière que ce soit.

Les mains tombaient de désespoir, la lumière blanche n'était pas agréable. Et il n'y avait personne pour partager le chagrin. Lequel

des habitants du village il a raconté au sujet de son problème. Chacun a ses propres chagrins abondants.

Ce printemps, Ichim s'est particulièrement répandu. Le revenu était tumultueux, violent. Les hautes banquises, empilées, renversées, collées l'une à l'autre, se gonflaient de rage, détruisant le tugai côtier, inondant toutes les vieilles dames, les urèmes, les ravins d'eau sombre et fumante. La vue était géniale. Une rivière steppique silencieuse et imperceptible, un affluent de l'Irtych aux cheveux gris, se déchaînait, attirait, balayait tout sur son passage, et le sauvage, indomptable, cette force enchantée, attirée, faite signe, émue. S'élevant au crucian, David a passé un long moment à regarder cette fureur de l'élément d'éveil, admirant la mer renversée, admirant le tempérament débridé d'Ousil, qui était habituellement humble. Le curieux kolobrod printanier, qui a été créé autour, étrangement, l'apaisait, remplissait l'âme affligée d'énergie et de pression, éveillait sa volonté, faisait appel à l'action inspirait l'espoir. Pendant l'inondation, la liaison avec les auls de la rive gauche a été interrompue pendant un mois ou deux et il est devenu impossible d'atteindre les auls de la rive droite à cause du terrible chemin boueux, de la boue infranchissable et même du cheval coincé dans un désordre escarpé de sol noir. Dans les auls suprêmes d'Ak-su et de Janas-u, Erlich voyageait principalement à pied. L'eau s'approchait de l'aul, du jardin d'Esilbay, sifflait, bouillonnait, gargouillait autour des maisons extérieures, menaçant d'inonder les bâtiments délabrés. La nuit, lorsque le clair de lune était instable, l'immense espace entre Jean-Talap et Kyzyl-tu ressemblait à une mer agitée, qui respirait, qui fouettait, tordait, gémissait, inondant de plus en plus le cours inférieur d'un ruisseau boueux et floux.

L'eau arrivait toujours, la rivière était nettoyée avec diligence, essorant toute la lie, tous les déchets accumulés au cours du long hiver, jetant du foin, du saule brut et grossier, du limon, des chiffons, des déchets sur les rives du tas. Jour, jour après jour, les enfants aux pieds nus s'ébattaient au soleil au bord de l'écume, ramassant toutes sortes de choses.

Les gens se sont réjouis: les riches seront désormais des herbages, le bétail entrerait rapidement dans le corps et, dans les prés, dès que l'eau se retirerait et que le soleil se réchaufferait un peu, l'ail sauvage poussera, les oignons et l'oseille sont un délice bienvenu des enfants.
Parfois, David se rendait dans la minuscule forge de Esilbay, l'aidait à gonfler sa forge et assistait le vieil homme dans ses travaux manuels simples. Le vieil homme forgeait des fers à cheval, de la vaisselle en conserve, des cerceaux pour les roues, voire des bijoux, des bagues à meuler, des boucles d'oreilles, des bracelets à partir de bagues en argent anciennes. David lui a parlé une fois de son chagrin la mort de deux frères et d'un neveu. Il est clair que l'habitant d'aul a également entendu parler de cela par Esilbay. Ils ont parlé, bavardé:
- Oybay, perchyl a également reçu kara-kagaz.
- Et même trois!
Mais comment, comment? Est-ce possible que Nemys bat Nemys?!
- Je ne sais pas... On peut le voir, et Nemys ne pas tous les mêmes.
- Oui, Oui... Ils disent que certains sont du côté de Kitler, les autres, les gars, soutiennent Staline.
- Il s'avère que la guerre est un chagrin pour tous.
- Mais oui! C'est ça. Perchyl marche déprimé, silencieux.
- Pauvre... il est difficile pour lui d'être seul.
- Oui, Oui... On est toujours mauvais.
- La solitude ne plaît qu'à Dieu.
David n'a pas eu le temps de se remettre de ce chagrin, car à la fin de l'été de la même année, il a pris son nouveau choc.
Finalement, une lettre est arrivée d'Engels des Istratov. Son beau-père, le professeur d'histoire, écrivait - avec parcimonie, retenu, avec détachement. D'habitude, il s'adressait à son gendre par son nom et son patronyme, mais cette fois, il était stupéfait par la première phrase: «Camarade, Erlich! » Et de ce «camarade» tronqué, les oreilles de David sont illuminés instantanément et a senti immédiatement que quelque chose n'allait pas. Le vieil enseignant a déclaré qu'il avait reçu toutes les lettres et qu'il était heureux de

savoir que non seulement à l'avant, mais aussi à l'arrière-plan du peuple, il luttait héroïquement contre un non-allemand, que son petit-fils Alyocha... («Alyosha?!. Depuis quand ?)») il élève dans un esprit hautement patriotique (Ach du, lieber Heiland!), comme un véritable personnage soviétique devrait être («Hmmm... fais de même!»), Maintenant en automne, le petit-fils avec une bonne préparation de maison, il ira en première année, qu'il y a des difficultés, bien sûr, mais que toutes les difficultés pour atteindre un grand objectif sont surmontables et que Lidia a lancé de manière inattendue un numéro («Qu'est-ce que c'est que ça?!»), s'est solidement fait amis («Quoi, quoi?!») dans un hôpital avec un artilleur major et a décidé... a décida... avec lui («beurk, un grain ou quelque chose comme ça a frappé l'oeil?!») dans l'armée («Où? Où?!»), et ne rester pas assise comme ça temps difficile pour le rat arrière de la patrie.
David a à peine tourné son souffle, a froissé une lettre dans son poing et a ouvertement déboutonné le col de la chemise. Il a entendu clairement une voix de bois, incolore, avec une voix basse et égale du beau-père, qui restait cette fois fidèle à lui-même: il parlait de la chose la plus importante, sèchement, sévèrement et poliment. David a réussi à s'habituer aux manières de mentor du vieil enseignant. Même à la maison, avec sa famille, il a toujours parlé avec un pathos aussi impeccable et réfléchi, avec pondération, comme s'il parlait de la tribune devant les militants du parti. Il n'y avait aucun oubli, même la ponctuation, la tonalité et les pauses étaient impossibles de traiter mal.
Mais cette fois, dans une lettre à David, il semblait y avoir une réprimande claire et même un défi. Non seulement cet appel sans cœur de «camarade», mais aussi le fait que le petit-fils, qui s'appelait toujours «Arnold» ou «petit Arno», a été renommé comme Alyochka et a été pris à cœur, ce qui, bien sûr, n'était pas un glissement aléatoire dans une explosion patriotique ou, peut-être, seulement dans la vigilance du beau-père, il est évident qu'il n'a pas jugé possible, dans une période de lutte aussi dure avec l'occupant allemand, d'appeler son petit-fils un nom non russe. Cependant, ce qu'il est maintenant son beau-père, si sa fille, comme il se plaisait à le dire, publiait un tel numéro. Dāvid n'a même pas immédiatement compris ce qui s'était

réellement passé. Le message inattendu l'a stupéfié complètement, son cœur s'est effondré un instant et a semblé se briser dans sa poitrine, le sang coulait instantanément dans sa tête jusqu'à ce que ses oreilles bourdonnent, il s'est précipité vers la fenêtre, a poussé la fenêtre à évent. Tout a nagé devant mes yeux. À quoi le vieux cri fait-il allusion? Qu'est-il arrivé à Lida? Quoi d'autre est le «major d'artillerie»? D'où venait-il? Que veut dire «armée par intérim»? Comment elle a décidé tout elle-même de nouveau ou elle a été appelée? .. Il ne savait pas combien de temps il était resté au centre médical, ne voyant rien, comme plongé dans un flot de sombres doutes. Il n'a que vaguement senti ce qui s'est passé est le plus terrible, irréparable, le fait qu'au fond de l'âme agitée, essaimé inconsciemment, sans cesse, mûri comme un roc pendant longtemps, mais n'était pas défini dans la tourmente des derniers mois. En fait, elle est partie... elle est partie définitivement, obsessivement, irrévocablement, a tout rayé de ce qui s'était passé entre eux pendant huit ans de vie conjugale... Elle est partie, a fait défaut, a jeté... De nouveau, ayant glissé ses yeux éteints le long des maudites lignes qui l'avaient assommé, et tout à coup, à la toute fin de la lettre, il a vu un post-scriptum - l'écriture superficielle et rapide de Lida. «Tout ce que papa a écrit est vrai. Cela est arrivé. Je suis désolée. Il n'est à blâmer pour rien. Et ce n'est pas ma faute. C'est tout en raison de guerre maudite. Ne me maudis pas. Ne me tiens pas en colère. Je pars pour le front. Donc c'est nécessaire. Au revoir Lidia».

Au revoir... Sa gorge se fermait, ses yeux étaient brûlants. À bout de forces, il se laissait tomber sur le canapé. «Cela est arrivé...» «Ça devrait être...» Wow, une explication. Et personne n'a de faute. La guerre est à blâmer pour tout. Et c'est tout à fait vrai. Si simplement et brièvement tout expliquait que David se sentait désolé pour lui-même et Lida. Rien ne peut être fait. Cela est arrivé. Donc la vie a jugé. Et c'est tout. La fin.

Il est tombé malade. La conscience était étourdie par la faiblesse. Il braconnait tout autour. Il est resté dans la confusion totale. Il a soudainement commencé à réorganiser mécaniquement les bulles, les pots et les boîtes sur la table. Puis il est sorti du centre médical, est resté sur le porche, ne sachant pas quoi faire ensuite.

La nuit tombait rapidement. Les nuages se sont égarés, elles ont marché lentement, tout le chemin. Le long de l'Ichim le tugay devenait obscurément sombre. Dans le silence retentissant, j'entendais marmonner près de Tac-utkel, des pierres qui roulaient, une rivière. Une brise humide soufflait sur l'aul. Ça sentait la fumée. Les lumières clignotaient mystérieusement devant les maisons dans des fours en terre en voie de disparition.

Les pensées étaient comme une fièvre. Que faire? .. Cela est arrivé. Donc c'est nécessaire. Des cauchemars l'ont suivi toute la nuit. Le rêve n'est pas allé. C'était étouffant, solitaire et désespérément. Les nuages tourbillonnaient sur l'aul et tombaient plus bas. David se jetait sur le lit odieux, sautait de temps en temps, s'asseait sur le lit, courbé, confus et tentait de rassembler ses pensées pour comprendre ce qui s'était passé, pourquoi tout s'est avéré être ainsi, avec ce qui a commencé la chute de sa famille. Il s'est souvenu de toute sa vie avec Lida Istratova, à partir du jour de leur connaissance, de cette rencontre occasionnelle quand une fille blonde, potelée, forte, aux cheveux courts, d'une école de médecine était avec une femme au béret, dans une foule de femmes qui revenaient sous le grondement épuisant d'un orchestre de cuivre d'une marche épuisante du premier régiment de fusils tatars de l'Armée rouge, a soudainement couru vers lui, infirmière de cadet sur le flanc droit, avec un bouquet de fleurs. Pourquoi son choix est tombé sur lui, il n'a pas compris, et elle n'a par la suite pas pu expliquer. La prochaine fois qu'il l'a aperçu dans un cercle de parachute, lors d'un saut de contrôle depuis une plate-forme de trente mètres. Une fois encore, ils se sont rencontrés dans la même école de pilotage du pays, où elle était sous la pratique d'instructeurs sanitaires. Lors d'un pique-nique sur les rives de la Volga, en l'honneur des vacances de l'armée de l'air, ils se sont retrouvés jusqu'au matin même. Alors il leur a semblé: le destin. Ils se sont rencontrés en querelles: la discipline de l'armée n'avait pas de longues dates. Et ils se sont réunis comme si ils étaient pressés, sur le pouce, ce que les parents de Lida n'aimaient pas beaucoup. Il était fier. D'une manière ou d'une autre, il a reçu comme épouse sa femme non pas un village, Amalia, qui sait seulement comment fourmiller autour de la maison

et donner naissance à des enfants, mais la fille instruite, culturelle, russe de la ville. Rarement, quel genre de gans rural serait? Et tout s'est bien passé pour eux, sans heurts - cela lui semblait tout de même bien. Curieuse, Lida a en général répondu brièvement: «Des allemands» et a ajouté à la hâte: «De nos... Volga» Et son père a certainement clarifié: «Des colons», ce qui, à son tour, a coupé l'audience à David - «les colons», il le savait, avaient une nuance différente. Il est ensuite allé en tant que candidat membre du VKP (b), et le concept flou de «coloniste» l'a confondu. C'était une période alarmante et turbulente, des processus bruyants et bruyants s'étaient déroulés dans tout le pays, les conversations oisives n'étaient pas encouragées. Oui, et il n'y avait pas de temps. Tout tournait, tournait comme dans une fièvre. Toutes les réunions - se séparer. Dans le même temps, les séparations deviennent de plus en plus fréquentes, les réunions de plus en plus courtes et de moins en moins fréquentes. Les jeunes n'ont pas le temps de s'habituer les uns aux autres, alors tout semble être la vraie vie. Il a été envoyé à l'école de militaire des aides-médecins dans le district militaire de Leningrad ensuite, il a été médecin sanitaire, ambulancier à la 14e école de pilotes militaires de la ville d'Engels, au service de l'Armée rouge. Il ne restait plus de temps pour la vie de famille. Les sentiments étaient et - Dieu l'a vu - mutuels. Ils vivaient comme il se doit - dans les casernes, dans les dortoirs, dans les locaux du commandant, parfois chez les parents de Lida, toujours dans des quartiers exigus, sans confort ni commodités. Lui, David, n'a même pas remarqué. Et comme Arno était né, ça allait jusqu'au bout. Toute l'attention, tous les soucis et toutes les inquiétudes, tout l'amour de Lida se sont complètement tournés vers le bébé malade, et David était déchiré entre service et famille. Pendant des mois, Lida et son fils ont vécu chez leurs parents en général, où David était très réticent à se rendre. Jusqu'à la 38e année, jusqu'à ce qu'il soit renvoyé des rangs de l'Armée rouge sur une base exclusivement nationale, on se souvenait qu'ils n'avaient pas un seul désaccord. Mais alors, des malentendus se sont produits. Et les parents ont pris une belle fille russe, et la vie s'est avérée déstabilisée, et pour la vie pratique, David n'était pas très en forme, et

Lida a commencé à s'énerver pour des bagatelles et juste cela - roulée vers ses parents et tranquillement éloignée de lui. Non, il ne peut lui reprocher quoi que ce soit de mal, il n'y avait aucune raison de jalousie, mais il n'y avait pas de feu dans leur relation, comme auparavant, il le ressentait à cause de sa contrainte, de la peur éternelle de tomber enceinte, cette peur la poursuivait, obsession, et il l'a plongé dans le découragement et l'irritation. Il n'entre pas du tout dans les subtilités des relations conjugales, pas parce qu'il est insensible, sans âme ou indifférent, mais plutôt parce qu'il a été élevé dans l'esprit que frau est la véritable ombre de son mari, là et a démissionné frau, sinon il n'a pas et ne devrait pas être. La chose principale est le travail, le devoir, et Frau est quelque chose d'appliqué, tenu pour acquis. Et il ne voyait sincèrement rien qui cloche dans une telle situation. Certes, il avait entendu plus d'une fois de la part de parents et de connaissances de membres de sa tribu qu'il aurait donné trop de volonté à ses pieux, que cela finirait mal. Il riait et objectait parfois en ce sens qu'il s'agissait d'un vieux type obsolète, qu'une femme était avant tout une amie, pas une colocataire, pas une femme pour se coucher ensemble...

Et pourtant, comment tout a commencé? D'où vient la faille? Pourquoi elle a alors si fermement décidé de ne pas suivre le mari expulsé? Pourquoi elle a d'abord pensé à son bien-être? A-t-elle pensé à le quitter déjà alors? A-t-elle utilisé le maudit décret d'expulsion des allemands comme une excuse très commode pour rompre les liens familiaux? Et pourquoi il n'a alors montré son caractère et était-il d'accord avec elle, n'insistait-il pas pour un départ conjoint? N'aurait-il pas pu prévoir les conséquences d'une si longue séparation?

Toute la nuit, il a pensé, s'est rappelé, s'est tourmenté de doutes et de questions. Et c'était dégoûtant pour lui, comme si des créatures glissantes et froides, des insectes ou des araignées rampaient sur son corps, provoquant une démangeaison méchante. Parfois, il semblait qu'il tombe dans un bassin noir.

A qui est cette faute? Et quel est le point maintenant? Dites, ne dites pas, chagrin, ne chagrinez pas, faites des suppositions infinies, exécutez-vous, mais ce qui est arrivé, ne peut pas être retourné. C'était

amer, triste, douloureux, mais vous étiez impuissant à la veille de la déportation et vous êtes maintenant complètement impuissant. Il fautaccepter, porter une douleur constante et si mauvise en vous-même, être conscient de votre solitude totale.

Il était propre et honnête avec Lida et son fils. Et Lida semble n'avoir rien à reprocher. On le voit, et ce n'était pas facile pour elle de faire un tel pas. «Cela est arrivé. Ne me maudis pas. Au revoir». Il s'avère qu'il était la victime. L'a laissé tomber. Trahi. Laissé seule. Dans le quatrième dix ont été privés de la vie. Pas de cola, pas de jardin. Ni femme ni fils. Seule, comme un doigt. Un immigrant spécial, un exclu... perchyl d'un aul kazakh...

Vers le matin une averse est tombée, la pluie a râpé violemment sur le sol. Des taches sales ont rayé les fenêtres. Il semblait qu'une douche imbiberait bientôt les couches et percerait le toit. Du plafond à la fois dans plusieurs endroits ont coulé. David s'est levé et, chancelant comme un patient, a posé les pots, les casseroles et les seaux. La pièce était solitaire et pathétique. Sur la table se trouvait une lettre froissée d'un ancien beau-père. David sentait son cœur se serrer et tomber quelque part. Sa bouche était sèche, il avait une boule amère dans la gorge, ses mains tremblaient finement. Il a attrapé la lettre, est allé à la fenêtre, a ouvert la feuille de la fenêtre. La pluie tombait si fort que les petites maisons n'étaient pas visibles de l'autre côté de la rue. Le long du mur Uu ruisseau boueux et mousseux faisait bouillonner.

David s'est senti encore plus épuisé. Il se tenait comme une joue perdue, égratignée à la frénésie, recouverte de soies. Il a regardé la lettre froissée, ahuri. Longtemps et proprement il la déchirait en petits morceaux et l'a jeté à travers la fenêtre dans un ruisseau boueux bouillonnant. Son regard errant est tombé inopinément sur le miroir du mur. Il a bronché. Un étranger, un homme malade aux yeux rouges douloureux, aux joues creuses, un long nez et un cou maigre le regardait d'un air sombre. David ne s'est pas immédiatement reconnu en lui. «Tu es perdant» - il a rappelé les mots prononcés une fois par sa femme. Il a senti à nouveau la lourdeur de son cœur, s'est détournaedu miroir et, comme il se jetait, est tombé sur le lit, a enfoui

son visage dans l'oreiller. Il n'y avait pas de larmes. Il resta longtemps dans l'oubli et pendant un moment, la douche se calma s'essoufflait mais, apparemment, il ne voulait pas abandonner. De grosses gouttes marron sont tombées du plafond. Le plafond était tout noir, l'argile gonflait et tenait à peine au plâtre. «Il est nécessaire de bloquer le toit, de couper de nouvelles couches. La matte survivra?» -a pensé David. Il se sentait mieux. Une douleur sourde s'est répandue dans tout le corps. La tête était chaude. Légèrement baratte. Il s'est rasé, s'est lavé, s'est peigné les cheveux et s'est rendu au centre médical.

Ici c'était minable, vide. Ici se sentait l'humidité et les médicaments. La promenade sur le mur s'est levée. David a fait le tour de la pièce: a réarrangé mécaniquement toutes les bouteilles, les tasses sur la table, a regardé dans le journal de bord, a lu plusieurs fois la dernière entrée, sans en saisir le sens. Tout a flotté par la conscience. Il s'est laissé tomber sur le canapé en se tenant la tete. «Il faut se ressaisir. On a besoin de commencer. Jeter tout de ma tête, tirer tout de mon coeur. Tout. Tout. Une fois pour toutes. Assez. Assez. Tout est déjà passé... Oui, tout. Elle n'est pas ici. N'est pas et ne sera jamais. Et pas plus à ce sujet. N'est pas, absente. Oublie... oublie.»

Il a ressenti une terrible faiblesse. La faiblesse jusqu'à la nausée. Jusqu'à l'épuisement. Et les meules du subconscient ont continué à semer des pensées stupides mille fois. Non, pourquoi? Pourquoi? Qu'est-ce que je lui ai fait? Pourquoi est a fait cela? Il n'y avait rien. C'était tout faux, pas ça, pas ça. Il a recommencé à pleuvoir. La pluie d'automne. L'automne de la vie. Quand cela finira? Cela est arrivé. Donc c'est nécessaire. C'est fini. C'est fini. Quoi d'autre? Oublie ça. Oublie ça. Réveille-toi Secoue- toi. Assez. Assez. Mais pourquoi pourquoi, pourquoi?! Ooooh! .. Ok. Arrête de te torturer. C'est comme la mort. Elle doit vivre avec elle. Et continuer à vivre. Oui, oui... il faut vivre. Il faut vivre...

III

Christian, penché sur lui-même, s'est assis près du poêle et a regardé ailleurs les bûches de bouleau mourantes. Il n'a même pas remarqué qu'un couple était enveloppé dans un club, un frère est entré dans la pièce, n'y est pas entré, mais est tombé dedans, est entré, a enfilé un manteau de peau de mouton durci recouvert de givre et s'est tenu sur le seuil.

Christian ressemblait à un adolescent gelé. Même sous un sweat-shirt ouaté, des pelles pointues faisaient saillie; le cou était couvert d'un duvet blanchâtre; la tête impuissante était suspendue au-dessus de la poitrine; des oreilles blanches amincies luisaient une faible lueur de flamme; les jambes minces et musclées dans un pimakh a ourlé d'une énorme coincé dans différentes directions. Christian soufflait de désespoir de toutes ces personnes.

Le cœur de David se serrait, un frisson lui parcourait le dos. Mein Gott, est-ce vraiment ce Christian, un homme grand, bien membre et haut-droit, un dodger qui, quand il s'est rencontré dans la maison de son père, a semblé être embarrassé par son pouvoir de combat au bord de la santé et d'une jeunesse irrépressible? Il y a environ trois ans, lors d'une autre visite au village, le courage de faire du mal pour le plaisir des villageois a provoqué une bagarre en plein champ derrière une écurie et, je me souviens, uniquement grâce à son habileté militaire, à son entraînement et à son endurance, David a vaincu un frère excessivement enragé et ambitieux. Ni en hauteur, ni en agilité, ni en poids, il était peut-être alors inférieur à lui. Et maintenant, David aurait facilement pu être emporté - chétif, flétri, replié - facilement emporté sous son bras, comme un koutenok.

À présent, il se souvenait des premiers mots prononcés par Christian lors de sa réunion à la gare: «N'ayez pas peur, David -, je suis un goner.» Il prononçait ce mot inconnu d'une voix de bois si morte que David a été surpris au début. Dans cet homme maigre, émacié, au nez long, aux yeux crevés et éteints, à une créature sale, il était difficile de reconnaître la personne proche en santé Il se souvenait, il avait peur de même l'embrasser: il semblait que son frère s'effondrerait immédiatement,

s'effondrerait au moindre contact de lui. Il semblait que de longs bra et jambes minces étaient liés à un mollet émacié, comme un veau. Qu'est-ce qui n'a gardé que l'âme?

Christian frissonnait, a ouvert plus largement le volet, a posé une autre bûche sur les braises mourantes et s'est penché en avant, comme s'il cherchait à atteindre le feu. Les fenêtres étaient à moitié recouvertes de neige et la salle du centre médical était sombre et défraîchie. La merde coulait à travers le sol fissuré. Les coins des murs étaient assombris par l'humidité.

A quoi pensait Christiant maintenant ? Peut-être s'est-il senti dans une forêt dense, dans l'exploitation forestière, près du feu? Peut-être ont-ils imaginé la même chose que lui, des hommes de l'armée de travail? Entendu le crissement de la scie de tir à l'arc, le son d'une hache, le gémissement d'un arbre coupé, le craquement des branches?

David a baissé doucement son sac à dos, a toussé doucement, mais Christian, occupé de ses pensées, n'a pas bougé.

- Quoi, mon frère, tu ne peux pas te réchauffer?

Christian s'est tourné vers la voix, a souri avec culpabilité, bouche édentée sénile légèrement ouverte.

- Non, David... je pense à toutes mes entrailles ont pris froid. Et vont jamais décongeler...

- Ne dis jamais jamais. Crois: tout serait formé.

Les chrétiens n'ont pas répondu. En tenant ses paumes au-dessus de bûche, il regardait un frère retirer adroitement un lourd manteau en peau de mouton, un chapeau de fourrure, des mitaines en laine et cuir sur le seuil et, avec un air mystérieux, il détachait son sac à dos. Il en a sorti quelque chose de gelé, de lourd, de plumes aux couleurs vives, placé à côté du poêle, puis de plus en plus. Son visage brillait de joie.

- Eh bien, que vas-tu dire?!

- Was ist das? – a demandé Christian indifféremment.

- Hmm... Rebhuhne... Des perdrix! Tu vois des beautés!

Ils ont gelé, pauvres, alors qu'ils y arrivaient. Et ici on peut voir le mâle. Quelles plumes, hein?!

David exultait, caressait la carcasse, tenait son poids par les jambes, admirait les coquilles écarlates, scrutait le visage de Christian et attendait de lui qu'il partage sa joie et son plaisir.
Mais il semblait que rien ne pourrait sortir Christian d'un état d'indifférence sourde.
- C'est ça, mon frère...- David est devenu sombre. - Assez d'aigrir pour toi. Nous aurons un festin aujourd'hui.
- Festin?! .. En l'honneur de quoi? ..
- En l'honneur du fait que nous sommes en vie, que le gel va bientôt se terminer, ce printemps est à venir, et là... Oh, là-bas, frère, la vie, espère...
Il voulait gifler son frère avec force sur l'épaule pour le réconforter, mais il se reprit, craignant de le blesser.
Christian, s'étant encore plus penché, s'appuyait contre le poêle.
Il n'y avait pas de sang sur le visage gris et épuisé.
- Aurais-tu même demandé comment je les avais? Sans arme à feu, sans attrape ..
- Qui?
- Oui, ces perdrix!
- Ah... et comment?
- Imagine... les mains nues! Nous avons roulé avec Nourkan-facteur de Karatal à travers la forêt. Tout est calme, tu sais, tout est en gelée blanche, chasse-neige, brouillard gris. L'ecorce de givre éclate sur les arbres, les branches se fissaient. Et tu entends les sourds en battant, la neige sous les arbres tourbillonne, scintille. Je n'ai pas immédiatement compris ce qui se passait. Nourkan a expliqué. Il s'avère que dans les forêts perdrix sont en enfer. Dans le froid, les pauvres créatures de la cime des arbres tombent comme une pierre pour creuser plus profondément dans une congère. Et ici, ils sont complètement impuissants. Ni décoller ni courir. Eh bien, j'ai attrapé mes talons.
- Hmm... – a gémi Chriatian avec indifférence. - Intéressant... Il n'y avait rien de tel dans la forêt sibérienne.

- Es-tu aujourd'hui... rien? - David a demandé avec espoir. - La nu
quelque chose a crié dans un rêve, secoué et tourné. Parce que
matin ne s'est pas réveillé.
- Non, je t'ai entendu partir... Et l'état n'est pas terrible. Cela
semble être une vie. Je suis arrivé aux toilettes, mais je ne pouvais
pas apporter de bois de chauffage.
Avec pitié et compassion, David regardait la silhouette courbée de son
frère. Pauvre, pauvre... comment ça se fait! Plus précisément, à quoi
ils ont amené un jeune paysan fort, un homme bourru. Le degré
ultime d'épuisement... la dystrophie extrême. Pas un homme - un
fantôme, une ombre éthérée.
On peut voir que l'armée du travail est le même enfer que celui
utilisé pour effrayer les enfants et les petits-enfants qui n'entendaient
pas la mère décédée, la luthérienne sérieuse. Il ne sera pas facile
d'élever un frère à ses pieds. Bien sûr, on peut le nourrir, se réchauffer
mais comment faire revivre son âme? Comment lui rendre le goût de
la vie, de la foi, de l'espoir? Tous les désirs sont tués en lui. Comment
supporter une lumière à peine brillante sous un tas de cendres?
Il n'y a pas d'alumettes en auls depuis longtemps. Certaines personnes
sont parvenues à éliminer l'étincelle avec une chaise, mais c'est une
chose qui pose problème et qui ne touche pas tout le monde. Essayer
d'attraper cette étincelle et de la laisser brûler... La patience ne
suffisait pas. Par conséquent, dans les maisons, ils ont essayé de
préserver le feu plus que tout, même une infime braise dans le poêle,
sous le tagan, sous la cendre. S'il s'effaçait – c'était un problème. Puis,
involontairement, il a fallu courir avec un pot sale et froissé dans une
maison voisine, où la fumée liquide se roulait au-dessus du toit pour
obtenir un charbon minuscule, avec lequel, jetant de l'écorce de
bouleau ou des éclats secs, on pouvait en quelque sorte souffler un feu
dans le foyer. Une bonne chose, sainte. L'habitant d'aul s'est sauvé de
cette manière. Éteigner le feu dans la maison, considérer la vie elle-
même en danger. Il y avait toujours des gens en auls qui regardaient
attentivement la fumée couler sur le toit de la hutte en terre battue. Il
est possible que toutes les maisons ne disposent pas de ce qui est, de

quoi mettre sur la dent, mais le feu dans la maison ne devrait pas disparaître.
Ainsi, dans l'âme du grogneur Christian, il est nécessaire de garder à tout prix une trace de vie qui couve à peine. Parfois, David pensait qu'il était possible qu'il réussisse. Le gars est jeune, la base est en bonne santé, forte. En tant que petit enfant, il est nécessaire d'en prendre soin au début. Faire boire du bon izvar, il a approvisionné pour l'hiver rose séchée, cerisier des oiseaux, groseilles, boyarka, cerises, racine de réglisse. Avec des vers, bien sûr, serrés, mais le monde n'est pas sans de bonnes personnes, il obtiendra quelque chose, l'achètera, et parfois, peut-être, un lièvre blanc serait capturé, ou des perdrix, comme aujourd'hui. Si seulement nous pouvions conserver le printemps, l'oignon sauvage et l'ail y iraient, l'oseille, le lait pourrait être pris chez les voisins, les poules pourraient commencer à nicher et après les inondations, on pourrait pêcher. Christian va rapidement récupérer, entrer dans le corps, comme un bourreau de ferme collective sur une pelouse.
- Vas-y, mon frère, fais ça... je vais en amener deux seaux d'eau, tu faira cuire de l'eau bouillante sur le poêle, échauderas et cueillerras ces beautés. Je cours pour cette fois au bord du village, je rendrai visite aux malades. Trois familles se trouvent dans sypniak. Tu as compris? La température est effrayante. Ils sont tous dans l'oubli... Et le soir nous allons bavarder. Abgemacht?
- Gut, - a répondu doucement Christian.
... Lorsque, trois heures plus tard, David est rentré chez lui avec sa trousse de premiers soins inchangée, le porte-documents, Chriatian, a recroquevillé, est dormi près du poêle, tenant dans ses mains une perdrix plumée. Deux carcasses rondes bleutées, cueillies d'une manière ou d'une autre, gisaient dans le bassin, deux autres étaient allongées un peu intactes. Des bûches de bouleau ont brûlé dans la bouche noire du poêle, de l'eau a coulé dans la casserole et Christian, allongé maladroitement sur un côté, gisait comme s'il avait été renversé. Soit il a perdu la vie, assis toute la journée près du poêle, soit épuisé par le travail monotone.

David a d'abord eu peur, s'est précipité vers son frère, a libéré hors de ses mains une perdrix à moitié cueillie, a rapidement pris son pouls à son poignet, puis s'est calmé. Christian dormait comme un enfant, la bouche ouverte. Il n'y avait presque pas de respiration. Il a placé une main sous sa tête, l'autre pendait le long du corps, comme un fouet. Sous les maillots d'un sweat-shirt, un mouchoir de coton boueux ressortait. Il a appuyé si fermement ses genoux sur les piles qu'il lui a semblé que d'énormes immenses ourlets vides de katanas pourris étaient fixés directement sur le maillot. David a pensé: s'il n'y avait pas ces valenki encombrants, il est dangereux de laisser le frère aller dans la cour; le vent se lèvait, tourbillonnait comme un buisson de foin et l'emmènait quelque part dans le ravin derrière l'aul. Dans les ouvrages médicaux et les ouvrages de référence, il n'avait pas encore entendu parler de dystrophie ni de personnes dystrophiques, mais dans la vie, il ne pouvait pas imaginer que le corps humain puisse être épuisé à ce point. Il a vu quelque chose comme cela à l'adolescence seulement dans la vingt et unième année, lorsque les habitants des villages allemands de la Volga sont morts comme des mouches.

David n'a pas réveillé son frère, a versé de l'eau bouillante de la casserole dans une bassine, a échaudé les carcasses restantes des perdrix, a tamponné un peu dans l'eau bouillante et avec dextérité, les a cueilli rapidement.

- Puis il a brûlé les carcasses sur la brochette au feu, les a émincées à la blancheur avec un couteau, les a découpées, a sorti les entrailles, les a lavées et, après avoir coupé deux carcasses en morceaux, a commencé à cuire le rôti avec des pommes de terre dans une casserole.

- Une odeur pleine et alléchante s'est répandue rapidement dans la pièce. Des bûches sèches ont craquelées au four plus amusant. La lueur dorée du feu a commençé à scintiller sur les murs. La vapeur tourbillonnait sur le poêle.

- Christian s'est contracté convulsivement, a tiré son nez. Puis il a ouvert les paupières, apparemment, il ne réalisait pas

immédiatement où il était, s'accroupait, regardait autour de lui et faisait claquer ses genoux douloureux.
- Tu dois faire attention avec le poêle ouvert, - a conseillé David.
- On pourra brûler pas étonnant.
- Oh, je suis blâmé... blâmé, patron, - a répondu d'une voix rauque Christian - Et ça sent bon, hein? Comme la cuisine nudelzuppe...
- C'est pareil! Cela ne serait bien sûr nudelzuppe, mais un rôti - vous allez vous lécher les doigts!
- Tu le fais habilement, cependant!
- Et quoi, je n'étais en vain en tant que cuisinier dans la brigade de la ferme collective, quand tu étais encore petit. De la hache, comme ce soldat, je ne souderai pas la soupe, mais je ferai quelque chose avec les perdrix, comment donner boire. Pas pire que n'importe quelle frau.
- Hoo-ha-ha-ha..., - a tenté de rire Chriatian, mais a commencé à tousser immédiatement. – Hunger ist der beste Koch[5] .
- In dr Not schmeckt jedes Brot[6].
David a mis une table boiteuse sur le feu, a allumé une lampe à sept lignes. Les ténèbres se sont dissipées, il n'y avait que le jour au froid.
Ils ont mangé du rôti avec des cuillères en bois directement du pot. Pommes de terre à la coque, imbibées d'une graisse délicate, dorées, recouvertes d'une croûte dorée sur les bords. Un vapeur doux roulait sur le pot, chatouillant agréablement les narines.
Christian mangeait à la hâte, il était dur au cou d'Adam, étouffé, reniflé, avalé de travers.
- Ne te précipite pas, - raisonné David. - Nous avons assez pour deux.
- Oui, oui... tu sais, c'est l'habitude... Là... là, il était impossible de retarder. Avoir le temps d'avaler.
Christian serrait encore plus fort, étouffait; Il reniflait encore plus, il a lancé soudainement la cuillère, a sorti un mouchoir de sa poche.
- Quoi encore?
- Encore..., - a répondu Christian, confus, la tête rejetée en arrière.

[5] *La faim est la meilleure cuisinière.*
[6] *Dans le besoin chaque pain est bon.*

– Oh, un problème.
- C'est à cause de la faiblesse. L'anémie. Si tu deviens plus fort, cela passera. À chaque fois pendant ou après un repas, Christian soufflait du nez. Et il n'y avait pas de transpiration avec lui. Après cela, il restait toujours éveillé quelque temps, épuisé. Il a dit: «Je ferais probablement mieux de ne pas manger du tout? ..» Parfois, il essayait de plaisanter: «Je ne nourris pas le cheval». Et maintenant, il s'est rassis dans le dos de sa chaise, un mouchoir tenant sa narine et cherchant l'air. Même dans la pénombre de la Seminiline, il était évident qu'il pâlissait et au fond de ses pupilles, il était effrayé.
- Rien, rien... reprend ton souffle. Puis mange un peu plus. Je vais faire cuire le bouillon pour l'instant.
- Il faut... et j'ai si peu de sang, mais en plus j'ai aussi cette attaque.
- Ça va... passer. Les kazakhs me disaient: tout entre dans le corps par les pouds et sort avec des bobines. Tu as besoin de patience dans toutes tes affaires.
- Et notre mère a dit toute sa vie: sois patient, sois patient.
- Elle a correctement dit. Je vais aller à Marinka, demander au pharmacien Bronstein une fiole d'huile de poisson.
Cela te fera du bien.
- Je n'ai jamais bu... Ils disent que cela fait mal au ventre.
- Mais elle est riche en vitamines.
On peut voir que la nuit est devenue très froide. La bouilloire sur la cuisinière s'est mis à gémir plaintivement. La cheminée bourdonnait. De temps en temps, le vent s'effondrait en une rafale, menaçant de déchirer les couches de gazon fortement pliées du toit. La maison en rondins s'est fissurée à cause du gel.
Christian a repris ses esprits, a mangé de nouveau avec soin, sirotant un bouillon chaud des baies de la steppe dans un gobelet en aluminium et tremblant de temps en temps grossièrement.
- C'est le froid qui sort du corps, - il a murmuré avec mesure. - L'âme est en train de fondre.
- Eh bien, maintenant je vais m'amuser encore un peu, - a déclaré David en tirant un violon de l'étui. - Chantons avec toi nos chansons

allemandes. -A-ha-ha-ha, - Christian a tremblé dans sa toux, - je ne suis pas chanteur.- Un chien gémissant... et puis ça ne marchera pas.
- Rien... on chante. Et puis nous nous sevrons complètement de notre langue maternelle. Seulement dans un rêve j'entends. Et c'est rare.
David a essuyé soigneusement le violon, a soufflé dessus, comme s'il se réchauffait le souffle, l'a caressé, l'a posé sur ses genoux, l'a secoué. Puis il a tiré l'arc, la colophane pendant un long moment, a couru légèrement le long des cordes en disant, roucoulant:
- Ah, pauvre... C'était complètement engourdi... Il était enroué d'humidité. Ma petite amie, orpheline... seule, abandonnée... ma tristesse. Tu sais, Christian, le violon est comme une femme. Il faut l'aimer, caresser, soigner, repasser.
Son âme est fragile, tendre, sensible. Si tu ne l'aime pas, tu ne joues sur lui - elle languit, devient désobéissante, querelleuse, perd sa voix, ne chante pas - et il respire sifflant, couie, psalmodie ... ou se décourage complètement de tes mains, ou même s'effond devant le ressentiment et la colère.
- Dis-moi aussi!
- Et comment tu croyais? Le violon n'est pas une pièce de bois sans âme, mais un être vivant, tendre... Il a besoin de soins constants.
Pendant longtemps, David a accordé le violon avec un plaisir évident. Ainsi, il a tordu ses côtelettes, mené prudemment l'archet le long des cordes, écouté les tiers, sentant son humeur. Puis il a serré les doigts, écrasé les articulations, joué plusieurs phrases de mélodies connues.
- Écoute, Christian... et où tu a mis ta clarinette?
- Euh... j'ai rappelé! Clara a volé une clarinette à Carl... Au début de quarante-deux ans.
- C'est comment ?
- C'est juste... Un ordre à comparaître est arrivé du bureau d'enregistrement et de recrutement de l'armée, à l'armée du travail et chez elle - avec une balle en boule. Eh bien, j'ai échangé l'un des fous du local contre un sac de pommes de terre et un pud d'orge.
- Quel dommage! .. Un tel outil!

- Oui-ah... L'outil est bon, mais la faim fait sortir le loup du bois. Maintenant, la clarinette m'est inutilement la même chose, Christian était triste. - Il n'y a pas de forces, pas de dents... c'est tout, j'ai reconquis.
- Avas-y! .. Bien, par où on commence?
David a jeté le violon, a serré son menton plus confortablement, a agité son arc et s'est assis.
- Ce dont tu te souviens, alors joue.
David a frappé avec un arc, a immédiatement commencé à jouer une mélodie espiègle et bouleversante. Cela est sorti de manière si inattendue et si contagieuse que Christian a même commencé et a répondu à contrecœur au refrain d'une chanson familière. Et David, en piquant d'honneur à haute voix son frère, a chanté:
- Ich ging emal spaziere...
-...nanu, nanu, nanu... - Christian a commencé à respirer timidement à la fois.
- Ich ging emal spaziere... - David s'est arrêté, a levé l'archet d'un geste le vrai chef d'orchestre, et Christian a appelé aussitôt:
- Was sagst du den dazu?
- Ich ging emal spaziere.
- ... bums, vallera! ..
Et puis les frères à deux voix ont chanté en harmonie:
- und tate madel fuhre, hahaha-aha!
Et tandis que Christian s'est raclé la gorge en reprenant son souffle, David, tapotant du pied gauche, a perdu violemment le verset entier à nouveau et a chanté de nouveau:
- Sie sagt, sie hatt', viel Gulde...
- ... nanu, nanu, nanu, - a soutenu Christian avec plus de confiance.
Et bien que les frères ne se soient pas immédiatement souvenus de certains mots de cette chanson populaire, ils l'ont tout de même terminée avec des pauses et des répétitions.
Pour remonter le moral de Christan, David a joué à la fois l'insouciant «Oh, Susanna!», l'animée «Annemari», et l'animée et amoureuse «Mein Madel hat einen Rosenmund» et encore quelques chansons populaires, de blagues, parmi les allemands de la Volga, mais à

rendu compte que tout ce répertoire insouciant et joyeux ne correspond pas vraiment à l'état spirituel actuel d'un frère épuisé physiquement et moralement. David a reposé, a joué le majestueux «Internationale», la conscription solennellement «Warszawianka» pathétique «Marseillaise» revigorante «Nous sommes forgerons», tous battu furieusement son battement de pied, à l'occasion sang hurlé des phrases militantes, mais Christian n'étais pas encourageant, pas tonifiait l'esprit au contraire, il est devenu quelque peu terne et a souri intensément, aigre, par la force. Et ce n'est que lorsque, sans transition, les doigts de David se retrouvent seuls dans une confession intime, sans complaisance «Du, du liegst mir im Herzen», Christian s'est redressé un peu et, bougeant à peine ses lèvres bleuâtres, a exhalé:

Du, du, liegst mir am Herzen,
du, du, liegst mir im Sinn.
Du, du, machst mir viel Schmerzen,
weißt nicht, wie gut ich dir bin.

David a abaissé le violon, a agité son arc comme une baguette et a pénétré dans un haut alto:

Ja, ja, jaaa...
weißt ja, wie gut ich dir bin.

Et puis les frères ont chanté la chanson dans un duo harmonieux jusqu'à la fin.

- C'est ce que nous avons eu! - S'est exclamé David satisfait. - Peut-être on va répéter?

- Nain»,- a essayé de sourire Christian. - Je n'ai déjà aucune force.

- Écoute, et tu as chanté dans les bois?

- Oh, Gott! .. Quelles sont les chansons? Aboyer des chiens de berger, des gardes de camarades, des scies stridentes - voilà toute la chanson.

- Et après le travail, dans la cabane?

- Dans la cabane, toutes les pensées ne portent que sur une chose quoi dévorer, comment sécher un peu, comment éviter un choc moqueur, se réchauffer et monter sur le banc. Qu'est-ce que chante ici? Hurlez la chasse, mais c'est impossible et vous êtes énervé.
Nous étions silencieux, écoutant le hurlement du vent derrière le mur. David a passé pensivement, picotant les cordes du violon avec ses doigts, comme s'il cherchait une mélodie oubliée.
- Horrible! ..- il a soupiré après un moment. - Où ne pas chanter, il n'y a pas de vie. En ce sens, j'aime les kazakhs. Après tout, la pauvreté est terrible. Le froid, la faim... les funérailles vont... les enfants sont nus, pieds nus. Mais quand ils se réunissent - ils chantent. Et sur le camp et à la ferme... et les femmes et les adolescents. Un kazakh est sur un cinglant. Une femme gratte le chaudron en chantant. Un festin se produit - tout le monde chante à tour de rôle. Sinon comment? Ne chante pas, s'il n'y a pas d'espoir...
- Cependant, - Christian a semblé soudainement se réveiller. - Nous étions là, à la cabane, seuls. Aussi de la Volga, de Balzac. Il était comme un enseignant. Alors il est arrivé d'écrire des poèmes. Ci tout en séchant le poêle, il a chanté doucement.
- Tu ne te souviens de rien?
- Maintenant... - Christian a froncé les sourcils, a ému les lèvres -
Il avait une longue chanson triste au motif «Mur de Razin».
- «De l'île à la tige»? - a demandé David, en jouant immédiatement la mélodie au violon.
- Oui... C'est... Et les mots étaient:

Neunzehn hundert ein und vierzig
kam des bitterbose Wort,
und wir Deutschen vos der Wolga
muBte nach Sibirien fort..

David, écoutant ces mots empoisonnés par la douleur, a déduit avec diligence une mélodie triste et lugubre, mais Christian ne chantait pas, mais d'une voix rauque déclamait:

Alles muBten wir verlassen:
Haus und Hof und Vieh und Land,
Felder, Walder und die Wolga,
wo auch unsre Wiege stand...[7]

Cjriatian a respiré. Sa voix tremblait. En un peu de temps, il a dit:
- Je ne me souviens plus de tout. C'était une longue chansonю Sentimentale. Il a dit comment nous avons été expulsés des endroits natales comme des chiens hurlaient, des vaches rugissaient comme des coeurs des gens saignaient d'un décret noir, comment nous allions nous jetés à travers la Sibérie, alors que les enfants étaient sevrés de leurs parents...
- D'accord... ne le dis pas. Ne nuis pas à l'âme.
- Comme tu le veux... Bien sûr, ce serait mieux si ce n'était pas, sinon pour tout savoir. Glucklich ist, wer vergisst, was nicht mehr zu andern ist...[8] Christian s'est tait et David a continué à se passionner pour la torture du violon et surpasse presque tout son répertoire - valses, polkas, tango, fragments d'opérettes. Il a joué avec enthousiasme, se passionnant de plus en plus.
Il ressentait de la joie parce qu'il n'avait pas encore tout oublié, que la mémoire lui inspirait utilement tout ce dont il ne s 'était jamais souvenu, qu'il éprouvait du plaisir parce que ses doigts et son violon lui obéissaient toujours et que les paroles de vieilles chansons n'avaient pas complètement disparu à la douche, ne s'est pas estompé, n'est pas mort. Il n'a pas remarqué comment Christan, reposant sa tête sur la table, s'est calmé, devrait être, s'est endormi de fatigue, de faiblesse et de bouleversement émotionnel, ou s'est endormi de chaleur et de son souper nourrissant. David s'est approché de lui, a caressé ses cheveux, a demandé avec sympathie:

---

[7] *En l'an neuf cent quarante et un, la triste nouvelle nous est parvenue et nous, les allemands de la Volga, devions nous installer en Sibérie. Tout le monde devait tout laisser: la maison, la concession, le bétail, la terre, les champs, les forêts et la Volga, où se trouvait notre berceau (traduction interlinéaire).*
[8] *Heureux celui qui a oublié ce qui ne peut être modifié (proverbe).*

- Tu dors?
Christian a levé la tête. Des larmes coulaient sur ses joues grises et enfoncées.
- David... tu sais ce qui ne va pas chez nous, hein? Qu'est-ce qu'on a tort?
- Bien, n'a pas besoin de ça, mon pote. Quel est le point à appeler? Et je ne sais pas, et tu ne sais pas. La guerre se terminera, tout deviendra clair.
- Tu es sûr?
- Et que dire de * .. La fin de la guerre, chez nous, à la Volga, nous vivrons mieux qu'avant... On oubliera beaucoup de choses...
- Au, j'ai du mal à croire... Ne t'oublie pas. Est-ce possible?
Non, ce ne sera pas oublié.
David était silencieux, ne pressant que le cou du violon.
- David, comment penses-tu... honnêtement... vais-je récupérer?
Une telle douleur mélancolique éclaboussait les yeux enfoncés de Christian, que David ne pouvait supporter, s'est détourné.
- Hé, mon frère, quelque chose ne va pas nous amuser... Ok. Le concert est terminé. Allons dormir. Demain matin, je dois me rendre à Kokterek.
Le vent secouait les murs du centre médical délabré, hurlait dans la cheminée, jetait des poignées de neige épineuse aux fenêtres. La mèche de la lampe à sept lignes était condamnée comme une âme blessée dans le corps épuisé de Christian.

IV

Il s'était réveillé comme d'habitude quelques instants auparavant, dans l'obscurité impénétrable derrière la caserne calme et reposante, ils se mirent à taper furieusement sur le rail en fonte. Après cela, certains des gardes ont fait irruption dans la caserne dans une paire de bâtons et ont fait irruption dans un gardien, la gorge serrée:
- On se lè-è-è-ve, nemchura!
Certains des ex-uroks étaient particulièrement ravis que le loup se précipitait dans la caserne pour secouer silencieusement les

ouvriers de l'armée de travail qui ne s'étaient pas réveillés et les jetant comme un gâteau sur le sol sale et piétiné. Epuisés par le travail surchargé, les travailleurs obéissants de l'industrie du bois, ne s'étant jamais réchauffés et ne dormant pas pour la nuit, se sont réveillés de cette façon. Les officiers en service, jurant de manière obscène, les ont poussés avec leurs menottes, leur ont donné des coups de pied, criant au nid et se sont enflammés tôt le matin.

- On se lè-è-è-ve, les salopards!

- Foutue pénurie!

- Lève-toi, Fritz!

Le barak était en mouvement. Des ombres laides tremblaient près du poêle; les hommes ont démantelé le chuni malodorant qui n'avait pas séché pendant la nuit, les gants de toilette, les sweat-shirts, les oreillettes et les mitaines. Grognant, soufflant, se disputant, la colonne de travail de la deuxième station de travail du bois se préparait au travail dur quotidien. Le murmure allemand sourd roulait de coin en coin dans la hutte humide de smuds:

- Toller Hund!

- Sauschwanz!

-MiBgeburt!

-Lagerhengst! Donner und Wetter!

Le vieil oncle Franz du village Volga de Shafggauzen (il avait un peu plus de cinquante ans, mais chauve, couvert de soies grises, sans dents, maigre, comme Kachtchei, il semblait être un vieil homme tatillon et délabré), couvert d'un tapis rugueux, aux vêtements moelleux, a essayé de faire fondre le poêle, et calmait les compagnons qui ont été inondés d'irritation et de colère.

- Kinder, Kinder... Calmez, silence... Ne vous plaignez pas en vain. Ce qui devrait être, sera.

- On commence... un philosophe qui a été foutu en l'air, - a grommelé quelqu'un dans un coin froid.

- Et que va se passer, c'était déjà... C'est vrai, Vetter Franz? - a répondu caustiquement la voix de l'autre côté.

- Ja, ka mein Junge, stimmt[9]. Vraiment oui, -a confirmé le vie homme L'oncle Franz avait pour toutes les occasions une réser enviable de maximes banales et de sagesse mondaine. Et il les versés sans discernement, dans un endroit ou non, dans un endro qui amusait les autres soldats du travail et irritait les autres.
- Tais-toi, Vettre Franz. On se sent tellement malade...
- Bien sûr... Schalafende Hunde soll man nicht wecken[10]. Mais que pouvez-vous faire?

Le vieil homme était épuisé l'année dernière et il était sur le point d'être transféré dans des «goners», ce qui équivalait à une peine de mort imminente par épuisement. L'oncle Franz de Shafgauzen, comptable agricole discret, a de plus en plus rappelé des phrases à moitié oubliées de «Vater unser»[11] et a lu au revoir à l'adieu de sa corpulente Frau Amalia, des enfants et petits-enfants, dont il a été excommunié en faisant appel à une colonne du travail à son ret- en février de la 42e sourde du village d'Altai sous le nom ridicule Krivoe. La famille nombreuse de Franz Sauer a vécu bientôt dans ce village dans une vieille épave abandonnée. Elle n'a même pas eu le temps de s'équiper et de s'installer. D'abord, deux fils, Erwin et Edwin, ont été emmenés dans l'armée du travail, quelque part dans la région de Molotov, puis ils ont appelé leur fille Elvira dans la région d'Arkhangelsk, puis ils ont rejoint Erich, qui avait à peine dix-sept ans. En février, une tempête de neige a été appelée par le bureau de recrutement militaire lui, le père de la famille. Et Amalia, inconsolable et confuse, est restée dans ce village russe de l'Altai avec trois jeunes enfants et deux petits-enfants, sans pieu et ni cour. Dans les pensées infatigables de ceux qui calomniaient jour et nuit et le comptable silencieux de la Volga Shafgauzen était presque courbé.

---

[9] *Oui-oui, mon garçon, c'est vrai.*

[10] *Chien qui dort n'a pas besoin de se réveiller.*

[11] *«Notre Père».*

Il est entré à peine dans la hutte, a déplacé à peine ses jambes gonflées, comme des bûches, les jambes écrasées, ses gencives saignantes avec ses trois cents grammes de pain, alors que le destin prenait pitié de lui: au moment le plus désespéré de sa vie laborieuse, Amalia, son cher Malchen, a perdu la tête, comment comprendre le paquet avec croupe et morceau de graisse. Comment elle a réussi à faire cela, oncle Franz, condamné à la mort certaine, ne pouvait imaginer. Cependant, cette soudure de céréale, une fine poudre de cuisson fanée avec de petits morceaux de bacon, l'empêchait d'échapper inévitablement à la catégorie des revenus sans espoir. Trempé de larmes, il avalait cette soupe à l'ail, le saindoux jaunâtre, et cette fois-ci l'esquiva, s'échappait de l'étreinte froide d'une vieille femme osseuse avec une faux.

Le vieil homme l'a regretté. Il était clair qu'il ne pouvait pas abattre la forêt, même les branches, et il se retrouvait avec le quotidien dans la hutte - garder le feu dans le poêle, vider la chambre de combustion, l'eau, sécher les chiffons mouillés, affaiblir les haches et couper les dents des scies. Parfois, on lui faisait confiance pour éplucher des pommes de terre dans la cuisine. L'oncle Franz a essayé d'être rapide et serviable, ravi comme il le pouvait des autorités du camp, sans omettre de s'acquitter de ses tâches mineures.

- Hey, mon vieux! Où est mon chapeau? Pas brûlé par hasard?
- Wer keinen Kopf hat, braucht keinen Hut[12] – a pare l'oncle Franz.
- Ein Esel nennt den andern Langohr[13]. Quelqu'un a grogné bruyamment.
- C'est vrai, Vetter Franz. Nous sommes tous des culs.
-Ja, mein Sohn...Narren sagen das, was die Klugen denken[14].
- Also sommes-nous tous des imbéciles, êtes-vous intelligent?
- Je n'ai pas dit ça, - a répondu pacifiquement le vieil homme.

Chriastian, écoutant les gémissements familiers et les reniflements, des phrases courtes qui résonnaient étouffées dans la cabane, étaient

---

[12] *Qui n'a pas de tête, il n'a pas besoin de chapeau.*
[13] *L'âne appelle un autre l'oreille longue.*
[14] *Les imbéciles disent ce que pensent les gens intelligents.*

habillés et chaussés, a tiré un chapeau avec oreillettes, a enroulé e sc- cou avec une écharpe en laine battue, serré avec une ceinture d'officie- en cuir, une fois offert par le frère David, quand il venait de l'école de pilotage pour partir, l'envie des gardes du camp et se tenait dans l'allée entre le banc dans l'attente de l'équipe qui se formerait et entrerait à pied dans la stationnaire. Il a balancé; le cœur semblait tourner, tomber, puis se calmer, se mettre en place.

Un vile frisson de vagues marchait sur le corps gelé, dans l'estomac grondant, suçant. Le vieux Franz a sûrement remarqué son état lugubre, demanda pensivement:

- Na...mein Kind... tu t'attaches?
- Attends un peu. Mais c'est une corvée en quelque sorte.
- C'est tout en raison de faiblesse. Il faut te nourrir...

Récemment, l'oncle Franz s'est attaché au Christian, comme à son fils. Il lui a préparé une décoction de cônes d'épicéa, une bière de zeste [illegible] pomme de terre, parfois il glissait une tranche de pain noir séché sur le poêle. Chriatian était timide, il a refusé, mais l'oncle Franz a été persuadé à sa manière paternelle:

- Tu es jeune. Tu ne devrais pas disparaître ici. Toujours utile. Ne perds pas espoir...

Christian a particulièrement apprécié la réprimande de la Volga, natale de l'oncle Franz, ses blagues, ses contes, ses paroles. Plus d'une fois, il se dit: il y aurait eu un papier, il aurait écrit tout cet entrepôt de folklore des allemands de la Volga, bourrés d'un ancien comptable en gestion collective. Christian admirait l'exactitude des phrases, les comparaisons extravagantes, les mots étranges et inattendus qui étaient tombés du discours allemand normalisé depuis longtemps, préservaient la saveur de la culture du discours oral maintenant oubliée des colons Bauer. Après des conversations peu fréquentes, Christian s'est retrouvé pris dans la tête chauve de l'oncle Franz d'innombrables proverbes, teasers, poèmes, devinettes, expressions dialectales de la nouvelle de Dieu dont les temps et les principautés allemandes avaient disparu de la surface de la terre. Christian se rappelait comment ils avaient l'habitude de se rendre à Saratov et à Engels. Dans les villages allemands de la rive gauche, il y avait des groupes d'étudiants curieux

dirigés par un linguiste et ethnographe savant qui enregistrait de bonne foi et avec diligence les spécimens des villageois.
L'art populaire oral, qui lui a donné une signification et une valeur particulières. Quel dommage que tout cela disparaisse en vain dans le désert sibérien!
L'oncle Franz a doucement poussé Christian sur le côté et a tourné ses yeux vers le coin des couchettes du deuxième étage. Là, sous une couverture et un sweat-shirt ouatiné, quelque chose d'immobilisablement menacé. Christian a engourdi. Ces derniers mois, dans toutes les casernes, des ouvriers soldats sont morts comme des mouches. Chaque matin, deux ou trois corps raides restaient allongés sur les couchettes. Habituellement, ils étaient découverts par le quotidien et prévenus immédiatement des autorités du camp. Les hommes maussades avec des civières, affaiblis par la malnutrition par les hommes de l'équipe de pompes funèbres, ont également amené les scélérats les plus riches dans la grange près de «l'épine» où les cadavres ont été jetés en tas, ont transpercé leurs crânes avec un marteau, juste au cas où, jusqu'au printemps, ils auraient libéré la terre, de jeter dans un fossé commun, en quelque sorte creusé. Dans le coin éloigné du deuxième étage de la nuit dernière, un musicien Oscar est apparu devant Petrus céleste. Il était populaire dans les villages de la Volga avant la guerre. Oscar, le musicien a parcouru les cantons de l'autonomie allemande avec une petite brigade de concert. On se souvient de lui pour sa longue longueur de manche, sa longueur aux épaules, ses cheveux magnifiques et ses lunettes fines sur un nez impressionnant. À voix haute, accompagnant lui-même à l'accordéon, il faisait sortir des chansons tyroliennes.
Ici, dans la forêt, ce jeune homme accrocheur, une nature artistique, aussitôt flétri, confus. Le commandant du camp, attentif à sa luxuriante chevelure et lunettes, a hurlé avec indignation:
- Quel genre de beauté est dans le pince-nez?! Je ne vais pas souffrir !! Le même jour, le musicien Oscar était rasé et chauve. Il s'est transformé immédiatement en un galop sans défense et pitoyable. Et tant que travailleur, il était inutile. Je ne tenais pas la scie, je tombais épuisé dans une congère, jetant de temps en temps ses lunettes, agitant sa hache si maladroitement qu'il avait l'impression de se couper les jambes minces et

osseuses. Le brigadier-tyran aussi, pour une raison quelconque, y est entré, le forçant, à renforcer l'esprit de l'armée du travail, à jouer le fougueux accordéon «Kamarinsky» et des marches patriotiques, et dans la forêt, autour du feu, à chanter fort des chansons tyroliennes jusqu'à ce que le musicien Oscar ait finalement cassé sa voix dans le froid. Pauvre homme, il a désespérément sorti son cou, a regardé avec des yeux larmoyants le ciel froid de Sibérie, en sanglotant, a mené des trilles gaies, et le brigadier avec les gardes, mourant de rire, a gargouillé dans la forêt. Quand Oscar a été complètement enroué, le brigadier lui a pris un accordéon pour son fils-bâtard, en se moquant avec dérision: «Au diable ton accordéon...». Oscar s'est transformé en une ombre ambulante. La seule chose à laquelle on pouvait faire confiance était de ramasser des branches, de mesurer des arbres tombés et de maintenir le feu dans un feu.

Une fois, un colis lui a été remis par les sœurs de l'Altaï. Le hareng était enveloppé dans un papier épais avec des notes de musique. Lissant soigneusement les partitions graisseuses et battues avec l'enregistrement de différents pot-pourri d'opérettes classiques, le musicien Oscar a pleuré comme un enfant. Et les gars simples des familles paysannes de la région de la Volga ont été perplexes, ne sachant pas comment le consoler. Après cela, un musicien occasionnel aux Oscars s'est estompé sous nos yeux. Il a accepté son destin amer et est devenu indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Et sa portion de pain, raccourcie à cause de la non-réalisation du plan, était mâchée distraitement, fatiguée de ses yeux aveugles et perdue dans le vide. Et voici le pauvre homme reposé. Tranquillement, inaperçu, au deuxième étage d'un bunker dans une hutte humide par une nuit sibérienne sourde.

Christian, figé dans son horreur et son chagrin, a longtemps regardé dans ce coin, où Oscar, musicien au nom étrange, Muntaniol, se reposait sous une couverture et chante en lambeaux autour de son maillot.

Johannes Frese, le nouveau brigadier des Mennonites de la Volga, avait longtemps deviné que le fragile musicien de sa brigade

était mort. Maintenant, après avoir attrapé les regards de Christian et de l'oncle Franz, il les a abordé et a posé un doigt sur ses lèvres. Tout était clair. Le brigadier n'a pas voulu dire à l'avance où devrait être le décès d'un autre soldat du travail, mais a laissé deviner que les assistants devineraient cela plus tard, dans l'après-midi ou dans la soirée, mais pour le moment, il est nécessaire de disposer du temps nécessaire pour obtenir la ration du défunt, puis la partager entre d'autres travailleurs affamés. Tanikami avant la taïga. Six cents grammes de pain envoyés à la part du musicien Oscar peuvent sauver ou au moins prolonger la vie d'un autre pauvre garçon.

Le Mennonite Frese mercenaire l'a compris. Oscar-musicien ne doit plus revenir, mais payer sa dernière ration est nécessaire à la vie sur terre.

Le brigadier a levé les yeux au ciel, a fait une mine sévère et a hoché la tête de manière expressive vers la sortie. Christian et l'oncle Franz ont baissé docilement la tête.

- Mettez en rangs par quatre! ..

Poussant comme des moutons dans un enclos, tout le monde s'est précipité vers la sortie de la cabane. L'air froid et dur retenait son souffle, lui tranchant la gorge comme un couteau émoussé. Tout le monde était recroquevillé, enfoui instinctivement le nez dans les écharpes, a mis le mince col du sweat-shirt sur la bouche, au-dessous de la main, a mis la main sur le chapeau.

- Brrr!... Il faut froid... Il est quarante degrés.

- Quarante, quarante-cinq - quelle est la différence? Pas cinquante - piétinez dans les bois.

- Ai cinquante – on devra partir.

- Nain... à cinquante - n'est pas autorisé. Aucun garde ne ressortira pas.

Une vapeur liquide enroulait, tourbillonnait dans un nuage bleuâtre au-dessus de la colonne de soldats du travail. Il ne faisait pas encore jour, tout se répandait au soleil. Au loin, la tour brillait. Elle se distinguait à peine par la garde maladroite en peau de mouton et avec un fusil. La colonne, tordant les galeries, entrait dans la salle à manger. Sur le pourtour des gardes, un convoi escorté portait un manteau en peau de mouton, un pantalon ouaté dissimulé dans des scooters Pima. En gémissant de froid, les chiens de berger se sont égarés sur les laisses.

La salle à manger sombre et sale était à peine éclairée sur les bords pa deux lanternes à pétrole. Les soldats du travail ont sombre lourdement sur les bancs le long de la longue table encombrée, attendan que les contremaîtres apportent et distribuent les rations de pain apportées par lui: 800 grammes - respectant la norme et 600 ou même moins - insatisfaisants et bouillants; Il est arrivé la bouillie d'orge sur l'eau. Frappant précipitamment la soudure et réchauffant un peu le ventre avec de l'eau bouillante, les hommes de l'armée du travail se tendirent. De nouveau, l'équipe s'est effondrée à travers les ténèbres et l'aube:

- Mettez en rangs par quatre! ..

Et de nouveau, la colonne a erré consciencieusement sur le terrain de parade, non loin de la tour, où se déroulait un appel rituel tous les matins. Grigory Podtykaylo, le garçon aux cheveux roux vêtu d'un manteau en peau de mouton et de bottes en feutre, crachant des nuées de vapeur dans sa gorge, appelait les contremaîtres d'une voix rauque, les interprétant avec gratitude, modifiant leur nom de famille. Ses assistants, maîtres et gardes des uroks obsolètes, grognaient de manière nourrissante sur l'esprit de leur patron.

- Hitler! - Le chef a commencé à jouer à Vanka.

Au début, personne n'a répondu. Sur le terrain de parade se taisait. Le chef marchait triomphalement le long des ouvriers repoussants et très encombrés, roulant les junkies.

- Hitler... nique ta mère! – a dit de la voix plus haute.

- Hitler kaputt, - l'un des gardes a rigolé avec indulgence, mais le meurtrier Podtykaylo n'a pas apprécié pas la blague.

- Ceci est l'adolent Adolf Kaput, et notre Hitler est pas encore crevé... Hitler!

Le chef a aboyé avec une telle férocité que les chiens de berger tenus en laisse par les gardes ont alerteré leurs oreilles, tendues, endurcies par des pupilles de loups.

- Je ne suis pas Hitler, mon nom de famille est Hitner, - venait de la colonne.

- Un enfer! – a coupé le chef. - pour moi tu es Hitler!

- Gee-Gee-Gee, - ont déclaré les gardes en riant.

- Woof-woof-woof, les chiens de berger se hérissés.
- Ribbentrop! – a tiré comme une arme à feu, Podtykaylo.
Et encore silence en réponse. Seule la sécurité s'est échappée, ressentant le plaisir de la pièce.
- Ribbentrop, nique ta mère entre les jambes!
- Je suis Redekop, Redekop, - la voix calme avec un accent allemand distinct a corrigé doucement le chef.
- Reee-de-koup!
- Tais-toi, chienne! Borman!
- Borneman... Borneman... - la voix de la colonne.
- Je dis: Borman, - a demandé naïvement le patron. - Goering!
- Tous les membres fascistes de la collection, - a gloussa de nouveau la garde.
- Toute la bande a été amenée sur mon site, a grondé Podtykaylo.
Allez, allez, allez! – la garde était enrouée.
- Hverse! .. X... her-zo! ..
- Je suis Frese, - a répondu facilement le brigadier mennonite.
- Eh bien, fais un rapport! Tous se sone rassemblés?
Personne n'a coupé? Personne ne s'est cassé la pipe pendant la nuit?
La colonne était silencieuse. Les chefs et les brigadiers sont passés confusément d'un pied à l'autre. Qui dans la nuit a donné son âme à Dieu? Qui ne compte pas la colonne aujourd'hui? Est-ce vraiment fastidieux de raconter dans le vent glacial? Frese pensait que le commandant du camp l'avait couvert de ses yeux incolores. Il a présenté le cadavre tordu d'Oscar, le musicien qui se trouvait sur le deuxième étage de lits superposés dans la caserne, pensant fébrilement, s'embourbant devant les autorités ou pas encore, pressant ses yeux comme s'il était sur le point de plonger dans le souffle glacial, il dit un peu
- Par... ordre...
Il y a eu une pause. La colonne retenait son souffle. La nouvelle de la mort du musicien Oscar a réussi à atteindre beaucoup de personnes.
- Enfin, - a finalement explosé, Podtykaylo. – sur mon complot signifie complet... comment on le dit... ordnunh...

Et il a souri comme un loup. Frese a respiré plus facilement.
Le chef fit un pas en arrière et le responsable de la partie culturelle et éducative s'est installé sur la place défoncée du terrain de parade - un petit homme charpenté vêtu de lunettes à monture de corne, s satisfaisant, rond, a démarré et a arrêté son orgue de barbarie habituel.
- Rappelez-vous toujours, partout et partout: votre faute devant le gouvernement soviétique et le peuple est immense. En année difficile, eh bien, au-dessus de notre patrie quand le peuple soviétique héroïque saigne dans une bataille contre le pire ennemi de l'humanité, vous...vous ... vous étiez un complice du fascisme allemand. Et vous pouvez laver votre coupabilité de diversionet espions, de façon honnête...Plus court, Yakov Semenovich, - grommelé le chef du camp.
L'homme de petit taille s'est arrêté nettement, a redressé ses lunettes, a augmenté du pathos dans la voix:
- ... par un travail désintéressé et honnête au nom de la victoire sur le Fascisme allemand! Rappelez-vous de cela chaque jour et chaque heure...
Sur le givre pénétrant jusqu'aux os, les soldats de l'armée ont marmonné, se sont pressés l'un contre l'autre, toussèrent. Tout le monde savait qu'ils savaient que leur court métrage politique de cinq minutes, imitant un artiste de cinéma populaire, finirait par lire les poèmes incendiaires d'un jeune compositeur soviétique la-patriot. Et, vraiment, court, tout tendu, la tête rejetée en arrière et agitant les mains dans les bras, les lignes de façon inquiétante ont frappé:

Si tu n'as pas tué l'allemand,
alors tueton amour.
La région où tu as grandi et la maison où tu as
habité ne s'appellent pas ta patrie.

L'air glacé a repris son souffle. L'homme de petite taille a étouffé, a toussé, a murmuré quelques lignes à la hâte, puis s'est élevé soudainement la voix, plein d'indignation et de pathos:

Alors tuez au moins un!
Alors tue-le vite!
Combien de fois vas-tu le voir,
Tant de fois lui et tuer!

Humiliés, les allemands étaient silencieux, juste avant l'exécution. Le responsable de la partie culturelle et éducative, enthousiaste, lisait ces versets tous les jours pendant l'appel du matin. Et chaque jour, des soldats du travail épuisés tous ensemble et un à un ont été touchés par les mots du poète, qui a pénétré les décharges du givre sibérien jusqu'aux os, empoisonnant la connaissance commune à la folie. Christian n'isolait de ces versets que deux lignes qu'il murmurait sans cesse: «La région où tu as grandi et la maison où tu as habité ne s'appellent pas ta patrie»... Où est-il, cette région où il a grandi? Et où était la maison où il habitait? .. Tout s'effondrait dans l'oubli, tout a été détruit, tout était irrécupérable. Ne s'appellent pas ta patrie... Ne s'appellent pas... Ne s'appellent pas. Ce sont ces mots qui ont pénétré dans la profondeur secrète de la conscience, ont brûlé tout son être avec le feu. «Tue» - cela ne concernait pas. Hystérique «Tue» n'était pas effrayant. À partir de ce jour, à partir de ce jeudi noir du 41 août dernier, il a été tué si souvent que l'appel sacerdotal du poète patriote ne le dérangeait pas, ne touchait pas.

En outre, Christian a compris que le poète avait appelé à ce que «ces» allemands soient tués à chaque tournant. Il s'agit en réalité d'un homme métamorphosé culturiste qui a réussi à anéantir sa colère contre les pauvres gars allemands. Dieu sait ce qu'ils lui ont fait. On peut constater qu'il était plus pratique de se venger des allemands innocents, qui ne se sont pas battus avec ceux qui, obéissant à la volonté du bâtard du Führer, sont venus dans le pays avec la guerre. Mais les mots sur la région où il a grandi, sur la maison dans laquelle il vivait, sur la patrie retirée ont causé une douleur si indescriptible que seule la mort pourrait sauver, peut-être.

- Colonne.... marchez! ..

Seulement maintenant, Christian s'est réveillé et a démarré avec un convoi, accompagné de gardes armés et de chiens de berger, en

laisse de courte durée, jusqu'à la porte grande ouverte derrière une ville épineuse. Au crépuscule d'une colonne occupée par la journée et recouverte de givre gris, elle se dirigeait silencieusement dans la forêt.

Ils ont été amenées ici le 42 janvier. Le froid de loup se sentait. Il a également pressé la neige sous ses pieds. De la même manière hostile, une puissante forêt qui se dressait contre eux regardait le mur. Et tout aussi humblement, les soldats de l'armée, qui ne savaient pas encore ce que c'était, l'armée du travail, marchaient avec la garde, ils ont été transportés - tout le train mobilisé par l'intermédiaire des bureaux de recrutement militaires - de la gare de Chapa, dans la région de Novossibirsk, à Ivdel en passant par Sverdlovsk. Ensuite, environ soixante kilomètres ils ont piétiné jusqu'au village de Vizhay. Il y avait environ six cents personnes dans la colonne. Complètement les allemands de la Volga. Un jour plus tard Vizhay, ils ont parcouru une quinzaine de kilomètres dans les profondeurs de la forêt.

L'endroit s'est avéré être un désert terrible. À proximité ni le village ni le logement. Ils ont pris l'intrigue. Et les ouvriers eux-mêmes, avant tout, se sont clôturés avec des fils de fer barbelés sur plusieurs rangées, ont construit des tours afin de pouvoir être gardés avec plus de vigilance, ont installé des pavillons temporaires. Ils travailliaient sept jours sur sept, de six heures du matin à six heures du soir. Au printemps, ils ont construit une caserne standard pour trente à cinquante personnes chacune. Les arbres abattus étiquetés - spéciaux pour les besoins des aéronefs et de la construction navale. Ils ont choisi des pins imposants et lisses, comme sur une sélection, de cinq mètres. Cela s'appelait: l'abattage sélectif. Les tarifs étaient complètement mauvais. Personne n'a pu exécuter le plan de mètres cubes. Le bois a été coupé avec des scies, «poutres» - le dernier mot de la technologie - est apparu seulement un an plus tard.

- La neige gisait dans la forêt de plus d'un mètre d'épaisseur et elle était supposée être tranchée à une hauteur de trente centimètres de la base. Essaye de gratter la neige, de piétiner la base du pin séculaire, puis de scier, en s'accroupissant, en tirant toutes les

veines, avec des larves rares, avec un froid constant. Au printemps, le premier «goner» est apparu. La forêt a été prise à la rivière et au printemps, ils ont été transportés à Ivdel. Les chevaux ne pouvaient pas se tenir, rapidement devenaient malades. Et l'armée du travail les amenaient à la poubelle - un travail infernal et épuisant. Les gens se sont mis debout, le soir, ils ont à peine atteint la caserne. Au quotidien, on distribuait du pain et de l'eau bouillante, et les travailleurs, avalant à la hâte les rations, morts, portant à peine le vêtement extérieur, tombaient sur leurs planches. Une partie de l'heure de la mort a été dépassée dans les bois ou sur le chemin du retour à la caserne.

Une sorte de soulagement ne s'est produit qu'en été, lorsque les baies ont été semées, les champignons (bien que beaucoup aient été empoisonnés avant la diarrhée sanglante), et en août, les pignons de pin sont devenus le salut. La plupart des hommes sont morts à l'âge de trente-quarante-cinq ans. Une partie de la survie aux dépens de la jeunesse. Selon l'expérience Urik-Bri-Gadirov, Ivdellag était l'un des camps les plus malsains. Au printemps de la première année de l'armée du travail, les deux tiers du contingent du camp étaient hors de combat. Des «revenus» sans espoir ont été radiés et renvoyés à la maison, c'est-à-dire dans le même lien, mais aux parents et aux amis, là où rarement quelqu'un a eu accès, et parmi ceux qui ont voyagé, il est rare que quelqu'un ait survécu.

Les allemands sont venus d'Ukraine, de Crimée, du Caucase jusqu'au lieu de la mort. Les meules de la guerre étaient un joli terrain au fond de l'arrière du peuple répressif sans mots et sans droits. Et personne ne savait quand ces tourments finiraient. Ils ont deviné quand la guerre se terminerait. Et elle a continué de ralentir malgré les rapports triomphants du Bureau d'information soviétique, qu'un tapis de course agile leur a raconté une fois par semaine sur le terrain de parade.

- Christian, Christian, - le contremaître Frese l'appelait. - Où vas-tu? Tu réfléchis encore?

- Aaaaa... Non, non... juste, - a répondu distraitement Christian,

remarquant seulement maintenant qu'il avait été battu par inadvertance hors d'usage.

Jette cela des tes pensées! De pensées tu es plus fatigué que par le travail. Ne pense à rien! Ensuite, tu vas guérir. Compris? ..

Frese avait quatre ans de plus que toute l'année, et il raisonnait et se comportait comme un homme d'expérience et prenait sincèrement soin de tous les membres de sa brigade. Il a réalisé bientôt qu'il était presque impossible de réaliser n'importe quelle tenue et a composé adroitement du «tuf»: il a conçu les bois minces comme épais, sagement, attribuant avec soin la cylindrée, de crochet ou d'escroc, à la recherche d'une soudure complète, complètement épuisée pour la journée. -autre à la cuisine, à la trancheuse à pain, il voulait dire pour les quotidiens. Un jour, après avoir remarqué que le maigre Langemann de Markstadg échangeait à moitié les rations déjà maigres contre un shag, il l'a roulé au-dessus de la tête. «Qu'est-ce que tu fais, fils de pute?! Veux-tu mourir? - Brigadier a volé à lui. «Je risque ma vie ici, en fermant de fausses tenues, et toi, tu essaie de fumer?» Je veux que tu arrêtes de tout arrêter et que tu rentres à la maison, tu sais?

Frese s'est approché de Christan, a marché le long de lui et lui a tenu imperceptiblement un morceau de pain.

- Allons manger... la portion de musicien Oscar. Mange pour souvenir son âme.

- Je ne peux pas, - a rejeté par peur Christian.

- Chut... - Frese a regardé les gardes. -Cache dans le sein... Mange plus tard. - Et a mis du seigle farci

derrière le col de son sweat-shirt.

Avant a été ouverte une clairière avec une tache noire au milieu du feu d'hier. De là, des soldats du travail, divisés en petits groupes, se sont enfoncés dans une forêt dense, d'où elle a rapidement été alimentée par le mouillage des scies et par le son fractionnel d'une hache.

Au-dessus, ne que silence et soleil glacial. Dans la neige, les gens étaient condamnés à un exploit silencieux, à une douleur infatigable et à une mort sans gloire. Le soir, s'endormant, comme dans un trou personne ne savait s'il se réveillerait le matin sur des lits superposés

grinçants et haineux. Au matin, à l'aube, en allant à la bûcheron, personne ne savait si elle était destinée à retourner à la caserne le soir.... Des os pénétrant, une emprise mortelle liait la terre. Les ténèbres oppressantes ont enveloppé le monde. Derrière le givre humide qui recouvrait le mur, il s'est retourné et un blizzard s'est mis à hurler. Le vent glacial soufflait furieusement la dernière chaleur du corps de la terre, entraînant vague après vague à travers la steppe déserte, arbre après arbre de neige épineuse, balayant ses caprices lunatiques, où des taches noires chauves brillaient encore.

Dans l'obscurité épuisante, dans le froid désespéré, Christian a été définitivement stupéfait. Le bourane était considéré comme un monstre poilu. Cette terrible bête a pénétré partout, déversé dans une pipe, fouillé dans les coins, de la mousse rouillée tordu dans les rainures d'une maison en rondins, des poignées de glace éparpillées dans une fenêtre aveugle, a épuisé l'âme. Il semblait que le féroce sabbat de l'hiver dure pour toujours. Le temps s'est arrêté. Jour, nuit, semaines, mois - une sombre obscurité, froid, humidité. Tout était mélangé, tremblant dans le tourbillon gris.

Sur le lit de la culasse, placé sur le poêle, sur le matelas en paille, sous la vieille couverture et le manteau en peau de mouton, Christian languissait dans le fléau de l'oubli. Plongeant parfois dans un sommeil agité, comme dans un tourbillon en train de se resserrer, il ne réalisait pas immédiatement où il se trouvait, il éprouvait au premier instant une belle peur, une horreur, comme s'il était tout seul perdu dans une immense forêt sibérienne sourde à Ivdellag ou était demeuré dans une immense une caserne abandonnée avec de longues rangées de lits superposés et un burjouyka éteint et fumé au milieu. Mais l'horreur qui déchirait le cœur laissait place à un bref éclair de joie... non, non, (Gott sei Dank, non pas perdu sur le chantier de la forêt en décomposition, n'était pas égaré dans la caserne par ses pauvres soldats, condamné à une mort affamée et froide, plus tard, le soir, après son retour des travaux forcés, après sa mort, le traînait dehors, se raidait, des anges maussades de l'équipe de pompes funèbres, sortait dans une fosse commune derrière la grange... Christian a souri mentalement à lui-même, réconforté par le fait qu'il vit maintenant dans la province

kazakhe sous la surveillance de son frère aîné et de ce petit rayon de vie dans son âme mort n'a pas faibli.

Il sentait que le froid, même sous une couverture et un touloup, rongé par sa chair affaiblie, était choisi par des tentacules glacées à son cœur. Mon Dieu, serai-je un jour au chaud? Cette torture prendra fin? Le soleil va dissiper cette tristesse mortelle? Vais-je vivre l'été? C'est dur pour moi, frisquet. Comme si un bloc de glace s'était gelé en moi...

Il a encore oublié, perdant le fil du temps. Et encore une fois, des visions haineuses sans joie apparurent dans un esprit brûlant et délirant.

La tempête de neige... la neige... le gel... les craquements des branches sous le ciel froid et planté ... le cri des scies ... le gémissement d'un mourant, tombant à contrecœur dans de profondes congères, étourdissant la proximité du tonnerre de la mort [illegible] ombres silencieuses au feu... à une hutte humide... à une «épine» hérissée ... à des tours ... à Shmon ... rauque jurant contre la bourgeoisie brûlante... se jetant sur la couchette râpeuse... aboyant des bergers... une recette sur le terrain de parade...

Comment se débarrasser de ce cauchemar... comment effacer toutes ces visions impitoyables et laides de la conscience, de l'âme... pour tout oublier une fois pour toutes...

Tous mélangés - sommeil et réalité, jour et nuit. Dans le but de lever la tête, de dégager ses paupières collées, les chrétiens ont longtemps regardé la fenêtre figée, essayant de distinguer même le bord du ciel. Mais une brume dense enveloppait tout l'espace. Et le vent a également hurlé, a secoué les murs du centre médical du village, déplacé les coussinets moussus autour des coins de la cabane en rondins, bourdonnant étrangement dans le tube de la fournaise, et la tempête de neige instable a tourné dans une frénésie satanique.

Où est-il, la voie lactée dans le ciel rassis? Où est mon étoile? Peut-être qu'elle est sortie depuis longtemps, m'a laissée, m'a laissée. et moi, inquiète, luttons en vain contre un bord inconnu et étranger? Parfois, épuisé, Christian était plongé dans le silence des ténèbres. Il semblait que la vie s'était arrêtée, gelée et qu'une lumière faible et

tremblante, semblable à une flamme de bougie, clignotait çà et là, comme une lumière dans une nuit noire et sombre, tremblant, mourant autour d'un papillon mourant et filtrant les restes les forces, pris dans sa vue intérieure, dans une horreur glacée, à peine conscient qu'il était sur le point de le perdre complètement hors de la vue, et alors le mince fil de la vie se briserait. La lumière a clignoté, a tremblé, a disparu, est tombée dans l'abîme, a plongé dans l'infinie obscurité céleste puis soudainement, il est apparu soudainement quelque part sur le côté, pendant un moment inspiré par un espoir, puis, étrangement, mourait, couvert d'épaisses ténèbres. Cela a duré très longtemps, sans fin, et épuisés, les chrétiens se sentaient prêts à fermer les yeux, à perdre de vue ce petit rayon trompeur et pitoyable, flottant en vain dans des ténèbres infinies et séduisant son âme languissante; il était fatigué, épuisé, épuisé de cette lutte éternelle de lumière et d'obscurité, de vie et de mort, il n'a plus la force, pas même le désir de désirer. Dieu est avec lui, avec cette tromperie universelle tout de même, tout finit une fois, et ce seul but, ainsi à quoi l'inévitable résiste; lui, Christian, en avait déjà marre; il ne pouvait tout simplement pas continuer ce jeu initialement voué à l'échec, il ne s'accrochait pas à cet endroit fané à peine visible comme un rayon de soleil sur le mur, le laissait disparaître, s'effaçait, plongeait dans l'abeille noire et son corps mortel est soulagé d'écraser, de tomber, de plonger dans un abîme désastreux. Et à ce moment-là, rompant avec la pierre, il s'est précipité vers le fond du fossé noir qui approchait rapidement.

- David... David... – il a crié de désespoir tristement, en bougeant à peine ses lèvres coquines.

- Hé, hé... qu'est-ce que c'est?! - a immédiatement répondu une voix kazakhe. - Daut n'est pas ucu. Karatal est parti..

Pendant un instant, un faible rayon de lumière émergeait de nouveau des ténèbres, flottant, s'étendant, et Christian a quitté lentement la piscine, a ouvert les yeux.

- De quoi tu crie? – a demandé une voix kazakhe sympathique. - Lève-toi, Gyricha. Bois du lait chaud.

Au crépuscule de la pièce devant le poêle, une silhouette féminine tintait dans un châle duveteux, dans un sweat-shirt coloré longeant les talons, une robe d'où sortait une énorme chaussure pour hommes piétinés.

- Attends, attends... Gyrisha, - roucoulait tendrement une femme kazakhe et versait du lait dans un bol et donnant comme de la poche une poignée des grains de blé frites sur la graisse de mouton, en mélangeant par une cuillère. – Gyrisha, mange, mange. Tu es tellement malade.

Le lait est nécessaire... Irimchik est nécessaire...

Elle a placé plusieurs blocs de fromage séchés rougeâtres à côté d'un bol, s'est assis sur un tabouret près du poêle, souriant avec toutes les petites dents jaunes.

«Gyrisha...», - se moquait Christian. Il a rappelé que David l'avait représenté auprès des résidents d'aul comme Gricha, soulignant que cela était plus facile et plus compréhensible. De plus, a dit, Christian, n'est pas pratique pour la prononciation des kazakhs; au mieux, tout le monde dira «Christian», quelle différence cela fait-il de Gricha ou de Grégoire. Christian n'a pas répondu aux arguments de son frère. En effet, quelle différence cela fait-il de la façon dont ils l'appelleront en cela le Dieu du marigot oublié? Et ici, s'il vous plaît, dans la bouche d'un kazakh inconnu et tourné du tout, Gyrisha.

Et là, en Sibérie, dans la zone d'exploitation forestière, il a remarqué que les allemands travailleurs de l'armée modifiaient peu à peu et imperceptiblement leurs noms germaniques originaux en russe. Il ne comprenait pas immédiatement pourquoi cela était soudainement nécessaire: soit pour prendre du recul, renoncer à tout ce qui était allemand, pour ne plus taquiner les guses patriotiques, ou se défendre instinctivement contre la prose offensante et le ridicule (le nevez d'Emmanuel). Les garçons russes d'un village sibérien ont pleuré avec un «emmochka-nemochka», jusqu'à ce qu'il devienne un «Vasya» commun de protection et d'autres autorités du camp. Avec des noms tels que «Fritz» ou «Adolf», il était impossible de monter nulle part. Dietrich est devenu Dmitriy, Fritz – Fedor, Heinz - Genoy, Werner - Vova, Gotlieb - Bogdan, Reinhold - Roman, Wilhelm - Vasily. Certains ont

même modifié les noms: Shakht - Shakhtov, Ammon - Amonov, Auman - Aumanov, Franz - Franz. Christian s'en est pris à tout cela, tout son être s'est révolté contre un tel dispositif. Il n'a pas changé, il n'a pas renommé ni le nom ni le nom de famille. Au contraire, il a insisté sur le fait qu'il était Christian Erlich et non pas Grichka Podtykaylo ou quelqu'un d'autre.

«Ay, ay... Bichara Gyrisha...» Un petit kazakh vêtu d'un châle duveteux lui a tiré dessus avec des yeux vifs et des braises, faisant claquer sa langue. - C'est mauvais ça?... Iiii... Non... en été, tu mangeras un petit petit beurre – il sera bon...

Christian a léché les lèvres sèches et craquelées, regardait le bol avec du lait, les morceaux de fromage rouge séché. Il était gêné de se lever avec l'invité, de faire état de son infirmité, soudain étourdi, n'arrivait pas jusqu'à la table, s'effondrait et une fille à la peau sombre, aux petites dents jaunes, apparemment, devinait comme une femme, se barbouillait et se jetait immédiatement du tabouret, se redressait, ajustait son châle.

- Mange, Gyricha... je pars...

- Et qui êtes-vous? – a demandé Christian, surpris par sa voix faible et enrouée.

- Moi, je suis Chakou», a dit l'invitée avec affabilité. – Chef de la ferme.

- Comment, comment?

- Chef de la ferme, a répété la kazakhe. «Ah... Chef de la ferme»,

- a deviné Christian.

L'invitée, grondant avec ses cordonniers, est parti, laissant derrière elle un parfum aigre inhabituel mélangé à une fumée de fumée, une petite odeur de drap sale et autre chose, et Christian s'est levé sans effort et s'est traîné jusqu'à la table et a regardé longuement le bol, comme s'il comprenait quoi faire ensuite, alors, retenant à peine le tremblement dans sa main, sirotant deux ou trois cuillères encore chaudes, avec un film de lait doré, se piqua les lèvres, s'écoutant lui-même, attrapa plusieurs grains de psh rôti Sympa, les mâchait bien, marmonnait comme un vieil homme, et il a pensé encore. Il se souvenait du conseil de David: manger sans se faire

prendre. En fait, il n'est pas dans le camp, ni dans la caserne, où presser, personne ne l'éloignera de la ration, il ne regardera pas pays, il peut se permettre le luxe d'étirer le bonheur de manger. réalisa également qu'il ne pouvait pas tout surmonter en même temps et, avalant une moitié, il a repoussé le bol, il a placé deux ou trois tranches de fromage cottage séché pour son frère et un gros morceau s'est enfoncé dans sa bouche et a commencé lentement à sucer, roulant la langue à l'intérieur. la bouche, tout comme un bonbon de luxure dans l'enfance.

Pendant les jours d'hiver solitaires, lorsque le frère agité Dâvid se rendait chez les auls voisins, il est même allé rendre visite à Christian, également de façon inattendue, avec un rapide Olkie, et son apparence a parfaitement dissipé la morosité odieuse de la chambre pauvre de deux bobs.

- Shen Guten Tag! - elle l'a salué avec une gentille réprimande aimable, tout en souriant innocemment, comme si elle était une vieille amie. Elle portait en général un vieux manteau mince, un chapeau de fourrure de lapin minable, une écharpe moelleuse et tricotée à la maison autour du cou, des bottes en feutre, mais même dans une apparence si maigre et étrange, son camp élancé, une posture flexible de fillette et une jeunesse inhérente à la jeunesse inhérente étaient devinés. Christian essayait aussi de lui sourire, s'est éclairci la gorge, s'efforçant de donner une voix rauque et froide, douce et expressive.

- Sei geguBt, rein Madel!

Quelque chose de indigène, proche, la région de la Volga est venue de la jeune fille, quelque chose à peine perceptible - dans la façon de parler un peu étiré, dans les mouvements, dans les habitudes, même - a semblé à Christian - dans l'odeur. Elle a regardé rapidement la décoration misérable et dit un peu:

- J'ai appris que Vetter David est allé dans le village voisin, eh bien elle est venue te nettoyer un peu. Et tu n'as rien à faire. - Elle a bien plissé le nez. - Pas que nous ayons... une éternelle éruption cutanée... alles runda-kapunda.

Elle a habilement fait fondre le poêle, a essuyé la table, le rebord de la fenêtre, a lavé la vaisselle, est sorti le vadrouille, a vérifié la

citerne dans le coin - s'il y avait de l'eau. Et Christian l'observait avec bonheur, remarquant sa dextérité et son efficacité. «Une gentilé femme grandit pour quelqu'un... Où trouver le mari?» - une pensée non sollicitée est apparue. Christian avait honte de sa maladie, de sa faiblesse, de son impuissance; il était gêné de mentir avec la gentillesse lumineuse et la gentillesse d'une fille aux yeux bruns et joufflue. Même là, sur la Volga, avant la guerre, quand il était à l'école, puis il a enseigné dans les classes élémentaires, se cachait toujours devant les filles qui riaient, ne pouvait pas, comme beaucoup de garçons du village, se comporter de manière libre et détendue pour communiquer avec eux . Durant les années d'armée de travail et d'errance, il s'est complètement habitué à l'attention et à la communication des femmes. Dans le camp, il ne se souvient de personne qui ait parlé de filles, toutes les pensées étaient tournées autour d'une chose: comment obtenir des rations supplémentaires. Je me souviens qu'une fois, son partenaire, un gros camarade Michel, avec une étincelle dans les yeux, a dit qu'il avait vu la femme du forestier. «Et alors?» -lui a demandé les travailleuses darmeiennes dans la caserne. «Dans ses mains», - Michel a conduit convulsivement la pomme d'Adam, - tu sais qu'il y avait toute une miche de pain! Je ne pouvais pas m'arracher... »Pas une jeune forestier, pas ses charmes féminins, mais tout un pain a presque privé le pauvre Michel d'une raison.

Christian comprenait qu'il était indécent d'être silencieux, douloureux, mais il ne pouvait pas imaginer ce dont on pouvait parler avec cette belle créature.

- Quoi de neuf dans le village, Olkie? - Il a demandé par la force.

- C'est quoi le village? - elle a répondu - Nous avons – un aul.

- L'aul n'est-il pas un village? Ne pas dorf?

- Nain... aul est complètement différent. Et qu'est-ce qui pourrait être nouveau? Tout, comme des gaufres, blotti le long des terriers. Certains ne creusent même pas la neige. Seuls les tuyaux sortent de sous la neige qui dérive. Et l'un d'eux peine à peine à fumer. Donc les gens sont en vie. Il n'y a pas de chemins entre certaines maisons

et chemins. Tout en captivité dans la neige. Il est bon que même blizzard ait disparu mais que le gel se soit ramolli.
En écoutant son gazouillis confiant, dans l'intonation de dialecte natal, le christianisme a souri dans l'espace.
- C'est mauvais en hiver, - a conclu Olkie. - ennuyeux, triste. Au moins le printemps viendrait bientôt...
Le printemps... le printemps... vivra-t-il pour la voir? Et quelle est la prochaine? Qu'est-ce qui les attend tous - lui, David, Olkie? Donc, vont rester ici de l'hiver à l'été et de l'été à l'hiver? Non, ce ne sera pas visible, la fin de ce temps froid, les blizzards. Ne vivez pas pour le voir jusqu'au printemps. Ich werde wohl in der Fremde sterben[15]...
- Et c'est comment à la maison?
- À la maison? .. quoi de bon? Serré, mal... Johannes et Anton disparaissent toute la journée dans la forge. Quelque chose est fabriqué, réparé, étamé, soudé, réparé. Et de plus en plus pour les baguettes. Rarement quand quelque chose de local viendra du local. Après tous les pauvres. Emma est occupée à tout faire à la maison lave le linge des pensionnats. En colère contre tout et tout le monde. Erna et Elsa à la ferme, obihazhivayut, vaches et veaux, portent le foin par temps clair. Moi – je m'occupe des bagatelles, en arrière-plan. Harry dessine quelque chose, lit des livres... Et où les trouve-t-il?
Joue avec les petits kazakhs. Parle déjà librement avec eux.
-Et toi?
-Je...je ne connais que quelques mots. Bar, kel, ber, nan, sou ayran, bidy, siyr, koy, at, chana, bala...
- Oh... pas si peu! – a approuvé Christian. - Harry et David vous louen toujours. Ils disent, un gars capable. Tous assez à la volée. Il do apprendre.
- Cet automne ira à l'école. Déjà décidé.
Immédiatement en deuxième année.
- A l'école kazakhe?!
- Pourquoi ? David dit: Quelle est la différence? Kazakhe, russe

---

[15] *Je meurs, je suppose, dans un pays étranger.*

... les disciplines sont les mêmes. Ce ne sera pas pire. Il y a une école russe seulement à Marinka. La guerre finira, nous retournons à la maison, irons dans une école allemande. C'est ça?
Christian n'a pas répondu.
Olkie a lavé le sol, a inondé le poêle, a mis le fer et les pommes de terre sur le poêle, a rangé le centre médical et bientôt est partie.
Et encore une fois, il est devenu sombre et morne, calme et froid dans la pièce du centre médical d'aul. Et il était impossible de comprendre si le soir commençait ou si le sombre jour d'hiver durait encore. Christian était à nouveau plongé dans ses pensées.
Oui... tous vivent avec le même espoir: la guerre se terminera... La guerre, bien sûr, se terminera, comme tout dans le monde, car tout a un début et une fin. Et la victoire sera la nôtre. Comme le disait la moustache au tout début de la guerre, qu'il en soit ainsi. Il sait. C'est le chef. Mais les bons moments viendront-ils après la guerre? Lui, Christian, n'est pas très sûr de cela. David, au contraire, croit que tout sera rapidement formé, restauré et que la justice prévaudra sans aucun doute. Je voudrais... Je souhaite que ce massacre prolongé prenne fin rapidement, que la paix règne, que les gens rentrent chez eux et se livrent à un travail salvifique perpétuel. Mais Christian n'y croit pas. Il ne croit rien. Je souhaite que je ne pourrais pas. Au cours des dernières années, au cours de la déportation, de l'épreuve sur une terre étrangère et des tourments excessifs dans l'armée du travail derrière des barbelés, il a vu de ses propres yeux, a appris tellement de chagrin humain, de bonheur, de colère et de haine qu'il est difficile pour lui de croire qu'avec la fin de la guerre va régler rapidement. Qu'adviendra-t-il des gens après la guerre?
Affamés, en colère, offensés, humiliés, tordus par la haine universelle, le mal et la violence, où et comment vont-ils trouver la force d'une nouvelle vie paisible? Et quelle sera cette vie? Évidemment, ce sera une vie différente, mais est-ce mieux - qui peut le voir? Est-il concevable de restaurer, d'équiper tout ce qui est détruit, ruiné au sol, au sol? Est-il concevable, par exemple, d'équiper la région de la Volga, dans laquelle elle a été expulsée de

force par ses travailleurs fidèles et obéissants et installée à la hâte par des personnes déplacées au hasard, également réinstallées, qui n'ont ni amour, ni compassion, ni affection pour cette terre? Qui rendra la vie, les bâtiments, l'économie, toute cette vie établie dimensionnée et ordonnée selon la méticulosité allemande d'origine, construite par les ancêtres-colons de l'époque d'Ekaterina la Grande? Non, non...ce n'est pas facile, mais c'est complètement impossible.

Il a rappelé l'histoire du soldat du travail qui avait raconté comment, sur le chemin de l'armée active, il avait réussi à passer une journée dans son village natal sur la Volga. Et le fait que lui, le commandant de l'Armée rouge, l'y ait vu, l'a terrifié. Le village a été installé par des réfugiés d'Ukraine, de Biélorussie et du sud de la Russie. Ils ont rapidement pillé tout ce qui se trouvait dans les caves, détruit des granges et des habitations, convaincus que la guerre prendrait fin et qu'ils rentreraient chez eux. Il était donc nécessaire de disposer de temps pour détruire tout ce qu'ils avaient construit, sauvé, colonisé, descendant et roturier des fascistes. qui a apporté à toutes les nations tant de chagrin et de mal. Dans une maison de bois soignée et confortable du feu commandant de l'Armée rouge, qui a été limogé des rangs par ordre du commandant suprême et transformé en soldats du travail, deux familles de régions occidentales se sont installées sous l'occupation hitlérienne.

Tous installés dans le salon spacieux. Les enfants et la cuisine ont été démêlés. Cadre cassé, bancs, plancher à la fournaise. Les murs étaient minables, recouverts de merde; la cave est complètement transformée en toilettes. Les arbres du jardin ont été abattus, les hangars ont été déchirés. Autour de régné pure désolation. Tout était non seulement ruiné, mais détruit, razorosheno, déchiré en morceaux avec une sorte de rage, de fureur, c'est la Bérézina. Et au milieu de cette dévastation des gens en colère ont vécu, évacués, ayant perdu sa famille dans les premiers jours de la guerre, qui a également quitté des habitations bien entretenues pour faire des reproches à l'ennemi dans un pays inconnu... Et, présentant de manière vivante ses villages natals, des maisons sur la Volga, plus

confortables récemment, ennoblies par le travail et l'amour non seulement les genoux, maintenant violemment piétinés, pillés, brûlés, comme un camp ennemi détesté, Christian se demandait: «Pourquoi tant de mal et de haine? D'où vient tout cela? Pourquoi le peuple est si humilié? Ils, les allemands russes, les travailleurs acharnés de la Volga, die Wolganegger, sont à blâmer pour le fait qu'en Allemagne, les nazis sont arrivés au pouvoir, conduits par leur fougueux Fuhrer avec un surnom stupide Schicklgruber, avec une physionomie musclée et biaisée qui ne ressemble pas à l'allemand, on ne sait pas quel genre de tribu, noire, en sabre, MiBgerburt. La sauvagerie, l'ignorance, l'effraction, la méchanceté, la haine, le mal, c'est ce qui a enveloppé tout le monde: et Le pouvoir, les gens simples, les violeurs et leurs victimes: est-il concevable d'apprivoiser ce débridement?! et les souffrances du peuple, et les meurtriers se lasseront de tuer, extermineront leurs semblables, et la terre refusera d'accepter dans son utérus insatiable les morts innocentes, mais après ce vandalisme total et l'orgie de violence et de haine, la vie ne tombera bientôt pas dans une ornière normale, pas une génération n'éclaircira les conséquences du massacre cruel.

Tout le vil, le noir,l' ignoble, à l'origine mis dans un homme, érodant l'esprit, balayé le monde. Et ce qui est arrivé ces dernières années à l'enseignante rurale Christian, pendant la déportation, pendant les mois de sa vie dans des villages sibériens sourds, dans l'armée de travail, qui s'est avérée être essentiellement le même camp de concentration, ne suscite pas d'optimisme. Cela ne donne pas lieu à l'autosatisfaction, car si après la fin de la guerre, la vie allait bientôt s'améliorer et que tout serait à nouveau formé.

Bien sûr, on peut restaurer des maisons, construire de nouveaux villages et villes, établir une vie rationnelle, mais un homme empoisonné par la haine et la méchanceté a tant goûté au chagrin, au malheur et à la souffrance, endurci avec son cœur, ne sera pas bientôt redessiné, vous ne serez pas bientôt ennobli, sûrement plus d'une génération partira pendant qu'on ne le nourrira, l'habillera, l'enveloppera, le réchauffera et, surtout, éclairera son âme, l'humanisons avec l'essence de la création de Dieu. C'est le plus

difficile. La foi, l'espoir sont ébranlés. De beaux mots, des appels, de slogans ne les rendront pas.

On pensait donc à Christian dans la solitude débilitante qui règnait jou et nuit dans la chambre froide du centre médical de l'aul, au cours de l'hiver sans fin couvert de neige.

Il a souri amèrement à ses pensées. Si vous, le voyageur, ie dystrophe peu recommandable, condamné à une mort évidente dans un pays étranger, parlez de ce qui se passera après la guerre, de ce qui attend l'humanité dans le futur. Oui, vous ne vivez pas à cette heure désirée, vous périrez sans vous être jamais remis de votre corps sur cette terre gelée malheureuse. Et comment pouvez-vous savoir ce qui vous attend? Et est-ce la même chose pour vous... votre chanson est chantée...

La morosité était épaisse. Épuisé, doit être, et la brise vent. Une vieille maison en rondins gémissait, soupirait, comme un vieil homme malade. Le feu dans le poêle s'éteignait. Christian écoutait: peut-etre que quelqu'un appellerait... peut-être que David serait de retour peut-être qu'une porte craquera dans le centre médical... Non. Un silence extrême. Brume d'hiver sans espoir. La solitude. Christian a glissé la couverture sous lui, a tiré le bord d'un manteaux de peau de mouton à l'odeur aigre sur sa tête et s'est oublié dans le sommeil agité. Une pensée indifférente a finalement éclaté: «Ja, ka ...ist nichts zu machen....Ich sterbe in der Fremde...» Oui, oui... rien, frère, on ne peut rien y faire... Il m'est destiné à mourir terre étrangère...

Et si indifféremment, avec désinvolture, il a pensé à cela, qu'il était même surpris.

VI

La réalité était floue, brouillée dans la conscience que Christian la voyait à travers l'eau ou à travers une fenêtre glacée. Parfois, il avait l'impression de vivre sur une autre planète. Peu importe la tension, il n'aurais pas pu imaginer clairement à quel point de la terre le globe était actuellement situé. Depuis son enfance, il mesurait tout à petite échelle dans son village natal et les villages voisins. Il savait que Zichelberg était

situé juste au sud de famillier de Mannheim, puis Fedorovka, ferme d'Etat du Spartak, station Plyos, au nord, à proximité - Marienburg catholique, centre du canton - Gnadenflyur, au nord-ouest - Markstadt, Engels à l'ouest, de l'autre côté de la Volga, près de Saratov. C'était une patrie, Himatland. Tout est familier, proche. Dans ses pensées, il était confiant dans les endroits de la République des allemands de la Volga, où il n'était jamais allé auparavant. Dans son imagination, il représentait une distance approximative de ses villes natales de villes glorieuses - Moscou, Leningrad, Kazan. Mais la région de Novosibirsk, où ils ont été initialement expulsés, puis l'Oural, où il s'est retrouvé dans l'armée de travail, puis le nord du Kazakhstan, où il se trouvait à présent, merci d'un destin étrange, ne lui correspondaient pas de façon stricte et précise. Tout était trop inattendu, grand, grand. L'imagination était impuissante à parcourir de si grandes distances. Oui, et il a voyagé ici, au Kazakhstan, on peut dire, en oubliant à moitié, presque tout le temps en évanoui affamé. Les stations Giddy et les stations clignotaient, les roues frappaient d'une manière monstrueuse et monotone: dans le tumulte inimaginable de la voiture en général, les visages de compagnons de voyage au hasard se fondaient en une masse grise monotone, il a perdu le compte des jours et des nuits. Le seul éclair joyeux dans le gris de la vie quotidienne affamée et agitée s'est avéré être le moment où il a finalement rencontré son frère, qui avait été pris de court au départ sans le reconnaître.

Dans de rares moments où, avec l'aide de son frère et tenant le drin, il sortait de l'extension du centre médical de l'aul par nécessité, il regardait autour de lui avec inquiétude, se demandant jusqu'où il s'était trouvé. Le terrain sur lequel le destin l'avait conduit semblait désert, comme s'il s'était réveillé par hasard quelque part au Groenland. Frissonnant au vent, Christian regardait avec étonnement la basse, skoshobozhennye, éparpillée au hasard, sans planches, ici et là des huttes, certaines en forme de cône, tissées dans des bâtiments à l'abri de la volonté, des terres vagues, le long desquelles le vent de steppe libre faisait des souffles de neige complexes, sur les piquets en bouleau de chakh-traîneau dans les hauteurs, sur le tugai à peine noirci le long de la rivière des steppes recouverte de glace, appelée par les kazakhs - selon

David - Esil. Et tout autour, où seul le regard parvenait - une faibl largeur, le large manqué. En mémoire, invariablement, la constructic de la célèbre chanson antifasciste «Die Moorsoldaten» - «Soldats d marais»:

Wohin auch das Auge blicket
Moor und Heide nur ringsum...

La fumée sur des maisons disgracieuses, enfouies dans la neige dérive liquide rampant et faible.
Au puits avec une cabane en rondins de l'autre côté de la route, les femmes, enveloppées dans des châles, juste du seau, qui tirait de l'eau, nourrissaient le bétail.
Le ciel était gris et pendait bas.
Le vent a marché librement, des congères repassées, une neige scintillante fouettée.
Désert, sauvage, négligé, abandonné, mort.
Un pays étrange, un peuple étrange, des coutumes étrangères, une langue étrangère, des odeurs étranges.
Ce n'est pas comme sur la Volga.
Tout a été mélangé.
J'aimerais voir sur la carte physique où, à quelle distance il se trouve de son pays natal.
La région de la Volga, confortable et soignée, choisie par ses prédécesseurs et ennoblie par de nombreuses générations de colons, pouvait être capturée à l'esprit et sentie en un coup d'œil. Mais le Kazakhstan, à l'instar de la Sibérie, était trop immense et ne correspondait pas à la représentation. Il semblait que même le soleil du ciel ne pouvait pas le couvrir d'un bord à l'autre. Surtout en plein hiver.
Sur la Volga, même en hiver, il y avait du monde et du bruit. En hiver, les villageois vivaient sans problème, sans effort, profitant de leur repos de la paresse et de la gourmandise, du simple plaisir, se rendant visite, chantant, dansant pendant des heures, écrasant les rares informations, retirant leur âme, savourant la délicatesse préparée pour la future nourriture paysanne panachée. Des chevaux rassis attelés, il est

arrivé que sur des wagons robustes et immenses, ils fouillent les bazars et les foires le dimanche; Dans les clubs de fermes collectives, les fanfares tonnaient. Les jeunes vilaines ont mené des batailles humoristiques sur les rivières et les étangs gelés, ont construit des glissades sur glace, d'où ils sont montés, criant et piquant, et des enfants, des filles, et uzhalni-Burshi, qui étaient des schistes tirés de la violence des forces et des sentiments.

À partir de la 37e année, la Volga a connu plusieurs années de récolte consécutives. Les gens ont vite oublié la terrible famine de l'année trente-deux comme un mauvais rêve. La vie allait de mieux en mieux. Les gens ont commencé à vivre, encouragés. Parfois, des agitateurs en visite venus des cantons ou d'Englels eux-mêmes effraient les villageois d'un fascisme en Allemagne, dirigé par le démon Adolf, mais dans les villages allemands de la région de la Volga, cela n'avait pas d'importance particulière, surtout après Le communiste a conclu un pacte de non-agression. Dans les colonies allemandes, ils croyaient en la paix et la prospérité.

Comme les choses ont bien changé! Comment tout s'est passé à la fois en roulade! .. Etant comme entre le sommeil et la réalité, Christian écoutait son corps mortel, sentait à quel point son cœur battait à peine, à quel point son cou se raidissait, à quel point une faiblesse opposée se répandait, une douleur à la poitrine et des larmes coulaient dans ses yeux. Parfois, il lui semblait qu'il ne retenait sa respiration qu'un instant et que l'âme s'envolait d'un corps tourmenté par la maladie et la honte. Une fois sa conscience libérée, il se souvint des souvenirs d'une vie lointaine et irrévocable, se réconforta d'images de la vie qui s'était écoulée, s'éloignait de lui si loin qu'il lui semblait que cela ne lui arrivait pas...

- Quelqu'un est-il venu?

Christian ne s'est pas réveillé immédiatement. Il n'a même pas remarqué, n'a pas entendu, quand et comment la porte gonflée s'est ouverte et le Frère David est entré. La voix venait de loin et semblait glacée, comme l'eau dans le seau à l'entrée. Déjà par la voix de Christian il a deviné que son frère était très fatigué et inquiet. David ne se sent pas désolé pour lui-même, il se promène jour et nuit autour

des aul quand, à pied ou en calèche, on l'appelle souvent la nuit et pa seulement pour des raisons médicales. La hutte de boue de Zaira se remplira de neige au bord du village, Daut fiable est pressé de déterrer. Les pensionnaires ont été brûlés, ont nettoyé la cheminée, à l'exception de Daut, dans le village, il n'y a personne. Et si c'est le cas, alors David-Daut tout est intelligent et meilleur. Le puits a bien glacé sur la cabane en rondins – on ne peut s'approcher, n s'aborder, alors regarde, glisse par inadvertance dans la profondeu du puits qui fume, encore une fois, Daut martèle la glace, jette des blocs de glace loin autour pour que personnes et bétail ne se cassent pas les jambes. En cas de feu chez quelqu'un, les gens courent à nouveau vers lui. «Perchyl! Perchyl! .. Oh, et que ça saute !... brûle, brûle!» Et l'ambulancier d'aul aux longues jambes, vêtu d'une robe blanche, se précipitant pour éteindre le feu, monte au cœur de celui-ci, mobilise un peuple confus. Dépose un seau de hochet non rationnel dans le puits, demande à nouveau de se procurer un «chat» de fer. Pour une raison quelconque dans le village, ils cherchent l'aide d'u ambulancier-voyageur spécial. On entend seulement: «Dauke», «Daut-aha», «Perchyl», «Erlik». Christian a en quelque sorte appelé son frère «Kuster Dyce» comme une blague. Le récit de l'employé de l'église, Dice, qui, à l'aube du déménagement du Manifeste, Kaiserin Ekaterina, s'est révélé d'être un généraliste, un chantre, un professeur et un organiste, était très populaire parmi les allemands, à la fois une lettre, un sonneur de cloche, et un archiviste, un assistant médical et un homoriste, et Dieu sait qui d'autre. «Comment, je me demande, est-ce que cet aul a réussi sans toi avant?» - Christian a souri. «Je suis parfois surpris moi-même», - a répondu David, flatté.

- Alors, est-ce que quelqu'un est venu? – le frère a répété.
- Ils sont venus... Esilbay est entré. Il bourdonnait longtemps avec sa barbe. Il interprétait comment je devrais être traité.
- Alors comment?
- Seuls les remèdes populaires, il a dit. Testés, kazakhs. La médecine dans mon cas, dit, est impuissante.
- Qu'est-ce qu'il offre?

- Je m'en souviendrai maintenant...- Christian a réglé les perturbations au coeur, a frotté, pressé ses doigts engourdis la tête. – Oui, et... se prélasse dans le fumier. Seulement, dit, la chaleur sèche du fumier peut chasser le froid aux os. Et plus: boire la grosse queue fondue... chaude. Ou: obtenir un hérisson, enlever sa peau, faire fondre sa graisse et boire.

- Un vieillard sage! Et où trouver du fumier sec en hiver, et un hérisson vivant, n'a pas dit?

- Il n'a pas dit... Mais il y a encore un remède. Fortement réchauffer la maison, enduire tout le corps de graisse d'oie avec de l'alcool, frotter avec une moufle en laine pour chien, massacrer la chair et donner une peau chaude. En même temps, boire un thé fort et frais, à la transpiration abondante. La maladie comme avec une main va finir. Vérifié, il a dit.

Waouh! Sage! .. Il sait tout. Qu'en est-il a donc guéri six enfants à mort, n'a pas dit?

- Il n'a pas dit...

- Alors, la prochaine fois, il dira...

David a souri avec force, a rejeté le volet, a jeté un coup d'œil dans le four, a retourné les braises qui s'étaient refroidies.

- Nourkan-facteur a regardé. Il s'est assis, s'est réchauffé.

Il a arraché des glaçons de barbe. Il soupirait et gémissait.

Il a dit: «Aul aman. Mal-jan aman. Une marja a mal au dos, et aussi un baranchouk est tombé malade, tousse». Alors, il dit de raconter cela. Un de ces jours il va encore s'arrêter.

Quelque chose d'autre était en train de moudre, mais je ne le comprends pas bien.

- Il est parti de la région ou en région?

- De la région... Plus Chakou a apporté du lait.

- Je vois, je vois... Maintenant on préparera de la bouillie de mil.

David s'occupait de la cuisine. Il a mis plusieurs poignées de mil sur la cuisinière, a dilué le lait avec de l'eau dans une casserole, l'a posé sur la cuisinière. Puis il a sorti la poubelle, l'a lavé avec du savon et avec ne brosse longtemps et soigneusement, et sous le lavabo, parfois oubliaint et béait.

- Fort fatigué? - Christian a demandé avec soin.
- Ne dis pas. Je peux à peine me lever.
- Alors laisse tomber et dors un peu.
- Nourris-toi et couche-toi.
- C'était une nuit difficile?
- Cauchemar! Tu peux imaginer sept gens s'entassant dans une pièce? Sept! Chez Bolpych, l'ancien morille, il s'est avéré qu'il a deux femmes. Qui aurait pensé? Trois enfants de première femme et le petit-fils, pas le neveu. Tu imagines?! Le plafond est bas, avec des ramages de la pluie. Les murs sont blanchis, à la suie, à la toile. Les couvertures, les oreillers, les chats – tous les vêtements sont tous empilés sur le vieux coffre.

Au milieu d'une table basse pliante derrière laquelle ils mangent, ils boivent du thé. Ils dorment, bien sûr, sur le sol côte à côte. Outre cela, seulement la moitié de la pièce a des planchers en bois.

Dans la partie inférieure du rez-de-chaussée. Et là, près de la porte, se trouve le veau sur les frêles jambes maigres, puis deux chèvres minables.

Non, juste imagine: sept personnes, deux chèvres et un veau dans un placard! Conditions insalubres.

- Et pourquoi le bétail est dans la chambre?
- Il fait froid. Dans la grange, les jeunes animaux vont mourir immédiatement. Il y a une vache et un cheval - j'ai vu - chez un fumeur solide. Quel dommage!
- En effet, la sauvagerie.
- Pas de folie, mais de pauvreté, de désespoir inutile. Eh bien, que peut une vieille morille? Et le foin a fauché un peu. Et l'éleveur ne l'a pas fait. Et il n'a pas préparé assez de bois de chauffage, bien qu'il vive dans la forêt. Et...
- Pourquoi a-t-il besoin de deux femmes?
- Demande lui! Il dit que son petit frère est mort et il est supposé prendre une veuve. Telle est la coutume. Voici, il l'a mis enceinte.
- Comment?!
- On sait comment... Le femme est jeune, pourquoi ne pas faire des histoires?

- Tsoum toyfel! Vous dites, un vieux morille...
- Oui, un vieux morille. Barbu, le visage ratatiné, les jambes arquées, stupide, mais là aussi, il était capable de plaire à la femme, ça veut dire. Ou quelqu'un a aidé...
- Et maintenant cette pauvre enceinte est assise? Avec une femme plus âgée?
- Elle n'est plus enceinte, - a répondu David après un moment.
Évidemment, David n'a pas suivi le lait, a couru sur le bord de la casserole, sifflé sur le poêle chaud. Frère a jaillu frénétiquement de l'eau d'une tasse dans la marmite et a remué rapidement la louche. L'odeur de brûlé. Christian se tait coupable. – Elle a donné l'enfant au monde, Dieu merci. C'était dur avec elle.
- Même alors?! - et Christian était stupéfait du tout. - Juste à la maison?
- C'est toute l'horreur, a commencé David, choqué, en remuant la purée liquide dans le pot. - J'étais sur le point de partir, fatigué, agacé, déprimé. Bien, que pouvez-vous faire? Quel médicament?
Les gars dans la gale. Une gale. Le vieil homme sur le dos de sa tête une ébullition lourde. La dernière fois que j'ai lavé - et Allah ne sait pas. Peut-être l'été dans la rivière. Saleté, puanteur. Tous, sont bien sûr, cousus.
On peut devenir fou. Eh bien, j'ai fait ce qui était nécessaire, j'ai donné la pommade, gratuitement, bien sûr, ils n'avait pas d'argent, j'ai récupéré une trousse de secours et tout à coup j'ai entendu dans le coin: "Oh, allah!.." sous un tas de chiffons. Qu'est-ce que c'est? Un vieux morel grattant anxieusement son furoncle dit avec inquiétude: une jeune femme est en train de donner un enfant au monde. Voici les temps! Où maintenant? Déjà les combats ont commencé! Eh bien, que feriez-vous? - David est devenu agité, présentant, apparemment, sa position à nouveau. Le visage pâle devenait taché. La voix a faibli. - Avant la nuit, chien froid, tempête de neige en dessous, pas de charrettes, à Marinka, à treize kilomètres de la route, et la femme accouchée a les douleurs de l'accouchement. Bien mourir...

L'excitation de David a été transmise à Christian. Il s'est levé, to tourné vers l'oreille.

- Et ensuite quoi?

- Je me suis déshabillé, j'ai frottée les mains avec de l'alcool. J'a conduit tous dans un coin. J'ai ordonné à chauffer l'eau du samovar a la femme la plus âgée. Il a étendu un bandage sur le plafond clôturant un coin avec des chiffons. Accrocher la lanterne. La jeune femme ronge un mouchoir, se mord les lèvres, se précipite, crie: «Allay... oybay... zhanym...» Elle criait parfois que le veau à la porte frémissait et laissait échapper un tour de temps en temps. Le vieux morille en pantalon de cuir durci est assis en tailleur sur le feutre, pique sa barbe, caresse son furoncle, soupire, marmonne quelque chose, passe la tête dans une casquette grasse, qui, semble-t-il, ne disparaît pas dans son sommeil. Le garçon s'accrochait à lui, ses yeux étaient fixés. Je conjure le jeune homme. Elle se recroquevillait, tout mettait en ordre. Il sentait, caressait son estomac. Le jeune semble avoir raison. Les eaux n'ont pas encore bougé. Au crépuscule, je ne l'ai pas vraiment vu, mais le jeune semblait fort, le bassin était large. Peut-être, endure, fais face.

- Imagine comment tu as souffert tous les deux...

- Oui-ah... j'ai les deux. Je ne raconterai pas tous les détails. Elle a donné l'enfant à l'aube. Imagine: tous dorment. Seule la femme aînée a aidé. J'étais ravi d'apprendre que le garçon était né. Elle l'a enveloppé dans des chiffons, l'a placé dans un vieux malakhay d'astrakan... un chapeau d'hiver, un énorme chapeau... pour qu'il fasse plus chaud.

Puis elle a repoussé le vieux morille en lui criant: «Hé, chal souyunchi, souyunchi!»

- Qu'est-ce que ça veut dire?

- Eh bien, un peu comme «Lève-toi, mon vieux, bonne nouvelle.» Un morel s'est réveillé, s'est frotté les yeux, s'est gratté, a regardé e arrière. Finalement, c'est arrivé. A commencé à dire: «Oh, Perchy perchyl...»

Il s'est assis, s'est assis, a soudain commencé à aiguiser un

couteau. Qu'est ce que c'est, pourquoi? Il s'est avéré que ça allait couper l'agneau. Inviter des invités. Il a complètement, peut-être, devenu fou, je dis. Quels sont les autres invités? Et donc il n'y a nulle part où aller. Laissez au moins une femme en travail et un enfant se réveille un peu, ils vont venir à eux-mêmes. Et il dit le même: «Euh, Perchyl, Allah donnera - sera vivant... Allah ne donnera pas - prendra.» Parlez-lui... Toute la nuit, je n'ai pas fermé les yeux. Et la jeune femme, après l'accouchement, a dormi pendant environ trois heures. Elle sourit. Tout est normal. Si seulement elle n'avait pas attrapé le rhume, elle se sauvait de l'infection. Dans de telles conditions... Avant le dîner, j'ai parcouru quelques mètres, puis je me suis de nouveau tourné vers la vieille morille. Idylle complète!
Toute la famille à la table ronde, quelques vieilles femmes en turbans, boivent du thé et rongent des gâteaux. La femme aînée de l'estomac d'agneau a fondu le beurre dans une soucoupe. Le vieux morel, heureux, essuie la sueur de son visage. Et j'ai oublié mon furoncle. Moloduha sommeille, devient rose. Un nouveau-né dans un chapeau avec oreillettes gît. Ratatiné, moche. Les yeux les plus anciens avec lui ne descendent pas, implorant. Le vieil homme dit: «Hé, Perchyl, un bon homme... prends le chevreu». Il me veut faire un cadeau. Mais il faut attendre, que le chevreu grandisse.
- Généreux, il se trouve, mon vieux, - a remarqué Christian.
- Et les kazakhs sont tous comme ça. Étonnamment: un but, un mendiant et avec joie, le dernier donnera.
- Cela n'a pas pensé. Dans nos villages, rappelez-vous, les enfants kirghizes effraient les enfants dégoûtants. Ils ont dit qu'un kirghiz sur un cheval en peluche galopait, se glissait dans un grand sac et allons dans la steppe, rappelez-vous comment il s'appelait.
- De l'ignorance de tout. Les gens simples, bons. Âme grande ouverte. J'étais convaincu de cela. Parfois, cependant, elle aime tricher. Mais c'est un tour d'enfant. Et plaisanter la baleine.
- Oui... Et comment es-tu arrivé?
- Le brigadier de Karatal m'a conduit. Dans le foin, sous un manteau en peau de mouton, j'ai dormi un peu. Oui quel est le point?

Devant les yeux, comme dans le brouillard, une femme tortur etacculée au travail est en train de gonfler. J'ai assisté tar d'accouchements, mais je n'ai pas m'habitué Apparement, c'est un affaire pas pour les hommes. Les femmes accouchent, puis je n'ai pa un poil de sec et tout me fait mal. Après une telle femme, vous n voudrez plus faire un bébé... Eh bien, semble-t-il, le millet est prêt David a sorti une cuillère de la marmite, a soufflé, a reniflé, a lécha la chaude infusion et s'est pincé les lèvres.

- Encore un peu de bouillie a été brûlé. Mais viens, on mange! Veux-tu monter ou tu mangera au lit?

Christian a balancé ses jambes du lit, a tâtonné pour les appareils de chauffage, ils sont assis, écoutant le cœur fréquent, la faiblesse qui frappait la tête. La conversation avec son frère était fatiguée. La nausée laide lui roulait à la gorge, mais il ne voulait pas contrarier son frère, s'est assis côte à côte à la table et, malgré cela, a comme à se fourrer une bouillie rance par lui-même. Le millet était vieux, vicié, on sentait la moisissure et les souris. David a également mangé distraitement, luttant pour dormir.

- Dans les villages, tout le monde vit comme ça, à quoi ressemble votre vieille morille?

- Approximativement. Il y a des maisons décemment, à deux voire à trois pièces. Mais la plupart d'entre eux sont entassés dans une petite pièce. Et la cuisine, la salle à manger, la chambre à coucher et le salon ne font qu'une seule chambre. En été, tout va bien. Depuis le printemps jusqu'à la fin de l'automne, ils vivent dans des chochalas. As-tu vu les bâtiments en osier profondément dans la cour, autour de tels, avec un dôme comme une yourte? C'est le chochala. C'est spacieux, plus propre, plus d'air. Comme nos backhouses. En hiver, c'est une catastrophe. De près, sale pathétique.

Par conséquent, toutes les maladies - gale, grate, tuberculose typhoïde, rhume. La vie est très perturbée. Qu'est-ce que l'hygiène?

- Pourquoi cela se passe?

-A cause de la pauvreté et des mauvaises habitudes. Les toilettes ne construisent pas. Pourquoi? Il y a beaucoup d'espace ouvert, un bois, un ravin, un creux à proximité. Les jardins ne sont pas plantés. Les baies, les herbes ne sont pas collectées. Pour l'hiver on ne se prépare pas vraiment. Je ne sais pas qui blâmer. Les hommes à l'avant. Avec les enfants, les adolescents, les femmes, les personnes âgées, quelle est la demande?

- Les villages sibériens, tu le sais, c'est pas mieux. J'ai vu: ils vivent avec des poulets, des porcelets. Les bains sont chauffés en noir. Des gars costauds, des filles regardent la lyse pendant des heures sur le banc, de mauvaises conversations mènent à la chute des graines de tournesol. Et puis ils soufflent le clair de lune et chantent les chansons humoristiques. Si étrange qu'il nous semblait. Nous avons été accueillis avec aversion. Dans les yeux, ils ont dit: fascistes, Hans, Fritz, les allemands. Il a été dit: laissez-vous nettoyer comme un morceau de verre, mais puisque tu es allemand, tu es fasciste. Ils ont demandé: où sont tes cornes? Pour une raison quelconque, ils pensaient que les allemands avaient des cornes sur la tête.

- Ici, chez les kazakhs, je n'ai pas entendu cela. Certes, certains ont essayé de savoir: ceux que j'aime le plus - Staline ou Hitler.

- Oh, là-bas, en Sibérie, où nous avons été amenés, d'abord nous avons choipoté. Comment regarder les ennemis. Ils ne voulaient même pas comprendre que nous étions des allemands soviétiques. Ils ont dit: il n'y a pas d'allemands soviétiques. La progéniture d'Hitler, disent-ils. Puis, quand ils ont commencé à travailler ensemble sur la ferme collective, ils se sont un peu calmés. Nous nous sommes assurés que les «fascistes» travaillant sur les batteuses, les tracteurs et les lobogreyki travaillent comme tout autre objet entre leurs mains. Ils sont devenus respectueux. Mais encore, juste un tout petit peu - les fascistes sont maudits, pénurie! ..

- Oui, dans de tels cas, les russes ne tiennent jamais une cérémonie particulière. Combien de surnoms dérogatoires ils ont pour les étrangers, combien de teasers! «Allemand, poivre, saucisse, chou aigre...», «Guten Morgen, Guten Tag, il suffit de battre sur le visage»

... Les kirgiz – les kalbits, les babai qui louchent. Les caucasiens so des minorités nationales, les princes, les juifs sont des visages juif des vendeurs de Christ, des asiatiques sont toi-moi, des chocs, de balachkis, des français sont des grenouilles, des doubleurs, de italiens sont des macarons, les tatars sont des shourum-bourum, je n me souviens de rien d'autre...

- En Sibérie, j'ai entendu, ils ont chanté: «Oh, oh, Dieu nous e préserve, savoir avec un tatar, une âme non baptisée monte pou s'embrasser».

- Drôle et stupide!...Les russes ont un tel péché. J'ai remarqué cela dans l'armée. Ils se moquent de tout le monde. Parfois pas méchant, pour méfait, par habitude. Juste pour intimider, mordre. Ici à Kozlovka, il y a une si petite ferme près de Karatal, Fedor, syphilitique, chante ivre sur un accordéon et crie: «Avant, un kazakh était un kirghize, il a mangé du makhan et a bu du koumys.

- Comment comprendre?

- Une chanson taquine. Makhan – la viande de cheval, le koursak - le ventre. Un peu plus tôt, disaient-ils, quand il était kirghize, il mangeait de la viande de cheval, et maintenant, devenu kazakh, ils disent qu'ils meurent de faim, leur estomac est vide... De la folie! Les kazakhs dans ce sens sont souples, sincères et plus délicats. Chez eux un péché est c'est quand tu as blessé des amis.

Les frères ont mangé de la bouillie, l'ont bu avec du thé à la betterave. Christian a même transpiré, encouragé. Il a longtemps regardé son frère et Finalement, il a décidé de poser la question qui tournait depuis longtemps dans la langue.

- Écoute, David... dis s'il te plaît. Qu'est-ce que tu es si malade chez toi? Eh bien, après tout, les kazakhs vivaient sans vous et continueraient probablement de vivre ainsi. Peu importe tes efforts, il est peu probable que la vie change. Ne vaut-il pas mieux vous épargner?

David n'a pas répondu tout de suite. Le reste de l'eau bouillante dans la bouilloire rince les bols, les verres, frotte la table avec un chiffon. Il a soupiré.

- Tu t'as épargné, Christian?

- Eh bien, je... c'était... involontairement. Ouvrier de l'armée de travail. Je n'avais pas le choix. Ou fait la norme, ou meurs.
- C'est pareil! Ai-je un moyen de sortir, penses- tu?
- Eh bien, dans la nature après tout. Personne au-dessus de l'âme n'en vaut la peine... David rit.
- C'est pas sérieux ce que tu parles ! D'abord, c'est mon devoir. Celui de l'agent de santé. On m'a appris cela dans une école d'ambulanciermilitaire, puis dans l'armée. Le devoir de l'homme, compris? Et deuxièmement... deuxièmement, cette section m'a été confiée et ma conscience ne me permet pas de travailler sans précaution.

Des gens comme moi sont maintenant soit au front, soit, tu sais, dans l'armée du travail. Et ils m'ont appelé sept fois par le biais du bureau de recrutement militaire et sept fois ont défendu, je pense, les kazakhs m'ont sauvé. Il n'y a pas d'ambulancier dans tout le comté. Et tu sais que je n'ai pas non plus été privé de ma carte de membre du parti, bien que je sois un immigrant particulier. Est-ce que cela nécessite quelque chose, qu'en penses-tu? .. Christian était silencieux.

- Et encore une chose... – a continué David. Sous la peau pâle du visage aux cheveux longs était striée. - Il se trouve, déjà dans la troisième. Notre peuple et moi, avec toi, avons été humiliés, insultés, nous ont fait de manière injuste, de manière dérisoire, quelle que soit la période de la guerre.

Le fait que le bâtard Hitler s'est avéré être allemand, ce n'est pas notre faute. Et non nous ne sommes pas des espions et pas des saboteurs. Mais que reste pour nous? Prouver jour après jour que nous ne sommes pas du tout ceux pour qui quelqu'un veut chasser ou est-il avantageux de nous tenir debout? Compris - David était si agité que son visage était couvert de taches, son long nez était pointu, ses poings crispés. Christian regrettait déjà d'avoir eu cette conversation. Pourrait choisir un autre moment.

- Comment prouver? Comment? Seulement obsédé par le travail, la foi, l'espoir, la patience. Et personne ne sait combien d'années nous devons encore le prouver.

Peut-être au prix de la vie, comme à l'avant. Et ce sentiment, cette conscience, doit être pénétré par chacun de nos malheureux membres de la tribu, qui ont été expulsés de leurs lieux d'origine. Chaque single! Alors seulement pouvons-nous survivre. Et donc je... je dois, dois...

David n'a pas fini, sa voix a tremblé et a rompu avec l'excitation. Il s'est détourné soudainement de Christian, comme s'il était offensé pour une raison quelconque, s'est laissé tomber sur son canapé, sans se déshabiller, a mis son vieux manteau de l'armée sur sa tête.

Christian a été confus. Son cœur bat rapidement, bat la chamade, s'assombrit dans sa tête, des larmes coulent de ses yeux. Il lui a semblé que les épaules de son frère se contractaient convulsivement sous son pardessus.

Christian se traînait au lit, montait sous la couverture et le manteau de fourrure, plissait les yeux à la fenêtre. Le vent semblait s'épuiser.

Pas de son, pas de bruissement. Au bord du ciel impressionnant, la lune gelée solitaire planait sans cesse. Près de là, le cercle noir était instable.

Le ciel était intrus. La lune était intruse. La terre était intruse...

VII

Les maigres rapports du Bureau d'information soviétique et des journaux, qui touchaient de moins en moins les auls déprimés et lointains, laissaient clairement penser que la guerre prolongée contre Hitler allait bientôt prendre fin. Personne n'a douté des paroles du chef sévère convaincu: «Notre cause est juste, la victoire sera la nôtre», personne n'a douté au tout début de la guerre, mais personne ne s'attendait à ce que la bataille soit si longue et si dévastatrice. Les auls étaient appauvris à la fin. Les gens ont marché. Ruine, pénurie, disette, encore une terrible, poursuivie et vieille et jeune sur les talons. L'esprit du peuple semblait être miné. Même les soucis quotidiens, la vie médiocre, ont perdu leur signification originelle. Au hurlement féminin triste et déchirant des femmes et aux pleurs inconsolables des enfants en relation avec l'arrivée du prochain

«papier noir» - dans les villages on était habitué aux funérailles. Rarement dans quelle famille au fil des ans n'ont-ils pas pleuré le soutien de famille, le soutien de la maison, l'azamat. La guerre se passait très loin à l'ouest, sur des terres et des pays dont personne, au milieu de nulle part, n'avait jamais entendu parler et ne s'en doutait pas, mais l'avait pleurée dans les auls de Priishimye, dispersés sur le haut et le bas. On pensait que le désir même de vivre était déjà à la fin. Les femmes aux sept cheveux et celles qui étaient craquées maudissaient parfois leur destin mourant. Ils vivaient de la main à la bouche. On mettait des chiffons délabrés. Ils erraient autour des auls, à travers champs, parmi des cabanes pauvres, des huttes de boue, comme des fantômes ou des ombres. A la vue de ce degré extrême de bisharinisme, David avait parfois les mains baissées. Ils se cramponnaient à une paille d'espoir: «C'est la fin de la guerre...» Avec ces mots, ils se couchaient, avec ces mots, ils se levaient. Avec ces mots, les veines ont été tirées des dernières forces. Avec ces mots, ils se sont réconfortés et les enfants. Ces paroles ont été entendues dans les prières des orthodoxes et des fidèles. Ceux qui étaient libres et bien mérités et ceux qui avaient été privés de cette volonté par le pouvoir souverain avaient confiance en ces propos. C'est la fin de la guerre... Mais cela va finir. Ce moment d'accueil, à tous égards, n'est pas loin, mais le fait qu'avec la fin de la guerre la vie dans les auls épuisés s'améliorent immédiatement, c'est presque impossible à croire. Où pouvons-nous obtenir une telle force pour sortir des ruines, rétablir les pertes, surmonter le désespoir, surmonter le chagrin, progresser dans un avenir radieux, au sujet duquel divers agitateurs ne se sont pas lassés du dandy et ont bourdonné toutes les oreilles? L'oiseau phénix et qui, selon la légende, serait rené des cendres une fois tous les cinq cents ans...

Mais, au contraire, il était étonnant que malgré tout, les enfants soient toujours à l'école, bien qu'ils soient nus, nus et transparents de la malnutrition constante, les élèves ont réussi à écrire à la suie sur de la suie. des restes de vieux journaux et des champs de livres et des exploitations agricoles collectives - des femmes, des

personnes âgées, des adolescents que les gangsters qui s'étaie
rassemblés autour d'eux ont conduit jusqu'aux champs, des camp
et des exploitations agricoles; les orphelins étaient nourris d'une
manière ou d'une autre, les centres paramédicaux et obstétrica
fournissaient au moins quelques médicaments, lui, l'ambulancie
David Erlich et les enseignants recevaient régulièrement
quotidiennement - un traitement insignifiant, mais toujours
rémunéré, à Kyzyl-tu toujours comme avant, deux bibliothèques
fonctionnaient correctement - l'école et le village soviétique et
généralement des fils invisibles étaient affinés pour garder la vie du
chaos terrible et de l'effondrement. C'est ce qui a suscité l'espoir et l'a
inspiré.

- Aujourd'hui c'est dimanche? - Christian a demandé le matin.
- Oui, et quoi?
- Tu serais à la maison toute la journée?
- Presque. Je vais rendre visite à Maroir, sa fille, entendue, est
malade. Je visiterai l'internat. Peut-être qu'avec Jaras, nous allons scier
du bois pendant une heure ou de l'autre. Le reste du temps est à nous
- Tu n'iras pas chez les Walters?
- Les Walters?... Si tu deviens plus fort, allons-y ensemble.
- Hier, Olkie est venue. Tout le monde vous demande.
- Oui, hein, elle va chez toi.
- Laisse! Elle vient chez toi?
- D'accord. Je viendrai - parlons-en. Je suis curieux de toi.

En fait, David a découvert son frère d'un côté tout à fait inattendu.
Il s'est soudainement avéré que pendant les années de séparation, alors
qu'il étudiait à l'école ouvrière, puis à Kazan et à Léningrad, il a servi
dans l'école de pilotage de l'Armée rouge d'Engels et qu'il s'est
manifestement séparé de ses parents et amis, mais de tout ce qui s'est
passé au cours de la décennie qui a précédé la guerre dans la région
profonde de la Volga. Il s'est avéré qu'il vivait dans une autre
dimension, dans son propre cercle, en milieu urbain - routine militaire
stricte, exercices militaires, marches, randonnées, entraînement, heures
politiques, vie impérieuse, intérêts quotidiens du campus militaire
militaire, mépris du civil, la vie de tous les jours, monotone et rusée

un environnement multinational, le discours russe... C'était une vie complètement différente, l'autre côté de la vie. Et là, dans les villages allemands de la Volga, leur propre vie coulait, avec leurs soucis, leurs traditions, le mode de vie traditionnel, qui cependant se brisait de manière frappante, se transformant au fil des années et changeant avec lui . Le village des galapiats, tous ces rouquins, hans couverts de taches de rousseur, des Fritz, des Willems, qui, semble-t-il, n'avaient été dénoncés que récemment, ils pourchassaient des chiens, élevaient des oies, barbotaient dans des étangs, attrapaient des crabes somnolents petites rivières envahies, à contrecœur, visitaient de temps en temps des écoles paroissiales, se rendaient dans d'autres caves pour le mal pour le mal, bahchi et les jardins attaqués, tout à coup, ils se sont impliqués dans le tourbillon de la nouvelle vie, sont devenus des pionniers sans exception, les membres du Komsomol, ont révolutionné les chansons, effrayent les parents, luthériens et catholiques vertueux et dévots, se sont adonnés au sport, à l'histoire locale, à la technologie, ont adopté les normes de BGTO et de TRP de différents degrés plans, se sont livrés à des rêves ambitieux. De temps en temps, en visitant son village natal, David n'a pas remarqué toutes ces innovations, ou plutôt, ne leur a pas accordé d'importance. Maintenant, parlant avec Christian dans un autre pays où toute sa vie était différente, il était surpris de découvrir, d'expérimenter, de se sentir comme si, cette fois encore, noté dans les conversations par les mots «alors», «à la maison». Et ces «alors», «à la maison» acquirent une signification particulièrement chère, désirable, magique, et chaque petite chose, l'écho de la vie, trouvait une réponse cachée dans une âme confuse, non critique, agita le cœur et le chrétien, mais en soi la tristesse inévitable de la maison abandonnée, la douleur amère de la patrie enlevée se sont avérées être ici, dans l'aul kazakh, pour David un souvenir vivant, impérissable de son propre souvenir, lointain - et apparemment - irrémédiable. Avec ses récits fragmentaires, des paroles et des phrases inattendues émanant de la conscience et des imitations de ce à quoi David, lui, n'avait jamais songé sérieusement, Christian, pour ainsi dire, le replongeait dans le fleuve de sa vie et de son histoire natales, à partir

desquelles le cycle de transformation des tempêtes soviétiques, il a été précisément rejeté, excommunié. Parfois, rencontrant occasionnellement des frères et des sœurs, David éprouvait de la gêne, de l'incertitude, ne sachant pas quoi leur parler, leurs conversations allaient au-delà de la routine d'une ferme collective des soucis insignifiants dans les villages: combien de journées de travail avaient été gagnées, combien de choses pouvaient leur être données à l'automne, combien perdues étalons, qui dans le village ont trouvé une bicyclette, qui a de quoi réserver dans la grange, que ce soit la faute de l'oncle Michel de Fritz se marier à la salope Amalia, la fille de Vogel, qui était très fière de devenir comptable des brigades de campagne ou de la confusion avec une grosse Paulina, qui a essayé de dépeindre le «pont» sur la scène d'un club rural. C'était ennuyeux et vulgaire. Maintenant, les conversations avec Christian ont suscité l'intérêt et la curiosité. Il a sent, que pour Christian c'était un plaisir de dire à son frère que c'était tout récemment leur vie réelle peut-être...

Maroir a été embarrassé quand l'ambulancier dégingandé est apparu. Elle venait de rentrer de la ferme après la traite du matin et nettoyait maintenant la maison. Même si elle portait un grand manteau brodé, une longue robe à volants, une écharpe en laine et de grosses chaussettes en maille, il était frappant de constater qu'elle se pendait, affinée et desséchée ces derniers mois. Dans les grands yeux noirs figé la peur. Et le sourire était déconcertant. Elle a baissé les yeux, comme une étudiante assidue devant un mentor strict, réagit à peine de manière audible au message d'accueil.

- Amaznsyz ba, David-aga...

Et sa voix, ses manières et tout son apparence étaient comme ceux de petite fille. Et il semblait étrange que cette créature fragile puisse avoir une fille aussi remarquablement grande. La jeune fille, également dans une camisole en velours brodée, avec des pièces d'argent cousues, de minuscules bottes en feutre, un chapeau garni de fourrure, se tenait juste là, près du poêle, avec un morceau de gâteau dans un stylo et des yeux tellement curieux. Elle connaissait ce long oncle avec un grand nez, s'habituait au fait qu'il la traitait chaque fois qu'elle rencontrait quelque chose de sucré et n'avait pas peur de lui.

- Bien, belle, viens à moi. Kel, Kel, aynalaiyn. Karakoz kyzym...

La fille s'est approchée avec confiance et a cligné des yeux. David a commencé à fouiller dans sa poche.

- Oh... j'ai oublié ton nom? Comment tu t'appelles? ..

La fille était silencieuse. Elle ne savait pas pourquoi cet homme au visage étroit ne s'est pas souvenu de son nom.

- Ayta goy... Mais c'est ata. Ay-yay ata, - a persuadé Maroir sa fille.

-Jenis, - a marmonné la fille.

- Comment, comment - David a demandé. - Je n'ai pas entendu.

Tagy da ayt.

- Jenis, a répété la fille aux yeux noirs, plus fort, assise avec la mère.

- Oh, Jenis?... Oui, oui, Jenis! - David s'est giflé sur le front. - Comment pourrais-je oublier?!

La fille était également ravie, ravie que ce drôle d'oncle se souvienne enfin de son nom, et suivait attentivement sa main, tâtonnant dans la poche. David a sorti un demi- hématogène dans une plaquette d'argent et l'a tenu solennellement à la jeune fille. Elle a ouvert le visage, a saisi l'hématogène et, comme si elle se vantait, l'a montré à sa mère.

- Bonbon! Bonbon!

David et Maroir ont ri joyeusement. La pauvreté était également évidente dans cette maison. Maroir - David le savait - avait déjà essayé à plusieurs reprises de rejoindre son frère à Karatal, où il aurait été plus facile de survivre dans des moments difficiles, mais le brigadier arrière et entendre parler de cela n'était pas un souhait. «Vous devez garder le foyer de votre mari», il a exhorté la soeur. – A aucun de vous n'est maintenant difficile. Comme il n'y a pas de funéraille, Gaziz est en vie. Et si vivant - reviendra. Attends. Et Maroir n'osait pas se disputer, attendait gentiment les nouvelles de son mari, travaillait à la ferme, élevait sa fille. Et le mari a sombré dans l'eau. Une seule lettre reçue de lui à l'hiver de la 42e année, elle lisait il y a longtemps aux trous, mémorisée, rappelée à chaque virgule, mais dernièrement cela ne l'a pas réconfortée. Les habitants d'aul recevaient des funérailles, des lettres triangulaires froissées et peintes par la censure militaire, et Gaziz se taisait. Ils ont dit que selon toute vraisemblance, il avait été capturé.

Et ils ont dit que la captivité est pire que la mort. Le grand chef de moustache, disent-ils, ne favorise pas les prisonniers. Les prisonniers sont des traîtres à leur patrie. Et les traîtres de la mère patrie sont punis de mort. Et pour leur jjam leur honte éternelle. Ces rumeurs ont tué Marouar. Dans un rêve, elle a souvent vu Gaziz se faire tirer dessus. Il a été tué par des fascistes, puis par NKVD Et Maroir s'est réveillée avec horreur, en larmes et elle s'endormait déjà. Elle était particulièrement déprimée par le fait qu'elle n'avait personne avec qui partager ses doutes et ses doutes. Une fois, elle a raconté aux femmes comment Gaziz la regardait plus souvent en rêve, comment il se précipitait vers elle, essayait de le prendre dans ses bras, mais ne pouvait pas l'atteindre du tout, et elle se réveillait brisée, épuisée, dans la chaleur... Chakou, souriant, s'est écrié: «Et-et-et... pauvre chose. Tu as besoin d'un homme. Vous n'avez pas assez de temps pour jouer avec beau-frère, l'habitant de l'aul. Pas réconforté. Une femme a besoin d'être pressée, piquée, écrasée et roulée, le sang refroidi... »Et a ces mots, les laiteuses rirent avec excitation. Depuis lors, Maroir s'est retiré, s'est rentrée à soi-même. Sa fille était la seule consolation et amusement.

- Comment vis-tu, Maroir?
- Choukir... Comme tout le monde, a répondu elle, et ses yeux étaient humides.
- Tu n'es pas malade?
- Non, non...
- Gaziz est silencieux?

Maroir ne répondait pas, s'est détourné, a commençé à s'embêter avec le poêle. David l'aimait bien. Parmi les femmes du village, elle se distinguait par sa propreté, son calme, son sens des affaires discret. Elle était encore très jeune, inexpérimentée, mais elle se tenait avec dignité, elle était toujours et avec tout le monde expressivement courtoise. bienveillante envers tous. Et à la maison elle a mis de l'ordre. Elle a traité David avec gratitude: elle se souvenait de la manière dont il avait pris son enfant, comment elle se souciait de l'enfant, demandait toujours de Gaziz et parlait gentiment de lui. Elle a écouté ses conseils est d'abord venue pour un examen physique, a amené sa fille à toutes

sortes de vaccinations, donnant ainsi l'exemple aux résidents de l'aul. Je ne me suis pas mêlée aux commérages de la femme, je n'ai pas gêné, des allusions ludiques aux engrenages d'aul passées par les oreilles. Les vieillards en ont parlé gracieusement, ils ont dit avec amour «bidzen kelin» - notre belle-fille.

- Tu as mal aux mains? - David a demandé.

- Maintenant plus rien. La traite a diminué. Les vaches n'ont pas encore reposé.

Au début, les mains de Maroir lui ont fait mal, ses doigts ont enflé et il est arrivé que ses articulations soient douloureuses toute la nuit.

Ce n'était pas une blague, elle, presque une fille, donner dix à douze vaches trois fois par jour, laver des seaux, des seaux, de lourds flacons.

Ses doigts étaient durcis, rougis, douloureux aux épaules, au dos et, même si elle l'avait cachée, l'ambulancier a constaté à quel point c'était difficile pour elle.

- Fais comme je l'ai conseillé. Tiens tes mains tous les soirs dans l'eau tiède, massez vos doigts, lubrifiez avant la nuit avec de la Vaseline.

- Je fais ça.

- D'accord. Vous êtes jeune, vos mains devraient être douces, affectueuses. Et alors, Gaziz sera malheureux.

Et me reprochera: «Où, toi, David, regardais?!?»

Maroir a souri, un rougissement a joué sur ses pommettes. La petite fille, quant à elle, a mangé l'hématogène, s'est frotté les joues et a regardé avec espoir le bon nouveau venu.

- Eh bien, viens ici, bien. Kel, aynalaiyn. Jenis s'est approché hardiment, a appuyé contre les genoux de son oncle. David a sorti de la trousse de secours une minuscule boîte en plastique qu'il a joué et l'a fait tournoyer devant le nez de la fille. Comme si il distrayait son attention, il a touché imperceptiblement son front.

- Eh bien, ouvre la bouche. Plus large, plus large. Le voici!

David a ouvert la bouche, a grincé des dents et Jenis a ri: c'était tellement drôle pour son oncle coude - Voilà, bravo! Maintenant, montre la langue. Hardiment, audacieux, comme ça! - Il a également

doucement adroitement écrasé la langue avec une cuillère, a regardé dans le larynx. - Dis: «Aaaa»! C'est clair.

Et il a tapoté doucement la fille dans le dos, a caressé ses cheveux.

- Ça va», - il a dit à Maroir en se tenant le dos, qui ne respirait pas, tandis que «Perchyl» a examiné sa fille. – Un petit thime. Garde-la chez vous au chaud. Donne du lait chaud. Avec du sucre, le cas échéant.

- Un peu là-bas. J'ai apporté kabiden-aga.

- Bien. Donne cette poudre pour la nuit. Tu peux le verser dans une cuillère et donner avec du lait.

- Rakmet, David, j'ai compris!

- D'accord. Et prends soin de ta fille et de toi-même. La guerre bientôt finira, Gaziz reviendra et tout sera complètement bien.

- Aytkanynyz kelsin, Davud-aga! Que vos mots deviennent réels.

David était sur le point de partir, a regardé de nouveau, a soupiré. Il était content dans cette maison. La présence d'une femme jeune, saine et propre et d'une belle petite fille Jenis si confiante et légèrement inquiète. Il a également aimé la décoration modeste, le confort calme. Il sentait le lait, la fumée, la neige et le vent de steppe.

- C'est bien chez toi, - il a remarqué.

Maroir, flattée, s'est empressé de poser une nappe-dastarkhan sur une table basse pliante ronde, des tasses dressées, une soucoupe au beurre fondu.

- Maintenant, je vais traiter avec du thé, David...

- Qu'est-ce que tu es, chérie! Ne t'inquiéte pas, t'inquiéte pas. Je suis pressé d'aller dans le pensionnat.

Non, c'est mal. On ne fait pas cela, Maroir était contrarié.

Oui, l'ambulancier le savait. L'hospitalité des kazakhs l'a toujours surpris. Il arrive à la maison de rouler la balle, les enfants vont manger, mais pour un invité quelque chose est toujours en réserve. Une telle tradition commandée par les ancêtres: c'est un péché de sortir de la maison sans goûter le pain, même si ce n'est pas du pain, mais une poignée de mil ou de blé rôti, un bol d'ayran ou un bol de koumys. Lorsqu'il s'est rendu chez le kazakh pour un examen médical, David savait qu'il serait certainement traité et qu'il ne devrait pas s'occuper des crackers sur la route. Mais quand il est allé dans les villages russes

- à Karachak ou à Kozlovka, personne ne lui a offert une tasse de thé toute la journée. Et l'ambulancier savait que s'il n'attrapait rien de la maison, il était condamné à un jeûne involontaire. Vraiment, si nécessaire, vous pourriez acheter des pommes de terre, du chou, des oignons, des navets et même un morceau de lard. Achetez et mangez, mais pour traiter - non, non. Mais ils ne vivaient pas plus pauvres que les kazakhs, mais ils étaient mieux lotis car ils gardaient les jardins.
- D'accord. Je mangerai du gâteau. Et je burreai une tasse d'ayran.
L'ambulancier a quitté la maison de Maroir caressé par la chaleur et le confort.

VIII

Au pensionnat, comme toujours le dimanche, il faisait chaud. Particulièrement le samedi, voyant à peine les dernières leçons, les écoliers des villages voisins se sont précipités à la maison. S'étant réunis par groupes de cinq à huit personnes, anticipant une joyeuse rencontre avec leurs parents et amis, ils étaient vifs, agités et partis à pied avec des panneaux de signalisation ou des sacs vides derrière le dos. Si l'approche en tandem a été abaissée, cela a été considéré comme un succès rare. La seule école secondaire kazakhe de tout le district était située à Kyzyl-tu, et les étudiants de tous les villages proches et lointains s'y sont rassemblés après l'école primaire ou d'été. Ils vivaient dans des dortoirs, plus précisément dans des maisons privées, que louaient les propriétaires nécessiteux ou bienveillants de leur âme à ceux qui avaient soif d'enseignement secondaire.
Il y avait plus de dix auberges de ce genre dans lesquelles garçons et filles étaient mélangés de quatre à huit âmes: de Kokterek, Jean-Jol, Jean-Talap, Karatal, Alka-Agach, Baluan, Sotsial , Urnek, Mektep, Aksu, Jean-Su et d'autres villages. Certains lycéens vivaient chez des parents éloignés (les kazakhs ont des parents partout dans le monde) ou chez des amis. Ils vivaient dans des dortoirs serrés, mal mais amicalement. Les plus âgés ont pris soin des plus jeunes. Chacun avait son propre petit sac de poitrine ou de berceau dans lequel il stockait

des vers hebdomadaires - trois ou quatre tabanans, cuits à la poêle dans une poêle sur des charbons ardents de paprika, cuits au beurre dans le gros intestin de bovin, un sac de mil broyé - talkana et des fournitures scolaires - une bouteille encrier sans gaine, des livres, un crayon, un stylo, une règle, des bouts de papier. Les leçons ont été préparées avec une lampe de fumeur, s'assoyant en cercle, plaçant le petit coffre devant lui et accroupi. Qui a écrit, qui a murmuré à haute voix, qui a lu pour lui-même. Les filles dormaient dans un coin, les garçons dans l'autre. Au milieu, les hôtes dormaient dans les tentes. Ils ont suivi la procédure générale et ont fourni aux locataires deux fois par jour de l'eau bouillante ou du thé liquide. Cela a été considéré comme un dortoir d'aul. En effet, la vie était commune, tout était visible: dans une pièce à deux ou trois fenêtres, les propriétaires vivaient avec douze ou quinze personnes. Dans de telles conditions, beaucoup vivaient et étudiaient d'année en année jusqu'à la fin de leurs études. Certes, tout le monde n'a pas réussi, malgré la loi stricte et vigilante de l'éducation universelle.

Les étudiants locaux ont été considérés comme un malheur du destin. Ils avaient leur propre maison, ils n'étaient obligés d'aller nulle part, ils ne toléraient pas autant de difficultés et de tribulations qu'ils ne l'avaient fait. Ils pourraient étudier et avoir une éducation moyenne dans leur village natal. Il y avait peu d'étudiants locaux à Kyzyl-tu.

Les étrangers, naturellement, les enviaient. Essayez chaque semaine - à l'automne et au printemps - de contrecarrer, en hiver - par le froid et la tempête de neige - marchez sur vos allées et venues sur une distance de cinq à huit kilomètres et restez dans le dortoir dans une mauvaise ration sèche loin de chez vous sans attention, à regarder, à caresser environnement familier.

Quel type d'étude existe, si l'estomac est constamment vide et que dans la tête subsistent des pensées persistantes à propos de la mère et du père (s'il est toujours en vie, pas tué par le brave), des frères et sœurs, des amis d'aul, d'un beau chien ou d'un agneau amusant. Malgré tout, les étrangers ont eu l'occasion de rentrer chez eux samedi avec une foule joyeuse. Ceux qui venaient étudier à Kyzyl-tu d'au moins vingt kilomètres et demi ont été privés de cette

occasion: ils sont venus les voir, peut-être un mois une fois, à l'occasion, ils leur remettaient des produits, des cadeaux, ne les ramenaient qu'à la maison. maladie ou vacances. C'étaient des lycéens qui n'avaient qu'une école de sept ans dans leur village.
Les étudiants d'internats, orphelins ou semi-orphelins, constituaient un autre groupe d'élèves. Ils venaient de loin, vivaient pour les fonds de l'Etat, à l'école, et n'avaient pas la possibilité de rentrer chez eux car ils n'avaient en fait pas de maison et il n'y avait que des parents, souvent très éloignés, le septième est de l'eau sur la gelée, dans laquelle ils ne sont pas plantés, ils ne sont tolérés que par pitié et en été, ils doivent déchirer de jeunes nombrils comme des serviteurs - pour tondre le foin, préparer du bois, faire paître le bétail, pétrir de l'argile, tisser une clôture sauvage, en un mot, comme disent les kazakhs, pour entrer dans la maison avec une chambre de combustion et partir avec des cendres.
Mais cela est également arrivé aux membres du conseil qui ont été enviés: ils ont été nourris trois jours par jour, bien que mal, dans la salle à manger, ils ont reçu, bien que vieux, mais toujours confortables, selon la saison, des vêtements, des chaussures, de la literie, et ils ne dormaient pas. sur le sol et sur le canapé ou les lits en fer avec matelas et couvertures. Ils se préparaient pour les leçons à table avec une ligne lampe au milieu. Le dimanche, on les emmenait deux fois par mois aux bains publics (oh, par plaisir!). On leur donnait même un minuscule morceau de vrai savon, et non noir, comme du goudron, fabriqué à partir d'alcalins, de vieux os et de cendres par des artisanes. Les étudiants de pensionnat et étudiaient avec diligence, ont gardé ensemble, un peu à part. Ils participaient à tous les milieux scolaires, les matins où ils faisaient leurs exercices, ils avaient une chance: ils n'avaient pas de temps libre, ils vivaient selon un horaire strict, ils allaient même à la cantine dans l'ordre, dirigés par un tuteur. Les «libres» les enviaient: le pensionnat les attirait, la vie là-bas semblait intéressante, fascinante, les étrangers n'y étaient pas autorisés, les assistants suivaient strictement la discipline et l'ordre. Et les internats envient à leur tour l'envie

«libre». Après tout, ils avaient une sorte de maison et leur propre maison. Ils avaient un goût fait maison – des baursak, du kurt, d'irimchik, de gâteaux cuits au four dans les cendres, écrasés avec du mil, de viande séchée. Ils étaient vraiment libres: vous voulez - jouez, vous voulez – occupez-vous de quelque chose, votre propre maître, votre propre chef. Et les vêtements étaient plus chauds et sentaient l'odeur de la maison: fumée, yaourt, passerelle, lard d'agneau. Et les aventures et les impressions sont arrivées au «libres» en abondance. Et qu'en est-il des internats? À six heures de l'équipe, sautez vers le haut, habillez-vous vite, remplissez le lit, chargez-vous, courez comme une secousse autour du monument à Lénine, ratissez la neige, rendez-vous dans la salle à manger, retournez dans les chambres, allez à l'école, revenez, restez debout à la cantine, au pensionnat, à l'école, participez à des activités d'amateur... et ainsi, jour après jour, année après année, justifiez le soin et la confiance de l'État. N'oubliez pas que la patrie illumine votre part d'orphelin, arrose, habille, vous enseigne et vous permet pour le bien et au nom de la lumière l'avenir de l'humanité - le communisme.

Les soins médicaux dispensés aux étudiants du pensionnat étaient également de la responsabilité du chef du centre des ambulanciers et des sages-femmes de la ferme collective Kyzyl-tu. Certes, le pensionnat dépendait de son assistant médical débutant, mais dans les départements des finances et de la santé du district, il a été décidé que David Erlich pourrait faire face à cet emploi à temps partiel. Cela ne le dérangeait pas. C'est ce site qui était sanitaire et préventif en termes de bien-être comparatif et qui était plus facile à contrôler. Et le mode de vie et la vie des orphelinats rappelaient à David si doux pour l'âme de l'armée. Et le contingent était petit: un total de trente élèves de cinquième-dixième.

Aujourd'hui, les patients orphelins ont répété dans la matinée: le jour de l'Armée rouge approchait. Alexandra Ihyaevna, une enseignante de langue russe joufflue (elle s'appelait simplement dans le village Choura, et les étudiants - Choura-apa ou Choura-mougalim) et une enseignante en géographie et à temps partiel et le pensionnaire, serré, comme une crête, avec une grande tête, fort Kalau Tayzhanov, ayant construit les

pensionnats dans un cercle rapproché, a élaboré un programme de concert. Lorsqu'un grand ambulancier est entré dans la salle léniniste avec une trousse de premiers soins constante à la main, tout le monde s'est tourné vers lui et l'a salué fort.

- Oh, bonjour, Perchyl!

- Docteur keldi!

- Entrez, David Pavlovich.

- Qu'avez-vous avec la trousse de secours? Il faudrait d'aller avec le violon.

Jaras a sauté hors du cercle, s'est précipité vers David, l'a serré dans ses bras, l'a étreigné, se répandait partout, murmurant:

- Daut-aha, Daut-aha...

C'était agréable et flatteur pour lui que cet homme respecté en auls soit comme s'il était de la famille et qu'il s'embrassait maintenant publiquement et qu'il prenait soin de lui.

- Quoi, physique? - demanda Kalau. - Maintenant?

- Une piqure? – ont licencié les internats.

- Non, non... Répètez. Je vais écouter.

L'ambulancier s'est assis sur un banc près du poêle néerlandais.

- Commence! – a aboyé Kalau. - Nurjan, vas-y! Sonne plus fort!

Nurjan à la tête rase et au visage large se tenait devant les jeunes gens, avalant frénétiquement sa salive, tendu de partout et déchiffré solennellement, à la limite des cordes vocales.:

D'un bord à l'autre, au sommet d'une montagne, où vole un aigle libre..

- Arrête, arrête! – a arrêté le lecteur Choura-Muogalim. -

Pourquoi tu dis: «D'une bord à l'autre»? Écoute: «D'un bord à l'autre». As-tu compris «Un bord, «bord», pas «d'une bord». Et non «Yaigle». mais «aigle». Il faut plus doucement! Et pas «volet», mais «vole», tu as compris?

- Volet! – a répété Nurjan.

- Vole, Vole- corrige diligemment l'étudiant mougalim - Reviens!

Nurjan a éclairci la gorge, a respiré plus d'air, a épuisé sa poitrine, a poussé sa voix encore plus fort, les veines autour de son cou se sont gonflé.

À propos de Staline sage, cher et aimé,
les gens chantent une belle chanson

- Oh, bien! - a approuvé Kalau. - fortement et sincèrement.
Regardez seulement que le nombril n'est pas déchiré. Le gut tombera.
Tout l'amusement a ri.
-Pas mal, pas mal, - a accepté l'enseignant de la langue russe. - Seulement après «sage» fais une petite pause et dis plus chaudement, un peu plus calmement, tendrement, «cher et aimé.» Comme si soulignant, tu comprends? La voici: «cher et aimé.» Avec tremblement. Compris? Et puis, élevant la voix, exultant, solennellement, mais dis: «Be-e-e-elle». Reviens!

À propos de Staline sage, cher et aimé,
les gens chantent une be-e-e-elle chansoooon!

- Ouay, jigite! - a dit Kalau! Arystan moy! Vot katyp kept!
Seulement avec cette main le faire comme ça.
Et Kalau a montré comment: il s'est figé dans la pose d'un monument à Lénine derrière la clôture devant l'internat. Le professeur de géographe trapu, impoli, impuissant, à tête de skinhead, s'est immédiatement transformé en chef de la révolution prolétarienne.
Nurjan a viré au violet de son propre zèle et des éloges de l'instructeur.
- Choeur! – a agité Kalau de sa main sans tain.
Et le choeur a chant le refrain au sommet de la jeune gorgée:

Akhaou, sotsializm,
Kommounizym,
Jasasyn Karyl Markys
Yleninizm!

Immédiatement, un Beisen maigre et pâle, surnommé Chket, a sorti du chœur, a reniflé et a commencé à chanter.:

Nous sommes élevés par
Staline Et à notre tour
Allons le chemin essayé
Dans n'importe quelle campagne

- Dourys-ak, - a loué Kalau.
«Personne n'est idiot», - a murmuré Choura-apa. - Quoi pour «baydom butiyom»? Eh bien, torde un peu la langue! Tu n'es pas un vieil homme! Parle clairement, correctement: «passons sur le chemin». Bien?!
- baydom butiyom.
- Pas si! «passons sur le chemin»
- eh, zhzydy! –a buté Kalau. - Apprendra... Il faut qu'il le fait fortement. Choeur!
Le choeur a rattrapé par un zèle passionné:

Akhaou, sotsyalizm,
Kommounizm, Jasasyn
Karyl Markys
Yleninizm!

- Suivant! Qui est le suivant?
- Moi, moi!
- Oh, Sabyr! Commence maintenant!
Sabyr, un homme léger, costaud, solide, ferme, avance, écarte les jambes comme si il s'apprêtait à lever la barre, grogna, parle avec une basse:

Staline a écrit notre loi,
Vole la bannière de Lénine au-dessus de nous.
Nous allons au sommet de tous les temps
Des plans quinquennaux avec les bonnes étapes.

Et a immédiatement tourné le dos, s'est levé à sa place parmi les membres du choeur, a fait la moue. Sabyr était clairement mal à l'aise et lisait comme si il faisait une faveur.

- Arrête, arrête! - a déposé une voix Choura-apa. - Est-ce vraiment pas à la fin?

- Oh oui! - Kalau s'est rappelé. - Premier vient Ryach. Aynalaiyn, où es tu?

Elle sortait timidement du petit, ressemblant à une chrysalide, avec un darkie aux yeux noirs, se tapotant les cils, d'une voix maigre, étirant ses mots d'enfant, proclamant:

Le chef sourit - la terre rajeunit,
les jardins et le sol s'épanouissent encore plus

- Aynalaiyn! - Kalau était fondu et brillant. - Ma jolie fille! Donc, je voudrais vous mettre sur la paume, souffler et avaler comme un bonbon.

Les internats se sont encore amusés. Ryach, un élève de cinquième année, était le plus jeune et le plus beau parmi les enfants du pensionnat et un favori universel. Les lycéens ne le manquent pas. Tout le monde cherchait à la caresser, à se mettre à genoux, et c'était un plaisir pour la poupée Ryash. Elle savait déjà que les adultes l'admiraient. Et la caresse des mecs adultes qu'elle aimait.

-le choeur!

Et pour la énième fois, le choeur a donné un couplet rempli de pathos enrichissants encadrant une composition poétique.

- En ce moment, Sabyr prend la parole. Viens!

- Mais j'ai déjà lu, - a dit Sabyr avec contrariété.

- Relis! Ne perds pas de toi.

- Je ne vais pas!

- Comment tu ne veux pas?! - Kalau a froncé les sourcils. Les petits yeux brillaient. – Tu fais quand le tuteur dit!

- Un seul et même! La même chose! Comme un perroquet. Je suis fatigué! – a murmuré le costaud.

- Quoi? Oh! .. Peut-être tu es fatigué de pensionnat ? Et le borsch de pensionnat? Et la soupe de pensionnat? Hein?! Lis alors!
Robuste Sabyr devenant pâle, accrochant sa tête têtue, a sorti avec lourdement, sans pathos, a faiblement proféré:

Staline a écrit notre loi,
arborant la bannière de Lénine au-dessus de nous

- Hé! - Kalau l'interrompit, son visage virant au violet. - Qu'est- ce que tu marmonnes? Salaud, ty n'aime pas la loi de Staline, hein? Ou n'aime pas la bannière de Lénine, hein? Quelle voix marmonnée? Viens! Éleve la voix! Jete la chaleur! C'est mauvais...
Tout le monde savait que: Kalau Tayzhanov est une âme ouverte, gentille, généreuse en louanges, encline à être touchée par tous les types d'hommes, mais Allah ne le laissera pas le traverser. Clignote comme de la poudre à canon, il va commencer, comme on dit, avec un demi-tour, le sang frappe la tête, il se souviendra immédiatement qu'il s'était battu avec «soumm-pa-chis» - un méchant fasciste, perdu trois doigts pendant la guerre - et commence à accuser tout le monde dans une rangée de négligence, en ignorant aynalayn soviétique et manque de patriotisme. Cela indiquera avec humeur que les ancêtres se remettront jusqu'au septième genou dans la tombe. C'est vrai, il tout oublie vite. Sa colère s'atténue aussi vite qu'elle clignote.
- Sabyr, après avoir réprimé son obstination, lit avec peine son chagrin et le choeur, le sauvant, se précipitant à la rescousse, plus puissant que d'habitude, louangé par Karl Marx et par le léninisme. Cela s'est passé de manière si inattendue, en douceur et en passant, que Kalau, immédiatement après la commémoration de l'incident imminent avec un élève de neuvième de classe et le premier homme fort de l'école, s'est exclamé, comme d'habitude:
- Berekendi! Bien joué! Jasa!
- Bien, a acquiescé Choura-upa, ravie que tout s'est bien terminé. - Maintenant nous allons à la partie kazakh du programme de fête.

- Comment cela a été, David Pavlovich? Des commentaires? – était intéressé Kalau. - Dans la partie kazakhe, il y aura plusieurs numéros en solo, deux kyuyas sur dombra et mandoline, croquis et pyramide.
- Tout va bien. Juste qui est Karyl Margys?
- Karyl Margys est Karl Marx.
- Oui, hein? Et pourquoi une telle voyelle?
- On dit tellement?
- Eh bien, Karyl Margys...
- Ah... alors c'est plus pratique pour la prononciation kazakhe.
- Et la ligne est plus complète.
- Intéressant. Et pour kazakh Friedrich Engels est également comment?
- Oui. Pour le Kazakh Friedrich Engels est Pyridryk Yengelis.
- Mais pourquoi?
- Mais parce que, - rit Choura-mougalim, - pour le rue «ambulancier» est souvent – «ferchal», et pour kazakh –«Pershyl».
- Vous aussi ne dites pas Taizhanov, mais Daishanof, - Kalau sourit sournoisement.
- Vraiment?
- Bien sur! Ecoute toi.
- Etrange. Je n'ai pas remarqué - David Pavlovich était embarrassé.
- Mais, vous voyez, c'est toujours pareil - Karl Marx.
- Peut-être Kalau a raison, d'accord. - Mais Karyl Margys au Kazakh est plus proche et plus cher.
Et a éclaté de rire.
- Alors tu vas faire un physique? – a demandé Choura-mougalim.
- Ensuite, nous annoncerons une pause.
- Aujourd'hui n'est pas. Le bain sera?
- Obligatoire. Le soir. Et le change le linge. Nous allons passer par l'assainissement. Dans les chambres, nous ferons le ménage.
- Bien. Pas de poux?
- Nous nous battons...- a répondu Choura-mougalim, incertain. -
Je vérifie personnellement les filles.

«Nous combattons les batyuk comme un ennemi de classe» - a confirmé Kalau. Il voulait dire «comme avec les allemands», mais il s'est rattrapé à temps, réalisant que cela aurait semblé inopportun.
- Fais-le bien. À Karatal, le typhus est à nouveau présent.
- Kouday saktasyn! .. Parfois, nos troubles de l'estomac se produisent seulement.
- De quoi?
- Ils ne s'habitueront pas au bortsch. Donnez aux kazakhs de la viande avec des nouilles.
Les internats ont commencé à parler à la fois.
- Oui, Oui... L'estomac gronde, grommele après le borsch. Salade-malate, pois-moi, chou-fou...
- Et la bouillie est aqueuse.
- Et le pain déchire la tripe.
- Quitter! – a ordonné Kalau. – Où le pouvoir soviétique prendra de la viande, de l'huile ? D'autres n'en ont pas.
Ici, nous vaincrons l'allemand, c'est-à-dire le fasciste, nous le ferons entrer dans le fort, alors...
- Nous allons vaincre l'allemand - solidement, comme un adulte, a resté coincé dans la conversation Sabyr - où trouvons-nous la viande? Au conseil d'aul il y a de mauvais chevreu.
- Nechaoua, - a répondu Kalau. – Kazak aman bolsa, mal bolady[16].
Après deux ou trois ans de terrier, vous commencez à roter.
Les internats ont entouré l'ambulancier. Beissen a secoué la bouche, les yeux maussades.
- As-tu des vitamines?
- Vitamines quoi?
- Iya, iya, betamen. Bon betamen!
- Ecoute, tu sais que c'est délicieux...
Un autre, sale comme un pot en fer, a tiré une main avec une égratignur.
- Peinture avec de l'iod un peu.
Un autre, repoussant un ami, a montré une oreille gelée.

[16] *Si le kazakh sera en vie, aura du bétail.*

- Tiens, regarde... Ça fait mal.
Tout le monde a essayé d'attirer l'attention de l'ambulancier.
- Hé, les fesses! - Kalau les a calmés à la fois. – Continuons la répétition. Et bientôt dîner.
- Je vais regarder dans la salle à manger. Qui est en service aujourd'hui? – a demandé David Pavlovich.
- Moi, - Jaras s'est porté volontairement.
- Viens avec moi.
La vie dans un internat a été bénéfique. Au fil des ans, il est devenu plus fort, a grandi et du petit berger jusuqu'à un bon gars. Le directeur de l'école, Janakhmet Kalievich, a tenu parole: à ses risques et périls, il a installé un orphelin rond à la demande de l'ambulancier du pensionnat cet hiver-là, lorsque David a été conduit pour la première fois dans la colonie de travail. À Kyzyl-jara, dans une usine militaire, David travaillait alors pendant seulement trois semaines, dans l'attente de la création d'un nouveau grand détachement de colons spéciaux mobilisés en main-d'œuvre qui serait envoyé en Sibérie. Cependant, au dernier moment, le département de la santé du district l'a défendue et l'ambulancier est retourné sur son lieu de travail à Kyzyl-tu: les agents de santé n'ont pas pu être retrouvés dans l'après-midi dans l'auls kazakh d'Ichma. On peut voir que quelqu'un de l'ascendance locale a mis un mot pour le «coude» du colon, stupide pour lui. Et quand David s'est retourné au village, il a immédiatement compris que le garçon du pensionnat n'était pas mal du tout, qu'il vivait sous la surveillance d'adultes et ne traînait pas dans les maisons dans l'espoir que quelqu'un se réchaufferait et se nourrissait. Certes, Jaras était tellement attaché à «Perchyl» qu'il était prêt à la première occasion de retourner dans sa chambre vide et misérable située au centre médical, afin de pouvoir vivre, comme auparavant, ensemble – «les deux moitiés forment un tout». Mais David a persuadé le garçon qu'ils sont déjà ensemble, puisqu'ils vivent dans le même village, mais qu'il est toujours meilleur et plus intelligent pour vivre dans un pensionnat. David gardait Jaras toujours en vue et était heureux que le garçon se comporte avec douceur, avec obéissance, justifie la confiance du directeur d'école et étudie diligemment, en respectant à la lettre

toutes les instructions du tuteur et des enseignants. Le garçon était fier de son «tamyrstvo» avec le nouveau venu, de sa tutelle, de son intercession, croyant en son cœur qu'il n'était pas seul dans ce monde, qu'il avait - bien que ce soit une autre tribu de clan - un frère ou un oncle digne de confiance. Et personne n'osait l'offenser, sachant que le minuscule «Nemys- perchyl» défendrait sûrement Jaras.
Sur le bord de la piste, piétiné dans les congères, Jaras était diligemment submergé, ne pouvant guère suivre le rythme rapide et rythmé de «perchyl».
- Es-tu vraiment en service aujourd'hui?
- Mais oui.
- Et quel est ton devoir?
- Euh, ça... essuier les tables, mettre les assiettes et les bols, donner du pain, s'assurer que personne ne prend les affaires des autres personnes, cela sans offense et dans tout était l'ordre.
- Et tu le fais bien?
- Mais oui!
- Comment on vous nourrit?
- Nechaoua. Seulement petit-petit-petit. Parfois koursak kourtyl-mourtyl.
- Pourquoi ?
- Eh, il n'y a pas de viande - donc koursak kourtyl-mourtyl.
David a ri. Au fil des ans, il s'est habitué au pays du charabia en raison des mots russo-kazakhs que la majorité de la population locale a partagés avec lui. Parfois, il tombait lui-même sur une tarte verbal similaire.
- Koursak maintenant kourtyl-mourtyl tout.
La salle à manger était misérable. Quatre tables bancales, des chaises dessinées et une dizaine de tabourets, un banc le long du mur sur un tableau non poli et une affiche dans le mur – «Détruisez les mouches!» - et toute la situation. Dans le petit coin cuisine, il y avait un rideau humide, il sentait le chou aigre et quelque chose de brûlé. On a frappé à la porte de la cuisine de Paul, l'épouse du surveillant d'école et du chauffeur, rougis, ébouriffés, dans un pantalon blanc lavé sur un sweat-shirt, avec une énorme louche à la main.

- Oh, mon Dieu, David Pavlovich! - pas contente, pas si confuse.
- Mais quoi, tu n'as pas attendu, Polya-cuisinière? – a souri affablement l'ambulancier.
- Mais non, David Pavlovich? Bienvenue, - a chanté Polya. – Je suis trébuchée. Le déjeuner arrive bientôt et je ne suis toujours rien pas gâché. Je conjure-conjure chaque jour.
- De quoi tu parles?
- De ce qui est. Pommes de terre, chou, oignons. Voici le ois concentré qui a été apporté, ou de la graisse américaine. - Quel genre de graisse?
- Le bouffon sait! – Polya a essuyé le visage en sueur rouge de tablier de couleur indéterminée. - Ils disent, c'est l'aide américaine. Comme la vaseline dans des boîtes de fer.
Elle a l'odeur du poisson. Bouillonne, tire comme un éclat d'obus.
Mais normal pour goûter. J'ajoute un peu à la soupe, la purée, à la bouillie.
- As-tu essayé de faire cuire la soupe avec une hache?
- Comment ?- Polya a été émerveillée. «Quelle hache?»
- Eh bien, le soldat est un des contes excellent, disent-ils, soupe cuite à la hache.
- Ah-ah... - a réalisé Polya. - Non, avant que la hache ne soit pas encore atteinte. Mais les produits sont libérés de moins en moins.
Et pire. Par quoi je vais nourrir les enfants le printemps – je ne sais pas.
Je vais appliquer. Je cuis le pain à partir de son, de la farine d'avoine, j'ajoute des piles de pommes de terre. Et c'est à peine trois cents grammes par personne.
- Eh bien, si le nez, comme chez Jaras, c'est toujours supportable.
Et pour mois, trois cents grammes - sauf pour sentir.
Polya a ri innocemment, plissant les yeux au nez puissant de l'ambulancier à visage étroit. Jaras s'est mis aussi à rire, tendant la bouche jusqu'aux oreilles pour que la bosse à peine perceptible entre ses pommettes soit complètement perdu et disparaisse sur son visage rond et plat.
Polya et son mari, Michael Passjirtchev, sont récemment apparus dans le village. Dieu sait, par sa volonté ou non par la sienne. Un grand

garçon maigre, maussade, a trouvé un emploi de chauffeur à l'école et de gardien dans un pensionnat, marmonnant parfois quelque chose de complexe, collant dans une barbe épaisse, mais était plus silencieux, régulièrement, remplissant ses fonctions. Les internistes l'appelaient Undemes Chal, un vieil homme silencieux. Il avait un peu peur. Il maîtrise le bois de chauffage et emporte dans une brassée autant de rondins que dix enfants embarquant ensemble. Sa femme, Polya, dodue, sociable, efficace, elle est venue aussitôt dans la cour de la cuisine, avec un plaisir évident, elle pouvait imager des repas bien différents, tout se disputait entre ses mains et les patients orphelins qui lui étaient spécialement attachés. Il était difficile de déterminer quel âge elle avait, soit trente ou quarante ans, mais dans l'aul, de jeunes à vieux ne l'appelaient affectueusement que par son nom – Polya ou Polya, et elle s'en moquait bien, laissant volontiers le sourire à tout le monde. Les vieillards ont affirmé que sur son visage, Iman avait de la bonté, de la conscience, du bien, et que Iman n'avait que sur ces visages qui avaient des pensées pures et un cœur ouvert et cordial. Elle ne différait pas par sa propreté particulière et David devait souvent lui faire des suggestions, rappelant des mesures d'hygiène de base. Elle acceptait facilement, se repentait et prenait tout en considération, maintenait la cuisine et la salle à manger dans un ordre parfait, mais continuait à tout faire à sa manière, selon le message de Dieu, quand et où elle l'avait apprise. Dans son cœur, elle croyait que ce serait juste ce qu'il fallait mettre dans le ventre, l'assainissement et l'hygiène - une chose nouvelle.

Jaras, particulièrement zélé devant son Daut-aha, essuyait les tables avec un chiffon humide, dressait des assiettes, des bols, des cuillères à compter, des verres. L'ambulancier a examiné le menu hebdomadaire, peint sur un papier d'emballage brouillon au crayon d'encre. La variété du menu ne différait pas: soupe, soupe aux pois, bouillie à l'orge, galettes de pomme de terre, chou à l'étouffée, thé à la betterave et aux carottes, flocons d'avoine, pain au son. Mais David s'est pris à penser qu'il serait peut-être personnellement pleinement satisfait de ces larves. Le fait qu'il se soit dépêché, lorsqu'il a cuisiné dans ses réserves aussi rares, était à peine

distingué par une grande variété et une teneur en calories élevée. Peut-être qu'il cuit du pain mieux avec du seigle et que la bouillie est préparée avec du sarrasin noir, nettoyé d'une manière ou d'une autre et de l'orge, plus épais et plus. Parfois, il était possible d'attraper un lièvre en hiver et de pêcher en été. Eh bien, il a bu du thé de réglisse et une décoction de baies séchées, qu'il a approvisionnées pour la saison estivale.

De la rue une petite marche de pieds sonnait, l'ordre fort de Kalau, et une minute plus tard, les patients orphelins étaient dans la salle à manger.

- Le premier quart est arrivé! – l'enfant Beissen a rapporté.
- Enlevez les vêtements d'extérieur! - le préposé Jaras a commandé Les étudiants de l'internat se sont docilement déshabillés dans les chambres, empilés au lavabo en fer. Puis, poussant, sont installés à la hâte à leur place. Dans la salle à manger était bruyant, piquant.
- Hey, pourquoi mes trois cents grammes sont moins que les tiennes?
- Ceci est en apparence, mais en poids - le même.
- Alors nous allons échanger?
- Garde ta poche plus large!
- Hé, ce n'est pas vrai: pour moi, pour un gigantesque, une grande portion, et la fille avec le petit doigt – la même portion?
- Tous les gens sont égaux!
- Est-il possible que l'homme fort Hadji Mukan et Beissen soient égaux? Il faut nourrir en fonction de la croissance et du poids. C'est impossible comme même éléphant et souris!
- Mange, intélligent, et ne discute pas.
- Regarde: il n'y a que quatre «yeux» gras dans ma soupe, et toi tu en as six.
- Mais tes «yeux» sont plus grands et les miens sont minuscules, à considérer même dans un microscope.
- Et toi, divise-les, ils seront plus nombreux.
- Hé, ne s'étouffe pas! Personne ne prend ton pain.
- Si oui! Sapar a visé ma pièce, comme un crocodile.
- Ne couine pas! Et puis je t'avale avec ton pain.

- Avec toi. Ty aydakhar à sept têtes.
- Et toi, tu es chacal!
- Sii-leee-nce! - le tuteur Kalau, regardé les élèves à la porte.
bruyant, comme des corbeaux sur le courant.
Un instant, tous se sont tais. Tout ce qui a été entendu était une respiration sifflante, un grognement, un smyganie, un silencieux, un battement de cœur, une saccade.
Dans un coin, deux lycéens dans un murmure ont compris la relation.
- Oublié? – l'un a sifflé. - Tu me donnes la moitié de portion.¬
- Alors, imagine, justement - avec hésitation, - a dit l'autre.
- Ne pas kliuzdi! «Pour de faux»... Perdu- abandonne!
- Ouais, ben... Voici il a coincé...
- Qu'est-ce que tu veux dire, d'accord? Ou tu es une femme qui jette des mots au vent?
- C'est toi une femme! Envieux, grincheux, têtu et gourmand.
- Argued - rembourse la dette. Et ensuite...
- Et bien quoi? .. Que vas-tu me faire?
Les murmures des deux débatteurs devenaient de plus en plus forts et ils étaient déjà ébouriffés comme des moineaux.
Kalau a entendu, a tout compris instantanément, s'est envolé pour eux, comme un cerf-volant.
- Hé, salaud! - Encore une fois, quelque chose n'est pas partagé?
Vous avez fait pari au pain? Les commerçants! Argumentez pour les clics sur le nez.
Pour la «maklach» sur la tête. Et pour le pain - n'osez pas! Et, vous allez bientôt commencer à commercer avec votre propre mère.
Maintenant ... maintenant ... juste devant moi ... mange immédiatement ton pain.
Sans vergogne!
Les parties en présence ont baissé la tête avec culpabilité et ont commencé à pousser docilement du pain noir et lâche dans la bouche.
Les autres, quant à eux, ayant maîtrisé la soupe aux pois, le chou à l'étouffé, se sont rendus au troisième.
- Hé, c'est du thé?" Je n'ai jamais rien vu de tel.

- Vous verrez autre chose. Vous boirez de la lavure et plus vous allez remercier.
- Pas de thé - gelée.
- Ne pas gelée - Bourda.
- Bourda-Mourda. Chalap Malap!
- Euh, il a voulu boire d'ayran...
- Il voulait d'ayran! En hiver, quelque chose... Bois ce qu'ils donnent. Le pouvoir soviétique ne vous empoisonnera pas.
- Pourquoi on parle du gouvernement soviétique? Polya - votre pouvoir!

Hors de la cuisine, elle se penchait dehors, chauffée près du poêle de Paul.

- Quoi? Qui m'a appelé?
- Additif! Additif! – les internats ont crié.
- Il ne sera pas d'additifs d'aujourd'hui ne – a dit Polya abattu.
- Woo-oh - les personnes qui souffrent ont commencé à crier et à rugir.
- Assez! – a élevé la voix de Kalau. – La seconde partie est déjà venue.

À contrecœur, les étudiants sont sortis des tables, se sont entraînés dans une foule. David s'est également habillé.

- Je serai de service, je vais courir, - a déclaré Jaras. – La scie est dégagée?
- D'accord. On laisse cela pour la prochaine fois, dit David. - Il y aura assez de bois de chauffage pour cette semaine.
- Saou-bol, David Pavlovich. - Kalau a donné sa main chauve et charnue. - Viens au concert. Et avec un violon.
- Je viendrai, je viendrai. C'est sûr.

IX

Die Liebe aus der Ferne bleibt am langster warm[17].

David a été surpris de trouver son frère à la table. Dans une veste matelassée, une casquette, se tournant vers la même couverture, il s'est penché sur une feuille de papier jaunie, déchirée dans un vieux livre de grange, et il a tracé quelque chose d'intéressant. Il était tellement fasciné par cette activité qu'il n'a pas prêté attention à David qui était entré. Christian mesurait des places avec une respiration sifflante et toussait habituellement, les décrivant avec un crayon, pensait, disait: «Zo, zo... Das var di maychtoube und khir var di kuhe[18]. Donc, alors... c'est le côté ouest et le côté nord. Alors... plus... Weiter».

- Hmm-m... de quoi parles-tu? - David était stupéfait.

Christian a levé les yeux du papier pour un instant, légèrement embarrassé.

- Tu sais, la nuit dernière, j'ai tellement rêvé de notre maison, de toute la cour, que j'ai décidé de la capturer sur papier. Le dessin, bien sûr. À certains égards, peut-être que je suis confus, alors tu m'aideras.

- Pourquoi en as-tu besoin?

- Comment ? Je dessinerai tout comme c'était. Je vais accrocher à la tête du lit, je vais regarder et je me souviendrai. L'âme est belle et chaleureuse. Peut-être à quelqu'un cela va être utile.

- A qui?

- Au moins Harry. Dans l'avenir...

David a regardé son frère. Est-ce fou? Qu'est-ce qui l'a soudainement pris dans la tête? Il serait plus rapide de faire face à la maladie, de me tenir debout et de ne pas empoisonner l'âme avec des souvenirs du passé. Comment o peut vivre, en regardant tout le temps de retour? Peut-être c'est le salut de la pauvreté et de l'indigence du présent? Quel enfant ne pouvait pas jouer...

- Pourquoi as-tu besoin d'un dessin de maison laissée? Et la

---

[17] *Dans un pays étranger et l'amour brille plus longtemps (allemand).*

[18] *Donc, alors... c'était la chambre pour les invités... et ici c'était la cuisine.*

maison, et le jardin de devant, et la cour, et toutes les extensions, toutes les affaires sont représentées dans mes photos.
- Et où sont-elles?
- Tout est resté chez Lida. Certains négatifs de verre sont dans une boîte.
«À Lida... à Lida»..., - dit pensivement Christian. - Ce qui est tombé de la charrette a ensuite disparu.
David savait depuis longtemps: le frère Lida ne s'est pas plaint.
N'a pas aimé dès le début. Mais David n'a pas essayé de dissiper cette aversion constante pour lui. En général, en parler était déplaisant. En effet, qui sait ce qu'il est advenu de ses photos, négatifs, livres de référence médicaux et autres effets personnels laissés dans la confusion qui régnait lors de son expulsion de Lida. Surtout maintenant...
- Et qu'as-tu fait?
- Regarde! - Christian a poussé le drap vers son frère. - Peut-être que ce qui ne va pas?
Au sommet, en petite écriture calligraphique, il était écrit en russe: «Maison de pins et la succession des frères Erlich dans le village de Mannheim, dans la République socialiste soviétique autonome du NP, abandonnée en 1941».
- Alors... - David a regardé le dessin. - Attends, comment naviguer? Sans boussole, vous ne comprendrez pas.
- Ne pas avoir une boussole. C'est simple. Le côté gauche est à l'ouest. Rappelez-vous - voie droite, à travers la grange sur le terrain, vers le village de Rosenthal.
- J'ai imaginé. En direction de la gare de Ples, puis.
- C'est vrai. Et le côté droit est à l'est. Dumler habitait dans le quartier.
- Pas Dumler, mais Samuel Herter.
- Ne pas confondre. Samuel a vécu après, et avant lui était Dumler.
- Alors. La grande porte principale est donc allée au nord?
- Eh bien oui. Les voici, la porte principale. Mais la maison elle-même. Lignes doubles délimitées.
- Hivernale?

- Oui, clairement. La cuisine d'été, la cour, avec un poêle et un poêle, avec un entrepôt et une cave étaient juste ici David a scruté le dessin de plus près et a senti son cœur battre soudainement. La mémoire remuait, entraînait vivement tous les détails. C'était la maison paternelle, dans laquelle cinq frères et deux Erlikh ont grandi, où David a vécu son enfance et son adolescence jusqu'à la trentième année, lorsqu'il est allé étudier à l'école du travail, puis a passé sept longues années dans l'Armée rouge, et plus tard, il travailla à Solyanka, Mius, Gnadenflur et ne venait dans son domaine natal que de temps en temps et brièvement. C'est vrai: il ya un jardin avec trois pommiers et un jardin de fleurs luxuriantes, un chemin semé de sable entre les pièces d'hiver et d'été profondément enfoncé dans la cour, que la mère décédée a soigneusement balayée trois jours par jour (David la présenta instantanément, grande, mince et longue. Une jupe noire, vêtue d'un pull ample, d'un tablier, d'un nez mince, au visage étroit, aux rides profondes, sévèrement silencieuse, aux lèvres pincées, se remettant tôt du travail excessif et des soucis sans fin pour une famille nombreuse, ici voici l'entrée d'une grande maison de pins, d'abord il y a une véranda, sueur. Sur le côté, un garde-manger à côté de la cuisine, puis une petite pièce, depuis l'entrée du couloir, une porte à deux battants décorée de motifs donne dans la longue pièce - la chambre à coucher. C'était une maison solide, spacieuse. Ici était le poêle. Il était chauffé de la cuisine, mais elle chauffait trois pièces à la fois. Dans la chambre, je me souviens, il faisait toujours noir et frais. Dans une grande maison, ils vivaient principalement en hiver, tous les trois ou quatre mois de l'année, le reste du temps, dans la cuisine d'été, dans la cour et sur le terrain - dans les champs, dans les champs de melons, dans le camp. Il y avait assez d'espace pour tout le monde. IL y avait des travaux - aussi avec intérêt. Ils restèrent coincés sur un manoir paysan, de l'aube au crépuscule. À l'automne, les mariages étaient célébrés avec les fanfares, tout le village. «Khopsa-polka», avec des cris, des piaillements, des sifflets, il ont dansé jusqu'à la septième sueur, alignés deux par deux, pour se disputer. D'autres fêtes, telles que Noël-Vainachten, Pâques-Austern, le Nouvel An, confirmation, ont été célébrées à grande échelle, bruyamment et avec enthousiasme, puis ont

été ajoutées des célébrations révolutionnaires, qui n'étaient cependant pas particulièrement populaires et n'étaient pas honorées. apprécié. Lors de rares vacances, nous nous sommes beaucoup amusés et tout le reste de notre vie a consisté en travail, travail, travail avant la stupeur.
Ils consolaient eux-mêmes: Arbeit macht das Leben suB - le travail adoucit la vie À une petite distance de la cuisine d'été, il y avait un poulailler derrière une haute clôture. Combien de dindes, d'oies, de canards, de poules et de poulets ont marché dans la cour, parfois ils ne le savaient pas vraiment. Derrière la maison se trouvait une écurie. Dans le meilleur des cas, les chevaux avaient jusqu'à six balles. Ils constituaient la principale force de l'économie. Sans chevaux, bien sûr, sans labour, ni semer, ni tondre, ni récolter. Les chevaux étaient un ornement et une condition de toute cour. Entre l'écurie et la grange à grains, sous un hangar, il y avait des outils agricoles - une charrue à une et deux charrues, une herse, une batteuse, une faucheuse, une charrette, une charrette, un traîneau, et d'autres objets, sans lesquels le paysan est sans mains.
- C'est toi? Sur l'écurie.
- Ici, ils ont mis du fumier. Il allait à l'engrais. Son interféré avec
de la paille, coupé en gros morceaux, comme briques, et utilisé comme une boîte à feu.
- Je sais. Mistholzstein. Je mélangeais moi-même. Et ensuite – le puisard.
- Oui. Voici un cercle.
- C'est vrai. Et ensuite quoi?
- Et puis - le jardin. C'est vrai, avant que le jardin ne soit un terrain vague pour des vieux bâtiments abandonnés.
- C'est là que tu as fait une gaffe. Ces constructions abandonnées, la terre en friche, comme tu le dits, étaient en fait la continuation de la basse-cour. Tu ne l'as pas trouvé. Ou tu étais trop petit, tu ne t'en souvenais pas.
Et lui, David, se souvenait bien de tout. Dans chaque maison paysanne de la steppe, la Volga a gardé beaucoup de bétail. Ainsi, Erlikh, jusqu'aux vingt ans, avaient trouvait dans la cour, à la clôture même du jardin, un grand sahara pour les vaches, les gobies et les

veaux. À côté, il y avait une bergerie moins vaste, puis il y avait un hangar séparé, haut, avec grenier à foin pour les chameaux. Oui, oui ... c'était tout. Ensemble, c'était la ferme, le domaine. Et derrière la basse-cour, il y avait un jardin, un petit cent ou quarante-cinquante.

- Je ne me souviens de cela.

- Je dis: tu ne te souviens pas.

En effet, après la vingt et unième année de famine, l'économie s'est effondrée. La dévastation totale sur la Volga n'a épargné personne. Peu importait la difficulté de la vraie mère luthérienne, peu importe combien elle espérait au Dieu, peu importe les efforts des frères et sœurs adultes, le bonheur se détournait de tout le monde. Tout a mal tourné en deux ou trois ans. Il n'y avait aucun chameau ou autre ancien bétail de bétail. Ils ont à peine sauvé une vache, un bon cheval, plusieurs chèvres et une douzaine de poules. Certes, alors, à la fin des années vingt, une lueur d'espoir a jailli de nouveau, les choses se sont allées un peu mieux, la cour est revenue un peu en vie, mais la richesse précédente n'est pas revenue. Peu à peu, les frères aînés se sont mariés, ont eu leur propre ferme; les soeurs Emilia et Hermina se sont mariées et ont rapidement eu des enfants; le père, s'étant surmené pour faire un travail paysan insupportable, est décèdé et sa mère avec le plus jeune Christian sont restés sur un modeste manoir dévasté pour attendre. Il n'y avait plus d'espoir pour David: il a quitté le village mort, s'est précipité dans une nouvelle vie, cherchait son destin dans les grandes villes. Puis une autre année affamée a balayé les villages de la Volga, la collectivisation a commencé après lui, tout a mal tourné, le village débile, a commencé à établir son propre ordre plébéien, a écrit de vrais ouvriers aux poings et podkulachnik, la moitié des arbres perdus , ils ont été envoyés en Sibérie et les personnes âgées ont dit que quelque chose se passait dans la Volga à cette époque lointaine, lorsque les premiers colons-colons ont commencé à s'installer sur ces terres sauvages et délaissées, dans lesquelles des nomades des steppes ont effectué des raids dévastateurs. surnoms. Au fil du temps, les personnes qui ont survécu aux procès sans fin - la guerre civile, la soviétisation, la collectivisation, la dépossession, la purge des rangs, l'éducation de la nouvelle génération, des slogans assourdissants - adaptées à la nouvelle vie, adaptées aux autorités, à la

période nerveuse et agitée, et la vie était redevenue plus fine, la richesse est apparue, les fanfares ont résonné dans les villages, des mariages magnifiques ont été joués, des jeunes se sont mis à étudier, à découvrir la culture, la vie est devenue vivante dans les clubs, les écoles, les bibliothèques, la radio et la publication de livres, les magazines, les journaux étaient publiés, des écoles techniques et des instituts ont été formés, les agriculteurs collectifs se sont rendus au salon de l'agriculture de Moscou; servir dans l'Armée rouge dans l'unitépaysanne de travail a été considéré comme un devoir agréable, une fierté en un mot, une nette augmentation régnant partout, et la République autonome socialiste soviétique de la Volga a été exemplaire. Même le grand chef des moustaches a réagi favorablement à son sujet et lors de la réception de contremaîtres de fermes collectives au Kremlin, voyant le nombre de foyers de la Volga, les a même accueillis en levant la main en disant: «Le front de la bouche!» À la toute fin des années 30 de nouveau alarmés, ils ont parlé du danger de possession d'Adolf, de la possibilité d'une guerre, mais les citoyens ordinaires, endormis par des agitateurs agaçants et véhémentes, étaient convaincus que l'Armée rouge cliqueterait sur le nez si nécessaire, qu'il ne resterait que les cornes et les jambes. Dans les villages, ils ont continué à chanter en triomphe:

Wolga, Wolga du bist breit,
Wolga, Wolga, du fließt weit
Aber solches Gluck hast du nie gesehen
Aber solches Gluck hast du nie gesehen[19]

- Regarde: ici, il y avait une grange, et là - une porcherie, il y a une maison de moutons et, dans ce coin - une grange pour les chameaux. Tous séparément. Et dans chaque commande de pot-de- vin.
- Pour décrire tout cela il ne suffit pas de feuille.
- Prend un autre et colle-le. Ce n'est qu'alors tu obtiendras une

[19] *Lignes du début de l'hymne de l'autonomie des allemands de la Volga*

image complète de la ferme. Et il en était peut-être ainsi dans tous les villages. Bien sûr, il y avait des fermes plus riches, il y en avait des plus pauvres, mais la disposition des domaines était à peu près la même. D'autres avaient des jardins - un spectacle pour les yeux douloureux. D'autres ont des potagers avec un puits, un système d'irrigation et des barrages. Qui a travaillé - a vécu. On ne suivait le mode de vie de mocassins. Ils ont été méprisés.

Volga, Volga, tu es large,
Volga, Volga, tu coules loin,
mais tu n'as jamais vu
un tel bonheur

- Eh bien oui. Comme on dit, nicht jedes Feld tragt jede Frucht[20]. Peut-être c'est pourquoi ici, dans les villages, et il n'y a pas de telles fermes.
- Ici, au fait, les conditions sont meilleures. L'espace ouvert, le sol noir, la neige, la pluie, les forêts, les lacs, les rivières - tout y est.
Juste le mode de vie, les traditions, les coutumes, l'ordre et d'autres idées. Avec le temps, je pense que tout sera différent. Tout bon patient a besoin de cultiver. Nos ancêtres ont apporté de nombreuses compétences d'Europe il y a cent cinquante ans.
- Déjà plus, - a corrigeé Christian. - La première installation des colons sur la Volga, Neuruslan, était réalisée le 14 juillet 1764.
- Si bien sur! - David était surpris. - Comment tu le sais?
- Et bien, comment... On ne vous a pas parlé de ça à l'école de travail? Le professeur Strauss de l'école technique nous a dit «Leid vom Kuster Deis»[21]. Il le citait pour toute raison. On y parle directement de la fondation du premier village allemand sur la Volga.
- Pour la première fois, j'entends parler de toi.
- Eh bien, comment? .. Maintenant je m'en souviens. - Christian a plissé le front, a fermé les yeux. - ici:

---

[20] *Tous les champs ne portent pas le même fruit..*
[21] *«Histoire de greffier Dyce»*

Die Ruslaner Vater waren
Auch vor hunderfunfzig Jahren
Aus Europa emignent
Hatten sich laut Manifeste
An der Wolga etabliert[22]

- Hunderfunfzig Jahren... Cent cinquante ans? Quand était-ce écrit?
- En 1913. L'écriture de David Kufeld. Le village Neuruslan a été fondé en 1764, il se trouve que nous vivons en Russie depuis exactement cent quatre-vingts ans.
- Sous Catherine la Grande, cela signifie.
- Bien sur. Il est dit: «Laut Manifeste». Cela signifie, selon, les manifestations de Kaiserin. Et quel était alors nos ancêtres? Tu peux imaginer. Mieux, peut-être, que ta situation actuelle. Ici écoute:

Lange hatten sie zu Lieden
Von der Horden roher Heiden,
Wild sahs an der Wolga aus
Finstre Walder, Fiebersumpfe
Weit und breit kein Dorf, kein Haus[23]

-Alors c'était probablement? Quand j'étais enfant, j'ai entendu de grands-pères ce que nos ancêtres avaient...
- Alors c'était. Autour de la steppe sauvage. Les villages ont commencé à se construire à partir de zéro. Un bon nombre de personnes ont été tuées alors qu'elles avaient équipé et ennobli cette terre.
- Et personne ne vivait dans ces lieux avant nos ancêtres?

---

[22] *Les pères du village de Ruslan ont émigré d'Europe pendant cent cinquante ans. Et selon le manifeste ils se sont installés sur la Volga (traduction interlinéaire)*

[23] *Pendant longtemps, ils ont souffert des tourments des steppes des hordes, ils étaient extrêmement denses tout autour de la forêt, dans les marais de paludisme, il n'y avait ni maison ni village dans les environs (traduction linaire)*

- Dans l'Antiquité, Dieu sait quand certaines tribus auraient vécu. Ils traversèrent les vastes étendues de chevaux courts pour faire la course à pied.
- Ils s'appelaient Huns, Scythians ou Sarmatians - je ne dirai pas avec certitude. Vous avez probablement vu différents monticules, monticules, collines. Dans les années vingt, l'archéologue professeur Paul Rau les fouille avec diligence. Il a également créé un musée d'histoire locale à Engels, alors encore à Pokrovsk. Complètement jeune, il s'est suicidé. Nous, étudiants de l'école technique, avons en quelque sorte été emmenés en tournée. Ce qui était là, dans ce musée, ne l'était pas: os, arcs, tremblements, haches, couteaux, pièces de monnaie, bijoux, éclats de bois, perles, coraux, pointes, assiettes. Une certaine culture sarmate, un âge de bronze. Professeur d'histoire Strauss tout le temps nous ont dit: faites attention aux noms des rivières, des étangs, du terrain, des collines Ils ne sonnent pas en russe et non en allemand. Cela fait écho à l'histoire des Sarmates. En fait, les noms Akhmat, Karamych, Karaman, Torgui, Kushum, Kamysh, Kamysh-Orda, Hapmay, Tarlyk se sont rencontrés sur le territoire de notre autonomie, ainsi que Neu-Tarlyk et Tarlyksfeld. Même Saratov signifie «Montagne jaune».
- Tout cela semble presque en langue kazakh! - David a dit.
- C'est possible Ces mystérieux Sarmates, peut-être les parents des kazakhs actuels.
- Sur la Volga on disait «kirghize».
- Eh bien, les kirghizes sur la Volga ont appelé tout le monde d'affilée - kalmyks, bachkirs, tatars, nogaïs et kazakhs.
Les allemands ne les distinguaient pas, pas plus que les russes – les peuples occidentaux. Les «allemands» ont parlé et tout, même s'ils étaient danois, suédois, italiens, néerlandais. «Nemys» - et c'est tout.
De même, les allemands de la Volga avaient l'habitude de dire: Kirgizershteppe, Kirgizerkhengst, Montagne de kalmyk, Colline de Kalmyk, Tombelle kirghiz.
- En général, le mot «kazakh» que j'ai entendu pour la première fois ici. Et dans les manuels scolaires, ils ont écrit «krykray», autonomie

kirghize. Et maintenant, ils disent que les kirghizes sont un peuple complètement différent, bien que similaire.
- N'oublie que dans les villages allemands, les bovins kirghizes pâturaient souvent. Ils sont nommés à notre manière. Pour une raison quelconque, ils s'appelaient tous Akhmet, k, Makhmudka, AbdullahEt ils étaient kazakhs. Ils savaient tout sur les chevaux. Et ils consommaient de la viande de cheval, mais ils dédaignaient le porc.
- J'ai entendu dire que dans le passé, les kirghizes auraient attaqué des colonies allemandes, emmené en captivité de jeunes hommes, des femmes et des enfants, qu'ils auraient vendus en esclavage.
- Alors c'était. Ces cas sont décrits dans des histoires, des contes. Dans le même «Lied vom Kuster Deis», l'attaque de blutige Barbaren sur Mariental lors de la récolte d'automne de 1776 est très clairement décrite. Ensuite, le raid dévastateur des hordes de steppe sur Neuruslan est connu. C'était, c'était... Il y avait même une pièce de théâtre sur Kirgiz-Michel et sa belle Ami bien-aimée.
- Je sais. J'ai vu la mise en scène. Quand j'ai fais mes études à l'école de travail, ils se sont mis. Je me souviens de la scène. Des nomades soudains se précipitent dans un village paisible déchirés, avec des manteaux de fourrure, des manteaux de fourrure, des oreillettes, des bottes, des énormes bottes, des fouets, avec un moral: «Allakh Akbar!» Ensuite, cette pièce a été reconnue politiquement nuisible et interdite.
- On peut interdire une pièce, l'histoire ne sera pas interdite.
C'était, c'était. Et les descendants de ces nomades ne sont à blâmer pour rien. Comment ne pas blâmer et nous sommes devant les autorités soviétiques.
Et le fait que nous ne connaissions pas notre passé est un désastre.
Christian a pensé, s'est arrêté, s'est plongé dans le dessin, David le regarda attentivement, comme s'il le voyait pour la première fois. Une fois encore, il s'est surpris à penser qu'il connaissait mal son frère.
Christian était le plus jeune de la famille et, depuis son enfance, il se distinguait de ses frères. Il était silencieux, fermé, il étudiait facilement, avec enthousiasme. Inaperçu, après avoir terminé un enfant de sept ans, il est allé dans une école pédagogique. Après avoir obtenu

son diplôme, il a enseigné dans son village natal. Il ne s'est pas séparé des cahiers, il a écrit quelque chose dans des cahiers ordinaires. Il a écrit des notes dans le journal du canton. Sans aucun conseil, je me suis inscrit à l'Institut des enseignants bisannuel d'Engels, mais je n'ai étudié que pendant un an. Maman était perplexe: eh bien, pourquoi il faut rester assis devant des livres jusqu'à minuit, brûler du kérosène en vain, ce n'est pas assez pour le jour de Dieu... D'autres bourchiouvalnia couraient autour des filles pendant un moment, ils cherchaient de l'amour, ils prenaient même soin de la maison, grattant, gelerter, planant dans les nuages, avalant de la poussière de papier, notant diverses stupidités de vieillards sereins qui ont survécu – les pensées, vers, chants, contes, devinettes, énigmes. Les frères aînés étaient de vrais Bauers, ils comprenaient la vie: le brigadier Hainrikh travaillait sur le terrain, Fritz réussissait à devenir vendeur dans le magasin du village, Wilhelm est devenu vétérinaire, David avait appris à être un médecin militaire, et Christian s'était perdu parmi les enseignants, il semblerait que mais il est toujours nécessaire, alors non, des projecteurs incompréhensibles ont été construits, tout aspirait à quelque chose, parlait avec sagesse, pas comme tout, dans un livre, tout était rationnel, et dans le village, on l'a même taquiné ainsi que son discours abstrus. Après avoir quitté tôt son village natal, David était impatient de se laisser aller à tout ce qui était russe, persuadé que tout ce qui était présent, présent, futur, avancé était lié à la langue et à la culture russes. pas un mot parlé en russe. Les chaînes allemandes dans son âme pendant ses années d'études dans les grandes villes et son long service dans l'armée se sont nettement affaiblies. Il s'est souvent trouvé plus facile de s'exprimer en russe et a même écrit en russe plus facilement qu'en allemand. Il a perçu le village allemand comme quelque chose de désespérément patriarcal, arriéré, obsolète, inutile et qui interfère avec l'internationalisme authentique. Cultiver en soi tout ce qui était russe était considéré comme le principal avantage, le premier signe et la nécessité d'une nouvelle personne soviétique. Christian, au contraire, a souligné sa germanité, a essayé de parler allemand couramment et de manière expressive, insatisfait de tous les jours, dialecte quotidien, mechaunin- kaoudervelts, lisait des livres

allemands, poèmes mémorisés de classiques allemands, monologues des drames de Schiller, s'intéressait à l'histoire des colons allemands en Russie, collectionnait le folklore villageois qui, aux yeux des frères, semblait être une occupation vénérable, un amusement vide. Et David a toujours perçu son jeune frère comme un gamin, avec la supériorité condescendante d'un homme aguerri. Et d'autant plus qu'il était curieux d'écouter maintenant ce «gamin» qui s'était trop entraîné dans l'armée du travail, brisé physiquement, et de s'assurer qu'il n'était pas du tout ce qu'il avait pensé pendant toutes ces années, qu'il l'avait sans aucun doute lu, et sa tête est arrangée de manière complètement différente, de sorte qu'il réfléchit au fait que David, pour le moment, était à peine intéressé ou touché.

Tandis que Christian se concentrait sur le projet de la seconde basse-cour du domaine des Erlih à Mannheim, David a sorti un moulin à main de la caverne derrière le poêle, a étendu une toile cirée sous le four, a tiré un sac précieux de blé séché sous le canapé et a commencé à moudre. La meule ronde soigneusement broyée reposait fermement sur un jeu de pierres et le grain sec était broyé en une farine fine, douce et moelleuse.

- A quoi tu penses? – a levé la tête Christian.

- J'ai décidé d'organiser un dîner le dimanche. Depuis hier le bouillon de viande est resté. Je ferais des boulettes. De la farine de blé!

- Mais, tu réussiras?

- Pourquoi? N'oublie pas que tu allais toujours sans pantalon, alors que je travaillais déjà comme cuisinier dans une brigade de campagne. Les vareniki, le schnitzel, le rivelzup cuit – mmm...c'est délicieux.

- Eh bien, bien... - Cristian a souri.

Hrr-touk, hrr-touk, hrr-touk - grincaient-taraudaient, les pierres de broyage bruitées. David a fait tourner le manche d'une main à l'autre en rythme, puis a versé une poignée de gros grains sélectionnés dans le trou situé au centre de la meule, en admirant la

farine blanche et jaunâtre du caniveau. Christian a continué à dessiner.

- Est-ce que notre Mannheim a également souffert de raids de nomades? - David a cassé la pause.

- Probablement non. C'étaient des temps postérieurs. Ensuite, il y avait déjà beaucoup de colonies, ainsi que les habitants. Les colonies du canton de Gnadenflur sont des formations tardives. Le village de Gnadenflur s'est établi en 1850. Ainsi, lorsque nous avons été expulsés, il n'avait même pas cent ans. Un an plus tôt, Zichelberg avait été construit. Et Mannheim est apparu en 1860. Je l'ai étudié, je sais. À propos, Mannheim en Russie avait déjà quatre ans - sur la Volga, l'Ukraine, le Caucase, ailleurs.

- Alors notre père n'est pas né à Mannheim?

- Non. Il est né en 1861. Et les Erlich ont déménagé à Mannheim de Kind, fondé en 1768. Donc, les Erlich appartenait, selon tous, aux migrants du premier courant.

- Curieux...

- Oui, l'histoire est toujours intéressante. Le maître Strauss nous a appris la carte de l'autonomie de la Volga allemande. Il connaissait les dates de l'émergence de toutes les colonies par coeur, interprétait l'origine de chaque village, chaque village, la formation de colonies filles. Et nous avons persuadé de le faire. Il connaissait leurs noms russes. Désolé, on n'a pas de carte. Je pourrais t'expliquer beaucoup.

- Oui, hein?

David a arrêté de tourner le moulin, a sauté sur lui-même, a jeté son manteau sur ses épaules et s'est précipité vers la sortie. Après une minute, Christian a entendu la porte du centre médical claque, et bientôt, David est revenu avec une épaisse feuille de papier à lamain et la posa solennellement sur la table devant son frère. Il a levé à peine les yeux et s'est écrié avec étonnement:

- Waouh! Quelle surprise!

Il s'agissait d'une photocopie de la carte de la République socialiste soviétique autonome de la Volga de 1935. Christian la regardaient avec impatience, tout tendus, sa voix tremblait.

- Oh, c'est vrai! Sauvé, sauvé! Quel miracle! – il commencé à lire. – Zusammengeste ;t von der Landabteilung bein V.K. fur Landwirtschaft der ASSR d.W.D. im 1935 in 1 cm 5 km[24] .Tout à la vue. Toute notre patrie! Charmeant! Christian a immédiatement trouvé la capitale de l'autonomie d'Engels, la Volga, qui divisait l'autonomie en deux parties inégales sur la rive droite, la partie montagneuse - Bergseite et la partie gauche, la prairie ou la steppe - Wiesenseite. Tout était indiqué sur la carte: centres des cantons, MTS et fermes d'État, conseils de village, petites rivières, forêts, frontières de la république et des cantons, routes. Immédiatement, le lieu de naissance de Mannheim, de Gnadenfluur, de Marienburg, de Zihelberg, de Mius, de Ferme de Conseil de l'Etat SPARTAK, de Station PLES et de Zeelman, où il a étudié à l'école pédagogique, m'a immédiatement envahi. Les lèvres murmuraient involontairement les noms allemands des villages et des districts il y a moins de trois ans, une voiture déchirée, licenciée de l'autonomie.
- La carte de la patrie, qui est absent... - dit doucement Christian, et ses yeux étaient humides. - Vous l'auriez accroché à un endroit bien en vue.
- Dis-moi aussi! Ils verront, ils informeront, ils ne se caresseront pas la tête. Un tel article est prescrit - vous ne vous en réjouirez pas. Je ne vous le montre. Et je le garde dans une boîte sous les médicaments du centre médical. Parfois, les uns contre les autres, cela arrive, je regarde, je me souviens.
- Tu devrai certainement la sauver. C'est un tel souvenir.
Et que nous reste-t-il, hormis la mémoire? Tout le reste est emporté, c'était de la poussière.
David a broyé une tasse de blé, a versé doucement la farine dans une assiette plate en bois, a versé de l'eau salée sur les ailes de la perdrix et a commencé à pétrir la pâte. Un coup inattendu à la porte extérieure a interrompu son occupation. Christian a frissonné, a

---

[24] *Compilée par le Département des terres auprès du Commissariat du Peuple chargé de la surveillance territoriale de la RSS de la Volga en 1935. Échelle: 1 cm - 5 km.*

retourné la carte, l'a placé sous une feuille avec un dessin de son foyer paternel.
Johann et Olkie Walter, un peu gênés, sont entrés. À deux voix accueillies:
- Chen guten tag!
- Oh, chers invités, entrez. Que s'est-il passé?
- Non, non, Vetter David. Ne vous inquiètez pas. Nous sommes juste allés vous voir. Dimanche après tout. Désolé si pas à l'heure.
- Au, laisse n'importe quel zirlich-manirlich. Asseyez-vous. Je vous traiterai avec le dîner royal, aujourd'hui.
- Oh zoo? Intéressant Et ça sera quoi?
- Dumplings! De la farine de blé!
Olkie a regardé un instant par les yeux noirs sur un moulin à main, sur la farine sur un plateau, tout à la fois giflé, a enlevé le manteau,retroussé les manches d'une veste en maille.
- Laisse-moi gérer? - Elle a souri gentiment et s'est précipité vers le lavabo, s'est rincé les mains. Sans remarquer le tablier, elle s'est immédiatement attachée avec une serviette.
- S'il te plaît, - a confondu David. - Content d'avoir une telle aide. Olkie, en rougissant, commença à pétrir la pâte. David s'est emballé, se déplaçant de pied en pied, ne sachant que faire. Il a sorti un rouleau à pâtisserie, a secoué la poêle, a jeté une bûche de fumée dans la poêle.
- Non, je te confie tout. Je peux le supporter.
- Gut, Gut, - a murmuré David, embarrassé et s'est écarté.
Johann a également surmonté l'embarras, déballé le paquet qu'il avait emporté, étalé sur les bûches près du poêle plusieurs grands crucians et choux, légèrement gelés dans le froid.
- D'où?! - a éclaté de David.
Johann, d'une manière enfantine, exultait, ravi de l'impression qu'il avait produite.
- C'est Anton avec Harry. Nous sommes allés chez le vieil homme,
avons suivi le trou et le poisson lui-même a été inondé. La cage a directement creusé deux seaux. Staritsa maintenant gelé presque au fond. On peut le voir, le poisson a commencé à s'étouffer, à monter.
- C'est bonne chance!

- Chanceux! Certes, les pêcheurs se sont figés et sont maintenant assis près du poêle, chauffés.
La chambre sombre des vieux garçons au centre médical a immédiatement remonté le moral. Et le feu dans le four brûlait plus fort, et l'eau sur la cuisinière gazouillait plus fort, avec un sifflement et un sifflement, et le poisson frais s'emmêlait agréablement aux narines, et Olkie a pétri la pâte avec un tel zèle, comme si on la voyait marcher ses omoplates sous la vieille blouse.
Les hommes assis autour de la table ont commencé à parler de cela, de la vie, de la maigre nouvelle d'aul.
Cela a été accepté dans les villages allemands de la Volga: travailler le dimanche était considéré comme un péché; ce n'était qu'un athée sans Dieu. Le dimanche, il était censé se reposer. Bien qu'il y ait des églises (sur la Volga, ils disaient «kerh»), ils iraient certainement au service religieux, écoutaient des sermons. Puis, rentrant chez eux, ils dînaient longtemps et abondamment, mangeaient avec assiduité et ardeur pour l'avenir du rôti récolté, du chou compoté au beurre maigre, de la bouillie de sarrasin au porc, de la gelée de raifort et moutarde, des énormes rivelkouh, des tartes, des raviolis, des compotes, des strudels à la schnaps pour adultes, avec du moût pour femmes et célibataires, avec sirop pour les petits. Divers cornichons, confitures, baies séchées et congelées ont été placés sur la table. Après un déjeuner copieux, il a fallu deux heures pour bien dormir et le soir, au crépuscule, ils se sont réunis chez quelqu'un, ont fumé une auto-plantation, ont discuté obstinément de nouvelles du village et du rond-point, de graines de tournesol et de citrouille grignotées; des femmes bavardaient dans la cuisine, lavaient des os à toutes les personnes qu'elles connaissaient; les jeunes rassemblés séparément, regardaient des jeux simples, plaisantaient et plaisaient, chantaient à trois voix avec guitare, balalaïka, mandoline, dulcimer, violon ou harmonica. Peu de gens qui n'ont pas joué d'instruments de musique dans les villages allemands. Les plus petits montaient sur d'immenses poêles avec chaudières intégrées, s'ébattaient pour étendre de vieux manteaux en peau de mouton, goûtaient les bonbons de la ville bon marché, les bonbons au coq, vilains du cœur.

Les dimanches, lors des rassemblements, les adultes traitaient les plaisanteries et les divertissements enfantins avec indulgence.
Plus tard, avec la soviétisation et la collectivisation continues, avec l'avènement des huttes, des chalets, des coins rouges, des salles léninistes et des clubs, ces traditions se sont progressivement estompées. Partaymenner et Komsomolzen ont réussi à organiser le travail du samedi et du dimanche pour quelque raison que ce soit, et les rassemblements antérieurs du dimanche, les réunions à domicile ont commencé à être oubliés au fil du temps. Le nouveau gouvernement n'a pas encouragé un tel passe-temps. Et seules les personnes âgées, pour la plupart des croyants, dépourvues d'église, continuaient à se rassembler, regardant prudemment leurs petits-enfants, les cerceaux qui leur avaient attaché la cravate rouge au cou.
David se souvenait de tout maintenant, se réjouissant du réveil dans son studio.
En grève était aujourd'hui Christian. Alors qu'Olkie était fasciné par le poêle, il a inopinément plongé la conversation dans le grand public des vieilles chansons allemandes et de leurs principales motivations. «Bien, réfléchis, souviens-toi», il insistait. «De quoi on chante dans les chansons les plus sincères allemandes?»
Tout le monde a reflechi.
- Bien sûr, de l'amour, - a dit Olkie en rougissant.
- C'est vrai, - a acquiescé Christian. - Mais c'est la chose principale dans toutes les chansons et dans toutes les nations. Et les allemands ici, bien sûr, ne font pas exception. Mais il y a un motif, presque un motif impérieux, sur lequel Maître Strauss de l'école technique s'est tourné vers nous. Eh bien, vous ne devinerez pas. C'est le thème d'une patrie perdue, d'une maison abandonnée, errant, errant. Eh bien, qui se souvient d'au moins une phrase d'une chanson folklorique?
- Mude kehrt ein Wanderer zuruck[25], - a suggéré promptement Olkie, et Johann a saisi la deuxième ligne de cette chanson populaire.
- ... nach der Heimat seiner Liebe Gluck...[26]

---

[25] *«Un voyageur fatigué rentre chez lui...»*

[26] *«...dans son pays natal - pour le bonheur de son amour».*

- Bravo! - Christian s'est exclamé. - Bien joué, les Walters! Immédiatement tâtons l'essence même, le nerf même, la plupart des mots-clés. – Wanerer et Heimat. Voyageur et patrie. Encore?
- «Ich wandre in die weite Welt auf Straben und auf Grassen[27], - David a chanté pas avec confiance.
- Richtig! Correct ! Encore...
- Eh bien, si nous parlons de «die weite Welt», alors on se souvient d'une chanson pour enfants sur le petit Hans, - Olkie a chanté à nouveau et doucement:
«Hanschen klein ging allein in die weite Welt hinein...»
Et tous ensemble, ils ont repris une mélodie inexpérimentée, familière depuis l'enfance:
«Stock und Hut stehn im gut, ist ganz wohlgemut...»[28]
David inopinément pour toute voix haute a resserré le prochain vers:

«Sieben Jahr, triib und klar,
Hanschen in der fremde war....»[29]

- Ist das aber wunderbar![30] - Christian a encore plus redémarré. Des taches écarlates sont apparues sur ses joues creuses. - Peut-être quelque chose d'autre à retenir?
- «Und mprgen, da mussen wir wandern»[31], - Johann a commencé à être de mauvaise humeur, d'une voix rauque, et s'est immédiatement arrêté. - Et puis je ne m'en souviens plus.
Tout le monde a ri et Olkie a remarqué:
- Je me souviens aussi: la grand-mère derrière le fuseau se chantait toujours en silence:
- «Schaukle, schaukle.... schaukle der Heimat zu...»[32]

---

[27] *«Je vais à la lumière blanche à travers les rues et les ruelles...»*

[28] *«Le petit Hans solitaire marche seul dans le monde blanc, son bourdon et son chapeau lui vont comme ça, et il est gentiment mis en place, bon»(traduction interlinaire).*

[29] *«Sept années, tristes et claires, le petit Hans a passé dans un pays étranger...»*

[30] *C'est merveilleux!!*

[31] *«Et demain nous devons partir...»*

- Waouh! – a admire Christian. - Ceci est une vieille chanson. Il y a de tels mots: «Schifflein, Schifflein.... Schifflein auf blauer Flut...»[33]
- Oui, oui... je m'en suis souvenu. Une chanson triste et touchante, a confirmé Olkie. - Et il y avait aussi une berceuse. Elle a chanté pour les enfants avant le coucher:

«Ein Strausslein am Hute,
Den Stab in der Hand
Geht lustig ein Wandrer
Vom Lande zu Land...»[34]

- «Je l'entends la première fois», a déclaré Christian. - Tu te souviens après?
- Plus loin donc:

«Er trifft manches Stadtchen,
Er trifft manchen Ort
Aber fort muß er weiter,
Muß weider fort...»[35]

David admirait la fille, ne pouvait pas résister, applaudissait fort. Olkie a éclaté d'embarras.
Mais «Das Verbannungshed»[36] aucun de vous n'hésite? - Cristian a demandé. Les hommes derrière la table échangaient des regards. - Oui, dans nos villages je ne l'ai pas entendu. Et du côté de Marxstadt, tout le monde chante pendant la stagnation. La chanson très populaire chez les allemands. Elle, bien sûr, comme toutes les

---

[32] *«Nage, nage... nage vers la patrie...»*
[33] *«Bateau, bateau... bateau sur une vague bleue».*
[34] *«Un bouquet sur le chapeau, un bâton à la main, un vagabond amusant marche sur le sol...»*
[35] *«Il a rencontré différentes villes, différents endroits, mais il devrait aller plus loin» (traduction interlinaire).*
[36] *«Chanson d'exil».*

autres chansons anciennes apportées par nos ancêtres d'Europe. Les mots sont:

So hat man mich gefraget
«Was gualt dich sehr?
«Ich hab, kein zu Hause,
Hab keine Heimat mehr
Ich kann nicht nach Hause,
Hab keine Heimat mehr!»[37]

- Tout le monde a écouté avec impatience. Olkie se tenait devant le poêle, se retournait et fixait ses yeux brûlants sur Cristiano.
- Gott, ach Gott! La même chose est dite de nous... «Hab keine Heimat mehr...»- Ses yeux brillaient. - Mon Dieu, on peut pleurer...
- Christian a aussi eu du mal à calmer les émotions. Même sa voix a changé.
- Oui, nostalgie du pays, foyer d'origine, impossibilité d'avoir une patrie, errance forcée dans le monde entier, agitation, soif inéluctable de la patrie, destin solitaire de l'éternel vagabond, tragédie de l'itinérance - motif le plus commun et déchirant des chansons allemandes. L'allemand parcourt le monde, partout où il commence ou, plus précisément, s'enracine, s'installe fermement, s'installe lui-même, construit une maison, mais ce n'est pas sa terre, il est définitivement un étranger, un exclu, un errant et sa maison, où qu'il se trouve. ni la maison du vagabond, qui d'une manière fatale s'efforce certainement de lui enlever.
- Je n'y ai jamais pensé, - a admis Johann. Pourquoi?
- C'est difficile à dire, - a déclaré Christian, pensif et silencieux.
– On ne peut donner de réponse courte. C'est le destin de quelque sorte...

---

[37] *«Alors ils m'ont demandé: «Qu'est-ce qui vous torture, mon frère?» «Je n'ai pas de maison, Je n'ai plus de patrie. Je ne peux pas rentrer chez moi, je n'ai plus de patrie» (traduction interlinaire).*

- Cela a dû être si proche dans l'histoire: c'était les allemands dans leurs principautés naines. Guerres destructrices éternelles, pauvreté, maladies - la peste et le choléra, la recherche d'un nouveau havre de paix, la paix et la tranquillité pour les œuvres justes, pour la vie paisible convoitée, luttant pour leur propre abri, leur maison, leur lieu de résidence, leur loyal et leur bien-aimé Frau, mon cher Kinder, le rêve de réconfort, d'une vie tranquille et mesurée entre parents et amis, d'un homme soigné... - Christian s'est noyé, s'est arrêté, a viré au bleu, a eu une toux douloureuse, mais s'étant installé, a continué, à peu près du petit jardin bien soigné près de la rivière, de la forêt, du lac, de l'étang, parmi le vert - c'est là, je pense, tout se passe. Tel est l'idéal de l'esprit allemand. À la recherche de cet idéal, nos ancêtres se sont précipités à l'appel et à l'invitation du Kaiserin russe d'origine allemande, qui leur avait promis ce paradis dans les étendues russes intactes. Et ils aménagèrent ces espaces, leur insufflèrent vie, les transformèrent en un jardin, en une île de bien-être, mais secrètement ils se sentaient toujours comme des nouveaux venus, des errants et une maison qu'ils avaient si bien érigée et habitée avec tant de soin. quoi qu'il en soit, quelle que soit leur maison, comme s'ils étaient un abri temporaire, une maison de vagabond et qu'ils seront tôt ou tard emmenés, ils le seront certainement, car d'autres vont l'emporter avec avidité. Et ça a toujours été. Dès que l'État dans lequel l'Allemand a trouvé refuge, a connu des moments difficiles, les boucs émissaires sont immédiatement devenus les boucs émissaires. Et ils devaient pleinement, à un prix cher, compter pour les péchés des dirigeants. C'était tellement confortable et toujours gagnant-gagnant. Les nomades ont attaqué les extraterrestres. Ils ont été volés par les autorités locales, ils ont été expulsés d'un endroit à l'autre. Les pogroms étaient arrangés. Ils ont été poursuivis par le tsar russe. Ils ont vu les reptiles de l'arrière, une oasis de grande satisfaction, des espions et des provocateurs, ils étaient liés à toutes sortes de malheurs. Ils ont été déportés.

- Cependant, sans Hitler, nous vivrions dans un monde tranquille, mais sur la Volga, David a corrigé son frère.

- Je ne sais pas, je ne sais pas...- Christian a froncé les sourcils.
- Que Hitler soit un provocateur, un parvenu et un scélérat, le doute ne cause pas. Et lui, bien sûr, se retournera le cou. Mais les Allemands de la Volga s'en moquent, et sans Hitler, avec le temps quelque part au loin, ils les auraient renvoyés. C'est comme donner boire.
- Le bien-être et la prospérité des allemands de la Volga avaient depuis longtemps suscité l'hostilité et l'envie des hautes autorités.
- Vraiment?! Je pense que tu as tort, - a dit vivement David. - Après tout, le décret sur la création de la République autonome allemande a été signé en année dix-huit par Lénine lui-même.
- Pas de république, mais de la région, - a corrigé Christian. - Et alors quoi? C'est la politique en général. Lénine n'en avait pas besoin du tout à cause de son amour particulier pour les allemands de la Volga, bien qu'ils disaient que sa mère était allemande, mais pour des objectifs politiques spécifiques.
- Quels sont les objectifs? - Johann a dit prudemment.
- D'accord. Laissons la politique, - David a arrêté la conversation résolument. - Que pouvons-nous savoir ici dans le village?
- Pars!
- En fait... - a immédiatement accepté Christian, se rappelant que son frère n'aimait pas parler de haute matière et était trop prudent et vigilant, prétendant constamment que les murs avaient des oreilles.
- Ce n'est pas notre affaire. Souvenons-nous des proverbes allemands et des dictons sur la maison natale. Après tout, le sujet de «la maison» se reflétait non seulement dans les chansons, mais aussi dans les dictons, Spruche. Eh bien, qui se souvient des dictons avec les mots «Haus». «Heim», «Daheim».
- Ohne Haus kein Maus[38], - a lâché un peu Johann, embarrassé. À la table, tout le monde a ri.
- D'accord. Pour commencer, et ça va descendre, - Cristian lui a souri.

---

[38] *Il n'existe de maison sans souris.*

- Ost und West, daheim das Best[39], - Olkie a répondu près du poêle, en écoutant attentivement la conversation des hommes. – Mein Nest ist das best[40].
- Bien joué, Olkie, l'a encouragé Christian. - Petite tête dorée.
- Daheim ist man Konig[41], - a immédiatement dit Olkie.
- Pas un chef - la Maison des Soviets, a a plaisanté Johann. - Comment tu sais tout?
- Daheim ist der Himmel blauer[42], - est entré en jeu David.
- Daheim ist daheim[43], - a mis dans le noir cette fois-ci et Johann.
- Daheim kann einer ein Liedlein singen[44]», - s'est souvenu David.
- Comme je suis content! - Christian était ravi. - Je pensais que vous ne vous souveniez de rien, vous avez tout oublié au fil des ans. Il s'avère que quelque chose était stocké dans la mémoire. Très heureux! J'ajouterai plus: «Der Hund ist daheim an stolzensten», « Daheim ist Mann zwei», «Daheim ist gut gelehrt sein», «Die, in allen Orten wohnen, sind an keinem daheim»[45].
- Et combien il existe de tels proverbes! – a échappé Olkie.
- Probablement beaucoup, - a poursuivi Christian. - Si je pense, et j'en ai plus d'une douzaine, je pense, je m'en souviens. Ils ont toujours le même sujet, le même désir. C'est l'âme des gens, leur douleur, leur amour pour la maison, leur appel éternel et leur joie.
- Tu parles bien, Christian. Magnifique, sublime. Il est immédiatement évident, vous étiez un enseignant intéressant. Je vous écouterais sans cesse, a dit Olkie. - Mais le dîner est prêt. Et je dois interrompre votre conversation instructive.
- Bien, Olkie! Nous avons vraiment faim, - a déclaré David.

---

[39] *Est et Iuest, et la maison est mieux.*
[40] *Mon nid est meilleur.*
[41] *Chaque personne est roi chez soi.*
[42] *À la maison le ciel est plus bleu.*
[43] *La maison c'est juste la maison.*
[44] *À la maison, chaque peut chanter une chanson.*
[45] *À la maison le chien se promène fièrement. Les forces sont doublés chez soi. À la maison l'apprentissage est tout complet. Ceux qui vivent partout n'ont pas de maison.*

Les hommes se sont levés et sont allés vers le lavabo. Olkie a rangé rapidement les assiettes, les bols et le pain coupé. Au milieu de la table, il fumait, moulant de la vapeur de fer à repasser à l'aide de boulettes de pâte à base de farine de blé et d'un plateau de crucians cuits au four et de volutes sur les bords cuits sur le plateau de cuisson.

- C'est ce que signifie habile une main féminine! – a dit David à Olkie. - Maîtresse! Un, deux, trois - et le dîner royal est prêt.

- Oh, dis aussi! – a flashé la fille contente.

Ils mangeaient silencieusement, lentement, échangeant des commentaires et se souriant. Ils avaient tous une apparence éclairée, comme si un certain poids leur était soudainement tombé des épaules.

- Une soirée inhabituelle s'est avérée - a déclaré Olkie. - Je n'ai pas entendu de vrai discours allemand. Donc Désolé, Harry n'est pas venu avec nous. Il en profiterait.

- Oui, en kazakh, il est plus facile de calomnier. Que comprendrait-il? - Johann a souri. - J'avoue que je n'ai pas tout compris. Comment puis-je, un forgeron, connaître ces mots? Mais c'était agréable d'écouter Khristyan. C'est un homme éclairé! J'ai le sentiment, que j'ai visité ma maison.

- Bien sûr, - a déclaré Olkie. - J'étais tellement excitée à l'écoute de tous ceux qui sont prêts à pleurer.

- Non, Olkie. - David a doucement touché son épaule. – Tout ça, c'est grâce à toi. Tu as décoré notre soirée. Merci beaucoup.

- Avec ses histoires, Christian a déchaîné l'âme, a remué son cœur, a réveillé la mémoire.

- Bonne fille, Olkie! – a noté Christian avec reconnaissance. L'âme sensible. Tu a même attrapé l'essence. Mémoire ... mémoire... Que nous reste-t-il, dispersés dans le monde entier? Pas de patrie, pas de maison. Que de la mémoire. La principale richesse du vagabond. Quoi qu'il en soit, de la bonne volonté, à contrecœur. La mémoire est notre maison. Il s'avère que notre maison est sans abri. Tout est encore en train de rêver de la maison, en atteignant le centre d'accueil. Mais nous serons sans abri si nous perdons la mémoire. La maison du vagabond est un souvenir. Tant que la mémoire brûle en vous, vous êtes en vie.

Partout où vécu. Partout où construit sa maison. La mémoire est notre espoir. Elle a toujours essayé de repousser, soulever. Presque à partir du moment même où nos ancêtres sont entrés dans les étendues russes. Et nous résistons tous et préservons, protégeons notre mémoire. Et en cela, apparemment, notre seul salut...

Ils ont quittés l'un l'autre tard. David est allé accompagner les invités. C'était vide dans le village. La neige a craqué sous mes pieds, résonnant dans la petite forêt derrière l'aul. Le froid a enchaîné le monde. Dans le ciel maussade et perdu, flottait une lune solitaire et aux arabesques.

David a écouté les pas effacés se dissoudre dans l'obscurité du frère et de la soeur de Walters. Frissonnant, il regardait le ciel. Il soupirait, se souvenant encore d'un autre dicton: Wer unter den seinen ist, der ist deheim»[46]).

Comme c'est simple et vrai! Il faut rappeler au Christian.

Lorsque David est revenu du gel à la maison, Christian, laissant tomber sa tête sur la carte du PN ASSR, était endormi. Tout près, il avait sous les mains le dessin inachevé d'une maison de pin et d'une ferme des frères Erlich, dans un village lointain et inexistant de la Volga, à Mannheim. Que leur village natal s'appelle maintenant différemment, les frères ne savaient pas encore.

X

Il y avait une tempête de neige dans le ciel, des hurlements, des rafales de vent soufflaient, des nuages déchirés se précipitaient, touchant les sommets de puissants pins et de cèdre. Là, exactement dans l'enfer, il y eut un roulement, roulé follement et résigné pendant un moment, s'apaisait, comme si le chaman exhalait après le rituel féroce d'un chaman. Des forces inconnues, s'échappant dans l'espace ouvert de Dieu, tombaient violemment dans le ciel agité, menaçant de briser l'univers entier en cendres. Au-dessus des éléments qui faisaient

[46] *Qui vit parmi les siens, se sent chez soi.*

rage et au-dessous, à l'ombre de la forêt séculaire, le silence résonnant et menaçant, régnait. Hrr-hrr-scrr - une respiration sifflante, une neige gris-bleuâtre grincée, faisait l'écho à quelques pas de là. Et hors de propos, en désaccord avec lui, résonnait avec une résonance particulière des scies à l'arc, rongées avec obstination, mordant dans la chair ferme et élastique de bois sélectionné. De la sciure de bois jaune et brune avec des poignées en pointillés de neige blanche piétinée à la base du tronc. Des ombres silencieuses et indescriptibles vacillaient, pleuvant sous les arbres, gigantesques pour elles, figées en hibernation, pour ronger, couper, briser les veines vitales.

Dans l'une de ces ombres dans une coupe infranchissable, Christian s'est reconnu. Oui, oui... c'était son ombre, disgracieuse, maigre, pathétique et impuissante, même à pleurer. Il semblait que si faible, elle était sur le point de disparaître, fanée, dissoute en somme instable. Et Christian devait épuiser toute sa vue affaiblie, le reste de sa volonté, juste pour ne pas perdre de vue son ombre inquiète, et il voulait se précipiter à son secours, l'attirer à lui-même, le caresser, le réchauffer comme une âme perdue, séparée de sa chair mortelle de sorte qu'il fusionne à nouveau avec lui et résiste, ne disparaisse pas, ne se dissolve pas dans le royaume de neige morte. Mais l'ombre, comme si exprès, cherchait de s'écarter de lui, de sortir, de se séparer, de se plonger derrière le sapin et de se cacher. Cela l'effrayait, car il était conscient qu'il disparaîtrait avec son ombre.

Christian était fatigué, épuisé, la poursuivant, la suivant sans espoir, essayant de ne pas la laisser partir loin de lui. L'ombre dansait, tournoyait, scintillait autour de l'épinette magnifique et semblait être à peine audible en chantant: «O Tannenbaum, o Tannenbaum, wie grun sind deine Blatter...» Christian se demandait: «Oh, mais ce qu'elle faisait était complètement fou d'être ici, dans la forêt de l'enfer, une chanson, et même à propos de Tannenbaum, quand il n'y a ni veille de Noël, ni Vigile, ni Nouvel An, c'était il y a très longtemps, dans un autre pays, dans un autre monde, entre autres...

Christian regardait autour d'eux avec agonie: Dieu nous en garde, un épouvantail dans un manteau de fourrure, il entendra un fusil dans la main... il est immobile près de lui, garde les ombres, ne lâche pas les

yeux... Quelle horreur! L'ombre tourbillonnait de plus en plus vite, de plus en plus de fièvre et les mots si familiers de la petite enfance étaient accélérés, rétrécis, raccourcis, fusionnés en staccato: «baum», «baum», «baum», puis complètement condensés, transformés en monotones, tout une rumeur plus forte: «boum», «boum», «boum», ressemblant au son d'une hache, et une épinette tremblante de toutes ses branches, secouant son hochement de tête duveteux, de plus en plus visible, de plus en plus soudainement effondrée d'un terrible craquement, de toutes ses énormes masse appuyant, tentaculaire, poussant une ombre indescriptible dans la congère, et les chrétiens au même moment ochuvstvoval comme il a finalement rattrapé avec elle, il a fusionné avec elle, a fait une tentative désespérée de le pousser hors des blessés mangé, mais il était trop tard: la douleur lancinante, comme un couteau émoussé, frappé, percé à travers le cœur. Il cria de toutes ses forces, hurla d'une horreur mortelle pendant très longtemps, essayant de garder son cri déchirant, mais se mit immédiatement à froid du fait qu'il n'y avait pas de voix, pas du tout, pas même une respiration sifflante, même un gémissement...

Et encore une fois, étrangement, il s'est séparé de sa propre ombre, l'a regardé de côté, a vu comment elle était étendue, éthérée, enfoncée dans la neige, impuissante sous l'épicéa qu'elle avait frappé. Soudain Christian sentait clairement comment la vie en sortait, partait, s'envolait là-haut, au sommet des arbres, dans le ciel, où il y avait encore un violent blizzard. Mein Gott, mein Gott, mein Gott... qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est ?! .. ils l'entouraient, le sortaient de l'épinette, de sous les congères et se tordaient sur les bosses, les nids de poule, sur la neige jusqu'au terrible hangar, la demeure des morts, près des barbelés, où gisaient des corps gelés. Et seulement en peluche dans des manteaux en peau de mouton, avec des fusils à la main qui pendaient immobiles, comme des statues, à leurs postes...

«Alors, je suis mort?, Je suis mort!..., je suis mort...» - sonnait dans l'esprit de Christian. Et tout? Et c'est tout! .. Tous... je ne le suis pas? Pas du tout? Parti. Disparu. Fondu, dissous dans la brume éternelle. Enfoncé dans l'oubli. Enjambé la ligne fatale. Et c'est la

mort? Cette même non-vie dont tout le monde a si peur? Juste quelque chose? .. Si simple? .. Si facile? ..
Sur les buttes, les nids-de-poule, la neige, ils l'ont traîné, ont filé son ombre déchirée, écrasée et l'ont jetée au milieu d'un tas d'ombres similaires sans vie derrière des barbelés, et Christian s'est même senti soulagé que tout soit fini et qu'il soit maintenant et pour toujours, pour toujours, personne, personne, personne ne le troublera, et il ne connaît à présent ni douleur, ni angoisse, ni peur, ni froid, ni faim... Il était condamné à la solitude éternelle...
Mais ensuite, une autre ombre noire et sinistre s'est avancé vers lui. Il n'est remarqué même pas d'où elle venait. Elle est parue immédiatement, inconnue et inévitable, avec un étrange objet pesant dans les mains - ni un marteau, ni un gourdin. «Que voulez-vous faire de moi?» Demandait Christian, en train de mourir. L'ombre noire s'est ouvrte sans dents, dans les poils de la gorge et montrait quelque part la main. Christian a plissé les yeux à l'endroit où l'ombre noire se penchant sur lui pointaient le doigt et lut le slogan familier: «Si tu veux vivre, tue l'allemand!» Liber Highland! En revanche, l'affiche même que le bref commandant de la section culturelle et éducative a postée à la cantine de l'armée du travail de la zone. Oui, oui, c'est la phrase la plus célèbre tirée de l'article d'un célèbre publiciste portant un beau nom allemand.
La phrase qui a tiré sur eux, allemands soviétiques, soldats syndicaux, kamikazes, chaque jour à partir du moment où elle a sonné dans un journal populaire bolchevique et s'est répandue dans le monde entier. Cela signifie que l'ombre noire obéit à sa volonté et agit conformément à la loi de la justice suprême. Ce n'est qu'en me tuant, un allemane de la Volga, qu'elle sauvera sa vie. Alors? Quelle justice injuste! Quelle rétribution sacrilège! Quelle haute vérité au nom de la vie! «Mais je suis tué! Sinon, pourquoi devrais-je tuer? », - a déclaré Christian d'une voix condamnée. «Tu dois percer le crâne» - a sourcillé, comme si d'un tonneau, l'ombre noire explosait. «Pourquoi? Je suis déjà mort. Ne... je t'en prie.» «Ils disent que tu es mort. Au mort selon les instructions miseson perce le crâne.» «Mein Gott! Cela n'a pas de sens!». «Peut-être. Mais c'est juste. Ne jamais être

ressuscité. Christ n'a été ressuscité que parce qu'il n'a pas deviné de se mordre la tête »...

Et une ombre extraterrestre noire, semblable à un épouvantail vêtu d'un manteau en peau de mouton, mais sans fusil, balancé un marteau à sa taille et a frappé avec précision Christian sur la couronne. Il a crié qu'il y avait de l'urine et cette fois, sa voix s'est brisé dans la non-existence vicieuse.

- Christian, Christian! Qu'est-il arrivé?! – s'est précipité David à lui. - Réveille-toi! Qu'est-ce qu'il est arrivé?!

Christian a ouvert les yeux et a regardé le plafond avec stupeur. Les élèves sont dilatés, comme flous. Dans ses yeux non-voyants, une obscurité inquiète éclaboussait. Il semblait flotter, sorti de la piscine et ne comprenait pas où il se trouvait et n'a reconnu même pas son frère. Les lèvres sont devenues bleues. Dans toute son apparence, il y avait quelque chose d'extraterrestre, effrayant, comme si un fantôme gisait sous une couverture et un manteau de fourrure.

- Christian, Christian, Christian! - David l'appelait, saisissant frénétiquement son pinceau et prenant son pouls.

David était mort: la main de son frère était molle et impuissante. Poulse à peine auditionnait. Le front était froid, humide. David tapotait légèrement son frère sur les joues creuses et trapues, a soulevé son oreiller. Christian a soupiré, a battu des cils, a ouvert les lèvres.

«Ne... ne... ne t'inquiète pas... je suis encore vif... en vie... R-rêve..», - a dit doucement Christian, dans une langue perdue. - E-e-effrayant...

- Bien, bien ... calme-toi. Maintenant, maintenant, David a bafouillé dans la perplexité. - Maintenant...

Ses mains tremblaient d'effroi, sa faiblesse s'affaiblissait jusqu'à son estomac, ses jambes, ses pensées étaient confuses et son sanglot à peine contenu lui collait à la gorge. La peur imprégnait tout son être et il ne pouvait même pas imaginer quoi faire. Il s'est précipité vers la trousse de secours, a imbibé d'ammoniac la masse de coton et de laine qu'il a relevée soigneusement aux narines de Cristian. Il grimacait, frissonnait, respirant plus profondément. Ensuite, David a frotté le whisky de son frère avec une solution d'alcool, a versé quelques

gouttes de valériane dans un bécher rempli d'eau, l'a versé dans sa bouche, puis l'a laissé faire bouillir l'eau bouillie dans un gobelet. Christian a repris lentement conscience, a touché nerveusement ses doigts, bougeant des yeux, comme pour se débarrasser du cauchemar qu'il venait de vivre.

David a réchauffé sur le feu une décoction de rose sauvage et de cerise séchée, il a donné à boire à son frère et a de nouveau pris le pouls. Le frère respirait plus profondément, mais par intermittence, avec des sanglots et des squames dans la poitrine. «Mauvaises choses ... traversaient l'inconscience de David. - Très mauvaises... Il faut de l'oxygène...»

- Il y a encore des burans? – a demandé Christian d'une voix sourde. Il ne demandait même pas, mais exprimait plutôt ses regrets et son désespoir face au blizzard blessé.

- Encore. Mais, apparemment, la dernière tempête de neige avant le printemps.

- Liber Gott, quelle fatigue... Il n'y aura pas de fin à ça...

- Tout dans le monde est la fin.

- Il en est ainsi, - a convenu Christian, pensant à la sienne. -

La fin de tout... Il me semble que depuis le début de la guerre, tout clignote sans cesse. Comme avant la guerre, c'était tout l'été et quand débutait la guerre: un hiver solide.

- Le chagrin est toujours long et la joie est toujours courte.

En effet, au début mars, la brise soudainement moue s'est sentie, qui soufflait dans l'humidité et la neige sous le pouvoir du soleil commençait déjà à sécher, mais elle soufflait de nouveau du nord, attrapant des nuages я poil frisé, le soleil a disparu et a jeté à nouveau de la neige, gelait, hurlait, mais avec une telle férocité, comme si l'hiver se capturait et décidait. Enfin, rappelez-vous de vous-même.

«C'est un bezkounag», - Esilbay bourdonnait dans sa barbe, bourrait David. - Il se déchaîne trois jours de suite, sans se fatiguer. Si dans trois jours, il ne se calme pas, alors, considérez, il s'estompe sept jours. Et parfois neuf jours sans cesse.

C'est la dernière tempête de l'année. Elle ouvre la voie au printemps.

Cela a été la façon de vieux.»

D'après les explications d'Esilbay, qui sait tout, rien de plus facile.
«Beskounak» semblait particulièrement long et déprimant, car les gens fatigués par le froid et les tempêtes de neige étaient déjà d'humeur pour le printemps. C'est pendant ces jours que Christian a soudainement commencé à passer. La respiration sifflante dans la poitrine a augmenté. Le cœur, selon lui, tordu, comme s'il s'était arrêté anxieusement, respirait difficilement et par faiblesse, assombri dans les yeux et étourdi.
David a compris qu'il devait montrer son frère au médecin de district, le prendre pour une radiographie, consulter un cardiologue, mais il était évident que, par mauvais temps, il était impossible de l'emmener sur un traîneau pour Marinka. David savait que le cabinet de roentgen n'avait pas travaillé depuis longtemps. Le médecin, un juif bruyant et effrayé issu des colons exilés, après avoir entendu David, leva les mains en l'air:
«Comment puis-je aider, collègue? Miraculeux signifie que je n'ai pas. Et selon vous, votre frère souffre d'une dystrophie extrême avec tous les effets secondaires. Le corps est apparemment miné. Ce qui est nécessaire dans de tels cas, vous vous connaissez. Nourriture, air, paix, patience, soins.»
Oui, David le savait lui-même. Et il s'est appuyé sur cela le plus. Et il a essayé dans les villages d'obtenir tout ce qui était possible. Le pharmacien de district a même demandé une fiole d'huile de poisson. Mais Christian n'en avait que marre. Il a pris une cuillerée d'huile de poisson épaisse parfumée avec dégoût, a fermé les yeux et a conduit frénétiquement son kadyk sur son cou maigre. Surtout l'épouvantail de David, ce frère a soudainement tourné au vinaigre, s'est fané, s'est résigné au pire, à l'inévitable, ne croyait pas à cette sortie. Sa volonté était écrasée. Aucun signe d'amélioration n'a été détecté. Au contraire, son frère s'effaçait.
Christian a été épuisé à l'agonie. Le vent hurlait, satanel. Il hurlait longuement, passionnément, inconsolablement. Ou-ou-ou!... Puis il a retenu son souffle un instant, comme pour reprendre des forces, puis tout à coup, précipitant, s'effondrant, hurlant. Ou-ou-ou ... Des bûches craquelées, les murs tremblaient, comme un cheval pilonné, un toit, déchirant les lits de terre.

«Astafiralla! - les hommes et les femmes âgés murmurent dans les pauvres huttes produites. – Kudaisaktaigor! Dieu nous en préserve! Passe à deux doigts le malheur! ..» Les enfants se sont mis à barder dans leurs vêtements, se sont enveloppés dans des corsets et se sont pressés contre le poêle.

Une commotion universelle faisait rage sur une minuscule aoul, glacée d'horreur.

Le vent portait le hurlement lugubre d'un chien désespéré.

Au crépuscule, la vie quittait le corps fragile et tourmenté de Christian.

La pensée brillait à peine dans la conscience qui s'effaçait, comme la braise dans une cendre qui se refroidit.

Oui, la mort est un soin. Je pars, je pars, je pars de ce monde cruel et trompeur. Furieux, fou ce monde. Il n'y a pas de pitié et de miséricorde. Et je n'avais aucune place dedans. Il n'a pas besoin de moi et par conséquent je pars, partant. Je pars, comme beaucoup avant moi, car tous ceux qui vivent sur la terre y iront à son heure. Rien n'est éternel, tout se termine. Seul le vent est agité, les sans-abri tournent au sol. Comment est-ce dans le livre saint? Je me souviens qu'une mère luthérienne répétait souvent ces mots. Oui, oui... "Il se dirige vers le sud et se tourne vers le nord, tourne, et le vent tourbillonne..." Et je pars. Et je n'ai pas peur du tout. Bu, il se trouve, son bol au fond. Je suis seulement amer et triste de partir, sans voir enfin mes parents et amis, mon village, mon pays natal. Je ne sais même pas sur quel côté de la terre ma famille aimerait et s'ils sont en vie. Je pars à l'étranger dans un pays étranger. Je pars, ne voyant même pas le bord de l'œil libre de la Volga, ne m'ayant pas réchauffé sur son rivage sablonneux sous le soleil généreux et n'admirant pas la coupole bleue du ciel sur l'étendue de la Volga. Partir, quitter, se dissoudre dans l'obscurité froide. Quel dommage que je transmette tant de chagrin et de problèmes à mon pauvre frère...

- David, David... Tu te souviens comment nous avons enterré maman? - David s'est éloigné du journal et s'est tourné vers son frère.

- De quoi tu parles? .. Bien sûr, je m'en souviens.

- Il faisait aussi froid et venteux. Maman était en train de mourir. Le feu la dévorait de l'intérieur. Et nous, les enfants, ses petits-enfants, nous lui avons apporté de la glace et des glaçons, et elle a essayé de les engloutir pour calmer la chaleur... Tout le village s'est rassemblé à l'enterrement. Te souviens-tu?

David s'en souvenait. C'est vrai: il y a eu du gel. Mais pas aussi féroce qu'ici. Et le vent soufflait du côté de la Volga, humide mais doux. Et sa mère était longtemps malade et est morte douloureusement.

Quand David est venu à la hâte de Gdenaflur, où il venait tout juste de travailler au canton de la Santé, sa mère était sans espoir. Elle avait soixante-quinze ans et toute sa vie, elle tirait sérieusement les ficelles d'une grande famille, luttant contre la pauvreté et devenant veuve de bonne heure. Elle honorait les commandements luthériens. Tous les enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, nombreux parents, tout le village s'est réuni pour l'accompagner dans son dernier voyage. Tout passait par le rituel éternel, la considérait comme une luthérienne respectable, et lui, David, se rappelant qu'il était membre du Komsomol, est devenu membre du parti et, même avant, à la fin des années vingt, était même membre actif de l'Union des Athées, restait isolé. La procession lugubre «FED» nouvellement acquise a réussi à renforcer le siège sur le toit en pente de la maison, en essayant de capturer dans le cadre toutes les personnes rassemblées. La mère âgée, née Zeltser, a été enterrée dans le cimetière du village ordinaire, assise sur un monticule, a établi une croix conformément à la volonté du défunt. Et après cela, David a réussi à rester sur la tombe une seule fois.

«Maman a eu de la chance», ont recommencé à parler à bout de souffle. - J'ai réussi à partir avant la guerre. Elle est allée dans son pays natal, dans le deuil de parents. Et maintenant...

- Quoi maintenant?

- Maintenant elle était dans un pays étranger. Il se trouve dans le pays natal et autour d'une seule âme indigène. Est-ce que quelqu'un d'autre visitera sa tombe? Et va-t-elle survivre? Pour quoi?!

- Ne parle pas de ça, Christian. Donne-moi le temps - tout va s'installer.

Christian était silencieux. Il a respiré avec un sifflement, harcelant.

- Essaie de dormir. Ne te torture pas.
- Tu le sais, j'ai peur de m'endormir... Ils vont recommencer à me tuer. Et s'ils me tuent, je ne me réveillerai pas.
- Pense à quelque chose de bien.
- Oui, oui... je vais essayer. Désolé pour l'interruption.

Et encore, il s'est tais dans la pièce sombre. Seule la flamme de la mèche tremblait un peu et la bulle était recouverte d'une fleur de suie. David a levé la lampe, se demandant combien de kérosène y restait, a fait tournoyer la mèche et a enterré à nouveau son rapport. De temps en temps, il retournait le bois d'anciens comptes, en comptant le nombre de vaccinés et revaccinés, couverts par le vaccin et en identifiant les patients par groupes d'âge.

Christian - semblait-il - s'est endormi. Dans la partie supérieure et inférieure d'Ichma, une tulipe printanière enneigée chevauchait au printemps, le bashunak. En regardant, des frissons tremblants étaient suivis d'un vent méchant. Oooo!... bourdonnait, hurlait dans la steppe.

- David, écoute, - a croassé à nouveau de manière inattendue Christian. On peut le voir, il ne s'est endormi ptout ce temps, mais pensait à quelque chose. - Je pensais bien.
-Vas-y, - se réjouit David.
- Tu sais, épouse Olkie. Tu ne regretteras pas... David n'a pas immédiatement su quoi dire.
- Es-tu fou?
- Pas encore. S-sérieusement. Mieux vaut ne pas trouver une femme. Je sais: tu l'aimes bien.
- Bizzard! Elle est une fille et je suis un oncle depuis des années. Oui, toujours... il hésitait.
- Etait. Lida n'est pas ta femme. Alors... La femme devrait être à côté de son mari. Et Lida s'est précipitée immédiatement dans les buissons, sentant que quelque chose n'allait pas. Pourquoi a-t-elle besoin d'un colon allemand? Non, pas sa femme...
- Tu as peut-être encore tort?
- Non, d'accord. Ne sois pas offensé. Et Olkie est un trésor. Votre fidèle compagnon restera avec toit toute ta vie. Crois moi
- Et je l'ai lu à vos mariées.

- Vas-y! .. je ne veux pas se marrier plus...
Christian a toussé, a secoué tout son corps, puis a pris une gorgée de tisane dans une tasse, frappant sur le bord avec ses dents. David a sauté vers son frère, a soutenu le cercle afin que le liquide ne se répande pas.
- Je... je... cela... sérieusement - murmurait-t-il à peine.
- Bien. Je l'ai eu. Dorme.
- J'ai tout... dit. Je peux et dors.
- Dors, chéri. Maintenant, termine et allonge-toi aussi.
- Bonne nuit...
- Ja, ja...Gute Nacht...
Christian a fermé les yeux, a bougé ses lèvres pourpres, est resté silencieux comme s'il était tombé dans l'oubli.
Lampe de sept lignes fumait de plus en plus perceptible. On peut voir que le kérosène s'épuisait. David soupirait, réalisant qu'il n'avait pas terminé le rapport aujourd'hui. Je vais devoir finir demain. En outre, jusqu'à ce que ce détestable Beskunak devienne fou, il n'y aura aucune possibilité de le livrer au centre du district.
Il s'est dirigé vers le lit de son frère, a mis la couverture, a redressé son manteau de fourrure, a touché son front. Le frère évidemment a été trempé. David ne l'a pas réveillé, il a placé deux comprimés de calcex et de la poudre d'aspirine sur le tabouret au niveau de la tête, au cas où Cristian se réveillerait. Puis il éteignit la lampe, s'est déshabillé et s'est laissé tomber sur le canapé. Il s'est souvenu de la drôle de proposition de mariage de son frère. Il a semblé réfléchir d'Olkie pendant un moment. Jeune, timide, elle avait les yeux noirs, il lui souriait à lui-même ou à lui-même et s'endormit aussitôt.
Il ne savait pas combien de temps s'était écoulé, mais à travers son sommeil, il était angoissé. Il s'est souvenu qu'il n'avait pas réussi à apporter une brassée de bois de chauffage coupé le soir, il n'avait pas préparé de copeaux pour allumer le bois et il est tombé à nouveau, comme dans un trou. Dans le rêve, des personnages solides lui semblaient, ils étaient monstrueusement multivalués et grandissaient de plus en plus, ne convergeaient pas du tout, il

cliquetait furieusement sur des billets de bois, et les nombres sautaient, dégringolaient, se séparaient, se dispersaient comme des boules de mercure, et il ne pouvait pas les réduire, assembler et fixer sur du papier.

Les habitants des villages frappés par la gale sont devenus soudainement syphilitiques et David était terrifié par le lieu où ils avaient été rassemblés, par la manière dont il les écrivait dans le rapport et par ce qu'ils lui diraient à l'hôpital de district lorsqu'ils apprendraient l'existence d'un nombre aussi important de patients vénériens dans son rayon. Les patientes atteintes d'une forme ouverte de tuberculose sont devenues étrangement enceintes et David était complètement désorienté, ne comprenant pas ce qui se passait. Quelqu'un l'a appelé, l'a appelé avec insistance, mais il ne savait pas, ne devinait pas qui et d'où venait.

- David, David, David ... – avec une respiration sifflante, haletait, Christian.
- Quoi? Quoi ? – s'est aussitôt réveillé, vomi, un peu David.
- J'ai froid... couche-toi avec moi, David. Il fait froid...
- Maintenant, maintenant... Prends une aspirine ..
- Il ne faut pas. Pourquoi ? Couche avec moi. Baise.

Il fait froid.

David a déplacé son oreiller gonflable en caoutchouc, sa couverture, son pardessus sur le lit, s'est assis avec précaution, s'est allongé sur le bord, s'est réfugié, s'est étreint, a tiré le corps fragile de son frère vers lui. Les jambes de Christian étaient comme la glace. La poitrine était écrasée, gargouillée. Un frisson l'a frappé. Le corps était mou, impuissant. De dessous la peau, des côtes étaient bombées. L'estomac a coulé comme s'il était enraciné dans l'arête. «Et qui garde l'âme?» - a pensé David avec pitié. C'était effrayant de le tirer même plus près. Il semblait que sous le poids du bras, un frère s'effondrerait en poussière, comme de vieux os.

Bientôt Christian s'est calmé. Un frisson s'apaisait. Et David s'est rendormi...

Il s'est réveillé de peur et de froid. C'était comme si le froid glacé pénétrait, comme s'il rampait dans son corps. Il a levé la tête, a regardé

par la fenêtre. L'aube s'est éteinte. C'était étrangement calme. Et l'air semblait volumineux. «Le blizzard s'est-il calmé? Et le vent du sud a traversé?»

Il a embrassé son frère, a passa la main sur le veau desséché et a semblé mort. Christian, allongé, à bout de souffle est déjà calmé. David s'est levé d'un air horrifié. Par habitude, il a attrapé la brosse de son frère, a senti son pouls et a touché le front. Et un sanglot a roulé jusqu'à sa gorge. Il s'est habillé fébrilement, sans rien savoir, s'est habillé, a jeté un manteau sur ses épaules, s'est effondré sur ses genoux près du lit, a appuyé son visage sur le torse de Christian et a pleuré inconsolablement, comme un enfant...

Sur l'aul perdu dans les congères sur la rive d'Esil, il y avait une aube d'hiver sombre. Le vent, jouant dans les boules de neige, sifflait. Beskunak s'est essoufflé, ouvrant la voie à l'esprit printanier. Le gel s'est cassé, s'est retiré.

David a pleuré son frère dans la chambre froide du dispensaire. C'était la première mort de sa vie qui l'a secoué. Pour la première fois, il se sentait seul, inutile dans ce monde méchant. Pour la première fois, il ne savait pas quoi faire, comment vivre...

Dans les couloirs, il entendait une conversation sourde et traînante. Puis la porte s'ouvrit doucement et, sur le seuil, enveloppés de givre, dans un épais gobelet, trois parurent. David s'éloignait de son frère, s'est levé et le regardait. Trois visiteurs se sont déplacés silencieusement et douloureusement vers lui. Ils se sont étalés un par un contre sa poitrine, ont pleuré en faisant trembler sa barbe et en exprimant des mots de sympathie.

«Sois fort, David Pavlovich», - murmurait la barbe d'Esilbay. - J'ai vu que la fumée ne tombait pas de la cheminée, comme toujours très tôt, il a tout deviné. Est parti, a réveillé Seithoja et Kalia. Veuillez accepter nos condoléances.

- Oia, Oia...,- a fait écho à ses compagnons. - Que faire?

Allah a donné - Allah a pris... Belem byl, perchyl[47].

---

[47] *Sois fort, l'ambulancier.*

Et de ces mots, les larmes ont coulé de nouveau dans les yeux de David.

«J'ai des planches, je vais faire une fabuleuse», a remarqué Esilbay après un moment. - Et ces deux-ci fouillent la tombe. Chakou et Maroir ont préparé un dîner commémoratif. Baskarma, je pense, est devenu généreux envers les brebis. Que pouvez vous faire. Où est la vie, il y a la mort.

«Oia, Oia...», a déclaré Seithoja et Kali. - Tout dans la volonté d'Allah...

Les vieillards sont partis. David a attrapé sa tête et s'est laissé tomber sur le canapé. Tout ce qui s'est passé ne lui allait pas.

La nouvelle de la mort de Christian s'est répandue instantanément dans tout le village et les kazakhs de toutes les cours atteignaient le centre médical, exprimant leurs pensées au sujet des condoléances et participant à sa peine.

Le lendemain, un nouveau tertre de colline a poussé près du bord d'un épi de bouleau près du cimetière d'Aoul, sous lequel, par la volonté du destin, le soldat de travail de la région de Volga, Cristian Erlich, a trouvé son éternel refuge.

Troisième chapitre

HARRY

«...Les portes sont étroites et étroite est le chemin est serré, qui mène à la vie, et peu les trouvent»

Matthieu 7.13.

...denn es kann ohne Liebe kein Mensh gluckhch sein.
Volksweise[48].

Le soleil a rayonné tout au long du juillet. Le ciel est devenu blanc. De l'étouffement, même les chabots d'aul sont endormis. Les poulets voisins sont blottis à l'ombre. Au-dessus de l'Ichim, la chaleur tremblait. Un faucon solitaire tournait dans un air gelé avec un point presque perceptible.
«Un orage va éclater», - a pensé David, somnolent et stupéfiant sur tout son corps. Le temps dans cette région est variable. On regarde: il n'y a pas de nuage dans le ciel, un fouet délicat d'une herbe à plumes et elle ne bouge pas, le soleil se fait frire pour que les sauterelles ne s'ébranlent pas dans le stei, et tout à coup, comme un messager fringant, une brise se précipite du haut du vent, tournoie avec un sifflement, de sa propre suppression, une tornade poussiéreuse flotterait comme un chat se faufilant derrière un pic de bouleau, un nuage discret se gonflait rapidement, s'assombrait, tourbillonnait, puis des éclairs surgissaient de nulle part, la basse balayerait quelque part sept collines, au-delà de l'horizon, le tonnerre et bientôt le tonnerre flétriait, comme une vieille peau, une pluie résistait à la terre, comme si un troupeau de chevaux galopait à proximité.

---

[48] *«...Car sans amour, l'homme ne peut être heureux».*
Chason populaire

Et parfois - au contraire: le temps est clément pendant plusieurs jours, comme un ivrogne amer à la gueule de bois, n'éclate en aucune manière avec un orage de foudre bienvenu, et l'ivresse fait ressortir son âme, et on marche, languissant comme un égaré, et tout tombe entre ses mains.

Peut-être est-il juste de prendre la route sur Ichim, de plonger une ou deux fois profondément, de remonter le moral, puis de tenter votre chance sur la plage à l'ombre, sous un épais désert. À ce moment-là, l'eau des perches noires afflue en bandes noires, provoquant la peur de fry-chebachkov. Et avant le coucher du soleil, le brochet commence à s'ébattre, puis il ne reste que le temps de mettre à jour l'appât vivant sur les cendres.

David repliait rapidement son matériel de pêche dans son sac à dos, y glissait un imperméable en toile au cas par cas, sortit deux tiges flexibles bien taillées du toit du hangar et se dirigea vers la rivière d'un pas léger.

En passant à côté de la forge, il entendait une coupe familière et harmonieuse sur l'enclume, fixait son regard vers le potager derrière l'entrepôt de la ferme collective et découvrait immédiatement, repéré le châle d'un blanc attrayant d'Olkie. Après s'être penchée bas, elle hachait de manière concentrée des pommes de terre avec un hachoir, désherbait une mauvaise herbe et était tellement emportée par son travail qu'elle ne remarquait pas le policier qui la surveillait derrière la clôture.

- Shen Guten Tag, Olkie, - la salua-t-il fort. Elle a frissonné de surprise, s'est redresse.

Ses yeux étaient liés avec sa paume.

- Oh, peur comment! .. Guten tag!

- Tout va bien, Olkie? .. Et dans ce temps si chaud tu ne sais pas de calme?!

Elle a rejeté son mouchoir en arrière, a secoué la tête, a essuyé la sueur de ses sourcils et a rougi, embarrassée. Dès son plus jeune âge, tous les membres de la famille l'appelaient affectueusement - Olkie, et elle s'y est habituée, mais pendant un certain temps, lorsque ce jeune homme infatigable l'a appelée par ce petit nom, elle se sentait

agréable, comme une langueur tremblante, comme si une douce chair de poule traversait le corps. Et maintenant, ses yeux étaient instantanément illuminés, les coins de ses lèvres commençaient à trembler, ses joues altérées s'assombrirent. Elle regardait l'ambulancier, grand et tendu de façon militaire, large aux épaules et étroit aux cuisses, un peu à l'écart, un peu timide et se réjouissant clairement.

Et il ne cachait pas son admiration pour sa silhouette élancée, bien proportionnée et sa tendresse tremblante dans toute son apparence de fille.

- Que faire? Elle a soupiré en souriant toujours. - Quelqu'un doit être en ville. Les frères sont trop occupés.

-Oui... Oui... chtimt, - a acquiescé il distraitement.

Indisciplinée, fille au nez bas, à qui il achetait des cerises au bazar régional à l'automne 1941, elle s'est transformée pendant quelques années en une jolie jeune fille remplie de jus, attirante par son charme direct. Vivant sans cesse dans des conditions plus que sans prétention, réprimée par des soucis insatisfaisants, poursuivant jour après jour une grande famille immature dans des tempêtes, elle a réussi à rester toujours propre, rangée, calme et souriante, à ne pas désespérer et à se battre généralement inévitable dans la congestion et la privation. Dans la famille, tout le monde l'aimait pour son apaisement et sa nature, pour son obéissance et son tempérament facile. Ils ont dit qu'elle était allée chez sa grand-mère Olinda de Markstadt, dont les femmes se distinguaient depuis la nuit des temps par la propreté, l'exactitude et la dignité.

- Et tu as encore beaucoup de travail, Olkie? – il a demandé, lissant la longue pause.

- Oh, comment on peut faire toutes les affaires de jardin?

Chez les Walters lors d'une visite, s'aventurant sans prétention des soirées musicales, David remarquait à plusieurs reprises son regard inébranlable, réfléchi et distrait. Quelque chose d'inexplicablement secret et attirant s'est embrassé dans ses pupilles sombres, provoquant le choc de David. Il a essayé de ne pas y prêter attention, a repoussé un vague caprice arrogant, mais le regard languissant le suivait parfois dans la nuit

et il se retournait longtemps dans un lit dur et grinçant présidé par une vision instable et brûlante.

Bientôt, il a avoué lui-même qu'il n'était pas juste chez les Walters pour «parler» dans un beau dialecte de la Volga, de faire revivre des airs de famille oubliés dans un pays étranger ou de jouer un répertoire mémorable de l'enfance à l'accompagnement de la guitare et de la balalaïka, mais surtout pour être, peut-être pas dans un cercle familial très chaleureux, mais encore plus puissant que Olkie, l'admirer, entendre ses rires enfantins et ses plaisanteries simples, desquels une gale invisible et une douceur si douce sont venues au cœur. Et qui sait combien de temps durerait cet état de confusion et d'angoisse indéfinis, quelque chose de désirable et de impossible, sans le tour impoli et grossier de la grincheuse Emma.

C'est arrivé au printemps. La terre fumait le matin. Dans les creux et les ravins, la neige sombre et spongieuse était décourageante. Ichim après qu'une inondation orageuse se soit calmée. Des canards sauvages ont survolé les vieilles dames bondées avec un sifflet. Les vaches qui s'étaient échappées pendant l'hiver erraient pensivement dans les prés, cueillant la fourmi à peine pénétrante. L'air de la Volga était saoul, moulant la langueur.

De retour d'Alka-Agach, où David a procédé à un examen médical sur place des habitants du village, le soir, prenant le violon, s'est rendu chez Walter. Comme d'habitude, il était ravi. Après le dîner, ils ont commencé à jouer de la musique. Ivan convenant pour jouer de la balalaïka, Anton - à la mandoline, Olkie a pris la guitare et Harry commencé à battre le rythme avec des cuillères en bois. Le jeu est cohésif. David se redressant de toute sa hauteur, s'inclinant largement, tapotant parfois vigoureusement du pied gauche, accélérant le pas, levant les sourcils, pliant tout le corps, pointant vers des transitions accompagnées. Ils jouèrent toutes les valses dont ils avaient connaissance, puis, plusieurs marches, après une pause avec des conversations sur ceci et cela, ils commencèrent à polka. Et puis le guitariste a commencé à laisser les musiciens de plus en plus souvent. Elle a baissé la tête de plus en plus bas, piquant distraitement les cordes,

comme si elle n'avait pas entendu le violoniste solo, avait mal pris les accords, elle était en retard dans les transitions.
Olkie, qu'est-ce qui se passe avec toi aujourd'hui?! s'est écrié David dans les cœurs.
Olkie clignait de tous ses yeux, baissait encore plus la tête, puis dans le silence qui s'ensuivit, soudain, avec un rire idiot, Emma a lâché tout à coup:
- Oh, pauvre chose! .. Je me suis perdue, j'ai complètement perdu la tête...
- Comment ça se fait... je suis tombé amoureuse ?! - inapproprié David était curieux.
- Eh bien, Vetter David! - continuait Emma - Un adulte, mais ne voit rien, ne remarque pas... en tant qu'aveugle. Olkie peut vivre sasns vos polonais.
Tout le monde était soudainement embarrassé. David, tout aussi coupable qu'il soit, abaissait son arc, battait des cils blanchâtres. Ivan a poussé sa femme sur le côté, elle a immédiatement cassé:
- Et qu'est-ce que j'ai dit? .. Quoi ?! .. Pensez-y! Olkie a sursauté brusquement, a jeté la guitare sur le lit et, couvrant son visage étincelant de honte, est sortie en courant.
La soirée était gâchée. Le jeu a mal tourné. Mettant le violon dans la couverture, David est rentré gêné. Toute la nuit, il était mal à l'aise. Dans le rêve, il consolait Olkie en pleurs, lui a caressé les cheveux, murmurait quelque chose de manière inappropriée. Et de cette soirée malheureuse de plus de trois mois, il ne se présentait pas à Walters, bien qu'il jetait souvent un coup d'œil dans la direction de la forge, écoutant le redémarrage harmonieux de l'enclume.
... Maintenant, il a remarqué mentalement que pendant ce temps, Olkie était visiblement plus jolie, brûlée par le soleil, remplie du jus d'une jeunesse mûre.
- Eh bien, quoi, Olkie, passons à la pêche, hein?
- Quand?
- Oui, maintenant!
Elle a souri et l'a regardé d'un air interrogateur.
- Blague, probablement?

- Qu'est-ce que tu es, Olkie?! Je suis très sérieux. Voir, et ai pris un crochet pour toi. Et bien, n'hésite pas!
Elle ne dit rien, pensant à quelque chose. Puis elle s'est redressée, a déchiré son foulard et a dit avec défi.
- Pourquoi?... Pourquoi?... Et moi, je pars, moi aussi!
- Vunderbar! Bravo! Grimpe à travers la clôture. Tu verras, nous avons de la chance.
Tout s'est passé de manière si inattendue, si simple, sans aucun effort, et il a senti en lui-même un enthousiasme non éprouvé, avec l'excitation, comme si elle avait soudainement porté sur les ailes de la joie.
- Pourquoi ? Et moi aussi, je vais aller! - comme si elle se persuadait, elle a répété et a caché la binette dans les plateaux, a jeté rapidement un coup d'œil dans la direction de la forge. – Je vais y aller! Malgré tout, tout le travail ne peut être annulé.
- Très vrai, Olkie. On va!
- Le travail n'est pas un loup;
- Haha! Et c'est vrai. Courons!
- Elle a grimpé habilement par-dessus la clôture, clignotant un instant avec ses jambes blanches et serrées, gênée et ajustant habituellement le bas de sa robe.
- Il feignait de ne rien remarquer, lui touchait le coude, le traînait. Pendant longtemps, il n'a pas connu un état d'esprit aussi jeune.
- En avant sans crainte ni doute! - Et puis il a dit en allemand ne sachant ni où et comment les lignes qui sont venues à la mémoire – Schlage die Trommel und furchte dich nicht[49]
- Ils marchaient rapidement dans les champs, comme s'ils étaient pressés de plonger rapidement dans les bosquets côtiers denses.
- Bonnes paroles! D'une chanson, hein?
- Je ne sais pas, Olkie. Une fois, j'ai étudié pendant un an à Rosenfeld au lycée. J'étais alors autant que tu as maintenant. Nous avions un professeur d'allemand là-bas... Victor Klein... Alors, en

---

[49] *«Battez le tambour et n'ayez pas peur». G. Heine*

toute occasion avec une certaine audace... il répètait ces lignes avec une pression dans la voix: «Schlage die Trommel und furchte dich nicht»1. Comme si menacé par quelqu'un. Même son visage pâlissait quand il disait ces mots... Je ne vais pas très vite? Avez-vous du temps?

- Non, non, - elle a ri. – Mais vous allez, et je cours déjà.

- Habit depuis l'époque de l'armée, - il a expliqué en ralentissant. - Alors nous, les membres de la faculté du travail, avons répété cette phrase préférée après lui. Et tout en serrant les poings.

- Et j'ai déjà tout oublié... Je me souviens qu'un long poème a été mémorisé à l'école. Mais seuls des mots restaient dans la mémoire, comme un refrain: «Wir weben. Wir weben». Nous les avons répétés en choeur, montrant que nous étions assis aux machines à tisser.

-Tu te souviens peut-être encore de quelque chose?

-Je m'en souviens:

Im wunder schonen Monat Mai,
Als alle Knospen sprangen,
Da ist in meinem Herzen
Die Liebe aufgegangen[50].

- Chut toi! - il a été surpris. - De quels poèmes te souviens-tu? Et ensuite?

- Plus loin?... - Elle l'a regardé - Et puis je ne me souviens plus. Peut-être que vous savez?

- Non, Olenka, je n'ai jamais connu de tels versets. Pendant sept ans de service dans l'armée, je me suis souvenu seulement: «En avant, vers l'aube!», «En avance, en avance, travailleurs!», «Nous sommes des forgerons et notre esprit est jeune...»

---

[50] *«Au beau mois de mai, quand tous les boutons se sont ouverts, alors l'amour est né dans mon coeur». H.Heine Traduction interlinaire.*

- Et encore: «Matin peint avec une lumière douce» et «De plus en plus haut et de plus haut»... Oui?
- Exactement! Vous pouvez ajouter: «Si demain est la guerre, si demain on en camping...»
Elle a éclaté de rire. Ces chansons et moi, je les sais. Même dans un rêve je les chante. Ils marchaient autour de la coupure d'une boucle, empruntant un sentier à peine visible à travers les bosquets denses du gardien jusqu'à Ichim, ont choisi un endroit isolé et confortable sous une falaise. Au rivage, l'eau était sombre, comme si elle était gelée. Au milieu, dans les eaux peu profondes, la lumière du soleil jouait, se reflétant. Le silence régnait de telle sorte qu'on l'entendait alors qu'une araignée tressait une toile et provoquait des démangeaisons aux moustiques à nombreuses voix.
«Chut», - a murmuré David en mettant un doigt sur ses lèvres. - Asseyz-vous, détendez-vous et, pendant que je suis, creusez sous la cerise des oiseaux.
Toutes les tâches ménagères sans fin, tous les doutes et les peines de la dernière fois ont été disparus à la fois. Olkie elle-même s'est sourit, s'est oublié pendant un moment, ne sachant pas où elle était, comment elle était arrivée ici et ce qu'elle devait faire, puis a embrassé son excitation sereine et enfantine. Elle voulait chanter, romper ce silence tumultueux et sans fin, tout jeter, se plonger dans les profondeurs côtières, pour se rafraîchir, se débarrasser de l'épuisement de l'âme déprimée, profiter du sentiment de liberté et de joie. Avec toute sa jeune créature sans péché, elle a eu un pressentiment de l'appel impérieux de la chair, une irrésistible soif de bonheur et des vagues séduisantes de désir inconnu qui semblaient surgir des cuisses et la faire signe à un doux frisson. Elle se sentait seule sur une île déserte, détachée de toute épreuve, de toute difficulté, de toute limitation humaine et était terrifiée par cette solitude et en même temps joyeuse. Elle voulait s'asseoir sur un rebord sableux au bord de l'eau, serrer ses genoux avec ses mains, se serrer dans une bosse et regarder les vagues paresseuses avec des yeux ignorants, ressentant avec son instinct que tu es bercé par la paume de la terre, dans l'étreinte languissante de l'éternelle félicité.

Tout était mélangé dans sa tête, ses pensées changeaient frénétiquement, ses dardes, et ses mains déroulaient mécaniquement le crochet, sentant rapidement le flotteur et les crochets.

- Derrière elle, il y avait un craquement de branches, un froissement de sable.

- Eh bien, ici... plein de vers. Toute la boîte! La voix de David

- lui a semblé - légèrement tremblante par impatience. Elle a jeté un coup d'œil à la boîte de conserve dans laquelle, légèrement recouverts d'une bardane et de terre pourrie, des vers de terre gras tourbillonnaient et grimaçaient de dégoût.

- David a pris un crochet, a essayé une ligne de pêche sur toute la longueur de la canne, a fixé le flotteur plus fermement, a pincé une partie du ver, l'a planté sur la pointe du crochet, a craché dessus pour une raison quelconque et l'a jeté adroitement dans l'eau.

- Eh bien, attrape-le, poisson, - petit et grand.

- Le flotteur blanc avec une bande rouge vif se détachait clairement sur l'eau bleu foncé, légèrement tremblant.

- N'hésite pas, Olkie, fais comme moi.

- Je ne peux pas, - murmurait elle, confuse.

- Qu'est-ce que tu ne peux pas?

- Je ne peux pas mettre le ver sur le crochet...

- Voici les temps! Je suis un pêcheur aussi! C'est si facile.

- Regarde...

- Non... je ne peux pas...- elle a dit sans espoir. – il est vivant

... ça fait mal...

David a fixé la fille et a commencé à la réconforter comme un enfant.

- Bien, d'accord... peu importe. Moi-même. Ton affaire est à suivre derrière le flotteur et dans l'attraper à temps. Seulement plus tôt ne le branle pas et ne pleure pas de joie ou de frayeur.

Il n'y avait pas de touche. Les flotteurs restaient immobiles, et les libellules aux yeux brisés leur tombaient dessus de temps en temps. Le courant à peine perceptible a porté les flotteurs sur le côté, frappant la rive. David jetait souvent sa canne à pêche de temps en temps plus près du rivage; déroulé deux ou trois victimes en prévision de la vie-

chebachka. Olkie était accroupie un peu à l'écart, regardant patiemment le flotteur.

- On peut voir, et le poisson caché de la chaleur. Et peut-être avant que la tempête se soit tue, comme si David le justifiait.

Olkie ne répondait pas, était perdue dans ses pensées. Soudain, malgré sa volonté, elle a tiré la ligne de pêche par dessus elle-même, a lancé la canne à deux mains et, jetant maladroitement le tchebachok, qui tirait sur le crochet, criait, s'est précipité vers lui, lui saisit la paume.

- Pauvre... eu? Oh toi, petit...

Elle a admiré sa proie, a amené le poisson à son visage, elle l'a embrassé avec émotion et ravissement, l'a montré à David puis l'a laissé doucement retourner dans l'eau.

- Nage, idiot! Et ne vous faites plus attraper.
- Qu'est-ce que tu fais, Olkie? J'ai besoin d'appâts sur zherlitsa!
- Maintenant, maintenant... une autre capture instantanée.

David creusait, inventait diverses choses pour lui-même. Il a ramassé un seau d'eau et l'enfouit en deux dans le sable mouillé, l'a recouvert d'une énorme bardane. Tiges fortes pour zherlitsa, il les a installées un peu plus loin sous un buisson de saule. Il changeait souvent d'argent, redressait le flotteur, jetait l'appât, préparait le kukan, comme s'attendant à une grosse prise, la pêche lui plaisait tellement qu'il semblait ne pas avoir remarqué le partenaire attristé au bord de l'eau. Et elle, Olkie, continuait à s'accroupir, silencieuse, imperceptible, et observa le flotteur sans vie.

Elle ne remarqua pas comment David s'était absenté pendant un moment, puis, soudainement, apparaissait de l'étroit et se couchait calmement.

devant elle, sur une cuillère mouillée, une poignée de cerisier à oiseaux, de boyards ou de tailleurs de pierre.

Olkie se régalait distraitement avec de généreux dons de tugai et a ressenti un léger vertige, une douceur étrange, un détachement soit de la chaleur et du ventre, soit du silence, soit d'un long coup d'œil à l'eau.

Le poisson n'a pas bronché obstinément. Le char s'approchant de la côte, il ne s'intéressait plus à la fille. Pour une raison quelconque, elle était si triste qu'elle avait envie de pleurer.

Et David juste tombé, est devenu pensif. Il en sortit plusieurs fois, perche, ménés, et les jeta sans regarder dans le seau derrière lui, comme s'il était mécontent de cette petite frite.

Pendant ce temps, partout où les nuages rampaient, bruissaient, bruissaient dans un endroit étroit, Ichim était recouverte de poissons anxieux, l'eau devenait sombre. Puis, bien au-delà de la steppe, derrière l'aul de Jean-Talap, le tonnerre grognait. Après un certain temps, l'obscurité s'est épaissie, l'éclair aveuglant a éclaté juste à côté, s'est brusquement cassé dans le ciel, et justement à cause de l'embuscade, un galop fou a sauté, une pluie. David a seulement commencé à se réveiller, a jeté un coup d'œil autour de lui, s'est précipité dans le sac à dos, a sorti une bâche de protection étroite.

Olkie n'a pas bougé. Assis dans la même position, comme s'il ne remarquait pas les éléments déchaînés.

La pluie a commencé à courir violemment.

David a couru vers la jeune fille, a étendu une tente sur ses mots, un imperméable en bâche, et s'est traîné, se serrant, se cachant plus étroitement. Enveloppant Olkie de tous les côtés, il lui a touché la tête, les épaules, les jambes, la cuisse, la sentit frissonner, la respiration confuse, rapide, comprimée, mais réagit à tout avec lenteur, indifféremment, comme dans un rêve.

La pluie a commencé à se rapprocher, comme s'il avait l'intention de percer un imperméable en bâche renforcé sous lequel deux pêcheurs malchanceux s'étaient si bien défendus. Les ruisseaux bouillonnaient autour, bouillonnant, coulant dans la rivière. Des éclairs jaillirent au-dessus de l'eau, comme si les géants invisibles se battaient farouchement avec des lames de feu. Du tonnerre tremblait la terre.

David étreignait la jeune fille par les épaules, l'attirait avec confiance vers elle et elle s'accrochait docilement à lui, elle a appuyé avec confiance sa tête contre sa poitrine. Elle sentait le surchauffé des pommes de terre, du lait et même quelque chose d'insaisissable, de taquin et d'excitant. La proximité de l'élastique, le corps de la fille

chaude était saoul, m'a fait oublier tout ce qui se passait autour. Il lui a versé les cheveux, a passé la main sur son visage et a senti des larmes chaudes couler sur ses joues. Cela l'a surpris et l'a découragé. Il n'était pas au courant que l'âme était orpheline de bonne heure et avait déjà goûté à beaucoup d'entre nous, petites amies, languissant avec empressement dans la sympathie et l'affection humaines. Il voulait demander ce qui n'allait pas chez elle, pourquoi elle pleurait si doucement, frissonnant de temps en temps avec tout son corps, mais il n'osait pas, s'arrêtait et l'enveloppait plus fortement et plus tendrement.

Ils ne savaient pas combien de temps durait l'orage. La steppe s'écoulait paisiblement et calmement dans son éternel chenal. Le tugai côtier était bruyant, dégageant un arôme épais de feuillage pourri, de baies mûres et de houblon sauvage. Il pleuvait de la pluie, déplaçant la stagnation de partout. Et David et Olkie, serrés l'un contre l'autre, sont assis sous un large imperméable en toile, se taisaient, un peu effrayés par l'immense tendresse qui jaillissait soudainement, assommés par un bonheur inconnu, sentant le battement harmonieux de leurs cœurs, écoutant avec un plaisir secret et un tremblement délicieux dans le corps. Le temps pour eux n'existait pas. Même par un mot désinvolte, ils avaient peur de faire peur à la maladie languissante qui les avait enveloppés dans un pare-brise inapproprié.

Ils se sont réveillés quand une libellule curieuse s'est effondrée juste devant eux sur le bord de la plaque, flottant dans des ailes transparentes. Immédiatement un papillon arc-en-ciel a nagé.

Le tonnerre est tombé. Des nuages déchiquetés se sont éloignés à l'horizon. De côté, le soleil est apparu. Joyeux faits saillants à nouveau joué, multicolore se reflétant sur la surface de l'eau. Après une chute sèche, la ligne de pêche du cracker s'est effondrée, des cercles ont commencé à rouler le long de l'eau.

David a sauté jusqu'au poteau, tira fermement la canne dans le sol argileux, a tira doucement la ligne, sentant comment le grand brochet avalait le crochet et tentait désespérément de s'échapper. Il l'a attiré lentement vers le rivage, laissant parfois légèrement la ligne pour apaiser l'agonie du poisson obstiné, emporté dans l'eau, et avec

enthousiasme, il s'est condamné à lui-même: «Tu ments – tu ne partiras pas... tu ne partiras pas... tu ne partiras pas.» Puis, après avoir attendu un moment opportun, lorsque le brochet, épuisé, a pris une respiration pour faire une autre tentative désespérée de libération, il a lancé la ligne sur lui-même et le brochet, s'étant penché, décrivant l'arc dans les airs, s'effondrant sur le sable, sa bouche et sa queue battante. David l'a attrapé habilement sous les ouïes, tentant avec effort de lui prendre un crochet profondément avalé, puis a essuyé le mucus verdâtre du corps élastique du brochet avec un brin d'herbe.

- Oh, beau! – il s'est écrié en estimant le poids du poisson.

- Ce n'est pas lui – c'est elle! - Olkie l'a corrigé. Il et n'a pas remarqué comment elle s'est retrouvée à proximité. - Brochet est gu gendre féminin.

- Ceci est un malentendu de la langue russe, - David a remarqué convaincu. - Regarde: quel être mal, à pleines dents. Peut-il être féminin?! Les Kazakhs l'appellent chortan. Et chorthan est il, comme le Diable. Pour moi, c'est Hecht, pas un brochet. Et Hecht - lui aussi.

- Oh! - Olkie a pleuré, remarquant comment s'est détendue la deuxième zherlitsa à proximité a également tremblé.

- Tiens bon!

Il a jeté un pique feutré aux pieds d'Olkie et s'est précipité vers le deuxième trou. De la même manière, sans hâte, il a débarqué un grand perchoir de couleur jaune verdâtre avec des rayures transversales noires et des nageoires rougeâtres.

- Et il est là aussi! Sur a regardé sur le tcherbatchok. Je le prends, ce bon poisson!

- C'est une perche?

- Mais oui! Pour la soupe - juste comme il faut. Mais on a du mal de l'éplucher. Regarde, comment la nageoire dorsale est tordue!

- Qu'en est-il de la perche en allemand?

- Oh, je ne m'en souviendrai pas tout de suite...- David libéré à humble perche du crochet, l'a jeté dans le seau. - là, dans notre patrie, dans nos rivières, quelque chose n'a pas été trouvé. A- Barsch, semble- t-il... Cependant, pas sûr.

Le char d'Olkie a vécu, battu enfin. Déchaînée et pressée, elle a sorti un petit vairon.

- Jete-le dans un seau et attrape-moi vite le tcherbatchok. J'ai besoin d'appâts, - a ordonné David.

Il savait d'expérience qu'après un orage et avant le coucher du soleil, une morsure folle allait disparaître. Accrochant une pique et une perche sur la ficelle, il a abaissé le koukan dans l'eau, a enfoncé fermement un pieu et commença également à prendre un crochet.

L touche était excellente. Les flotteurs, touchant à peine l'eau, se plongaient instantanément; les zherlitsa se tuaient avec une fissure sèche; la ligne de pêche élastique a sonné; le koukan était lourd; le poisson a sauté du seau sur le rivage, a lutté contre la crampe du lit de la mort. Les pecheurs ont senti l'excitation. Ils ne faisant plus attention à la proie. A peine eu le temps de sortir; parfois il y avait des mues et des crucians. Olkie a rougi, s'est adaptée à la pêche, a jeté des piques de plus en plus agiles, a tiré une proie et même un ver plus calmement, plissant légèrement les yeux et bouclant ses lèvres, en plaçant vivait sur un crochet.

- Waouh! - David était ravi. - Vunderbar! C'est toi, Olkie, tu as de la chance! ..

Elle lui a souri. Les étincelles malicieuses ont joué en noir.

La touche a duré environ deux heures. Et s'est terminée immédiatement, comme elle a commencé.

- Eh bien, Olenka, peut-être assez pour aujourd'hui. Tous les poissons toujours pas attraper. Laisse un peu et à la fois prochaine.

- Et on vient encore une fois?

- Si tu veux - on vient.

- Bien sur que si. C'est tellement intéressant qu'il s'avère!

Il a sorti les zherlitsa, a caché les tiges dans les buissons, a mis les petites choses dans le sac à dos, a versé de l'eau dans le seau, a recouvert le poisson vulgaire avec de la bardane fraîche, a sorti de l'eau les deux cockans, ravis des prises. Et Olkie a hésité, regardant complètement le flotteur et attirant:

- Et bien, encore une... la plus récente...

Il a attendu patiemment. Enfin, j'ai un autre gardon rouge. Olkie l'a sorti du crochet, est tombé amoureuse de sa proie et, après avoir embrassé ses lèvres blessées, l'a laissé à nouveau aller à l'eau.
- Marche, chérie... Profite de la liberté.
Pour une raison quelconque, sa voix se brisait, ses larmes coulaient dans ses yeux et David était surpris du changement rapide de son humeur.
Ils retournaient silencieusement. Le coucher de soleil sur Ichim était tout rouge. Les sauterelles sont enrouées dans l'herbe séchée. Le calme et la paix ont régné sur la terre.
Près de coupure d'une boucle près de la ferme laitières on rincait des canettes et des bottes. Chakou aux yeux gaies a remarqué les pêcheurs, les a observé longtemps et avec curiosité, et a crié de loin avec une légère malice dans la voix:
- Salut, perchyl, aman?
- Aman, aman, - a dit David.
- Eh, kyzymka, ton est aussi aman? – a fait allusion moqueur à Olkie.
- Le matin était aman.
- Poisson oui?
- Oui, oui, - a confirmé, compensant ses mots, David. - Viens, je vais te traiter.
- Avec de la soupe de poisson - c'est ça?
- Soupe de poisson... soupe.
- C'est bon? – la femme posait encore ses questions.
- C'est comme ça que tu cuisine.
- Euh, d'accord... Vous aussi, venez – boire du koumys, d'ayran.
Depuis une colline berger Okech regardait eux sale.
Dans son jardin, Olkie hésitait, a jeté un coup d'œil curieux à David, mais il ne semblait pas saisir la question silencieuse.
Près de la forge, Emma les a rencontré dans un tablier taché. Elle a jeté un coup d'œil à sa belle-soeur, puis à David, a glissé des yeux sans couleur sur le seau, le long de deux koukans suspendus avec des piques et des perches.
- Oh oui, vous voyez bien pêcher!

- Et toi, quoi, je pensais, on a joué à cache-cache en tugai?! – David lui a demandé.
Mais Emma n'est pas un de ceux qui pour un mot monte dans sa poche.
- Mais... Vetter David... tu peux pêcher de différentes manières. Aux autres pêcheurs juste pour jeter leur plus profond.
- Vous voulez dire votre Johannes?
- Et lui parler? Il agite seulement beaucoup son batteur.
Les joues d'Olkie se sont instantanément estompées de honte, et David, remarquant cela, a tendu froidement un koukan à Emma, en murmurant vers Olkie:
- Allons-y!
Emma ne craignait pas encore de mordre, mais, après avoir accepté le cadeau, elle a de nouveau mesuré avec suspicion sa belle-sœur et ri après elle.
- Olkie ne restera-t-il pas à la maison?
- Non! - coupé David. - Olkiet va m'aider nettoyer le poisson, faire cuire la soupe, puis nous dînerons ensemble.
En vain, qu'as-tu essayé?
- Et ensuite? - Avec un soupçon de sournoisement insisté Emma.
- Alors - soupe avec un chat!
Emma s'est mêlée, a accepté à la hâte.
- Bon, d'accord, d'accord... tu sais mieux.
Olkie se taisait silencieusement Les tâches ménagères ont occupé toute la longue soirée de juillet. David a apporté de l'eau, Olkie a nettoyé et a coupé le poisson, la soupe de poisson a été cuite, et la femme a nettoyé silencieusement la salle de bachelor, a lavé le sol.
L'aul s'est endormi. Les foyers rares dans les cours sont sortis. Les enfants d'aul sont également devenus plats.
Après le dîner, Olkie a lavé doucement et a enlevé la vaisselle. David, embarrassé par les longues pauses, essayait de dire quelque chose, de plaisanter, mais il avait lui-même le sentiment que tout allait bien pour lui, qu'il soit plat, inapproprié ou déplacé. Il voulait s'asseoir plus près de la fille, s'agripper fermement à elle, respirer l'odeur enivrante de ses cheveux, de ses mains, de son corps serré, lui caresser

la tête comme à Ishim, pendant un orage sous un imperméable, regarder dans les yeux en se demandant. comment ses pupilles grandissaient, tout comme elles passaient la soie dentaire, mais ne décidaient pas de tout, ne trouvaient pas l'excuse qui convenait, ce qui le faisait de plus en plus froncer les sourcils et soupirer.
Et Olkie, croisant ses mains sur ses genoux, d'un silence ennuyeux, plissant les yeux devant l'obscurité qui s'épaississait à l'extérieur de la fenêtre.
- Bien, j'y suis allé, - elle a haleté intérieurement, soudainement.
Et ici, de façon inattendue pour lui-même, David s'est levé d'un bond, s'est approché de la jeune fille par derrière, l'étreignait timidement par les épaules, a posé son visage sur ses cheveux et a prononcé tout rapidement:
- Tout... décidé... je t'en prie... Reste avec moi. Pour toujours. Soyons ensemble. Ensemble - plus facile. Qu'est-ce qu'il y a? .. C'est mieux Admets-le, Olkie... Olenka... Olya...
Elle n'a dit rien, a baissé seulement la tête et sans raison, a sangloté.

II

De la Résolution du Conseil des commissaires du peuple N ° 35 du 8 janvier 1945.

«A PROPOS DE LA SITUATION JURIDIQUE DES IMMIGRANTS
SPECIAUX»
3. Les immigrants spéciaux ne sont pas autorisés à quitter les frontières de la zone de réinstallation desservie par le Bureau du commandant spécial sans l'autorisation du commandant du bureau du commandant spécial du NKVD. L'absentéisme non autorisé au-delà des limites du règlement de la station du service spécial desservi est considéré comme une évasion et engage la responsabilité pénale.

4. Les immigrants spéciaux – les chefs de famille ou les personnes les remplaçant, dans les 3 jours sont tenus d'informer le Comité spécial du NKVD de tous les changements survenus dans la famille (naissance d'un enfant, décès d'un membre de la famille, évasion, etc.)

5. Les immigrants spéciaux sont tenus de respecter scrupuleusement le régime et l'ordre public établis dans les lieux de réinstallation et de respecter tous les ordres du bureau du commandant spécial du NKVD.

En cas de violation du régime et de l'ordre public dans les lieux de réinstallation, les immigrants spéciaux sont passibles de sanctions administratives sous la forme d'une amende pouvant aller jusqu'à 100 roubles. ou arrêter jusqu'à 5 jours.

Adjoint Président du Conseil des commissaires du peuple
URSS SS V. MOLOTOV
Chef du conseil des commissaires du peuple
URSS Y. CHADAEV

Chaque fois, après la prochaine visite au village du commandant de DMI du district, Harry se promenait comme dans l'eau. Toute la lumière blanche devenait gracieuse. Pour une raison quelconque, les gens avaient honte de regarder dans leurs yeux, comme si vous étiez pris dans quelque chose de dégoûtant...

D'habitude, à la fin du mois, le commandant réunissait une poignée d'éléments peu fiables au bureau du conseil de village et passait avec eux une étude politique explicative. Dans un premier temps, il s'est entretenu en privé avec le seul communiste du contingent spécial de l'assistant médical David Erlich (l'objet de ces conversations était strictement confidentiel), puis, pendant une heure ou deux, le commandant s'est consacré à la surveillance..

La conversation se déroulait péniblement, fastidieusement. Le commandant a formulé de terribles absurdités sur la difficile situation internationale, les intrigues insidieuses de l'impérialisme américain maudit, la restauration de l'économie nationale détruite après la guerre et les acquis universels en matière de travail. Cela, sur lequel le commandant parlait était si paresseux, n'avait rien à voir avec la vie des habitants de l' aul, encore moins avec les besoins du contingent spécial. On pensait que même cette absurdité instructive était très mauvaise pour le commandant et qu'il remplissait simplement un certain devoir. Le capitaine Volobuev, le visage rouge, barbu, garçon lâche, dans une tunique souillée et l'affaissement, une culotte incolore, était sur une chaise bancale, haletant lourdement, avec un effort poussé les mots sur bombement dédaigneusement lèvre inférieure et long, aux yeux-pourpoint chaque visiteur -parce. Commençant son face à face poétique une fois pour toutes aggravée, il jetait un regard boueux à la prof de langue et littérature russes, effrayée à vie parce que son mari, professeur agrégé de philosophie, était attribué à la droite, soit aux déviationnistes de gauche, pour lesquels il a passé son mandat quelque part à Karlag, puis il a percé tour à tour ses yeux de poisson et tous les autres, mettant fin à la séance d'hypnose habituellement chez les très jeunes et qui lui semblaient être un pionnier spécial, bourreau, bourreau, bourreau, Harry. Sous le regard impassible du commandant Volobuyev, les supervisés étaient embarrassés, rétrécis, d'abord perplexes devant les guignols des chaises et des tabourets soviétiques, puis comme tendus, cloués au sol et ne respirant presque pas, l'attendant douloureusement. regarde la victime suivante, juste pour reprendre son souffle, et le commandant, devinant sans équivoque l'état de la pauvre créature sous son but perspicace, jouissant clairement de son pouvoir magique et de son pouvoir, s'entraîne sur cette torture sophistiquée. Il visitait souvent l'aoul en buvant bien, puis, essuyant la sueur de son front avec un énorme couvre-nez lavé, il parlait plus longtemps que d'habitude, révélant ainsi son propre ensemble de mots allemands. À l'endroit et hors de propos, il commençait à alterner le long discours politique avec les mots: «fershtein?», «gut», «zer shleht», «ferfluht», «hundstrek», «alles sheise». «TSUM toyfel». Par le nombre de phrases allemandes

entremêlées dans son discours incohérent, il était possible de déterminer avec précision le degré de son chauffage. Dans de tels cas, ce n'est pas quelque chose à contredire, la question des innocents était interdite. Pour éviter les malentendus ou - n'amenez pas Allah - tous les excès, il était plus raisonnable de rester silencieux et d'acquiescer. Selon la rumeur, dans chaque village et village où vivaient des éléments suspects, il avait un informateur discret mais fiable. À Kyzyl Tu, il aurait été informé par une femme de ménage soviétique du village, une pauvre femme dissolue, Zina, qui était dans une minuscule boîte à fusel, au même endroit que le conseil de village, et habilitée à jouer à temps partiel. Dans le village, les jeunes et les moins jeunes savaient que le commandant de la bouée Volobuev, venant dans ses quartiers, refroidissait invariablement le feu dans l'aine de la fidèle Zina.

Un autre commandant, un lieutenant rusé et malin, venait du village voisin de Kokterek, d'où vingt-sept miliciens sont sortis de la rumeur. Il était si frêle et discret que tout ce qui le recouvrait - sa casquette, sa veste, ses culottes, ses bottes et son étui semblaient immensément gigantesques, juste à l'épaule de quelqu'un d'autre. Lui-même avec une griffe, et le nom avait une longueur complexe, qui était immédiatement difficile à prononcer Muhammad-Abdrakhmanovich Boribasarov. Et il s'est assis autour de la table de manière impressionnante. Sur sa main droite, il a posé le revolver, à sa gauche, une sacoche de campagne sur laquelle était coiffée une casquette à bord rouge. En lui-même, deux ou trois grands volumes de papier à lettres ou un classeur de journal annuel pour le rendre plus solide. Au cours de la conversation, il râlait bruyamment et reniflait bruyamment, sa lèvre pour sa lèvre - son tabac, mélangé à de la cendre, se grattait nerveusement. Il parlait volontairement en russe, mais avec difficulté, avec effort, choisissait des mots et les altérait, parfois les défigurait, de sorte qu'il n'était pas toujours possible de comprendre ce qui était dit. Il faisait de longues pauses, faisait des mmmmm et des eeeee, toussant sans cesse. C'était insupportable de l'écouter.

- Zeeeee..... tabarichy ispetspereselenets... znachyt... mmm... khakha... ne tabarych... kanechno... iee... a brabylno boudet... mmm...iya. .. krajdan ispaselen... toiys... kha-kha... khende khokh... Kitler kaput... mmm... tchetka, kanechna. Iya... na tekouchni

mament aul Kyzyl-tu... znatcht... . chyslo imeitsa ispaselen... eee.. khakha... imeetsa znatchit... chort-mazarat... ottchym katory... ckolka.. iya... po chysyk... debit... da tak... debit chalabek. Iz nikh ey... tabarych kemenych Erlik Dauyt joldas... skolka eee... mu... skolka baba-jenchyn... gauari... iya, iya... znachyt optchym... eee... debyt chalabek... Pse prisoutstvouit?... Kharracho... dalche pachol... tekouchi mament... eez.., sam znaich... on slozhny... Amyrkan svoo-lych... iya... destsyplin nuzhin... eee.. ystrofgay... paradok krapkay... eee mmm... nastroy... kanechna... eee...

- Agressif, - incapable de rester debout, a poussé sombrement Ivan.

- Oia, Oia... dourys... tu dis correctement... krajdan yspespereselen Yban – a acquiescé avec condescendance Hammedrahim Abdurakhmanovich. - Parfaitement vrai...

... euh... agressif... Mais, - le commandant a plissé les yeux sournoisement, a relevé son index, en pause. - Mais... agressif – cela ne signifie qu'il tire ba-bakh... mais cela signifie...signifie...

- C'est clair, - Anton s'est empressé d'aider le locuteur.

- Cela signifie qu'il est patriote... Ici! ..

Après de telles conversations rituelles avec le commandant, après la procédure humiliante consistant à recevoir mensuellement vos bonnes intentions et loyauté, Harry ne se demandait pas, pâle, irritable, ne sachant pas qui maudire, à qui blâmer, à qui déranger le mal. Ces jours-ci, même si je ne voulais pas aller à l'école, il était gênant de voir des enseignants, des amis, des filles, comme si une empreinte de Caïn était apposée sur mon front. Ce n'est pas le verdafon qui parle fort, le verbiage de Volobuev, ni le petit ouvrier attaché à la langue avec un nom long et un patronyme, mais cette conscription stupide elle-même, qu'il devait «noter» (quell mot ils ont inventé!), d'année en année, de mois en mois, pour souligner que tu n'es pas comme tout le monde, simplement parce que tu a réussi à naître allemand, que tu as été mis dans une situation de scandale, que tu as commis un crime et que tu devrais le cercueil devant tout le monde pour trouver des excuses pour une culpabilité initiale. Harry ne pouvait pas clairement et bien exprimer son état d'esprit, la confusion dégoûtante dans son âme, était fâché contre lui-même pour avoir donné cette idiotie si

importante qu'il ne pouvait pas la supporter comme un certain préjugé et qui en parle même ouvertement. Johannes après «le couvre-feu» pendant une demi-journée crachait et furieusement maudisait, de préférence en allemand – «Donnerwetter !», «ScheiBker!», «Mistkafer!», «Spitzhunde!», «Arshloch!», l'étincelle tombait sur toute la forge et était condamné à un sifflement: «nique ta mère! ta mère!», «sigein!» Anton, au contraire, avait des sourcils épais et se taisait d'un ton sombre. David Pavlovich s'est immédiatement retiré dans une aul voisine pour procéder à un examen physique, s'efforçant de consacrer une heure à la pêche. Les sœurs de tels jours cachaient leurs yeux à tout le monde. Maria Petrovna, la femme exilée des déviationnistes de droite ou de gauche, est arrivée dans la classe plus pâle que de coutume, avec des poches bleues sous les yeux et sentant sa solitude inconsolable. Il était généralement connu à propos de la prochaine visite de l'aul par le commandant de l'école, et les lycéens faisaient preuve de tact et de délicatesse à l'enseignant déshonoré. Les gars essayaient de ne pas donner à Harry de questions inappropriées et curieusement empathisaient avec lui avec curiosité. Et Bagheera, sensible, fixant Harry abattu et égocentrique, parlait comme par hasard, en passant, en le touchant:

- Ne t'inquiète pas, d'accord? Il suffit de penser! ..

Et de sa sympathie silencieuse, Harry s'affaissait complètement comme un enfant blessé et les larmes aux yeux.

Aujourd'hui, le capitaine Volobuev a passé son «couvre-feu» sous une forme abrégée. Et à propos des deux camps irréconciliables dans le monde, le système ne s'est pas étendu, et l'impérialisme pro-américain en tire évidemment moins. Il parlait distraitement, hors de propos, écoutait le bruit et le brouhaha dans le coin suivant, derrière une cloison en contreplaqué, où Zina, la femme de ménage, était occupée. On voit que Voblobuev était pressé, son hongre demeurait inchangé face aux convois, avant le coucher du soleil, le commandant devait traverser l'Ichim, «marquer» les colons spéciaux dans les villages de la rive gauche, et avant cela, ce serait un peu de détente - au moins une heure pour donner à Zina, de goûter ses masques et pour

arrêter, comme le disent les kazakhs, le bas du dos, apaiser la chaleur sinistre sur le lit craquant, complètement desserré sur le canapé devant la porte. Ce canapé, empilé avec un coin de veto différent, coincé entre le poêle sale et un mur fumé avec une seule fenêtre lâche, a provoqué l'aversion de Volobuev et en même temps a fait signe, comme une flaque d'eau pour un cochon. Il savait que ce n'était pas celui qui prenait ma chérie sur ce lit sale, se levant vide de lui, plissant les yeux de dégoût devant la fenêtre à peine suspendue et la petite porte, mais après un cercle d'intoxiqués, la boue ne pouvait pas refuser du désir de meurtrir, de câliner, chevauche sur lui le zazonobu soumis et pliable aul-soviétique, qui n'a besoin de rien pour ses plaisirs sans prétention. Elle aussi était constamment attirée par les exploits.

Ayant noté dans le registre des inscriptions, comme il était supposé, les colons spéciaux et les personnes déportées administrativement d'aul Kyzyl qui dispersait avec déception qui il était, et Harry, essayant de ne pas regarder autour de lui, évitant les réunions non désirées, tapotant des béquilles, a été parti à la maison.

Sur le toit de la grange, dans le grenier à foin, Harry s'est récemment construit un coin isolé. «Le repaire du loup boiteux», - a surnommé ainsi ce recoin de quelqu'un du étudiants de pensionnat qui aimaient maudire. Il aimait le repaire: les jours ensoleillés du printemps, il faisait chaud, confortable et calme. Le foin densément tassé protégé du vent toujours épineux, il sentait la fraîcheur, l'esprit de la steppe de l'année dernière. Là, allongé sur un vieux manteau en peau de mouton, parfois chauve, mettant un oreiller sous sa poitrine, se réfugiat avec une couverture minable, il préparait des leçons, lisait des roms romains gonflés, rêvait longtemps, regardant les nuages, flottant dans le bleu vif, il composait des poèmes, écrasant les lignes kazakhs sur l'échelle de Maïakovski, inventant des rimes composites, écoutant les sons aoul qui lui arrivaient, sur le rallye du haut, le craquement des charrettes, le fracas des sabots, le reniflement des chevaux, le crépitement d'une grue, des chiens aboyant, des poulets tremblants, des poulets gagnants, le brouhaha des garçons qui chassent

le lourd. Une boule de feutrée sur une terre en friche, scrutant les prés d'Ichim, qui s'animaient après un long hiver.
Cela a été pensé facile; des pensées inondées au hasard dans la tête, encombrées, pressées, comme des nuages agités dans le ciel sans fond. C'était vraiment une tanière où Harry se sentait protégé et libre. Onkel Dabid lui a amené ici une vieille valise usée dans laquelle Harry conservait ses livres, cahiers, quelques cahiers convoités avec des poèmes et des secrets de jeunesse cryptés, un encrier et des stylos. Olkie lui a apporté du pain, du lait, du fromage fait maison, du strudel avec à la citrouille et des bretzels fraîchement cuits au four. On pouvait juste tout observer de cette place.
La fin du mois d'avril s'est avérée extrêmement douce et agréable. La neige, mangée par les vents chauds, est venue des champs. Ichim est entra sur la côte, remplie d'eau, de lacs côtiers et de vieilles dames. L'air volatil était saoul, la poitrine était déchirée. On pouvait sentir le souffle de nouveauté, de joyeux renouveau de la nature. Le bleu du ciel s'épaississait et de légers nuages marchaient et flottaient dans le ciel comme des agneaux dans un pré. Un joyeux vétéran a volé des steppes, gambadant, déplaçant le foin, tirant les buissons d'acacia le long de la clôture.
Et seulement dans l'esprit de Harry était faible et inquiet. Lui-même n'a pas compris ce qui lui arrivait. Il est devenu agacé, pensif. Quelque chose d'inconnu, inexplicable, était à lui. Pourquoi il sentait cette confusion incompréhensible, oppressive, ces crises d'agitation et de désespoir? Inévitablement, des lignes fragmentaires et sans défense se sont formées dans ma tête. Puis, comme à son habitude, il murmurait des vers, rappelés avec agacement dans sa mémoire. «Je sors seul sur la route...» - il murmurait encore et encore, s'émerveillant de la densité émotionnelle magique de ces mots apparemment si simples, les battait sans cesse, entonnait de toutes les manières, traduisant le sens de la phrase maintenant pour «sortir», puis pour «un», puis pour «je», puis «pour la route», en notant pour moi cette mystérieuse polysémie. Puis il a aussi savouré des mots: «La nuit est calme, le désert est visible à Dieu», enchanté par une incompréhensible sorcellerie mêlant paroles, a vu, entendu, ressenti exactement comment, dans une nuit calme et

calme, l'infini glacé et en même temps ressuscité, comme un désert silencieux , sensible, confiant, enveloppé dans l'extase, entend... c'est comme il faut le dire, alors..... entend, dans ses années, Dieu. Et tout de suite, Abai me vint à l'esprit: «Jelsiz tounde jarik ay...» - «Nuit silencieuse sous la lune», et suceait également, comme une sucette, chaque mot d'Abaev, se réjouissant de sa force intérieure, admirant la magie du motif tissé par le don de Dieu, les poètes. Non, Harry, ne disait jamais ça. Il ne lui a pas été donné, peu importe le nombre de livres qu'il lisait, la quantité de papier qu'il utilisait, composant des rimes sans valeur, reprenant péniblement des rimes, écrasant des mots frottés, écorchés, du quotidien en un rythme emprunté. Et comment cela se passe pour les grands poètes? Pourquoi les mêmes mots, familiers, connus, ils brillent, excitent, jouent des visages sans fin? Pourquoi leurs vers familiers, résolus par cœur, se révèlent être une nouveauté de merde et semblent souvent inconnus, comme si vous les entendiez pour la première fois? Donc, il y a un mystère. Il y a un certain don qui ne dépend pas de la connaissance, des efforts, de l'érudition. Et c'est terrible! En fin de compte, rien ne dépend de votre volonté, caractère, dévouement, diligence? Et lui, Harry, ne comptait que sur cela, sur sa volonté et sa persévérance, sur son entêtement, et il s'avère que tout cela n'est rien, à moins que vous n'ayez initialement une force puissante qui ne peut être définie, exprimée à un simple mortel mu, esprit emprunté armé et sans cesse. Alors quel est le sens de son effort? Pourquoi il a ces valeurs infinies dans toutes les matières? Pour le plaisir de quoi, si au fond ils ne définissent absolument rien et ne garantissent pas le succès dans la vie, dans le futur.

Ces pensées affaibliaient Harry, aggravaient sa confusion spirituelle.

«Et je ne me sens pas du tout désolé pour le passé...» Peut-être celui à qui ces lignes me venaient à l'esprit était rempli des mêmes doutes, peut-être était-il tourmenté par de telles pensées...

Et quel est son passé, de Harry? Peut-on regretter à ce sujet? Cela lui semblait sombre, vide, tissé de ressentiments, d'humiliations, de privations et de difficultés. En fait, qu'y avait-il dans son passé? Chakou, comme un brouillard au printemps sur Ichim-maman, de maigres

souvenirs d'enfance, des farces, du plaisir avec les enfants dans un lointain village allemand de la Volga, la préoccupation éternelle des parents qui cherchent à se nourrir, se vêtir, mettre des chaussures... quoi d'autre?... eh bien, peut-être, rares vacances, campagne, automne, après les récoltes, mariages, élasticité, imagination agitée des enfants, les sons de la fanfare collective-farm, qui pour une raison quelconque, pour une raison quelconque, a joué lors de la cérémonie de mariage «Adieux de la slave»... attrapant paresseux écrevisses dans l'étang... l'envie ardente de ceux qui ont de la chance de conduire des bicyclettes, signes d'un bien-être supérieur. Eh bien, probablement, et tout... tout est petit, insignifiant. Et la vie a commencé par une note tragique, par la déportation féroce, évacuée de manière honteuse, par la séparation de tout ce qui semblait natif, proche et éternel, donné et défini une fois pour toutes. L'expulsion des Allemands de chez eux a servi de jalon noir qui l'a, Harry, a divisé nettement du passé avec le présent. «Et je ne me sens pas du tout désolé pour le passé...» Tout s'inscrit dans cette lignée. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite? Le vagabondage, la faim, l'humiliation, la terre étrangère, la langue différente, les coutumes différentes... sans abri, sans soutien, où tout est temporaire et incertain, besoin absolu, dépression d'esprit et insécurité. Et pourtant, maladies, maladies... tout ce qui vous tracasse vous gêne... à partir de douze ans, utiliser des béquilles étalées, ce qui vous donne l'impression d'être un fardeau, tout le monde est un fardeau impuissant et inutile. Et qu'est-ce qui nous attend? Jusqu'où irez-vous dans la vie avec des béquilles? Que faites-vous dans le futur? Donc, vous aurez votre âge en peaufinant les limites du être sans joie. Et ne vous échappez pas du village, ne quittez pas le bureau du commandant et vous devrez languir ici jusqu'à la fin du siècle.

Harry se sentait comme un cou gris issu d'une histoire pour enfants, un canard malheureux avec une aile estropiée, traînant inconsciemment derrière le troupeau, et un chagrin et demi pleurant sur les polynies glacées... Et Harry se sentait les larmes aux yeux de s'apitoyer sur lui-même.

«Qui a besoin de moi, si malade, malchanceux, peu coopératif?!», - se demandait tristement Harry dans son berceau sur le toit de la grange.

Qu'en est-il du fait qu'il étudie diligemment, qu'il est un militant d'école, qu'il en a les capacités, comme disent les mugalims?... Toute tromperie, clinquant. Vous pouvez lire autant de livres que vous voulez et vous ne pouvez pas gagner un morceau de pain, comme le dit son frère le forgeron. Je serais en bonne santé, je pouvais encore espérer quelque chose. Et alors... Ah, un Cou Gris avec une aile cassée... gardant votre moitié, jusqu'à ce que le renard derrière la colline vous attrape une fois...

«J'attends quelque chose? .. Est-ce que je regrette quoi que ce soit?» ... Comment exactement l'étrange poète inquiet a deviné la fortune d'un jeune migrant spécial du village de Kyzyl tu! Harry a été particulièrement sensible à ces réflexions après la prochaine arrivée du commandant de l'administration du district du NKVD.

Auparavant, il n'y attachait aucune importance, il ne voyait que la façon dont les frères et les soeurs, «notant» au conseil du village, marchaient dans l'ombre pendant plusieurs jours. Au début, ils sont même allés à une réunion avec le commandant, même avec un espoir timide. Tout le monde s'attendait à annoncer la réhabilitation, à lever toutes les restrictions et à être autorisé à retourner dans leur pays, chez eux, sur la Volga, où ils seraient guéris. avant la vraie vie. Mais des mois ont passé, des années, c'est arrivé, les commandants étaient en train de changer, mais les espoirs n'étaient pas destinés à se réaliser. Une fois, le commandant Volobuev, sous un grand secret, a lu aux colons spéciaux le décret terrible selon lequel les allemands, les tchétchènes, les ingouches, les finlandais et d'autres contingents non fiables ont été expulsés à jamais, et la violation non autorisée des restrictions imposées aux restrictions était punissable jusqu'à vingt ans. Après cela, les colons spéciaux ont perdu toute foi et tout espoir et se sentent désormais condamnés - des personnes âgées aux nouveaux- nés - pour toujours et à jamais. Vivre avec un tel sentiment est devenu insupportable. C'est à partir de ce moment-là que le ressentiment inévitable et la douleur vigilante se sont installés dans le cœur de Harry, ce qui a miné sans relâche son manque de volonté et sa chair fragile, jour après jour, année après année. Et il ne pouvait rien faire avec lui-même.

Autour d'une étendue illimitée. Le ciel bleu ciel était sans fond. Et Harry se sentait dans une impasse, dans un ravin, où, semblait-il, il était parfois impossible de respirer. Il a répété à ces moments-là les mots du conte de fées: Toutes les grottes sont fermées par des portes en cuivre, des barres de fer verrouillées et des serrures dorées. » Tout est vrai, seules les serrures ne sont pas en or, mais en fer, en rouille, en grenier, que vous ne pouvez pas abattre avec un marteau. Même maintenant, il a répété ces mots du conte de fée à haute voix et a rappelé la récente conversation avec Nikolai Wagner de Maryinka l'hiver dernier. Il n'avait jamais entendu parler de lui auparavant, et Wagner a emmené un médecin de la station d'épuration et d'épidémiologie avec un ami de David Pavlovich. De plus, il s'est avéré que certains d'entre eux n'avaient été expulsés administrativement que par l'administration. Pendant que ce médecin, accompagné de David Pavlovich, se promenait dans le village, Wagner est resté seul avec Harry.

Ce jeune homme étroitement tricoté, rougeâtre, , très laconique au début, a tout de suite été attiré par lui-même. De la conversation, il s'est avéré qu'il n'avait que cinq ans d'âge, mais donnait l'impression d'une personne expérimentée, expérimentée et très indépendante. Ils parlent généralement de telles personnes: «S'il a passé la Crimée, il passera Rome». Remarquant un échiquier sur l'étagère, l'invité a demandé:

- Tu joues?
- Pas grand chose, - a dit Harry, embarrassé.
- Et tu as le rang?
- Quel est le rang on peut avoir dans le village? Mais je suis considéré comme le champion de l'école.
- Deux ou trois jouent, je suppose? – a souri Wagner.
- Non, dix personnes.
- Wow! - Wagner a encore souri. - Allons nous battre?

Harry s'est senti flatté: pour la première fois il fallait mesurer les forces avec le joueur d'échecs du district. Il a immédiatement placé les figures, et Wagner, en disant les phrases absurdes «Oh, quel tour! Pas un tour, mais un bateau! Et voici chakhian! Et encore un chakheous! Mais à vous, mon ami matanovich! Ou matachvili!», - a facilement gagné deux matchs de suite. Les oreilles de Harry étaient

brûlantes, il semblait se concentrer sérieusement, mais Wagner exécutait des mouvements inattendus et complexes, sacrifiait des figures et tout ce qu'il obtenait était facile, élégant et simple.
- Pas mal, - a dit Wagner avec condescendance. – Mais il n'y a pas de préparation initiale. Et pour jouer sur un caprice, tyap-lyap – des performances amateurs.
Harry, blessé par les vivants, était complètement contrarié. Wagner a changé le sujet de la conversation.
- Quel âge as-tu?
- Dix-septième.
- Oui, hein? - en quelque sorte surpris Wagner. - Es-tu pris au compte?
Wagner était copieux et en bonne santé. Son visage était rouge, patiné, sous une poitrine épaisse et large, en gros pull, agitée, les paumes larges, calleuse, la petite tête chauve, fermement assise sur un cou épais et court. De toute sa belle silhouette soufflait indomptabilité, force affirmée.
- Pour quel compte? - Harry a demandé encore, même s'il devinait immédiatement de quoi il s'agissait.
- Nous avons un seul compte, - l'invité a souri comme d'habitude.
– Celui d'NKVD spécial.
- Ah... je compose.
- Je suis là, - s'est moqué Wagner en se penchant sur «o».
Es-tu dans une école kazakhe?
- Oui. Il n'y a pas d'école russe dans le village.
- Regarde comment! Et dans le district kazakh, il n'y en a pas. Tu sens l'accent?
- Quel accent?
- Tu fais un «o» comme Gorky. Tu ne remarques cela ? Non, Harry ne l'a pas remarqué. Et personne ne lui en a jamais parlé. On croyait qu'à l'école entre parmi des élèves en russe le meilleur de tous. Il croyait lui-même qu'il parlait correctement, assez bien, car il remarquait constamment diverses absurdités de la parole exprimées par des frères, des soeurs et même par David Pavlovich, en particulier lorsqu'elles interféraient honteusement avec des mots

allemands, russes et kazakhs et se moquaient parfois de leurs discours chaotiques. gallois Il s'avère qu'il ne va pas bien en termes de prononciation russe. Ou peut-être que cette santé chauve du Marinka est tout simplement un ennui, un creux ou un abruti?

- Alors, alors... Quand a été célébrée la dernière fois?
- À la fin de ce mois.
- Et comment? - s'enquiait lamentablement Wagner.
- Comment est-ce?
- Hmm... Etrange, cependant, vous avez une manièreDe répondre à la question par une autre. Ceci, en passant, est incorrect.

Je demande: bien et comment? Quelle nouvelle le citoyen commandant vous as-dit? Que vivez-vous?

- Combien plus pensez-vous que cet esclavage va durer?
- Même l'année dernière, ils ont rapporté avoir été expulsés nous sommes tous pour toujours.
- Oui, hein?! - Wagner était étonné. - Donc pour toujours?!

Harry ne savait pas quoi dire. Mais le sarcasme de l'invité et sa rébellion intérieure étaient agréables. Il semblait qu'il connaissait quelque chose de plus que les colons spéciaux de la ferme collective «Kyzyl Tu», et peut-être le commandant lui-même, en particulier celui de Boribasarov.

- Petit Adolf n'a jamais pu résister. Il était tombé à son heure et autres. - Wagner a souri méchamment, regardait rapidement. Cou de taureau rempli de peinture a été exactement gonflé. - Allons dans les airs. Je vais fumer.

Wagner n'était en rien l'habitant d'aul familier. Même avec toutes les apparences, les manières, les façons, les gestes différaient. Il marchait élastiquement, un peut comme un ours, une tête mise en avant, des poings serrés. Brusquement et fronçant les yeux sur les côtés. Il regardait l'interlocuteur avec fermeté et moqueur. Bien qu'il habitait à seulement vingt-cinq kilomètres du centre du district, il semblait être étranger au monde extérieur. Il semblait qu'il savait quelque chose que lui seul connaissait et qu'il le protégeait de tout. Et probablement utilisé pour se débrouiller tout seul. De lui l'énergie et la confiance soufflaient.

Dans la grange où ils allaient, cachés du froid et du vent, Wagner roulait son toit chauve, l'allumait et s'est traîné. Harry a remarqué que son interlocuteur et l'allumette ne s'illuminaient pas comme tout le monde, mais tenaient fermement la boîte dans sa main gauche, sa main droite, d'une manière ou d'une autre, comme si il tirait une étincelle, frappait la tête d'une allumette, frappant instantanément une langue de flamme brillante. Il l'a fait étonnamment et magnifiquement. En regardant autour de lui, Wagner a demandé soudain:

- Aimes-tu l'histoire?

- Eh bien... nous avons étudié l'histoire de l'ancien monde, le Moyen Âge, maintenant - l'histoire de l'URSS.

- Depuis Pierre le Grand?

- Oui...

- Quoi, l'histoire de l'URSS de Pierre le Grand a commencé?

- Je ne sais pas. Donc, cela écrit est dans le manuel.

- Dans les manuels d'histoire de l'école - un mensonge solide! – a coupé Wagner. - Au fait, dans votre village, la lutte cosmopolite était terminée?

- La conversation était comme, mais les cosmopolites n'ont pas été trouvés.

- Ha! Waouh! Et à Marinka, un couple de tous les mêmes ont été découvert. Et les Morganistes Weissman?

- Nous n'en avons pas parlé dans le village.

- Merci mon Dieu! Avec eux et à Marinka, la confusion est sortie.

Donc, et la Constitution de l'URSS a également été adoptée?

- En septième année encore.

- Il s'avère qu'il a étudié la Constitution, qu'il n'est pas lié aux courants bourgeois du Komsomol, rédacteur en chef du journal mural et excellent élève, et que, chaque mois, il est régulièrement noté par le commandant comme politiquement peu fiable. Alors?!

Harry était embarrassé. Il n'a pas eu cette idée non plus une seule fois, mais il ne l'a jamais exprimée de manière aussi nette et nette. Il s'étonne que David Pavlovich, membre du VKP/b/, soit également soumis, ainsi que d'autres éléments non partisans, mentionnés par

le commandant. Une fois, il a posé timidement la question à David Pavlovich, seul à la table, mais il s'est baissé, est devenu dur et a grogné: «Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas dire ou demander. Harry s'est arrêté net. Il avait depuis longtemps remarqué que David Pavlovich évitait de parler de politique et de tout supérieur hiérarchique, même avant la personne la plus insignifiante, - inutile, timide et en quelque sorte aimé. Chez Harry, cela provoquait toujours de la contrariété et de l'hostilité. Maintenant, il lui semblait que cet homme costaud aux cheveux roux et confiant, ayant les mœurs d'un rebelle, pouvait être vu à partir d'un autre test et qu'il n'aurait certainement pas assez de contrôle sur quiconque.

- Que lis-tu? - Wagner a continué à faire levier.

- Eh bien, Jambul, par exemple... – Harry a été à nouveau surpris par la pression de l'interlocuteur. En appelant Jambul, il a pensé laisser perplexe Wagner, convaincu qu'il ne le connaissait pas et que, ce faisant, il perdrait sa confiance en soi excessive.

- Jambul?! – a demandé Wagner avec étonnement – «Je honore la grande loi soviétique.» Oui. «La loi par laquelle le bonheur vient.» Oui «La loi par laquelle la steppe est fertile.» Oui? J'ai trouvé quelqu'un à lire aussi!

- Harry est tombé. Au fond de lui, il sentait que Wagner avait probablement raison, mais son ton péremptoire le décourageait. Il ne pouvait pas protester de manière convaincante contre l'invité et il regrettait seulement de ne pas avoir nommé, par exemple, outre Jambul, Makhambet, Toraygyrov, ou Donentaev, ni aucune autre personne dont Wagner n'avait jamais entendu parler à la place de Jambul.

- Excuse moi... qui êtes-vous?

Wagner a éteint soigneusement le gobie avec de la salive et l'a piétiné également avec une botte en feutre ourlée.

- Comme toi, immigrant spécial. Seulement plus vieux que toi et plus râpé. Le reste, comme on dit, alors. Peut-être que l'affaire va tomber.

- Quand? Où?

- Qui sait... Peut-être à Marinka. Ou ailleurs.

Wagner est sorti de la grange et s'est promené vigoureusement dans une congère. La neige craquait sous les bottes ourlées. Soudainement, il s'est tourné impétueusement vers Harry et, étroitement, a pressé ses lèvres de près, l'a regardé étroitement et a demandé soudain:
- Savez-vous quand ils vont nous retirer du compte spécial?
- Non...
- En 1961! Souviens toi! J'en pense.
- Pourquoi justement dans le soixante premier? Si longtemps?
- A l'occasion de centenaire de l'abolition du servage. Sois patient - tu sera un ataman.
«Etrange, - s'est dit Harry. - Qu'est-ce que le siècle du servage? Peut-être que Wagner compte sur l'amnistie? Ou est-il là, au centre du district, a vent de quelque chose? Dans le soixante et unième, j'aurai déjà vingt-sept ans. Il s'avère que c'est seulement à cet âge que je trouverai la liberté? ..»
Intrigué par Harry, Wagner est parti le même jour avec son compagnon du poste d'épidémiologie sanitaire. Quelque chose a changé dans son humeur. Le regard est devenu dur. Les pinces ont menacé de tonner. Montant déjà dans un traîneau et se cachant derrière un dais, il a dit tout à coup:
- Eh bien, sois Mowgli!
- Pourquoi Mowgli?
- Et lis Kipling – tu comprendras...
C'était l'hiver dernier. Pendant ce temps, David Pavlovich a rencontré Wagner à deux reprises à Marinka et lui a transmis ses salutations. «Il t'aimait d'une certaine manière», - a dit David Pavlovich avec surprise. Un jour, Wagner a remis un manuel de jeu d'échecs à l'ancienne avec un bureau de poste.
Il se souvenait de tout cela dans le coin du grenier à foin. Comme il serait bon de rencontrer maintenant Wagner, d'avoir une conversation de cœur à cœur avec lui, de consulter. Le village de Harry regorge d'amis, il n'est privé d'aucune sorte d'attention, mais il n'ya personne avec qui il puisse parler franchement de ce qui l'inquiète le plus récemment: le cœur qui tourmente et imprègne la volonté. Avec Chayakhmet, Ibrahim, Asker, Salim, peut-être parler de déportation,

de supervision du couvre-feu, de restrictions? Ou avec les anciens Ergaliy, Seitkhoja, Zhailaubay, Omar et Kospan? Ou avec Bagheera? Après tout, ils ne savent absolument rien à ce sujet, même s'ils vivent côte à côte avec vous et sont très attentifs et bienveillants envers vous. Pour eux, tout cela est simplement absurde ou même légal. Harry sait ce qu'ils en pensent. Oui, aynalaiyn, les autorités soviétiques savent ce qu'elles font. Elle, la puissance la plus juste de cela, ne fait jamais d'erreur. Aynalaiyn, notre grand chef et cher gouvernement, agissons toujours et partout avec la plus grande sagesse. Mais le Créateur Tout-Puissant peut parfois admettre quelques erreurs, renvoyer la décrépitude d'années vers le chemin de la vérité, mais le grand dirigeant et ses fidèles compagnons - jamais. Et depuis qu'ils ont envoyé les allemands, les polonais, les tchétchènes, les ingouches, les tatars de Crimée de chez eux et une autre bande non patriotique des confins supérieurs et inférieurs de l'Union soviétique sans bornes, ce qui signifie qu'ils ont quelque chose qui les mérite. Sommes-nous, à tous, loin des plus hautes autorités de Moscou, capables de tout comprendre? Cela signifie que toute cette nimysie, avec laquelle la bataille sanglante vient de s'achever, doit endurer patiemment dans les étendues du Kazakhstan tous les destins, prier pour les péchés, attendre la miséricorde du pouvoir et vivre plus calme que l'eau, sous l'herbe... Quelqu'un t'offense dans le village? Par le fait que tu es allemand, quelqu'un te reproche? Quel kazakh te traite mal? C'est ça! Donc, il n'y a rien à se plaindre du destin.

Donc, la majorité pense en auls. A qui parles-tu? Qui va te comprendre? Qui sympathise? Est-ce un regret ou un soupir humblement: «Euh, que faire?» Même les ancêtres avaient l'habitude de dire: la tête d'une personne est la balle d'Allah...» Et Wagner comprend tout, interprète tout, non seulement les soutiens, mais aussi le calme, console, inspire, renforce la volonté et la foi. Les frères et sœurs de Harry n'en savent pas plus que lui. David Pavlovich évitait toute discussion sur ce sujet. Maria Petrovna a peur de sa propre ombre. Elle est extrêmement heureuse d'avoir été autorisée à enseigner à l'école. Après tout, elle-même, diplômée de l'Institut

pédagogique de Léningrad du nom de Herzen, a dû errer son veau dans la ferme collective pendant de nombreuses années.
Il s'avère que Harry est unique qui est seul. Un, comme un doigt, dans toute Ichim. Et il n'y a personne pour se plaindre. Quel est l'avenir d'un immigrant spécial? Où et comment peut-il sortir avec ses béquilles? De quoi parler? On peut voir sur la famille qu'il a été écrit à végéter. Vide, faible, personne n'a besoin d'une vie...
Harry sentait les larmes bouillir dans sa poitrine. Il serraut les dents, se levait et regardait au loin le sentier lumineux légèrement assombri qui menait à Ichim. Le commandant Volobuev était effrayé par le hongre émacié appartenant à l'État. Il refroidit la chaleur pécheuse sur les tréteaux tremblants du nettoyeur de village d'aul Zina, et maintenant, satisfait et un peu ivre de boire, se précipitait dans les villages sur la rive gauche de l'Ichim, où il devait «marquer» de nombreux colons spéciaux administrativement expulsés.
Harry soupirait et regardait prudemment vers l'internat. Soudain, Bagheera a clignoté dans son foulard rose. Une pousse courte, dodue, haute-sprung, aux yeux bruns, aux grands yeux, souriante. Ce printemps, il lui a accidentellement attrapé son long regard exactement flou. Il se souvient de ce moment. Il y a eu un grand changement. Les élèves de la classe de travail ont nettoyé à l'école, et lui, libéré, s'est assis à son bureau et a écrit quelque chose. Soudain, il a relevé la tête et a rencontra Bagheera, qui se tenait à la fenêtre. Il n'a jamais fait attention à elle, bien qu'il ait étudié ensemble, dans une classe, jour après jour pour la deuxième année. Et soudain, ce regard, mystérieux, intéressé... Il frissonnait, pour une raison quelconque, il était embarrassé, étonné que quelque chose a été bougé dans son âme, dont il avait même peur par surprise. Il était engourdi quand il la vit pour la première fois - et sa silhouette épaisse, ses cheveux bouclés, énormes, comme ceux d'un chameau, ses yeux mouillés, ses cheveux tendus, ses pommettes sombres, ses lèvres charnues, et fut étonné de ne pouvoir voir tout cela auparavant. Elle a souri un peu et rapidement, est parti rapidement, a quitté la classe et est resté longtemps égaré, comme s'il avait peur de bouger, pour ne pas effrayer ce moment qui l'avait assommé. À partir de ce jour, sans

volonté, il l'a regarda furtivement, a senti qu'il la cherchait partout, qu'il était heureux et léger parce qu'il la voyait, il l'entendait rire étouffé, sa voix était basse, avec une agréable voix enrouée, avec toute sa nature, il sèche sa présence intime, exultant d'un tremblement de toute son âme. Parfois, en passant, elle le touchait imperceptiblement du bout des doigts et demanda avec sympathie, avec pénétration: «Kalaysyn, Harry?» Et sa voix grave répondait avec gratitude dans son cœur, et la vague chaude se répandait instantanément sur tout son corps. C'était quelque chose d'inconnu, nouveau, secret, qui plaisait et en même temps effrayé.

Non, Bagheera n'était pas visible. Et tout semblait vide, terne. Le soleil flottait indifféremment parmi les nuages blanchâtres. Dans le bosquet, les corbeaux se déchiraient. C'était un jour gris terne dans un aul gris terne. Comme hier. Comme demain. Comme toujours.

Harry s'enfouait dans le foin, enfouait son visage dans l'oreiller et a fini par se mettre à pleurer. Il se sentait comme l'homme le plus misérable du monde.

III

Dès les premiers jours de l'été, ils se sont rencontrés dans un long ravin étroit, entouré de bouleaux et de trembles, dans des bosquets de chèvrefeuille denses et confortables, juste derrière la clôture de l'école. L'endroit était isolé, inaccessible, il semblait être un regard curieux, même la brise égarée ne dérangeait pas particulièrement, mais au contraire, tout le quartier était clairement visible de derrière les arbres et l'étrange raznotravya. Cela a donné à leurs dates un mystère et un délice muet. Elle a apporté avec elle un couvre-lit d'orphelinat délicatement enroulé; elle l'a déplié et l'a posé soigneusement sur un tapis d'herbe dense sous le jeune homme, avec des feuilles collantes, un bouleau et, redressant une robe en coton à imprimé léger, après s'être habituée à porter ses cuisses raides, elle s'assit modestement du bord, lui permettant délicatement de s'asseoir confortablement. Il s'est évalué avec reconnaissance à propos de cette préoccupation. Il jetait les béquilles sur le côté et, conservant la jambe douloureuse, étirait les

mains plutôt habilement sur la couverture, à côté de celle-ci, sortis des manuels, des cahiers, des crayons, un cahier chéri avec des poèmes et des pensées sages et il a commencé à se préparer pour le prochain examen final.

«Alors, le treizième billet, dit-il. - La première question.

«Encore le treizième?» - elle a le nez plissé.

Les deux étaient dispersés, la haine de l'école a laissé la sagesse dans la tête ne pas monter. De temps en temps, elle se démêlait de nouveau et se tressait de nouveau lorsque la crinière d'un cheval, une faux, mordait le brin d'herbe, regardait pensivement au loin, et que ses pupilles se rétrécissaient parfois, puis s'élargissaient, et de mystérieux étincelles scintillaient dans leur profondeur noire.

Embarrassé et agité par sa proximité, il tentait en vain de se concentrer et de plonger dans le texte, se tordant de sa voix de bois terne. Julie fixait ses genoux ronds et noirs, ses aisselles exposées un instant, conjuraient avec elle, crinière brûlante, respirant avec impatience l'odeur enivrante qui émanait d'elle, et avec perplexité et crainte désirée, envie de se passer par tout son corps avait de la fièvre, un frisson qui lui causait le souffle coupé et ses mains étaient couvertes de chair de poule. Il a lutté avec la tentation irrésistible, la tentation irrésistible de toucher son dur, craquant sous la crête osseuse, lueur huileuse, les cheveux épais impensable, de caresser les veaux tendus, tannées jusqu'aux genoux et un peu plus haut au-dessus du doux basané plier, et imaginer comment il ça fera l'affaire - légèrement, comme par hasard, le touchant à peine du bout des doigts - il frissonnait, fermait les yeux, éprouvait de doux vertiges, comme s'il nageait, se balançant sur les vagues d'une tendresse et d'un bonheur insupportables.

- Qu'est-ce que tu marmonnes, Harry! - venait, comme dans un brouillard, sa voix moqueuse et merveilleuse. Et son âme s'évanouit, fondue non seulement de l'intonation sorcière de sa voix grave et thoracique, mais aussi de ses appels aux mots: «Harry-aouh» - «Tu es mon Harry!» Oh, Harry, tu es à moi »,« Harry, mon cher »... Personne dans sa vie ne l'a jamais appelé avec autant d'affection, de sincérité et de confiance.

- Je ne marmonne pas du tout, mais ça va.

- Non, tu marmonnes, elle s'allongeait à côté d'elle, s'accrochant à lui de côté. - Et parce que dans ma tête intelligente ne monte rien.
Elle a été frappée de fièvre par sa proximité, car une traînée sombre a palpité sous la peau sombre de son cou, tout près de ses lèvres; il détourna les yeux et a remarqué immédiatement les vertèbres dépassant sous le tissu fin et ne pouvait pas résister, passant doucement son petit doigt le long de la crête. Elle a ri doucement.
- Oh, chatouilleux...
Il est devenu plus audacieux, a passé ses doigts sur ses vertèbres, comme sur un clavier accordéon.
- Eh bien, arrête, Harry... Ne t'abandonne pas. Lis!
- Mais tu n'écoutes toujours pas.
- Et tu lis.
- Et je lis.
- Non, vous ne lisez pas, et vous murmurez... et me... et me regardes.
- Oui - tout ce qu'il a éclaté.
- Oui tu regardes et es distrait.
- Où regardes-tu?
- Moi?
- Oui, toi
- Je...je regarde les nuages. Au ciel.
-Oui?
- Oui...imagine.
Elle s'est retournée rapidement sur le dos, ne redressait même pas la robe légèrement levée, a jeté ses mains derrière sa tête, la reniflant avec l'odeur excitante des aisselles, et a levé les yeux vers le ciel. Dans les grands yeux noirs, ses nuages dérivaient pensivement, le dôme du ciel vacillait.
- Et que vois-tu là? – il a demandé aussitôt d'une voix rauque.
- Je vois des nuages... je vois une profondeur sans fond... – elle a dit d'une voix languissante, comme si elle était paresseuse. – Tu sais, il me semble que là-bas- loin, loin- il y a une sorte de vie. Mystérieuse et belle- Tout est enveloppé de fumée, tout est bouclé... Une autre vie. Tu comprends?
- De paradis, tu veux dire?
- Je ne sais pas... de paradis ou pas. L'autre. Pas comme sur la terre.
- Ta vue n'est pas matérialiste. Absurdité idéaliste. Mysticisme.

- Ne sois pas intelligent..Tu vois, regarde...
- Il ne pouvait pas maintenant regarder le ciel. Il ne pouvait généralement rien regarder et ne voulait pas. Il voulait seulement la regarder, la toucher avec joie et tremblement, regarder ses genoux, enfouir son visage dans sa lourde tresse mi-tissée, poser sa main doucement sur sa poitrine bosselée, appuyer ses lèvres sur la veine palpitante de son cou sombre. Son cœur battait la chamade. Aux yeux de tous balancé, ébouriffé. Froid de peur, il se penchait vers elle, enlaçait ses épaules, enfouait son nez dans ses aisselles, se figeait. Et elle, il le sentait tout tendu, retenait son souffle.
- Ah... vous voilà! - Il y avait une exclamation surprise au-dessus d'eux. Il reculait comme s'il était sorti aussitôt de la piscine. Et elle s'est assise vivement, a jeté la tresse sur son dos.A proximité, en riant, Beissen et Yeslyamgari étaient debout. Et quand ont-ils juste faufilé?
- On a pris les chéris sur les lieux du crime!
- De quoi avez-vous peur? Ou on vous a empêché?
Bagheera est sombre et embarrassée - vous ne le remarquerez pas. Et Harry a toute la peinture sur le visage tout de suite.
- Non, non...- il a murmuré. – Nous nous sommes occupés.
- Quoi? - Esylamgari a plaisanté.
Bagheera l'a regardé avec des yeux noirs.
- Et vous êtes allés loin dans vos études? – a dit Beysen curieusement.
- Pourquoi, ici... - Harry a repris ses esprits, a feuilleté le cahier. - Jusqu'au treizième billet.
- Ha-ha! Ici ils donnent! Ne sommes-nous pas arrivés au treizième billet hier?
- Alors, on répète, - a dit Bagheera avec agacement.
- Si nous nous joignons à vous, il n'y aura pas d'objections?
- Vous êtes quoi! S'il vous plait! Seul le plaisir sera. On ne sait pas où Chayahmet a soudainement puisé avec Zura. Chacun a une brassée de livres.
- Laisse les tary-bary. Nous allons étudier, - a dit Harry résolument.
- Viens!
Les examens finaux les plus responsables - oraux et écrits dans la littérature kazakhe et russe, en mathématiques et en physique - sont

déjà oubliés et à l'avenir, il y a des tests dans sept autres matières, mais il a déjà été estimé que tout avait déjà été nettement démagnétisé ou que les sentiments étaient récents. et l'enthousiasme, même pour les examinateurs stricts - les représentants du district et de la région avaient le temps de s'y habituer, car dans leur cœur et négligents, ils savaient qu'ils ne risqueraient plus de leur faire échouer, un trilogue mortel donnerait certainement à chacun un certificat date limite - pas où ils ne vont pas, ils vont donner. Et de plus en plus souvent, ils se demandaient où aller étudier, à quelle université il est plus facile de se rendre, qu'il soit logique de risquer un long voyage à Almaty ou, plus raisonnablement, de se contenter de l'institut pédagogique du centre régional. Et bien qu'il reste encore trois semaines avant le bal de promo, on s'inquiète de la façon d'obtenir de l'argent pour la route, des vêtements, des chaussures et du fait qu'ils pourraient vendre le fardeau ou sogumnogo gobie et gratté de telle façon un peu bas! «tiyn-teben».

La plupart d'entre eux ont réussi à se décider: tout le monde rêvait d'Alma-Ata. Selon des rumeurs, les diplômés du lycée kazakh de Kyzyltus ont accepté volontiers de se rendre dans les institutions locales et ont noté une préparation décente. Quelqu'un a calculé: une soixantaine de diplômés de cette école étudiaient simultanément dans différentes universités d'Alma-Ata, et des compatriotes auraient vécu dans la glorieuse capitale très amicale, célébrer tous les jours de vacances ensemble, se soucier les uns des autres, ne pas en vouloir à personne. Les anciens élèves savaient exactement lequel de leurs prédécesseurs avait habité l'institut. Les noms de KazGU, Kaz-PI, SHI, ZhenPI, Inyaz, Fizkult, Polytech, Zoovet ne sont pas descendus des lèvres des érudits aul. Tout le monde le savait: là où il y a une concurrence plus importante, plus prestigieuse, une bourse plus riche et un foyer meilleur, s'il existe une demande pour un métier à l'avenir et quel type de salaire attend. Tout cela a été discuté de toutes les manières, mobilisé, absorbé, et chacun des diplômés s'est adapté à sa manière, à son rêve chéri dans son âme. Et maintenant, préparant le prochain examen par groupes de cinq à sept personnes, non-non et oui, ils sont retournés encore et encore à contrecœur sur ce chemin, déjà

piétiné dans mes pensées et mes conversations - qui et comment va vivre son destin orchestré en même temps, ne pas mal calculer, ne pas se tromper, ne pas mal calculer.

- Tu te souviens de Tanat de «Social»? Grand, proéminent, si soigné. Il a terminé ses études avec une médaille d'argent.

- Et bien?

Alors il apprend à être un géologue. En polytechnique. Bourse d'études avant tout.

- Et Salim a toujours étudié la médiocrité. Maintenant, il marche pour la faculté des langues étrangères. Les filles sont folles de lui.

- Ouais... Qui aurait pensé?!

- C'est ça! Et Amanzhol de Karatal les a tous montés. Il étudie à Moscou, au MIMO[51].

- Eh bien, il est diplômé d'une école russe à Marinka. Avec une médaille d'or.

- Où sommes-nous! ..

Harry a jeté le manuel avec agacement.

- Hé, êtes-vous venus ici pour discuter ou pour vous préparer à l'examen? Jacteurs, bêtes! Nous marquons le temps au même endroit.

- Oybay, prapesr Batyr... je suis désolé, je suis désolé, - a dit Baissen.

- Non, vraiment... quel est le but de ton discours malheureux?!

- C'est tout, Baltyr-Zholdas! Nous écoutons et obéissons.

Avec difficulté, ils se sont concentrés, ils ont surmonté deux ou trois questions, ils se sont retrouvés coincés. Bagheera, ennuyée, fixait les nuages blanchâtres qui flottaient dans le ciel bleu. Chayakhmet, les sourcils froncés, a commencé à examiner les portraits des glorieux batyrs de l'Union soviétique. Eslyamgari a commencé à patiner le flegme serré Zura.

- Non, ce n'est pas le cas! – a décida Harry. - Quelles sont les occupations, quand le vent siffle dans ta tête?

- Que faire?

- Nous serons engagés individuellement ou deux ou trois.

---

[51] *Institut des relations internationales de Moscou.*

- Euh, tout est clair. La suggestion est comprise, - Beissen a tordu ses lèvres minces. - Gareken préfère s'engager avec Bagheera.
- Je n'ai pas dit ça! - Harry a rougi. - Je serai peut-être plus intéressant de traiter avec vous.
- Euh, eh bien ... Allons, les gars. Laissons Leila et Majnun tranquilles.
- Yap! – a éclaté de Bagheera. Elle a jeté un manuel volumineux sur l'histoire de l'URSS à Beisen. Il a esquivé habilement, a souri:
- Aynalaiyn, appak kyz... mon visage blanc. «C'est lui qui a tellement taquiné Bagira, faisant allusion à son chérubilité.»
Ils ont cherché la solitude. Et ils ont choisi pour ces reunions souhaitées un boyark solitaire à la périphérie de l'aul près de la taverne envahie par la végétation et du duvet de tomate - la plaine marécageuse, une fosse de fondation naturelle remplie d'eau de source. Harry est venu ici à l'aube, prenant des sandwichs et des beignets de la maison avec une bouteille de lait de chez lui. S'étendant sur un vieil imperméable encore humide le matin, suspendant son chapeau à larges bords à une branche, il a regardé joyeusement le pensionnat, essayant de ne pas rater ce moment heureux où, en raison de l'inclinaison de la clôture du potager d'Esilbaev, une figure dense et élastique de Bageera clignotait.
Au-dessus d'Ichim, éclaircie, brume des gouttelettes de perle perlées sur des brins d'herbe. Les moineaux des steppes se mirent à s'agiter dans les branches des boyards, picoraient un ovaire à peine perceptible. Du village provenaient les sons étouffés: le cliquetis d'une chaîne de puits, les aboiements des chiens, le grincement des roues, le cri d'un enfant. Le soleil juteux de juin s'élevait au-dessus de la steppe.
Tout au long de l'année, à l'école et dans le village, on a beaucoup parlé de la médaille d'or d'Harry. De classe en classe, il passait parmi d'excellents étudiants. Même le journal régional Novator a annoncé à l'avance que Walter, diplômé de l'école secondaire kazakh de Kyzyltus, remportait une médaille d'or. Il est, dit-il, non seulement un excellent élève, mais également un activiste social actif, rédacteur en chef d'un journal mural d'école, membre du Komsomol, membre de l'ukkkom, champion d'école en tapis d'échecs, accordéoniste amateur.

Avec le temps, il pourrait lui-même devenir le médaillé d'or. Pourquoi pas. Ni les mugalims ni les camarades de classe n'en doutaient. Ils ont dit: «Qui d'autre, sinon toi? Tu es chappay ber. Le premier prix est garanti pour vous et sans course.» Ce n'était que alarmant, comme toujours, que le jugement catégorique de Wagner, qui disait il ya six fois une fois: «Arrêtez! Sors de ma tête. Immigrant spécial, sous le bureau du commandant et une médaille d'or?! Deux choses sont incompatibles.» Frère Anton a adhéré au même avis: «Je ne pense pas que les allemands se verraient attribuer une médaille!», - a déclaré David Pavlovich. Et ici, un migrant spécial? Pas de politique ici et non-non. Nous parlons exclusivement de performance et d'adhésion. Il est élève de l'école kazakhe. Il a étudié toutes les années en kazakh. Il écrit des essais en kazakh. Et c'est pourquoi ils le soutiennent. «Wagner sourit et reste catégorique: «C'est vrai. Et même les rimes sont frappées en kazakh. Mais... - Il a levé son index de manière significative, -... pas comme ça!"

Ces conversations controversées ne blessaient pas sérieusement l'esprit de Harry. Il a estimé que l'essentiel est de réussir tous les examens avec la mention «excellent». Il est important que les essais sur la littérature russe et kazakh envoyés pour approbation dans la région ne soient pas gonflés, puis... alors la longue distance désirée peut être prise en compte dans un chapeau. Dans son cœur, il croyait que David Pavlovich avait raison et jusqu'à présent, tout allait bien.

Il a écrit son essai sur la littérature kazakhe d'une manière simple, libre et facile sur quatorze pages tamponnées, exprimant même quelque chose dans des styles différents. Un épigraphe a été ajouté: le moustique du nez ne nuit pas à la vérité, et Zhylgeldy-mugalim était ravi: pas chacun des kazakhs alors écrit. L'alphabétisation régionale n'a rien à voir avec cela. Et avec l'essai sur la littérature russe, il semble s'être débrouillé. Il est vrai – il le sentait - ici il était plus contraint, construisait des phrases sèchement, craignant de gâcher quelque chose dans la nature sauvage de soumissions complexes et complexes, dans l'abondance de subordonnés. Maria Petrovna, secrètement, a rapporté à David Pavlovich: «En général, c'est bon...

Il y avait deux ou trois «puces», mais je les ai soigneusement corrigées. Quel genre de «puce» ils étaient, Harry ne comprenait pas. Selon la rumeur, les autorités scolaires auraient décidé, au cas où, pour l'assurance, de préparer un autre candidat à une médaille. Comme, qui sait comment autrement tout se passera avec Harry. En fait, il est impossible qu'une école aussi réputée ne présente un seul médaillé. Et ici, il se tourna soudainement vers Nazipa, qui avait des capacités très modestes. Bientôt, les internistes omniprésents ont découvert qu'ils avaient été convoqués secrètement à Nazipa par une petite lumière secrète dans le bureau du directeur. Ils l'ont enfermée pendant une demi-journée, me faisant copier avec soin la composition sur la littérature russe et kazakh avec Maria Petrovna et Mughalim Zhylgeldy. Cette affaire a été dite dans un murmure, furtivement, comme un secret honteux. Nazipa est depuis ce jour tombé dans l'eau, caché à tout le monde, s'est enfermé et a pratiqué quelque part seul. Les enseignants ont soudainement commencé à l'entraîner de toute urgence, à la consulter, et certains d'entre eux particulièrement proches du directeur lui auraient murmuré d'avance quand le billet la désignait comme laïque, qu'elle devait choisir en présence de tous les membres de la commission d'État et, gagner du courage, immédiatement, sans préparation, réagit au quel modeste Nazip, un oiseau gris, à la surprise et à la condamnation de ses camarades, et décide d'arrêter des examens d'histoire et de littérature kazakhs oralement. Ils ont dit que Nazipa est comme un faux cheval qui, en violation de toutes les règles, est déjà connecté pendant les courses, depuis une embuscade plus proche de l'arrivée..

Pour une raison quelconque, cette année, ont tous chuchoté dans le village concernant les diplômés. Il s'est avéré que c'était la dixième fois de suite et la question de l'anniversaire était donc un événement marquant de l'histoire de l'école. Et les hommes d'aul, les pères-azamats, ont décidé de célébrer un tel événement d'une manière particulièrement digne. Tout d'abord, il était prévu d'organiser un fabuleux festin de jouets avec l'invitation des parents, relatives et proches des diplômés eux-mêmes, ainsi que des personnalités et, bien sûr, des autorités des villages voisins. Bien entendu, il y aura des

représentants de la région. Il a déjà été annoncé que les Baskarmas des trois auls seraient donnés à un festin de boites de conserve engraissées, qu'une autre ferme collective s'est engagée à préparer quatre bocaux de koumys et que le comité de tuteurs, avec le conseil du village, ajouterait un baril entier de bière de fabrication du centre régional. Il restait encore deux semaines avant la cérémonie de remise des diplômes, mais en général, tout, jeunes et vieux, se léchaient déjà les lèvres, anticipant ce moment joyeux où il serait possible d'apporter à la bouche un grand bol avec un fût écumant, à propos duquel rarement du village aurait eu une présentation.

Le scénario approximatif du festin sans précédent était également connu. Pour remettre des certificats doit être le directeur de l'école. Chaque diplômé sera annoncé et représenté par le tonnerre Kalau Tayzhanov décrivant brièvement et vigoureusement sa dignité par son nom et solennellement. Les premiers médaillés seront annoncés - Harry Walter (Allah donnera, la médaille d'or) et Nazipa Chengelbaeva (très probablement la médaille d'argent), et l'orchestre à cordes dirigé par l'aide de l'ambulancier David Erlich jouerait à trois reprises une carcasse solennelle.

Et bien, ensuite la fête commencera par des discours, des salutations, des chants et des blagues jusqu'au matin même. Ici, le mughalim Zhylgeldy, un maître à la mâchoire sans égal, brillera de tous ses talents. Oh, il va lancer tellement de chaleur que les morts vont prendre le soleil "a la lau-lai" et se mettre à danser. Oh, bien sûr, ce sera un événement exceptionnel dont on se souviendra pendant des années dans tous les villages d'Ichim!

«La question de la médaille» était alarmante. Harry a remarqué l'inquiétude de David Pavlovich. il lui a semblé que Maria Petrovna et certains moghalim évitaient de le rencontrer, et le directeur était froidement poli avec lui, et le professuer principal de la classe en quelque sorte cache ses yeux. Et c'était, mais que ce soit Harry, l'étudiant vanté, gonflé, échoué, ne justifiant pas les espoirs et la confiance des mentors, ou si quelque chose d'incompréhensible se produisait dans sa médaille hypothétique, quelque chose au sujet de et parler à voix haute ne convient pas. La mystérieuse opportunité avec

Nazipa, qui a soudainement et vigoureusement commencé à la nommer pour des médaillés, était également alarmante. Une rumeur a circulé selon laquelle quelqu'un aurait dit quelque part au sommet: «Que faites-vous? Quel genre d'école kazakhe, dans laquelle le médaillé n'est pas un kazakh, mais un allemand égaré? C'est des poules pour rire! Préparez un kazakh, et plus préférablement une kazakhe.» Une telle soi-disant installation. Et en parler est devenu de plus en plus persistant. Et tout autour sont de plus en plus enclins à la rationalité d'une telle vue. En fait, cela s'avère difficile: la seule école secondaire kazakhe de la région et le seul médaillé de l'année jubilaire est l'immigrant spécial allemand?! Comment pouvez-vous comprendre cela? Eh bien, pense avec les cerveaux, saisis l'essence. Après tout, politiquement cela... pas du tout convaincant, très probablement, même douteux. Que vont-ils penser dans la région, dans la région? Eh bien, laissez votre succession apprendre ceci... tel qu'il est... Harry Walter, laissez-le recevoir un certificat, vous pouvez même donner un diplôme, mais remporter une médaille, c'est trop. On voit que les mentors du village sont tellement habitués à leur élève préféré qu'ils ont complètement perdu de vue le fait qu'il n'est toujours pas complètement kazakh, mais Harry Walter, oui, oui, et selon la présentation des autorités suprêmes, il passe à une époque civile complètement différente. Eh bien, bien, il se trouve qu'il étudie dans l'école kazakhe depuis neuf ans à partir de la deuxième classe et qu'il la termine à présent, il est honoré, l'école est glorieuse, mais il n'est pas bon de perdre de la vigilance et d'encourager aveuglément les personnes des niveaux inférieurs et supérieurs. empire, mais il est nécessaire de rester dans les limites prédéterminées par les autorités. N'est-ce pas? ..

Harry n'en savait rien et ne l'avait pas anticipé. Il ne savait absolument pas que le sort de «sa» médaille dépendait de sa diligence, de ses connaissances, de sa volonté, de sa persévérance, mais que, fondamentalement, il reste beaucoup à faire tout dans d'autres domaines, dans d'autres bureaux, par d'autres personnes devant lesquelles non seulement lui-même, mais aussi ses mentors, lui-même

et les représentants du district et de la région ne veulent absolument rien dire.

Tout son être, toutes ses pensées étaient maintenant occupées par Bageera, ne que par Bagheera, seulement par Bagheera. Le sourire ouvert et enfantin, ses yeux brillants et mouillés, sa voix grave et pectorale, la façon dont elle languit douloureusement, qui s'appelle en kazakh le mot «naz», a prononcé son nom: «Harry-aou», un de ses charmants, absorbant tout son regard fut puissamment chassé, écarté, nettoyé et effacé tout ce qui se passait autour de lui. Tout est dépourvu de sens, tout, tout sauf Bagheera, une seul Bagheera, seulement Bagheera. En s'endormant, il l'imaginait vivement à côté d'elle, avec une trépidation dans son cœur, il lui rappelait chaque mot, chaque geste, chaque mouvement, il sentait des boucles tendres près de son oreille, le poids de ses tresses, le contact de sa paume et son odeur l'enveloppait, et, se réveillant, il murmurait son nom, l'impressionnait dans les lignes de poèmes d'amour qu'il connaissait, attendait ce moment où il pouvait à nouveau la voir et se sentir à côté de lui à l'air libre, près du boyarka solitaire, dans les bosquets de carex du marais des basses terres.

Leur relation n'était pas un secret dans le village. Ils connaissaient à la fois les professeurs, les pensionnats, David Pavlovich, le très gentil Olkie et le stupide aul berger Okech. Ils ont été traités très simplement, avec un sourire, avec sympathie. Personne n'a bavardé, ni parlé, n'a pas dit des choses désagréables. Olkie plus de l'ancien soigné pour le frère, a essayé de lui donner quelque chose de délicieux, s'est assuré qu'il marchait toujours propre, bien rangé. Elle l'aimait généralement beaucoup. Elle était très fière de ses succès scolaires. Elle rêvait qu'après avoir reçu la médaille d'or, il continuerait à étudier. Jusqu'à présent, personne dans la famille Walter n'était destiné à recevoir même une éducation secondaire.

C'est Olkie qui a tenu à emmener son frère chez elle dès son mariage. Et David Pavlovich a accepté facilement cela. Harry l'a toujours aimé: soigné, diligent, lit beaucoup, montre des habiletés en musique, joue décemment de la mandoline, de la balalaïka, de la guitare, de l'accordéon, se retrouve toujours à faire son travail, endure sa maladie

et se prépare mensuellement, trimestriellement, semestriellement et des rapports annuels sur les soins médicaux de la population à tous s'est avéré irremplaçable. Tout ce qu'il fait, c'est que les chiffres convergent sans faille, et les autorités du département de la santé du district ont invariablement cité à titre d'exemple les rapports du centre d'assistance médicale de l'ambulancier de Kyzyltu. À partir de la sixième année, Harry dirigeait superbement toute «l'écriture» nécessaire. Outre d'innombrables rapports, il a récapitulé toutes les conclusions du «Cours abrégé de VKP(b)» à la fin de chaque chapitre avec sa belle écriture bien nette et ce cahier, témoignant de l'auto-éducation politique d'un ambulancier rural, dans les organes du parti du district, a donné une impression convaincante. Lorsqu'il a été décidé par le conseil de famille que Harry partirait vivre avec Olkie, David Pavlovich a posé deux conditions: premièrement, Harry devait bien étudier et tout donner à l'école et toujours être un exemple, et deuxièmement, ne pas traîner entre deux maisons, quand et comme il veut, mais ne vivre qu'avec eux, avec la sœur et la vieille femme, en tant que membre de la famille avec tous les devoirs qui s'imposent. Harry a accepté. Ivan et sans lui avaient beaucoup de soucis, Emma a produit presque chaque année comme si estampillé, neveux et nièces blondes, roux avec des gros ventres, frère Anton, après avoir trouvé un amour dans un village russe, allait se séparer et commencer sa propre forge, les sœurs aînées Dieu sait aussi comment obtenir «bopechki» aux cheveux noirs et aux yeux étroits, et Harry dans ce sodome se sentait clairement en surpoids. Et avec David Pavlovich, il s'entendait miraculeusement et, étant constamment sur la route, il se sentait confiant et calme, sachant que le beau-frère pouvait compter sur tout et que toutes ses courses seraient exécutées sans faute.

... Harry a sursauté, ayant aperçu au loin, le long de l'escrime Esilbaev, avec une marche rapide et élastique s'approchant de Bagheera. La brise du matin effleurait délicatement l'ourlet de son bleu, ses volants, ses robes et tordit les bords d'un mouchoir blanc noué autour de son cou. Cracher serré au rythme de sa démarche, une lourde agitation sur sa poitrine. Son cœur battait de joie.

C'était le début de matinée fraîche. Le soleil s'est levé à peine jusqu'au bout de l'arcane au-delà d'Ichim. L'aul ne s'est pas encore réveillé. Quelque part a violemment cliqué sur le long fléau d'Okech, entraînant le bétail au pâturage. Des juments de kolkhoz paissaient près de la ferme en prévision de la première traite. Les sauterelles ont commencé à gémir dans l'herbe.

- De loin, il lui a semblé que Bagheera était inquiete et triste de quelque chose. Elle marchait tête baissée et regardait prudemment autour d'elle.
- Il s'est levé. Souriant, est allé à la rencontre. Elle s'accrochait à lui avec impatience, légèrement embrassée.
- Harry... qu'est-ce qui est si pâle? As-tu mal dormi?
- Qu'est-ce qui t'inquiète, aynalaiyn?
- Est-ce visible?
- Bien sur... Je le sens dans mon coeur.
- Non... juste comme ça... Alors je vais dire.
- Dis le maintenant. Ne te cache pas.
- Alors, alors...

Ils sont couchés sur le manteau de pluie étendu sur l'herbe, et il a effacé du doigt l'assombrissement sur le pont de Bagheera, admirant son léger rougissement sur ses larges pommettes sombres, murmurait une ligne qui clignotait sur la ligne de mémoire: «Je me souviens d'un moment merveilleux...» Elle riait doucement.

- Comment? Y-a-t-il la traduction?
- Seulement la première ligne. Trois options
- Quels?
- Pendant plusieurs jours, Harry se disputait sans succès pour la traduction des lignes de Pouchkine, essayait encore et encore, des rimes choisies, tentait de garder la taille, essayant de donner à Pouchkine un son si simple, sincère et noble, mais plus ou moins satisfait en kazakh. C'est seulement la première ligne.
- «Esimde menin sol bir kez..» Kalay?[52]
- Pas mal... encore?

---

[52] *«Я Je me souviens de ce moment.» Bien comment?*

- «Esimde menin sol beine»... [53]
- Ferme. Encore? .. Où est le «merveilleux» reste?
- Tiens, écoute. «Esimde menin geget set»[54]
- Ca a l'air d'être mieux. Et ensuite?
- Je ne peux pas aller plus loin ...- il a soupiré. – Un akyn désagréable.
- Ça va aller, ça va, - elle l'a consola à la hâte. – Tu vas réussir. Tu es un tel!
- Lequel?
- Et bien,` alors... persistant, têtu.
- Ichak est également têtu, - il a souri. - Mais pas un seul âne, autant que je sache, n'est pas devenu akyn.

Et ils se sont mis tous deux à rire en présentant l'âne qui se laisse tomber sur la dombra et composait des poèmes d'amour.

- Merci, mon cher, pour le compliment. - Il a regardé avec enthousiasme dans la distance. – Tu regarde, regarde, Bagheera. Comme c'est beau tout autour! Tout est rempli d'une signification inexplicable et inspirante. Tout est vivant. Et l'herbe et l'eau, et les buissons, et les collines et les nuages. Tout dit quelque chose, écoute, se réjouit, inspire. C'est ça? Vous venez de regarder. Merveilleux!
- C'est vrai, Harry-aou... Et tu dis, pas akyn.
- Et tu fronces à nouveau les sourcils. Qu'est-ce qui pèse lourd ?
- Oui, alors... Alors je vais dire.
- Non, parle maintenant. Tu fronces les sourcils et mon cœur se brise.
- Alors, alors... Alons étudier.

Ils sont devenus sérieux, concentrés et pratiqués jusqu'au déjeuner.

Il commençait à faire chaud, bouché. Au-dessus de l'Ishim, la chaleur tremblait. Les moineaux sur le boyark se sont calmés, calmés. Tout semblait s'arrêter.

---

[53] *«Je me souviens de vue de ça...»*

[54] *«Je me souviens du temps merveilleux...»*

Une sauterelle élastique a sauté hors de l'herbe, s'est assise juste sur le bras de Bagheera, a tendu ses cuisses serrées, a laissé sortir une tristesse ronde, brillante et scrutatrice.

- Regarde, bâtard, t'admirant avec insolence. Parti! - Harry a passé son index sur lui et la sauterelle s'est éloigné, décrivant un grand arc dans l'air glacé et étouffant.

- Pourquoi l'as-tu effrayé?

- Et ne regarde pas zenki, paltoquet! Je suis jaloux. Bagheera a sourit et a posé la tête sur sa poitrine.

- Tu sais, elle a dit soudainement. - La nuit dernière, Kamal et Kalau sont entrés dans l'internat. Kamal a déclaré que demain, disent- ils, les documents des médaillés iront à Kyzyl-zhar pour confirmation. Eh bien, on a parlé à propos de toi. Zura a demandé: «Harry obtiendra- t-il la médaille d'or?» Et Kamal a hésité, s'est assombri, et a dit: «On ne sait pas.» «Pourquoi» ? - a insisté Zura. Et Kamal a complètement assombri le visage et répondit: «Je ne sais pas.» «Et Nazipa?»

«Nazipa, en tout, saisira une médaille d'argent.» Puis les filles se sont alarmées: «Comment ça va?! Nazipa recevra une médaille, mais Harry pas?!» Kamal a déclaré: «Il se pourrait bien».

- Et Kalau?

- Kalau était silencieux, n'a pas dit un mot. Seulement fronçait les sourcils.

Un frisson balayait le corps de Harry. Bagheera était silencieuse, elle aussi, juste caressait ses cheveux.

- Et vous vous en souciez? - Il s'est pris en main, a vaincu la faiblesse, a essayé de paraître indifférent.

- Excite... c'est dommage. Pour toi.

- Crache! Je n'ai peur de rien près de toi. Médaille pas si chère, si elle est disponible pour idiote Nazipe.

- Au, Harri-aou... - Bagheera l'enlaçait impétueusement et a embrassé sa joue.

Il a estimé qu'il avait un visage ahuri, heureux et stupide.

... Kamal Jahin, le professeur principal en dixième année, est revenu du centre régional deux jours plus tard. Dans le village, ils l'attendaient pendant les vacances Kurban-ayt. Et peut-être plus que

tous David Pavlovich. Il semblait que ce jour-là, il n'avait pas quitté le sentier qui menait d'Ishim à l'aoul. Et quand, après le déjeuner, la silhouette trapue de Kamal est apparue soudainement dans les fourrés boisés de la côte dans la lumière habituelle du mackintosh avec une mallette à la main, David Pavlovich se rendit à bicyclette à sa rencontre. Très vite, il a même oublié d'enlever son manteau blanc.

Toute cette scène a eu lieu devant Harry, observant tout de son abri dans le grenier à foin.

David Pavlovich a rencontré Kamal près de la vieille femme près de la ferme laitière, a adroitement sauté du vélo. Debout à un endroit, ils ont discuté longuement et Harry, avec un cœur fort et martelant, a remarqué que son dos se durcissait, sa tête baissait, et même la robe blanche en boitait comme un cintre. Puis ils erraient près de l'aul et tous deux étaient silencieux. Kamal a pris un mackintosh, l'a jeté sur son épaule, a baissé son chapeau sur ses yeux et David Pavlovich, conduisant un certain nombre de vélos à ses côtés, trébuchait de plus en plus souvent et laissait tomber son chagrin et sa confusion.

Harry a tout compris.

... Dans la soirée, Ivan et Anton sont entrés et David Pavlovich, après avoir invité Olkie et Harry à la table, est devenu soudainement gris avec son visage et a baissé les yeux, a dit d'une voix tombante:

- C'était un vrai Schweiner. Le conseil de la région n'a pas approuvé les oeuvres de Harry...

- Et qu'est-ce que je vous disais?! - Anton a vomi aussitôt. - C'était clair dès le début.

- Calmez, - a dit David Pavlovich en le raisonnant. - En russe et en kazakh, ils ont abaissé ses marques à «quatre». Donc, ni médaille d'or ni d'argent. Harry n'est pas blâmé. La direction de l'école n'a rien à voir avec cela. Crois le. La cause est différente. Et vous comprenez...

- Encore... – a reniflé Anton. - Donner-vetter ne comprend pas!

Olkie n'a pas pu résister, en sanglotant. Harry se figeait. Il voulait sortir de la maison, ne rien voir et ne pas entendre. David Pavlovich a jeté un coup d'œil à son beau-frère et, après une pause, a poursuivi:

- Demain c'est le bal des finissants. Beaucoup de gens vont se rassembler. Et nous sommes tous invités. Et tout convient de suivre décemment. Ne montrez pas d'offense ou de faiblesse. Le fait que Harry reçoive son brevet est une grande joie pour nous tous. Cela devrait être compris. Par conséquent, nous nous réjouirons avec tout le monde. Et nous allons jouer la carcasse.
- Eh bien, vraiment... cornemuseurs! - Anton a cassé. – Je peux jouer une marche funèbre.
- Ne t'énerve pas, Anton. - David Pavlovich l'a regardé avec reproche. - Je suis aussi contrarié que toi. Il était sûr que Harry finirait ses études avec une médaille d'or. Que pouvez vous faire. Il faut être ensemble. Nous devons être plus élevés. Les gens vont nous comprendre. J'appelle pour raison. Je suis sûr que Harry comprendra.
Prends courage, sois fort, mon cher. Traîner malgré tous les sales tours. Je vous en prie...
Harry était définitivement pétrifié. Le ressentiment et l'apitoiement sur lui-même balayèrent sa gorge. Il ne pouvait pas dire un mot maintenant.
- Alles ist ScheiBe! – a dit soudain Ivan. - Tout est merde!
... Attendre un festin est toujours plus intéressant que le festin. Lors du bal des finissants, les gens se sont rassemblés beaucoup plus que prévu ou ont été invités. Ils sont venus de villages voisins, même des hommes âgés décrépis se traînaient, entourés de petites filles curieuses autour de l'école: bondés sous le porche, collés aux fenêtres, levant avec enthousiasme, partageant et montrant ce qu'ils voyaient. Les Mugalims étaient agités et imprégnés. Le directeur de l'école avait une voix enrouée, en donnant des ordres sans fin. La salle d'école spacieuse était pleine à craquer. Les gens sont assis sur le sol, sur les rebords de fenêtres, sur des bancs et des planches et sont tenus debout le long des murs. Dans quatre grandes classes, des tables de fête ont été aménagées et posées.
Près du bureau du directeur, à une table recouverte de drap vert, le président de la commission d'examen s'est installé, un représentant de conseil régional, un très long chauve Abyk gris, le directeur d'école, le prof principal de la classe et le principal responsable de la célébration.

Sur la table, à côté de la carafe koumys, reposait un dossier rouge avec des brevets précieux. À la fin, les musiciens se trouvaient en face de lui: David Pavlovich avec un violon, Olkie avec une guitare, Ivan-Johannes avec une balalaïka et Harry avec un accordéon. Anton a catégoriquement refusé de participer au concert. Après le discours de départ du directeur enroué, David Pavlovich a agité son arc, et les musiciens ont volé la célèbre carcasse cinq fois. La salle s'est figée.

Kalau s'est raclé la gorge, a desserré le nœud serré de la ridicule cravate trophée sur son cou épais et moite et, imitant Lévitan, a annoncé d'une voix tonitruante:

- Le brevet de maturité et la médaille d'argent sont remis à la fille de l'honorable Chengelbai, aynalaiyn, Nazipa, la première médaillée de l'histoire de notre école!

Il y avait un murmure dans la salle. Pour beaucoup c'était nouveau. Personne n'a jamais entendu parler des capacités de Nazipa et la nouvelle de la médaille a donc été reçue avec stupeur.

- Ne deidi? Que dit?
- C'est pour quelle Chengelbai?
- Nazipa? .. Apyray pour quelle raison?!

Et la carcasse semblait froissée. Ivan-Johannes a perdu son tact et Olkie a brouillé les accords. David Pavlovich a fait signe à Harry pour qu'il appuie énergiquement sur la basse.

Nazipa, comme dans un rêve, gêné aux larmes, se glissa sur le côté de la table et, sans lever les yeux, a saisi son brevet et est disparue aussitôt, personne ne l'a vu vraiment. Il y avait une pause maladroite. Selon le scénario de Nazipa, elle devait dire quelques mots de gratitude, l'un des mughalims les avait répété pendant une demi-journée, mais devant une population aussi nombreuse composée de la pauvre Nazipa, il était évident que sa langue était engourdie. Puis Kalau, après le rougissement, a aboyé:

- Le brevetde maturité pour performance brillante, assiduité et comportement exemplaire est attribué au fils de notre village, le kazakh au visage clair et aux yeux gris, Harry Walter!

La salle a souri, s'est ranimé et a résonné.

- Ouay de! Bien dit!

- Oui, Oui, Kari Baltyr - jigit!
- Notre bala!
- Berekeldi, kazakh roux!

Harry a pâli, son cœur a battu à sa gorge, et il sautait dehors, la tête qui tournait. Surtout, il craignait que le nez saigne: c'est ce qui lui est arrivé, surtout avec une forte excitation, souvent. Et c'était toujours inconfortable et humiliant. Maintenant, il ne voulait pas paraître faible et pathétique.

Il a lui-même joué trois fois à la carcasse puis, ne voyant rien, il s'est levé, a ôté les lanières de l'accordéon, a mis les béquilles sous ses bras et s'est retrouvé à la table du présidium à deux ou trois reprises. La salle a fait écho fort, les cris d'approbation ont été entendus. Kalau l'a embrassé, Kamal a souri, mais la peur, la prudence et la sympathie lui éclaboussaient dans les yeux. Le réalisateur a serré la main de Harry pendant un long moment et dit quelque chose, a parlé, bougeant ses lèvres minces comme une ceinture, ... David Pavlovich, lui a pris le brevet pour ne pas hésiter, l'a remis à Olkie, Ivan a aidé son frère à s'asseoir, a attaché les sangles de l'accordéon, l'a poussé de manière encourageante. Le buzz s'est calmé. Kalau a annoncé le prochain diplômé.

Le festin rugissait, bourdonnait, battait des ailes, s'embrasait comme un feu qui tombait dans la steppe. Toute la soirée, les professeurs se sont approchés de Harry, les habitants de l'aul, leurs pairs, l'ont serré la main, l'ont applaudi, ont lu sur la tête, se sont gentiment pincés, ont poussé le jeu de mots. Mais il a réussi avec difficulté. Tout flottait au delà de sa conscience, dans son cœur il se sentait trompé, trahi, rejeté et désespérément malheureux. «Hé, d'accord... Dieu est avec elle, avec cette médaille. Eh bien, et...», - il s'est inspiré, mais en vain, il n'a pas été consolé. Il lui a sembla qu'il était à un étrange festin, que tout ce qui l'entourait n'avait rien à voir avec lui. Il se souvint comment, après la partie solennelle officielle, les invités étaient assis en classe - l'un de leurs diplômés et enseignants, l'autre - invitaient des personnalités importantes dans le troisième – les personnes actives de l'aul, dans le quatrième - les parents des diplômés, et dans le couloir, le festin était comme une montagne. Tout le monde s'est efforcé de goûter la

vodka, le vin, la bière, le koumys et la limonade. Dans une robe noire ininterrompue, avec une expression stricte et détachée sur un visage ascétique, s'est approché de Harry Maria Petrovna et a dit en passant:
- Une injustice t'es arrivée, Harry. Malheureusement, cela se produira plus d'une fois dans ta vie. Ne pas durcir. Sois plus fort.
Et elle s'est éloignée, comme effrayée par ses propres mots. Essim-aga, professeur d'éducation physique et d'armée, maudit contre sa personnalité un «canaille» inconnu, un «bureaucrate», un «réassureur-chacal», éclaboussant un verre de bière et Harry étouffant, disant à voix haute deux mots allemands préférés jadis importés d'Allemagne: «Alles trinken!»
Une étape importante, tirant sa poitrine maigre, dans sa tunique et sa culotte (le grand dirigeant est décédé il y a quatre mois à peine, et les chefs des rangs de l'aoul et du district n'avaient pas encore change l'entourage récent), avec un regard significatif nagé, le directeur de l'école a remplacé le grincement:
- J'espère que tu n'es pas en colère contre nous?
Ils ont dit que c'était complètement inapproprié, et Harry n'a pas répondu, il lui a semblé que le directeur lui-même cherchait du réconfort à cause de son manque de conscience. Alors, Harry a tenté de dire quelque chose de difficile, d'audacieux, de sarcastique, de glissant, mais la langue ne se retourna pas et la tête s'est penchée involontairement sur sa poitrine.
Tout le monde avait besoin de le féliciter et de le réconforter, tout le monde avait tendance à trinquer avec du vin, certains avec du koumys, d'autres avec de la bière, et plusieurs fois insisté pour qu'il prenne une gorgée de vodka et il se sentirait complètement brûlé.
Bientôt, il est tombé malade, tout autour de lui tremblait, nageait, passait sous ses pieds, doublait ses yeux, il y avait un grondement inintelligible dans ses oreilles, et Harry s'est efforcé de se lever de la table, a serré plus fort ses béquilles et, serrant son chemin, il était imperceptible de voir comment il a semblé sortir. Il l'a entendu crier, quelqu'un l'a arrêté, quelqu'un a demandé quelque chose et, côte à côte, plutôt comme un poulet battu, il a traversé un long couloir, est

descendu du porche et est allé-allé, jetant des béquilles très fort et loin où ses yeux étaient.
Une nuit noire de juillet étouffante flottait. L'école est restée loin. Immédiatement après le magasin, s'était la steppe. Au loin, il était difficile de distinguer la cheville en bouleau. Le vent a déplacé l'herbe. De côté, la lune regardait le monde avec indifférence. Des nuages flottaient sur lui, mais il les transperçait avec des cornes aiguës et a sorti de nouveau de leur captivité. La terre respirait et se balançait doucement. Harry s'est effondré dans l'herbe, comme s'il était renversé, est tombé comme dans une fosse.
Il ne savait pas combien il était dans l'oubli. Il s'est réveillé parce que le vent lui déchirait les cheveux avec d'autant plus de sensibilité et à côté de lui, quelqu'un soupirait. Sans lever la tête, il a tâtonné une main et a touché quelque chose de doux, de familier.
- Toi? - il a respiré.
- Moi, - a dit la voix doucement.
- Depuis combien de temps tu es ici?
- Je ne sais pas...
- Est-ce fini?
- Non, pas encore.
- Sors, - il a dit, pas de sa propre voix. - Sors!
- Pourquoi ?
- Ta place est là. Et je ne veux voir personne.
- Et moi?
- Et toi.
-Ah, Harry-aou...- elle a dit tristement. - Harry-aou ...
Il a immédiatement flétri, a atteint sa femme et a enfoui sa tête dans son estomac. Elle a caressé doucement ses cheveux.
- Tu sais, je me sens mal, - il a admis, surpris de sa voix étrangère, malade.
- Je sais. Je vois. Reste calme Tout passera, tout sera oublié.
- Ne pas... être oublié. C'est pour la vie.
- Oublie ça. Comme un mauvais rêve.
- Ehhh! ..
... La nuit de juillet est courte. L'aube était précoce. Olkie,

penchée comme une fille offensée, assise sur le porche attendait sonfrère. Les larmes coulaient sur son visage. Son cœur se brisait de douleur et de pitié pour Harry. Elle sentait que ce qui se passait dans son âme, qu'il avait survécu dans les derniers jours. Même la nuit, surprise, elle s'est précipitée pour le chercher, mais David Pavlovich l'a gardé.

- Je l'ai vu aller quelque part au magasin, il se tenait bien fait. Il est maintenant préférable d'être seul, mais il n'est pas seul. Bagheera y est bientôt partie. Ne t'inquiète pas, elle s'occupera de lui.

Et pourtant, Olkie n'a pas trouvé de place pour elle-même. Ne s'endormant toujours pas, elle s'asseyait sur les marches en bois du porche, faisant revivre le ressentiment d'un frère.

Ayant attrapé un bruissement, Olkie a jeté un coup d'œil furtif aux garants et a vu comment Harry et Bagheera s'approchent tranquillement du grenier à foin. Les deux étaient silencieux. À la clôture, Bagheera l'a serré dans ses bras, l'a embrassé et, aussitôt, avec de légers pas élastiques, s'est dirigée vers le pensionnat. Et Harry se tenait enraciné sur place, secouant la tête, soupirant comme s'il gémissait ou sanglotait, et il semblait à Olkie que son frère ressemblait à un oiseau blessé détaché de la meute. Elle voulait déjà l'appeler, se précipiter pour l'aider, le protéger d'un malheur inconnu, mais Harry s'est dirigé résolument vers l'escabeau, a levé les béquilles et, se redressant lourdement, a grimpé maladroitement sur le toit de sa maison. Olkie a rétrécit encore plus, a pressé sa bouche avec sa main et a tremblé silencieusement.

IV

Les récents diplômés du lycée kazakh de Kyzyltu dans le centre du district poussiéreux et étouffant se sont moqués de façon insensée et sans fondement. L'objectif, à son tour, était le suivant: il était nécessaire que la première dette apparaisse dans la direction du ministère de l'Intérieur du district avec un passeport «la faucille et le

marteau», sans lequel, bien sûr, vous ne pouvez aller nulle part, vous enregistrer au lieu de résidence et immédiatement écrire, retirer de l'enregistrement Komsomol, régler certaines formalités au bureau d'enregistrement et d'enrôlement militaire du district, enlever et vérifier les copies de divers documents auprès du notaire. Aucun des détenteurs de nouveaux brevets de maturité et ne supposait que pour satisfaire les désirs désirés d'études plus approfondies dans des villes lointaines, il serait difficile de faire face à une telle histoire fastidieuse et difficile dans la vie réelle, dans laquelle, eux, les enfants d'aul, comprenaient peu et étaient donc perdus, comme un lionceau, et pour la première fois, sortis d'un ukromny proche et d'une tanière si chaleureuse dans la lumière immense et étrange de Dieu.

Ils ont été solennellement expulsés de l'école, ils ont remis un brevet avec des notes bien méritées (ou pas du tout) sur deux douzaines de matières scolaires, puis ils se sont présentés à eux-mêmes. Longues, insouciantes comme avant, les vacances n'étaient plus. En un mois seulement, en juillet, il était nécessaire d'obtenir tous les documents nécessaires, d'organiser des mises à jour, de rassembler un peu de «tiyn-teben», c'est-à-dire des fonds minimes pour la première fois, aller en voiture à Kyzylzhar, obtenir billets à l'avance pour la voiture générale et avoir le temps de se rendre au début des examens d'entrée devant les institutions sélectionnées dans les rêves d'Alma-Ata, plus près de Karaganda ou déjà la capitale de la Patrie elle-même - Moscou. Dans l'intervalle, ces problèmes n'intervenaient bien entendu pas en aidant une famille un peu filtée sur le chemin de l'économie sordide afin d'envoyer un pauvre parent au destin, tondre le foin, apporter du bois de chauffage, réparer le toit ou la clôture. rafistoler un berceau effondré.

Et les bureaucrates du centre du district ont incroyablement compliqué la vie déjà difficile. Ils ont regardé les nouveaux arrivants d'aul stupides comme s'ils regardaient des moutons qui s'étaient retrouvés soudainement dans le troupeau de quelqu'un d'autre. Ils sourirent devant leur impuissance et leur stupidité, les forçant sans cesse à se redresser et à corriger sans importance, il semble, des bouts

de papier qui grognaient de manière écœurante: Le brevert et reçu, mais pas un sou de maturité. Ils ne savent comment écrire leur biographie. Ils ne savent pas de quel côté s'adresser au questionnaire. Trois erreurs en nom de famille. Qu'est-ce que vous êtes, imbéciles, enseignés seulement dix longues années? Quel genre d'Alma-Ata? J'aurais mieux fait d'aller à la ferme collective, jusqu'à ce que mon esprit soit éveillé... - murmuraient les fonctionnaires d'arrogance sous le nez, comme s'ils venaient de tomber du ciel, versés, ricanés, humiliés, agacés, le conduisaient en vain pour des institutions, exigeaient Dieu sait quoi. Et n'osez pas vous indigner ni vous obstiner: vous devez être courtois devant les aînés et ne pensez même pas à lever le nez parce que vous avez un brevet de maturité. Rappelez-vous: vous êtes un suppliant, votre poche est pleine de trous et vous n'avez personne à prendre la peine d'intercéder pour vous. Les pauvres gens ont donc peiné, évité, affamé dans un immense centre de district, où tout leur semblait inhabituel et hostile. Ils étaient gênés d'aller à la salle à manger, étaient timides devant le vendeur morse, étaient effrayés par les passants, étaient usés de tout. Ils frémissaint de la langue russe comme les malapris.Il semblait que les habitants de la région, de la clé à la vieille femme, les pointaient du doigt: «Regardez, regardez... regardez ce chuchmek, cette manche, il est évident qu'il n'est arrivé hier qu'hier du village de fumier...»

C'est pourquoi les récents diplômés de l'école du village sont venus au désespoir. La plupart n'ont jamais eu d'acte de naissance ordinaire. Dans les certificats illettrés délivrés par le conseil, les noms et prénoms étaient déformés au point de ne plus être reconnus. Dans le billet du Komsomol, dans le brevet, dans les documents scolaires, dans les livres soviétiques d'aul, il était plein de discorde. Ordinaire Ibzhan, appelé ainsi par tous de ses jeunes ongles, est apparu dans différents journaux de différentes manières: Ybzhan, Ibizhan, Ubzhan, Ebzhan et, en fait, le mollah l'appelait Ibrahim. Seadakhmetov, par exemple, s'appelait soit Saidakhmatov, Seiit-Akhmetov, Saïd-Akhmadov, et le nom patronymique du père, du grand-père ou de l'oncle était utilisé comme nom patronymique, qui n'était pas accepté par les kazakhs. Et dans le département des passeports d'une

institution sérieuse du Ministère de l'Intérieur, ils étaient perplexes: quel nom devrais-je donner au «passeport roux» et comment son titulaire peut-il prouver, en outre, que Seidakhmetov, Site-Akhmadov, Seyit-Akhmetov, Ybzhan-Ibzhan-Ubzhan-Ubzhan-Ebzhan- Omarovich - Kospanovich-Akh-metovich-Seitovich - une seule et même personne vient du village du district de Kokterek de l'arrondissement Oktyabrsky?

La même chose s'est produite avec les années de naissance: la différence entre les différentes sources était de trois à quatre ans. On ne parlait pas du tout de dates de naissance exactes: elles avaient été choisies arbitrairement, coïncidant avec des événements significatifs afin de faciliter la mémorisation. Cela nécessitait beaucoup de travail et de tracas de mettre tout cela en conformité: il était nécessaire de se rapprocher de la vérité. Et la chose la plus importante est l'aspect formel de l'existence humaine tant chez les auls que chez les parents, et par les individus eux-mêmes, qui ont été discutés, a été perçu comme dokouk, comme quelque chose d'inutile, de frivole, d'indigne d'une conversation ou d'un différend: il est vraiment important de savoir qui est né quand et quel est son vrai nom. Il est important qu'il figure dans la liste divine, marche sur le sol, ama-sau, et dans les listes humaines, il peut être répertorié comme n'importe qui. Découvrir la bonne rationalité de l'un ou l'autre nom est complètement ridicule. Pour ses petits-enfants, ses petits-enfants préférés sont Yibzhan, sa mère l'appelle pour une raison quelconque. Ibizhant, quelqu'un du bureau l'a enregistré à Ubjan, mais le témoin tout-puissant: au nom du nouveau mollah local, lui a crié trois fois publiquement à son oreille. saint nom Ibrahim.

Harry n'avait pas de tels problèmes. Et dans la métrique publiée sur la Volga en deux langues - allemand et russe, et dans le ticket Komsomol, et dans le certificat, partout se trouvaient exactement et clairement - Harry Iosifivich Walter. Et la date, le mois, l'année et le lieu de naissance coïncidaient complètement. Le problème était différent: il était le seul représentant spécial à avoir terminé ses études secondaires en 1953 dans toute la région. Et son passeport n'était pas autorisé. Il suffit qu'il soit inscrit auprès du bureau du commandant

spécial. Et si, en plus de cela, il devait encore quelque chose des autorités - et alors seulement en cas d'urgence, il s'agit d'un certificat temporaire, d'une durée de trois mois, avec une inscription appropriée dans la section «Notes spéciales». Un chien a été enterré dans ces «Notes spéciales». En raison des «Notes spéciales», certifiées par un sceau strict, le certificat temporaire était essentiellement un billet de loup qui limitait son propriétaire, précisément un lépreux, dans le temps et dans l'espace. Et dans le département de district du Ministère de l'Intérieur, ils se demandaient: pourquoi cet excentrique Walter de Kyzyl-tu, un migrant spécial allemand, qui a réussi à obtenir son brevet du lycée kazakh, un certificat temporaire, en vertu duquel il ne se planterait pas. Et lui, vous voyez, a décidé d'étudier à Moscou ou à Alma-Ata. Mec naïf! Vraiment personne ne lui a expliqué toute la futilité de ses désirs? Mais s'il veut ainsi avoir une telle identité, alors avec la permission du commandant - qu'il en soit ainsi! - il lui est peut-être possible de publier ce morceau de papier. Cependant, aucune raison de se dépêcher. Vous pouvez lui présenter ce certificat d'ici la fin du mois de juillet, afin qu'il n'ait même pas le temps de se rendre à Kyzyl-zhar. Pendant ce temps, laissez-le marcher dans les environs, laissez-le traîner près de Ministère de l'Intérieur du district, laisse les foules à la fenêtre du bureau des passeports. Ne lui expliquez pas comment, en fait, devrait agir sous une loi stricte avec un immigrant spécial. En général, rien ne lui permettait de terminer ses études secondaires. Ils ont loupé, apparemment pour une raison quelconque. Déjà après la sixième à la septième année, les immigrants spéciaux allemands ont été escortés soit vers le FZO, soit vers les cours de conducteur ou de conducteur de tracteur à la fois... C'est suffisant pour eux!

Harry ne savait pas et ne devinait pas de tout cela. Avec ses camarades de classe, il a rempli tous les questionnaires, a passé tous les documents nécessaires, a pris des photos, comme prévu, sous deux formes et a sincèrement cru que, comme tout le monde, il recevrait un passeport tant attendu.

Au début, il a été informé que tout serait prêt dans une semaine, puis dans trois jours, dans deux ou trois, puis dans demain... demain...

demain, le commandant arrivera, quelqu'un d'autre... peut-être aujourd'hui... à lundi à coup sûr...

Un membre de la classe a déjà reçu un passeport et s'est retiré de l'enregistrement du Komsomol. Selon des rumeurs, même à l'avance, il aurait déménagé en ville afin de s'installer, de regarder autour de lui, de choisir un institut où la concurrence serait plus faible, les chances plus grandes, les conditions meilleures, la bourse plus impressionnante.

Et Harry continuait à tourner entre l'aul et le centre du district; son âme devenait de plus en plus inquiète et sale. Il avait la prémonition que quelque chose n'allait pas.

Alors que d'autres amis et amis étaient avec lui, c'était plus amusant. Partout, des troupes partagées, des soins partagés, des actialités de l'aul. Il est arrivé que nous allions ensemble au cinema tous les jours pour aller au cinéma, le club n'étant pas très éloigné de MI du district, ils buvaient une boisson chaude aux fruits gluante, qu'ils voulaient encore boire, cherchaient des connaissances d'aul auprès du comité de district, regardaient le marché où ils achetaient des semences et des choux. Mais les amis diminuaient de jour en jour. Un par un, après avoir reçu des passeports, ils se sont précipités pour l'aul afin d'aller de là au long chemin. Chaque jour, quelqu'un se séparait, se vérifiant, pour se revoir bientôt à Alma-Ata. Et un jour, Harry, à son grand chagrin, est devenu seul. Il savait que deux ou trois d'entre eux se sont arrêtés encore une fois pour affaires.

Baluan, parmi eux Bagheera, n'aura que deux ou trois heures de retard et partiront le même jour. Et avant leur arrivée, il marchait seul avec ses béquilles, ne sachant pas où se mettre, s'approchant deux ou trois fois par jour de la fenêtre du bureau des passeports, tout en espérant que celui-ci s'ouvrirait, un miracle se produirait, et un passeport vieux et sombre ayez pitié de lui, on lui donnerait le passeport souhaité, puis, après avoir attendu Bagheera, lui ayant parlé depuis le début, il rentrerait vite à la maison pour rentrer à Kyzyl-zhar le jour convenu et passer un jour ensemble en même wagon.

Tout en vain. Il s'est rendu à Ichim, est restée assis pendant des heures sur la berge, a observé avec étonnement le flux élastique et

tranquille le long du bord de la falaise, le regard éblouissant sur le haut-fond, a écouté le léger sifflement des vagues et s'est laissé aller à des pensées tristes. Et parfois, il lui semblait qu'il était tombé du temps, qu'il avait terminé ses études depuis longtemps et qu'il avait tous réussi à oublier complètement pendant le temps d'errements stériles, que personne n'avait besoin d'y aller, que tout, en réalité, faisait des histoires, qu'il n'y avait aucun point dans ses problèmes et le sentiment qu'il n'était qu'un grain de sable et que le monde était toujours comme ça, le soleil brillait, le ciel virait au bleu, le vent soufflait, le désert bruissait, les papillons volaient, les nuages flottaient et emportaient leurs eaux à Esil. Il a apaisé, bercé et en même temps a apporté un langage si inévitable, une douleur si silencieuse et inconsolable, que j'ai voulu pleurer. Parfois, il semblait à Harry qu'il était sur le point de disparaître, disparaissait complètement, se dissolvait dans une chaude jument de la mi-journée, jetant tous ses soucis inutiles à la fois, ce qui le rendrait, ainsi que tous ceux qui le connaissent et l'entourent facilement et gentiment. Des lignes jadis mémorisées apparaissent dans ma mémoire, «Men kelmeske ketermch touk eschirmey»[55], puis la phrase a été scindée en deux, et seuls des mots isolés ont été martelés dans le cerveau. - «ketermch...», «ketermch...», «touk eschirmey», «touk eschirmey»[56].

En essayant d'échapper à cette illusion sensuelle, de sucer, comme un marais, stupide, Harry s'est levé, s'est laissé tomber plus lourdement sur des béquilles et s'est dirigé de nouveau vers le bâtiment haineux et désolé.

En une de ces journées agitées, Harry s'est traîné sur un terrain de sport près du club de district de la culture et s'est allongé à l'ombre d'un acacia rabougri et poussiéreux. Sur le terrain piétiné, sans un brin d'herbe, les deux équipes de volleyball du site ont frappé la balle avec enthousiasme. Des coups de bourdonnement et des cris tendus, effrayés, se sont élevés en l'air et des corbeaux sur le vieux tremble près du club. Ils jouaient énergiquement, passionnément. Particulièrement déchaîné,

---

[55] *Poèmes d'Abai «Je vais aller dans l'inconnu, n'ayant rien accompli».*

[56] *«Je partirai..», «Je partirai», «n'ayant rien accompli», «n'ayant rien accompli».*

un rouge dense et élastique, tout d'un rouge bien équilibré, avec de rares loups collés à son front. Il a soudainement grimpé au-dessus du filet, imaginant de se pencher et de marteler le ballon de manière à ce que ses rivaux ne décrochent pas le sol. Et en même temps, le rouquin était condamné à un halètement, vengeur: «Alors, Marusya! Ce n'est pas une livre de raisins secs! Connaissez les nôtres! Entendez une victoire, amusez-vous, amusez-vous bien!». Il semblait, il ne jouait pas au volleyball, mais lors d'une bataille mortelle, il a écrasé un ennemi détesté. La tête bouillonnante, la rage et le calme se sont fait sentir dans chacun de ses mouvements.

Seulement après s'être occupé de lui, Harry reconnut Nikolai Wagner en lui et a été stupéfait: «Quelle énergie, quelle volonté indestructible! Ce n'est certainement pas un malheur brise. Il réussira ou il tournera la tête.»

Quand le jeu a été fini, Harry s'est approché de lui et l'a appelé doucement. En sueur, agité, confus, Wagner s'est retourné avec un air sévère qui le déprimait et, reconnaissant, il a souri:

- Aa, Mowgli de Kyzyl-tu?! Quel bon vent vous amène?

Harry a confusément parlé de son épreuve.

- H-ha! .. Quel est votre passeport? Qui va te le donner? Ou tu es personnellement pour des services à la patrie est radié à partir du registre?!

Wagner a retenu son souffle. Jouant avec les mamelons, plissant les yeux, il a regardé sournoisement. Dans les profondeurs des pupilles grises brillaient des étincelles diaboliques. Certains gars sur le côté, essayant d'être discrets, l'observaient clairement. Il a bouclé ses lèvres.

- Où es-tu resté?

- À Reish.

- Est-ce un apiculteur? Je ne suis pas loin de mon appartement.

Allez, choyons...

Ils ont marché en silence. Wagner était en train de sauter, se penchant en avant, comme s'il se penchait sur la vague raide invisible. Dans sa main, il portait une grille de livres. Harry, plissant parfois les yeux vers lui et l'admirant, marchait près de lui, lançant des béquilles en

même temps si loin en avant qu'elles glissaient presque sous les aisselles.

- Et où tu a décidé d'entrer? – a demandé brusquement Wagner.

- Le rêve était - à Moscou, - a confondé Harry. – a MIMO...

Wagner a sifflé avec un gémissement et Harry s'est remis rapidement:

- ... maintenant je comprends – je ne réussirai. Je pense à Alma-Ata. En pédagogique.

- Eh bien, tout va bien. Et à propos de MIMO c'est drôle de penser. Pour plaisanter s'il vous plait, mon cher! À la manière de notre frère a ordonné le chemin. Marche sauf que juste après, - Wagner a sourit.

Ils ont tourné dans une ruelle étroite. De derrière un coin, une meute de métis veloutés qui avait la chaleur, sont sortis à contrecœur et se sont retirés. Les poulets étaient occupés à la poubelle. À la barrière, secouant une barbe, grignotaient pensivement les branches d'un buisson, une chèvre effrontée. Un groupe de filles curieuses regardait deux passants.

- Et en pédagogique où?

- A la faculté dee lettres ou phisico-mathématique.

- Phisico-mathématique c'est mieux. Plus de perspectives et moins de suspicion, a rétorqué Wagner.

Ils sont arrivés dans une impasse dans une petite maison disgracieuse, entourés d'acacias envahis par la végétation et portant déjà un bonnet fatigué de tournesol. Wagner s'est assis sur une pierre près de la clôture, a mis sa main entre les piquets de grève, a rejeté la porte, a tenu le petit chien en laisse pour qu'il n'aboie pas en vain. Le chien a compris, a bâillé longtemps, s'est gratté l'oreille avec la patte arrière et, traînant la chaîne, a remonté doucement dans sa cabine.

À travers les Senets sont entrés dans le petit côté.

- C'est le domicile actuel du fauteur de troubles de Nikolaus Wagner, - a déclaré Wagner, faisant un large geste invitant de la main.

- Installez-vous, Monsieur Mowgli.

Harry a rougi.

- Tu sais, je n'aime pas ce surnom. Je ne me sens pas comme un enfant humain parmi les animaux sauvages.

- Voici comment! - Wagner a arqué un sourcil. - Si c'est le cas, nous mettons une croix sur Mowgli.

Il y était une pause maladroite. Les deux étaient gênés. Wagner est allé au senes. Bientôt de là, tiré du kérosène, son sifflement de primus.

Harry a regardé autour de la petite pièce. Le fer à repasser avec lit de peinture écaillé, la table de chevet, la chaise. La fenêtre s'est laissée glisser contre la clôture sombre et délabrée. À la tête du lit pendaient des planchers muraux. Sur la table de chevet se trouvait une lampe à pétrole. Au-dessus du lit, sur une feuille de papier à dessin ornée de belles lettres de mascara, il est écrit: «TOUS LES GENS SONT NÉS LIBRES ET ÉGAUX DANS SA DIGNITÉ ET SES LOIS. ILS SONT INTELLIGENTS ET CONSCIENTS ET DOIVENT RENCONTRER LES AUTRES DANS L'ESPRIT DE FRATERNITE».

Tandis que Harry approfondissait le sens fier de ces mots, se demandant s'ils pouvaient constituer un bon épigraphe pour un grand essai de littérature russe, Wagner est entré et a demandé:

- Quoi, vous vous demandez qui a dit ça?

- Les mots de qui? Belinsky? Chernyshevsky? Herzen? Quelqu'un des encyclopédistes français? Ou Chaadaev?

- Ne devine pas, mon frère. C'est ce que dit le premier article de la Déclaration générale des droits de l'homme. Il y a à peine cinq ans, adopté par l'Assemblée générale des Nations Unies.

- Est-ce une loi?

- Oui, la loi fondamentale de l'humanité.

- Au-dessus de la constitution stalinienne?

Wagner a fait la grimace.

- Selon les lois de la constitution stalinienne, nous sommes assis dans ce trou, sous le couvre-feu, sans passeport et sans droit de sortie. Il est temps que tu comprennes ça. Mais cette loi - Wagner a souligné l'inscription derrière le lit devrait être guidé par toute l'humanité. Et d'ici, au fait, nous sommes avec vous et tous les peuples soviétiques humiliés et pincés et devons danser. Compris?

- Pas vraiment. Et beaucoup de ces articles il y a dans cette... déclaration?

- Exactement trente. Et tout le monde ne bat pas le sourcil, mais l'œil. Je vous raconterai un article de plus, le quinzième: «CHAQUE

PERSONNE A UN DROIT À LA CITOYENNETÉ. PERSONNE NE PEUT ETRE PRIVE DE SA CITOYENNETÉ OU DE SES DROITS POUR CHANGER LA CITOYENNETÉ». Compris ? - Wagner s'est arrêté.

- Où est ta citoyenneté?! Tu te tiens dans ce Département de MI régional laissé tomber, éclaboussé et tu ne peux pas mendier pour un passeport. C'est tout ta citoyenneté et tes droits! Tu ne veux étudier et tu es entouré comme un loup. Tu dis que je suis un membre du Komsomol, mais en réalité, on te rappelle à chaque étape que tu n'es qu'un immigrant spécial privé de ses droits. Il est temps que tu réalisais que tu vis dans un pays faux et mensonger, dans un État policier inhumain.

Les yeux de Wagner sont devenus durs, ses joues gonflées, ses lèvres serrées. Harry se sentait mal à l'aise. Qu'est-ce qu'il dit?! Comment on peut le faire? Qui est-t-il, ce fou?!Ne sois pas effrayé, - a remarqué Wagner après une pause. – Je comprends: tu n'es pas encore mûr pour de tels jugements. Tu es dans le piège des vérités scolaires. Pas encore froissé, pas maudit. Je remarque que tu as eu de la chance d'avoir grandi dans un aul et d'avoir étudié dans une école kazakhe. Les kazakhs doivent être plus gentils, plus larges et plus inspirés. Et j'ai étudié par fragments dans l'école russe et, dès le début, j'étais un «fasciste», un «allemand», un «Fritz». Même les savants ne cachaient pas l'hostilité à mon égard, bien qu'il ait étudié avec diligence. Dans toute lèpre et astuces étaient prêts à me blâmer. Dans la classe j'étais envahi, crampe. Pendant les pauses, les lycéens se moquaient toujours de moi. Ils ont dit: «chevauchons les allemands.» Et moi, fatigué, plié dans trois morts, traîné bout à bout de shalopai arrogant le long du couloir sur mon dos.

En même temps, se moquant, ils me réfléchient: «Mais, mais... cheval allemand! Allons, porte-moi!» Et je m'avançai consciencieusement dans le couloir, personne ne me défendait, je ne le regrettai pas, les filles se mettaient à rire. J'ai senti une rancune dans ma poitrine et des larmes diaboliques coulaient sur mes joues. Et une fois que je n'ai pas toléré cela, j'ai jeté mon agresseur, je l'ai frappé à l'estomac pour qu'il se torde longtemps sur le sol et trois autres imbéciles se fracassaient le nez. Il montait dans toute l'école:

«Le fasciste est devenu fou!» Mais depuis lors, il n'y a plus eu de chasseurs pour me monter. Et j'ai compris: il faut être fort, ne laisser personne descendre et avoir toujours une longueur d'avance - à l'école, dans le sport, dans les jeux. Faites-le prendre avec vous. Si vous le pouvez, faites-vous une tête plus haute que les autres et faites-vous ce qu'il vous faut tous les jours - avec force, dextérité, entreprise, compétences et savoir. Donc, écraser, piétiner, écraser, frotter en poudre. La timidité, l'humilité, l'obéissance, la lâcheté et la désunion - le problème des membres de notre tribu avec vous. J'en suis convaincu à chaque fois au bureau du commandant. Ils se sont assis, se sont secoués, s'il vous plaît, servile, serpent et quelque inaction, écument, à leur convenance. Ainsi, on n'obtient jamais aucune justice. Tu périras en esclavage rapide.
Wagner, entendant la théière gargouillant sur le poêle, a sonné dans les couloirs, et Harry a réfléchi. Peut-être que Wagner a largement raison. Et il parle si fort, catégoriquement, qu'il est difficile de discuter avec lui. Il a certainement raison de dire que les colons spéciaux allemands sont trop soumis, timides, écoutés et craintifs. Harry l'a remarqué aussi. Et il sait par lui-même: timide, impuissant, incertain. Il est également vrai qu'il faut s'affirmer au quotidien, en tout. Il faut être respecté. Tous donc. Mais pour cela, cultiver en soi la force, la rage, le mal, l'esprit de rivalité, l'impertinence, vivre constamment dans un état méfiant, hérissé, pugnace, avec des poings serrés n'est guère possible et justifié. Où trouvez-vous tant de rage, d'audace, de pression? Combien de temps il suffit? Surtrainer, affaiblir, expirer prématurément. Tout le monde n'est pas, par nature, un rebelle, un bagarreur, un teaser, un tireur. Et à qui imposer leur volonté, devant qui prouver leur supériorité? Devant le même pauvre garçon, comment vas-tu? Tout le monde n'est pas autour de vos délinquants, tout le monde ne vous veut pas mal. Harry, par exemple, n'a pas de mauvaise volonté. Et il n'a jamais été offensé. Au contraire, il est plutôt un animal de compagnie aul. Il est traité avec gentillesse par les résidents d'aul. Non, Wagner, apparemment, quelque chose ne va toujours pas. Ou offensé, en colère. Mais c'est difficile de discuter avec lui, Harry n'est pas avec sa main. C'est à la fois un adulte et un

lettré, ses jugements sont indépendants et le russe est plus en harmonie que lui, Harry, diplômé de l'école kazakhe.
Wagner a apporté deux boulettes de pâte avec du fromage cottage sur un plateau et versa du thé dans des verres.
- Tellement fraternel, - il a suggéré. «Je vois: je suis fatigué, je suis pâle...
- Maintenant, je comprends très bien pourquoi tu étais là, sur leterrain, à frapper la balle si sérieusement, - dit Harry pensif.
- Était-ce visible? – a surpris Wagner.
Oh, tu as combattu comme un lion. Ce n'était pas un ballon, mais un boulet de canon!
- Ha ha ha! – a ri soudainement Wagner. - Bien noté. Sais-tu pourquoi j'étais si en colère? Dans l'équipe adverse, il y avait un policier qui, je suppose, m'a été affecté. Et un de plus - mon rival éternel aux échecs. Pour la deuxième année, j'ai pris la première place lors de compétitions régionales et ils l'envoient au tournoi régional car, au sommet, ils pensent que l'allemand ne devrait pas jouer aux échecs, encore moins aller aux champions. Eh bien, je voulais au moins un petit moyen de les caresser, de leur faire savoir... Cependant, ce n'est pas grave. Qui sont-ils ? Des soeurs, des pions, des six, des interprètes.
- Et comment vas-tu?
- Cas des coutures. Je pensais qu'après la mort de Moustache, le soulagement sera généralisé. Cependant, il n'y a pas encore de signe.
Je suis rentré à Omsk sans autorisation. Je voulais savoir s'il était possible d'entrer dans l'institut agricole au moins par correspondance.
Eh bien, et le bureau du commandant m'a attrapé par le col.
Le dernier soi-disant avertissement. La loi de la 48 ème année, disent-ils, n'est pas abrogée et nous suspendons facilement la servitude pénale pendant vingt ans. Je ne m'aime pas longtemps auprès des autorités. Ce n'est pas que je dise, j'agite mes droits, je ne reste pas en contact avec ceux-ci. Lui-même peu fiable, de même aussi avec les exilés je suis poursuivi. Ici, à Marinka, certains spécimens cérébraux font l'objet d'un compte spécial. Je suis ami avec eux. Ils m'éclairent progressivement. Ici, j'ai le sentiment que les organes

vigilants ont pris leur habitude et me tiennent sur un crochet. Alors ils s'efforcent de me pousser loin, mais je vais vous dire franchement: les changements sont en train de mûrir. Il est toujours impossible de garder tout le monde dans la peur. Toutes ces commandes vont s'effondrer. Effondrement! Et l'empire, d'ailleurs, s'effondrera. Vous verrez, nous vivrons!

Harry était silencieux. Les jugements catégoriques et passionnés de Wagner l'inquiètent et l'effrayent. Oui, et pas pour l'empire, j'avais maintenant mal à la tête, il y avait d'autres inquiétudes.

- Que devrais-je faire? - il a expiré déprimé.

- A toi? – a pensé Wagner. - Ne vous fâchez pas, mais vous n'irez pas loin avec des béquilles. Ils sont des poids sur leurs pieds. Peut-être guérir au début?

Harry a soupiré. Son visage pâle s'est assombri.

- Toute la vie peut aller en traitement... J'ai des os d'os.

En pause.

- Tu as raison: tu dois apprendre, - a acquis Wagner. - Et même tu seras plié dans un aul. David Pavlovich est un communiste. Laisse-le utiliser le livre rouge, vas où il le devrait. Peut-être qu'il fera une exception pour vous.

Tu obtiendras le certificat...

- Passeport, - a corrigé Harry.

- Tu en verra de passeport que de tes propres oreilles. Tu recevras un certificat temporaire - laisse David Pavlovich t'accompagner au comité régional du parti. Peut-être qu'il obtiendra la permission de partir pour Alma-Ata. Et puis quelle chance. Tu as l'avantage: malade, handicapé - peut regretter, et il est diplômé de l'école kazakh, peut-être plus de confiance. Presque kazakh, mais immigrant spécial.

Harry a froncé les sourcils. Les arguments de Wagner ont touché sa fierté, humiliés par sa franchise cynique.

- Ensuite, - a continué avec un ton de mentor dur Wagner. - Supposons que je sois à Alma-Ata. Où est la garantie que les institutions locales vous rencontreront à bras ouverts. Peu importe comment mal! Peux-tu nommer au moins un membre de notre tribu de l'après-guerre qui est entré à l'université? Pouvez vous?! C'est la même chose! Ils sont si vigilants qu'il est improbable qu'un immigrant spécial pénètre dans un établissement d'enseignement supérieur. Eh

bien, sauf dans les domaines pédagogique ou agricole. Et la grand-mère a dit en deux. De là la conclusion: oser, lutter, rêver, faire confiance au bien et se préparer au pire.
Son amère vérité Wagner n'a fait qu'aggraver une humeur déjà méchante. Il n'y avait aucune force ou argument à discuter. Harry se sentait pris au piège. Comme dans le dicton kazakh, tourne à gauche - le chariot tombera en morceaux, si tu tournes à droite, le taureau mourra.
La longue journée de juillet s'épuisait. Le soleil est lentement descendu à l'horizon. Les tournesols inclinaient humblement les têtes lourdes. Ça sentait la poussière, les herbes des prés. A partir d'Ichim on sentait l'humidité.
- Triste... triste..., - a murmuré Harry.
Wagner a commencé à disposer les livres de la grille. Harry a lu sur les couvertures: Leonid Leonov «Forêt russe»; «Le cas des pétrashevistes», volume trois; M.Rozental «Questions d'esthétique de Plekhanov» et épais, comme une valise, un gros livre «Brûleurs» de N.Shpanov. Harry n'en a lu aucune. Je n'imaginais même pas que de telles existent.
C'est devenu encore plus déprimant. Peut-être étudiant à l'école kazakhe, il ne lisait généralement pas ce qui était supposé être. Et, arrivé à Alma-Ata, il ne se déshonorera que devant les examinateurs et les pairs, diplômés des écoles urbaines...
À la fin, Wagner a sorti d'un petit livre minable dans une couverture sombre, a feuilleté des pages jaunes et fragiles et, élevant la voix, il a lu sérieusement:

Mon ami, mon frère, frère fatigué et souffrant,
Qui auriez-vous été, ne vous découragez pas:
Laissez le mensonge et le mal régner souverainement
Au-dessus de la terre lavée avec des larmes.
Que le saint idéal soit vaincu et souillé
Et le sang innocent coule:
«Crois, le temps viendra - et Baal périra,
Et l'amour reviendra sur terre!

La voix de Wagner tremblait étrangement, ses yeux brillaient, il a avalé convulsivement la gorge coincée.
- C'est qui ça? – a demandé Harry, surpris par le changement inattendu à Wagner.
- Nadson, - a répondu Wagner, se remettant de son enthousiasme. - Trouvé accidentellement dans la bibliothèque du district. Edition pré-révolutionnaire. On ne sait pas comment cela est arrivé ici Et a survécu. On peut voir qu'il reste quelqu'un parmi les exilés.
- Nadson... Nadson...- s'est dit Harry. - Je ne connais pas un tel poète, je l'ai entendu pour la première fois... Et quel genre de Baal est mort? Je ne sais rien...
Mais il ne voulait plus poser des questions sur n'importe quoi.
En disant au revoir à Wagner, Harry marchait abattu, tapotant ses béquilles, chez un ami, Reish, où il a passé la nuit tous ces jours agités dans la région.
«Que l'idéal sacré soit vaincu et souillé», - martèle monotonement la tête. «Qui que tu sois, ne sois pas affaibli...»
Demain dans la matinée, il a fallu languir de nouveau devant la fenêtre haineuse de l'administration de district du ministère de l'Intérieur.
Il l'attendait le matin dans le parc du district, adjacent au club, même s'il savait qu'avant le déjeuner, ce ne serait probablement pas le cas. Il y a une semaine, ils ont accepté de se rencontrer ici avant une courte - comme il leur semblait - séparation. Etant maintenant dans des zones différentes des deux côtés d'Esil, à une distance de cinquante kilomètres, ils ne pouvaient atteindre le centre régional que de différentes manières et, très probablement, à des moments différents. Désormais, ils ne pourraient être ensemble à Alma-Ata que si, bien sûr, les deux allaient à l'institut, qui, cependant, ne faisait aucun doute.
Dans l'impatience, il perdit encore et encore tous les détails de la réunion à venir, pensait aux mots qu'il dirait dans les premières minutes, écoutait mentalement ses réponses, sentait le corps trembler du petit doigt lui-même, vivement, comment ils vont s'asseoir, se serrer les uns contre les autres, craignant de bouger, à l'ombre sous les

acacias, excités, heureux, comme elle avec sa voix ivre profonde et thoracique, tout comme son âme épuisée enveloppe son doux dope, répondra à ses discours tendres, comment elle va rire nez frémissant mignon la chair de poule et les coins des lèvres charnues Oh, combien d'événements se sont déroulés cette semaine, combien doivent-ils se raconter en détail! Ensuite... alors il l'a attiré avec persistance vers lui, ils se coucheront sur une fourmi maladive sous un acacia qui se propage, éprouvant une joie fatigable résultant de petites attentions mutuelles et de caresses non collantes. Il caressera ses yeux chauds, touchera doucement ses joues sombres, crispées, lui murmurait: «Bagish... douce... unique... désirée... aux yeux noirs ma joie...», Il touche un peu les taupes sur le cou, près de l'oreille droite, se sentant ravi car elle s'arrête, retient son souffle, et les pupilles noires de ses grands yeux de chameau se dilatent étrangement, comme si elles attendaient un miracle. Sa tête est retroussée, une faiblesse inconnue va frapper le ventre, les jambes et, comme par hasard, il se touche les genoux, lui caresse la peau douce, soyeuse et froide, de plus en plus haut, et elle ne repousse pas à la hâte sa main gourmande, redresse l'ourlet, regarde autour de lui avec crainte et commence à se hâtivement de se redresser, de tirer, de se tordre et de se tresser, de la goudron. "Bagish... Ba-gisha... Bagheera," il babillait comme une blessure, et elle fronçant son front propre, déplaçant des sourcils noirs et croissants sur le pont de son nez, expirait d'une voix grave: «Harry, qu'est-ce qui ne va pas avec toi? Ne boldy sagan, Harriym-aou?! .."

Le soleil approchait lentement de son zénith. La brume de juillet a densément enveloppé le centre du district de Somlevshiy. Autour c'était désert. Dans le parc (je suis aussi un parc: une friche ordinaire encombrée avec quelques trembles rabougri, un talnik et des acacias pauvres, avec un stand misérable et minable, où ils vendent parfois du jus ou du kvas, et des stands tremblants avec des appels depuis longtemps fanés et des signes de trash) dirigé par un bouc barbu minable, arrogant et arrogant les yeux impudents et bombés.

Harry était fatigué d'attendre, épuisé. Il avait déjà commencé à surmonter sa peur: et si Bagheera ne venait pas aujourd'hui, on ne sait jamais... Soudain, elle n'aurait pas le temps de regarder ici dans le

parc. Ou dans la confusion, j'ai oublié l'endroit. Ils disent: la mémoire de mémoire est courte. Ou peut-être qu'elle était déjà là alors qu'il se rendait dans Département de MI régional? ..

Il n'a pas trouvé de place pour lui-même. Flâné dans le club, piétiné près du stand, il a regardé la route déserte, et une chèvre effrontée avec une barbe hautaine le regardait de plus en plus souvent avec suspicion et hostilité évidentes. «Et vous êtes quoi, chèvre-zel, vous êtes tous là?! – il a demandé silencieusement, poussant les cornes joyeusement. «Voulez-vous partir!...» Mais il a plissé les yeux avec inquiétude devant les béquilles de Harry.

Elle est apparue de manière inattendue, comme un rayon de soleil derrière les nuages un jour de pluie. Il ne l'avait pas encore vue, mais il était effrayé de tout son être: elle était là. Ici. Près! La charrette, emballée avec un cheval, s'est arrêtée à proximité, aux portes mêmes du parc, et après quelques instants, il a entendu ses pas légers et confiants. Son cœur battait la chamade. Il a sauté à sa rencontre, mais il a immédiatement réfléchi: il ne voulait pas, il n'aurait pas dû prendre les yeux de ceux qui étaient assis sur la charrette, et ils étaient deux - un jeune homme coiffé d'un chapeau et une fille coiffée d'une casquette. Bagheera marchait le long du chemin central semé de sable et y voyait une nouvelle robe imprimée, un foulard brillant autour du cou, des tresses épaisses et tendues sur sa poitrine, tremblant comme si elle était vivante, au rythme d'une démarche. Elle marchait si vite, comme si elle savait exactement où il était. Il se pressa dans un buisson, ferma les yeux, essayant de calmer sa respiration, prétendant qu'il somnolait par hasard.

- Ah... tu te caches de moi, - elle dit d'une voix grave et profonde et ses yeux noirs et humides. - Je t'ai encore trouvé!

Et elle a ri bruyamment, comme une fille. Puis elle s'est retournée rapidement vers l'endroit où s'était arrêté le ravitaillement avec deux satellites et, ayant décidé qu'ils ne seraient pas visibles d'ici, elle s'agenouillait et s'appuyait facilement contre elle, aspergée d'une odeur fugace, familière et désirable.

Il s'est accroché à elle, oubliant tout pour un moment. Toutes les phrases soigneusement préparées et soigneusement réfléchies sont

disparues immédiatement et, respirant goulûment son odeur, mélangées aux odeurs d'herbes des steppes, de vent et de soleil, ne murmuraient que par intermittence: «Bagish... Bagheera... Ma Bagisha...»

- Quoi, je te manqueais, non? - Elle a ri, les yeux brillants.

Il avait rougi de ses poumons, de petits gestes rapides, l'admirait, frais, sombre, coriace, hochait la tête involontairement sur le décolleté de la robe, repérant une tendre bande de seins qui montaient en flèche.

Il fermait les yeux, cherchant avec ses lèvres cet endroit chéri sur le cou, sous l'oreille, où une minuscule taupe s'assombrissait.

- Eh bien, dis-moi... dis-moi... tu m'as manqué? Elle insistait en battant des narines.

- Et comment! - Il a admis d'une voix cassée.

- C'est pareil! Elle a crié en riant. Ses paumes chaudes et fermes lui caressaient les épaules, les joues et les cheveux. - Un truc perdu comme ça!

- C'est de la mélancolie... pour toi...- il a murmuré.

- Pauvre... pauvre Medjnoun,...- sa voix est devenue rauque, rauque, ses pupilles dilatées, elle gênait maladroitement, leva la tête contre sa poitrine, provoquant l'étouffement de la chaleur et du bonheur de Harry.

Il était tendu de partout, les mains frottant frénétiquement autour de son corps chaud et élastique, il est tombé sur le côté et l'entraînait jusqu'à la veste qui était étendue sous elle.

- Ba-a-aghe-e-e-era! - Une voix d'homme a appelé du wagon.

- Nous y allons, Bagheera...- a fait l'écho de l'étranger.

- Qui sont ils?! – a demandé Harry avec contrariété. Bagheera a répondu à contrecœur, avec indifférence:

- Les havitants d'aul. Ils ont proposé de m'accompagner.

- Où?

- Pour aller en ville! Avant la niveleuse, et là je vais arriver à Kyzyl-zhar voiture passante...

- Regarde comment! - Une voix tombée, - a dit Harry. - C'est pourquoi tu es si heureuse...

Pour une raison quelconque, il pensait que Bagheera retournerait à son Baluan et seulement une semaine plus tard, il irait à Kyzyl-zhar pour prendre le train, et Harry espérait secrètement que pendant ce temps, il pourrait peut-être se dégager, s'installer et avoir du temps de la rejoindre, mais il s'avère que...

- Ben oui! - a confirmé Bagheera. - J'ai déjà rassemblé. Donc je suis pressé. Dans Kyzyl-zhar, ils m'attendent déjà.

- Qui?

- Zeynet, Eslyamgari, Beisen.

- Voilà, comment... – a répéta encore Harry, et ses lèvres tremblèrent comme un enfant offensé.

- Que fais-tu? - Bagheera était alarmé. - Qu'est-ce qui est contrarié, excentrique? Tu obtiendras un passeport et nous rattraperas.

Il s'est immédiatement fané, est sorti. «C'est comment ... c'est comment...» - il se répétait, se sentant comme s'il tombait dans l'abîme. - Elle me quitte... part. Elle est déjà tout là, à Alma-Ata, dans cette ville fabuleuse, entre amis, excitée, heureuse et je suis ici, toujours ici, dans ce centre de district poussiéreux et misérable, seule, seule... du troupeau... Sayak solitaire paissant dans la steppe du désert même...» Il était prêt à pleurer de contrariété devant sa malchance, de ressentiment, de jalousie, qui sait quoi et à qui. Il lui sembla que tout le monde l'abandonnait à la fois, le trahissait, tout le monde se régalait de son bonheur et personne ne se souciait de ses chagrins.

Bagheera, attrapant son humeur, est également devenu triste. Elle s'était assise, a étendu ses bras autour de ses genoux, a redressé l'ourlet, l'air coupable, pitoyable.

- S'il te plaît, Harry, ne sois pas fâché... Koysanchy endi

Tu es fort, - ses yeux étaient mouillés. La voix est devenue faible, sourde. - Dis-moi quel est le problème? Pourquoi ne vous donne toujours pas de passeport? Tout le monde a déjà reçu!

Il l'a regardé dans les yeux et a réalisé qu'elle ne comprenait vraiment rien. Que pouvait-il lui répondre? La fille du chef d'aul comprendra-t-elle son calvaire? Comment peut-elle expliquer qu'il est pas par sa volonté - pas comme tout le monde, simplement parce

qu'il a réussi à devenir un immigrant spécial? Qu'y a-t-il sur un compte spécial, donc dans un autre département? Et même s'il est souvent pris dans son village, il est toujours Harry, pas Karibay, et Walter, pas Baltyrbayev.

Et comment peut-il dire à cette fille sereine qui est en proie à un vieux rêve d'une nouvelle vie? Et pourquoi devrait-il parler envers Bagheera, pourquoi la faire pleurer en vain?

- Je ne suis pas aussi rapide, aussi intelligent que toi...- il a souri de toutes ses forces et a appuyé sa joue sur sa joue.

Elle a ri, a arrêtv de froncer les sourcils, a passé une paume brûlante sur sa poitrine.

- Ba-ghe-eera-ah! - l'homme puissant a de nouveau été entendu la voix d'une charrette près de l'entrée du parc. - Dépêche-toi! Nous sommes en retard!

- Qui est ce faraud dans le chapeau? – a demandé Harry avec irritation.

- J'ai dit la même chose: l'habitant d'aul. Et pas faraud.

- Pourquoi cries-tu comme... une subordonnée?

- Très loin parent. Il prend ses soins.

- Oh, tu a aussi trouvé un bienfaiteur!

- Ba-ghe-eera-a! - La voix du mec au chapeau a levé encore plus brusquement.

- Oh, on m'appelle... - elle a été surprise. - Je vais y aller, il est temps...

Je t'attends, Harry. Envoie-moi un télégramme. On te rencontrera à la gare. Saou-bol!..

Elle s'est accrochée à nouveau à lui, a embrassé sa joue et a voulu sauter, mais il l'enveloppa d'une épaisse tresse sur son bras.

- Je ne te laisserai pas partir!

- Ne le fais pas, Harry... qui dérange... Attend.

- Jiberbeinmin... Je ne te laisserai pas partir!

- Comme un monstre!- elle était confuse, remarquant comment il est devenu pâle. - Laisse-moi partir. Dans l'aul ils vont voir...

Ouyat bolady. J'ai honte. Et donc déjà dans le village en train de parler.

- A propos de quoi?
- Tu le connais... - Elle a levé de nouveau les sourcils et a plissé le front. - Laisse-moi, Harry... S'il te plaît.
Il a libéré sa faux. Elle s'est levée rapidement, s'est secouée, a redressé sa robe.
- D'accord, Bagysh... Et il n'était pas possible de parler... Jolch bol syn. Bon voyage! N'oublie pas pauvre Harry...
- Je n'oublierai pas... Tu ne partiras pas?
- Comment vais-je montrer à vos habitants d'aul sous cette forme? Pardonnezmoi. Je ne peux pas.
Elle l'a regardé longtemps avec des yeux gelés et tristes. Ses lèvres tremblaient.
- Eh bien, je suis partie. Ne t'inquiète pas, Harry... je t'attendrai. Et, scintillant au bas d'une robe colorée en chintz, elle se retirait aussi facilement et rapidement le long de la rivière de sable jusqu'à la sortie du parc, où ils attendaient avec impatience.
Et tout est sorti à la fois. Impitoyable enfer, comme avant, l'été de juillet. Des papillons volaient au-dessus des acacias. Les sauterelles étaient enrouées dans l'herbe. Le bouc barbu a piqué pensivement un autre buisson de saule.
Dans le désert, au centre du district, des tornades de courses ont éclaté, soulevant la poussière dans une colonne. Les rares passants se sont dépêchés quelque part. Du côté du pont qui enjambait Esil, arrivaient les fous de voitures. Mais tout cela n'avait aucun sens.
Harry est resté assis pendant un long moment, dévasté, indifférent, sous l'acacia, regardant fixement dans le vide, et il ne voulait plus rien.
Il avait mal à la poitrine. Se serrant la main. Sa tête cerclait. Il sentait que du sang coulait de son nez. C'est arrivé si souvent.
Il ne savait pas combien de temps s'était passé. Il a pensé mollement: Bagheera avait probablement déjà atteint la niveleuse et apparemment attrapé une voiture qui passait. Avant le coucher du soleil, elle peut se rendre à Kyzyl-zhar.
Il s'est forcé à se lever et à se traîner vers le Département de MI de la région.
- Eh bien, où est-ce que tu disparais?! - a dit grognement

la tête rose du bureau des passeports. - Votre document est prêt. Signe et obtiens.

Harry, sans regarder, a signé dans un livre, a pris une paume pliée de moitié, une feuille de papier rugueuse à quatre côtés. La fenêtre du bureau des passeports s'est ferm Grognement devant son nez.

Sentant une faiblesse dans ses jambes, il s'est assis sur le banc, a appuy Grognement ses béquilles contre le mur, a parcouru rapidement le document tant attendu. Harry s'est mis soudain à frissonner. «Carte d'identité temporaire... délivrée... au greffier-revendeur pour une période de trois mois...» - il a lu avec fièvre et est tombé sur des entrées dans la colonne «Notes spéciales» à la quatrième page. Il a lu cette encre grasse et noire soigneusement enregistrée et corrigée par l'enregistrement et a senti comme tout mourait en lui à la fois. Il a lu et relu cette ligne, comme s'il était incapable de percer son sens caché et craignant que le département de police en ruine soit maintenant dans le couloir, tomberait du banc dans l'abîme noir.

Les lèvres sèches, il a murmuré une entrée dans son document, comme une sentence de mort. «Il est autorisé à vivre uniquement dans le district d'Oktyabrsky.» Sans réfléchir, il s'est précipité à la fenêtre, a frappé résolument.

- Quoi? - a demandé le patron.

- C'est... c'est... c'est un passeport?! - La voix de Harry semblait en bois, c'est étrange qu'il ait été surpris.

- Oui... vous avez un tel passeport, - a dit froidement le patron, s'appuyant sur le mot «vous».

- Mais qu'est-ce que cela signifie: «seulement dans le district d'Oktyabrsky?!»

- Alors ça devrait l'être.

- Qui est censé le faire?

- Par la loi.

- Mais où suis-je avec ce... passeport ? Que devrais-je faire? - La voix de Harry s'est brisée, s'est arrêtée net, étouffée par le désespoir qui lui montait à la gorge.

- Je ne sais pas...

- Mais je ne vais nulle part avec un tel bout de papier. Alors?

- Pourquoi ? Dans le district - s'il vous plaît.
- Mais je veux apprendre! Pour aller à Alma-Ata!
- Pour cela, vous avez besoin d'un permis spécial.
- De qui?
- Du commandant.
- Comment?!
- Ecris une déclaration. Justifie. Sur la base d'une identité temporaire on peut délivrer un permis.
- A qui la déclaration?
- Au capitaine Sinichkin. C'est l'ordre. Et si tu as un appel, tu peux avoir un permis.
- Appeler? Quel autre appel?
- De l'institut où tu as décidé d'aller.
- Comment ça va
- Un tel ordre!
- Eh bien, qui va m'appeler sans permission? Pensez seulement!
- Ce n'est pas ma préoccupation.

Harry a réalisé que tous ses espoirs et ses rêves s'étaient effondrés. Ils se sont effondrés aussitôt et finalement dans le couloir sombre du quartier haineux du Département de MI régional.

Que faire? Qui consulter?

Le sang sortait du nez, comme toujours, de façon inattendue. Alors qu'il saignait, il s'est barbouillé les mains et le mouchoir. Pensant mal, il a juste au cas où écrit une déclaration adressée au capitaine commandant Sinichkin avec une demande de lui délivrer la permission de partir sur la base d'une pétition personnelle et d'un certificat temporaire.

Epuisé, tué, il est rentré à l'aul avec le porte-carburant le meme jour.

VI

Il n'y avait pas d'appel. De nulle part. Bien que pleurer.

David Pavlovich, incapable de regarder la torture du beau-frère du beau-frère, a appelé tous les jours deux ou trois fois au bureau du

commandant de district, envoyant des télégrammes aux commissions réceptrices des instituts d'Alma-Ata, Karaganda, Kyzyl-zhar et dans l'attente d'au moins certaines nouvelles étaient nerveuses, mais toutes en vain.

Dans le bureau du commandant, ils en ont donné une: «Nous donnerons la permission s'il y a un appel de l'institut.»

Les instituts ont répondu: «La passation des examens d'entrée est autorisée avec l'autorisation du Ministère de l'Intérieur». Parfois, ils ont fait une réserve: «Si vous êtes citoyen de l'URSS».

Ivan hochait la tête à Peter, et Peter - à Ivan.

Le cercle ensorcelé. Essayez de le casser!

Du bureau du légendaire Clément Yefremovich Voroshilov, une réponse est venue: «En Union soviétique, tous les citoyens sont égaux. Et les raisons d'entrer dans les universités sont communes.»

Peut-être égaux, mais à des degrés divers.

Égale en inégalité, a pensé Harry avec malveillance.

Entre-temps, le premier août est arrivé - le début des examens d'admission dans toutes les universités.

Harry ne trouvait pas de place dans l'aul distant. Il a cagoulé son chapeau à larges bords, mis un imperméable blanc comme un macintosh sur ses épaules, de sorte que les béquilles ne soient pas particulièrement visibles, frongantes et détachées, il a jeté dans les rues vides, est allé à l'école, le Soviet du village, le kolkhoz et encore partait à la maison.

Il s'est senti tombé du chariot.. Ou du temps.

Il n'était besoin de personne. La carriole a perdu la roue.

«Il deviendra fou», - a murmuré Olkie avec enthousiasme la nuit à son mari. - Ne mange, ne boit. Penché. Inquiet. Bien, fais quelque chose. Tu es membre du parti. N'y a-t-il pas de justice?!

La justice n'était pas. Et il n'y avait pas moyen de sortir.

La gigantesque Zhumin Sabit, orphelin d'aul, est revenu quelque part dans l'uniforme de ses soldats et a lancé la rumeur selon laquelle un nouvel institut allait être ouvert à Karaganda - soit minier et de fonderie, soit polytechnique, dont personne ne sait encore rien; sans concurrence, il est logique d'y aller et de tenter la chance. «Si tu

veux, nous irons ensemble», - a tenté Harry. «Tu passeras les examens quelque part.»
Le cas est douteux, mais il a inspiré l'espoir.
Pire encore, lorsque vous êtes en retard sur vos nomades.
Néanmoins, cela grogne le chagrin d'un camp abandonné.
- Écoute, - a déclaré David Pavlovich. -Raisonnons raisonnablement. Il y a des situations où une personne est impuissante. Temporairement. Vient juste la série de défaites. Tout tombe des mains. Bien éclater. Dans de tels cas, il est raisonnable d'attendre. Puis tout se règle soudainement. Mon conseil: attendre un an. Je te procurerai un billet pour Yalta, pour un dispensaire pour la tuberculose. Le medécin de la région a promis. Tu pourras guérir, lancer des béquilles, devenir plus fort et l'année prochaine, tu feras ce que tu veux.
Et David Pavlovich a regardé le beau-frère avec des yeux bleu pâle confus.
Harry ne voyait pas confiance dans ses yeux. Et la philosophie des rayures du succès et de l'échec n'a pas convaincu. Et il ne voulait pas être traité, mais étudier.
Et David Pavlovich, un homme respectueux des lois et timide devant le pouvoir d'un amoureux, a décidé de faire un pas qui lui était presque donné. Il est sorti et Harry obtint la permission d'aller au Département de MI régional pendant trois jours pour partir pour Kyzyl-zhar pour une affaire personnelle urgente et se rendit au centre régional du transporteur de grains. Il a imaginé de venir au comité régional du parti: tout à coup, ils ont pris position et répondu à sa prière. Il a probablement servi à respecter sa demande une fois.
On était à peine arrivés à Yavlenka, à mi-chemin de la ville, alors que les nuages obscurcissaient le ciel et chargés d'une pluie froide et ennuyeuse. C'était incompréhensible: tous ces jours, le temps était clair et il n'y avait aucune trace de mauvais temps. «Quels malchanceux nous sommes!» - David Pavlovich a incliné, se harcelant avec son beau-frère avec un auvent en toile sur le corps d'un camion.
Harry était silencieux. Il savait: il n'avait pas de chance.

Après deux douzaines de kilomètres, le conducteur est sorti de la niveleuse et s'est retrouvé bloqué sur une route de campagne dans la steppe.
La pluie a tambouriné sans relâche. Le ciel était sans lumière.
On a passé la nuit à fouiller dans une botte de foin, non loin de l'ibbité, qui s'était transformée en un gâchis dense.
Le chauffeur, de façon noire, réprimandait à la fois les voyageurs malchanceux et le mauvais temps, le nag-lard et le seigneur lui-même, avec son office céleste.
David Pavlovich a froncé les sourcils, le visage gris, silencieux.
Harry se sentait coupable et était prêt à être autorisé. Tant de problèmes qu'il a donnés aux gens... La jambe souffrait. Les béquilles sont profondément attachées dans un sol noir collant. Il voulait jurer comme un chauffeur. Mais Harry sur ce point était faible. Et David Pavlovich n'avait pas l'habitude de la mauvaise langue. Parfois, seule «Tsum Toyfel allee»! a été éclaté.
De gros nuages, comme des glaces pendant la crue, flottaient à contrecœur au-dessus de la tête, dégouttant.
Le soleil semblait disparaître à jamais.
Nous sommes arrivés à Kyzyl-zhar avec des épreuves le troisième jour, affamés, trempés et stupéfaits.
La ville fronçait les sourcils, se hérissait de poils, s'humidifiant jusqu'au dernier rondin et brique.
De rares piétons ont eu du mal à surmonter les vilaines flaques d'eau bouillonnantes dans les rues floues.
Harry, avec ses dernières forces, tenant ses béquilles, comme des pieds de vache sur la glace, glissant sous les aisselles de ses béquilles, était traîné derrière l'intrépide et infatigable David Pavlovich.
Toute la journée passait d'un bâtiment à l'autre. Pendant longtemps, nous avons langui dans des corridors de moisi et de brise. Aux portes hautes, Harry était malade, son cœur bondait hors de sa poitrine. À chaque nouvelle porte, il commençait à marteler frénétiquement, et le visage était couvert d'une petite transpiration.

David Pavlovich a parcouru les placards avec un air maudit, gribouillant les déclarations, les pétitions, les explications et remerciant sans cesse quelqu'un. Son dos s'affaissait de plus en plus, sa tête s'affaissait de plus en plus bas, la chaume sur ses joues devenait de plus en plus perceptible, sa voix enrouée.

Harry se sentait désolé pour son beau-frère. On peut voir, demander – c'est une gene, une punition pour lui.

A cause des noms d'institutions – Service régional de la santé publique, Union professionnelle, Bureau régional du commandant, Comité régional du parti – la tête de Harry étourdait. Pour lui c'était nouveau.

- Tout semble bien se passer, - a déclaré David Pavlovich à la fin d'une journée bien remplie, en sortant de la pièce voisine. - Allons à la gare. Demain, tu iras à Karaganda.

Harry ne ressentait pas de joie. Il voulait déjà retourner à l'aul.

Le train est parti pour Karaganda à l'aube. Harry à moitié endormi, surmonté par la fatigue et la douleur à la jambe, est monté d'une manière ou d'une autre sur la deuxième étagère d'un compartiment fermé, mit des béquilles sous le matelas, a attaché un sac de campagne avec des documents et un sac, des sacs et des chiffons à la niche à la tête et a regardé avec peur. Tout était inhabituel. Et la voiture n'était pas semblable à cette marchandise avec une minuscule fenêtre barrée presque au plafond même où il avait été transporté de la région de Volga au Kazakhstan. C'était il y a longtemps, il y a douze ans, mais ce train de marchandises s'est écrasé pour toujours.

La locomotive a rugi mal, divisant la stupeur endormie et immobile. Les voitures se contractaient, comme si elles étaient effrayées. David Pavlovich a étreigné convulsivement Harry, a pressé sa joue hérissée contre sa joue, a tapoté agréablement le dos, l'épaule, ses yeux fatigués sont devenus humides soudainement. La pitié a coupé le coeur de Harry. Il a essayé de dire au revoir, quelque chose de bien et d'inoubliable, mais ne voulait pas frissonner. David Pavlovich, trébuchant avec ses longues jambes, s'est précipité vers la sortie. La voiture a tressauté à nouveau, les roues ont défilé à contrecoeur environ trois fois, puis elles ont commencé à cogner, elles ont

commencé à appuyer sur tous les boycars avec plus de confiance: Ka-ra-gan-da, Ka-ra-gan-da...
Une station triste naviguait devant des bâtiments mouillés et ternes, de rares visages confus.
Il était assombri aux yeux de Harry.
Dans une voiture encombrée, il se sentait seul, comme dans une forêt.
«Probablement, j'ai dit les mots stupides,» - il a pensé amèrement.
- Je dois être fatigué de toute ma maladie, de mon impuissance, de ma stupidité et même de mes caprices.» Peut-être, en fait, il est plus raisonnable de supporter le fait qu'il est un perdant, qu'il ne se laisse pas aller à son destin, qu'il n'était pas destiné à ce qui est disponible pour les autres si facilement et simplement? Peut-être que c'est son lot? La vérité est que, avec des béquilles, vous ne pouvez pas aller loin. La santé n'est pas et ne le sera jamais. Cela signifie qu'il est probablement nécessaire de plier les ailes, de s'adapter, de se faire clouer à l'aul et de se trouver un peu une application. Trouver un emploi, par exemple, en tant que bibliothécaire, comptable, secrétaire, assistant de laboratoire dans une école. Et résolument se débarrasser de toutes les illusions. Ne pas se tromper. Eh bien... les autres peuvent, et lui - non. C'est toute la sagesse...
Il se sentait désolé pour lui-même, David Pavlovich, Olkie, des soeurs inutiles, des frères incapables de se sortir du besoin. Il a rappelé la maison, l'aul, ses habitants, et il est devenu de plus en plus convaincu que c'est seulement là qu'il se perçoit encore comme un homme. Seulement là, parmi ses pairs, il représente probablement quelque chose, et en dehors de l'aul, il n'est personne, bungler, confusion, stupide. Beaucoup de ses pairs, à propos desquels, il est arrivé, ont été ridiculisés par tous ceux qui ne sont pas paresseux, en fait plus chanceux et viables. Ils sont en bonne santé, ne tourmentent pas, ne se tourmentent pas en vain... et... et, ce qui est le plus important, ne relèvent pas du bureau du commandant. Heureusement, ce ne sont pas des colons spéciaux.
«Quelque chose ne va pas, pas si, pas si», - l'esprit était persistant.

«Pas si, pas si, pas si...», - résonnait monotonement la roue de la voiture.
Sur les étagères inférieures, assis de part et d'autre des deux côtés et posant une valise minable sur les genoux, quatre types coupés de manière désintéressée en cartes. Ils étaient tellement emportés qu'ils n'ont remarqué rien. Ils criaient, rigolant, mutuellement intimidés, marchaient et maudisaient joliment. Ils ont joué au «point», puis «imbécile», puis «soixante-six».
De temps en temps, sur la même petite valise, la recouvraient d'un journal, ils mangeaient: ils écrasaient des baursaks rosés, rôtis sur de la graisse de mouton, enroulés de boucles et d'irimschik, avec une cuillère, ont mangé du buerre doré dans l'estomac de la vache, lavé à l'eau bouillante, a éclaté de satisfaction, à voix haute, et a été pris pour des cartes.
En dehors de la portière la steppe kazakhe luxueuse passait. L'étendue bleue s'est confondue avec la brume bleue d'un horizon. Harry, couché sur le ventre, regardait avec délice l'immensité de la distance. La steppe, défilant les flancs de pysh et la croupe escarpée jusqu'au doux soleil, était tendre. Le vent doux de Sary-Arkin l'a soufflé, murmuré, caressé sa puissante poitrine de satin. Il semblait que la steppe le absorbait tout entier, Harry, anxiété, douleur, soins, pensées, guéri de l'âme, réconforté; le petit «moi» insignifiant a semblé s'y dissoudre, se volatiliser. Cela a toujours soulevé la pensée: qui es-tu dans ce monde? Sur quoi tu te précipite avec ton chagrin mondial? Drôle. Je suis illimité, éternel. Je suis comme un océan. Et vous - un grain de sable, un peu petit, personne.
«Donc... donc... donc ..», - confirmaient les roues, coupant le bleu de l'espace.
«Regardez, regardez, balam[57]», - a dit doucement
un beau vieux kazakh bien soigné. Sa petite barbe frissonnait, ses yeux enfoncés regardaient avec vigilance et ténacité. Petit-fils un garçon de huit ans, a regardé par la fenêtre, aplatissant son nez et a ouvert grand la bouche.

---

[57] *Балам - mon garçon, mon fils (kaz.).*

- Ceci est le pays béni de Kokche. Regarde l'horizon bleu dans la brume de la montagne. Bientôt, vous verrez Burabay, chanté dans les chansons. Oh, quelle beauté! Oh, joie!

Admirant la steppe, gênée par les piquets en bouleau et écoutant la conversation silencieuse entre le vieil homme et son petit-fils, Harry se souvint des descriptions de Burabyi, Ok-jetpes, Syrymbet dans le célèbre roman kazakh de l'écrivain très populaire, des chansons des bardes de la steppe Akhan-sere et Birzhan-sala et s'est tranquillement distrait de la tourmente intérieure, parfois égaré et semblait même ne pas se rappeler où il allait et pourquoi.

Tout son être capturé a inondé l'étendue bleue de la steppe.

Le vieil homme lui a jeté un rapide coup d'œil trois fois et a demandé soudainement en russe:

- Euh, où vas-tu, mon garçon?

- Okrouga bara jatyrmyn, kariya[58], - a répondu Harry en kazakh.

- Eh, berekeldi!! - a répondu le vieil homme. -Tu parles proprement kazakh.

- Non aksakal... - Et après réflexion, Harry a décidé de plaisanter.

- Kdzakpyz goy[59].

- Oh? - surpris le vieil homme. – Ne deidi?[60] Quel genre?

- Atygay.

Le vieil homme était confus et les joueurs ont ri.

- Nous connaissons de tels atygays et kereyans. Donc, Nemys.

Dans notre région également, beaucoup d'allemands facilement parlent kazakh. Et savent les rituels kazakhs mieux que les kazakhs.

- Berekeldi! - à nouveau le vieil homme a tressailli avec une courte barbe. - Longue vie, mon fils! Et c'est vrai: parmi les habitants de l'Atygai, de Karaul, on trouve beaucoup de roux. On peut le voir et tu en fais partie.

- Pourquoi, zamandas, tu es collé à ston étagère? Tu pourrais descendre - briser tes os, - a suggéré l'un des joueurs.

---

[58] *Je vais étudier, mon vieux (kaz.).*

[59] *Oui, nous sommes les kazakhs (kaz.).*

[60] *Qu'est-ce qu'il dit?! (kaz.).*

- Alors, alors, - a dit Harry.
Il n'avait aucune idée de comment il descendrait de la deuxième étagère avec des béquilles. Il s'attachait.
- Tu veux boire? - Et un gars au crâne rasé bronzé comme un petit garçon, lui a donné une chope de limonade.
Harry l'a drainé d'un coup et a senti le soulagement.
- Est-ce, ata, toujours région de Kokchetau? – a demandé le petit-fils à son grand-père.
- Oui, le nôtre, balam, de Kokchetau. La région d'Akmolinsk va bientôt commencer.
- Et ensuite?
- Ensuite – celle de Karaganda.
- La même?
- Non, - le vieil homme a fit claquer sa langue. - D'où ça vient?! Il n'y a pas de meilleure région de Kokchetau! Pas comme ça.
À une table près de l'étagère latérale, un couple de personnes âgées silencieux était assis l'un contre l'autre. Dans toute leur apparence, leurs gestes, leurs manières et leurs tournures, il y avait quelque chose de subtilement proche, familier. Ils ont immédiatement attiré l'attention de Harry. Tous deux étaient concentrés, exceptionnellement soignés, comme s'ils avaient peur de quelque chose à jamais, regardaient autour d'eux avec agonie, essayaient de passer inaperçus, comme s'ils étaient prêts à rester immobiles, calmes, comme un escargot, dissolver, fondre, mélanger avec leur propre ombre. Leurs lourdes mains rouges se posaient sur la table et, il semblait, languissaient de paresse. De sous un chapeau de paille, les hommes ont sorti une mèche de cheveux gris; un fort cou de bronze était froissé; La figure sèche et nerveuse trahissait le travailleur qui ne se plaignait pas. La femme était dodue, douce, toute simple, la tristesse se figeait dans ses yeux, sa tête était attachée avec un foulard coloré. À leurs pieds, sous la table, deux sacs lourds empilés. De leur choucroute, lait, pâtisserie. Un homme avec un air de détachement a regardé dans l'espace, a joué avec des pseudos. De temps en temps, la femme soupira et dit deux fois de suite en disant: «Ach, ja...» «Les allemands», - a deviné Harry.

Cela l'a frappé. Pendant toutes ces années, sauf ses frères David Pavlovich et Wagner de Marinka, il n'a pas rencontré pas un seul allemand, bien qu'il sût qu'ils se trouvaient au Kazakhstan, presque dans chaque village d'aul, un sou par douzaine. Il s'avère qu'ils ont réussi à vivre discrètement, dissimulés comme des souris.

Harry a jetv un coup d'œil au vieux couple allemand, notant qu'il était exactement le même que ses proches à Mannheim avant l'expulsion. Apparemment, ceux-ci provenaient également des allemands-bauers de la Volga.

Le mari et la femme n'ont pas dit un mot depuis le début, ils ont promis le silence. Seulement quand ils traversaient Kokchetau, la femme a dit tout à coup:

- «Wollen vielleicht auch etwas essen?[61]

- D'accord, - a grommelé l'homme en réponse.

«Exactement. Les allemands de notre région», - a passait dans l'esprit de Harry, et pour une raison quelconque, son cœur a cligné joyeusement.

La femme a sorti un sac de toile blanche du sac, l'a déballé soigneusement, des beignets, des poitrines, des buts, comme Olkie frit, a pris le morceau du lard, quelques œufs, des concombres et une boîte d'allumettes remplie de sel.

Ils mangeaient silencieusement, intensément, prudemment, lentement, comme s'ils travaillaient.

Harry les regardait silencieusement depuis l'étagère du haut. Il voulait qu'ils parlent entre eux. L'audience avidait d'entendre l'adverbe indigène.

La femme ne levait jamais les yeux mais, d'une manière ou d'une autre, elle devait sentir le regard d'un gars maigre sur l'étagère du haut.

- Ist er aber mager, der arme Kerl[62], - il a entendu soudain un chuchotement.

---

[61] *Peut-être que nous mangerons un peu aussi?*

[62] *Il est tellement maigre*

Harry n'a pas entendu, ce que l'homme a marmonné, mais il s'est crispé, a écouté. Après une longue pause, la femme a remarqué encore une fois, comme si de rien n'était:
- Der Kerl ist hungrig...[63]
- Na, gebt doch ihm Paar Brezel[64], - a répondu l'homme.
Les oreilles de Harry brillaient, il s'est retourné vivement vers le mur et a fermé les yeux, brûlant de honte.
Bientôt, il s'est endormi et, à son réveil, le couple allemand avait disparu. À une station, ils sont silencieusement sortis de la voiture, comme s'ils n'existaient pas du tout, comme s'ils s'évaporaient.
«Est-ce que tous nos allemands sont comme ça?!» - a pensé Harry.
- Pas les gens - les ombres, les fantômes...
Le train a traîné dans Karaganda, visiblement fatigué, épuisé, tout sale, comme à contrecœur, par la force. Ça sentait mauvais le chad, le charbon, le fer chaud. Des nuages se glissaient à peine au-dessus des bâtiments de la gare. Les gens se balançaient sans but, inquiets, lugubres, gris. Harry se sentait dépassé. Ses béquilles brisées et sa pensée pensaient en fonte. Il était traumatisé, déprimé. Pourquoi est-il venu? Où aller? Par où commencer? Comme un chiot jeté dans la rivière. Il va nager dehors? Se noyer? Eh bien, si le maigre Sabit a reçu un télégramme et le rencontre. Et si non?
Avec un sac de sport gonflé derrière lui, une pointe maigre avec des restes de larves dans sa main, s'appuyant lourdement sur des béquilles, il a marché sur une plate-forme sale et a regardé autour de lui, impuissant.
- Harry! À l'arrivée! - a sonné sur son oreille. Et l'âme est soulagée. Le brutal Sabit, un ancien soldat, a déjà réussi à se faire remarquer dans cette ville inconnue. Il a gardé avec confiance.
- Alors, alors, - il s'est mis immédiatement à l'affaire. - Maintenant nous allons à l'institut. Il y a un fouillis complet, il faut faire beaucoup, mais qu'est-ce que c'est - personne ne sait vraiment. L'institut ouvre pour la première fois, un gâchis solide. Je t'ai enregistré dans DGC, avec

---

[63] *Le gars a évidemment faim.*

[64] *Eh bien, donne-lui quelques beignets.*

moi. Maintenant, nous passons les documents et demain est le premier examen. Écrit en russe. J'espère totalement pour toi.
- DGC - qu'est-ce que c'est?
- C'est ce qu'on appelle la faculté en abrégé. Développement des gisements de charbon. Ingénieur des mines. La spécialité est bonne et le salaire dans le futur - wow!
- Mais... - a étouffé Harry.
- Qu'est-ce que «mais»?
- Lequel de moi est un développeur de mines de charbon?" Qu'est- ce qu'un ingénieur des mines avec des béquilles?
- Nonsense! J'y ai déjà pensé. On a tombé d'accord dans le bureau du doyen. Pendant que tu apprends - lancerai des béquilles. Et des ingénieurs sont nécessaires non seulement sur le terrain et dans les mines, mais également au bureau. L'essentiel - réussir et s'inscrire. Et là, tu serais transféré au département de physique et de mathématiques de l'institut pédagogique. Le profil correspond. Vas-y mon Harry!
Sabit a agi comme un soldat. Cool. Avec pression. Devant lui,
grand, bruyant, énergique, vêtu d'un uniforme de soldat bien habillé, muni d'une large sangle pour un camp flexible, avec des icônes polies à la brillance sur une poitrine raide, il semblait être timide dans le bureau du doyen et dans le comité de sélection. Il n'a reconnu aucune file d'attente. Les candidats salagistes du monde entier lui ont donné une place avec courtoisie. Les filles qui le voient se blottissent contre le mur. Des génisses si indescriptibles craignent de se voir lorsqu'un taureau féroce apparaît dans le troupeau.
Harry ne comprenait rien dans ce tourbillon. La pression de Sabit l'a confondu. Il n'a même pas eu le temps de réfléchir à nouveau, car Sabit, après avoir passé ses documents, lui a tendu un sac de papier d'où il ressort qu'il a été admis aux examens d'entrée de la faculté de DGC et que son numéro d'enregistrement est le cent dix-huitième.
- Waouh! - Sabit a sifflé. - Il y a deux jours, j'étais inscrit trente-sixième. Où avez-vous eu tant de choses?! Donc, il y aura une compétition.

Tout s'est mal passé. Harry en avait rêvé? Dans son cœur, il espérait s'accrocher à l'éducation pédagogique, pensait-il: ils feraient une exception, ils le laisseraient passer l'examen selon le calendrier serré et accéléré, ils le feront. que faire: les examens d'entrée pédagogiques touchaient à leur fin. Les perdants présélectionnés se sont précipités pour tenter leur chance à la technologie nouvellement ouverte. Et pourquoi il a besoin de RUM? Rum-rum, churum-burum... Un tel rêve n'a jamais rêvé. Peut-être, en fait, il sera alors possible de passer à la physique et aux mathématiques? Mais cela réussira-t-il? Et pourquoi aurait-il de nouveau une éducation physique?
Les choses sont maladroites...
Et avec l'auberge il n'a pas de chance. Dans une chambre spacieuse de quatorze lits dans un immeuble encombré de deux étages à la périphérie de la ville, il était coincé dans un lit en fer à la porte elle-même, et même sans matelas, couverture, oreiller.
- Et bien non! - le commandant lâche a étendu ses mains avec des yeux larmoyants et un visage meurtri, ressemblant à une tomate immature écrasée. - C'est fini! Gérer en quelque sorte.
Filer, tourner. Dans la journée, dans l'agitation et le béguin, ils ont disparu à l'institut. Nous avons assisté à des consultations, passé des examens et spécifié des listes interminables.
La nuit à l'auberge, affamés, tourmentés, oubliés dans un rêve dérangeant.
Ils ont mangé quelque chose au buffet de la gare.
Les candidats étaient comme des derviches. Rumeurs. Les larmes Ennui. Des doutes Tourbillon de l'être. Incertitude. Impasse.
Le mal était complètement attendu sous un angle inattendu.
Une fois, déjà à la fin du crépuscule, le commandant entra dans la pièce, cramoisi et en colère, comme une renarde, et a annoncé strictement:
- Passeport!
Aucun des gars n'était confus, tout le monde a commencé à obtenir un passeport et Harry était stupéfait. Tandis que le commandant examinait ses passeports, vérifiait l'enregistrement de sa résidence,

vérifiait les photos avec un original vivant, Harry était assis sur sa couchette à la porte, ni mort ni vivant. Comment glisser? Mentir que perdu? Alors, disent-ils, un boa constelle un lapin.

- Passeport! –a dit froidement le commandant en roulant ses yeux incolores.

- Non, - a murmuré à peine Harry. Ses lèvres ont sauté.

- Comment il n'y a pas ?

- Oui mais...

- Quoi?! Passeport, je dis!

Harry avait une carte d'identité provisoire. Seigneur, si seulement je n'avais pas regardé dans la section «Notes spéciales»! J'aurais aimé pouvoir porter...

Le commandant a cherché longtemps le nom non russe, prénom, le patronymique. Puis elle a fixé le petit grognement pâle et sans souffle sur un lit nue, une étincelle de colère a brillé dans ses yeux larmoyants.

Non, pas porté. Le commandant, ayant tourné la carte d'identité provisoire entre ses mains, a atteint les «Notes spéciales», elle le lit presque par syllabes: «Il est permis de vivre uniquement dans le district d'Oktyabrsky» pendant longtemps en regardant le timbre quadrangulaire du Département de MI de la région.

- Et comment comprendre ça?

Harry était engourdi. Comprendre cela était impensable. Ni lui ni le commandant.

- Ici! - il a marmonné et a déposé la permission du commandant.

- Le commandant a commencé à lire à voix haute: «Permis n^{O} 23. Walter Harry Iosifovich, un émigrant spécial qui vit dans le district «Kyzyl-tu» du district d'Oktyabrsky, dans la région du Kazakhstan du Nord, est autorisé à se rendre à Karaganda pour une période de trois jours. De retour au lieu de résidence permanente, passer la permission immédiatement au bureau du commandant spécial. Chef du DRIS Lieutenant major Volchenko».

- Mais trois jours ont passé, - a dit le commandant avec indignation.

- Passé, - a acquiescé Harry.

- Alors, que dois-je faire avec ce morceau de papier? A demandé le commandant.
- Je ne sais pas, - a admis Harry.
- En fait... - le commandant a éclairé soudainement son visage, ses yeux sont devenus tout blancs, - en fait je devrais vous signaler à la police, mais je vous plaindrai. - Cependant, vous devez quitter l'auberge immédiatement. Je ne veux pas avoir de problèmes à cause de vous.
Le commandant haletait et respirait comme un cheval traqué. Les candidats se sont rassemblés et ont semblé perplexes.
Harry était pâle. Ses lèvres tremblaient. Dehors, l'obscurité s'épaissit. Le vent chassait la poussière de charbon et les feuilles fanées.
- Tu n'as pas de passeport? – a demandé tranquillement Sabit en kazakh.
- Quittez immédiatement l'auberge! – a brûlé le commandant. - Une milice va apparaître, malheur à moi et vous-même.
L'offense étranglait Harry.
Il s'est habillé silencieusement et, s'appuyant sur des béquilles, est sorti. Autour étaient silencieux dans la confusion. Seul Sabit s'est précipité.
- Où?!
Harry préférerait disparaître dans la nuit, disparaître, échouer. Il ne remarquait même pas comment il avait fini son travail et s'était assis dans un tram vide, éclaboussé et tout desserré.
Sur la place, non loin de l'institut, il est sorti.
Les lampadaires éclairaient à peine les bancs vides. À la lumière instable, l'étal de bière s'est assombri. Sur un banc à côté d'un stand qui sentait l'urine et des cigarettes trempées de cigarettes, il y avait une pile de journaux. «Ici et tourne la nuit», - a pensé Harry. - Je me couvrirai avec des journaux - je n'ai pas froid.» Les étoiles pâles d'août scintillaient haut dans le ciel.
Embarrassés, ils regardaient le petit homme solitaire et chétif, bruissant des journaux sur un banc vide.
La colère et le ressentiment récents ont fait place à l'indifférence.
Il ne voulait plus penser à rien.

Harry a mis plusieurs journaux sous lui, a décida de se réfugier sous deux regards. Il savait que le papier ne retient pas la chaleur, pas plus qu'une couverture. Il est dommage qu'à la hâte, j'ai laissé l'horloge à l'auberge. Comment maintenant naviguer dans le temps une longue nuit? .. Il plaçait les béquilles à côté de lui, s'appuyant sur elles latéralement: tellement, sûrement, personne ne volera.

Le rêve n'est pas allé.

Autour quelque chose bruissait, bruissait, craquait. Il tombait parfois dans l'oubli, mais à travers la somnolence, il sentait à quel point son corps était tendu, serré, l'arrière de sa tête était engourdi et l'angoisse l'envahissait.

Puis il lui a semblv qu'un vagabond maigre était assis sur un banc en face. Assis, fumé, soupiré, piétiné autour et a fumé à nouveau. Peut-être que ce pauvre garçon est chassé de quelque part?

La nuit a duré éternellement.

S'allonger sur un banc nu était inconfortable. Le pied se sentait mal. Le vent volait les journaux, effrayé, hurlait, gémissait comme un chien. Au loin, la locomotive a poussé un cri pressé. La terre respirait bruyamment, criant comme si quelqu'un la tournait et la retournait. Le corps avait des démangeaisons, des brûlures dans la poitrine et ses mains et ses pieds étaient froids.

Je me suis réveillé du carillon du tram.

Une aube pâle et mortelle se répandait sur la place du désert. À l'autre bout, quelqu'un grattait lentement avec un balai. Un essaim de chiens tournait à proximité.

Harry s'est levé, a fouillé dans ses mains: les béquilles étaient sur place. Immédiatement, la longue ombre opposée se balançait. Ombre laide étendue, agitant ses mains, grognant, s'est assise, piétinée sur place et s'est dirigée soudain résolument vers lui.

- Eh bien, bonjour, têtu! – a prononcé d'une voix enrouée une ombre, et Harry l'a reconnu comme étant Sabit.

- Oh et d'où viens-tu?! – s'est exclamé Harry.

- Je te surveillais. Je ne pouvais pas te laisser seul la nuit dans une ville inconnue. Que dirais-je à David Pavlovich?

Harry l'a embrassé impétueusement. Il n'y avait plus personne plus proche de lui.

- Alons à la gare. Se laver, prendre le petit déjeuner. Alors on va à l'institut», - a dit Sabit en serrant la ceinture. - Passer la chimie. Le soir nous retournerons à l'auberge. Ne t'inquiéte pas: nous allons tout régler.

En effet, la vie va dans les rayures. Après une nuit agitée, la journée s'est avérée chanceuse. Et le principal succès - Harry a passé sans effort l'examen de chimie. Il répondait facilement à toutes les questions, écrivait au tableau avec des formules à long terme, avertissant le jeune professeur adjoint kazakh qu'il était diplômé de l'école kazakhe. Il ne connaît donc le nom des éléments et des relations qu'en kazakh: ne les blâmez pas, dit-on. Il était surtout choqué par le professeur agrégé: au contraire, il étudiait à l'école et à l'institut russes, rédigeait sa thèse et la défendait en russe; il ne savait donc pas qu'il existait des termes chimiques kazakhs. Il gémissait d'étonnement lorsqu'il en entendait parler pour la première fois par la bouche d'un jeune allemand.

— Alors, comme tu le dis, s'appelle hydrogène?
— Ottep.
— Waouh! Et l'oxygène?
— Sutep.
— Ça donne! Et l'acide?
— Kychkyl.
— Connexion?
— Krsyndy.

- Bien, bien! Mais si intelligent!

Il demandait Harry pendant un long moment, est devenu fasciné, a senté clairement de la sympathie pour lui, a essayé de lui parler kazakh, bien que cela lui réussît à peine, maladroitement, et que finalement, avec plaisir il l'a mis dans la fiche d'examen «excellent».

Le score global était correct et Harry croyait déjà en la chance. Il y avait le dernier examen. Sur Harry on savait déjà tout dans le bureau de doyen: de jeunes enseignants et assistants de laboratoire le soutenaient et lui promettaient tout le soutien possible.

Harry est retourné à l'auberge tôt le matin et le commandant, le rencontrant, a prétendu que rien ne s'était passé. Et les gars autour de la chambre étaient ravis et lui ont offert un lit en vain.

Mais la surprise a donné la soirée Sabit.

Il s'est effondré sous le houblon, accompagné d'une fille grasse à la peau sombre, aux yeux brillants et aux prunes. Elle l'a regarda langoureusement et doucement et rigolait à chaque occasion.

- Eh bien, Harry, mon pote, - a déclaré solennellement Sabit, - aujourd'hui j'ai un crétin, son père dans la bouche, roulé dans une graisse «insatisfaisant». Et je mets tout. - Il est complètement ouvert, pas gêné par une petite amie qui riait, a appelé ce qu'il a mis sur d'autres examens et toutes sortes d'études. Je suis en même temps légèrement cloqué. - Oui, je le mets! Avec l'appareil! Assez! Je vais aller à la mine. Je vais blesser de l'argent. Prendre une femme. Et ensuite... - Et, se penchant vers Harry, joyeusement informé, se rendant au kazakh. - Je ne peux pas vivre sans une femme vigoureuse. Tu comprends? Je ferme les yeux - je vois de gros seins, des fesses rondes, des cuisses chaudes et tout ce jazz. Vous pouvez devenir fou. Tu comprends? Quel genre d'étude ici, quand je me jette dans la chaleur? Et toi, tu resteras. Tu vas bien passer. Et avec l'auberge tout sera réglé. Avec le commandant je juste hier, comme il se doit, a parlé. A partir de maintenant, elle n'osera pas te déranger. Au revoir. Je ne retournerai pas dans l'aul bientôt.

Et, prenant sa valise minable, Sabit est partit avec sa jolie petite amie.

Deux jours plus tard, une autre douleur s'est abattu sur Harry. Et il n'y avait rien à faire.

Après avoir passé avec succès le dernier examen de physique, il s'est envolé du public, comme sur des ailes, ne sentant pas les béquilles de joie, mais le secrétaire familier du bureau du doyen l'attendait devant la porte. Son visage était préoccupé.

- Là-bas, - il a agité la main jusqu'au bout du couloir, - est accrochée une liste noire. Tout le monde est agité. Et ton nom est sur cette liste.

- Quelle la liste noire? – a demandé Harry, et une masse d'appréhension froide lui a monté à la gorge.

- Tu verras... Ils renvoient toutes ces personnes... - pour une raison quelconque, le secrétaire du doyen, regardant autour de lui, basculait en murmure.
- Indignes de confiance? - Harry l'a aidé.
- Oui... Tu ne donnes pas le formulaire. Vas voir le doyen et le président du comité d'inscription. Dis que tu es diplômé de l'école kazakhe, a grandi dans l'aul et donc tu n'est pas commes ces ...emmm...personnes...
- Indignes de confiance? - Harry l'a aidé à nouveau Harry.
- Eh bien, oui... tu n'as pas de relation. Peut-être qu'ils vont faire une exception...

Mais Harry n'entendait plus. Lançant vigoureusement des béquilles en avant, en quelques sauts, j'étais sur la liste du tableau d'affichage.

Près du plateau, la foule était en train de faire signe. Ni les kazakhs, ni les russes n'étaient parmi eux. «Des extraterrestres,» - a souri Harry.

Il ne pouvait pas s'approcher de la liste et ne comprenait pas ce que tout cela voulait dire. La foule était sombre silence. Le silence est tombée de mauvais augure. Tout ce qui pouvait être entendu était un grognement, un soupir. Et tout à coup quelqu'un a appelé en allemand:

- Ha! Maier, du bist ja auch dabei[65].
- Maier mit den dicken Eier[66], - a rime le faquin.

Plusieurs personnes ont ri retenu.
- Et voici Sauer, - quelqu'un a lu dans la liste.
- Sauer, er macht das Leben sauer[67], - a dit le même faquin. On a ri déjà avec confiance.
- Chtrek!
- Ist ja alles Hundsdreck![68] - a été entendu dans la foule.
- Chtrek - Chek - Drek - pas un homme! On a ti tous ensemble.

---

[65] *Ha! Maier, et toi, tu es ici.*

[66] *Maier avec des oeufs épais.*

[67] *De Sauer la vie devient aigre (Sauer – de l'allemand - Aigre).*

[68] *Merde de chien.*

«Des imbéciles, - pensé Harry. - Sur ce qu'ils bafouillent? Ils sont envoyés et ils rient...»
- Euh, non seulement Fritz est ici, mais d'autres pauvres gens aussi, - dit quelqu'un d'un air surpris:
- Oui, il y a ici Wojciechowski.
- Et Vasilis.
- Et Chapaev, et Malsagov.
- Et quelqu'en des Carolinen.
- Frères d'infortune! Indignes de confiance!
- Tous, alors, dans le cul du genou. Bien, bien!
Finalement, Harry a réussi à se rapprocher de la liste noire et s'est retiré aussitôt. «Walter» était trente-cinquième sur la liste. Au total il étaient cinquante-trois envoyés.
Et puis Harry s'est rendu compte qu'il ne s'agissait en fait que de colons déportés, miserables, représentants de nations voyous, inscrits dans des décrets secrets et strictement enregistrés par le bureau du commandant spécial.
Tout est devenu clair.
Habituellement, aucune de ces personnes n'était autorisée à passer des examens universitaires. En outre, peu d'entre eux avaient le droit de finir leurs études secondaires. De la sixième à la septième année, ils ont été expulsés avec diligence dans FZO, écoles professionnelles, pour les cours de chauffeurs, de conducteurs de tracteurs, de mélangeurs. Dans des cas exceptionnels, ils étaient parfois même admis dans ces écoles techniques. Cela a été suivi strictement. Et ici, dans la tourmente du nouvel institut, les organes ont perdu leur vigilance intrinsèque principalement, le Fritz et le Hans, presque glissé en cachette à l'institut.
Le désordre.
Quelqu'un sonnait toujours comme ça au tout dernier moment. La foule des exclus n'a pas quitté la liste. Encore une fois, la phrase allemande a grimpé en flèche:
- Alles ScheiBe![69]

---

[69] *Merde!*

Et puis ça a juste percé: dans le couloir sombre de l'institut, tout d'un coup, les jurons allemands ont décollé. Harry n'avait jamais entendu autant d'expressions allemandes fortes. Mais, apparemment, ils ne reflétaient pas le degré d'indignation, de rage, de ressentiment qui pesait sur la liste noire, et le Russe, juteux et salé, éclatant dans les airs:
- ... mère!
Et c'est parti. La richesse et l'expressivité du tapis russe étaient écrasantes. Ces personnages spéciaux aux rayures variées, maîtrisés avec brio au cours des années d'exil, ont toutes les nuances d'une étrange couche de discours russe. Des structures complexes de deux à trois étages ont été observées le long du couloir sombre. Quelqu'un, très alphabète, a lancé même le petit tournant public de Peter le Grand.
C'était comme un antidote à la débandade effrénée des autorités.
Harry était soulagé. «Le malheur général est perçu comme une fête», - a rappelé le dicton kazakh.
En fin de compte, pas un. Pas un!
Il y en a beaucoup comme lui. Et ils ne sont plus timides, ne tremblent pas, ne s'enlisent pas lâchement dans un coin. Cela signifie que parfois, l'injustice prendra fin.
Viendra! «Ewig kann's nicht Winter sein»[70] - une ligne des «Soldats paludiques» est venue à l'esprit.
- Eh, frères, allons au bureau du doyen! – a dit Redekop, la créature aux cheveux rouges, serrée et à la poitrine raide, et la foule se précipita derrière lui. Selon la rumeur, Redekop serait arrivé du sud, aurait obtenu une médaille d'or à l'école, serait entré dans l'enseignement supérieur pour la troisième fois, était un chef de file audacieux et énergique.
Le doyen a frappé visiblement à la vue d'une foule formidable et la rencontra sombrement, regardant autour du bureau du directeur, comme s'il cherchait de l'aide.
- Documents! - a tiré exactement Redekop.
- Quels? - incertainement a demandé le doyen et ses yeux ont couru.
- Certificat, base de l'envoi et tout le reste. Ainsi que des copies des déclarations avec nos estimations.

---

[70] *«L'hiver ne dure pas éternellement».*

- Euh... tout ça... au service des archives.
- Qu'en est-il?! L'archive a déjà poussé?
- Hier.

On s'est précipité au service des archives. Une femme perplexe, elle a disposé les dossiers maigres.

Tous ont fébrilement feuilleté le dossier personnel.

- Qu'est-ce que c'est?! - Redekop rousse a froncé les sourcils.
- Extrait des déclarations. J'imprimais toute la nuit», - a murmuré l'archiviste. Redekop était terrible, comme une foreuse de chameaux féroce au moment de la ornière. Avec de telles blagues, c'est mauvais: rebondir, béguin.
- Alors voici quelques «deux» et «trois»!

«Je ne sais pas», - a murmuré la fille. - Comme écrit et imprimé.

- ... mère! – a filtré Redekop. Les cheveux roux se hérissaient comme le cou d'un lévrier. Les yeux sont des étincelles en métal.

En fin de compte, aucun des cinquante-trois colons spéciaux n'a passé le concours, tout le monde n'a pas appris le programme scolaire, tout le monde était ignorant et stupide, tout le monde a de faibles scores, signification, nationalité ici, les gars, rien à voir avec, juste vos connaissances, charmant désolé, évidemment insatisfaisant.

- Comment! Je n'ai qu'un «quatre», le reste – les «cinq».
- Qui a feint? Pourquoi baisser les scores?
- Je ne sais pas, je ne sais pas. Donc, c'est comme dans la déclaration.
- Bâtards!
- Crapules!
- Chacals!

Les colons-perdants spéciaux se sont séparés, sont partis, se sont évaporés le même jour.

Harry est resté deux jours de plus. La secrétaire sympathique du bureau du doyen s'est rendue chez le président du comité d'insription, il pressait d'être diplômé de l'école kazakhe, un membre du Komsomol a marqué vingt-trois points aux examens d'entrée, peut être inclus dans son poste, fait une exception...

- Bolmaydy[71], - le président de de commission d'inscription a soupiré.
- Here?[72]
- Je ne peux pas. Une telle instructions.
- D'où? - demanda Harry. - Qui a donné des instructions? Le président de la commission a regardé avec pitié le jeune naïf, qui pendait impuissant avec des béquilles.
- Anaou![73] – a dit le président avec insistance et a levé les yeux au plafond.
Ah, «anaou»! Eh bien, contre lui, c'est connu, vous ne piétinerez pas.
Anaou est assis quelque part en hauteur, à côté du vieillard lui-même.
Anaou est omnipotent et mystérieux. Tout le monde le sait - d'un garçon de six ans à un homme de soixante ans.
L'épreuve de Karaganda est terminée. En général, blessé, déprimé, tué, Harry est retourné à Kyzyl-zhar.
Il faisait chaud. Apparemment, il a plu récemment. Les arbustes buissons étaient affaissés. Avec de la lumière électrique liquide, des flaques sales scintillaient. Les bancs étaient mouillés. Le crépuscule du soir se réunissait.
Harry n'a pas osé de passer la nuit à la gare. La police se pressait ici, vérifiant sans cesse des documents. Laisser tomber ses yeux est indésirable. Aller sur le pont pour la nuit dans l'espoir d'une voiture qui passait n'avait également aucun sens. Quel fou ira dans la nuit vers Marinka? Harry a décidé de passer la nuit dans le parc de la ville sur un banc, mais il s'est ravisé: Kyzyl-zhar était réputée pour ses discours et ses mazouts. Il ne voulait pas non plus mettre fin aux habituels kazakhs. Les enquêtes vont commencer, ça oui comment, mais vous ne pouvez pas tout expliquer et vous êtes fatigué.
Quand il a atteint la rue Sutyushev, il a tapoté ses bouchons le long du trottoir, aller et retour, aller et retour entre deux arrêts éclairés, regardait souvent sa montre, mais le temps ne partait pas. En avant était la longue nuit.

---

[71] *Impossible, impossible (kaz.)*
[72] *Pourquoi? (kaz.).*
[73] *Celui, celui-là (kaz.)*

Après s'être assuré que les dix derniers bagages dans la poche de poitrine de sa veste étaient en sécurité, il est entré dans l'hôtel, à peine illuminé par le peu esthétique qui se trouvait à l'extérieur. Fatiguée, déjà depuis des années, l'officier de service l'a regardé avec étonnement et a signalé à la hâte qu'il n'y avait pas de place. Il a soupiré, a redressé son imperméable qui glissait de ses épaules, a hoché la tête en direction du canapé minable dans le coin du couloir:
- Je peux m'asseoir?
- Non, - a rétorqué l'officier de service. - Pas autorisé!
Il s'est rendu compte que son apparence n'inspirait pas confiance et qu'il ne ressemblait pas à un voyageur d'affaires.
Il est sorti en silence, a réfléchi et s'est assis sur les ragouts mouillés, plaçant un sac de transport émacié en cours de route et se tordant fermement dans un imperméable. Béquilles posées à proximité.
Doit avoir assoupi. Je me suis réveillé quand quelqu'un l'a poussé à l'épaule.
- Documents!
Le policier en imperméable, des bottes, une casquette avec une bande rouge, une lampe de poche à la main, semblait être un fantôme.
- Ils sont volés, - a éclaté soudainement Harry, et il était lui-même surpris de voir à quel point c'était facile pour lui.
- Où, quand? - le policier ne le croyait pas vraiment.
- Dans le train. Sur le chemin de Karaganda.
- Et qu'as-tu fait à Karaganda?
- J'entrais à l'institut et je ne l'ai pas fait. J'ai échoué.
- Hmmm... - le bonnet rouge s'étirait perplexe. Le policier avait l'air fatigué et terne. Il a jeté un coup d'œil aux béquilles, scrutant le visage du jeune homme pâle, et s'est demandé apparemment comment procéder.
- Et comment le prouves-tu?
- Et rien... c'est ça...
Et Harry a tenu au policier quelques tickets de tramway dans la poche de son manteau.
- Qu'est-ce que c'est?

Le policier a déplié avec dégoût un ticket enroulé dans un flagelle, a lancé une lampe de poche, lu: «Kara-gandatramvaytrest», il a ri encore:
- Eh bien, le document! Et d'où es-tu?
- Ah... Du district d'Olginka de la région Oktyabrsky.
Lie pour mentir ainsi. Ne pas montrer la même pièce d'identité temporaire avec le tampon maudit du comité du district spécial.
Oui, et le nom allemand à appeler pourquoi? Pas de soucis.
Le policier a piétiné ses chaussures, pensif. Il louchait à nouveau les béquilles.
- Vous ne pouvez pas rester ici. L'hôtel, pas un parvis.
Et le policier est parti, retiré, dissous. C'est passé. Immédiatement a ouvert la porte de l'hôtel, et le préposé l'a appelé:
- Jeune homme, dormez sur le canapé dans le couloir. Je suis désolé pour vousi. Seulement jusqu'à six heures du matin.
Harry a regardé sa montre: c'était deux heures du matin.
- Merci. Et combien ça coûte?
- Bien... - L'hôtesse a hésité. - Trois roubles.
Avec difficulté, il est entré dans un hôtel avec l'air stagnant et vicié, a posé ses béquilles avec précision sur le mur, s'est laissé tomber sur le canapé coincé et s'est endormi aussitôt.
A l'aube, dans le silence qui résonne, il est erré dans les rues désertes jusqu'à Ichim, jusqu'au pont, dans l'espoir d'une voiture qui passait.

VII

- La rumeur que le nouvel ambulancier de Kyzyl-tu a décidé de construire une maison a balay instantanément les auls d'Ichim.
- Les habitants d'aul ont a pris ce message comme un bon signe.
- Ils ont disaient, parlaient:
- Hé, berekeldi! Alors il a décidé de rester avec nous.
- Il se trouve que perchyl est tombé amoureux de notre pays.
- Et quelle maison?
- Oh, de pin, dit-on.

-Gra-a-a-and ! De quatre chambres!
- Euh, bonne chance à lui! Jaksy, jaksy!
Et les allemands et autres personnes exilées, dispersés dans des villages et des auls, comme des excréments dans les steppes, ont également parlé de la nouvelle de toutes les manières.
- Il s'avère que tu ne penses plus retourner à la Volga?
- Pourquoi penser à quelque chose, mais on ne le permette pas?
- J'ai pensé à m'installer au Kazakhstan pour toujours.
- C'est vrai! Qu'est-ce qui s'est entassé au centre médical? La famille s'agrandit.
- Je ne sais pas, je ne sais pas... Si tout le monde commence à construire où il a été envoyé, vous resterez toujours qui vous êtes.
- Il y a une opportunité - vous devez vivre et ne pas vous blotter pour toujours dans le dos.
Trois mois après la mort du chef avec la moustache, David Pavlovich s'est présenté une fois de plus au bureau du commandant de district, car il devait être un migrant exceptionnel exemplaire et respectueux des lois, et avait trouvé le major Sinichkin d'humeur complaisante.
Nous avons parlé. David Pavlovich a commencé à examiner avec soin si de nouvelles tendances se font sentir dans les organes, si un soulagement de la servitude forcée est attendu dans peu de temps, s'il existe des rumeurs sur le retour des pauvres gens déportés.
- Ne vas pas quatre chemins, David Pavlovich, - il l'a interrompu à sa manière majeur Sinichkin. - Vos conseils sont compris. Certains réchauffement ont ressentis vaguement. Et peut-être que quelque chose va arriver. Mais, - Sinichkin a levé son index, - surtout ne fantasmez pas. Le décret du 26 novembre 1948, personne ne va annuler. Vous souvenez-vous de ce que dit le décret?
David Pavlovich s'est souvenu. Le choc, le mot clé de ce décret formidable et très glorieux du Présidium du Soviet suprême de l'URSS était – «DEPLACES POUR TOUJOURS». Et encore une chose: «PUNIS PAR RAVAUX FORCES DE VINGT ANS.» Donc,

en fait, rien à rêver. Il est temps que le communiste Erlich sache: le gouvernement soviétique ne rejette pas simplement ses décisions. On dit: «POUR TOUJOURS!», Alors ainsi soit-il. Tous les pauvres sont déportés: allemands, tchétchènes, ingouches, finlandais, lettons, tatars de Crimée, kalmyks et autres, sont envoyés pour toujours, hachez-vous au nez; il faut supposer qu'il existe une autre question, pour laquelle, une fois envoyée, et si oui, asseyez-vous où elle est censée être, et ne vous inquiétez pas de cela en vain. Le chef est mort et son travail vit. Et à propos du terme, il est clairement indiqué: «Les travaux forcés jusqu'à vingt ans». Et après vingt - ce sera clair. Il y aura probablement un nouveau décret. Sinon comment? Tous doivent vivre strictement par décret. Seuls cinq sont passés du décret de la 48 ème année.

Par conséquent, il n'y a rien à espérer pour bientôt changer. Vous auriez pu le deviner vous-même...

De retour au village, David Pavlovich, secoué par une vieille charrette de vétérinaire, s'est livré à des réflexions sur sa vie actuelle. Il est tout à fait évident que dans les années à venir, il ne sera plus question de revenir à la Volga, de restaurer l'autonomie dissoute des allemands. Il est également clair qu' «ils ont été envoyés pour toujours», - il est dit trop fort. Il n'y a rien d'éternel. Il est peu probable que tant de gens, tant de nations puissent rester longtemps sous le commandement du commandant. L'ébullition et que longtemps il cherche, alors tout de même il s'ouvrira, éclatera. Un jour l'indulgence viendra certainement. Garder tout le monde dans la peur perpétuelle, en échec est impensable. Mais cela n'arrivera pas bientôt. Et tu dois vivre. Ne végéte pas - vis! Pendant ce temps, la famille s'agrandit. À l'automne, Olkie va naître le quatrième enfant. Petite Poline est déjà en deuxième année. Elle parle librement en kazakh, en russe et en allemand. Un an plus tard, le petit Edouard va aller à l'école. Olkie va au travail, et le ménage est contrôlé sans effort. Lui-même semble s'être habitué à son travail et à son destin. Des endroits comme l'âme. Les gens s'y rapportent - mieux vaut ne pas. Parfois, il oublie même qu'un immigrant spécial qui a des droits limités et qui relève du bureau du commandant. Parole de, se plaindre du péché. Oui, pèche...

Juillet flambait. La chaleur a balayé la steppe, transpirant. Haut dans le ciel versé alouette solitaire. Des chevilles de bouleau ont tiré épais esprit des baies sauvages. Sous la brise légère, des des panicules en plumes d'herbe jetaient la paix. La nature était complaisante. David Pavlovich, ayant terminé tous les cas dans la région, ayant passé avec succès le rapport ennuyeux et opportuniste du mois, du trimestre et du semestre, s'est laissé aller à ses pensées agréables.

Oui, tout se passe plus ou moins. Mais il nous faut un nouvel élan, un intérêt, que la vie acquière un goût, un sens spécifique, une aspiration. Peut-être qu'il est temps de construire une maison. Propre maison. Son foyer. Pas un abri temporaire, pas une chambre au centre médical. Mais la vraie maison. Spacieuse. Sèche. Chaude. Confortable. Partout où tout le monde - ses enfants, sa femme et lui - vivait à l'aise.

Il se sentait même excité par cette hypothèse. Oui, oui... maison. Que ce soit la maison du vagabond, dont parlait cet hiver fatal si extatique son frère Christian. Pas parmi ses camarades de sang, pas sur sa propre terre, mais LA MAISON, SA MAISON dans laquelle l'esprit indigène habitera - le soutien et l'espoir de la famille. Votre maison - votre île. Ses débris, récupérés du destin. Sa petite forteresse.

La pouliche soviétique grise du village marchait en douceur sur un bolchak blessé, remuait la queue à la bardane, hochait la tête, comme si elle soutenait le doux rêve d'un voyageur sur une charrette tremblante.

David Pavlovich a été enflammé par cette pensée, il a ressenti un tel élan de joie, comme s'il avait déjà réalisé un rêve chéri. Il était impatient de partager son idée avec Olkie.

- Qu'est-ce que tu dis ? - Olkie a commencé la nuit après avoir écouté son récit détaillé de la construction de la maison dans tous ses détails colorés. - Avec... quel argent?!

- Eh bien, il y aura de l'argent, - il l'a réconforté. Avec ton salaire on paiera la vie et le ménage. Et mon salaire ira à la maison. Alors, après tout, ce n'est pas pressé. Bien sûr, nous allons construire trois ou quatre ans.

- Si longtemps?! - Olkie a soupiré de déception. Elle était prête à emménager dans une nouvelle maison même le matin. La tension dans la chambre du centre médical pendant longtemps.
Bientôt, après avoir choisi plusieurs pierres volumineuses et escarpées dans le ravin derrière l'aul, David Pavlovich les a remises dans une calèche pour orphelinats jusqu'à son jardin. «Ils vont sous la fondation», il a expliqué à Olkie. Puis le directeur habituel de la foresterie, un homologue Kurdas Akhmetzhan, pour sa chanson sur la générosité spirituelle, a apporté plusieurs mètres cubes de bois de construction. Une fois, le brigadier Kabiden d'Alka-Agach, sur une chaise longue attelée à une paire de bœufs, a livré un lourd matiiu de pin taillé et une boîte de vodka. «Pourquoi on a besoin de vodka?» - David Pavlovich a été surpris. «Euh, perchyl», - a dit lourdement l'homme Kabiden en se grattant le crâne rasé. «Vous commencez à construire, et la vodka sera utile.»
Une fois, David Pavlovich a été surpris de voir à quel point Seithoja et Kali étaient inséparables, l'un long et fort, l'autre frêle et silencieux, parcourant le complexe au poste de secours, discutant d'une chose, l'essayant, la mesurant par étapes.
- Oh, honorable, qu'avez-vous perdu sur le manoir de quelqu'un d'autre?
- Il n'y a pas si longtemps, ils venaient juste de déterrer des pommes de terre dans le jardin, un autre botanum chaud empilé en tas, les vents d'automne venant du centre de la tête venaient de souffler, et Seithoja avait déjà ordonné à un treuh-malakhai graisseux d'enrouler un manteau de fourrure fatigué autour d'un morceau d'arcan velu, pour lequel mettre une hache, sur le kersey, usé à ses bottes d'équité collés de morceaux de terre noire. À proximité, comme une ombre, le sperme de Kali dans un sweat-shirt kourgouza, un bonnet kochomnom et une pique à la main. Ils étaient si enthousiastes et passionnés qu'ils n'ont même pas prêté attention à l'assistant médical qui a sauté du centre médical en blouse blanche.
- Vous devriez le mettre ici, - a dit Seithodja enfin en décrivant le cercle avec son bras.

-Oui, tu as probablement raison, - a acquies Kali. - Ici et au- dessus, c'est plus sec.
- Et surtout - le sol est meilleur. Et les congères en hiver balayent moins.
- Oui, oui, tu as raison, - a pensé Kali avec patte contre son éponge à barbe.
- Seithodja a creusé un trou avec un talon de cordonnier et a ordonna à Kali:
- Ici, le nombre de marteaux!
- Et à partir de ce dragage, je suis allé mesurer à grande distance.
- Est-ce fini, chers?! - s'est écrié David Pavlovich. - Le mètre est nécessaire.
- Pourquoi faire? – a écarté Seithodja. - Mon pied est un mètre!
- Il a marqué activement l'emplacement de la future maison et, remarquant la perplexité sur le visage de l'assistant, a demandé de nouveau:
- Tu dis huit à dix, non?
- Oui, huit à dix.
- Eh bien, ici. Donc, dix pas ici, huit pas ici.
- - Mais mètres, pas de pas!, - a insisté David Pavlovich. - Et une autre véranda de côté.
- Aden chort! – sifflet avec conviction sipel Seithodja, en crachant nasvay. - Tu ne sais pas, je sais.
- Tu es architecte, non! - David Pavlovich a grogné dans les cœurs, mais il n'a plus discuté, il a décidé de tout mésurer encore une fois.
Esilbay a également regardé à l'intérieur, longtemps passé sa barbé dense, comme une forêt russe, meuglée avec incertitude, puis a dit:
- Bien! Bravo! La maison c'est saint. Tout le monde va aider. Je vais coudre les pignons et faire les cadres de fenêtre. Dis - je vais le faire!
- Une fois, avant l'aube, David Pavlovich s'est réveillé après le coup mesuré des haches à l'extérieur de la fenêtre. Il regarda et haleta: les frères Omar et Kospan ont poncé les bûches de pin livrées la veille et les ont posées sur les pierres pour les empêcher de toucher le sol.
- Regarde, - il a dit à Olkie. Elle a souri.

- Invite des hommes âgés à prendre le thé. J'ai tout préparé.
- Le loup-garou Taychik est aussi venu du côté de la ferme collective.
- Il a cligné des yeux, posant sa main sur la visière sur son front, a également souligné sa contribution au chantier de construction, à savoir les fenêtres en verre et la pendaison de crémaillère. Et il a éclaté de rire en frappant l'épaule sur l'ambulancier.
- Et Chakou et ses compagnes à la ferme ont jugé nécessaire de les informer qu'elles, les femmes d'aul, ne resteraient pas à l'abri d'une telle chose.
- Et comment allez-vous aider? - David Pavlovich a demandé.
- Eh, mon cher perchyl, la femme a toujours quelque chose à aider, - les yeux de Chakou sont devenus frisants. - Nous allons pétrir l'argile, poser de mousse, de plâtre. Si tu vas couper le mouton – tous viennent.
- Olkie avait désormais une chose en tête: la maison, la maison, la maison. Elle semblait incapable de penser et de parler de rien d'autre.
- Le soir, regardant rêveusement le dessin inscrit de leur future maison, elle a tenté une nouvelle fois de s'informer auprès de son mari: «Combien de chambres y aura-t-il? Peut-être en trouverons-nous cinq? Et quelle sera la cuisine? On pourra placer quatre lits dans la pépinière? Et l'entrée de la cave se fera par la véranda ou par la cuisine?
- Liber Goat, vivrait bientôt! - elle soupirait en s'asseyant en silence dans la soirée, derrière le rouet.
- Ne te presse pas... Pour l'année, nous économisons des matériaux de construction, puis nous nous installerons pendant un an ou deux.
- Attendre trois ans...
- Rien, Olkie. Couper une maison n'est pas une blague.
- La nouvelle que perchyl Erlich a décidé de construire une maison a remué joyeusement tout le quartier. Chacun considérait qu'il était de son devoir de participer à une bonne affaire. David Pavlovich ne s'attendait pas à un tel zèle de la part d'habitants d'aul et de ses amis et a donc été très touché.

- Alarmé et soudain assombri sa joie que Kolya Wagner. David Pavlovich l'a rencontré par hasard près d'une pharmacie de district. Il ne l'a même pas reconnu immédiatement. Kolya était visiblement chauve, mais il portait une magnifique barbe rousse. Le regard devint encore plus épineux, lourd. Les lèvres étaient étroitement fermées, les sourcils déplacés.
- Ah... David Pavlovich! - il a ricané. – Vous venez pour vous vérifier?
- Non-non... Pour prendre les médicaments.
- Et moi - à partir de là...
- Et Wagner jura en mélangeant son compagnon russe à l'allemand Donner-Vetter. David Pavlovich a soigneusement regardé autour de lui: l'humeur de Wagner ne promettait rien de bon.
- J'ai entendu dire que tu construisais une maison? – a assommé inopinément Kolya.
- Oui, - a dit David Pavlovich avec joie.
- Et comment faut-il comprendre cela? - Wagner a froncé les sourcils et même sa barbe s'est contracté avec indignation. - Qu'en est-il de rentrer à la maison et de penser arrêté? Qu'est-ce qui s'est passé avec le lien? Quelle est votre cabane du bord? Que tout le monde devrait suivre votre exemple et creuser ici pour toute l'éternité?! Ce que...
- Pourquoi c'est ça? - David Pavlovich était confus de la pression frénétique de Wagner. - Juste construire une maison pour la famille, les enfants étaient bons, confortables. Et c'est tout. Rien de plus.
- Ok, commode dans le lien?! - Kolya tordu.
- pourquoi Bon, confortable dans la vie. Quel est le problème avec ça?
- Et quand le temps sonne-t-il?
- Quelle heure est-il?
- Heure de retour à la maison! - La barbe de Wagner semblait s'accroupir. - Au pays des ancêtres! Quitter votre nid confortable?!
- On va voir – a coupé froidement David Pavlovich et l'a repoussé. Wagner en conciliant a attrapé sa manche.
- Ne vous fâchez pas, David Pavlovich. Je suis juste en colère

maintenant. Encore une fois, a saisi le commandant Volchenko. Et la maison - Dieu soit avec vous, bâtissez. Je vais vous donner le vernis et la peinture à l'occasion. C'est ce que nous pouvons! Salut!
Et il a disparu, comme si dissous. Dans toute son apparence, il y avait quelque chose de conspirateur, implacable, violent, velu.
David Pavlovich a haussé les épaules, mais son cœur était agacé.
Qu'est-ce que Wagner lui reproche? Doit-il vraiment empoisonner son âme tout le temps? Revel dans votre malheur? Envie d'être exclu? Cultiver l'infériorité chez les enfants? Non, ce jeune rebelle impudent n'a pas raison. Il est impossible de vivre un ermite, toujours en deuil pour l'irrécupérable. Ce n'est pas le peuple à blâmer pour ses malheurs et sa politique. Laissez-les se tourmenter et effacer leur honte. Bien sûr, une personne ne doit pas perdre le sens de la patrie. Mais un exclu de vivre la vie indigne. Chaque personne devrait avoir sa place sur terre. Et il n'y a pas de terre étrangère. Vous devez être reconnaissant à la terre où vous habitez, elle vous remerciera ensuite, vous récompensera au centuple. Et il se souvient de sa Volga. À la limite des ancêtres, le cœur fait mal tout le temps. Cette douleur est toujours avec lui. Eh bien, qu'en est-il des enfants? Ils devraient avoir leur propre maison, leur propre arbuste, leur coin préféré, où ils se sentent protégés et confiants. Ils sont originaires de cette région. Et ils aiment cette terre.
Non, ce n'est pas juste un bagarreur, un fauteur de troubles Wagner. Peut-être juste dans quelque chose d'autre. Mais pas à ce sujet.
Il n'a pas dit un mot de la réunion et de la conversation avec Wagner.
Mais désormais, la famille n'a plus qu'une conversation, une consolation, un rêve – leur maison. Les Erlich en rêvaient dans un rêve et une réalité. Grande maison de pin pliante et agréable. Avec un toit en fer plat en pente. Avec un large pignon de planches rembourré. Avec des fenêtres orientées sud et ouest. Avec un rembourrage en mousse entre les rondins lisses plantés sur des pointes pour plus de résistance. Avec une girouette coq sur le toit. Avec un jardin avant joyeux. Blanc, comme un testicule. Regard de loin. Bordée d'arbres. Le

plus attrayant et élégant du village. Et peut-être dans tout le quartier. Bondé, ouvert aux bonnes personnes, hospitalier.
«Heim, Heim, Heim», - tendrement chuchotaient les lèvres avant le coucher. «Maison, maison, maison», - a sonné joyeusement dans les oreilles à l'heure de l'aube.
La conscience était remplie du bonheur convoité de son foyer.
La maison était remplie de paix.

VIII

Il a maintenant vécu un ancrorite. Je me sentais désespérément seul. Se débattre dans la boue de grands mensonges. On se souvenait de Karaganda comme d'un cauchemar. Désormais, l'occupation et le plaisir, la seule consolation étaient ses livres. Il pouvait communiquer t plus avec personne. Il ne voulait parler à personne. Il a évité les habitants d'aul. Il remarquait comment le mugalim, en le rencontrant, baissait confusément les yeux. Les vieillards étaient perplexes:
«Comment ça s'est passé, Kari, que tu as combattu ton joint? Comment pourriez-vous, maudit atlechnik[74], ne pas aller à ces instituts[75], où le cantre le plus méchant a pénétré?!» Il ne pouvait pas tout expliquer à tout le monde. C'était incompréhensible et humiliant. Maria Petrovna a jeté un coup d'œil douloureux dans ses yeux et a soupiré: «Si je comprends bien, cher Harry, ce qui se passe maintenant dans ton âme. Comme je compatis avec toi!» À partir de ces mots, cela est devenu complètement dégoûtant.
Il s'est tais. Pendant des jours il étaient assis avec des livres. Il a fait un extrait. Il vivait strictement selon sa propre routine. Se poussait dans le mode. En se levant à six heures du matin, il sciait du bois de chauffage avec David Pavlovich. Le gendre, fort, nerveux, il posait facilement des bûches épaisses sur les baudets, et Harry, mettant ses béquilles de côté, s'appuyait avec une main sur le bord de ses fesses, l'autre tirait furieusement la poignée de la scie vers lui, surveillant son

[74] Abusif. intello.
[75] Abusif. instituts.

souffle. Cela a applaudi. Puis aidait Olkie pour le ménage sans fin. Mais tout était silencieux. Rêvé de Rakhmetov d'un roman rond et ennuyeux. Il a écrit de longues lettres au Ministre de l'Intérieur, président du Présidium du Conseil suprême, aux députés, déplorant l'injustice et plaidant pour le rétablissement de la politique nationale léniniste.

Il n'y avait pas de réponse.

Il ne savait pas quelle autre porte à frapper.

David Pavlovich n'a pas approuvé ses écrits, mais il ne s'est pas arrêté, il a envoyé une lettre volumineuse et déchirée par la poste, de manière enregistrée. Harry lui rédigeait des rapports médicaux fastidieux et résumait toutes les conclusions à la fin des chapitres du Cours abrégé du VKP (b.) dans un livre de toile cirée commun, afin que David Pavlovich puisse faire rapport à l'instructeur du comité de district du parti sur son zélé auto-éducation politique. Harry jouait également aux jeux d'échecs de Botvinnik et de Bronstein, étudiait la théorie de la phase finale, restait assis à la radio jusqu'à tard dans la nuit et écoutait des conférences sur la musique classique. C'est arrivé, des notes aux journaux régionaux et locaux sur le travail quotidien des habitants d'aul, écrivait des poèmes en kazakh, imitant Mayakovsky.

Il s'est avéré tiré par les cheveux, maladroit.

Les journées tournaient ennuyeuses et difficiles, comme la meule d'un moulin à vent à ferme collective.

Un jour, à la veille des célébrations de novembre, un nouveau directeur d'école, Sauyt Seytenov, s'est présenté à lui de manière inattendue. C'était un homme curieux, contrairement à la plupart des mugalims d'aul. Auparavant, il avait enseigné les mathématiques et la physique à l'école Baluan de sept ans. Réputé excentrique. Ses disciples ont adoré. Il a décemment peint. Dans son bureau, il a accroché un portrait d'une moustache peinte à l'huile dans toute sa hauteur. Il a également dirigé un club d'échecs et ne l'a pas jugé amusant. Il a également écrit des poèmes épiques sur les batyrs des ancêtres. Surtout, j'ai été étonné par le fait que je connaissais l'arabe et que, par hasard, j'ai lu des sourates incompréhensibles du Coran à la manière d'un jouet, ce qui était considéré non seulement comme

étrange pour un enseignant, mais aussi comme répréhensible. L'élite d'aul - un Baskarma[76], le comité du parti - devant le directeur était clairement effrayée: Saytenov était dur, droit, rapide et audacieuse. C'était un crackler, à grosse tête et chauve, rond, saillant, les yeux regardant le point de focalisation. Les pupilles noires brillaient comme un bout de lame. Au début, les mugalims du lycée ne reconnaissaient pas tout à fait l'étranger, l'étranger, le directeur du fils de sept ans dans un aul sourd, mais il les rapidement - manipulés, apprivoisés, assommés, arrogants et leur savoir, exigeants, méticuleux, corrosifs, froids, et tranchants, comme un diamant, la langue.

- À travers une mince cloison, Harry a entendu le directeur parler de quelque chose à l'infirmerie avec David Pavlovich, mais il ne s'attendait pas à ce qu'il aille le voir.

- Salem, Harry, - a dit le directeur, d'une voix rauque, comme s'ils se connaissaient depuis longtemps. - Comment vis-tu?

- Harry s'est levé courtoisement.

- Selemetch be, agay. Je vis comme ci comme ça, tranquillement et paisiblement. Je lis, j'écris.

- Gigite! Je sais tout. Et comment es ton ambiance?

- Ambiance? Quelle pourrait être l'ambiance? Sour, bien sûr.

- Pourquoi

- Long pour expliquer. Quelle pourrait être l'ambiance d'un poussin qui est tombé du nid par hasard?

- Le directeur a levé les yeux au ciel, a pensé.

- Je comprends, je comprends... Tu vas étudier?

- Oui. L'année prochaine, j'essaierai encore.

- Louable!

- Le directeur s'est tais, a regardé autour de lui et a ramassé des livres sur la table: «Le cas des pétrashevistes», «Que faire?», «Oeuvres de N. Dobrolyubov», «Théorie d'un jeu d'échecs», «Epos kazakh». La pause a traîné. Harry s'est demandé: pourquoi le directeur est-il venu?

- C'est quoi, Harry. Comment tu penses si je t'invite à travailler?

---

[76] Baskarma - président de ferme collective, Aulnay - Président du conseil d'aul.

- Quel genre de travail? Bibliothécaire?
- Non. Comme un professeur.
- Je ne comprends pas.
- Tu sais... - dans les grands yeux du directeur il y avait un scintillement méchant. - Beaucoup de femmes travaillent à l'école. Et ils ont une faiblesse: de temps en temps, ils tombent enceintes. Je ne sais pas combien elles le font. Et puis elles prennent un congé de maternité. Et il n'y a personne pour les remplacer. Compris?
- Pas vraiment,- a dit Harry.
- J'explique. L'autre jour Kulyyara va au congé de maternité. On a besoin d'un remplacement pour deux mois. À ce moment-là, il sera publié sur décret d'Aiganym. Encore deux mois. Ensuite, la place de l'assistant de laboratoire sera libérée. Ensuite, le professeur de cinquième année va donner naissance. Et de cette façon...
- Je dois donc remplacer toutes les femmes enceintes?
- Oui, donc, - le directeur a acquiescé, la tête chauve. - Où puis-je demander à chercher un professeur en hiver? Alors je compte sur toi.
- Oh, oui. Je suis sans éducation. Je même viens de terminer ses études.
- Rien. Chose gagnable. Tout le monde a commencé comme ça. Et tu es un excellent élève. L'homme est sérieux Et tu as...
- Dix-neuf ans, - a ranconté Harry.
- Eh bien, ici! - Le directeur s'est tapé le genou. - Très convenable! À cet âge, je me suis déjà marié... Pense-y toi-même! Jusqu'au mois de mai, tu travailles, presque sept mois. Considére une année d'expérience. Tu sortes de l'institut - ton expérience de travail est déjà de cinq ans. Génial! Et tu seras dans les affaires, et tiyn-teben[77] accumulera, et tu souleveras ton esprit.
- N'est-ce pas?
- Harry était silencieux. Et séduisant et effrayant.
- Réfléchis-y, - a déclaré le directeur avec un sourire encourageant. -Aide moi. Il suffit de penser - viens à mon école

[77] *Monnaie-argent.*

demain. Je vais faire tes documents instantanément. Et j'ai déjà parlé avec ta femme. Elle est pour.
- Mais... - Harry était embarrassé.
- Quoi d'autre? - Seytenov a alerté.
- Mais après tout... vous savez probablement... je suis sous le bureau du commandant... un immigrant spécial. Il peut y avoir des problèmes...
- Aaaa... - le directeur a froncé les sourcils. - Ne t'inquiète pas pour ça. Ceci est ma préoccupation. Tu n'a aucune chose contre le gouvernement soviétique, j'espère? Et dans l'intelligence ennemie ne fonctionnent pas? N'est-ce pas?
- Le lendemain, Harry, s'habillant et portant même une cravate enchaînée de David Pavlovich, a frappé au bureau du directeur.
- Ah, oui, je suis d'accord...
- Eh bien, gigite! Arystan! Tigre! Kaskyr! J'étais sur. Je vais faire l'ordre maintenant. Et aujourd'hui, vous allez à Kulchare, prenez le calendrier et les projets éducatifs, consultez, et dans une journée, je vous présenterai la classe. Avec dieu!

IX

Alma-Ata abasourdiait dès le premier instant. Par sa beauté magnifique. Par le soleil éblouissant. Par les puissants peupliers et ormes. Par les jardins de fleurs. De superbes pics de montagnes encadraient la ville du sud. Et de douces odeurs émanant de partout. Et la musique apaisante des aryks bavards. La silhouette des montagnes se profilait clairement sur le fond d'un bleu ciel pur. Un tel miracle ne se produit si tôt que dans un rêve.
Au bord d'où il est arrivé, l'air avec une pression a éclaté dans la poitrine, rempli, élargi les poumons, comme des forgerons, ici, dans le sud, l'air devrait être suffisant pour avaler, boire, siphonner comme la mer ou le jus de pomme.
Des jets d'air doux et doux enveloppés, étreints, caressés.
Le juillet s'épuisait. C'était tôt, et donc la chaleur n'était pas ressentie. Les gens pâmés ont marché, ne sont pas allés - ont nagé,

ont patiné dans les jets de miel de l'air chaud et paresseux, comme s'ils aimaient l'eau peu profonde d'un petit ruisseau endormi.
Harry se sentait soudain léger, joyeux. Il est resté longtemps debout, appuyé sur des béquilles, sur la place de la gare remplie de soleil. Ils ont frappé avec leur hulk et son intimité. Tout flottait, instable dans une brume légère. Lui, steppe, c'était nouveau. «Ici, je vais avoir de la chance, finalement», - il a pensé soudainement. «Bien sûr, la chance m'attend ici.» Et à partir de là, cela devient facile pour lui.
La capitale ne lui faisait pas peur. Il s'est approvisionné en adresses d'instituts et de connaissances de compatriotes. Près de soixante-dix personnes du lycée Kyzyltu ont étudié ici. Dans n'importe quel institut, il pouvait trouver des connaissances prêtes à l'aider, à l'emmener là où il aurait besoin d'être opéré.
Non, il ne va certainement pas disparaître ici. Ce n'est pas une ville - paradis. Île verte. Jardin d'Eden. Joy-demeure vagabond.
Les uns après les autres, les trolleybus s'arrêtaient joyeusement sans bruit. Un peu plus loin, le hochet appelle des maladroits, comme des mastodontes, des tramways.
- Vous passerez sur Karl Marx et Oktyabrskaya, - lui a expliqué la vendeuse de crème glacée. - Il y a un parc de la Fédération.
- Mais j'ai besoin d'un parc de gardes de Panfilov.
- C'est la même chose.
- Il a facilement grimpé dans le quatrième tram et s'est affaissé avec confiance sur la banquette arrière.
- La ville lui a souri. A ouvert ses embras.
- Harry a trouvé facilement le parc de vingt-huit gardes de Panfilov. Il était d'une beauté éblouissante, soigné, propre. Pas si sombre, comme un repaire de gangsters, un parc urbain à Kyzyl-zhar. De loin, une structure de bois luxueuse avec un dôme bleuâtre a été vue. Il se chauffait dans les rayons du matin et semblait flotter en apesanteur dans des jets d'air dorés.
- Une chope rouge émergeait d'un stand de bière non loin de l'entrée du parc.
- Sobre, jeune homme?

- Harry ne l'a pas compris. Il a demandé en montrant le bâtiment en bois:
- Quel genre de bâtiment?
- Ah, - la tasse baillait. - Musée. Il y avait un temple.
- Harry s'assit sur le banc, admirait la calme grâce autour. Il ne voyait plus d'une telle beauté apaisée.
- Immigrant? - a demandé le marchand à face rouge.
- Hein? Ouais... Sois gentil, prépare une tasse.
- La bière était mousseuse, montait d'une mousse ambrée avec un chapeau, inondé sur le bord d'une grande tasse, chatouillait les narines, élargissait la poitrine, étanchait et exacerbait la soif.
- Plus?
- Sois gentil.
- La langueur agréable répandait dans les veines. La respiration s'est améliorée. La tête se brisait facilement.
- Est-ce loin d'aller à l'institut pédagogique?
- Vous voyez un bâtiment de deux étages derrière les barreaux? C'est une auberge. Et à côté, de l'autre côté de la route, se trouve l'institut.
- Et KazGU?
- Université? Un peu plus loin. Selon le soviet. Avec des colonnes. Ils disent que le gymnase des hommes était à Vernoe.
- Merci.

Tout s'est merveilleusement bien passé. Il est presque là. Il y a beaucoup de temps. L'ambiance est vigoureuse. La bière est belle. Autour il sent du silence et du confort. À l'auberge, l'un des compatriotes se rencontrera probablement, peut-être même Bagheera, bien qu'il soit peu probable qu'elle revienne des vacances.

Il a décidé de ne pas se dépêcher. Oui, et quelque part rompu de Zhigulevsloe. Ou peut-être de la route? Il a marché un peu le long des allées, a regardé autour de lui, s'est promené dans un coin isolé près de la barrière en fonte, a trouvé une herbe envahie par un sapin, a étendu sa veste et s'est étiré volontiers dans une ombre épaisse.

Aryk murmurait à côté de lui, la terre respirait la fraîcheur et se préparait. Les arbres ont gelé dans la langueur.

Après s'être reposé et même avoir fait une sieste, Harry s'est lavé l'aryk, s'est secoué et est parti, comme il se décidait, pour une reconnaissance.
Il a trouvé facilement l'ancien gymnase des hommes dans lequel, comme le montrait le panneau mural, le commandant de la guerre civile jadis a été renommé. Dans le hall spacieux et frais, derrière une longue gare, une femme de chambre à l'air rapide était assise et déplaçait des papiers. Elle s'est avérée être la secrétaire de la commission d'inscription et a expliqué à Harry en détail et en souriant où il pouvait prendre les documents, où se trouvaient le cours et les conditions d'admission, qui seraient les diplômés de telle ou telle faculté. Harry savait déjà tout cela grâce aux annonces publiées dans les journaux. Il souhaitait s'inscrire dans un tel département, où ses connaissances kazakhes seraient utiles.
Ah, - la secrétaire éclairée a dit, - alors pour vous il vaut mieux, je pense, d'aller à KazPI. Bien sur! Il existe un tel département de lettres - erkao.
- Erkao? Qu'est ce que cela signifie?
- Département russo-kazakh. Il prépare les professeursde langue et de littérature russes aux écoles kazakhes.
- Oh! C'est peut-être ce qui me conviendra.
Quelques minutes plus tard, il est entré dans le bâtiment situé dans la même rue: il s'agissait, il l'a découvert, du gymnase féminin de Verno. Près de l'entrée principale, sous le vieux peuplier, une bande de gars s'entassait et discutait avec animation à propos de quelque chose. En apparence extérieure, ils semblaient aussi auls: l'un est le plus jeune, avec un petit garçon une coupe de cheveux, aux lèvres minces, aux yeux noirs, très mobile était dans une combinaison de ski, l'autre - à jambes courtes, avec un nez, pour une raison quelconque, le nez en sueur, noir, dans une veste kurguz et un pantalon avec de telles jambes de pantalon, qu'il aurait pu besoin de simplement grimper à travers tout le corps. Un autre – dans un chapeau de paille et une chemise lavée était adossé à un peuplier. Et d'autres étaient habillés qui dans ce beaucoup. Parmi eux se trouvait un type aux yeux grands, aux grands yeux, aux taches de rousseur,

aux têtes abruptes, aux yeux grands tatar, avec des moustaches et des cigarettes aux dents. Il était vêtu d'un costume, à la manière d'un bureaucrate de district, il restait confiant, indépendant et regardait tout le monde avec une supériorité évidente. Harry s'est dirigé vers eux.

- Les gars, vous ne savez pas où s'incrire ici sur RCE? Tout le monde qui voudraient s'inscrire sont passés derrière lui.

- Et qui allez-vous être! – a demandé le gars avec les minces lèvres et les yeux audacieux. Il y avait quelque chose de prétentieux, de pugnace sous tous ses aspects. Il ne communiquait pas mais, pour ainsi dire, attaquait l'interlocuteur, prêt à tout moment à engager une querelle ou une querelle.

Harry a expliqué.

- Pourquoi sur RCE? – a pilonné le gars aux lèvres minces. – Tu sais le kazakh ou quelque chose comme ça?

-Az-maz bilemiz[78], - a dit Harry.

- Oh, je suis étonné! - s'est exclamé un homme à lunettes vêtu d'un costume de tussor.

- Et qui serez-vous? – intimidait le gars avec les lèvres minces.

-Adam bbalasymyn[79], - Harry s'est éloigné.

- Oh, je suis étonné! - le masque aux yeux blancs a gonflé.

- Je parle de nationalité! – a irrité le gars avec les lèvres. minces - russe? tatar?

- Chourchout! - Harry a claqué. - Il y a beaucoup de Walters parmi les Chourchout.

Le gars aux lunettes souriait moqueusement. Le reste a entouré immédiatement Harry.

- Ah-et... clairement: allemand! Dans notre aul, eux aussi, ils parlent tous en kazakh.

Ils ont connu les uns les autres. Le gars avec des moustaches et le gars aux lèvres minces se sont avérées provenir de la région de Pavlodar - Chaidulla et Erik.

---

[78] *On sait un peu (kaz.)*

[79] *Je suis l'enfant humain (kaz)*

- Un petit homme au nez gros et en sueur, écrasé, s'appelait Kazbek et il était originaire d'Aktobe. D'autres venaient de Kostanay et de Kokchetau. Et tout, en fin de compte, a remis des documents à la branche russo-kazakhe de la faculté des lettres.
- Et bien, je vais vous emmener au bon endroit, - Chaydulla s'est adouci immédiatement.
- Tous l'ont suivi foule.
- Après avoir remis les documents et reçu une référence à l'auberge, Harry s'est rendu à l'auberge et au commandant de l'auberge. Chaydulla, Erik, Kazbek l'accompagnaient avec précaution, aidaient à faire glisser le lit, se réunissaient dans une immense chambre de huit lits au premier étage d'un dortoir donnant sur le dortoir.

— Ils se sont immédiatement fait des amis. Ils ont parlé de tout. Nous sommes allés dans un café. Pour amitié il ont égouté une chope de bière. On a convenu de nous préparer ensemble et de passer des examens pour nous entraider.

— Tout le monde s'est volontairement occupé de Harry. Plus que jamais, il se sentait protégé. Chaque jour apportait une nouvelle joie. Et tous les centres culturels - parc, cinéma, bibliothèque, opéra, théâtre pour la jeunesse, institut - se trouvaient à proximité et Harry avait même oublié sa maladie.

— Il y avait une bande de chance solide. Un tourbillon d'essais agréables tournait en rond.

— Un petit incident est arrivé à l'examen oral.

— Deux jeunes «filles de la faculté de la langue russe» ont capturé Harry sur la grammaire. Quelque chose dans ses réponses les confondait. Enfin, à la peau sombre, avec un examen aux yeux tatare, l'étudiant demanda avec étonnement:

— Où as-tu étudié?

— Et, ayant entendu la réponse, exhalé avec déception:

— Ah, à l'école kazakhe? Oui, même dans l'aul? Comment tu l'a fait?!

— C'est quoi? – a demandé timidement Harry.

— Oui, ton discours est étrange. Le larynx, c'est-à-dire la base d'articulation, est carrément kazakh.

— Et ça va terriblement bien, - a ajouté la seconde, blonde. Harry en entendit parler pour la première fois.

— Comment ça va

— Vous vous écoutez. «Vache», «route», - a raillé délibérément les yeux tatars en bombant un «O» délibérément. - Vous n'avez probablement pas entendu parler de voyelles non accentuées?! Il y a des normes orthoépiques!

— Est-ce possible qu'à l'école, tu vas faire ça? – a dit aussi la blonde.

— Dieu sait quoi!

— Harry a baissé la tête, consterné.

— Mais il connaît les règles! – a intercédé à l'heure

— le professeur chauve de la littérature Landau. - Et il a un «excellent» sur l'examen écrit.

— C'est vrai. Il a un «excellent» sur dictée et composition.

- Eh bien, il parle en accentuant un «O» parce qu'il habitait sur la Volga, probablement. Gorky, il aussi, disait en accentuant un «O».

— Mais Efim Iosifovich, Gorky n'avait pas l'intention d'être un enseignant, - ont répondu immédiatement les yeux tatars.

— Rien... - Le professeur agrégé Landau a souri par ses yeux brillants. - Pendant quatre ans, il a appris à accentuer «A», comme un moscovite.

— Etrange... étrange... – a dit la blonde abattue.

— Landau était satisfait de la réponse de littérature du demandeur, bien que les deux «filles de la faculté de la langue russe» aient arrondi les yeux chaque fois que Harry a dit: «Dostoïevski», «Gogol», «Cholokhov», «Tolstoï», arrondissant le «o» et frappant le dernier. syllabe.

— Waouh! Il est assez bon à lire, a déclaré le professeur adjoint Landau. - Avez-vous lu quelque chose d'Ehrenburg?

— «Dégel», - a dit Harry.

— Comment! Avez-vous réussi à lire «Dégel»?

— Oui. A mon avis, l'oeuvre est très frais et inhabituel. Les lunettes du professeur adjoint ont brill «Dégel» plus fort.

— Avez-vous manqué «Le Nouveau Monde» dans l'aul?

— Pourquoi ? Maria Petrovna, notre enseignante, commande «Le Nouveau Monde». Je viens d'être frappé par un grand article intitulé «Sur la sincérité de la littérature». Je l'ai même esquissé.

— Eh bien, ici! Et vous dites! – le professuer ajoint Landau a jeté un regard de reproche sur les «filles de la faculté de la langue russe».

- Et comment est-ce qu'elle vous avait frappé?

— Par son approche audacieuse, ouverte et honnête de la littérature soviétique moderne, de sa chaleur critique et aiguë, révélatrice du pathos.

— Et bien! - Landau a exulté. Les «filles de la faculté de la langue russe» ont baissé les yeux, et Harry a deviné que le bruyant article «Sur la sincérité de la littérature» les examinateurs en russe, bien sûr, ne lisaient pas.

Landau a posé encore quelques questions sur la littérature sur les peuples de l'URSS. Harry a abordé Dzhambul et Auezov d'une manière détournée, et en lira même quelques autres en kazakh. Le professeur agrégé, ravi, a ôté ses lunettes et ses mains.

- Vous savez... il mérite vraiment «excellent». - Et même
avec un plus.

Mais les «filles de la faculté de la langue russe» n'ont pas partagé ses opinions.

- Pourtant, vous voyez, Efim Iosifovich, son discours est étrange. -Il confond même les types du verbe, les yeux tatous clignant des yeux obstinément. - Je pense il suffit de lui mettre «bien».

- Et je pense que oui, - a acquiescé immédiatement la blonde.

- En vain, - Le professeur adjoint Landau a soupiré et a écarté ses bras.

- La prononciation est une chose nouvelle. Mais je ne peux pas passer contre les charmantes dames.

C'était le seul «bien» de Harry dans tous les examens d'entrée. Et sur les points marqués, il était deuxième dans le groupe après Erik. Il n'y avait aucun doute qu'il irait à l'institut.

Mais il avait tort.

Le choc l'attendait à la dernière réunion du comité d'inscription dans le bureau du directeur de l'institut.

Le présidant - le légendaire batyr Malik - présidait.

Tous les participants du groupe «B», qui n'ont pas perdu leur chance d'être admis, étaient agités et solennels dans la salle. Vingt-cinq personnes ayant réussi à surmonter tous les examens espéraient qu'elles seraient acceptées et se pressaient maintenant en prévision de la décision finale. Il y avait trois options: acceptées avec une bourse et avec un foyer, acceptées avec une bourse, mais sans place dans le foyer, et acceptées avec un foyer, mais sans bourse. Harry était sûr qu'il serait accepté avec une bourse et une place dans le foyer.

Chaque demandeur était appelé au bureau du directeur individuellement. L'interview a duré environ dix minutes. Les gens heureux sont partis en criant «Hourra!», Et tout le monde s'est embrassé et félicité.

Harry n'était pas dans le top trois.

Il n'a pas touché le top dix.

Ils comptaient déjà le quinzième chanceux, mais ils n'appelaient pas Harry. Son cœur battait avec alarme. La nausée courait à la gorge. Un mauvais pressentiment frappait dans la tête.

C'est déjà le vingtième. On a déjà crédité avec un «satisfaisant». Quelque chose ne va pas.

Harry était blotti dans un coin, ni vivant ni mort. Il s'est pris des regards inquiets et pitoyables. Le sale tour de Karaganda va-t-il se répéter?!

Le vingt-quatrième réussi a quitté le bureau.

Dans les yeux de Harry s'est assombri. Il n'était déjà pas d'accord.

Il était impossible de retarder.

Frappant vigoureusement avec des béquilles, il est entré dans le bureau du directeur. Il a vu en tête d'une longue table Batyr Malik. Des deux côtés de la table, il y avait une commission. Tout le monde le regardait avec étonnement. Du silence effondré il sonnait dans les oreilles.

- Le camarade héros de l'Union soviétique Malik Gabdullin! - Harry a commencé d'une voix cassée, s'appuyant lourdement sur des béquilles pour ne pas s'effondrer ici même sur le tapis défraîchi. - C'est ce qui se passe? J'ai vingt-quatre points, un seul «bien». Vous avez accepté les personnes avec les «satisfaisant». Et oubliez moi? Boul

kdlay, Meke?[80] - Il a passé à l'improviste au kazakh. - Boul ediletsizdikkoy[81]

Le directeur, jeune, lisse, tout élégant, bien habillé et saillant, imposant, portant des lunettes, aux cheveux épais, a baissé la tête. Toute commission a été perdue. On peut voir que la conversation avec le demandeur Harry Walter a déjà eu lieu. Peut-être que beaucoup ont été intrigués par son discours kazakh courant.

- Jazygym ne, Meke?![82] - La voix de Harry tremblait. - Jazygym

- nemk bolganim ba?![83] - Et, après une pause, il a déjà dit en russe.

- Mais je ne suis pas l'un des allemands avec qui vous vous êtes battus!

Il n'y avait plus rien à dire, mais il ne pouvait déjà pas. Si seulement pour résister, ne pas tomber du tout. Il y avait de la confusion à la table. Tout le monde attendit le directeur pour le dire.

Malik était silencieux. Il ôtait ses lourdes lunettes à monture de corne et les frottait longtemps avec un mouchoir.

- Toi, mon garçon, ne me pousse pas! J'étais un héros là-bas, sur le champ de bataille, près de Moscou, et ici... - il a assombri son visage. - Tout ne dépend pas de moi... - Le directeur a fait une nouvelle pause avant de continuer en kazakh. - Vous avez bien remis. Et en général je vois: un gigite sérieux. Mais telle est l'indication. On dit de ne pas inscrire les membres de votre tribu.

- Que faire? - Harry a dit avec difficulté.

- Mon conseil: allez au ministère, expliquez tout. Peut-être qu'ils vont entrer dans votre position.

Harry s'est retourn de ne pas prendre brusquement. Je voulais dire: - «Quel Héros!», mais a résisté sagement.

L'ensemble du groupe s'est rendu au Ministère de l'Éducation.

Tout le monde était prêt à défendre Harry et l'équité.

Le sous-ministre, de bonne humeur, au kazakh large et ouvert, a écouté attentivement le discours confus de Harry. Il semble que ces

---

[80] *Comment comprendre cela, Make? (kaz.).*

[81] C'est injuste!

[82] *Quelle est ma faute, Make?*

[83] *Je suis désolé d'être allemand?!*

histoires lui étaient familières. Il commença à froncer un peu les sourcils et il est devenu clair qu'il n'avait rien à dire.
- Aynalaiyn, où as-tu terminé l'école?
- Dans la région du Nord du Kazakhstan.
- Celle de Kyzyl-tu? Je sais, je sais... Une école exemplaire.
Alors, alors... Et je vais vous dire ceci. Vous ne devez surtout pas vous énerver. Les temps changent - les lois changent. Il n'y a rien d'éternel dans cette vie. Que pouvez-vous faire?... L'injustice n'a pas été complètement effacée. Écoutez-moi et retournez dans contre aul, travaillez un an ou deux de plus, où se dépêcher, vous avez une longue vie devant vous. Tout ce que vous avez le temps: et apprendre et se marier. - Et, satisfait de lui-même, le sous-ministre s'est penché dans sa chaise haute et a commencé à se balancer avec tout le corps corpulent. - Et ensuite tu viendras. Votre connaissance est toujours avec vous. L'institut ne s'enfuira pas, croyez-moi...
- Harry était même confus.
- Mais, non... Je ne suis pas venu écouter le sermon, mais la décision sur ma question.
- Hé, tu es toujours l'entêtement, il se trouve. Rappelez-vous: la vache à cornes s'est plaint à Dieu, a demandé des cornes et est devenue sans cornes pas du tout ? Je te dis: le temps va changer – les lois vont changer eux-aussi. Alors tu viendras. Et dans le village, vous voyez, il ont besoin de vous. Solay, jigam.
- Allons ! – Erik a eu la moustache à poils, sang tatare bouilli. - Allons à la faculté des langues étrangères. Peut-être qu'il mord. On te prendra comme un allemand.
Nous nous sommes précipités à l'Institut des langues étrangères. La foule d'intercesseurs perturbés a commencé à se fondre. Il est difficile de se battre pour obtenir justice lorsque vous vous portez bien.
- Tu es quoi! - Le directeur d'ILE a fait signe de partir. - Je n'ai nulle part où aller. Faites le tour. Allez où vous avez remis vos documents.
«Je suis allemand», - a murmuré Harry. - Et j'ai vingt-quatre points. Peut-être vous m'inscriverez à la faculté allemande...
- Alors quoi? Le directeur d'ILE a explosé au plus fort de sa

croissance. - Et je suppose, que je suis juif. - Et pour une raison quelconque, il a rougi. - Qu'en est-il? Nous sommes tous égaux. De plus, les kazakhs, par exemple, étudient dans la faculté allemande avec plus de succès que nos allemands.
- Nous allons tenter notre chance à UNKaz, a déclaré Erik résolument. - Tout à coup, le philologique kazakh acceptera avec vos points.
Ils se sont précipités à l'Université nationale kazakhe. Ils se frayaient un chemin à travers l'épaisse foule de perdants jusqu'au doyen de la Faculté philologique. Des rangées de sympathisants éclaircis. Les combattants pour la justice sont restés une poignée.
- Allemand, diplômé de l'école kazakhe? – le doyen a demandé avec curiosité. - Très intéressant! Original! Mais où étiez-vous avant? Nous devions venir à nous, et pas à quelques UPKaz. Ayant échoué là-bas, voulez-vous ramper jusqu'à nous, oui, sournois bala?!
- Je n'ai pas échoué. Une autre chose, - a insisté Harry, d'un air maussade.
- Allez! Les Kazakhs m'ont appris à mentir, - a rigolé le doyen. -
Ne fantasme pas, s'il te plaît. Voyez combien de gens comme vous se pressent autour de la porte. Et la raison de tout votre poids.
Déprimé, il est retourné à l'auberge. Samedi était à court. Erik est resté le plus actif.
- Nous écrivons des déclarations. Immédiatement! - il a été estimé qu'il travaillait pendant un an comme secrétaire-greffier du Tribunal d'instance: il savait tout. - Nous écrivons au Ministère de l'Intérieur, au KGB, au présidium du Conseil suprême. Sous une pierre couchée, l'eau ne coule pas.
Ils ont écrit entre deux mains, pas une déclaration avérée - le cri de l'âme, la plaie sanglante, SOS.
- Après de telles paroles, même les officiels endurcis du cœur faiblissent, - dit Erik sombrement. Il a perçu la douleur de Harry comme étant la sienne, les bâtards vont grandir!
Ils se sont précipité au bureau de poste. Toutes les lettres de réclamation sont envoyées avec notification.
Et dans la soirée, Ibrahim a dit tout à coup:

- Savez-vous qui peut vous aider? Chalov! Notre compatriote. Kokterek.
- Il est où?
- Au Comité Central du Komsomol. Deuxième secrétaire Allons chez lui. Il connaît bien ta place. S'il n'aide pas – on ne sait que faire. Ensuite, vous revenez vraiment dans votre aul.
- Connais-tu l'adresse?
- Je suis allé chez lui une fois. Quelque part à Tastak. Vous devez donner le plus vieux Salem. Ici à la fois et mettez votre travail.
- Allons-y!

Parmi les courbes, les rues ombragées à la périphérie de la ville, un vieux manoir de la célèbre terre a été trouvé avec difficulté. Anatoly Fedorovich Chalov, un Russe de l'aul voisin de Kokterek, est diplômé de l'école kazakhe de sept ans de Kyzyl-tu avant la guerre. Il parlait couramment le kazakh, ce qui plaçait souvent un imbécile parmi les kazakhs, qui le prenaient pour un orys qui ne connaissait aucune chose. De retour du front, le jeune et courageux officier monta rapidement la colline. Il a travaillé au sein du comité de district, du comité régional, transféré dans la capitale et, plus récemment, est devenu le deuxième secrétaire du Comité central du Komsomol du Kazakhstan. Harry connaissait son père, ses frères, sa mère, et lui-même - plusieurs fois, il était grand, fort, de bonne humeur, confiant et le regard posé.

- N'oubliez pas de dire que vous êtes un membre du Komsomol, un excellent étudiant, a enseigné à l'école pendant un an, Ibrahim expliquait tout dans un tramway.

Et Harry pesait tous les mots qu'il dirait, pour Chalov, et ne pourrait pas décider dans quelle langue il serait préférable de parler avec un compatriote célèbre - en russe ou en kazakh.

- Parlez Kazakh, - a conseillé Ibrahim. - Ce sera sympa et plus facile pour vous.

J'ai attendu longtemps. Le secrétaire du Comité central du Komsomol a conduit en voiture au crépuscule. Il était inquiet, mais s'est rencontré affablement. Dans le style de la steppe, j'ai posé des questions sur l'aul, je me suis souvenu des aksakals, j'ai écouté

attentivement la triste histoire de Harry. Il a froncé les sourcils, a pensé, a regardé par la fenêtre, a tambouriné ses doigts sur la table.
- Oui, injustement... le désordre... - a dit, finalement, pensif. - Pensons... Tu fais quoi, cher. Demain c'est dimanche. Je suis pressé avec ma famille au pays. Et lundi à neuf heures, venez directement au Comité central. Je vous préviens, ils vous laisseront entrer. Montrez le billet de Komsomol en service à l'entrée. C'est quand on décide quelque chose. Keluttk pe?[84]
Avec toute son apparence impressionnante et son gentil sourire, Shalov a inspiré la confiance.
Tous les dimanches, Harry languissait seul dans le parc. Il voulait être seul. Il est encore tombé du panier. En retard sur le train. D'autres sont devenus des étudiants, ont été référés à une auberge de jeunesse, ont été répartis dans des chambres, installés, installés dans une école de quatre ans et célébrés au hasard. Lui seul, Harry, restait, comme toujours, à l'auge cassée. Un petit répit s'est terminé de la même manière. Pourquoi devrait-il gâcher l'humeur des gens avec son apparence triste? Qui se soucie de son malheur sans fin? Ce n'est pas un homme du tout, vingt-deux malheurs. Il traînait dans le parc, regardait le wok-roug avec des yeux aveugles, restait assis sur le banc pendant un long moment, pensait à ses pensées. Les passants lui jettent un coup d'œil soupçonneux. Oui... tous les espoirs pour Chalov, bien sûr, mais il est évident que vous devez être ajusté au pire. Le directeur de l'institut et le Ministère de l'Éducation ne l'aideront certainement pas. Il est clair que les lettres adressées au procureur, au ministère des Affaires intérieures, au KGB, au Soviet suprême, sont davantage destinées à restreindre l'âme. Combien il en a écrit: lettres et plaintes, déclarations et pétitions. Les hommes d'État se taisent pendant des mois, puis, il arrive, ils vont envoyer une réponse, à partir de laquelle il ne fait ni froid ni chaud. Le pire n'est pas le pire. Il retournera au village, ira à l'école, s'installera comme bibliothécaire ou technicien de laboratoire. Peut-être que par contumace sera servi à l'Institut pédagogique Kyzyl-zhar, ira à la session deux fois par an, obtiendra

[84] *D'accord"? (kaz)*

son diplôme avec le temps, finira par brouter comme un cheval clouté à la périphérie. C'est tout. C'est tout. En fin de compte, et on peut tellement vivre...

Le jour a duré pour toujours. Il semblait que lundi ne vivrait pas.

Il a demandé où se trouvait le Comité central du Komsomol, il a calculé combien de temps il resterait pour lui, après avoir décidé qu'il viendrait probablement une heure plus tôt.

Le temps s'est arrêté. Il restait encore une très longue nuit. Il ne pouvait ni manger ni boire. Et les amis, les étudiants nouvellement créés, malgré tous leurs efforts, ne pouvaient dissiper ses pensées pesantes et débilitantes.

Chalov était exact. À neuf heures du matin, il s'est assis de manière imposante à une table immense avec un préfixe avec deux rangées de téléphones. Pour une raison quelconque, la plupart des téléphones ont été touchés par Harry au premier instant. Pourquoi un homme a-t-il autant de dispositifs et comment ne s'y perd-il pas? Et si ils se mettaient à sonner - ils tremblaient tous ensemble - que faire?

...Le compatriote pâle, maigre, au long nez, a reçu cordialement, l'a assis sur le canapé, s'est assis lourdement à côté de lui, m'a demandé de tout expliquer en détail. Les téléphones sur la console à la table ont claqué dans toutes les directions. Shalov ne les a pas entendues.

«Clair, mon cher, dit-il enfin.

Il s'est levé, accroupi sur une jambe, a monté jusqu'à son immense table, a empilé haut et rempli de toutes sortes de papiers et de fournitures de bureau, tourna le disque de l'un des téléphones.

- Hé, Adeke, assaoumagaleykoum! Oui, oui, c'est moi, Anatoly.

J'ai un jeune homme. Harry Walter. Le parent de mon compatriote, ambulancier, personne honorée. Iya, iya nemys... - La conversation était en kazakh. - Vous voyez, la deuxième fois j'entre à l'institut. J'ai passé tout bien, mais on ne m'a accepté. Oui, oui...pour cette raison. Un excellent étudiant, un membre du Komsomol, une personnalité publique, professeur de l'école qui a enseigné pendant une année... Non, non, Malik n'a rien à voir avec cela. Pas dans sa juridiction. Il exécute l'instruction et c'est tout. Et nous, Adeke, nous pouvons et devons. Vous comprenez?Aidez. Donnez la commande... Oui, oui ...

fais-moi confiance. Quelqu'un avec qui j'ai déjà parlé. Non, il n'y aura pas de gros dérangement... D'accord. Jaksy! .. Je vais l'envoyer chez vous. Saou bol![85]

Harry transpirait pendant que Chalov parlait au téléphone. Allégé. Insensiblement commencé à brûler les oreilles. Et les doigts tremblaient finement.

- Alors, alors... Allez tout de suite au Ministère chez Aimanov. Il y aura des difficultés - signalez. Venez! Et passez à David Pavlovich un bonjour de ma part!

Et Chalov a posé une lourde main sur l'épaule maigre de Harry.

Sur le chemin vers le Ministère de l'Éducation, Harry s'est rendu dans le bureau du doyen et a pris de sa secrétaire secrète, Bunzelman sociable et charnue, un extrait de la feuille d'examen, certifié par un sceau. Cette fois, il était accompagné de Chaydulla, toujours prêt à se battre, mais il ne savait pas avec qui, comment, quand et pour quelle raison se battre au nom de la justice. Il était conscient du fait que, le nouveau venu d'hier, demi-orphelin sans soutien, se lancer dans une querelle avec une grosse tête du ministère est semé d'embûches.

- Ah... c'est toi?! - Le sous-ministre a froncé les sourcils avec contrariété, regardant fixement les yeux de hibou du visiteur. - Comme tu es rapide!

- Lorsque le besoin de gorge est suffisant, vous allez inévitablement devenir impétueux, oui, - a déclaré le premier visiteur en kazakh.

Le vice-ministre du matin n'était clairement pas dans l'esprit. Ses yeux étaient enflammés et un front nettement exposé était coupé par de profondes rides longitudinales.

- En fait, - il a murmuré en russe, - aujourd'hui n'est pas un jour pour moi. J'ai le collège. Mais une fois qu'Aneke a demandé...

Harry a deviné: «Aneke» est Anatoly Fedorovich, et «demandé» est dit pour plus d'esprit, pour plus d'importance. Qu'y a-t-il à dire, le secrétaire du Comité central, même le Komsomol, est une force avec laquelle il faut compter..

- Donc, bala, - a crié encore le sous-ministre en fronçant les

---

[85] *Santé (kaz.).*

sourcils. - Je n'ai pas tenu compte de mes conseils. Je suis allé aux instances. Voulez-vous prouver votre point.
- Je veux, - a dit Harry...
- Après la rencontre avec Chalov, il a fait preuve d'une obstination audacieuse et de la conviction qu'ils «ne poursuivraient pas l'aul» et qu'il cesserait donc de trembler.
- Oui, Oui... Tout le monde veut certainement quelque chose... Écoutez... - le sous-ministre ouvrit les yeux. Ses pupilles rapidement, comme une petite souris au trou, ont commencé à courir. Un sourire glissant errait, un serpent sur les lèvres. - Et peut-être que vous n'avez pas passé tous les examens parfaitement? Peut-être que vous n'avez pas ces points? Peut-être que vous... vous nous lanternez, hein?!
- Le cœur de Harry battait et battait dans sa gorge. Il a compris où le sous-ministre se dirigeait. Et même le préjugé qu'il en sera ainsi.
- Comment ça va?
- Eh bien... - le sous-ministre était un peu gêné. - Ça arrive... un peu exagéré peut-être. Vérifiez d'abord, est-ce vrai?
- Que veux-tu vérifier? - avec difficulté a dit Harry.
- Eh bien, tes notes. Peut-être que quelque chose ne va pas.
- Ici! - Harry a sorti lentement de sa poche un certificat du bureau du doyen et l'a mis triomphalement devant le sous-ministre. - ici!
- Qu'est-ce que c'est? – a hérissé le sous-ministre.
- Certificat de mes marques... Avec un sceau. Vérifier n'est plus nécessaire.
- Le sous-ministre a déplié un morceau de papier, a parcouru avec ses yeux. Ses pupilles ont recommencé à tourner, en courant. Les coins de ses lèvres se sont effondré.
- Oh, toi, tu es... prudent.
- J'ai appris par expérience amère. En Karaganda l'année dernière on avait déjà vérifié. Je sais comment le faire.
- Le cœur semblait sortir de la gorge. Harry a pris l'air, les oreilles brillantes.
- Vrai: il s'agit de vingt-quatre points, - a confirmé le sous-ministre avec découragement.
- L'allemand ne ment pas, - a éclaté Harry.

- Qu'en est-il? Pensez-vous que le Kazakh ment? - Immédiatement a surpris le sous-ministre.
- Je n'ai pas dit ça."
- D'accord... Prends ton centificat. Une fois qu'Aneke demandera de vous... j'appellerai le directeur. Je pense qu'ils vont résoudre votre cas! Allez!
- Quand appeler et où dois-je aller?
Le sous-ministre a mesuré le regard lourd et insolent. Son visage est devenu rouge. Les noirs se sont arrêtés, rétrécis. Harry, s'appuyant sur ses béquilles, est sorti.
- D'accord, Chaydulla, advienne que pourra! Nous allons terminer par la visite de buffet, en laissant sortir le tremblement et la faiblesse du corps, il a dit. - Prenons quelques tartes et buvons une bouteille de limonade.
- C'est vrai", - a acquiescé Chaydulla, épuisé par la longue attente.
Ils n'ont pas tenté le destin. Nous avons décidé d'aller à l'institut après le dîner.
Harry le savait: les autorités ne sont pas pressées de décider. Et les allemands ont raison: les moulins de Dieu moudent lentement.
Endurant à peine jusqu'au dîner, Harry va à l'université.
Bunzelman, la secrétaire au cœur tendre du bureau du doyen, dodue, les cheveux touffus et vifs, l'a vu dans le couloir et s'est précipitée joyeusement à sa rencontre.
- Harry, Harry! Tout s'est arrangé. Tout était décidé! Vous êtes admis!
Une commande vient d'arriver. Félicitations!
Harry s'est appuyé contre le mur. Quelque chose en lui a semblé éclater. Le sang s'est écoulé de son visage.
Cette nuit-là, pour la première fois ces dernières années, il a dormi les poings serrés.

X

Elle est venue dans une nuit calme et fragile, et c'était tellement inattendu...
La lune flottait de bonne heure au-dessus des montagnes et sa lumière instable dans la pièce inhabituellement vaste et vide était

alarmante. Il semblait qu'une certaine créature mythique se rasait silencieusement le long des murs gris qui n'avaient pas encore été blanchis à la recherche d'une victime objectivée.
L'auberge était vide. À l'aube, le vieux, stagnant sur la voie du «cinq cent joyeux», a amené une horde d'étudiants bruyants à Pahta-Aral pour cueillir le coton.
- Ne t'en veux pas, Harry! - Crié d'autres étudiants. - Nous t'écrirons.
- Dors, dors, dors, - murmuré Harry pour lui-même, retournant à l'auberge, résonnant du vide. Huit lits couverts de couvertures en tissu incolore, sous lesquels plus d'une génération a probablement dormi des glorieux diplômés de IPKaz, l'ont regardé silencieusement. Fortune! Il n'y avait pas un sou, mais tout à coup Altyn. Dorme et profite de la paix et de la solitude. Grace. Il dormit par fragments presque toute la journée et le soir il se recouchait presque au coucher du soleil. Et à travers le sommeil a ressenti un vague désir, l'attente de quelque chose d'inconnu. Ce n'était pas très confortable dans la salle vide. Sept lits de fer vides le long des murs nus faiblement obscurcis au crépuscule, comme des batyrs sans vie sur le champ de bataille. Harry a frissonné.
Des pas doux se séparaient à la porte. Quelqu'un s'est levé, a écouté, a tiré légèrement la porte desserrée, a placé le peigne dans la fente, a tiré le crochet. Harry s'est figé.
- Ibrahim, toi?
- Chut!... c'est moi, le murmure a été entendu. Harry était abasourdi, même involontairement assis dans son lit. Bagheera a tiré plus fort la porte derrière elle, a jeta un crochet sur elle et, se faufilant, s'est dirigé vers le lit.
- Tu as peur? – elle a ri doucement. - N'a pas attendu?
- Pour être honnête, non-oh...- Il a dégluté convulsivement. -
Je pensais que tu partais.
- Demain. Les étudiants de deuxième année sont envoyés séparément. Il s'est déplacé vers le mur, a ouvert la couverture.
- Assieds-toi... plus près de moi. Comme je suis content!
- Vraiment? - Bagheera a demandé avec l'enrouement habituel et légère moquerie.

- Ollakhi-bellakhi!
Elle a ri à nouveau, comme si une légère brise bruissait dans le feuillage, s'asseyait adroitement, s'appuyant sur lui avec le dos brûlant, redressait habituellement la robe de chambre sur ses genoux sombres et nus. Ses ténèbres apparurent même au mauvais clair de lune.
La nuit pendait sur la ville. Le tram déjà bruyait dans la prochaine rue. Et dans le parc Panfilov, les derniers fêtards se sont installés. Des fossés effrayants aryk. De la montagne, un aport cool et mature. La lune, planant au-dessus de la crête de la montagne, ruisselait à travers les fenêtres d'une lumière langoureuse et inquiétante.
Il l'a pris dans ses bras, l'attiré à lui, elle ne résistait pas, une seule fois, de manière provocante, lui lança un rapide coup d'œil.
Afin de dissiper son angoisse, il a jugé nécessaire de dire quelque chose, même si ce n'était pas du tout.
- Mais tu es quelle!
- Quoi? - elle a demandé vivement.
- Eh bien, courageuse, désespérée. Tu es venue - et c'est tout!
- Ce ne sont pas tous des lièvres si lâches.
- Comment je veux dire?
Au lieu de répondre, elle a serré impétueusement la tête, se penchant sur sa poitrine. Il était étouffé par le bonheur, par la joie, par l'odeur familière de ses cheveux et de son corps. C'est étonnant: pendant plus d'un an, elle a vécu dans cette grande ville, inspirée par l'esprit de montagne, l'eau enneigée dans des canaux bouillonnants et l'arôme persistant de pommes, et l'odeur du vent d'aul et du soleil de la steppe, de l'absinthe, de la fumée, du lait aigre et de quelque chose d'autre inconnu, insondable. et n'a pas disparu.
Enfoui dans sa poitrine souple et douce, ressortant sous la robe légère qui était déboutonnée, il a murmuré:
- Imagine si je t'aurais frappé à la béquille la nuit... Ce serait un remue-ménage! – Moi aussi je suis comme Romeo! ..
Elle l'a serré encore plus dans ses bras, lui a caressé les cheveux, l'épaule, le dos. Il s'est figé. Le cœur battait la chamade, fondant au feu, comme du beurre.
- Qu'as-tu évité tous ces mois?

-Comment?
- Tu passais comme si tu ne savais pas. Je ne me suis jamais arrêté, je n'ai pas parlé, je n'ai même pas souri.
- Ça ne se peut pas! .. C'est toi, en me voyant, tu mélangeais et courais. J'ai pensé: timide.
- Idiot! J'ai parlé de toutes des oreilles de filles sur toi, et toi.
- Que moi?
- Il est clair que les filles tatares de votre groupe t'ont trompé la tête.
- Quels autres filles tatares?
- Vous en avez beaucoup. Et tout mignonnes.
- Il ne faut pas inventer.
Sa main, en dehors de la volonté i passait, le long de son corps élastique et coulé, pénétrait sous la robe, la combinaison de soie, glissait sur la peau lisse, délicate et polie avec précision. Chaque fois, quand ses doigts ont accidentellement touché un mamelon dur, gonflé et doux, une structure tendue se resserrait en lui et il lui a semblé qu'elle était sur le point d'éclater d'un doux frisson incompréhensible. Il a pensé: pour se taire de façon non personnelle et inappropriée, il faut dire quelque chose, quelque chose qui attirera l'hôte de nuit embarrassant, mais il ne savait pas ce qu'il était approprié de dire dans de tels cas et comment procéder. Sa poitrine était rouge, sa respiration était interrompue et des frissons se sont abattus sur son ventre et ses jambes. De la proximité du corps pliable de la fille chaude, la langue et la langue tournaient.
- Wow!... Juste comme...
- Comment quoi?
- Comme un batteur.
- Tu-u-u, - elle a grogné de frustration. - J'ai aussi trouvé une comparaison.
- Qu'est-ce que je fais? Ceci est une comparaison folklorique, traditionnelle, kazakhe. Ils parlent donc de jeunes filles saines, fortes, juteuses, préparées comme toi. Alors j'admire.
- Tais-toi... - bas, avec une voix enrouée sa conduite folle. - Allonge-toi comme ça, tais-toi. Et ne tremble pas.

- J'ai tremblé?
- Tu a tremblé... elle a dit avec reproche. - Et tu fouilles avec tes mains où... où ce n'est pas nécessaire.
Il avait peur, essayait de calmer les tremblements dans son corps, ajustait sa respiration, enfouissait son nez dans le creux entre deux tertres abruptes et tremblants. Il voulait comprendre comment elle avait décidé de faire ça. Pourquoi elle a décidé de lui rendre visite la nuit avant de partir pour Pakhta Aral? Elle est venus pour pardonner? Ou restaurer la relation précédente? Ou? .. Quoi qu'il en soit, il était ravi de sa visite nocturne dans l'auberge à moitié vide.
Toutes les filles d'aul n'osent pas faire un tel pas. Dans les murs de l'auberge, tant d'yeux et d'oreilles. Et «le chemin de la fille est étroit et dur», - disent les kazakhs.
C'est vrai: ces derniers temps, il la rappelle de moins en moins.
Et ils l'ont vu encore moins souvent, même s'ils étudiaient dans la même faculté. Il la rencontrait de temps en temps dans une foule d'étudiants de deuxième année de la branche kazakhe, parfois dans la salle à manger ou dans la salle de lecture de l'institut, toujours dans les environs inchangés de, pour une raison quelconque, toujours méfiante, méfiante, soupirant mal face à la bruyante et détendue étudiante de première année de la branche russe de ses amis. Il est donc apparu que sur la faculté de la langue et de la littérature kazakh entraient en général, des diplômés d'écoles d'aul et, sur la faculté de la langue russe, les enfants et les filles des villes dominaient et il n'y avait entre eux aucun contact spécial. Harry n'osait pas s'approcher de Bagheera, il craignait quelque chose et il semblait qu'elle l'évitait. Au cours de l'année de séparation, elle a changé radicalement: elle s'est un peu penchée, construite, transformée en campement, a mis des tresses en cercle compliqué sur la tête, imitant une chanteuse célèbre, une artiste folklorique, s'est cambrée, sa démarche est devenue encore plus énergique, radieuse et a sourit carrément. les coins des lèvres et des narines tremblaient, tremblaient nerveusement, une pensivité et un mystérieux apparaissaient dans de grands yeux, les seins brillamment gonflés et tremblants en marchant, attirant

involontairement un regard. Il semblait qu'elle se pressait avec diligence, se dégageait de toutes les caractéristiques et de toutes les manières auliques et impressionnait les kazakhs de la ville. Harry était agacé pour une raison quelconque. Il rêvait d'une autre Bagheera.

Les rumeurs glissantes lui sont parvenues. Selon la rumeur, Bagheera avait un admirateur, un poète ouïgour qui avait réussi ses études. Le poète était un gars courageux. En fait, pas déjà un gars, mais plutôt en années pour l'étudiant. Il a porté un costume coûteux, une casquette brodée, une cravate et une mallette gonflée. Il a regardé autour de lui, marmonnant quelque chose pour toujours. Selon la rumeur, un poète ouïgour au nom de famille russe aurait récemment publié un recueil de poèmes, perçu des honoraires fabuleux, gaspillé de l'argent, s'être rendu dans des restaurants, même lors d'une conférence où il était parfois dit qu'il était assez ivre. Les filles, apparemment, l'aimaient bien. Ce n'est pas une blague, un étudiant et déjà membre de l'Union d'Ecrivains, et on écrivait à son sujet dans les journaux. Avant lui et les professeurs étaient timides. Et en général, c'était un écouteur, il s'approchait librement et en toute confiance des «sœurs karindas aux yeux noirs», dégonflait adroitement leur tête, il a rumeur, pas un, roulé lors de la récolte du coton ou du tabac. Ils ont dit que c'était comme si Bagheera entrait dans le champ. Une fois, Harry essayait de trouver quelque chose chez tout le monde, Ibrahim, avec des allusions prudentes, mais il s'est maquillé aussitôt et a agité les bras. Et-et-et-et-et... a lanceé ces bains à remous! Et ne parle même pas d'eux. Qu'ils soient dans le village, si modestement-nyagi et si calmes. Et ici, dans la ville, oublie immédiatement toute honte et décence. Même la première année, ils se surveillent. Et puis comme font une rupture de chaîne.

Et ils brillent avec des yeux, jouent avec leur paniers, et exposent leurs seins à l'écran, leurs lèvres sont colorées, leurs sourcils sont écartés. Ough! Aucun d'entre eux ne peut être fiable.

Ibrahim traînait dans la ville depuis plus d'un an et il ne s'est jamais rendu à l'institut, pas même au centre de gymnastique, où tous les perdants ont trouvé refuge, mais ne sont pas retournés au village, égarés

pour les cinéastes, dans les coulisses de la foule, disparus le filmer dans des endroits pittoresques, a raconté toutes sortes d'histoires d'hommes et d'actrices célèbres. «Et-et-et», - il a fait tomber sa salive entre ses dents, - J'avais assez vu de ces actrices. J'ai vu une telle chose que je ne vais pas entrer dans une beauté, même si vous enduisez un gâteau avec du beurre. Oh, jetez-les! Et ne demandez à personne. Je ne tiens personne par les pieds. Et leur endroit sans vergogne avec une paume n'est pas couvert. Et croyez - je ne crois pas.

Par ses jugements baveux sur la tribu d'Ibrahim aux cheveux longs et au corps long, non seulement il n'a pas dissipé les doutes sur Bagheera, mais il a même semblé les aggraver. Et Harry ets tombé, évitant d'y penser. En fait, à quoi s'attend-il? Pourquoi Baghera a besoin de lui? Devant le poète ouïgour, l'avoue, il perd à tous égards. Cela signifie qu'il est plus raisonnable de se débarrasser de tous les rêves romantiques. La fille aulienne, à moitié orpheline, devrait naturellement penser au grave et ne pas traîner avec le perdant toujours préoccupé d'une autre tribu aimable, et même d'un rang inférieur. C'est vrai... connais ton foyer de cricket.

À présent, caressant Bagheera au travail dur qui lui était si confiant, il a eu une bonne idée: il doit s'agir d'une fiction absurde, oisive. Qui sait ce que les volants? Car chaque fille étend toujours la queue de commérages étranges. Donc, il est clair, il a été liquidé de l'ancien...

La lune quittait une crête de montagne, s'allongeant quelque part sur le côté, et sa faible lumière coulait maintenant obliquement par la fenêtre, n'éclairant qu'une partie du mur, mais Harry a pu clairement discerner les contours du corps de la fille sous tous les rayons du soleil, imperceptiblement sa main dessus, imperceptiblement décontracté, frémissant, touchant ses précieux endroits escarpés et doux et faisant l'expérience d'une joie tremblante et jusque-là inconnue. Il emmêlait sa tresse, étendait ses cheveux sinueux, coriaces comme s'il mettait une crinière, et la disait de se débarasser de la robe de chambre inutile maintenant, et elle est restée allongée dans une chemise légère et froissée. Sa main devenait de plus en plus impatiente, continuait de s'effacer quelque part, glissait furtivement sur une cuisse chaude et raide, sur un ventre lisse et creux, touchait par inadvertance, effrayé

quelque chose derrière lui, et Bagheera a commencé à trembler, le prenant avec frénésie pour une main gourmande et sans scrupule et murmurait d'une voix rauque en se léchant les lèvres: «Ne le fais pas, Harry». Mais il a entendu une voix inadéquate et, après une pause, a laissé échapper une main ferme. Un souvenir malicieux a incité les mots d'Ibrahim à dire: «Si une fille dit: Ne fais pas cela», cela signifie: «Fais-cela maintenant!». Je me souviens, les gars alors parlaient: il s'avère, si une fille dit: «C'est impossible», devrait être perçu comme «Possible»? Bien sûr, il a persuadé Ibrahim avec l'air d'un connaisseur, car ils ont toujours le contraire.

Il est devenu progressivement plus audacieux. Il a enfoncé ses lèvres dans ses petites bosses, a glissé ses mains sur ses cuisses, le long de son ventre, lisse comme de la soie, s'est appuyé de plus en plus fortement contre elle, lourdement. Il a vu à quel point elle était devenue pâle, son visage est affaibli, ses pommettes saillaient, ses pupilles semblaient se renverser, ses narines étaient enflées et sa respiration devenait de plus en plus intermittente et chaude. Encouragé par son humilité, sa malléabilité, un soupir chaud, il a tenté soigneusement d'ouvrir ses jambes avec son genou, mais sa tête est revenue à elle, s'est glissée de partout et a murmuré à son oreille.

- Emporte-le... je t'en prie...

Du sang coulait dans sa tête. Il a senti ses oreilles brûler dans le noir, il a compris ce qu'elle voulait dire, mais dit bêtement, également dans un murmure:

- Qu'est-ce que «le»?

Il était donc tentant de savoir ce qu'elle allait dire, comment sortir.

- Ton doigt, le onzième, - et elle a ri, d'un air lugubre, comme si elle-même était surprise de sa comparaison.

- Quel est le onzième doigt?! - il a été surpris.

Il a senti que son rire et son murmure chaud semblait presser, approuver sa détermination, et il a répété son intention ce temps-là, s'abandonnant totalement à l'instinct temporel et irrésistible, à la tentation, mais elle a éteigné très simplement son agilité.

- Oh. Harry... Koysanchi... ouyat bolady, - elle a dit strictement.

- Ce sera dommage!

Il s'est calmé instantanément.
- E qui?
- Et moi et toi. Ouyat bolady, Harry....Crois-moi...
- Comment tu sais? – il a demandé avec contrariété.
- Je sais. D'accord. Allonge-toi juste comme ça. Je t'en prie
- M-mais...
- Je dis: non. Pourquoi tu en as besoin? Calme-toi, Harry-oh!
Et elle l'a pris dans ses bras avec impétuosité, l'a pressé contre sa tête, l'a embrassé rapidement, comme si elle atténuait l'attaque et le rassurait. Et il l'a pressé docilement, résigné, s'est calmé, incapable cependant d'apaiser les petits tremblements.
Quelqu'un a poussé la porte, bougais par-dessus le seuil, a poussé la poignée. Puis il a marmonné quelque chose, a hoqueté, a piétiné, s'est penché sur le chambranle de la porte en respirant violemment.
«Alla-ah! - Bagheera était alarmée. «C'est la honte!» - Elle s'est assise brusquement, s'accroupissant, a mis un drap, comme une toge. Il a posé son doigt sur ses lèvres, retenant également son souffle. «Comme les chieeens ! – a été entendu marmonner ivre d'Ibrrahim. «Dorent... D'accord... je ne vais pas les déranger...» Les marches inégales sont alléesAu bout d'un moment, une porte a craqué en bas. Bagheera a passé son souffle, s'est couchée doucement.
- Eh bien, il m'a effrayé!
- Calme-toi ... C'est Ibrahim minuit. Il s'est perdu après la beuverie.
Tous deux étaient silencieux, écoutant les bruits de la nuit. Une gerbe de clair de lune n'éclairait que le bord du plafond. Et puis Harry s'est souvenu, ayant deviné que la nuit de septembre allait se terminer, ce serait bientôt l'aube, et Bagheera, tout aussi inattendu qu'elle était venue, serait partie, disparaîtra. En fronçant les sourcils, il a commencé à la serrer brutalement et, d'une manière inattendue pour lui-même, a résolument soulevé sa chemise, se penchant sur elle de tout son poids. Le corps a été avalé par une douleur et un irrésistible désir noir. Il a tourmenté par l'inévitabilité. La joie et la peur retinaient leur souffle. Elle s'est étirée un instant après une telle attaque, mais

elle a immédiatement serré fermement ses jambes, son ventre, ses pieds.

«Harry-oh» - elle a soupiré. - Combien de fois je dois te dire? N- non! Je vais être offensée et je partirai.

- Ne pars pas, ma Bagicha...

Elle s'est accrochée à lui, lui brûlant les seins durs et brûlés, qui ont quitté la chemise serrée.

- Pas maintenant, pas maintenant...

- Et quand? - il a également murmuré.

- Alors... alors... Et peut-être jamais.

«Comprends-la!» - il a pensé dans son cœur et est parti vers le mur. Il se méprisait et l'ennuyait. Il avait l'intention de la blesser plus douloureusement, de demander pourquoi elle était venue, mais il s'est retenu. Je ne voulais même pas parler. Comme il est stupide et impuissant!

Puis... alors il n'a même pas remarqué quand et comment il est arrivé qu'il était très effrayé, découragé et embarrassé. Elle aussi a gelé, s'est assouplie, s'est calmée et l'a apaisé doucement comme un enfant caressant ses cheveux. Mais pour lui, de sa tendresse et de ses caresses n'était pas du tout en soi. Et, épuisé, il est tombé soudain dans un rêve. À son réveil, Bagheera était penchée sur elle-même, penchée sur le bord du lit et redressait quelque chose sur elle-même. Il l'a fixé avec surprise.

- Je pars,- elle a murmuré, et il ne reconnaissait pas sa voix.

-Quoi?

- Je pars, je dis. Trop tard... ou plutôt tôt. Il commence à faire clair.

- Alors quoi?

Elle a mis sa robe de chambre, l'a fermé sur le seins, a boutonné.

- C'est tout, Harry... je pars.- Calme, calme... Ne te lève pas.

Sa voix était étrange, dure. Il a attrapa en lui un élan, une déception, un ressentiment. La conscience l'a poussé à dire quelque chose de très important, de pur, de vesom, de réconfortant, mais il a perdu toutes ses paroles.

Elle s'est penché une fois de plus sur lui et l'a regardé avec un long regard étrange. Quelque chose de nouveau, d'inconnu, d'aliéné, il a

vu dans ses yeux quelque chose de similaire au sentiment, à la miséricorde et à la pitié, qui lui faisaient mal au cœur et lui brisait quelque chose.

- Adieu, elle a dit de la même voix étrange et compatissante, et ses yeux étaient humides.

Elle s'est détournée brusquement et, jetant les cheveux duveteux derrière son dos avec son mouvement habituel, s'est dirigée doucement vers la porte.

- Attend! - il voulait lui dire, mais ne dit rien.

Elle a ouvert doucement la porte, a passé la tête, a regardé autour d'elle avec ingratetéé et s'est glissé résolument dans le couloir. Il l'a écouté reculer.

Tout, tout, tout... battait, clignotait dans la tête de Harry.

Adieu, Adieu, Adieu... Pour toujours, pour toujours.

«Elle est partie, partie...» il se répétait, devenant froid avec tout son être. Allé, décomposé, dissous, comme le brouillard matinal d'Ichim, comme un attrait éternel et vague pour quelque chose d'existant et d'impossible.

XI

Des camarades de classe de toutes les facultés se sont réunis sur la conférence consolidée sur la pédagogie dans la salle de réunion de l'institut. Les conférences les plus responsables étaient lues, sans faire confiance à des enseignants moins éminents et sophistiqués, le professeur Goldbergm une petite femme âgée, grise et desséchée, portant de grandes lunettes à monture de corne sur un nez puissant et arrogant. Ele lisait ennuyeusement et fastidieusement, jetant une mélancolie verte sur les étudiants «verts». Les anciennes, frappées comme une masse gonflée de Kurt dans la bouche d'un vieil homme édenté, elle présentait habituellement la vérité avec un regard si significatif, alors elle entonnait avec sa voix basse et nasale les mots vides et en même temps relevait fièrement la tête de l'oiseau, doté, béni le public avec une découverte étonnante. Lors de la conférence, elle y a toujours assisté, entourée d'étudiants gradués qui la flattaient (certains étaient même venus avec des fleurs qu'ils présentaient au conférencier après la conférence), qui était visiblement ravie des professeurs de la faculté qu'elle dirigeait, montait solennellement à la tribune, de derrière laquelle on ne voyait plus que son nez crochu et ses lunettes à monture de corne, et étalant devant vous une pile de livres, de magazines, de vieux cahiers généraux aux bords recourbés, comme s'ils étaient entourés de signets multicolores, regardant avec fierté le barioleur hanté horde d'enseignants potentiels, commencant à diffuser.

- Tout ce que l'humanité fait SUR la terre...

Ici, le professeur de pédagogie, ouvrier distingué, docteur des sciences a fait une longue pause, a regardé la salle d'un air sévère, puis s'est tournée lentement vers les personnes prêtes à écrire chaque mot aux étudiants diplômés et aux enseignants de la faculté et a continué, élevant légèrement la voix:

- Tout ce que l'humanité fait SOUS la terre...

Et encore il y eut une pause. Les étudiants des cycles supérieurs se grattaient fébrilement avec des plumes. Les étudiants ont enterré leur nez dans les notes. Tous ont gelé dans l'attente de la vérité sage, qui

est née juste devant les yeux de tous. Une vieille femme maigre au nez aquilin se tenait sur la pointe des pieds, toutes poussées en avant, jetant des poignées dans l'espace, ses lunettes étincelant de triomphe et sa voix remplie d'inspiration.

- Tout ce que l'humanité fait SUR la terre...

Et encore une pause longue et pénible. Le public s'est figé, comme hypnotisé. Mon Dieu, que dit cette vieille femme sage maintenant? Que va-t-il suivre de manière si spectaculaire, si fascinante, jeté dans la salle par un message intrigant avec une construction verbale extraordinaire? Peu importe comment vous perdez le fil de l'improvisation inspirée du professeur honoraire. Après tout, le fait que cette vieille femme instruite, reconnue dans le cercle pédagogique, va maintenant être publié, ne peut être déduit d'aucun Pestalozzi, Ushinsky, Krupskaya, Korchak ou même Altynsarin. Où sont-ils? Pas étonnant que les étudiants diplômés retiennent leur souffle. Les professeurs de la faculté, pas encore installés, ne rêvent que du rang de professeur adjoint et attendent leur bouche ouverte.

- ... est fait par le travail! - comme si elle exhalait, jetait dans la salle, la professeure de pédagogie a finalement terminé avec une profonde pensée incompréhensible et, heureuse de l'effet produit, a fièrement relevé la tête et s'est légèrement penchée en arrière, comme si elle attendait des applaudissements orageux.

Mais aucun applaudissement n'a suivi. Seuls les étudiants diplômés et les enseignants, écoutant avec respect chaque mot du professeur Goldberg, jubilaient et dans la salle roulaient comme un léger murmure d'agacement. On peut voir que les étudiants sont à l'écoute de quelque chose d'autre. Mais le professeur de pédagogie était généreux et condescendant. Elle savait pardoner immatures, inexpérimentés dans la sagesse pédagogique de la jeunesse.

D'une voix ferme et dure, elle a continué:

- La pédagogie soviétique, basée sur la méthodologie marxiste-léniniste de la connaissance de la réalité, inspirée par le magnifique programme de création, dirais-je, une nouvelle personnalité du même genre dans la société à venir...

Les conférences consolidées étaient disposées à la liberté relative.

Dans la grande salle de réunion, où rassemblaient jusqu'à deux cents étudiants de première année de différentes facultés, il y avait toutes les possibilités de faire de nouvelles connaissances, d'échanger des informations, d'organiser des activités gratuites - lire des romans policiers, réécrire des conférences manquées, écrire des lettres, des conversations discrètes, jouer à des jeux d'échecs sous la table, résolvant des mots croisés, regardant le plafond.

Environ vingt minutes plus tard, le professeur Goldberg était persuadée que les étudiants ne pouvaient absolument pas écouter sa vérité et sa légèreté, comme la pédagogie soviétique elle-même, et elle, continuant à tendre la parole, descendrait de la tribune au hall en marchant lentement le long des rangées et soudainement. esquivant habilement, elle rattrapa le sacrifice planifié de longue date - la jeune fille méconnaissable et vigilante, a saisi sa main avec ténacité, a saisi le livre et a demandé avec colère:

- Toi, ma chérie, tu trouves ce que je dis sans intérêt est ce que tu veux lire des romans?! Quel est ton nom ? Quelle faculté? Sortez de la salle!

Et, après avoir attendu la coupable, la tête baissée, sous les regards moqueurs, conciliants, jubilatoires et curieux de la salle, se rendait régulièrement au département afin de faire tomber pendant dix jours dix ou deux maximes sages des travaux personnalités de la pensée pédagogique.

Lors des conférences consolidées sur la pédagogie et les bases du marxisme-léninisme, Harry, comme d'habitude, s'asseyait à côté du maigre Arvid Lutz de la faculté physique. Cette année, pour la première fois dans l'histoire de l'institut, cinq allemands de nationalité allemande ont eu l'honneur de devenir étudiants: deux étudiants en physique et en mathématiques, trois - sur la faculté philologique. Bien sûr, ils ont rapidement fait connaissance, mais ils ont particulièrement évité les conversations particulièrement intenses, estimant instinctivement qu'il devrait être très judicieux de les réunir afin de ne pas attirer l'attention de camarades particulièrement vigilants. Quant à ceux parmi leurs pairs, c'était toujours beaucoup, chacun de ces cinq connaissait parfaitement bien. Harry a

immédiatement attiré l'attention sur le fait que ses hommes de tribu étaient tenus fermés avec soin. Même au dortoir, à la bibliothèque, dans la salle à manger, ils semblaient insister sur la retenue et la vivacité des relations entre eux. Harry était surpris. Ayant grandi dans le milieu kazakh, ayant acquis des manières simples et confidentielles d'aulchan, il était plus ouvert, plus sociable, attiré par ses compatriotes, et ils l'étaient pour lui. Et cinq chanceux de sang-mêlé, des chanceux, qui ont surmonté tous les obstacles et ont été parmi les premiers membres de la tribu à l'institut, tenus à distance les uns des autres, et Harry réalisa qu'une telle chose n'est autre qu'une forme particulière de protection contre toutes sortes de sales tours. Elsa Schmidt, une grande darkie silencieuse aux yeux noirs, s'est séparée et, face à Harry, l'a salué à peine et a baissé les yeux. Elle semblait avoir peur pour la vie, ce qui ne l'empêchait pas d'étudier avec une persistance et une adhésion exceptionnelles. Vanya Miller, douce, timide, à la peau blanche, avec des traits de fille, souriait de loin et semblait prétendre être partout une idiote maladroite. Malgré tout son apparence, il semblait constamment s'excuser pour ce qu'il était, cela calmait involontairement les yeux de quelqu'un. Frick bourru était animé uniquement lors des répétitions dans une fanfare. Il n'était ami qu'avec les formules mathématiques et la clarinette. Mais avec un Arvid aux yeux longs, vifs et légèrement pince-langue, Harry se rapprocha facilement. La connaissance a commencé avec le fait qu'une fois, par hasard ou selon une réciprocité interne, ils étaient proches et ont commencé à échanger des notes lors de la prochaine conférence ennuyeuse sur les trois sources du marxisme, en compétition dans la connaissance des dictons latins. Une fois, Harry en avait solidifié une douzaine et leur souriait. Et puis, il s'est avéré qu'Arvid en connaît beaucoup. En déplacement, il écrivit une page entière du blocus de Harry avec des phrases latines sans forcer: «Pereat mundus, fiat Justinia», «Per Fas et Nefas», «Periculum in mora», «Mens sana in corpora sano», «Littera scripta manet», «Habent sua Fata Libelli», «Homo homini Lupus est»[86].

---

[86] *«La justice doit être accomplie, même si le monde est perdu.», «bien et mal»,*

- Comment tu sais ça? - Harry était stupéfait d'avoir épuisé ses maigres réserves de dictons latins.
- Appris... - a répondu mystérieusement Arvid. - Vous avez juste besoin de savoir, une fois décidé de devenir philologue.
Arvid était intéressant. Il était un érudit, curieux, désireux de partager tout ce qu'il savait, passionné de musique, de sport, enclin à l'humour, au moqiéries anodines. À la suite de conversations au cours de conférences fastueuses, Harry a appris que la mère d'Arvid était professeur et que son père avait été tué par balle à la fin des années trente. Arvid appartenait aux allemands ukrainiens, qui se distinguaient à bien des égards des allemands de la Volga. Certains des jugements d'Arvid semblaient à Harry inattendus et controversés.
Ainsi, par exemple, il était convaincu que les allemands de l'Union soviétique ne se distinguaient nullement par l'unité et l'homogénéité, car leurs ancêtres étaient arrivés en Russie en provenance de lieux différents, à des moments différents, selon des courants différents, et dans des conditions différentes et, partant, différents et sur le plan intellectuel. Arvid était de mauvaise opinion des allemands de la Volga. Il pensait qu'ils s'étaient d'abord installés sur les terres négligées, avaient connu beaucoup de difficultés et de chagrin et étaient donc arriérés et pauvres, intimidés, illettrés, et ce n'est pas un hasard, disent-ils, et les a appelés «di Volganeger» - «les noirs de la Volga». Selon Arvid, les Souabes du Caucase étaient intellectuellement plus développés, plus capables, plus entreprenants, plus riches et plus résilients. Pour le deuxième mois, il a placé les mennonites de Crimée, suivis par les allemands ukrainiens, puis par les allemands de Saint-Pétersbourg et de Moscou, quelque part dans les derniers rangs, son classement était celui des allemands de la Volga, et les derniers étaient des Pelamezer, les allemands de Belovezhskaya Pushcha, dont le dialecte était incompréhensible. Et les allemands baltes, dont des scientifiques célèbres, des théologiens,

---

«danger de retard», «esprit sain dans un corps sain», «ce qui est écrit avec un stylo n'est pas coupé avec une hache»; «et les livres ont leur propre destin», «homme est loup pour un autre homme».

des militaires et des hauts fonctionnaires du gouvernement. Pour Harry, tout était nouveau. Il n'a tout simplement jamais pensé à la diversité des allemands en Union soviétique et s'est limité à des idées maigres sur les allemands de la Volga, estimant que le reste des allemands, peu importe où ils vivent, leur ressemblent. Je ne voulais pas être d'accord avec Arvid, mais il était impossible de discuter. Harry a pensé avec envie qu'il ne savait rien de ses camarades de tribu. Il cherchait à rencontrer Arvid, il en apprenait plus que des conférences du pompeux professeur Goldberg ou du maître de conférences Bila, qui enfonçaient dans la tête des étudiants un chewing-gum banal, suffisamment pour se sentir saoul à la radio et dans les journaux.

- Écoute, et tu vas au bureau du commandant? – a murmuré demandé à Arvid.
- N-non... - Harry était confus. - Et ça... bien sûr?
- Qu'en est-il?! Mettez une fois par mois à noter.
- Où est-il... le bureau du commandant?
- Tu es quoi - Arvid a gonflé les yeux du poisson et a agité ses courts cils blanchâtres avec surprise. - Il n'était pas encore au bureau du commandant?!
- Non...
- Eh bien, que faire! .. Quoi, et vous n'avez pas été enregistré?!
- Non, - a dit Harry.

Arvid s'est éloigné même de lui, comme s'il était effrayé. C'était impensable.

«Alors, mon ami, tu joues avec le feu», il a dit tristement d'une voix tombée. – Tu seras facilement éliminé de l'institut. Immédiatement viendra à la rue Proletarskaya, 10. Ce n'est pas loin. Allez vous repentir. Expliquez-vous en quelque sorte. Vas-y! ..

Le fait qu'il ne se soit pas enregistré auprès du bureau du commandant à son arrivée à Alma-Ata, comme cela était strictement prévu, a récemment inquiété et opprimé Harry. Au début, il n'était tout simplement pas à la hauteur. Puis, après être entré dans l'institut et s'être installé solidement dans un foyer, il a présumé que tous les ennuis et tous les dangers étaient derrière et qu'il n'était pas du tout

nécessaire de respecter des formalités mineures. Et on se rappelait de plus en plus qu'il était un membre du Komsomol, un activiste social actif, un membre du comité de rédaction d'un journal de l'institut, un étudiant. Alors, pourquoi devrait-il encore être enregistré dans le stupide bureau du commandant! Cela coûtera!... Cela a donc pris des semaines, des mois et, dans la confusion qui régnait au fil des jours, la nécessité de prendre régulièrement des notes au bureau du commandant semblait absurde et absurde, d'ailleurs, pendant ce temps, depuis qu'il n'a pas laissé entendre qu'il était un colon spécial et toutes les restrictions à ce contingent sont toujours en vigueur. De plus en plus souvent, les gens commençaient à parler du dégel, incitaient l'histoire d'Ehrenburg du même nom, y trouvaient de nouvelles tendances sociales bénéfiques et Harry commençait vraiment à penser que toutes les épreuves récentes étaient depuis toujours. Cependant, l'inquiétude restait dans l'esprit. Il a été vaguement ressenti que son bien-être était instable, trompeur, qu'un mauvais tour sortirait d'un côté inattendu. Une fois, un autre étudiant d'Inguch, Adam Malsagov, s'est précipité dans l'auberge de jeunesse avec une ivresse passionnée et Harry a posé la question perplexe «Que s'est-il passé? – il a répondu de son expulsion de l'institut. Alors, disent-ils, ils déclarent: Il n'était pas suffisant qu'un migrant ingouche spécial apprenne le russe dans les écoles soviétiques!», même s'il est major ou demi-colonel au moins trois fois, le «ax noggin» le mérite. Avec cela, nous nous sommes séparés. Et bientôt, Adam est disparu silencieusement et complètement de l'institut - comme s'il n'était pas là. À partir de ce moment, Harry était en mouvement. Mais il n'y avait personne à consulter. Ne parlez pas du bureau du commandant avec des amis aul, dans le bureau du doyen ou au sein du comité du Komsomol. Ce n'était pas pour rien de commencer une conversation avec ses camarades sur le parcours, il n'a pas non plus osé. Le destin d'Adam Malsagov ne m'a pas échappé. Et si cela lui arrive? Du secrétaire discret et timide du bureau du doyen, la femme juive dodue Bunzelman (elle assurait constamment à tout le monde qu'elle n'était pas juive, mais provenant de la Crimée), Harry a appris que plusieurs allemands étudiés dans IPKaz sous un nom russe étaient même des boursiers staliniens de la troisième année d'histoire

à la faculté d'histoire, mais après une altercation à la maison, l'épouse russe rend compte de son origine nationale, et il a été immédiatement expulsé de l'institut. C'était assez plausible.
Pourtant, un sentiment de changement était dans l'air. Garri rappelait de plus en plus les paroles de Wagner selon lesquelles le changement dans la société était inévitable. Il en a parlé avec confiance il y a plus d'un an. Six ans seulement se sont écoulés après la promulgation du terrible décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS du 26 novembre 1948, selon lequel les allemands, les kalmyks, les ingouches, les tchétchènes, les finlandais, les lettons et d'autres ont été relocalisés dans les districts fournis les colonies sans autorisation spéciale du ministère de l'Intérieur sont passibles de travaux forcés allant jusqu'à 20 ans, mais il a été estimé que le pouvoir du décret était progressivement et visiblement affaibli. Il y a plus d'un an, Lavrentiy Beria, fidèle alliée du leader de tous les temps et de tous les peuples, a été arrêtée à la veille d'une réunion du Présidium du Conseil des ministres de l'URSS. Un message d'information sur la décision de l'exclure du parti en tant qu'ennemi du peuple, publié dans Pravda le 10 juillet 1953, a été réécrit par Harry dans son journal intime, convaincu que c'était cet événement qui devrait ouvrir la voie à la levée de restrictions de toutes sortes respect des personnes déportées. David Pavlovich était du même avis lorsque Harry lui fit part de son opinion à ce sujet. Il ajouta toutefois: «Pas bientôt, pas maintenant... Gottes Muhlen mahlen langsam»[87] et a conseillé, comme d'habitude: «Et le meilleur de garder ta bouche fermée». La prudence excessive de David Pavlovich devenait parfois insupportable et énervant Harry. «Est-il possible que la langue avait été donnée à une personne uniquement pour le garder près de ses dents?» - il a demandé passionnément, mais David Pavlovich l'a mesuré calmement avec un long regard sévère et, soupirant, a répondu: trop bavarder. Maintenant, regardant ses camarades de tribus, qui se brisaient chacun à leur manière, malgré tous les obstacles, à l'institut, Harry s'est dit:

---

[87] *Les moulins de Dieu se meuvent lentement (all.)*

«Alors, apparemment, ils sont habitués à se taire... On ne peut pas partager des doutes avec qui que ce soit, personne ne peut parler à l'âme.» Arvid peut-être, était l'exception. Mais même celui parfois sous le couvert de blagues, louchant sournoisement, esquivait de de parler des conversations sur le sang. Et avec tristesse, Harry a décidé qu'ils étaient tous essentiellement blessés. On peut constater qu'il y a très peu d'insurgés parmi les jeunes colons spéciaux, tels qu'audacieux Nikolaus Wagner. Peut-être qu'ils n'ont tout simplement pas rencontré Harry.

Le professeur Goldberg, arrogant la tête haute, brandissant ses lunettes sur un nez crochu, a raccroché avec enthousiasme et dimension les principes fondamentaux de la pédagogie soviétique. Comme dans une corne d'abondance, des citations de sages en didactique coulaient de sa bouche. Les étudiants diplômés ont gribouillé avec diligence, les enseignants ont écouté poliment les voix nasales, des voix basses à la voix du chef de la faculté, les étudiants ont été engagés de leurs propres affaires.

Personne ne faisait attention à la façon dont soudainement la porte latérale s'est demi ouverte depuis la scène de la salle de réunion et la tête de quelqu'un a poussé timidement. Mais Harry cela a remarqué et un mauvais pressentiment, comme un frisson, a traversé son esprit. Il a senti une étrange poussée, comme un signe de malheur inévitable, et une peur cachée, comme une nausée inattendue, se rouler à la gorge. Il sentait quelque chose comme ça chaque fois qu'il franchissait le seuil du bureau du commandant de district ou de commandant régional. À la table sur la scène, où étaient assis les aspirants et les professeurs, la confusion régnait. Des étudiants de troisième cycle se sont approchés sur le pas de la porte, ont parlé de quelque chose avec un étranger qui avait osé perturber le cours de la conférence du célèbre professeur et, immédiatement, tous lovés, se sont rendus coupables au département.

-Cc'est quoi? – Goldberg s'est tournée avec mécontentement.

- Harry s'est figé, tout devenu une rumeur. Il s'est surpris à penser qu'il pourrait maintenant s'échapper discrètement de la salle, s'évaporer, tomber par terre. Laide faiblesse a frappé dans la tête. Les lèvres étaient sèches.

L'étudiant efficace aux cycles supérieurs a murmuré quelque chose au professeur et a hoché la tête. Goldberg, avec toute son apparence dépeignant frustration et indignation, mais s'est dirigée docilement vers la porte et, après avoir entendu le nouveau venu, dont la tête était à peine visible sur le seuil, est revenue à la chaise et s'est tournée dans le couloir:

- L'étudiant Walter est ici?

- Le voici... le voici... le voici..., - Harry était fébrilement coincé à l'intérieur, et sa tête tournait de faiblesse et de nausé

Tout le monde dans la salle de réunion était méfiant. Beaucoup l'ont regardé.

- Présent, - en bois, à travers la force, mais clairement a dit Harry.

- On vous demande de partir immédiatement, - a dit dur le professeur Goldberg, alors que ses lunettes clignotaient pour condamner et annihiler.

Harry a compris. L'appréhension qui l'a fait ressentir dans les derniers jours n'a pas été trompée.

Il a ramassé des livres, des notes dans un sac et, craquant, tapotant avec des béquilles, ressentant une honte brûlante que tout le monde lui prêtait attention, est parti à la sortie.

- Walter?! – a demandé brusquement l'inconnu au chapeau et un manteau gris et froissé.

Harry a acquiescé.

- Allons-y!

- Où?

- Vous le saurez... Suivez-moi, - a dit l'étranger dans un instant.

- Mais...

L'inconnu a souri, a sorti un gros livre de sa poche, l'a déplié et l'a vu un instant. Harry ne pouvait rien voir.

Ils ont quitté le bâtiment central de l'institut, ont tourné à droite et se sont déplacés silencieusement dans la rue Sovetskaya. L'étranger était silencieux.

- Et jusqu'où devrions-nous aller? – en rassemblant ses pensées, a demandé Harry.

L'étranger a plissé les yeux à ses béquilles et a répondu

indifféremment après une pause:
- Pas loin... Proletarskaya, 10.
- Au commandant?! – a sorti soudainement de Harry.
L'étranger n'a pas daigné répondre.
Ils sont passéds devant le bâtiment de l'université, où se trouvait autrefois le gymnase Vernensky, ont traversé la rue Lénine, sont passés devant d'anciens bâtiments de marchands de qualité, en pierre et en bois. Il était gris et brut. Les feuilles étaient trempées et gonflées d'asphalte déchiqueté. Il y avait de la neige dans les montagnes. Des corbeaux étaient croassés. Une brume grise enveloppait la ville.
Les pensées interféraient dans la tête. Le voilà qui compte pour l'attitude cruelle envers la loi. Lui-même à blâmer... Quoi d'être, cela ne peut être évité. J'aurais pu venir au bureau de ce maudit commandant à l'automne, enregistrer comme il se doit... non, je me suis promené dans le marché, dans le parc, coincé dans la bibliothèque, je suis allé à la défense des mémoires, j'ai joué aux échecs pendant des heures, perdu toute prudence et toute vigilance. Avec de telles épreuves, je suis finalement entré dans l'institut, tout a marché et maintenant... qu'est-ce qui l'attend maintenant?! Tout à l'égout. Ils peuvent facilement être expulsés de l'institut, renvoyés dans le village, dans la cuvette brisée, et il chantera du désir «Mude kehrt ein Wanderer zuruck...»- «Un voyageur fatigué rentre chez lui.» Chez lui... Dans la maison du vagabond, toujours agité. Et ils peuvent... oui, oui, ils peuvent les enfermer à des fins d'esprit et en prison. Que faire? .. Que va-t-il dire dans sa justification? Eh bien, il dirait qu'il était malade, qu'il ne savait pas où était le commandement, que personne ne disait qu'il lui était difficile de marcher, qu'il n'avait rien fait de mal, qu'il n'y avait pas de mauvaise intention, qu'il était membre du Komsomol, qu'il... quoi d'autre. .. quoi d'autre peut-on penser? Et qui écoutera les chansons de Lazare? Il habit essentiellement sur la position d'un clochard sans passeport. La durée du certificat temporaire est passée. L'inscription n'a pas augmenté. Oui, et je n'avais la permission de partir pour Alma-Ata que pendant trois jours... Autour de mauvais, sans espoir, inextricable...

Il était malade. Des béquilles ont glissé sur les feuilles mouillées sur le trottoir. Le sac contenant des notes et des livres est tombé de son épaule et il a tendu sans cesse la sangle, laissant sans le savoir un étranger avec un chapeau et un long manteau qui menait silencieusement.

Enfin, ils ont tourné vers Proletarskaya. Nous avons grimpé les marches en bois jusqu'à la maison à un étage recouverte de mousse avec un demi sous-sol, avons longé un long couloir étroit, poussé la porte dans une petite pièce, forcée par les armoires.

- Ici- a déclaré l'étranger. – Je l'ai ammené.

Derrière la table d'écriture minable, il y avait un kazakh grisâtre sur le visage en fonte, aux épaules larges, avec une tête large avec de petits yeux et des fentes pour une quarantaine d'années environ, en uniforme.

Il a regardé Harry avec une stupéfaction évidente: il devait s'attendre à voir un enfoiré bâtard audacieux et arrogant, et devant lui, appuyé contre le chambranle de la porte, se tenait un mec chétif et pale - sur des béquilles, ce qui, apparemment, a amené le commandant dans une certaine confusion.

- Merci Vous êtes libre, - le visage en fonte le rendait vague,

avec un accent, et, attendant que le guide silencieux sortisse et revêtait un manteau, il tendit la lèvre inférieure, gratta des bouts de papier avec deux doigts, choisit habilement un caillot noir-marron mâché, l'a laissa tomber dans un panier, a conduit avec ses mâchoires et son grand mouchoir, il a essuyé soigneusement.

- Asseyez-vous, - a dit le visage de fer, pointant son menton vers

la chaise opposée.

- Harry était également imperceptiblement transmis par le flegmatisme mesuré du capitaine en fonte. Il a tiré doucement un sac de son épaule, l'a suspendu au dossier d'une chaise, a appuyé ses béquilles contre le mur, s'est assis avec précaution et a étiré sa jambe douloureuse.

- La face de cochon, sentant ses petits yeux, des craquelures, une voix mate et officielle a demandé:

- Donc... Baltyr Kari Osipovysh?

- Alors... Walter Harry Iosifovich, - a confirmé Harry, notant

avec satisfaction que sa voix était douce et calme.
- Et qui êtes-vous?
- Actuellement étudiant en première année de la faculté philologique de l'Institut pédagogique du Kazakhstan Abay.
- Hm-m... Et le fait que tu es l'immigré spécial et que tu es inscrit au bureau du commandant, tu a oublié?
- Je n'ai pas oublié, camarade ... chef. - Harry a hésité légèrement, voulant dire: «Camarade Major», mais il craignait de se tromper dans l'insigne. - Je m'en souviens toujours.
- Pourquoi tu te caches?
- Je... je... ne me cache pas... ici... tout devant vous.
- Avez-vous le permis d'entrer à Alma-Ata?
- J'ai.
- Pour combien de jours?
- Pour... trois jours... - Tout à l'heure, la voix de Harry a tremblé un peu.
- Et combien a passé? - Le visage de fonte a continué à percer avec ses yeux fendus et a froncé les sourcils. Il a semblé à Harry que son hérisson serré sur une tête massive se hérissait.
- Plus de trois mois.
L'homme au visage de fonte s'est penché en arrière dans son fauteuil, se cambrant vivement.
Le hérisson sur sa tête a remué, sans rien promettre de bon, Harry a retenu également son souffle.
- Et pourquoi ne pas s'être enregistré?
- Tous les trois mois, cette question ne laissait pas Harry tranquille, mais il n'avait pas de réponse claire et correcte. Et il a murmuré d'une voix troublée, pitoyable:
- Oui... tout n'a pas bien fonctionné... Examens... conférences... leçons. J'étais encore malade... Je ne savais pas où se trouvait le bureau du commandant. Personne n'a parlé. Désolé, bien sûr...
- Et maintenant que faire avec vous?
- Je ne sais pas... Excusez-moi... Ce n'est pas bon...

Le visage en fonte a traqué, a joué avec des entailles. Les yeux se sont rétrécié encore plus, le cou était enflé, le hérisson sur sa tête s'animait exactement.
- Ça a mal tourné, tu dis?! Et tu a enfreint la loi, l'ordre, tu le sais?
Nous te cherchons tant de temps, tu le sais? Qu'est-ce que nous recevions autant de demandes, tu le sais? Qu'est-ce que tu es, stupide allemand, immigrant spécial, tant de fois que tu passes illégalement dans la capitale de la république, tu le sais?! Ce que tu n'es pas enregistré trois mois là-bas, tu le sais? Que faut-il pour juger, l'expulsion est nécessaire, la punition est nécessaire, tu le sais?! Tu comprends?
Le visage de fonte brûlait graduellement comme un chaudron sous le feu, la voix se renforçait, le rugissement retentissait, l'accent kazakh devenait plus prononcé, le hérisson aux cheveux gris s'avançait, puis le flot de paroles perturbées, révélatrices et écrasantes devenait plus puissant et plus énergique. Harry l'avait déjà compris et mal perçu, se sentant stupide et désespéré de l'avoir perdu et de l'impossibilité de le sauver. Et tout à coup, contre son gré, comme si quelqu'un l'avait poussé, il devait avoir, désespéré, interrompu le hurlement féroce de la gueule de fer et avait parlé à l'improviste, bien et doucement en kazakh:
- Agay, calmez-vous, humiliez votre colère, ne vous écartez pas du chemin de l'esprit. La colère c'est mauvaise. Il enlève un esprit décent de l'aul. Je suis un petit homme impuissant. Vous êtes un homme mûr, le citoyen, qui est également investi d'autorité. Tu es un lion, je suis un agneau orphelin, repoussé de son troupeau. Vous êtes libre de faire avec moi ce que vous voulez.

- De ton rugissement, agay, je suis prêt à voler dans les airs comme un duveteux. J'ai dit que j'étais coupable. Et votre volonté de me sauver ou de piétiner... Quel est le but de piétiner le piétiné?... Quel est le but de crier au sourdin de la peur? Faites votre phrase et n'humiliez pas les humiliés en vain!

- Harry a laissé échapper tout cela dans le même souffle, sentant à quel point de tremblements familiers et méchants embrassaient tout son être et ce dont il se fichait totalement - tout à coup, tout brûlait en lui.
- L'homme au visage de cochon s'est figé la bouche ouverte. Les yeux de renard se sont ouverts, se sont retournés, sont montés sur son front. Il s'est penché en avant avec sa poitrine sur la table, a remué les lèvres, essayant de dire quelque chose mais ne réalisant pas ce que c'était.
- Hé, hé... – il a dit confus.. - Tu... mche, kgzyk... sen ezch... sonda...[88]
- Il était tellement surpris, abasourdi, qu'il ne pouvait pas passer à la langue kazakhe.
- Écoutez, vous parlez kazakh mieux que le kazakh! Waouh!
- D'où . . . comment as-tu appris à parler tellement?! Oh, aynanalaiyn... sen ezch... il s'avère que tu es juste un bon gars!
- Oh, bala... tes mots ont atteint le fond de mon coeur... ils m'ont percé l'âme...
- Oui, - a dit Harry calmement. - J'ai grandi dans un aul kazakh, je suis diplômé d'une école kazakhe.
- Le visage de cochon était tout transformé. Les traits du visage se sont adoucis, sont devenus plus gentils, la voix est devenue douce, ses yeux se sont éclairés.
- C'est comme ça! E-e... bese!... C'est la même chose! Donc tu es à nous, - Kazakh. Tu es mon frère! J'ai immédiatement remarqué: il y a un iman sur votre visage. Je vois: un gars modeste et consciencieux.
- Et têtu. Super! ..
- Harry n'attendait pas de ce changement. Et il ne l'ai pas du tout lue lorsque, soudainement pour lui, il a soudainement passé au kazakh. Il était gêné par ses palpitations.
- Toi, aynalaiyn, ne t'offense pas. Je garde la loi et c'est tout. Non autorisé c'est juste non autorisé. Ne pense pas que nous ne savons rien de toi. Nous savons tous! - l'homme au visage noir a louché sournoisement. - Nous savons comment tu es arrivé à Alma-

---

[88] *... quelles merveilles... vous, il... se révèle... (kaz).*

Ata, comment tu es entré dans l'institut où tu allais, - comment tu as obtenu la place dans une auberge, avec qui tu communique, qui sont tes amis. Mais ce qui n'est pas enregistré est un enfantillage. On ne peut pas jouer avec l'état. L'Etat ne peut être dupe.

- Harry est devenu plus audacieux.

- Je comprends, agay. Merci pour les mots justes. Il suffit d'accepter: une honte pour un gigite est d'être enregistré comme non fiable. Je n'ai rien fait de mal à l'État.

- Peut-être. Très probablement, alors. Et même si tu es un immigrant spécial, et le même kazakh, comme je suis. La gueule ne vient pas, hein?!

- L'homme au visage de cochon a repoussé le téléphone, a jeté son manteau sur lui, s'est levé, a fermé la porte plus étroitement, s'est dirigé vers Harry, s'est penché sur son oreille.

- Tu veux que je te dise la nouvelle comme secret? Mais il faut que tu te tais ! Aucun mot à personne! À toi, en tant que frère, je te dis: bientôt vous tous... eh bien, vous comprenez... vous serez tous soulagés...

- Comment?! – n'a pas immédiatement réalisé Harry.

- Oui, oui... bientôt. Nous donnons déjà une certaine indulgence à certaines personnes. Maintenant ... assieds-toi ici pendant une minute. Je reviendrai maintenant...

- Et l'homme au visage de fonte s'est dépêché de sortir, laissant la porte entrouverte, est entré dans la pièce voisine. Harry était assis sans bouger. Il ne comprenait pas ce qui se passait, mais il a senti que le visage de fer-de-poudre était clairement situé vers lui. Il était intéressé à parler kazakh avec lui.

- L'homme au visage de fonte est revenu dix minutes plus tard, joyeusement animé.

- Bien, merci pour le sort qu'il m'a rencontré. Je vous ai signalé le colonel et s'est levé pour vous. Confronté. Bonne chance vous accompagne. Je pense: tu auras du sens.

- Merci, agay. Que tes paroles se réalisent. Oui, merci le Tout-Puissant pour votre gentillesse!

- Jaksy bala!... Alors, alors. Rappele-toi: nous t'avons enregistré.

Compte tenu de toutes les circonstances et surtout du fait que vous êtes un allemand, mais toujours un kazakh, - le visage en fonte s'est arrêté, a souri sournoisement, -... ainsi soit-il, nous ne te punirons pas. Compris ? Apprends bien. De plus, nous ferons une demande. Si toi et ta famille recevez de bonnes critiques et des témoignages de votre lieu de résidence, nous pouvons vous retirer de la liste du Bureau du commandant. Oui oui! Et nous allons délivrer, comme prévu, un passeport.

- Et quand cela peut-il arriver? - Harry léchait ses lèvres.

- Seul sheitan est pressé. Quand on obtient le papier –on vous laisse savoir. Un mois plus tard, il te faut venir. Compris ?

- Compris... Merci, agay. Je... je...

- Et bien, bala! Viens. Bonne chance à toi!

- Rakmet, aga! Et quel est votre nom - vous pouvez le savoir?

- C'est optionnel. Un des Kazakhs qui ne souhaite le mal à personne. Bar! Vas-y!

Harry, murmurant des mots reconnaissants, a passé la sangle du sac autour de son cou et, frappant le sol avec des béquilles, s'est dirigé vers la porte.

L'excitation me faisait mal dans le bas du dos. Un frisson de chair de poule me parcourut le dos. Les pensées sont confuses. Tout cela ne s'est pas réalisé?

Il a atteint le banc entre les deux ormes et s'est assis épuisé.

- Quoi? Comment...comment cela a passé? - Anxieusement dans la voix, a demandé quelqu'un qui venait tranquillement du coin de la rue.

De l'ombre Arvid a grandi devant lui. Par son apparence, il était visible qu'il l'attendait depuis longtemps déjà ici et il était plutôt alarmé et effrayé.

Harry lui a souri avec gratitude et a serré la main droite comme telman: - Rot front! Tout va bien!

XII

Le commandant en fonte de Proletarskaya 10 s'est révélé fidèle à sa promesse. Quand Harry, tapotant doucement ses béquilles, a franchi le seuil de son bureau encombré et bric-à-brac, il l'a rencontré exactement comme un invité de bienvenue. En tout, le commandant était dans une bonne disposition de l'esprit. Dans de tels cas, les kazakhs disent que l'épouse a été livrée en tant que fils. Ou: comme s'il venait de s'échapper des chaudes étreintes d'une fille. Même le hérisson aux cheveux gris sur sa masse, comme un chaudron, marchait avec sa tête, puis montait sur son front, puis, compressé, compacté, retourna à la couronne. Des yeux étroits scrutaient, passaient des étincelles.

- Aaah, bala, tu es venu, cela signifie?! - il a ouvert le livre de grange sur le côté, après avoir baissé un doigt, a regardé à travers, a trouvé la page dont il avait besoin, a cherché et est devenu encore plus gai. - Exactement dans un mois. Au jour le jour! Louange! Tu ressemble maintenant à un allemand respectueux de la loi. C'est la même chose! Les allemands sont des gens précis et exécutifs, et au début, vous vous êtes comportés comme un kazakh. Glandeur!

L'ambiance d'arc-en-ciel du commandant au visage en fonte a également été transférée vers l'imigrant spécial Harry. Son œil droit a commencé à cligner des yeux: un signe certain de quelque chose de bien. Mais comment tenir la conversation, il n'a pas vu. Par conséquent, juste au cas où, il était incertain:

- Oui, Oui... Nous essayons...

Cela suffisait pour le mec au visage de fonte. Son hérisson roulait vivement vers la tête, détendu, les épines tranchées.

- Eh bien, bala, souyunchi! Est-ce vrai que vous pouvez me donner souyunchi? Est-ce un crayon ou un stylo... ha ha ha....

Harry était embarrassé: en fait, il n'avait rien à donner pour de bonnes nouvelles.

- Rien, rien, - le commandant s'est dépêché de le consoler. – Qu'est qu l'étudiant peut donner ? Vous donnerez votre souyunchi plus tard quand vous deviendrez un grand homme.
«Et bien, je dirais plutôt... quelle joie...», -a pensé Harry avec impatience.
- Alors, je te dis, bala. Toutes les spécifications de papier sont venues. Et tout positif. Votre jezde... euh... - le commandant a examiné le journal, - perchyl Dauit Pavlovich Erlich, il s'est trouvé que c'était un homme respecté. Membre du parti. Honnête, honoré...
Et bien... Et tes frères-soeurs sont des partisans, mais aussi des cultivateurs collectifs avancés. Vous, le bureau du doyen et le directeur de l'institut, notre illustre batyr Malik, vous avait décrit bien, jusqu'au ciel. Un excellent étudiant, activiste, rédacteur en chef du journal mural etc. C'est sympa. Compte tenu de tout cela, nous avons décidé de vous exclure exceptionnellement du registre du bureau du commandant, c'est-à-dire de vous supprimer toutes les restrictions civiles. Compris?
Harry a acquiescé et, d'une voix éteinte, a demandé:
- Dites-moi, ça veut dire que... quoi... quoi...
Le commandant a deviné exactement ce que l'étudiant-immigrant spécial voulait dire.
-Oui, ça veut dire. Vous allez au bureau des passeports, remplissez tous les papiers nécessaires. Nous allons présenter notre décision. Et vous obtenez un passeport.
- Véritable?
- Bien sûr, pas faux, - a souri le commandant. - Un passeport véritable authentique du citoyen de l'URSS.
- Et quand bientôt?
- Cela dépend vraiment de toi.
Comme dans un rêve, Harry a quitté le bureau du commandant. Le soleil de juin sur les sommets enneigés de l'Alatau brillait. Le cube bleu sur la ville brillait. La journée brillait. Harry s'est rendu immédiatement au bureau des passeports de la milice du district stationnée près du parc et les béquilles sous ses bras semblaient être des ailes.

Et aujourd'hui, il a reçu un avis très attendu: arriver au bureau des passeports du commissariat de police de l'arrondissement Frounzensky à 14 heures.

Il est resté à peine assis dans la salle de lecture de l'institut jusqu'à l'heure du déjeuner, regardant sans fin la grande horloge ronde située près du plafond. C'est étrange que personne n'avait pas deviné sa joie.

À la fenêtre convoitée du sous-sol du poste de police, il languissait depuis des lustres, s'appuyant sur son épaule contre le mur maigre et craignant que son cœur ne lui saute au cœur, avec joie et impatience.

Enfin, avec un bruit aigu, la fenêtre s'est dissoute et une jolie tête blonde est apparue à partir de là.

- Walter!

-Moi!

- Signez ici et ici.

Un long index avec une manucure brillante piquée puissamment à deux endroits une feuille dense.

Sans rien réaliser et ne rien voir, Harry a signé à deux endroits et en une minute, un tout nouveau passeport était bloqué par la fenêtre. Avec des mains tremblantes, il l'a saisi, a jeté un coup d'œil sur les lettres gravées sur la couverture, l'a ouvert, a saisi instantanément la calligraphie, a écrit à l'encre le nom, le prénom, le patronyme, l'année et le lieu de naissance, la nationalité, le jour et le lieu d'émission, et a étouffé du bonheur impensable.

- C'est tout?

- C'est tout! – la voix a répondu à la fenêtre. - Suivant!

Serrant plus fort ses béquilles, il est sorti du sous-sol, marchait comme ivre dans la rue Gogol. De temps en temps, il s'arrêtait, sentait la poche de la veste de velours noir sur laquelle reposait le document chéri et allait. Sur le banc près de l'entrée du parc, il s'est levé, sortait un passeport de sa poche, le caressait, lisait à nouveau toutes les inscriptions et, retenant de joyeuses larmes, allait où ses yeux étaient.

- Harry! – l'ont appelé ses voix familières. Non loin de là, sur la pelouse, ayant étendu une couverture pour vous préparer à l'examen, les camarades de classe Tamara et Marijas. Il s'est approché d'eux, laissant filer:

- J'ai un passeport!

- Quoi ? – elles n'ont pas compris.
- J'ai un passeport. Ici!
- Alors quoi? - Ils se sont demandés. «N'as-tu pas encore eu un passeport? Ou perdu?
- Imagine je n'en avais pas.
- Comment ?
- Eh, vous et, poussins naïfs! - il leur a fait un signe de la main et est rentré chez lui, ratissant de plus en plus vigoureusement ses béquilles. Mais personne ne remarquait: ni les passants, ni la foule qui croupissait à l'arrêt du tram. Pas même avec personne pour partager la joie. Certains semblaient avoir peur de lui. Apparemment, il ratissait trop largement les béquilles. Et, peut-être, chancelant, sans s'en rendre compte.

Il s'est réveillé près de la poste centrale. Et il n'a compris immédiatement pourquoi il avait été traîné ici. Finalement, cela le frappé: le télégramme! Oui, oui, il doit immédiatement envoyer un télégramme dans l'aul. A David Pavlovich et Olkie. C'est ces personnes qu'il réjouira plus que quiconque avec son message. C'est ceux qui répandraient sa joie dans tout l'aul.

Au bureau de poste il était froid et pas encombré. Il a pris la forme, s'est assis à une table dans un coin et a considéré le texte pendant un long moment. Il devrait être court, inattendu, jubilatoire et un peu mystérieux. Après avoir écrit l'adresse, il a été gonflé pendant longtemps, mais rien de bon ne lui est venu à l'esprit. Et puis il a décidé de recourir aux mots célèbres du poète. Et David Pavlovich, Olkie et les frères connaissent à peine ces mots, mais Maria Petrovna, ayant entendu parler d'eux, comprendra sûrement tout et sera même heureuse que son enseignement soit parti pour l'avenir. Et ensuite, il a clairement indiqué sur le formulaire:

«Envie: je suis citoyen de l'Union de soviétique» et s'est rendu chez la jeune fille à lunettes camouflée derrière les barreaux de fer.

Elle a lu longtemps le télégramme, a compté mécaniquement, pointant le texte avec un crayon, le nombre de mots, a haussé les épaules avec stupeur.

- Urgent?
- Urgent
- Qu'est-ce que ça veut dire? Mot de passe ou quoi? C'est impossible à comprendre? Il est impossible de dire plus précisément.

L'opérateur du télégraphe jeta un coup d'œil suspicieux sur lui et a jeté le télégramme de sa voisine, assise au comptoir d'en face. Et elle a tourné la forme grise avec le texte du pays, a regardé aussi Harry avec curiosité et s'est précipitée dans la pièce à côté. Cinq minutes plus tard, elle est réapparue et a demandé découragée:
- Réécris, s'il te plaît. Que voulez-vous dire?
- Ce qui est dit. Ce que je suis citoyen de l'Union soviétique.
- Nous sommes tous citoyens de l'Union soviétique.
- Oui, pas tous! Je suis devenu eux aujourd'hui.
- Bizarre!
- Oui, oui, exprimez-vous plus clairement, - a soutenu la fille aux lunettes.
Harry a pris le télégramme mal tenu et s'est dirigé vers la table à bouts d'encre située au milieu de la salle. Waouh! Même les paroles du meilleur poète et du plus talentueux poète de l'époque n'ont pas marché. Comment exprimer d'une manière différente? Oh, eh bien, Dieu est avec elle, avec un mystère. Disons texte ouvert. Et il a presque imprimé en caractères d'imprimerie: «J'ai un passeport». En bref et clairement ne peut pas être dit. Il est seulement insultant que toutes ses épreuves éternelles, ses pensées douloureuses, ses problèmes et ses expériences, toutes ses insultes et ses peines ont été fusionnés pour former deux mots simples et banals.
- Un autre calicot! – a dit jeune femme frisée et encore une fois a clarifié. - Toujours urgent?
- Urgent! – a confirmé sombrement Harry.
Dans l'aunerge également, personne ne se souciait de la joie, encore moins du passeport de Harry. Chacun avait ses propres soins session d'été.
- Et dans la pièce, les camarades de classe de Harry étaient couchés dans des lits superposés et regardaient le plafond d'un air sombre. Le dernier examen en langue slave ancienne n'a réveillé personne. Quoi qu'il en soit, personne ne pouvait confondre quoi que ce soit selon le vieil esclave, il n'y avait donc rien à craindre. Ne pas gâcher le carnet de notes à la fin. Et il est peu probable que on les privera de bourse d'études en raison de langue slave ancienne. Tout

le monde a gentiment pensé aux vacances à venir, a rêvé de son village natal ou s'est demandé comment et où gagner un petit jour pour un été. L'arrivée inattendue de Harry a dissipé les pensées compatriotes de ses camarades.

- Envie, frères! Je suis heureux: je suis retiré du registre du bureau du commandant. Et j'ai un passeport. Ici! – a annoncé Harry depuis la porte.
- Qu'est-ce que tu dis?! - Erich a jeté sa voix.
- Vraiment?! - Kazbek a demandé juste au cas où.
- Il faut arroser! – a résume Chaydulla.
- L'idée d'arroser a été aimé par tout le monde.
- Oui, oui! .. Sinon, tu perdra ton passeport.
- Et à nouveau enregistré dans le commandant.
- Et surtout: on ne te donnera de bourse d'études.
- Touche ta langue!
- Allez, viens, paie!
- Oui, diables rayés, admirez au moins d'abord sur mon passeport. Et donnez korimdik[89].
- Quel encore korimdik?
- Passeport n'est pas une épouse à donner korimdik.
- Un passeport est un bout de papier, un mandat.
- Et aux mandats, vous savez, il n'y a pas de respect.
- Harry a étépris de court. Eh bien, oui... bien connu. La liberté est seulement quand il n'y en a pas. Tous les prix accordés n'ont pas.
- La joie de Harry fondait, disparaissant sous ses yeux. Le passeport n'intéressait personne.
- Et alors quoi? Voulez-vous arroser? - Chaydulla a froncé les sourcils.
- Pour quoi? Et sous quelle forme?
- Pour quoi – ce sont tes soucis? Et la forme - un seau de bière.
- Ah, Chake, bravo! Tu a bien jugé. Il fait chaud et on a soif encore.
- Un seau à bière - juste ce qu'il faut!

---

[89] *Le cadeau pour la mariée (kaz.).*

Harry a tiré une veste de velours noir de ses épaules, sa principale richesse et sa fierté, a jeté avec désinvolture à Shaydulla.
- Si tu peux la vendre...
Shaydulla s'est levé surpris, a jeté un coup d'œil admiratif à Harry,
a attrapé sa veste.
- On le peut! Une minute.
Il a sauté quelque part et est bientôt revenu avec une dizaine au poing.
- L'opération a eu lieu. Célébrez, frères! - Habillez
immédiatement Kazbek pour la bière. Repas du coeur.
Ils ont bu pour la liberté, pour la santé du commandant au visage de fer et pour le nouveau passeport. Et pour la générosité de Harry aussi.
La vie est belle!
Ils bourdonnaient depuis longtemps. Harry souriait béatement.
Il imaginait peut-être comment, à l'heure actuelle, le facteur efficace d'aul Kazi remettait un télégramme urgent à Olkie, réclamant la «tournée» pour obtenir de bonnes nouvelles. Olkie, après avoir lu le télégramme et sans le comprendre vraiment, se précipitera au centre médical vers David Pavlovich. Bien sûr, il a immédiatement tout compris, évaué le message en tant qu'événement significatif et s'est précipité à l'école pour faire plaisir à Maria Petrovna. Et elle, une femme pauvre, membre de la famille d'une patrie perverse, prendra la nouvelle comme un bon signe du destin. Et Olkie informe déjà tous les frères - Johannes et Anton. Et Johannes frappant l'enclume avec un marteau dira: «Donner-Vetter! Ce seront des vacances dans notre rue!»Et pendant quelques jours dans le village, ils diront seulement que quelque chose est arrivé à Harry à Alma-Ata, une sorte de «jaksylyk khabar», et à tous les habitants du village J'ai le devoir de féliciter David Pavlovich et Olkie. Et c'était bien entendu aussi Harry qui imaginait comment il allait bientôt apparaître dans le village, comment montrer le passeport à ses proches le soir du dîner de gala, véritable passeport sans la moindre indication qu'il était autorisé à ne passer que dans le district d'Oktyabrsky, passeport qui donne au propriétaire la liberté et la citoyenneté, montrer en même

temps le livre des records avec un «excellent» solide et la signature du doyen. Oh, combien de conversations, de plaisirs, d'espoirs et de projets il y aura! .. Le cœur était doucement pressé lorsqu'il imagina vivement ces moments heureux qui l'attendaient dans son aul natal.
Ils ont régalé.
Le bonheur moussait comme une bière Zhiguli dans des verres et des chopes de l'auberge des étudiants.
Le temps changeait d'apparence.
Quelque part dans les profondeurs du pouvoir élevé, un nouvel édit monstre au titre absurdement long intitulé «Suppression des restrictions légales aux allemands et aux membres de leur famille bénéficiant d'un règlement spécial» était arrivé à maturité.
Il restait six mois avant sa publication.
Juste un an et demi.
Encore six mois.
Mais Harry ne le savait pas.

Février 2000.

SOMMAIRE

V. Vladimirov. Est-il facile de retrouver la Patrie? *(Au lieu de la préface)*.....5
Premier chapitre. David..... 9
Deuxième chapitre. Christian.....119
Troisième chapitre. Harry 257

"ASAP EDC" LLP,

100000, Kazakhstan, Karaganda, Republic av., 10

asap-edu.kz

ISBN 978-601-7878-68-9

